COMITÉ YOUGOSLAVE DES ÉTUDES BYZANTINES

ACTES DU XII[e] CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BYZANTINES

OCHRIDE

10—16 SEPTEMBRE 1961

TOME II



BEOGRAD
1964

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1978

ISBN 3-262-00112-0

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1978

Printed in The Netherlands

SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRESIDENT
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE
FÉDÉRATIVE DE YOUGOSLAVIE
JOSIP BROZ TITO

COMITÉ D'ORGANISATION DU CONGRÈS

Président: *Georges Ostrogorsky*, Belgrade
Vice-présidents: *Grga Novak*, Zagreb, *France Stelè*, Ljubljana, *Svetozar Radojčić*, Belgrade, *Mihail Petruševski*, Skopje, *Dimče Koco*, Skopje
Secrétaire général: *Djurdje Bošković*, Belgrade
Membres: *Franjo Barišić, Jadran Ferluga, Ivanka Nikolajević-Stojković*, Belgrade
Secrétaire administratif: *Nada Mandić*, Belgrade

COMITÉ RÉGIONAL DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE MACÉDOINE À SKOPJE

Président: *Dimče Koco*
Secrétaire: *Niko Tozi*
Membres: *Blaga Aleksova, Lazar Ličenoski, Dimče Mire, Tomo Tomoski, Boris Čipan, Galaba Palikruševa, Antonije Nikolovski, Pero Keckarovski*

COMITÉ DE LA VILLE D'OCHRIDE

Président: *Nikola Goričan*
Secrétaire: *Vasil Lahtov*
Membres: *Kiko Orovčanec, Viktor Plevneš, Zaričin Ilče, Kico Nonkoski, Blago Kičeec, Goce Miteski*

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE

PAUL J. ALEXANDER, Ann Arbor, Michigan

HISTORIENS BYZANTINS ET CROYANCES ESCHATOLOGIQUES*

Dans la communication que j'ai l'honneur de présenter au Congrès il s'agira de l'influence de certaines croyances eschatologiques sur l'historiographie byzantine. Les textes primaires qui contiennent ces croyances, aussi bien que ces croyances elles-mêmes et leur développement historique, ont formé le sujet d'un livre remarquable, quoique déjà ancien, celui de Wilhelm Bousset sur la légende de l'Antéchrist.[1] Ces textes primaires appartiennent à une quantité de genres littéraires — rappelons seulement les homélies grecques et syriaques sur l'Antéchrist attribuées à tort ou à raison à St. Ephrem; les apocalypses dites de Pseudo-Jean, de Pierre, d'Ezra; les poèmes apologétiques de Commodien; enfin les Oracles Sibyllins. Ils s'échelonnent du moins du troisième siècle (voir le traité d'Hippolyte sur l'Antéchrist) à travers le moyen-âge byzantin (on pense surtout à la prophécie de la Sibylle Tiburtine; aux Visions de Daniel et au Pseudo-Méthode) jusqu'aux derniers siècles de Byzance et même à la période de la domination turque. Bousset a demontré que ces textes si variés étaient basés sur une tradition qu'il croyait, peut-être à tort, être orale, mais certainement datant de l'époque paléochretinne, sinon juive. Cette tradition eschatologique est distincte de celle du livre canonique de la Révélation de S. Jean en ce qu'elle regarde l'empire romain non pas comme une puissance antichrétienne mais au contraire comme une garantie contre l'arrivée de l'Antéchrist. Ces textes s'ingénuent à décrire en détails minutieux les événements des temps finals. Il y a, premièrement, certains signes et omina qui annonçaient l'arrivée de l'Antéchrist. Puis on s'occupe du ou des noms

---

*Cette communication forme les prémices d'un projet de travail sur les textes et idées politico-eschatologiques des Byzantins. Elle a été écrite au cours de l'année académique 1960-1 que j'ai pu passer en Europe grâce à des bourses d'études du Social Science Research Council, du Committee on the Behavorial Science Fund (Ford Foundation) et de la Rackham School for Graduate Studies de l'Université de Michigan. Je tiens à remercier ces organisations de leur assistance généreuse.

[1] *Wilhelm Bousset,* The Antichrist Legend etc. (London, 1896).

de l'Antéchrist et Satan, de la tribu juive à laquelle il appartient, de sa physiognomie. On parle de ses victoires militaires sur les armées de certains royaumes, de ses méfaits dans le Temple de Jérusalem encore existant ou reconstruit par l'Antéchrist, de ses miracles, de ses messagers et serviteurs. Il va régner sur le monde entier envahi par toutes sortes de maux tels que sécheresses ou famines et le signe de sa domination doit être un sceau en forme de serpent. Elie et Enoch lui doivent faire opposition, il les tue, les journées sont raccourcies par la clémence divine, enfin l'Antéchrist lui-même est vaincu par une intervention divine et le royaume des cieux est établi.

Etant donné que dans cette communication nous nous intéressons tout particulièrement à l'influence de ces croyances sur les historiens byzantins qui s'occupent naturellement d'empereurs et dynasties, de guerres contre des ennemis étrangers de l'empire tels que les Perses, Arabes, Bulgares, Turcs, de guerres civiles, de crises économiques et de cataclysmes naturels, il importe de préciser un peu davantage ce que les textes eschatologiques étudiés par Bousset disent sur les événements «contrôlables» qui devaient avoir lieu dans les temps finals. Tout d'abord il y aurait des combats violents, au sein des familles et des nations et entre amis. Trois grands rois, ceux d'Egypte, de Lybie et d'Ethiopie, seraient conquis. L'Antéchrist, en tant que monarque cosmique, séduirait les peuples parce qu'il prétendrait posséder toutes les vertus; naturellement ce ne sera qu'hypocrisie. Plus tard il ôterait son masque et il y aurait des famines effroyables dues à de longues périodes de sécheresse, mais en d'autres versions les temps de l'Antéchrist seraient précédés de récoltes prodigieuses. Mais l'événement «contrôlable» le plus remarquable des temps finals devait être la fin de l'empire — Romain d'abord, Byzantin ensuite. Ce motif se trouve déjà dans la Seconde Epitre aux Thessaloniciens où l'empire est considéré comme une puissance qui retarde la fin. Des textes plus tardifs parlent ou bien d'une division de l'empire en dix parties ou de sa dissolution ou d'un transfert du pouvoir impérial par le dernier empereur à Dieu le Père. Comme l'a dit très bien feu M. Bousset, »c'est précisément dans cette version pro-romaine que la légende de l'Antéchrist a exercé une influence politique« et il aurait pu ajouter: influence historiographique.[2]

Passons donc à l'influence de la tradition eschatologique sur l'historiographie byzantine et remarquons d'abord qu'elle a pu servir aux besoins des groupes d'opposition. Dans un livre récent et dans plusieurs articles, le professeur Berthold Rubin a démontré que l'historien Procope de Césarée s'était servi de cette tradition eschatologique pour exprimer, surtout dans son *Histoire Secrète* que Rubin appelle «l'apocalypse» de Procope, l'opposition farouche de la classe sénatoriale à la politique militaire, étrangère

[2] II Thess. 6—7. Voir *Bousset*, Antichrist.

et économique de Justinien. Pour Procope l'empereur Justinien était le »prince des démons«, c'est à dire l'Antéchrist. Il était un démon qui, avec sa femme Theodora, avait l'intention d'exterminer les races humaines le plus vite possible. Au cours de ses guerres il aurait tué un milliard de personnes, au moins cinq millions rien qu'en Afrique. Aux guerres de Justinien il convient d'ajouter, dit Procope, les dégâts causés par les tremblements de terre, les inondations, les épidémies. De plus M. Rubin a étudié à fond la manière dont les successeurs de Procope se sont servis de la même légende de l'Antéchrist pour faire la critique des successeurs de Justinien sur le trône impérial. En bref, dans les cadres de cette application de la tradition eschatologique par un groupe politique d'opposition, l'Empereur byzantin est identifié avec l'Antéchrist ou avec un des ses ministres, précurseurs, etc. Voici l'intérêt politique de la légende sur laquelle il serait vain de parler de plus longue haleine après tout ce qu'en a écrit M. Rubin.[3]

Mais l'historiographie byzantine a aussi subi l'influence de cette tradition eschatologique d'une manière différente. Ici je fais allusion à ce qu'on pourrait appeler, pour le distinguer de l'intérêt politique étudié par M. Rubin, à l'intérêt eschatologique des historiens byzantins. On connaît bien l'angoisse des Byzantins qui se sentaient toujours tout près d'un abîme et s'attendaient à une fin du monde plus au moins prochaine. Les gens voulaient savoir à Byzance si cette fin arriverait sous l'empereur régnant ou bien combien de générations les séparaient de l'acte final. Rien de plus naturel donc que d'étudier les temps passés et surtout le passé récent pour voir si les événements «contrôlables» décrits dans les oeuvres apocalyptiques étaient en train de se réaliser. Y avait-il déjà les querelles interfamiliales, civiles, internationales prédites pour les temps finals? Où en était-on vis-à-vis des rois et armées étrangères? Les empereurs byzantins de la dynastie régnante possédaient-ils la physiognomie et les qualités morales requises pour l'Antéchrist et ses serviteurs? Les conditions du ravitaillement ressemblaient-elles ou à la famine ou à la prosperité prédites alternativement pour le règne de l'Antéchrist? Et surtout la domination byzantine sur le monde méditerranéen était-elle solide ou faible de sorte qu'on dût s'attendre à sa dissolution prochaine et à la naissance de l'Antéchrist? Et si ces questions étaient naturelles pour qui connaissait la tradition eschatologique byzantine, qui était mieux justifié de les poser et d'y répondre que les historiens et chroniqueurs de Byzance qui s'occupaient normalement de guerres, dynasties, princes, conditions économiques, cataclysmes etc.?

[3] *B. Rubin*, Das Zeitalter Justinians, vol I (Berlin, 1960), pp. 204—244 et notes, surtout note 546, pp. 441—454. En plus du même auteur: Der Fürst der Dämonen etc., dans B. Z, 44 (1951) 469—481; Prokopios von Kaisareia, dans *Pauly-Wissowa-Kroll-Mittelhaus*, Realencyclopädie 45, 273—599, spéc. p. 334; Der Antichrist und die „Apocalypse" des Prokopios von Kaisareia, dans Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft 110 (1960) 55—63.

Il n'est donc point surprenant qu'expressément ou tacitement l'historiographie byzantine ait confronté les événements réels de l'histoire avec les prédictions eschatologiques.

Donnons quelques exemples de cet intérêt que les historiens et chroniqueurs byzantins portaient à l'eschatologie. C'est que toute (ou presque toute) la chronographie byzantine postule un parallélisme entre la création du monde en sept jours et sa durée future. Puisque d'après le psalmiste «devant Dieu une journée est comme mille ans»[4], il s'ensuit que l'Incarnation, c'est à dire la création du nouvel Adam, eut lieu pendant le sixième millénaire du monde et que la durée totale de ce monde sera de sept millénaires. On trouve cette thèse fondamentale par exemple dans les chronographies de Malalas et de Leo Grammaticus et dans les *Patria Constantinopoleos,* mais elle est beaucoup plus ancienne et se trouvait au plus tard au commencement du troisième siècle dans la chronographie de Sextus Julius Africanus[5], et toute la chronographie byzantine en a subi l'influence.

Mais le calcul des sept mille ans dépendant de la date initiale de l'ère mondiale, on n'était jamais très sûr de la date précise. L'oeuvre historique de Théophylacte Simocatta, qui vivait sous Héraclius, est d'un intérêt particulier de notre point de vue. Au commencement de son ouvrage Théophylacte fait mention d'un songe de l'empereur Tibère II. Tibère avait vu un ange qui lui avait apporté un message de la part de la Sainte Trinité. Voici le texte du message divin: «Les temps tyranniques de l'impiété n'arriveront pas tant que tu seras empereur».[6] L'impiété ainsi retardée pour une génération, c'est évidemment le règne de l'Antéchrist. La source apocalyptique de Théophylacte supposait donc qu'aux temps de l'empereur Tibère on s'inquiétait d'une fin du monde imminente. Encore plus intéressant est un autre passage du même auteur. Il s'agit d'une prophécie attribuée au roi perse Chosroès II au moment où en 591 il avait dû s'enfuir en territoire byzantin. Le roi avait prédit au général byzantin Jean Mystakon que pendant le cinquième cercle hebdomadaire, c'est à dire de 619 (591 + 28) à 626 (591 + 35), les Byzantins allaient réduire la Perse en esclavage. Après cela, dit l'historien, «arrivera pour les hommes la journée sans soir et se fera la fin du pouvoir (byzantin) à laquelle on s'attend quand tout ce qui est sujet à corruption sera dissolu et quand commencera la vie meilleure.»[7] Cette prophécie, que pour certaines raisons je daterais du commencement des campagnes d'Héraclius contre la Perse et avant leur conclusion triomphale en 627/8, envisageait la fin du monde et la dissolution de l'empire romain au bout de sept années tout au plus. Il est vrai que Théophylacte lui-même qualifie cette prophécie de »vanité affairée« (πολυάσχολος ματαιότης) — n'oublions pas qu'il écrivait son *Histoire* après que les sept années de la prophécie se fussent écoulées — mais il va sans dire que son auteur anonyme l'avait prise au sérieux. On retiendra que dans la première moitié du septième siècle il y avait à Byzance des milieux qui croyaient que l'état romain ou byzantin avait été suffisament affaibli pour faire place, suivant la tradition mentionnée dans la seconde Epître aux Thessaloniciens, au règne de l'Antéchrist.

Prenons un autre exemple, d'une époque sensiblement postérieure, l'oeuvre historique de Léon le Diacre. Dans un mémoire concernant les idees mediévales sur la fin du monde, M. Vasiliev écrivait naguère que cet historien, tout pessimiste qu'il était, ne s'attendait pas à une fin prochaine du monde.[8] A vrai dire on ne connaît pas bien la pensée personnelle de Léon à ce sujet, mais il est tout à fait remarquable que dans la préface de son oeuvre, donc dans un endroit «sanctifié» par une tradition remontant à l'historiographie de la Grèce ancienne, l'auteur parle non seulement des événements »monstrueux et étranges et nouveaux« de son temps, de phénomènes météorologiques, de tremblements de terre et de guerres, mais il cite expressément ce qu'il appelle »l'opinion de bien des gens que la vie humaine venait de changer et que la seconde venue du Sauveur et Dieu à laquelle on s'attendait était imminente.«[9] Si en lisant l'oeuvre de Léon le Diacre et surtout ses remarques sur les cataclysmes naturels et les désordres politiques et sociaux au dixième siècle on se souvient de cette vue d'ensemble exprimée dans la préface, on verra que l'oeuvre de cet historien est tout imprégnée des idées contemporaines sur la fin du monde.

Il y a bien d'autres exemples de cette influence de la tradition eschatologique sur l'historiographie byzantine. Pendant l'épidémie qui ravageait Constantinople sous Justinien I[er] en 557, aux dires d'Agathias, on colportait la prophécie que le monde entier serait détruit bientôt.[10] A l'occasion de la révolte de Euphémius et de la perte de la plus grande partie de la Sicile aux Arabes, le magistre Irénée, d'après le pseudo-Syméon, aurait cité un »vieil oracle« en vers qui rattachait le «commencement du mal» au règne

[4] Ps. 89 (90) 4 = II Pierre 3, 8.

[5] Malalas X p. 228 s.; XVIII p. 428 ed Bonn (à noter que, sauf indication contraire, tous les textes historiques seront cités d'après l'édition de Bonn); Leon Grammaticus p. 14; Patria II 77 p. 190; III 40 p. 232 ed. *Preger*; *H. Gelzer*, Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie, vol. I (Leipzig, 1880) 24—26; Reallexikon für Antike und Christentum, verbo „Chronologie."

[6] I 2 § 1—2 p. 43 ed. *de Boor.* Théopylacte raconte ce rêve d'après le rapport d' autrui (λόγος δὲ κτλ.).

[7] V 15 p. 216 s. ed. *de Boor* (prophécie attribuée au roi Chosroès II).

[8] Medieval ideas of the End of the World: West and East, dans Byzantion 16, 1942-3, 462—502. Voir p. 488: „in the long list of various disasters that fell upon the empire at that time, none was interpreted by Leo as foreboding the final world catastrophe."

[9] Leo Diaconus I 1, p. 4, 15.

[10] Agathias V 5, p. 287, 11.

d'un dragon «avide d'or et bègue» sur Babylone.[11] Cette notice du pseudo-Syméon et des autres chroniqueurs remonte à une source historique du neuvième ou dixième siècle, peut-être à cette histoire perdue de Serge le Confesseur dont Photius nous a laissé un sommaire et dont M. Barišić a parlé dans un récent article sur la révolte de Thomas le Slave.[12] Que cet oracle cité par la source du pseudo-Syméon au neuvième ou dixième siècle ait en fait été ancien ou de fabrication récente, il est évident que la source perdue du pseudo-Syméon se servait du langage de la tradition eschatologique et qu'elle y avait vu une prédiction des événements du neuvième siècle.

Les exemples cités jusqu'ici ont été pris dans les textes historiques et on pourrait y ajouter sans difficulté. Il vaut mieux faire le dépouillement d'un genre de textes qui ne sont ni histoires ni chroniques à proprement parler mais des traités sur les antiquités de Constantinople. On ne trouve rien sur la fin du monde dans le texte d'Hesychius (sixième siècle), rien dans les *Enarrationes Breves Chronographicae* (huitième siècle). Il en est autrement de la *Narratio de aedificatione Templi S. Sophiae* (huitième ou neuvième siècle) où il est dit que Justinien avait eu l'intention de construire pour St. Sophie un plancher tout d'argent mais que des philosophes et astrologues Athéniens l'en dissuaderent en disant que «dans les jours finals des dynasties obscures viendraient et enlèveraient le plancher.»[13] Mais c'est dans les *Patria Constantinopoleos* du dixième ou onzième siècle, comme on le sait depuis un article magistral de Charles Diehl, que pullulent les croyances eschatologiques.[14] Ce sont tout particulièrement les statues de la capitale qui de par leurs figures et leur inscriptions sont censées de prédire les peripéties de l'âge final du monde. Telle cette fameuse base carrée de la cour du Taureau où etaient gravées les destinées finales de Constantinople «quand les Russes vont détruire la ville même.»[15] A noter aussi la mention du palais de Bryas d'où,

[11] Pseudo-Symeon p. 622; Theophanes Continuatus II 28 p. 84; Scylitzes — Cedrenus, vol. II, p. 99; Zonaras XV 24, vol. III, p. 400 ed. *Dindorf*. Le professeur *S. G. Mercati* a découvert, il y a bien des années, le manuscrit d'un poème en 180 vers dont les trois lignes citées par les chroniqueurs forment l'incipit (Sur une poésie inédite dont ou connaît seulement les trois premiers vers relatés par le Pseudosiméon et par d'autres chroniqueurs au sujet de la révolte d'Euphemios, dans Actes du III[e] Congrès International des Etudes Byzantines, Athènes, 1932, pp. 111—113). Il s'agit du Vatic. Gr. 1257 (le numéro 1234 donné dans le sommaire de la conférence du professeur Mercati est une erreur), folios 36—39. Je me propose de publier et d'étudier à fond ce texte intéressant.

[12] Photius, Bibliotheca, cod. 67, vol. I, p. 99 ed. *R. Henry*. Voir *F. Barišić*, Deux versions sur Thomas chef de l'insurrection de 821—823, dans Zbornik Radova Vizantološkog Instituta 6 (1960) 145—169.

[13] Narratio de aedificatione Templi S. Sophiae, fasc. I p. 97 ed. *Preger*. Sur la date voir *Th. Preger*, Die Erzählung vom Bau der Hagia Sophia, dans B. Z. 10 (1901) 455—476.

[14] *Ch. Diehl*, De quelques croyances byzantines sur la fin de Constantinople, dans B. Z. 30 (1929-30) 192—196.

[15] Patria II 47 (fasc. II p. 176 ed. *Preger*).

disent les *Patria* suivant une étymologie populaire, le dernier empereur de Byzance, avant de sortir de la ville et de se rendre à Jérusalem, devait entendre les lamentations des citoyens de Constantinople.[16]

Quelques conclusions générales se dégagent de notre étude de l'empreinte de l'eschatologie sur l'historiographie.

Premièrement, cette influence a été profonde à deux égards: elle a fourni tout un système de notions à l'opposition politique des empereurs byzantins et elle a déterminé le ton pessimiste de cette littérature historique puisqu'on croyait vivre dans le septième et dernier millénaire du monde.

Mais notons aussi, deuxièmement, une réserve marquée de l'historiographie byzantine à l'égard des croyances eschatologiques. Précisons tout d'abord que tandis qu'il est difficile de trouver un texte historique qui ne dise rien des idées eschatologiques, il est également difficile d'en trouver un qui en dise beaucoup. Ceci est d'autant plus surprenant que les apocalypses, homélies et autres sources primaires de l'eschatologie montrent que le sujet des temps finals n'était que très rarement absent de la pensée byzantine. De plus il est tout à fait remarquable que les historiens et chroniqueurs ne parlent pour ainsi dire jamais de l'eschatologie en leurs propres noms mais que normalement ils placent les allusions à l'eschatologie ou les oracles qu'ils citent dans la bouche d'un personnage de leur histoire ou les attribuent à un groupe plus ou moins précis, par exemple à la rumeur publique. C'est bien le cas dans tous les exemples mentionnés jusqu'ici[17], à l'exception des *Patria Constantinopoleos*. Cette exception pourrait bien nous aider à trouver les raisons de la réserve des autres sources au sujet de la tradition eschatologique. On sait bien que les *Patria Constantinopoleos* abondent en données légendaires, en miracles, en étymologies populaires et que cette oeuvre appartient à la littérature populaire.[18] On ne s'étonnera donc pas que l'historiographie officielle ou aulique ait hésité à faire trop de concessions aux vues populaires sur la fin du monde. La réserve de l'historiographie byzantine vis-à-vis de l'eschatologie s'explique donc par le caractère de la tradition historiographique byzantine. La distinction entre littérature aulique et littérature populaire n'étant guère précise et admettant plusieurs degrés de transition, on peut dire que plus un auteur historique est indépendant de la cour et des cercles officiels, plus il tendra à abandonner la réserve normale envers la tradition eschatologique.[19]

[16] Patria III 170 (fasc. II p. 268 s. ed. *Preger*).

[17] J'ai tenu à indiquer, ou dans le texte ou dans les notes de cette communication, les personnes auxquelles les auteurs cités attribuent des prophécies eschatologiques.

[18] Voir *Th. Preger* dans la préface à son édition, fasc. II, p. IV.

[19] La distinction entre littérature aulique et littérature populaire est due à *A. Pertusi*, L'Attegiamento spirituale della più antica storiografia bizantina, dans Aevum 30 (1956) 134—166, spécialment p. 142 n. 2.

Mais — et c'est la troisième conclusion générale qui se dégage, à mon avis, d'une étude de notre problème — c'est precisément cette réserve normale qui montre toute l'importance des mentions occasionelles et exceptionelles de la tradition eschatologique dans les sources historiques. Il fallait de très bonnes raisons pour qu'un Procope ou la source perdue sur la révolte d'Euphémius s'abaisse à recourir à la terminologie eschatologique: cette raison était certainement leur opposition à la politique impérialiste de Justinien d'une part ou à la politique religieuse des empereurs iconoclastes de l'autre. Mais il fallait aussi des circonstances extraordinaires pour qu'un Théophylacte Simocatta au temps d'Héraclius insérât dans son histoire des prophécies qui se rattachaient à la tradition eschatologique. Et si Léon le Diacre sous Basile II faisait mention de l'attente populaire d'une fin prochaine du monde dans la préface même de son histoire — place dont le caractère rhétorique et formel interdisait normalement toute concession aux tendances populaires — il devait avoir en effet des raisons puissantes pour agir d'une manière aussi extraordinaire. Il semble que sous Héraclius et Basile II les événements militaires — guerres contre Perses et Arabes sous Héraclius, contre Bulgares et Arabes sous Basile II — aient produit de tels bouleversements dans la structure sociale et intellectuelle de l'Empire que même l'historiographie officielle ne put se soustraire à leurs effets et fut forcée de prendre note des courants religieux populaires. Peut-être n'est-ce pas le moindre intérêt de l'étude des éléments eschatologiques dans l'historiographie byzantine qu'elle fournisse un baromètre assez précis pour mesurer la pression eschatologique éprouvée par la population de l'empire pendant les époques critiques de son histoire millénaire.

La communication fut suivie des remarques de Mme *H. Evert-Kappesova*, M. M. *I. Ševčenko* et *H. G. Beck*.

STJEPAN ANTOLJAK, Skopje

UNSERE »SKLAVINIEN«

1.

Die erste Quelle, die uns mit dem Begriff Sklavinia oder Sklavenia (Σκλαυηνία) bekannt macht ist der byzantinische Schriftsteller Theophylaktos Simokates. Dieser Begriff (im Singular) umfasste damals das jenseits der Donau gelegene Gebiet, dass heisst die heutige Wallachei. Die »Miracula sancti Demetrii« kennen aber schon die Pluralform des Namens, also »Σκλαβινίαι«. Das dient uns als Beweis dafür, dass die Byzantiner diese Bezeichnung für jedes von Slawen bewohnte Gebiet verwendten. Ende des 8. und anfangs des 9. Jahrhunderts bezeichnen die fränkischen Annalen mit den Namen »Sclavania« ein Gebiet im nördlichen Deutschland, während Konstantinos Porphyrogennetos von den »Σκλαβηνίαι« in Russland und den an den fränkischen Staat grenzenden Gebieten spricht.

2.

Erst anfangs des 9. Jahrhunderts finden wir beim byzantinischen Chronisten Theophanes zum ersten Male die Bezeichnung »makedonische Sklavinien« (Σκλαυινίας). Er ist sogar der einzige, der von »Sklavinien in Makedonien« spricht. Diese Bezeichnung »Sklavinien« ist aber sicher früher entstanden, als unser Schriftsteller sie erwähnt. Es wäre jedoch zu anmassend, die Behauptung aufzustellen, dass sie schon Ende des 6. Jahrhunderts gebildet entstanden waren, weil die Quellen eine solche Behauptung nirgends bestätigen. Jedenfalls existierten diese »Sklavinien« bis zur zweiten Hälfte des 7. Jahrhunderts, dann gerieten sie teilweise unter fremde Herrschaft. Sie bestanden aber auch weiterhin mit ihren Verwaltungseinrichtungen, indem sie formell die Oberhocheit des byzantinischen Kaisers anerkannten. Im Jahre 658 wurden sie einfach augelöst, während im Jahre 783 alle makedonischen slawischen Stämme besiegt und zur Tributabgabe an Byzanz gezwungen wurden. Durch das Vorgehen des Kaisers Nikephoros im Jahre 810 wurde die Kompaktheit dieser »Sklavinien«, welche sich 814 unter dem bulgarischen Khan Krum sogar anschickten Konstantinopel

anzugreifen, geschwächt, das heisst sie gaben unter der neuen Führung das Ziel ihrer früheren Eroberungspolitik, Saloniki-Solun auf und setzten ein sich noch höheres, deshalb noch unerreichbares Ziel: die Liquidation des Zentrums des byzantinischen Staates, welcher sie völlig unterjochen wollte. Die Stärke der makedonischen »Sklavinien«, besonders derjenigen, die sich in der Nähe von Saloniki-Solun und von Thrakien ausdehnten, war auch zur Zeit der Regierung Michaels II. (820—829) gegen welchen sie aufstanden, sichtbar. Eine grosse Rolle spielte dabei just die »Sklavinia« in der Nähe von Saloniki-Solun, wo ihr anonymer Führer einen grossen Aufstand (836—837) organisierte.

Zu dieser Zeit werden in den Quellen zum letzten Male makedonische »Sklavinien« erwähnt, deren Herrscher der Führertitel uns nur auf griechisch überliefert worden sind (ἄρχων, ἔξαρχων, ἔξαρχος, ῥήξ). Demgemäss sind das alles Titel, welche byzantinische Schriftsteller dem Führer der betreffenden makedonischen »Sklavinia« oder des einzelnen Stammes (welcher gewöhnlich eine bestimmte »Sklavinia« bildete) oder aber dem Führer einer Stammesgruppe geben.

3.

Andere »Sklavinien« dehnten sich längs der Adriaküste aus, sie umfassten nach Konstantinos Porphyrogennetos Duklja, Travunja, Pagania (oder Gebiete der Neretvaner), Kroatien und Serbien, dass heisst Territorien von Lješ, Ulcinj und Bar bis ins Innere Istriens. Demnach gibt es keinen Anhaltpunkt für die Behauptung einiger Historiker, die davon reden, dass die Byzantiner das ganze Innere der Balkanhalbinsel zwischen Zadar, Saloniki-Solun und dem Rodope-Gebirge vom Schwarzen bis zum Adriatischen Meer vom 7. bis zum 10. Jahrhunderts Sklavinien nannten, denn davon spricht keiner der byzantinischer Schriftsteller, nicht einmal Konstantinos Porphyrogennetos. Die Oberhoheit über die Kroaten, Serben, Neretvaner, die Bewohner der Gebiete Hum, Travunja, Konavlje und Duklja, welche sich zur Zeit Michaels des II. von Byzanz losgesagt hatten, führten die Župane, die »Ältesten«, ebenso war es auch bei anderen slawischen Stämmen, somit hatten sie keine »Archonten«, wie dies Porphyrogennetos schreibt. Das heisst also, dass bei diesen »Sklaviniern« anfangs die Ältesten (»starješine«) an der Spitze standen, welche später von neuen Verwaltern mit dem Titel Archont abgelöst wurden.

Von Kaiser Basilios I. angefangen setzten die byzantinischen Kaiser bei den einzelnen Slawenstämmen solche Archonten ein, die aus immer denselben Geschlechtern ernannt wurden.

Kaiser Porphyrogennetos führt nicht nur »Σκλαβάρχοντας« an, sondern erwähnt ausdrücklich auch die Archonten von Kroatien, Serbien, diejenigen, von Konavlje, von Travunja und von Duklja, Jedenfalls unterstanden Konstantinos die »Σκλαβάρχοντας«, die Archonten von Serbien, Zahumlje, Konavlje, Travunja und Duklja, wie klar aus seinem Text hervorgeht. Ob auch die Neretvaner mit inbegriffen sind, darüber können wir nichts Bestimmtes sagen, wenn dies auch nicht ausgeschlossen ist. Demgemäss würden dann die verschiedenen bis jetzt geltenden Kombinationen über diese Bezeichnung entfallen.

In Kroatien heissen die Archonten in lateinischen Quellen: duces, principes, comites, judices und reges. In der Pagania oder Gebiete der Neretljani: princeps, judex, dux und rex. In Zahumlje heissen dieselben: dux und rex. In Duklja haben wir: rex, in Serbien: dux, und später die Bezeichnungen mega iupanus, magnus jupanus (oder altserbisch: »velikii župan«) und endlich: rex. Wenn Porphyrogennetos über die verschiedenen »Sklavinien« schreibt, bezeichnet er nur Travunja und Zahumlje als Archontien, von Kroatien und Paganien weiss er aber nur, dass sie in »župe« unterteilt sind.

Im übrigen wird die adriatische »Sclavenia« in lateinischen Dokumenten zum ersten Male bereits im Jahre 871 erwähnt.

Mit diesem Namen wird in erster Linie Kroatien bezeichnet, dann wahrscheinlich auch die benachbarten Küstenländer. In der ersten Hälfte des 10 Jahrhunderts begegnen wir in denselben Quellen der Bezeichnung »Sclauonia«, unter velchem Namen jedenfalls Kroatien, vielleicht auch ein Teil adriatischen Küstenlandes zu verstehen sind. Die Bezeichnung »Sclavania«, aber (vielleicht aus demselben Jahrhunderts) umfängt neben Kroatien auch den Kvarner und einen Teil Istriens. Die Bezeichnung »Sclavenia« (Ende des 10. und Anfang des 11. Jahrhunderts) bezieht sich wahrscheinlich nur auf Kroatien, während sich die Bezeichnung »Sclauonia« (1067) auf die Territorien von Zahumlje, Travunja, Bosnien und Serbien bezieht (auch Böhmen heisst in diesem Jahrhundert so). Dieselbe Bezeichnung »Sclavonia« wendet Raimundus de Agiles (1096) nicht nur für Kroatien an, sondern auch für das Territorium bis Skadar, während dieser Terminus im 12. Jahrhundert gewöhnlich Kroatien umfasst. Dasselbe gilt vor allem für das 13. Jahrhundert (Thomas Archidiaconus). Im 14. Jahrhundert jedoch sehen wir, dass dieser Termin neben Kroatien auch Raška (Raszien) und Serbien, Hum und Zeta umfasst.

4.

Der Name Sklavinien für das Gebiet oberhalb der Save scheint zum ersten Male in Quellen aus dem Jahre 824 auf, und innerhalb desselben (»in finibus Sclavinie«) befand sich »Zellia« das heisst Zilja, welches allerdings in das Gefüge Karantaniens gehörte. Im Jahre 828. taucht wieder das Wort »Sclavinia« auf, unter welcher Bezeichnung, wie das aus der Schrift »Conversio Bagoariorum et Carantanorum« (871) hervorgeht, nicht nur Karantanien sondern auch Niederpannonien zu verstanden wurden (...in Sclaviniam

in parte videlicet Quarantanas atque infsrioris Pannoniae...). Unter dem Begriff »Sclavinia« sind in dieser Schrift nicht nur Karantanien (regio Carantanorum), sondern auch die »confines eorum occidentali parte Dravi fluminis, usque dum Dravus fluit in amnem Danubii...« das heisst die Grenzgebiete der Karantaner westlich vom Flusse Drau bis zu dessen Mündung in die Donau gemeint. Unterpannonien (welches im 9. und 10. Jahrhundert auch Orientalis Pannonia genannt wird), das eben auch in den Rahmen »Sklaviniens« gehörte, umfasste nicht nur einen grösseren Teil des heutigen Ungarn (mit dem Plattensee), sondern auch einen Teil Bosniens und Syrmiens (bis Belgrad). Im Jahre 837 macht uns eine Quelle darauf aufmerksam, dass auch der südwestliche Teil des heutigen Österreich ein Teil »Sklaviniens« war, damals aber gleichzeitig auch in den Rahmen Karantaniens gehörte, während im Jahre 878 ausdrücklich und im einzelnen angeführt Teile Karantaniens als Gebiete »Sklaviniens« (»in partibus Carantaniae Sclaviniaeque regionis«) erwähnt werden. Im Jahre 891. wird Karantanien wiederum mit »Sklavinien« identifiziert, welches in Quellen zum letzten Male im Jahre 893. genannt wird. Danach verliert sich die Spur Sklaviniens in den Dokumenten. Dieses »Sklavinien« war ein Gefüge verschiedener Gegenden oder Länder (fines, partes, Slougenzin marcha, regio, confines, termines) gebildet, das heisst von Karantanien mit seinen Gegenden (so zum Beispiel auch das Grafentum von Dudleipa) und von Unterpannonien, deren Umfang sich im Laufe der Jahrhunderte änderte.

Das pannonische Sklavinien besass Merkmale des fränkischen Feudalsystems (Herzöge, Grafen, Gastalden, Vikare, Centhenare und so weiter), wie es aus der Urkunde von 828. eresichtlich ist. Sonst standen an der Spitze Karantaniens (das in die Bezeichnung Sclavinia mit einbezogen wurde) Anführer mit der Bezeichnung duces, principes und comites (oder praelati). Was Unterpannonien anbelangt, so können wir sagen, dass sich an der Spitze desselben ein dux, rector, comes knjaz, κρατῶν oder ἡγεμών befand, welcher nach dem Kaiser Porphyrogennetos die » ἐπαρχία Παννονίας « verwaltet.

Nachdem die Magyaren Pannonien und Karantanien unterworfen hatten, scheint die Bezeichnung »Sclavinia« in Quellen nicht mehr auf. Ihre Spur und ihr Andenken sind im Namen des heutigen Slavonien (Slavonija) erhalten, welches als »Sclavonia« zuerst in einer Urkunde um das Jahr 1091. erwähnt wird, womit zugleich auch das übrige Kroatien gemeint ist. Im übrigen scheint diese Bezeichnung auch nach dem 12. Jahrhundert noch in Quellen auf. Sie bezeichnet von diesem Zeitpunkt an nur noch das heutige Slavonien.

Hingegen taucht die Bezeichnung »Slowenien« erst um das Jahr 1848. auf, obwohl schon in Quellen aus dem 9. Jahrhundert alle zuvor erwähnten, von Slawen besiedelten Gegenden den Sammelnamen »Sclavinia« führen. Im Laufe der Jahrhunderte wurde aber dieser Begriff für das ethnische Gebiet der Slawen am oberen Laufe der Save durch andere provinziale oder historische, engere oder umfassendere, neue oder alte territoriale Bezeichnungen wie Krain, Karantanija-Kärnten ersetzt, so dass dann erst im 19. Jahrhundert wieder die heutige Bezeichnung »Slowenien« (Slovenija) auftaucht.

Aus all dem Erwähnten kann also folgendes ersehen werden:

1) Sklavinien (Sklavenia oder Sklavinia) als altslawische transdanubische Verwaltungseinheit (mit dem ῥήξ vielleicht an der Spitze) bedeutet soviel wie Balkangebiete in die Slawen eingewandert waren.

2. Auf der Balkan-Halbinsel bestanden »Sklavinien« in Makedonien und längs der adriatischen Küste (ein Teil des heutigen Serbien mit inbegriffen).

3) Die oberhalb der Save gelegene »Sclavinia« war überhaupt keine separate Verwaltungseinheit, wie es die anderen »Sklavinien« am Balkan waren.

4) Die makedonischen »Sklavinien« werden bis 836. oder 837. erwähnt, sodann verliert sich ihre Spur in den Quellen vollkommen.

5) Über die adriatischen »Sklavinien« unterrichtet uns nur Kaiser Konstantinos Porphyrogennetos.

6) Die pannonische »Sklavinia« umfasste auch einen Teil von Österreich, Slowenien, Ungarn, Kroatien und Bosnien, sodann Slavonien und Syrmien, das heisst das ganze ehemalige Karantanien mit seinen Grenzgebieten ebensowie das untere Pannonien, welches zur Zeit der Karolinger im Osten und im Süden dieselben Grenzen aufwies wie in der Römerzeit.

7) Der Name »Sclavonia« das heutige Slavonien entstand im 11. Jahrhundert. Der Name »Slovenien« (die Bezeichnung für eine Republik des heutigen Jugoslawien) datiert erst aus der Mitte des 19. Jahrhunderts.

8) Die Karantanische und die pannonische »Sklavinia«, welche beiden Gebiete sich geographisch von der Quelle der Drau (Drava) über schon genannten Länder bis Belgrad hinzogen, grenzten im Süden an die adriatischen »Sklavinien«, so dass wir sagen können, dass sich unsere »Sklavinien« über ein grösseres Gebiet ausdehnten, als dies nach den Angaben der jugoslawischen und ausländischen Geschichtsforscher der Fall ist.

La communication fut suivie des remarques de M. *M. Kos.*

HÉLÈNE ANTONIADIS-BIBICOU, Paris

UN ASPECT DES RELATIONS BYZANTINO-TURQUES EN 1073—1074.

Le détail des relations byzantino-turques, en 1073—1074, qui fait l'objet de cet exposé n'est pas dépourvu d'un certain intérêt, puisqu'il éclaire un côté peu connu de la politique extérieure de Michel VII Doukas. Pour étudier ce point particulier, nous disposons d'un curieux document, et intéressant à la fois, qui n'a pas retenu l'attention des spécialistes[1], un document qui apporte une confirmation complémentaire, mais du côté grec et officielle cette fois-ci[2], et partant, d'une grande importance, du fait déjà établi par les historiens[3] que les premiers seldjoukides ont été amenés par la force des choses à pratiquer la tolérance des cultes et à ne pas modifier l'auto-administration locale des populations conquises. Cela s'explique, comme on le sait, par leur préoccupation d'aboutir d'abord à l'unification du monde musulman et ne pas

---

[1] Je n'ai relevé que deux mentions de ce texte : *C. Sathas*, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, t. 5 (Venise-Paris, 1876), p. πδ'. *H. Omont*, Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale de Paris, t. I (Paris, 1898), p. 251.

[2] Pour une époque plus haute que celle qui nous intéresse au début de cet exposé, notons, pour sa grande importance, la lettre envoyée par le patriarche Nicolas Ier Mystikos (901-907 et 912-925) au Calife de Bagdad al-Muqtadir (908-932), *Migne*, P.G. t. 111, n° 102, col. 309-320 = *V. Grumel*, Les régestes des actes du patriarcat de Constantinople (Paris, 1936), n° 659, lettre qui n'a pas été suffisamment utilisée jusqu'à présent. Cependant, il est à remarquer qu'elle ne peut pas être traitée sur le même plan que le document dont nous aurons à parler ici, et cela pour deux raisons : 1° malgré son témoignage indirect qu'une politique de coexistence des chrétiens et des musulmans était suivie consciemment par les chefs des deux blocs, la lettre en elle-même constitue une protestation contre la violation par le Calife du principe de cette coexistence. 2° En 917, date assignée à cette lettre, à juste titre, par *V. Grumel*, Nicolas Mystikos, malgré son rôle politique toujours important, ne paraît plus présider le conseil de régence; donc, il n'est pas possible d'attribuer à cette lettre le caractère absolument officiel qui fait, en grande partie, la valeur de la lettre de Michel VII Doukas (voir plus bas).

[3] Je pense, entre autres, aux travaux de *Claude Cahen* qui font autorité et, en particulier, à : La campagne de Mantzikert, d'après les sources musulmanes, dans Byzantion, t. 9 (1934), pp. 613-642. *Idem*, La Syrie du Nord à l'époque des Croisades, (Paris, 1940), pp. 177-180, 187, 192. *Idem*, La première pénétration turque en Asie Mineure, dans Byzantion, t. 18 (1948), pp. 5-67. *Idem*, An Introduction to the First Crusade, dans Past and Present, n° 6, 1954, pp. 6-30.

étendre leurs frontières, du moins avant d'avoir stabilisé leurs positions et d'avoir procédé à une première organisation de leur état.[4]

Dans le Parisinus Graecus numéro 1182[5], manuscrit de la fin du XIIe siècle et du début du XIIIe, comprenant en majeure partie des essais et des lettres de Michel Psellos, nous trouvons (fol. 317r—319v) une longue lettre ou, plus exactement, une dissertation sur l'incarnation du Seigneur sous le titre: Τοῦ ὑπερτίμου καὶ ὑπάτου τῶν φιλοσόφων κυροῦ Μιχαὴλ τοῦ Ψελλοῦ / ἀπόδειξις ἀπὸ διαφόρων λόγων τῆς τοῦ Κυρίου ἐνσωματώσεως· ἐστάλη πρὸς τὸν σουλτᾶνον. ἀπὸ τοῦ βασιλέως. Elle n'est pas datée et son expéditeur, de même que son destinataire, nous sont inconnus.

De ce long texte, qui doit être étudié dans son ensemble dans un contexte d'histoire théologique ou d'histoire des idées, nous ne retiendrons que la première partie, car elle est la seule à contenir des données historiques précises. L'Empereur en s'adressant au Sultan le qualifie de μεγαλοδοξότατος φίλος. En effet, c'est — d'après le Livre des Cérémonies — le titre par lequel le Sultan doit être honoré.[6]

Voici un résumé de cette première partie, résumé que j'ai voulu très proche du texte: l'Empereur a eu déjà l'occasion de se rendre compte de la noblesse et de la grandeur du Sultan et d'apprécier l'importance qu'attribue celui-ci à l'amitié. Mais ce qui est le plus impressionnant c'est que le Sultan ne néglige pas la foi chrétienne, malgré le fait qu'il ne la partage pas. Bien plus: ayant pénétré le secret de la parole divine, il a agi de manière qui, à elle seule, est suffisante pour proclamer à l'Univers sa sagesse et sa générosité. Comme l'ambassadeur impérial l'a fait connaître à Michel VII, non seulement le Sultan n'a pas voulu déraciner le culte chrétien et l'exclure de ses états, mais, bien plus, il s'est occupé à le protéger. Ceux qui sont étrangers à la foi chrétienne, ne pouvant pas comprendre comment Dieu le tout-puissant, ayant revêtu la nature humaine, est resté ce qu'il était déjà, devenant à la fois ce qu'il n'était pas, rient aux éclats en raison, soit de leur simplicité d'esprit, soit de leur ignorance. Le Sultan se distingue de loin de tous ces gens et même s'il ne connaît pas dans toute sa profondeur la foi chrétienne, on peut dire que, pour venir à elle, il a presque abandonné la religion de ses ancêtres. Il a accordé la tolérance aux prêtres chrétiens, il n'a pas touché aux églises, mais au contraire, il les a protégées, il a invité l'ambassadeur byzantin à se mesurer aux savants musulmans et à examiner avec eux

[4] Je donne un seul exemple, d'ailleurs très typique, de cette politique déterminée par les préoccupations que je viens de dire: le peu de cas qu'avait fait Alp-Arslan de la victoire de Mantzikert pour la conquête de l'Anatolie.

[5] Voir la description du Parisinus Graecus 1182, dans *C. Sathas*, ouvrage cité, pp. ξ' - πδ'. *H. Omont*, ouvrage cité, pp. 247-251.

[6] C. Porphyrogénéte, Ἔκθεσις τῆς βασιλείου τάξεως, (Bonn), II, 46, p. 679: Οἷς ὀφείλει ὁ βασιλεὺς ὀνόμασι τιμᾶν τοῖς μεγιστᾶσι καὶ πρώτοις τῶν ἐθνῶν.

les deux dogmes et les deux cultes et à la suite de cette confrontation la religion chrétienne a été tolérée dans tous ses états.

L'Empereur donc, par amitié pour lui, aussi parce que tous les deux ont bu dans »le même cratère des libations de la concorde«, (ἐκ τοῦ αὐτοῦ σοι κρατῆρος τῶν τῆς ὁμονοίας σπονδῶν πεπωκώς), voudrait bien, si cela était possible, lui »ouvrir les tablettes célestes« (τὰς οὐρανίους δέλτους ἀνέῳξα) pour lui dévoiler les mystères de la religion chrétienne. Il a fait, à son intention, un choix de passages des prophètes, des odes, des hymnes et des psaumes prévoyant l'incarnation de Dieu. La suite de la lettre — que je laisse de côté — contient justement ces passages.

Par son rédacteur Michel Psellos, cette dissertation se situe bien entendu avant le début de 1078, et sûrement pendant le règne de Michel VII Doukas, l'élève du grand humaniste. Il est inconcevable que l'Empereur s'adresse à Alp-Arslan dans cet esprit d'admiration et de reconnaissance, en raison des très mauvaises relations existant entre les deux souverains, du fait que le traité conclu après la défaite de Mantzikert entre Romain IV Diogène et le Sultan s'est trouvé caduc avec l'avènement au trône de Michel VII Doukas. Alp-Arslan étant mort, à la fin de 1072, dans une campagne en Transoxiane, cette lettre devait être destinée à son successeur Malik-Shāh, (1073—1092). Nous croyons même pouvoir apporter davantage de précision: elle doit être postérieure à la demande de médiation entre Malik-Shāh et Michel VII Doukas présentée par celui-ci au Merwanide[7] et mentionnée par Sibṭ ibn al-Ğauzī qui, tout en écrivant au milieu du XIIIe siècle, est le chroniquer le plus complet des années de Mantzikert; comme on le sait, il a conu pour la seconde moitié du XIe siècle des ouvrages importants perdus depuis. Je vous donne la traduction de ce passage[8] faite sur le manuscrit Fonds Arabe, n° 1506, p. 148, de la Bibliothèque Nationale de Paris, manuscrit qui a conservé une partie du *Kitāb mir'āt al-zamān* (=Le Livre du Miroir du Temps) de Sibṭ inb al -Ğauzī. Le chroniqueur dit qu'en l'année 466 (h.), »...et au mois de Šawwāl (c'est-à-dire entre le 30 mai et le 27 juin de

[7] Michel VII Doukas, après les événements du printemps 1073, fut obligé d'appeler contre Roussel de Bailleul la bande du turcoman Artouq, qui entra, par la suite, au service de Malik-Shāh. (N. Bryennios, (Bonn), II, 17-18, pp. 80-81. Attaliatès, (Bonn), p. 189). L'hypothèse émise par *Claude Cahen* (La première pénétration turque, p. 33 et note 2) qu'il y aurait, peut-être, à établir une relation entre l'aide donnée par Artouq à Michel VII et la demande de médiation entre Malik-Shāh et l'Empereur byzantin formulée par ce dernier, hypothèse que j'avais adoptée au départ, ne paraît pas être fondée, du moins à partir du passage de la chronique de Sibṭ al - Ğauzī, qui suit.

[8] La traduction du passage de Sibṭ ibn al - Ğauzı est due à Madame Marie Pernard. Je la prie de trouver ici mes meilleurs remerciements. Pour la tradition de la chronique de Sibṭ ibn al - Ğauzī, de même que pour sa valeur, voir *Cl. Cahen*, La Syrie du Nord, pp. 64-66. *A. Vasiliev*, *H. Grégoire*, *M. Canard*, Byzance et les Arabes, t. II : La Dynastie Macédonienne, (Bruxelles, 1950), pp. 163-165, avec des notes sur les manuscrits de la chronique de Sibṭ ibn al - Gauzī.

1074) l'envoyé de Nizām-ad-Dīn ibn Marwān arriva de Mayafarquin accompagné de l'émissaire du roi byzantin. Celui-ci était porteur de deux lettres d'ambassade adressées au Calife — il s'agit du calife Qaïm (1031—1075) — et au Vizir, écrites en lettres d'or et en syriaque avec, dans l'interligne, une traduction en arabe. Le message contenait une prière adressée à tous les deux leur demandant d'assurer la médiation entre le roi byzantin et Malik-Shāh au sujet d'un traité de paix«.

Ainsi, la lettre rédigée par Psellos serait envoyée au Sultan, au plus tôt en été 1074, après le retour de l'ambassadeur byzantin, qui avait, d'ailleurs, fourni à l'Empereur les éléments pour sa rédaction. Comme il n'y a pas d'éléments plus précis pour un *terminus ante quem*, la date d'été ou d'automne 1074 que j'assigne à cette lettre est conjecturale, quoique basée sur l'ensemble de la politique de Michel VII. L'ambassade mentionnée par Sibṭ ibn al-Ǧauzī est, probablement, la première que Michel VII Doukas avait envoyée auprès de Malik-Shāh depuis l'avènement de ce dernier pour essayer de liquider les séquelles de guerre existant encore depuis le règne d'Alp-Arslan. L'Empereur byzantin attendit presque un an et quatre ou cinq mois depuis l'avènement du nouveau Sultan avant de faire cette démarche, parce qu'il espérait conclure une alliance avec les Normands. C'est donc après le refus de Robert Guiscard de donner suite aux propositions pour une alliance matrimoniale, faites pour la deuxième fois, vsrs la fin de 1073, par Michel VII, que celui-ci se décida à modifier sa politique à l'égard des Turcs.

Quoiqu'il en soit, puisqu'en juin 1074 cette ambassade n'avait pas encore donné ses fruits, il faut attendre au moins trois mois, pour que le délégué du stratopédarque et proèdre Alexis Commène auprès du chef des Turcs Toutach puisse dire de façon bien justifiée, quand il demandait la livraison de Roussel de Bailleul: φίλοι μὲν ἄμφω ἀλλήλοις ὅ τε σὸς σουλτάνος καὶ ἐμὸς βασιλεύς. C'est donc, en automne 1074, qu'il faut également situer les contacts locaux entre Byzantins et Turcs au sujet de Roussel de Bailleul, épisode dont je passe sous silence les détails, car ils sont trop connus.[9] Je rappelle seulement l'affirmation de Skylitzès[10], suivant laquelle l'Empereur jugeait alors plus opportun d'abandonner aux Turcs les pays grecs que de laisser Roussélios trouver place dans une région de l'Empire. Cette affirmation, que nous retrouvons également chez Attaliate[11], prend maintenant une autre consistance.

Sur le plan de la politique extérieure proprement dite de Byzance, il ressort de ce que je viens de dire que Michel VII avait tenté déjà assez tôt un rapprochement avec les Turcs, comme il

[9] N. Bryennios, Bonn II, 21-22, p. 86-87. Attaliatès, p. 199. Anne Comnène, Ἀλεξιάς, I, 2, I-4, (éd. Leib t. 1, pp. 11-12).

[10] J. Skylitzès, (Bonn), pp. 712-713.

[11] Attaliatès, Loc. cit.

l'avait fait un peu avant avec les Normands, pour éviter la guerre sur les deux fronts; le caractère défensif de la diplomatie byzantine est attesté ainsi une fois de plus. Mais Michel VII ne persista pas beaucoup dans cette direction de sa politique étrangère, non seulement en raison de la nouvelle tournure de ses relations avec les Normands, après qu'un contrat fût conclu, comme on le sait, pour le mariage de son fils Constantin avec l'une des filles de Robert Guiscard[12], mais aussi parce que les chefs Turcs étaient réticents au sujet de la politique de Malik-Shāh et encore assez forts pour pouvoir lui désobéir. Michel VII sera obligé, plus tard, pendant la révolte de Nicéphore Botaniatès, d'envoyer un ambassadeur à l'*archon* des Turcs — il s'agit de Soliman, le fils de Kutlumus[13] — pour lui demander, dans la deuxième moitié de 1077 (après le 2 Juillet), son alliance contre Botaniatès; mais cela constitue un autre chapitre.

Il ressort, en outre, sur le plan de la politique des premiers Seldjoukides, et en particulier de Malik-Shāh, qu'à côté d'un état de guerre presque permanent entre Byzantins et chefs locaux turcs[14] existait une politique sultanale orientée vers la paix, du moins vers une paix d'un certain nombre d'années permettant à l'état turc de s'organiser. Il y a, au moins, trois facteurs qui déterminèrent cette orientation: les préoccupations causées au Sultan par ses frontières orientales, ses relations de rivalité avec les musulmans d'Egypte et, surtout, l'accroissement indésirable de la force de certains chefs locaux, tant en Syrie qu'en Anatolie. Malik-Shāh préférait donc la diplomatie aux armes pour régler les questions litigieuses avec Byzance et pour obtenir sinon son alliance, du moins sa neutralité. Les actes d'hostilité à l'égard de Byzance sont, en fait, indirects, ils se bornent, pour la plupart, à une reconnaissance *a posteriori* des conquêtes dues à l'initiative des chefs locaux et ce n'est que pour détourner l'activité de son jeune cousin Soliman (+1085) que Malik-Shāh lui permettra de se tailler en Rûm une principauté autonome, ce qui ne l'empêchera pas, d'ailleurs, de demander l'aide d'Alexis Ier Comnène par deux fois contre la trop grande puissance de Soliman, d'une part, de son frère Toutouch d'autre part.

Dans ce contexte le portrait de Malik-Shāh comme symbolisant tant pour les Musulmans que pour les Chrétiens le retour à

[12] *H. Bibicou*, Une page d'histoire diplomatique de Byzance au XIe siècle : Michel VII Doukas, Robert Guiscard et la pension des dignitaires, dans Byzantion, t. 29-30 (1959-1960), pp. 43-75.

[13] N. Bryennios, III, 16, p. 118 : ἦν δὲ τηνικαῦτα κατάρχων Σολυμάν ὁ τοῦ Κουτλουμοὺς υἱός.

[14] Les sources, tant chrétiennes que musulmanes, surabondent en détails concernant ces „contacts de guerre" entre Turcs et Byzantins, de sorte que les historiens ont pu mieux établir cet aspect des relations byzantino-turques ; cependant, nous ne disposons pas encore d'un calendrier assez sûr et complet de ces faits qui sont, malgré tout, un des éléments de base pour l'étude des relations diplomatiques et économiques des pays en question.

l'ordre, à la sécurité et l'égalité de la justice pour tous, portrait que nous donnent les chroniqueurs arabes et arméniens[15] peut être considéré, dans ses grandes lignes, comme valable. Je pense surtout au passage de Matthieu d'Edesse disant: »Son coeur était rempli de mansuétude et d'affection pour les chrétiens; il se montrait comme un père tendre pour les habitants des pays qu'il traversait. Quantité de villes et de provinces se donnaient à lui spontanément«[16]. Dans ce même contexte nous comprenons pourquoi Michel VII Doukas, voulant flatter le Sultan, employait des données aussi précises ayant, en apparence, un caractère théologique, qui cadrait, d'ailleurs, parfaitement avec ses préoccupations personnelles. Il n'y a nul besoin, évidemment, de brosser, une fois de plus, le portrait de l'Empereur qui »s'occupait de littérature et faisait, auprès de Psellos, son apprentissage d'art poétique, au moment où la famine pesait sur les gens de la ville«.[17]

Cependant, il est important de noter que tel qu'il nous apparaît le prétexte de la lettre adressée à Malik-Shāh, de même que la forme de celle-ci, sont dus moins à l'inspiration de Michel VII Doukas ou de Michel Psellos et davantage à ce qu'on peut appeler »un procédé« de la diplomatie et de la diplomatique internationale de l'époque.

*
* *

Disons, à l'occasion de notre texte, — une raison de plus nous y incite, puisque la section d'histoire de ce congrès est placée, aussi, sous le signe des principes et méthodes de la diplomatie byzantine — qu'une des méthodes employées couramment était de donner un aspect théologique à des problèmes qui ne l'étaient point ou trop peu. Cela n'était même pas une méthode uniquement byzantine. Les exemples sont nombreux, retenons-en deux, l'un du côté musulman, l'autre du côté du Saint-Siège, que je crois suffisants pour illustrer ce qui vient d'être dit.

[15] Matthieu d'Edesse, Sarcavag, Stéphane, Orppelian, Michel le Syrien, Amr bar Sliba, ibn al-Athîr, Al-Azîmî. Cf. *Cl. Cahen*, An Introduction to the First Grusade, p. 13.

[16] Matthieu d'Edesse, Chronique (traduction française d'E. Dulaurier), Paris, 1858, ch. 129, pp. 196-197.

[17] Cette constatation est due à J. Zonaras, (Bonn), t. 3, p. 714. D'autre part, J. Skylitzès, (Bonn), pp. 723-724 (... καὶ τοῦ Μιχαὴλ τὴν βασιλείαν ἀμελῶς καὶ παιδαριωδῶς διιθύνοντος ...) n'apprécie pas davantage l'oeuvre impériale. Le portrait qui se dégage des récits d'autres chroniqueurs qui se voulaient élogieux ne peut pas modifier sensiblement les appréciations de Skylitzès et de Zonaras. Notons, toutefois, à tit rede curiosité, qu'un chroniqueur arménien aussi „antigrec" que Matthieu d'Edesse (Chronique, ch. 109, pp. 177-178) faisant l'éloge de Michel VII, dans une direction d'ailleurs assez fausse, loue „l'orthodoxie de sa foi" et le qualifie entre autres, de „bon, orné de toutes les vertus chrétiennes et d'une éclatante sainteté".

Les instructions données à l'ambassadeur byzantin qui fut envoyé, en 957—958, auprès du Calife Fatimide al-Mu'īzz[18] étaient: 1°) demander que les Byzantins résidant en Calabre ne soient pas molestés et verser, à cet effet, au Calife le tribut annuel; 2°) proposer une somme contre la libération des prisonniers; 3°) demander la conclusion d'une »trêve perpétuelle«; 4°) demander l'envoi d'un ambassadeur du Calife à la cour byzantine. A en croire le Qadi al-Nu'mān ibn Muḥammad, qui fait le compte-rendu de cette ambassade, d'après le récit oral d'al-Mu'īzz lui-même, dans son *Kitab al-majālis wa-l-musāyarāt* (La livre d'audiences et de voyages) rédigé dans la deuxième moitié du Xe siècle, le Calife aurait refusé de conclure une trêve perpétuelle, car le principe d'une telle trêve n'est pas admis par la religion et par le droit canon, tous devant appartenir tôt ou tard à l'Islam; par contre, il se montra disposé à conclure un traité de paix pour quelques années, à condition que l'Empereur accepte ses conditions. Il déclara, ensuite, qu'il ne voyait pas la nécessité d'envoyer un ambassadeur à la cour byzantine, car »un peuple envoie des ambassadeurs à un autre peuple soit parce qu'il a besoin de quelque chose, soit parce qu'il se croit avoir une obligation quelconque à l'égard de l'autre«, ce qui n'était pas le cas ni pour lui ni pour son peuple. Mais comme l'ambassadeur byzantin insistait tout particulièrement sur ce point, al-Mu'īzz dit: »il serait, évidemment, tout à fait différent, si nous avions à correspondre avec lui (l'Empereur) sur un point touchant à la religion. Maintenant, nous pensons que cela lui déplaira, une pareille correspondance ne lui étant pas permise par sa religion«; le Calife poursuivit qu'il était disposé à envoyer un ambassadeur dans ce but précis, si l'Empereur le lui demandait. Cette réponse a été considérée par la délégation byzantine comme une grande faveur et al-Mu'īzz et l'ambassadeur impérial échangèrent quelques mots au sujet de »l'hétérodoxie et de l'anthropomorphisme«.

L'auteur Yéménite du XVe siècle 'Imād al-dīn Idrīs qui, parlant des Califes Fatimides, a conservé dans son *'Uzūn al-akhbār* le compte-rendu de l'ambassade byzantine fait par le Qadi al-Nū'mān

[18] Cette partie de mon exposé doit beaucoup à l'article de *S. Stern*, An Embassy of the Byzantine Emperor to the Fatimide Califa al-Mu'īzz, dans Byzantion, t. 20 (1950), pp. 239-258). L'auteur a puisé le matériel de son article dans des oeuvres d'histoire qui ont été conservées dans la bibliothèque de la secte „Bohra" des Ismailiens de l'Inde. Il donne la traduction en anglais du compte-rendu de cette ambassade tel qu'il a été conservé dans l'oeuvre d'Imād al-din Idris, auteur Yéménite du XVe siècle, qui avait repris le texte du Qadi al-Nu'mān ibn Muḥammad, familier du Calife al-Mu'īzz (953-975); on trouve en appendice le texte arabe. La date de l'ambassade n'y figure pas, mais elle peut être fixée d'après une chronique anonyme, le Kitāb al'Uyūn wa'l-ḥadā'iq fī aḫbār al-ḥaqā'iq (Le livre des sources et des vergers au sujet de l'histoire des faits véridiques), où il est question d'une ambassade byzantine auprès d'al-Mu'īzz, en 957-958. *Fr. Dölger*, R. K. O. R. n° 668; *A. Vasiliev, H. Grégoire, M. Canard*, Byzance et les Arabes, t. II: La Dynastie Macédonienne (Bruxelles, 1950) p. 225).

dit que l'Empereur continuait à envoyer des ambassadeurs au Calife et que celui-ci composa un livre comprenant la démonstration de l'erreur des Chrétiens et établissant le bien-fondé de la prophétie de Mahomet et il cite, à cet effet, des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Prophètes. Ce livre — continue Idrīs — composé et envoyé »au gouverneur des Byzantins est bien connu et existe encore«.

Un témoignage aussi tardif aurait moins d'importance, si S. Stern ne l'avait pas ingénieusement rapproché »d'un manuscrit arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, manuscrit écrit par un copte«. Il s'agit, en effet, du Parisinus, Fonds arabe numéro 131[19], comprenant des Epîtres parmi lesquelles un extrait de *maqālah masīhīyah* (l'Epître chrétienne) du Calife al-Mu'īzz copié par Paul, natif de Damiette, en 1440, sur une copie de Dja'far ibn Amīr, terminée »au mois de djomada second de l'an 3(5)8«[20] (entre le 22 avril et le 20 mai 969). Ce court texte contient quelques remarques sur l'incarnation du Divin dans l'Humain; son auteur, voulant prouver que Dieu ne se laisse voir aux hommes que sous une figure humaine, a l'occasion de citer l'apparition de Dieu sous la forme de Jésus-Christ.

L'extrait du traité composé par al-Mu'īzz à l'intention de l'Empereur étant trop court, ne nous permet pas d'établir un rapport plus étroit qui a peut-être existé avec le traité rédigé par Psellos à l'intention de Malik-Shāh. Cependant, tout porte à croire qu'au moins les intellectuels de la cour byzantine ne devaient pas ignorer le contenu du texte du Calife[21] — texte qui était bien connu encore au XV[e] siècle — et que, par conséquent l'idée de reprendre

[19] *Baron de Slane*, Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliotèque Nationale, (Paris, 1883-1895), p. 28, ms arabe numéro 131, folios 87[v]-90[r]. L'auteur du catalogue n'accepte pas l'attribution de ce traité à al-Mu'īzz, en raison de l'an 308 qui figurait à la fin de l'exemplaire (?) dont disposait le copiste (Voir note 20).

[20] *L. Massignon*, Recueil de textes inédits concernant l'histoire de la mystique en pays d'Islam, (Paris, 1929), pp. 215-218, corrige l'an de l'hégire 308 en 3(5)8. Cette correction est d'autant plus justifiée que nous connaissons depuis, grâce au texte d' 'Imād al-dīn Idrīs, qu'un traité d'al-Mu'īzz sur ce thème existait encore au XV[e] siècle.

[21] Il est intéressant de noter un renseignement qui, pour être de la fin du XIII[e] ou du début du XIV[e] siècle, n'en est pas moins significatif pour une époque antérieure et, de toute façon, pour l'idée que se faisaient les chrétiens au sujet de leurs rapports avec la religion de l'Islam: l'évêque grec-melkite de Sidon Paul (*M. Lequien*, Oriens Christianus, t. 2, col. 813-814), „ayant voyagé au pays des Grecs à Constantinople, en Moldavie, dans plusieurs régions franques et à Rome" et ayant pu s'entretenir avec les principaux personnages et les chefs de ces pays" cède à la prière d'un de ses amis, un musulman, et lui expose ce que pensent de Mahomet les gens qu'il a pu rencontrer. De ce texte, naïf et amusant à la fois, il faut retenir une affirmation des interlocuteurs de l'évêque Paul: „A la nouvelle qu'un homme, appelé Mohamad, se disant l'envoyé de Dieu, avait paru parmi les Arabes, leur apportant un livre qui, disait-il, lui avait été révélé du ciel, nous sommes parvenus à nous procurer cet écrit." Voir le texte arabe et la traduction française dans *L. Buffat*, Lettre de Paul évêque de Saïda, moine d'Antioche, à un musulman de ses amis demeurant à Saïda, dans Revue de l'Orient Chrétien, t. 8 (1903), pp. 388-425.

ou de continuer à avoir des contacts politiques sous couvert de discussions théologiques, et en particulier de discussions sur l'incarnation du Seigneur, avait déjà une tradition derrière elle.

Un deuxième exemple, moins compliqué que le précédent, mais également curieux, nous est donné par le Pape Alexandre III (1159—1181) qui, environ un siècle après la lettre de Michel VII à Malik-Shāh en envoie une[22] au Sultan d'Iconion Qilidj-Arslan II (1155—1192) pour lui accuser réception de ses lettres et pour lui dire que ses délégués lui ont fait part de son désir de se convertir au christianisme. Et il continue: »comme tu as déjà reçu, d'après ce que nous avons entendu, le Pentateuque, Moyse, les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, les Epîtres de Paul, l'Evangile selon Jean et selon Matthieu, tu demandes qu'on t'envoie un homme orthodoxe *(orthodoxum)* pour t'instruire complètement dans la loi du Christ«. Ensuite, il lui présente les difficultés évidentes d'une telle entreprise et essaie de lui donner quelques notions sur la Trinité, le Saint-Esprit et la conception immaculée de la Vierge. Le même Sultan, d'après le continuateur de la Chronique d'Otto Frisingensis[23], demanda, en 1179, à Frédéric Barberousse sa fille en mariage et lui proposa en échange la conclusion d'un traité de paix (fedus cum eo pepigit) et la christianisation de toute sa race (christianum cum *sua gente* fieri).

Ainsi, toutes ces démarches faites le lendemain presque de la bataille de Myriokephalon rappellent des situations analogues d'il y a un siècle, peu après la bataille de Mantzikert. Mais cette fois-ci les Musulmans ne voient pas en Byzance l'interlocuteur valable pour les questions politiques du Levant, mais en l'Occident.

Toujours est-il que le fond du problème de la coexistence des chrétiens et des musulmans dans les pays conquis par ces derniers et par conséquent l'élaboration d'une politique consciente de coexistence des deux Empires — malgré son aspect religieux et magré le fait que le Sultan, si l'on en juge par la bibliothèque constituée à sa cour, s'intéressait aussi aux questions théologiques — reste essentiellement politique. Comme tel, pour le cas précis du règne de Michel VII, il doit être examiné non seulement en fonction des traités[24] conclus entre les Empereurs byzantins et les Califes après la grande persécution des Chrétiens en Egypte et en Sy-

[22] *J. Mansi*, Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio, t. 21 (années 1109 à 1166), col. 893-898.

[23] Chronicon, Continuatio Sanblasiana, (éd. *R. Wilmans*) dans Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, t. 20, p. 317: Imperator autem licet filiam tenere diligeret, vixque postulata concederet, tamen consensit, eamque sibi dare promittens, prius tamen mortuam luxit quam petenti dederit.

[24] Il serait intéressant d'étudier la lettre de Michel VII Doukas en la rapprochant des conditions qui dictèrent auparavant les traités conclus entre les Empereurs byzantins et les Califes en 1027 (R. K. O. R. n° 824), 1036 (R. K. O. R., n° 843), 1047-1048 (R. K. O. R., n° 881), 1054 (R. K. O. R., n° 912). Voir aussi l'article de *S. Runciman*, The Byzantine „Protectorate" in the Holy Land in the XI Century, dans Byzantion, t. 18 (1948), pp. 207-215.

rie, en 1009, par le Calife al-Hakim (996—1021), mais aussi en fonction des relations entre les différents chefs locaux turcs d'une part, et des rapports entre chrétiens grecs et non grecs d'autre part; mais naturellement tout cela dépasse le cadre de cet exposé.

Enfin, une remarque s'impose touchant au domaine des principes de base de la diplomatie byzantine: l'idée de »coexistence« d'un Empire chrétien et d'un Empire musulman »comme deux institutions d'une égale éternité« — l'expression est de Claude Cahen — n'est pas pour nous surprendre. J'entends bien ici cette coexistence des deux Etats, dont chacun adopte consciemmemt à l'égard de l'autre une politique de reconnaissance de son égalité[25], et non point cette coexistence de fait et, si j'ose dire, forcée des peuples musulmans et chrétiens; (cette dernière, repérée constamment à travers des sources de toute sorte — pour importante qu'elle soit, car, entre autres, elle impose, dans une large mesure, la politique officielle de coexistence — est loin d'être originale et, de toute façon, en dehors de l'essentiel de notre propos). Or, malgré l'habitude que nous avons de considérer l'Empereur byzantin comme se trouvant à la tête de la hiérarchie des chefs de l'Etat, il faut bien le dire, cette conception est purement byzantine, d'ailleurs, le plus souvent, théorique et peu conforme à la réalité, puisque les Empereurs furent obligés de faire des concessions très tôt, même au sujet du titre de βασιλεύς. [26]

A considérer la suprématie de l'Empereur byzantin en dehors de la question de titulature qui, en fin de compte, a une importance limitée, nous retrouvons cette égalité de fait, déjà repérée dans la lettre adressée à Malik-Shāh, non seulement dans les années troubles et difficiles de la deuxième moitié du XIe siècle; l'Esprit de la lettre envoyée au Calife Rādi, en juillet 938[27], avec l'adresse »De Romain, Constantin et Stéphane, les grands empereurs des Romains au noble et illustre souverain des Musulmans«, en témoigne. Il y a encore un texte, venant, une fois de plus, du monde arabe, texte troublant par la lucidité de son auteur et par les arguments utilisés pour situer l'Empereur byzantin à la place qui lui revient réellement; on doit se référer à ce texte toutes les fois qu'on veut évaluer, dans leur juste mesure, le prestige essentiel et la force morale dont jouissait le chef de l'Etat byzantin dans le monde médiéval: il s'agit de la lettre[28] adressée par l'émir

[25] Politique qui est reflétée par l'esprit et les conditions dans lesquelles fut conclu, p. ex., le traité de Mantzikert ou encore par l'esprit de la lettre qu'adressa Michel VII Doukas à Malik-Shāh.

[26] Voir à ce sujet quelques exemples pertinemment choisis par *J. Ferluga*, La ligesse dans l'Empire byzantin dans Zbornik Radova de l'Institut d'Etudes Byzantines de Belgrade, n° 7 (1961), p. 109.

[27] Le texte a été conservé dans la chronique de Sibṭ ibn al-Ǧauzī. On trouvera la traduction française dans *A. Vasiliev, H. Grégoire, M. Canard*, Byzance et les Arabes, t. 2, pp. 172-173.

[28] La lettre d'Ihšid à Romain Lécapène a été conservée dans l'ouvrage Kitāb al-Murgib fī hūlā al-Magrib d'ibn Sa'īd al-Ġarnāṭī (+ 1274 ou 1286). On trouvera la

d'Egypte Muhammad ibn Tugl al-Ihšid (933—946) à Romain Lécapène (920—944), que nous ne pouvons pas utiliser ici pour des raisons bien évidentes.

Une série d'exemples nous portent à penser qu'une égalité de fait existe, et même se manifeste, toutes les fois que Byzance a affaire avec des états qui n'étaient pas issus soit de l'Empire byzantin lui-même, soit encore de celui de Rome. Ce qui vient d'être dit a besoin, sans aucun doute, d'une analyse détaillée, d'un développement assez long pour qu'il me soit possible de les présenter ici.

Il est d'ailleurs évident que cette analyse ne pourra pas se faire de façon valable avant qu'au moins une collection de traités et d'autres documents concernant les relations internationales de Byzance soit constituée. Le premier volume d'une telle collection[29] paraîtra prochainement et le texte de Psellos auquel nous avons porté notre attention y aura sa place.

Il n'est pas, toutefois, prématuré de dire, pour conclure, que cette fameuse »souplesse« de la diplomatie byzantine n'était efficace et ne constituait un élément prépondérant de la force de Byzance sur le plan international que dans la mesure où il était question de rapports avec des peuples, si j'ose dire, »sous-organisés«, appartenant, à n'importe quel titre, à l'aire d'influence de l'Empire. Dans les autres cas, la politique extérieure, et par conséquent la diplomatie byzantine, n'avaient pas la possibilité exclusive de mettre en valeur cette souplesse; celle-ci dérivait plutôt du besoin de répliquer, bien ou mal d'ailleurs, à des adversaires souvent aussi fins et aussi nuancés que les Byzantins, sinon davantage qu'eux. Je pense que seulement dans cet esprit on peut considérer de façon utile tant les relations extérieures de Byzance que la portée internationale de sa puissance.

traduction française dans *A. Vasiliev, H. Grégoire, M. Canard,* Ouvrage cité, t. 2, pp. 204-213.

[29] *H. Antoniadis-Bibicou,* Documents concernant les relations internationales de Byzance. t. I, Ière partie : 992-1180. Publications de la VIe Section de l'E. P. H. E., Collection „Documents et Recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales au moyen-âge", dirigée par *P. Lemerle.*

SOPHIA ANTONIADIS, Venezia

LE CHRONIQUEUR VÉNITIEN ZANCARUOLO ET LES RAPPORTS DE VENISE AVEC LES CRÉTOIS ET L'EMPEREUR DE BYZANCE (XIVe SIÈCLE)

Le catalogue des icônes comprises dans la grande donation faite par la Communauté des Grecs de Venise à notre Institut est sous presse. Ces pièces d'art étudiées par M. Manolis Chatzidakis, l'éminent directeur de deux musées d'Athènes, le Musée Benaki et le Musée Byzantin, et reproduites par une maison d'édition vénitienne paraîtront avant la fin de l'année.[1] Une autre publication également illustrée suivra à court délai. Nous avons en effet prié le professeur André Xyngopoulos, auteur de plusieurs livres se rapportant à notre discipline qui constituent depuis leur publication l'aide précieuse et indispensable du savant, de se charger de l'étude d'un de nos codes; il s'agit du roman d'Alexandre contenant des enluminures presque aussi nombreuses que les pages du texte.

La troisième publication de notre Institut ne se rapportera plus à l'art mais à l'historiographie. Je me suis personnellement chargée, et espère dans ce but former une petite équipe de chercheurs, de l'édition déune chronique vénitienne du XVe s. non encore publiée, celle connue sous le nom de Gasparo Zancaruolo; l'étude de ce texte pourra faire avancer dans une certaine mesure l'histoire générale de Venise, mais sûrement rendra aussi service à l'histoire des pays grecs sous domination vénitienne.

Je me ferai un devoir très agréable d'ailleurs, de reconnaître que dans le choix de ce texte j'ai été poussée par la lecture de deux travaux du professeur *Fredy Thiriet*, 1⁰ son article »Les chroniques vénitiennes de la Marcienne« paru en 1954 dans les »Mélanges d'Archéologie et d'histoire« de l'École Française de Rome et 2⁰ sa thèse intitulée »La Romanie vénitienne au moyen-âge« imprimée en 1959 et où l'importance des chroniqueurs est mise en lumière. Zancaruolo n'est pas un de plus exacts parmi ces narrateurs ni un de plus égaux comme fond et comme style; mais l'histoire de l'île de Crète est si intimement liée à son récit et si consciencieusement exposée que ce texte mérite une étude attentive.

---

[1] V. entre temps: *M. Chatzidakis*, Icônes de Saint-Georges des Grecs et de la Collection de l'Institut, Venise 1962.

D'autre part, comme il n'a jamais été publié et par conséquent reste quasi-inconnu, on rendrait service en le publiant à l'histoire vénitienne aussi bien qu'à l'histoire grecque.

Reconnaissons tout de suite que c'est une chronique qui présente des inégalités flagrantes. Il y a des redites, des points omis, même des erreurs de pages comme si l'auteur copiait un autre texte. Cela a fait penser à deux savants italiens, Lazzarini et Levi, que Zancaruolo n'a jamais existé et que son long recit n'est qu'une mosaïque aux pièces venues de toute part.[2] Quant à moi je considère sans importance le nom de l'auteur. Ce qui m'attire dans cette chronique ce sont de longs passages exposés avec clarté et vivacité et des renseignements originaux qui manquent dans d'autres sources. Parmi ceux-là, à n'en point douter, figure la rebellion des feudataires vénitiens en Crète qui survint en l'an 1363 et qui fut suivie par la révolte des archontes grecs menés par les frères Callerghis; celle-ci se répandit sur tout l'île. Certes cet incident, raconté par plusieurs chroniqueurs, a été étudié par tous ceux qui se sont occupés des relations créto-vénitiennes. Pour ne nommer que les principaux disons que Gerland, Jegerlehner, Noiret, Théotokis et Xanthoudidis s'en sont occupés et ont mis à contribution les chroniqueurs qui en parlent. Pourtant le nom de Zancaruolo n'est pas cité. Toujours oublié, notre auteur a pourtant apporté, même dans un chapitre si connu, des renseignements importants que nous verrons tout à l'heure.

Avant d'avancer dans cet exposé parlons du manuscrit lui-même. Il contient l'histoire de Venise à partir de la fondation légendaire de la ville par ceux qui ont survécu à la prise de Troie par les Grecs jusqu'en l'an 1446. Habitant Venise, j'ai eu entre les mains une copie en deux volumes qui appartient à la Marcienne; elle a été faite au XVIII[e] s. par un copiste attentif, à l'écriture égale, sur un excellent papier bombasin qui s'est parfaitement conservé. Le format est grand 33 × 23 cm. Le premier volume contient 337 feuilles et le second, à peu près égal au premier, va du feuillet 338 à 695. Malgré la clarté de l'écriture, les difficultés qui surgissent pour la comprehension du texte sont assez fréquentes. Parfois le copiste du XVIII[e] s. comprend mal le dialecte de Zancaruolo, parfois les anomalies syntaxiques de l'original mettent le lecteur à l'embarras. Heureusement la solution peut être donnée, du moins en partie, par la consultation d'une copie du XV[e] s. En effet la Bibliothèque Brera de Milan possède le manuscrit sur lequel a été faite la copie de la Marcienne. Je dois à l'amabilité du personnel des deux bibliothèques, auxquelles je me fais un plaisir de pouvoir exprimer ici mes sincères remerciements, d'avoir fait venir à la Marcienne, à laquelle d'ailleurs le manuscrit du XV[e] s. a jadis appartenu, ce document bien plus précieux que celui sur lequel j'ai travaillé. Or, à toute difficulté, j'ai pu m'y rapporter; la

[2] Voir *F. Thiriet*, Chroniques, p. 280, note 2.

solution ne m'a pas toujours été offerte; pourtant, si dans certains cas on n'a eu qu'à se résigner, dans d'autres l'anomalie s'est avérée souvent comme due à la négligence de l'auteur qui, peu instruit et écrivant en dialecte vénitien, »se comprenait« sans trop penser à son lecteur.

D'un autre côté le manuscrit de Brera, aux dimensions identiques à la copie et écrit sur parchemin, est considéré comme particulièrement beau et est cité comme illustré. L'écriture du XV[e] s. qui a une physionomie de gothique simplifié est claire et régulière. Quant à l'illustration, nous pouvons dire qu'elle ne répond pas à l'attente du lecteur. Il est vrai que dans les premières pages il y a de belles initiales et la miniature d'un doge portant toge rouge et pellerine d'ermine. Mais dans les pages qui suivent il n'y a que des écussons qu'on devine être ceux des nobles vénitiens qui prennent part aux événements racontés; cela, certes, embellit les pages mais ne constitue des documents que pour l'héraldique.

Nous savons peu de chose sur l'auteur de la chronique. Qui est ce Zancaruolo? Le nom est connu; il est attesté dans l'Archivio del Duca di Candia mais rien ne certifie que notre chroniqueur soit l'un des aristocrates qui y sont nommés.[3] D'un autre côté nous savons qu'en pays grec ce nom n'est pas inconnu: une branche de la famille ou d'une famille vénitienne homonyme s'est hellénisée. Le professeur *N. Tomadakis* dans son article paru en 1932 dans l'Epétiris de la Societé des Études byzantines nous parle du monastère dédié à la Sainte Trinité, fondé en Crète au début du XVII[e] s. par les frères Zancaruolo. Et finalement nous avons, pendant la seconde moitié du XIII[e] s., un peintre grec fort estimable du nom de Stéphanos Tzancarolos. Ce qui vient d'être dit contribue dans une certaine mesure à nous assurer que la famille en question avait eu des liens avec le pays grec et que l'auteur de notre chronique qui nous fournit sur la Crète tant de renseignements fut un des colons vénitiens qui s'établirent pour toujours dans cette île.

Afin de me mieux faire suivre au moment où j'expliquerai les éléments précieux que nous trouvons dans cette chronique oubliée, j'aimerais donner le resumé de l'incident choisi comme specimen de l'ensemble.

'A Venise, en 1363, le Doge décide de lever une nouvelle taxe sur les Crétois pour faire creuser le port de Candie dont le fond, pour différents motifs, montait toujours faisant le plus grand tort à la navigation. Le duc de Crète Leonardo Dandolo, à qui l'ordre est arrivé aux premiers jours du mois d'août, convoque son conseil le 7 du mois et annonce aux feudataires qui le composaient la décision du Doge. La réaction fut vivement contraire aux désirs de la métropole mais la vraie réponse n'est donnée que le lendemain 8 août 1363 après que 70 feudataires se sont réunis dans

[3] *F. Thiriet*, Chroniques, p. 281.

la cathédrale de Saint-Titus: ils n'étaient pas disposés à payer nulle taxe extraordinaire. Pendant une séance tenue dans le palais de Candie, alors que le Duc n'ose pas prendre des mesures actives contre les récalcitrants, malgré les incitations à la sévérité soutenues par ses conseillers, la révolte éclate: le palais est attaqué, le Duc est jeté en prison, le drapeau de Saint-Marc est aboli et à sa place on hisse l'image de Saint-Titus protecteur de l'île; des meurtres ont lieu dans les deux camps. Finalement la révolte s'impose et ses chefs sont nommés gouverneurs militaires dans les différentes cités ou places fortes de la Crète. La nouvelle des événements n'est transmise à Venise qu'en septembre de la même année par une galère qui, échappée de Crète, arriva à Modon. Des provéditeurs arrivent; ils tâchent de régler les choses à l'amiable. Rentrés à la métropole sans avoir rien obtenu, ils sont punis et la Seigneurie applique les grands moyens. Autant que cela se faisait alors, la mobilitation est proclamée: de 18 à 40 ans les citoyens sont appelés sous les armes. La République fait appel à tous les États de la péninsule pour être aidée dans ce péril et le grand condottiere Luchino dal Verme, à qui l'on promit une solde énorme, est appelé à se mettre à la tête d'une armée régulière. Une flotte portant deux mille fantassins et mille cavaliers arrive en Crète le 7 mai 1364. La révolte était répandue sur toute l'île mais l'effort du condottiere pour vaincre les troupes des rebelles n'a pas été grand quand il eut réussi à les obliger de livrer bataille régulière. Peu de jours après, le peuple se calmait, du moins en apparence; quelques chefs faits prisonniers furent exécutés sans autre forme de procès tandis que d'autres s'échappaient à la montagne. Le 10 juin 1365 Pétrarque se trouvant à Venise a pu voir de sa fenêtre rentrer une galère couronnée qui venait annoncer le triomphe des troupes vénitiennes. De grandes festivités sont organisées où noblesse et peuple expriment leur bonheur et leur fierté à l'occasion de ce brillant succès. Malheureusement pour eux ils avaient trop tôt crié victoire. Les foyers de révolte loin des villes étaient mal étouffés; l'incendie reprit, aussitôt les troupes embarquées. Les quelques feudataires échappés aux représailles eurent vite fait de s'unir aux autoctones qui, pris d'une nouvelle folie de voir leur île débarrassée des Vénitiens, se donnèrent corps et âme à la Révolution.

Mais laissons cette seconde phase de la lutte connue dans l'histoire comme Révolte des Callerghis, du nom de la famille aristocratique dont plusieurs membres tinrent tête à Venise, pour étudier le texte de la première révolte.

Aujourd'hui nos observations ne seront que d'ordre général et auront rapport à *l'histoire*. Venise, à la nouvelle des troubles survenus, tâche d'y mettre fin par la persuasion; elle envoie à Candie des provéditeurs doux et cultivés qui mèneraient, pensaient-ils, par la clémence et le raisonnement, les feudataires indociles à

rendre les armes. Lorsque cet effort ne donna aucun résultat, aussitôt le gouvernement vénitien *a vu grand*. Il sait bien ce que vaut à Venise une levée en masse de ces recrues et réservistes, dirions-nous aujourd'hui, de 18 à 40 ans qui se présenteraient ou non. C'est pour cela qu'il appelle de toute part des mercenaires, de Lombardie, de la Toscane, de la Romagne, une foule de soldats d'élite et fait voir qu'il répand pour les obtenir »danari cum larga mano« (p. 356 verso). La flotte qui ferait faire le passage à ces mercenaires est minutieusement nommée comme unités, tonnage et capitaines. Au condottiere à qui Venise donne la préférence elle fait des honneurs princiers; elle lui offre pour habiter un appartement dans l'archêveché du Castello et lui remet en toute solennité les enseignes de S. Marc pendant une messe dans la basilique même; et ensuite, au Campo de la Fava, l'armée défile devant son chef, certes, Luchino dal Verme, mais surtout devant le peuple de Venise qui sait ainsi ce qu'il envoie là-bas, ce que cela lui coûte et ce qu'il en doit attendre.

En même temps la Seigneurie donne à la préparation de cette campagne un ton international, dirions-nous aujourd'hui: qu'on comprenne que l'Europe entière est en danger; elle envoie des lettres au Souverain Pontife, à l'Empereur d'Allemagne, au roi de Hongrie, à Jeanne, reine de Sicile et à des princes moins importantes leur apprenant la grande trahison. Quant au roi de Chypre, de pays voisin à celui des rebelles, s'il voulait éviter chose semblable chez-lui, qu'il prît la révolte au sérieux: qu'il se mît en route et tout de suite contre Candie. Et voici que l'Empereur de Constantinople fait l'objet de messages plus particuliers: qu'il n'offre ni lui ni les seigneurs qui dépendaient de SA MAJESTE' aucune espèce d'aide ou de faveur car cette rébellion était une haute trahison. C'est dire que le chroniqueur comprend qu'à l'empereur il ne suffisait pas de faire connaître la campagne que Venise entreprenait; il devinait que celui-ci ferait tout pour soutenir ses »nationaux« et ses correligionaires. Nous devinons une arrière pensée sous cette minutie dans l'énumeration, qui n'enlève rien d'ailleurs à la grandeur avec laquelle est brossé le tableau large et terrible; voici la phrase qui trahit l'esprit du narrateur: »Dapoi che la fama di tanta armata arrivò a Candia, grande paura assaltò i traditori«. La Seigneurie en faisant tant de tapage pour impressionner ses anciens colons avait vu juste. Beaucoup de ces feudataires à l'humeur inquiète ressentant maintenant des scrupules, s'en retournaient tout de suite du côté des bien-pensants. Aussi dans sa naiveté Zancaruolo qui, comme les narrateurs populaires, aime le détail, arrive-t-il à faire comprendre tout aussi bien la politique que les individus. Mais surtout la politique. Le vrai protagoniste de son récit est Venise qu'on sent toujours présente, infallible et puissante. Les individus sont des cas: leurs actes suffisent. Pourtant l'amour du détail dont nous parlions qui fait que Zancaruolo cite exactement nom, prénom, sobriquet, actes et paroles de chacun

sans commentaire, nous trace de façon frappante chaque individu, à condition bien entendu qu'on fasse, comme nous l'avons fait, les fiches de chaque nom toutes les fois qu'il se présente. Ainsi en mettant ensemble les fiches portant le même nom nous connaissons le caractère de tous le chefs rebelles: celui de Leonardo Gradenigo est ardent et décidé. Courageux, combattif et conséquent dans sa conduite, il n'hésite devant aucun excès, aucune cruauté. Quand la révolte semblait trimpher et que les hauts fonctionnaires de Venise étaient en prison, il propose d'y mettre le feu pour se débarrasser du coup de toute opposition. Ainsi ses vues sont larges dans leur naïveté inhumaine. Il en arrive à voir un État crétois indépendant avec une religion unique et sa propre politique. Il paye d'exemple en devenant orthodoxe et, dans les jours de péril, il n'hésite pas à demander aide à l'étranger, aux Genois en l'occurance. Mais quand certains confrères ont proposé de rendre carrément la ville de Candie au Genois, Leonardo Gradenigo se met en fureur, comme il savait le faire.

'A côté de ce caractère grand dans son genre, mes fiches trahissent les impertinences de Titus Venieri aussi bien que les hésitations de certains autres feudataires. Du côté des Grecs, un seul est comparable à Gradenigo quant au caractère passioné, c'est le moine Mélétios. »Moine« parce qu'il porte la soutane de l'ermite et vit dans la solitude au haut d'une colline; mais verser le sang des Vénitiens, voilà ce qu'il désire pour que le pays s'en débarrasse au plus tôt. Moins habile pourtant ou moins entouré que Gradenigo, il se fait prendre par la ruse. En face de ces fanatiques, se dressent les Callerghis qui sont tout d'une pièce et agissent selon les besoins militaires; ils brûlent les maisons, ils tuent les opposants; vaincus, ils se cachent dans une caverne pour recommancer peut-être quelques jours plus tard; mais voyant leur retraite trahie, tandis que George Callerghi tend encore l'arc pour tuer des Vénitiens, son frère Jean brise le sien et lui dit froidement: »c'est chose absurde et superflue que de provoquer encore davantage la haine des vainqueurs«. C'est le »fair play« avant la lettre. Ce n'était pas le cas de Titus Venieri qui, pris avec les Callerghi, demandait un remède contre le mal que lui faisait son oreille blessée. Il se fit répondre que la blessure était grave mais que dès le lendemain il ne la sentirait plus, vu que sa tête ne serait plus sur ses épaules. Comme je l'ai déjà dit, ces caractères ressortent au cours du récit par des traits courts et sans commentaires. Il n'en est pas de même de la description des lieux, exposé d'une importance capitale pour comprendre l'issue de la guerre. Voici comment est décrit un phénomène de la nature qui ferme ou ouvre le col d'une montagne dans la direction de la mer. Je donne ici la traduction du passage qui prouvera que le texte de Zancaruolo est précieux à plusieurs points de vue et que cet auteur (n'importe qui il fut) avait sur la Crète des renseignements de tout premier ordre. Or il nous dit:

»En l'an du Seigneur 1363, le 10 avril l'armée de terre de même que le flotte vénitiennes, partant du port Saint-Nicolas, arriva le 7 ou bien, comme le disent d'autres gens, le 6 du mois de mai à Fraschia, distante sept mille pieds de Candie. Entre Candie et Fraschia il y a une montagne escarpée et rude, appelée Strombolo, voisine de deux autres montagnes situées si près l'une de l'autre qu'elles paraissent, à ceux qui les voient de loin, ne constituer qu' un seul bloc. 'A l'Est de ce massif il y a une route qui passe à travers ces montagnes avec direction vers le Nord; elle est si étroite qu'à peine deux personnes qui se rencontrent y peuvent marcher. Dans cette route dix hommes défendraient le passage à dix mille soldats sans aucun danger. Mais d'une caverne qui se trouve au pied du mont Strombolo, toujours du côté Est, jaillit avec impétuosité un grand flot d'eau salée qui vient par des voies souterraines et coule hors de l'ouverture de la caverne en question. 'A cause de ce goût salé de l'eau, le lieu s'appelle Armiro; en hiver pourtant ce goût est plus faible; la raison en est que, des pluies abondantes venues de ces trois montagnes rapprochées font monter l'eau dans la caverne et la rendent douce; et quand elle vient à s'écouler, elle est si abondante qu'elle forme une espèce de courant profond capable de mettre en mouvement des moulins; ensuite elle parcourt à peu près mille mètres pour se jeter dans la mer du côté du Nord. Mais de l'embouchure dont ce torrent se jette dans la mer jusqu'à la ville, les mouillages ne sont pas sûrs pour les vaisseaux à cause de l'impétuosité du courant qui a amassé le long de la côte des blocs de rochers cachés sous l'eau«. J' espère qu'on se rend compte de l'exactitude de la desription. C'est sur ces lieux que les Vénitiens subirent des pertes dues à un guet-apens dont d'ailleurs ils prirent bientôt une brillante revanche (9 mai 1364).

Cette excellente description d'un phénomène de la nature est certes étonnante sous la plume d'un chroniqueur. En 1957 *M. Sterghios Spanakis* a publié (en grec) une Contribution à l'historie de Lassithi où il a reproduit des descriptions concernant des torrents de la Crète à propos de la fertilité de Lassithi; mais celles-ci écrites — il importe de ne pas l'oublier — 200 ans plus tard sont dues aux observations d'ingénieurs civils; or l'exactitude de l'exposé n'étonne guère chez eux. Pour compléter l'étude topographique, il serait utile de reprendre le texte de notre chroniqueur et de le confronter aux différents et excellents Atlas de la Grèce que possède la Marcienne de même qu'avec le cahier de dessins du peintre crétois G. Clotzas (daté 1590) qui se trouve dans la même bibliothèque.

Notre dernière observation sera celle de la conscience nationale des deux fronts, étudiée dans ce que nous offre notre chroniqueur. Quelle est, d'après ce qui ressort du texte, la mentalité des Vénitiens et quelle est celle des Grecs?

Les premiers nous occuperont en tant que feudataires établis loin de la métropole. Nous distinguons dans leur conscience natio-

nale, pour nous exprimer en gens du XXe s., beaucoup de nuances. La masse de ces gentilshommes est constituée de gens qui, même mécontents de leur gouvernement central, conservent dans leur âme le respect de la métropole; c'est là leur vrai patrie; tout en grognant ils se soumettent à ses ordres. Ensuite viennent ceux qui aimeraient que la métropole reçût, une fois pour toutes, une bonne leçon pour qu'elle n'exige pas trop des feudataires; ils sont donc pro-révolutionnaires, mais quand la menace des représailles approche, alors ils rebroussent chemin. Il y a en troisième lieu les vrais révoltés qui sont prêts à tout mais ne vont pas jusqu'à renier leur qualité de latins. Pourtant pour en venir à leur fins, ils ont besoin de la grande majorité constituée par les Grecs et c'est pour cela qu'ils tiennent à les gagner à leur cause. Il y a enfin la quatrième catégorie; ceux-ci ont réfléchi avec amertume à tout ce que la métropole leur refuse comme considération et comme bien-être; ils sont prêts à se former une conscience *crétoise* et non plus vénitienne. D'autre part, ayant pesé les droits des Grecs opprimés contre toute justice, ils s'unissent de tout coeur à eux dans le but de former ensemble, à droits égaux, un État indépendant. Ils sont donc prêts à tous les sacrifices. En embrassant l'orthodoxie sont-ils francs ou ils savent que rien ne saurait mieux leur attirer la confiance des Grecs que la conversion à leur religion traitée de *superstition* par les latins? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'ils en arrivent à être les ennemis jurés de la métropole; ils n'ont d'égal dans leur exagération que le doge de Venise lui-même qui, pris de panique devant cette révolte peu ordinaire, demande au Pape de proclamer la croisade contre les Grecs!

Nous ne craignons pas de dire en fermant ce paragraphe que, malgré les moments d'humiliation que passait Byzance sous les deux Jeans, Jean Cantacuzène et Jean Paléologue, le prestige du grand empire, qui renaissait si facilement de ses cendres, impressionnait encore l'Occident. 'A tout ordre d'exil les Vénitiens demandent au gouvernement de Constantinople de ne pas recueillir refugiés ou exilés.

Voyons maintenant ce que Zancaruolo, consciemment ou non, nous apprend sur la mentalité des Crétois. Faisant abstraction d'un petit contingent de gens méprisables qui, payés, mirent à mort l'un ou l'autre des archontes ou des feudataires, il y a la grande masse qui se sent grecque et orthodoxe. Chez eux la tendance à la révolte, de l'archonte et de l'évêque au vilain en passant par paysan libre et moine, est uniforme, s'exprimant chez chaque individu selon son rang et sa culture. La preuve en est que dès les premiers jours, la populace de la ville de Candie exige à grands cris qu'une liturgie grecque soit chantée dans la cathédrale de Saint-Titus. Nous avons vu aussi un membre du clergé voulant pratiquer le meurtre systématique des latins. Mais il y en a un autre encore qui se disait évêque et qui, pendant le second épisode, quand Candie est aux mains des Vénitiens, réussit à entrer

en ville par mer pour ranimer le courage de la bourgeoisie candiote par de »vains discours« nous dit Zancaruolo, discours pourtant sur lesquels nous desirerions en savoir plus long. Et enfin voici comment agissent les archontes. Je traduis le passage. Venise était en train de prodiguer des grâces et des pardons quand:

»Jean Callerghis découvrit une action de George Scordilis, habitant de la Canée contre l'État vénitien; alors manifestant ouvertement ses intentions avec toute une foule de révolutionnaires qui portaient en tête *le drapeau de l'empereur de Constantinople et ses insignes* proclama à haute voix se battre contre les latins pour la foi et la liberté; aussitôt il s'attaqua à la place forte Aghios Myron qui pourtant n'avait fait aucun tort aux Grecs, la prit et mit les menottes a André Pantaléon, capitaine du château. Le jour même il mit au pillage Malvicini (Μαλεβίζι d'aujourd' hui) et tua le commandant de place Nicolas Dandolo et son frère Giovanni Dandolo. Ayant pris ce qui l'intéressait, il fit brûler toutes les habitations autour de cette place forte«.

Qui ne voit pas ici un patriote légitimiste qui, les insignes de son roi en tête, s'en prend aux chefs et autres officiers des lieux fortifiés? Comme butin on ne parle que de choses qui »l'intéressent« — vivres et munitions, supposons nous —; le reste est abandonné aux flammes. Si maintenant on veut se demander quelles étaient les intentions de ces archontes en créant à ce moment là, en l'année 1365 (quand les Turcs menaçaient la chrétienté entière) des difficultés à la Seigneurie, nous devons en premier lieu examiner pour en juger, quel était alors l'état de Byzance. En 1359 les Turcs Osmanlis étaient suffisamment puissants pour transporter leur capitale de Brousse à Adrinople, au coeur de la Thrace, ce qui fut un coup terrible pour le gouvernement de Constantinople. Et l'empereur de Byzance Jean V Paléologue était tombé assez bas pour s'en aller jusqu'à Buda, jusqu'à Rome, plus tard jusqu'à Venise supplier humblement les puissants d'alors d'intervenir pour arrêter les Turcs. Savoir si les Crétois avaient eu quelque promesse d'aide dans leur effort, est une question épineuse; ne pouvons-nous pas les traiter au moins de superficiels s'ils étaient au courant du triste état de leur prince et de l'empire? Ne jugeons pas un mouvement révolutionnaire à la faveur de sept siècles écoulés. Malgré la décadence militaire et économique, le prestige moral de Byzance était encore puissant. Que les Callerghis se fussent ou non entendus avec leurs compatriotes de la terre ferme, les aigles byzantines qui flottèrent sous le ciel de Crète ne laissèrent pas de faire grande impression sur les Vénitiens. Et puis n'oublions pas que dans chaque Révolution digne de ce nom il y a d'abord une foi (Callerghis l'a nommée: religion et liberté), une part de rêve, une espérance sur la balance de la fortune et un besoin de symbole; il n'en faut pas davantage pour comprendre les archontes crétois, qui, en dernière analyse, sont justifiés par des événements à peine plus récents que leur entreprise si osée: le de-

spotat de Mistra qui vécut plus de deux siècles s'est formé aussi contre toute espérance et a quand même apporté sa contribution à la culture hellénique du moyen-âge.

Nous avons fini avec les observations générales auxquelles se prête le manuscrit de Zancaruolo, inconnu même de Xanthoudidis[3] qui a profité, aux environs de 1930, de tous les travaux qui l'ont précédé. Dans plus d'un point, par des silences ou des prolixités Zancaruolo peut compléter, malgré ses inexactitudes, les récits de De Monacis et de Trevisan. Ainsi donc plus des 3/4 de ce long travail de deux gros volumes méritent d'être publiés. Nous n'avons fait que jeter une faible lumière sur un des épisodes qu'on y trouve.

Pour donner une édition satisfaisante il faudra approfondir notre travail par des comparaisons plus poussées avec les autres chroniques et procéder en somme par une espèce de concordance de textes. Ensuite entreprendre la recherche de documents officiels que nous offriront les Archives d'État à Venise; publier, en troisième lieu, nos listes des noms de personnes et des noms géographiques; quatrièment faire nos observations lexicographiques et finalement collaborer avec des spécialistes italiens sur la langue du chroniqueur. Nous sommes sûre que nous rendrions ainsi un grand service à la lexicographie si nous donnions une liste de mots difficiles car, nous l'avons observé mainte fois, le seul dictionnaire du dialecte vénitien qui existe, celui de Boerio (1ère édition 1829, 2de éd. 1856) ne semble pas tenir compte des chroniques publiées ou non de sorte que tout lexique fait sur un seul auteur constituerait une contribution précieuse à l'étude de ces textes si intéressants. Pour la langue grecque aussi, deci delà, on ferait des trouvailles; tel le mot *sollazo* que nous prenons entre bien d'autres et qui signifie chez Zancaruolo »errer libéré de la prison« et qui dans le grec populaire signifie »faire une petite promenade de délassement«.

Pour que nous menions à bonne fin l'édition que nous avons projetée nous avons besoin d'une bonne équipe de travailleurs de bonne volonté, grecs comme italiens, et d'ùn large crédit de temps. Nous espérons que l'Institut que j'ai l'honneur de diriger trouvera l'un et l'autre.

La communication fut suivie des remarques de M. *F. Thiriet*

[3] Στ. Ξανθουδίδου, Ἡ Ἑνετοκρατία ἐν Κρήτῃ, Athènes 1939, p. 100.

GEORGE G. ARNAKIS, Austin, Texas

BYZANTIUM'S ANATOLIAN PROVINCES DURING THE REIGN OF MICHAEL PALAEOLOGUS

The Lascarids of Nicaea left to the Palaeologi a prosperous and well-administered empire in Asia Minor, which from the standpoint of resources and homogeneous population was in no way inferior to the newly conquered territory on the Balkan Peninsula. The Asiatic frontiers were stabilized during the reign of John III Vatatzis (1222—54) and remained in force until the last decade of the reign of Michael VIII Palaeologus (d. 1282). From the available evidence we can establish, with a fair degree of certainty, that the Byzantine-Turkish boundary-line began a few miles to the east of Amastris on the Black Sea; followed a line running parallel to the Sangarius River and marking off a transriverine military region, some fifty to a hundred miles wide, facing the Turks; further down, the frontier included Dorylaeon (now Eskişehir); then it turned west, leaving out Cotyaeon (Kütahya); whence, with minor undulations, it met the course of the Indus River (Dalamançay), terminating on the Aegean coast.[1]

Beyond these points the situation was very fluid in the closing years of the reign of John III, and continued to be so in the time of Michael Palaeologus. The unsettled conditions stemmed from the defeat of the Rūm Seljuks by the Mongols near Erzinjan (1242) and were associated with the rise of autonomous, personal and predatory regimes — under *uçbeys* or *gazis*. Consequently, a wide stretch of territory knew no other type of life except war and depradation. It was only after two or three days' journey that one would find himself in peaceful and civilized surroundings.[2] On the eastern side, such was the society of the Turkish cities and

[1] See *P. Charanis*, On the Asiatic Frontiers of the Empire of Nicaea, Miscellanea Guillaume de Jerphanion, I [Orientalia Christiana Periodica, XIII (1947), 1—2], pp. 58—62; *Robert L. Wolff*, The Lascarids' Asiatic Frontiers Once More, Orientalia Christiana Periodica, XV (1949), 194—97

[2] Nicephorus Gregoras, Byzantina Historia (Bonn ed.), vol. I, pp. 137—38 (hereafter cited as Gregoras).

provinces that formed the Sultanate of Konya, which, after the battle of Erzinjan, was under Mongol tutelage.

West of the Byzantine frontiers, protected by a line of fortresses, the population was still Byzantine — i. e. Christian Orthodox and Greek-speaking. The non-Greek elements, which had settled in the area at various times — Slavs and more particularly Serbs were known to have been transplanted there, besides a smattering of Armenians, while groups of Cumans, Tatars, and Turks had moved in either as mercenaries or marauders — were to a very large measure absorbed by the Hellenistic environment, in the same manner as the Jews of Roman times, the Arabs of the ninth century and the Seljuk Turks of the eleventh had been.[3] By and large, the population, Orthodox Christian in its majority, was loyal to the emperor and remained so until the crisis that we are about to describe came to a head.

A contemporary observer, George Pachymeres, who was well acquainted with Asia Minor from his long sojourn at Nicaea during the Lascarid period, expressed the belief that the starting point of the frontier crisis was the liberation of Constantinople in 1261, with the resulting predominance of European interests at the expense of the Asiatic.[4] Pachymeres' opinion, reflecting a definite trend among Anatolian Greeks of his time, is essentially well founded. Byzantium's new association with the West, and particularly the need to confront the claims of Charles of Anjou to the heritage of Romania, prompted Michael Palaeologus to seek a definite rapprochement with the Papacy. His efforts, due to the urgency of the moment, were more drastic than those of John III, and culminated in the Union of the Churches at the Council of Lyons (1274).[5] The acceptance of papal supremacy and doctrine antagonized most of the clergy and laity, and the head of the anti-

[3] On the controversial issue of Slavic settlements, see the recent studies of *P. Charanis*, On the Ethnic Composition of Byzantine Asia Minor, Προσφορὰ εἰς Στίλπωνα Π. Κυριακίδην [Hellenica, Parartēma 4] (Thessalonikē, 1953), pp.140—47; and The Slavic Element in Byzantine Asia Minor in the Thirteenth Century, Byzantion, XVIII (1946—48), 69—83. Cf. *George C. Soulis*, review of the last mentioned article, in Epetēris Hetaerias Byzantinōn Spoudōn, XIX (1949), 337—40, including additional bibliography. On the Jews we have the observations of *William M. Ramsay*, The Intermixture of Races in Asia Minor: Some of Its Causes and Effects, Proceedings of the British Academy, VII (1915—16), p. 359 ff. See pp. 6—16 of the reprint. The problem of non-Greek settlers in Byzantine Anatolia is also discussed in *G. Georgiades Arnakis*, Οἱ Πρῶτοι Ὀθωμανοί [Texte und Forschungen zur Byzantinisch-neugriechischen Philologie, herausgegeben von *Nikos A. Bees*, Nr. 41] (Athens, 1947), pp. 59—70.

[4] Pachymeres, Michael Palaeologus (Bonn ed.), vol. I, pp. 149, 223, 310 (hereafter cited as Pachymeres). Cf. *Arnakis* op. cit., pp. 37—38. On Michael's preoccupation with the Balkans and Italy, and his remarkable successes there, see *Dino J. Geanakoplos*, Emperor Michael Palaeologus and the West: A Study in Byzantine-Latin Relations (Harvard University Press, 1959), p. 138 ff.

[5] See *Geanakoplos*, op. cit., pp. 258—76; and Michael VIII Palaeologus and the Union of Lyons (1274), Harvard Theological Review, XLVI (1953), 79—89.

Unionist movement, Patriarch Arsenius, who had been ousted at the behest of Michael in 1267, became a popular hero, especially in the Asiatic provinces.

Patriarch Arsenius had been exposed to imperial disfavor since December, 1258, when Michael was crowned emperor for the first time. Arsenius withdrew to a monastery in Bithynia. On August 15, 1261, he did not take part in the ceremonies for the liberation of Constantinople, though he consented to crown Michael in St. Sophia a few months later. The cause of the rift between emperor and patriarch was the latter's alignment with the pro-Lascarid party and his undisguised sympathy for John IV Lascaris, a nine-year-old boy, whom Michael dethroned and blinded.[6] John IV and Arsenius, in the minds of the Asiatic provincials, were associated with the memory of a regime that was as popular and progressive as no other within their recorded experience. No wonder, therefore, that the dismissal of the patriarch, who, in addition to his other merits, had the reputation of a holy man, angered the Anatolian Greeks more than any other group of subjects.

The unrest on behalf of the deposed primate coincided with the first Turkish inroads of the century, into the Ionian river valleys. An expedition, headed by the emperor's brother John, against the Turkish nomads who infested the Maeander region, brought only temporary relief.[7] Shortly after, the Turks resumed their attacks along the Sangarius, where the morale of the population was at a low ebb as a result of the suppression of the revolt of Trikokkia and the onerous taxation that betrayed a spirit of reprisals or political pressure.[8] It was probably in the late 1260's or the early 1270's that Byzantine troops, engaged in battle on both sides

[6] Acropolites, Opera (ed. *A. Heisenberg;* Leipzig, 1903), vol. I, pp. 176—80, 187—88. Acropolites, it must be noted, was loyal to Palaeologus and hostile to the Lascarids and Arsenius during the change of dynasty and after. Gregoras, pp. 78, 80, 88, 93—95, 107—108, 128—130. Pachymeres, pp. 66—70, 90—97, 100—105, 111—20, 165—67, 169—74, 190—204, 225—29, 241—42, 251—57, 261—64, 270—71, 313, 337—40, 339. The revolt of Trikokkia, near Nicaea, was the most violent outburst of popular indignation at the blinding of John IV. Pachymeres, pp. 193—201. Concerning the great controversy, see *J. Sykoutris*, About the Schism of the Arseniates (in Greek), Hellenica, II (1929), 267—332, III (1930), 15—44; *V. Laurent*, L' excommunication du Patriarche Joseph Ier par son prédécesseur Arsène, Byzantinische Zeitschrift, XXX (1930), 489—96; *id.*, La question des Arsénites, Hellenica, III, 463—70, which discusses certain points in Sykoutris' articles; *S. Salaville*, Deux documents inédits sur les dissensions religieuses Byzantines entre 1275 et 1310, Revue des Etudes Byzantines, V (1947), 116—36.

[7] Pachymeres, pp. 219—21.

[8] Pachymeres, who was a law-abiding ecclesiastic in the service of the government, wrote: "I know not whether the reason given [for the high taxes] — that is, need — is a mere pretext, or whether there is any truth in what is said in whispers — namely, that he thought it was in his interest to penalize his subjects and not let them grow bold through wealth, because he suspected them on account of the incidents related to the blind man." Pachymeres, p. 221.

of the river, as described by Gregoras, were ambushed by the Turks of Paphlagonia and suffered heavy casualties.[9]

After 1274, the anti-Palaeologian attitude of the Arseniates acquired new impetus. Mount Athos seethed with indignation, but more problematic was the reaction in Asia. The monks of Mount Olympus-in-Bithynia and those of the Monastery of Lemvon in the vicinity of Smyrna began a bitter propaganda against Michael. Even worse, they incited the people to acts of sedition. Expelled from their monasteries, the Arseniates roamed the countryside, preaching anathema against the »heretical« emperor.[10] When apprehended, they were exiled, imprisoned, or tortured, and some were blinded.[11] Nevertheless, the number of their supporters increased, especially among the poorer classes of the people, and the disturbances went on unabated. Imperial troops, consisting largely of foreign mercenaries, some of whom were Turks, embittered by failure and driven to despair by poor and irregular payments, began to wreak vengeance on the peasantry.[12] All these excesses created an emotional climate that was conducive to a rupture with the capital. For those who were ready to fight, the prospect was one of civil war.

The narrative of Pachymeres leaves little room for doubt that the anti-Unionist party capitalized on the discontent of the people. That non-religious issues were interwoven with the Arseniate Schism is attested by Arsenius himself. While repudiating any connection with the revolts, he asserted that he was trying to persuade the emperor to lower the taxes as an act of penance.[13]

The problem of taxes was uppermost in the minds of both ruler and subjects. It was by no means confined to the 1270's. Already in the previous decade, Michael's methods had caused alarm in Anatolia. In a passage whose phraseology baffles the translator, Pachymeres informs us that the emperor dispatched Chadenus, count of the royal horses, to the eastern frontier to deal with »very wealthy men,« whom they both regarded as politically unreliable.[14] These men were farmers, until then exempt from taxation because they defended the frontiers near which their estates were located. They were, in fact, the *akritai* of the Empire

[9] Gregoras, pp. 138—40.

[10] Pachymeres, p. 314.

[11] Ibid., pp. 390—91, 459—60, 484, 489, 492.

[12] Ibid., p. 19.

[13] In his Testament, Patrologia Graeca, vol. CXL, p. 956 A, C.

[14] Pachymeres, p. 18, lines 12—17. For various interpretations of this passage, see *Arnakis*, op. cit., p. 40. The latest author to dwell on this subject is *John Kordatos*, Ἱστορία τῆς Βυζαντινῆς Αὐτοκρατορίας, Athens, 1960, vol. II, p. 181. He points out, quite correctly, that the measure did not affect the feudal or monastic estates (for Palaeologus was no agrarian reformer) but only the military lands (stratiotopia)

of Nicaea, the beneficiaries of the Lascarid dynasty. Now Chadenus liquidated their property, doling out to each landowner a total of forty *nomismata*, or its equivalent in negotiable items, by way of compensation. The remaining funds, or assets, went to the imperial treasury. At the same time, the expropriated farmers were inducted into the army.

The measure, dictated by partisan spirit rather than economic or military considerations, had disastrous effects at that time and later, though it may well be that it was not applied to its full extent and along the entire frontier after the intervention of John, the emperor's brother, who was probably more concerned over the future of Anatolia than the emperor himself. The Anatolians, driven out of hearth and home and forced to serve in the army of an unpopular emperor, in distant places, not rarely on the European side of the Straits[15], became a liability rather than an asset, and many of them deserted to the Turks as soon as they had an opportunity.[16] More mercenaries came to fill the gap. They, too, proved ineffective. Turkish nomads raided the Sangarius frontier, the Maeander Valley, and the coast opposite Rhodes, without encountering serious opposition.[17]

The anomalous conditions east of Nicomedia and Nicaea created an atmosphere verging on panic even inside the cities. The incident of a false alarm at Nicaea in March, 1267, was probably a unique case of mob psychology in the annals of Byzantium.[18] To escape from a band of roaming Tatars, allegedly entering the city in broad daylight, some Nicenes jumped from the walls and others hid themselves in the monuments of the dead. Though nothing so sensational is mentioned in the following decade, it is evident that the specter of fear cast a heavy shadow over town and country. Transportation from one walled city to another was limited to the minimum. The overland route between the Bosporus and Heraclia on the Pontus was abandoned for fear of bandits.[19] Business dwindled to mere subsistence activity. Money was scarce: the few who possessed gold hoarded it away for an emergency. Peasants paid their taxes in kind because they lacked cash.[20] Prosperous landowners, members of the feudal class that had bene-

[15] Paphlagonians, Halizones or Mesothynians, Phrygians, Mysians, and Carians—all mentioned by their antique names — served in the West, according to Pachymeres, p. 310. Paphlagonians and Bithynians, as well as Cumans and Turks, are mentioned by Gregoras, p. 111.

[16] Pachymeres, pp. 20, 222—23.

[17] Ibid., 311—12, 468. Gregoras, pp. 140—41. John Palaeologus died in 1274.

[18] Pachymeres, pp. 244—50.

[19] Ibid., p. 311.

[20] Ibid., p. 222.

fited from the rise of Palaeologus[21], exchanged their estates for flocks of sheep, which had the obvious advantage of mobility.[22] Thousands of people, from all levels of life, emigrated to Constantinople and Thrace, or sought refuge in the cities, preferably along the coast.[23] The depopulation of the interior had repercussions on the urban centers. The few cities, or large towns, that were not destroyed or abandoned languished in isolation and in poverty several years before the Turks came to besiege them.

For a while Michael thought of the expedient of a Crusade, whose ultimate goal would be Jerusalem and whose immediate purpose would be the liberation of Asia Minor.[24] His ambassadors brought the question before Pope Gregory X in 1276, with no results. The idea of Franks arriving in large numbers, especially after the Union of the Churches, did not appeal to the Byzantine mind. The sad memories of 1204 lingered on and 1276 was a far cry from 1096.

The only alternative left to Michael was to rely upon his own resources, no matter how limited. His last campaigns against the Turks, between the years 1277 (or 1278) and 1282, were commanded by the *parakoimomenos* Nostongus, by the emperor's son Andronicus, co-emperor, and on two occasions by the emperor himself. Nostongus met with disaster at Nysa, in the Maeander Valley, under unknown circumstances.[25] Andronicus, who followed the steps of Nostongus, decided to rebuild Tralles as a permanent bastion against the invaders.[26] Several thousand people colonized the site, which received the name of Andronicopolis or Palaeologopolis. The experiment ended in dismal failure, not long afterwards (Gregoras says four years later), when the water supply suddenly ran out and the Turks besieged the city. The Turkish

[21] On the policy of the Byzantine Empire regarding large estates, see *George Ostrogorsky*, Pour l'histoire de la féodalité byzantine (trans. H. Gregoire) [Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, Subsidia, I] (Brussels, 1954); Pour l'histoire de l'immunité à Byzance, Byzantion, XXVIII (1958), 165—254; *P. Charanis*, The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire, Dumbarton Oaks Papers, Number 4 (1948), pp. 53—118; *J. Danstrup*, The State and Landed Property in Byzantium to c. 1250, Classica et Mediaevalia, VIII (1947), 222—62; *Helène Glykatzi-Ahrweiler*, La politique agraire des empereurs de Nicée, Byzantion, XXVIII (1958), 51—66, 135—36. After the interlude of the Lascarids, who succeeded in maintaining a balanced economy more or less favorable to the small farmer, the Byzantine state became increasingly associated with large, feudal land holdings.

[22] Pachymeres, p. 310.

[23] Ibid., p. 311. The mass exodus increased in the reign of Andronicus Palaeologus. Pachymeres, Andronicus, p. 335.

[24] *Geanakoplos*, op. cit., pp. 287—89. The Byzantine historians do not mention the plan for a Crusade.

[25] Pachymeres, p. 474. The historian mentions that the Byzantine commander was taken prisoner by the Turks.

[26] Pachymeres, pp. 468—72. Gregoras, pp. 142—44. The number of settlers was over 36,000 according to Pachymeres and 20,000 according to Gregoras.

leader, whom Pachymeres calls Mantachias Salpakis and who can be identified with the emir of Menteşe, Sahil Bey, razed it to the ground and butchered its inhabitants.[27]

Michael's own expeditions were actually tours of inspection in the north and northeast of Andronicus' sector. In July, 1281, Michael pitched camp at Mount St. Auxentius and waited for mercenaries from the West.[28] Forced inactivity, and perhaps loss of faith in the enterprise before him, made him more revengeful than ever, and he blinded or otherwise maimed his leading opponents, whom he already held in custody. Dragging the blinded men in his train, he surveyed and fortified part of the Sangarius frontier and returned to the capital in time to celebrate the Feast of the Holy Cross (September 15).

His final campaign brought to a climax the long series of disillusionments and mistakes of an otherwise remarkable career. With an ingenuity that was characteristic of the man, he tried to exculpate himself for what had happened.[29] To Athanasius, patriarch of Alexandria, who accompanied him, he spoke of the former prosperity of the land which now spread before their eyes like a »Scythian desolation.« He attributed the downfall to his political enemies — the »zealots,« as he called them ironically — who estranged the people from the emperor and poisoned his feelings for his subjects. The Turks, we are told, hastened away at the approach of the emperor, leaving their camp fires burning, a couple of days' march always separating the pursued from the pursuer. Trees and shrubs had grown on the abandoned farms, and fruits lay rotting in the orchards. The bread, eaten by the local population and by the emperor himself, was hard and dark, made with bran, and samples of it he sent to the court and the patriarch in Constantinople — indeed, an eloquent exhibit.

The Sangarius fortresses had been rendered useless by floods and Turkish attacks, and since he had inadequate forces for operations beyond the river, he deemed it prudent to repair the defense works along the western bank. Near the passable points of the river he erected barricades with tree-trunks, »so that not even a snake could creep through.«[30] He also planned to fortify the southern frontier, beyond Achyraus, a fact that may indicate that he had given up Lower Ionia with its fertile river valleys. After a visit to Lopadion (now Ulubad) and Brusa, in November, he inti-

[27] See *Paul Wittek*, Das Fürstentum Mentesche [Istanbuler Mitteilungen, Heft 2] (Istanbul, 1934), 29—30. According to Wittek (p. 26) the attack was in 1282. *I. Hakki Uzunçarçili*, Anadolu Beylikleri (Ankara, 1937), p. 19, renders Salpakis as Sahil Bey (Sahil Beg).

[28] Pachymeres, pp. 483—94.

[29] Ibid., pp. 312—14, 502—5.

[30] Ibid., p. 505, line 1.

mated that he would return for a decisive battle in a better season and he crossed over to Europe to suppress the rebellion of John, the lord of Thessaly.

The decisive Anatolian expedition that he contemplated was never launched. He died on December 11, 1282. The Turkish penetration into the eastern provinces continued in the usual way for two more decades before Osman, the future founder of the Ottoman dynasty, engaged the imperial forces in a deadly battle at Bapheus, near Nicomedia.

ROBERT BENEDICTY, Budapest

DIE AUF DIE FRÜHSLAVISCHE GESELLSCHAFT BEZÜGLICHE BYZANTINISCHE TERMINOLOGIE

Die Werke der ersten, mit der Osterchronik endenden Blütezeit der byzantinischen Geschichtsschreibung enthalten wichtige Berichte über die frühen Slaven. Die griechischen Fachausdrücke, mit denen die byzantinischen Historiker die Erscheinungen der slavischen Gesellschaft bezeichneten, bilden eine wichtige Gruppe dieser Berichte. Die Beschäftigung mit diesen Termini ist aufschlussreich, da wir bezüglich dieser frühen Epoche der slavischen Geschichte in erster Lienie auf byzantinische Quellen angewiesen sind. Mit diesen Termini hat man sich, abgesehen von der Deutung einzelner Ausdrücke[1] und von den einleitenden Kapiteln des Geschichtswerkes K. Jireceks[2], soweit mir bekannt ist, noch nicht befasst.

Bevor wir uns in die Einzelheiten der Beschprechung der Terminologie einlassen, scheint es uns notwendig, einige allgemeine Bemerkungen zu machen. Die Termini technici, welche sich auf die Gesellschaft der Slaven und der barbarischen Völker im allgemeinen beziehen, bilden die sog. »uneigentlichen Sprachreste«. Diesen Namen hat Gy. Moravcsik jenen Quellenangaben gegeben, welche die fremden Termini durch griechische oder durch fremde, aber im Griechischen einheimisch gewordene Ausdrücke wiedergeben und so die ursprünglichen fremden Sprachelemente entweder durch byzantinische ersetzen oder einfach ins Griechische übersetzen.[3] Der Grund der Tatsache, dass der byzantinische Geschichtsschreiber die einzelnen Erscheinungen der slavischen Gesellschaft nicht mit den ursprünglichen slavischen Termini technici bezeichnet, sondern griechische oder im Griechischen ein-

[1] *St. Novaković*: Византиjски чинови и титуле у Српским земљама 11.—15. века, Глас Српске Краљевске Академиjе LXXVIII 47 (1908) 184 f.; *M. V. Levčenko*: Византия и славяне в 5.—7. вв., Вестник Древней Истории, 1938. № 4. S. 30.; *P. N. Tret'jakov*: Восточнославянские племена, Moskau 1953, S. 179. f.

[2] *K. Jireček—J. Radonić*: Историjа Срба. I. Beograd 1952. S. 41—42.

[3] *Gy. Moravcsik*: Byzantinoturcica. II. Die Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen, Berlin 1958², S. 7—8.

heimisch gewordene fremde Ausdrücke anwendet, liegt darin, dass der stolze Grieche, in der Verehrung der antiken Klassiker erzogen, die der Kultur entbehrende Sprache der Barbaren mit Verachtung betrachtete und das barbarische Wort nicht anwenden wollte.[4] Der Umstand aber, dass er die einzelnen Erscheinungen der slavischen Gesellschaft mit griechischen Termini bezeichnet, bedeutet, dass er diese Erscheinungen in einzelnen Fällen in einen Gedanken- und Begriffskreis hineinzwingt, der denjenigen der slavischen Gesellschaft völlig fremd war. Bei der Erklärung dieser Termini stösst man nicht selten auf Schwierigkeiten, denn, abgesehen von einigen Wörtern, welche eine seit langer Zeit entwickelte und traditionelle Bedeutung haben — diese Bedeutung wird oft von den byzantinischen Autoren erklärt (s. z. B. Anm. 27.) — ist die Anwendung der termini ziemlich inkonsequent und variiert je nach dem individuellen Sprachgebrauch der einzelnen Autoren.[5]

Die Termini lassen sich ihrer Bedeutung nach in drei Gruppen einordnen: Termini, die sich auf den Gesamtcharakter der slavischen Gesellschaft beziehen, ferner die Bezeichnungen von Würdenträgern und die der verschiedenen Gesellschaftsgruppen.

Prokopios drückt seinen Gesamteindruck von der slavischen Gesellschaft durch das Wort » δημοκρατία « aus und gibt drei Attribute an: sie tragen gemeinsam das Gute und das Böse, in den Angelegenheiten der Geminde entscheiden sämtliche Mitglieder der Gemeinde in gemeinsamen Besprechungen, und es gibt unter ihnen keinen obersten Befehlshaber.[6] Obwohl es aus dem Text nicht klar wird, welche Organisationsform es ist, auf die sich der Bericht von Prokopios bezieht, ist es doch möglich, mit Hilfe einiger, aus späteren Zeiten stammenden, sich aber auf diese frühen Zeiten beziehenden altrussischen Quellenangaben gewisse Schlüsse zu ziehen. Ein Bericht der Повесть временных лет, der nicht datierbar ist, berichtet über den Stamm der поляне, dass diese auf ihren eigenen Wohngebieten zerstreut lebten und niemandem unterworfen seien.[7]

[4] Über die slavische Sprahe s. Prokopios, Hist., ed. *Haury*, VII 14,: „ἔστι δὲ καὶ μία ἑκατέροις φωνὴ ἀτεχνῶς βάρβαρος", und die verachtungsvolle Bemerkung in den Pseudo-Caesarischen Dialogoi, vgl. Anm. 18.; s. noch Anna Komnene, Alexias VI 14.: ed. *Leib*, II 81_{29}—821.: (χρὴ γὰρ καὶ τῆς ἐπωνυμίας μεμνῆσθαι τῶν κατ' αὐτοὺς ἀρίστων ἀνδρῶν, εἰ καὶ τὸ σῶμα τῆς ἱστορίας τούτοις καταμιαίνεται) . . .

[5] *Moravcsik*: a. a. O. S. 8.

[6] Nach Erzählung der Geschichte des falschen Chilbudios (Hist. ed. *De Boor*, VII 14.) geht Prokopios in einem besonderen Exkurs auf die Schilderung des Lebens der Sklavinen und Anten über, in dem er über ihre Gesellschaft folgendes berichtet (§ 21.): „ . . . ἠγείροντο μὲν ἐπὶ τούτῳ Ἄνται σχέδον ἅπαντες, κοινὴν δὲ εἶναι τὴν πρᾶξιν ἠξίουν, μεγάλα σφισὶν οἰόμενοι ἀγαθὰ ἔσεσθαι, . . . τὰ γὰρ ἔθνη ταῦτα, Σκλαβηνοί τε καὶ Ἄνται οὐχ ἄρχονται πρὸς ἀνδρὸς ἑνός, ἀλλ' ἐν δημοκρατίᾳ βιοτεύουσιν, καὶ διὰ τοῦτο αὐτοῖς τῶν πραγμάτων ἀεὶ τά τε ξύμφορα καὶ τὰ δύσκολα ἐς κοινὸν ἄγεται."

[7] Полное Собрание Русских Летописей, изд. Арх. Ком. I. СПб. 1846. S. 4.: „полем же живщем особе и володеющим роды своими . . . и живяху кождо с своим родом и на своих местех, владеюще кождо родом своим." Vgl. *B. D. Grekov*: Киевская Русь, Moskau 1953, S. 79. Einen ähnlichen Bericht finden wir auch in Jordanes' Getica 34.: rec *Th. Mommsen* (MGH Auct. Ant., Bd. V., p. I., Berlin 1882.) S. 62—63., vgl. *E. Č. Skržinskaja*: Иордан о происхождении и деяниях гетов. Getica, Moskau 1960, S. 210.

Dieser Bericht erinnert in starkem Masse an jenen Bericht des Prokopios, laut welchem es unter den Sklavinen und Anten keine zentrale Obermacht gebe und kein Befehlshaber in einer Person sie beherrsche. Die Übereinstimmung ist noch auffallender zwischen der angeführten Stelle Prokops und dem Paragraph der Русская Правда über das gemeinsame Tragen der Lasten, welcher eine ursprüngliche slavische Tradition zu bewahren scheint und eine Anordnung enthält, laut welcher, falls die Verv' den Mörder nicht herausliefern könne, sei sie verpflichtet, den Blutpreis zu zahlen, und zwar so, dass man damit sämtliche Mitglieder der Verv' belastete.[8] Das stimmt mit dem zitierten Bericht Prokops vollkommen überein, dass die Sklavinen und Anten die Lasten gemeinsam tragen. Wenn wir die Übereinstimmungen der Berichte Prokops und der der slavischen Quellen in Betracht nehmen, scheint die Möglichkeit nicht ausgeschlossen zu sein, dass die Berichte Prokops, welche sich auf die slavische Gesellschaft beziehen, auf irgendeiner slavischen Quelle beruhen, bzw. auf slavische Gewährsmänner zurückzuführen sind. Der Umstand, dass Prokopios jede Möglichkeit ergriff, um mündliche Erkundigungen einzuziehen, unterstützt diese Vermutung. Anderseits hatte er zur Zeit des Feldzuges in Italien Gelegenheit, mit den sklavinischen und antischen Hilfstruppen des byzantinischen Heeres zu verkehren und sich von ihnen Angaben zu verschaffen.[9] Die Berichte, welche er auf diese Weise erhielt, beziehen sich anscheinend auf eine Stammesgemeinschaft, welche kein bevollmächtigtes Stammesoberhaupt besass, wo vielmehr das Veče, welches in dieser frühen Zeit sämtliche Mitglieder des Stammes umfasste, über die verschiedenen Angelegenheiten entschied.[10]

[8] Русская Правда, in: Пространная <Правда Русская> S.5.: „Будеть ли головникъ ихъ въ верви, то за нь къ нимъ прикладываеть того же деля имъ помогати головникоу, любо си дикую виру; но сплатити имъ вообчи Чо грбнъ, а головничьство, а то самому, а въ м грбнъ іемоу заплатити изъ дроужины свою часть." Vgl. *Grekov*: a. a. O. S. 338.

[9] Über die mündlichen Quellen des Prokopios vgl. *B. Rubin*: Prokopios von Kaisareia, Stuttgart 1954, col. 25., und *R. Benedicty*: Взятие Аларихом Рима. BB 20 (1960) 24—31. Eine Sammlung der Aussagen des Prokopios bezüglich seiner Methode ist in meinem zitierten Aufsatz: Anm. 31. zu finden. Über die slavischen Hilfstruppen des byzantinischen Heeres vgl. *Ensslin*: RE II. Reihe, 5. Halbband col. 697 ff. und *G. Ostrogorsky*: Geschichte des byzantinischen Staates, München 1952^2, S. 59—60. Die in Italien kämpfenden slavischen Truppen erwähnt Prokopios: Hist. V 27, 2.

[10] Über das Veče vgl. *V. I. Sergeevič*: Русские юридические древности. Bd. II. СПб. 1893. S. 33 f. Dieser Bericht Prokops wird auf das Veče bezogen, vgl. *M. V. Dovnar-Zapolskij*: Вече, in: Русская история в очерках и статьях. Bd. I. S. 226—247. (leider mir nicht zugänglich) und *Grekov*: a. a. O. S. 361. — Auch in dem Bericht von Menandros über Mežamir, der weiter unten eingehend erläutert wird, kann mann das Veče erblicken, vgl. *Jireček-Radonić*: a. a. O. Bd. I. S. 42.

Es stellt sich aber die Frage, weshalb Prokopios das Wort » δημοκρατία « zur Charakterisierung der slavischen Gesellschaft in der ersten Hälfte des 6. Jhs gebraucht. Bei der Deutung pflegt man an die Demokratie im heutigen Sinne des Wortes zu denken und davon ausgehend erklärt man auch die frühslavische » δημοκρατία «.[11] Zunächst bezieht sich dieses Wort nicht auf eine konkrete Gesellschaftsorganisation, sondern zeigt bloss, welchen Eindruck das, was er über die slavische Gesellschaft erfahren hatte, auf Prokop ausübte. Im byzantinischen Sprachgebrauch des 6.—9. Jh. hat das Wort » δημοκρατία « eine spezielle Bedeutung gehabt. Man verstand darunter die mit Brandstiftung und Mord verbundenen aufständischen Bewegungen der Demen.[12] Prokopios will also sagen, dass die Sklavinen und Anten in Gesetzlosigkeit und Ordnungswidrigkeit lebten. Dieser Wortgebrauch bei Prokopios ist durch zwei Umstände zu erklären. Einmal dadurch, dass die byzantinische und die slavische gesellschaftliche Auffassung einander vollkommen entgegengesetzt waren. In der Zeit Justinians I. (527—565) hatte sich nämlich im Oströmischen Reich die unbegrenzte kaiserliche Autokratorie endgültig entfaltet, die auch in späteren Zeiten den byzantinischen Staat kennzeichnete. Für den byzantinischen Sriftsteller, der in der Athmosphäre der kaiserlichen Allmacht lebte, konnte die freiere Gesellschaftseinrichtung der Slaven-, deren Führer keine unbegrenzte Macht besassen, mit recht als ordnungswidrig und undiszipliniert gelten. Dazu gesellt sich noch die aristokratische Weltanschauung des Prokopios, der die Ansichten der senatorischen Aristokratie vertrat und die niedrigeren Gesellschaftsschichten mit Verachtung betrachtete.[13] Die Gesellschaftseinrichtung also, in der sämtliche Mitglieder des Stammes an der Verwaltung der Angelegenheiten teilnahmen, war für ihn im wahren Sinne des Wortes eine » δημοκρατία «. Den Unterschied zwischen der strengen gesetzlichen Ordnung des byzantinischen Staates und der freieren Einrichtung der barbarischen Gesellschaft hat schon ein Jahrhundert früher Priskos Rhetor bemerkt, indem er

[11] *J. Peisker*: Die älteren Beziehungen der Slaven zu Turkotataren und Germanen und ihre sozialgeschichtliche Bedeutung, Berlin-Stuttgart-Leipzig 1905, S. 127.; *B. T. Gorjanov*: Славянские поселения VI. в. и их общественный строй. Вестник Древней Истории 1/6/ (1939) 312.; *B. A. Rybakov*: Анты и Киевская Русь. Вестник Древней Истории 1/6/ (1939) 326.; *Grekov*: a. a. O. S. 308, 378.; *Jireček-Radonić*: a. a. O. Bd. I. S. 41.; *P. N. Tret'jakov*: a. a. O. S. 173.

[12] Die byzantinischen Chroniken liefern zum Gebrauch dieses Wortes gute Beispiele: S. Malalas, Chronographia (ed. Bonn.) XVI 393_5: „... τὸ Πράσινον μέρος Ἀντιοχείας δημοκρατοῦν ἐπήρχετο τοῖς ἄρχουσιν". XVII 416_{9}-$_{11}$: „... καὶ κατεδυνάστευσε τῆς δημοκρατίας τῶν Βυζαντίων τιμωρησάμενος πολλοὺς τῶν ἀτάκτων..." XVII 416_{21}—417_1: „... ὅστις ἠγωνίσατο κατὰ τῶν δημοκρατούντων Βενέτων· καὶ λοιπὸν ἡσύχασεν ἡ δημοκρατία τοῦ Βενέτου μέρους τοῦ ποιεῖν ταραχὰς ἐν ταῖς πόλεσι'..." Theophanes, Chronographia, ed. *De Boor*, I 181_{14}: „... καὶ ἐγένοντο κοσμικαὶ δημοκρατίαι καὶ φόνοι." Vgl. noch *Du Cange*: Glossarium mediae et infimae Graecitatis, s. v.

[13] *B. Pančenko*: О тайной истории Прокопия, Виз. Врем. 2 (1895) 363 ff. und *Rubin*: a. a. O. S. 28—31.

durch den Mund eines unter den Hunnen lebenden Griechen strenge Kritik an der Unterdrückung übte, die auf den Untertanen des Reiches lastet.[14] Demgegenüber verleiht Prokopios dieser Freiheit einen peiorativen Sinn, wobei er eine interessante antike Theorie erneuert, und darin wurzelt die zweite Erklärung seines Wortgebrauches. In der antiken Gedankenwelt gab es nämlich einen wohlbekannten Gemeinplatz (τόπος), laut welchem in der Gesellschaft der Barbaren, besonders in der der nordischen Barbaren Wirrsal und Ordnungswidrigkeit herrsche. Die theoretische Begründung dieser These geben Hippokrates und Aristoteles. Hippokrates behauptet[15], dass die europäischen Skythen sehr wild und primitiv seien, weil sie nicht in einer Monarchie leben (οὐ βασιλεύονται). Nach der Lehre von Aristoteles[16] seien die europäischen Völker voll » θυμός «, sie besitzen aber die » διανοία « in geringerem Masse, weshalb sie „ἀπολίτευτα καὶ τῶν πλησίον ἄρχειν οὐ δυνάμενα « sind. Da der Exkurs über die Sklavinen und Anten, in dem Prokopios diese Charakterisierung ihrer Gesellschaft gibt, mit topischen Elementen der antiken Geschichtsschreibung durchsetet ist und da die literarische Archaisierung auch sonst das ganze Werk kennzeichnet, so liegt die Annahme auf der Hand, dass diese antike Theorie auch im Gebrauch des Wortes » δημοκρατία « eine Rolle gespielt haben soll.

Der auf die Sklavinen bezügliche Bericht der sog. Pseudo-Cäsarischen Dialogoi, der dem des Prokopios zeitgenössisch ist, gibt uns aus einem anderen Gesichtswinkel einen Einblick in die innere Struktur der slavischen Gesellschaft. Dieser Bericht, der das Leben und den Charakter der Sklavinen mit topischen Zügen zeichnet, die den antiken Geschichtsschreibern entnommen sind, spiegelt die Slavophobie wider, welche die grausamen Raubzüge der Sklavinen bei der Bevölkerung des Reiches ausgelöst hatten.[17] Unter den Gemeinplätzen lenkt aber eine Satzhälfte unsere Aufmerksamkeit auf sich, welche verdient, eingehender besprochen zu werden. Neben anderen topischen Zügen erwähnt der Bericht, um die Wildheit der Sklavinen zu charakteriseren, dass sie beim gemeinsamen Mahl oder auf dem Marsch häufig ihre Führer töten.[18] Diesem Bericht lässt sich entnehmen, dass unter den

[14] Exc. de leg., ed. *De Boor* (Berlin 1904) S. 135_{10}—138_{11}.

[15] περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων cap. 23.: ed. *Kühlwein* S. 68.

[16] Politica H 7. 1327 b.

[17] Über die Datierung und andere Problemen vgl. *I. Dujčev*: Le temoignage du Pseudo-Césaire sur les Slaves, Slavia Antiqua 4 (1953) 193—209.

[18] Caesarii sapientissimi viri fratris Gregorii Theologi dialogi quatuor § 110.: *Migne* PG XXXVIII (1862) col. 985.: „... καὶ οἱ μὲν (scil. Σκλαυηνοί) ὑπάρχουσιν αὐθάδεις, αὐτόνομοι, ἀνηγεμόνευτοι, συνεχῶς ἀναιροῦντες, συνεσθιόμενοι ἢ συνοδεύοντες, τὸν σφῶν ἡγεμόνα καὶ ἄρχοντα, ... καὶ τῇ λύκων ὠρυγῇ σφᾶς προσκαλούμενοι'..." Die slavische Übersetzung dieses Berichtes s. in: *A. Gorskij-K. Nevostruev*: Описание славянских рукописей Московской Синодальной Библиотеки. 1. Писания святых отцов. 2. Писания догматические и духовно-нравственные, Moskau 1859, S. 152 f.: „... и ѡвы соуть ѡблазивы, самозаконнии, безвластни, сами оубивающе во прехъ и на поутехъ своего влкѹ и кнзе ... и волчьскы выюще, себе сзывають„.

Sklavinen sich um einzelne Personen gewisse Gefolgschaften bildeten, deren Mitglieder ständig mit ihrem Führer beisammen waren und mit ihm gemeinsam speisten. Über ähnliche Gruppen, die in gleicher Weise ihren Führer begleiteten und mit ihm gemeinsam speisten, berichtet Polybios bei den Galliern, Tacitus bei den Germanen und Prokopios bei den weissen Hunnen (Hephthaliten).[19] Nach den Aussagen altrussischer Quellen scheint es, dass diese Merkmale die slavische Военная дружина kennzeichneten[20], die eine charakteristische Organisationsform der slavischen Völkerschaften vor der Bildung des feudalen Staates war.[21] Die Družina war eine ständige Organisation und war von ihrem Führer, dem Knez untrennbar. Die Družinniki bildeten die persönliche Streitmacht des Knez. Einen Hinweis auf diesen Umstand geben jene Stellen der russischen Quellen, nach welchen der Knez ohne seine Družina nichts unternimmt und sich mit ihr über alles berät: die Družinniki begleiten also den Knez immer und überallhin.[22] Die Družina bildete aber gleichzeitig das Hausgesinde und die Tischgesellschaft des Knez, sie speisten gemeinsam. Darüber berichtet eine Stalle der Повесть временных лет, laut welcher die Gepflogenheit, dass der Knez seine Družina aus den Eigenen bewirtete, nicht unbekannt war.[23] Die beiden Merkmale, durch welche der Bericht der Dialogoi die slavischen Gruppen charakterisiert, sind für die Družina bezeichnend. Über diese alte slavische Gesellschaftsformation gibt also dieser byzantinische Bericht aus dem 6. Jh. die erste Nachricht.

Die zweite Gruppe der Termini bilden die Benennungen der Würdenträger. Die Termini, welche am öftesten vorkommen, sind ἄρχων und ἡγεμών. Ihr Gebrauch ist aber im 5.—6. Jh. recht in-

[19] Polyb. II 17, 12.; Tac. Germ. capp. 13—14.; Prok. Hist. I 3, 2—7.; Zum Verhältnis zwischen Polybios und Tacitus vgl. *E. Norden*: Die germanische Urgeschichte in Tacitus' Germania, Leipzig-Berlin 1920, S. 124—126. Die germanische Gefolgschaft, die Tacitus comitatus nannte, bestand aus freien Männern die sich zum Dienst und zur Treu gegenüber einem Herrn verpflichteten. Die Gefolgschaft lebt im Haus ihres Herren, und speist mit ihm gemeinsam, was auch die angels. Benennung beódgeneátes „Tischgenossen" bezeugt; sie begleitet ihren Herr in den Krieg, was der gotische Ausdruck gasinþa, gasinþja „Weggenosse, Reisegefährte, comes" bezeugt. Di Gefolgschaft bezog keinen Sold, denn die epulae et apparatus gelten für. Zum germanischen comitatus vgl. *K. Müllenhoff*: Deutsche Altertumskunde. IV. Die Germania des Tacitus, Berlin 1900. S. 263—271. und *H. Conrad*: Geschichte der deutschen Wehrverfassung. I. Von der germanischen Zeit bis zum Ausgang des Mittelalters, München 1939, S. 31—34.

[20] *Grekov*: a. a. O. S. 339. zieht eine Paralelle zwischen dem germ. comitatus uud der slav. družina.

[21] *Ph. I. Leontovič*: Задружно-общинный характер быта древней России, Журнал Министерства Народного Просвещения, Juli 1874, S. 138 ff. (Leider mir nicht zugänglich).

[22] Zu den altrussischen Quellenstellen vgl. *V. Sreznevskij*: Материалы для словаря древнерусского языка по письменным источникам, I. Sankt-Petersburg 1893, S. 729—731, s. v. дроужина: vgl. auch *Grekov*: a. a. O. S. 340.

[23] Zum Jahr 6544.: *Sreznevskij*: a. a. O. S. 730.: „(Мстиславъ) любяше дружину повелику, имѣнья не щадяше, ни питья ни ѣденья браняше."

konsequent, ihr Sinn zu allgemein. Es gibt aber auch Termini, deren Bedeutung leichter festzustellen ist, so in erster Linie der Terminus lateinischen Ursprungs ῥῆξ. Mit diesem Wort bezeichneten die Byzantiner die Herrscher der Barbaren, besonders die germanischen Herrscher der Völkerwanderungszeit; ja schon zur Zeit des römischen Kaisertums war das Wort »rex« in diesem Sinne gebräuchlich. Die mächtigen gotischen, vandalischen und fränkischen Herrscher wurden ebenso mit dem Wort » ῥῆξ « bezeichnet, wie die Oberhäupter der kleinen hunnischen Stämme; ein Titel also, der die selbständigen Herrsher bezeichnete, die über eine gewisse einheitliche Volksgruppe und ihr Wohngebiet herrschten.[24] In der frühbyzantinischen Literatur kommt dieser Terminus öfter vor. Die wichtigeren Stellen, wo er uns begegnet, sind folgende: Strategikon des Pseudo-Maurikios XI 2: ed. Scheffer, S. 281.: »... Πολλῶν δὲ ὄντων ῥηγῶν καὶ ἀσυμφώνως ἐχόντων πρὸς ἀλλήλους . . . «. Miracula S. Demetrii: Migne PG CXVI col. 1349 b.: »... τοῦ Ῥυγχίνων ῥηγός, τοὔνομα Περβούνδου ...«; col. 1357 b.: »... πᾶσαν τὴν βάρβαρον ἐκ διαφόρων ῥηγῶν «. Theophylaktos Simokattes, Hits. VI 9,1: ed. De Boor, S. 237₁₀ »... ὑπὸ Μουσώκιον τὸν λεγόμενον ῥῆγα, τῇ τῶν βαρβάρων φωνῇ «. Diesen Berichten lässt sich folgendes über die sklavinischen ῥῆγες entnehmen: an der Spitze jeder selbständigen Volksgruppe steht ein besonderer ῥῆξ, der selbständig und keinem anderen unterworfen ist; zwischen ihm und den anderen Mitgliedern des Stammes entfaltet sich ein gewisses Verhältnis von Herrscher zu Untertan (ὑπὸ . . . τὸν ῥῆγα). Wenn wir die Berichte von Menandros Protector über Mežamir und Davrit betrachten[25], in denen zwar die Würde dieser beiden hervorragenden sklavinischen Führer nicht angegeben wird, auf Grund des Berichtes über ihre Tätigkeit aber festzustehen scheint, dass sie die Würde eines ῥῆξ bekleideten, da sie in der Stammesgemeinschaft die hervorrgendste Rolle spielten, so können wir das Obengesagte durch folgendes ergänzen: der ῥῆξ verfügt in dem Stamme über die grösste Macht, die Grundlage seiner Machtstel-

[24] Die byzantinischen Chroniken liefern gute Beispiele für den Gebrauch des Wortes: J. Malalas, Chronographia (ed. Bonn.) XIV 372_{18}: „Ζινζηρίχου ῥηγὸς τῶν Οὐανδάλων"; 379_{19}: Ζινζήριχον Οὐάνδαλον τὸν ῥῆγα τῆς Ἀφρικῆς; XVIII 430_{20}: ... ῥήγισσα ἐκ τῶν Σαβείρων Οὔννων... ἔχουσα... ὑπ' αὐτὴν χιλιάδας ἕκατον' ...; 432_{5}: ὁ δὲ αὐτὸς ῥῆξ (scil. Γρώδ)... ἀπελθὼν ἐπὶ τὴν ἰδίαν χώραν ...; laut XVIII 460_{3-4} ist der ῥῆξ ein gesetzmässiger Herrscher; Theophanes, Chronographia, ed. *De Boor*, 101_{19}, 119_{23-25}, 175_{24}, 219_{2}, u. s. w. Wir müssen hier auf die Auseinandersetzungen von *Fr. Dölger* (Byz. Zeitschr. 31 (1931) 439—442) hinweisen, welche diese Deutung des Wortes ῥῆξ in vollem Masse unterstützen. Zum Beweis dafür, dass der ῥῆξ der gesetzmässige Herrscher war, können wir die von ihm angeführten Stellen durch den oben zitierten Bericht des Malalas und die in Anm. 27. zitierte Aussage Prokops ergänzen.

[25] Menandros, Exc. de leg., ed. *De Boor*, 209 $_{11-15}$: „... ἔστειλε γὰρ ὡς αὐτὸν Δαυρέντιον καὶ τοὺς ὅσοι ἐν τέλει τοῦ ἔθνους ὁ τῶν Ἀβάρων ἡγούμενος ... Δαυρίτας δὲ καὶ σὺν αὐτῷ ἡγεμόνες ..." Exc. de leg., ed. *De Boor*, 443_{10-28}: „... οὗτος ὁ ἀνὴρ (scil. Μεζάμηρος) μεγίστην ἐσότι περιβέβληται δύναμιν ἐν Ἄνταις οἷός τε πέφυκε κατὰ τῶν ὁπωσοῦν αὐτῷ πολεμίων ἀντιτάττεσθαι", „οἱ ἄρχοντες Ἀντῶν" entsenden ihn als Boten zu den Avaren.

lung liegt in erster Linie in seiner hervorragenden Kriegstüchtigkeit begründet, er ist von einer führenden Schicht umgeben.[26]

Hier stellt sich die Frage, welches Verhältnis zwischen dem Terminus ῥῆξ und der durch ihn bezeichneten slavischen Würde besteht; mit anderen Worten, ob sich wohl ein ursprünglicher slavischer Terminus hinter diesem Ausdruck verbirgt. Dem byzantinischen Sprachgebrauch entsprechend ist der Ausdruck ῥῆξ eine spezielle Benennung zur Bezeichnung der barbarischen Herrscher. Wie Prokopios beweist, nannten die Goten ihre Herrscher ebenfalls ῥῆξ[27], ein Umstand, der soviel bedeutet, dass Prokopios, dem allgemeinen byzantinischen Brauche treu. den ursprünglichen gotischen Ausdruck mit diesem byzantinisch-römischen Wort widergibt, obwohl er das entsprechende gotische Wort gekannt haben musste.[28] Wenn also die Sklavinen nach dem oben angeführten Bericht des Theophylaktos Simokattes Musokios »in ihrer eigenen Sprache« als ῥῆξ betitelten, so bedeutet das soviel, dass das Vorhandensein des entsprechenden Terminus im Slavischen Theophylaktos Simokattes, bzw. seiner Quelle[29] bekannt gewesen sein musste, er jedoch in seinem Bericht den entsprechenden byzantinischen Terminus gebraucht hat. Hinter dem Ausdruck ῥῆξ ist also zweifelsohne ein ursprünglicher slavischer Terminus zu suchen.

Wir begegnen noch zwei weiteren Bezeichnungen für Würdenträger im Geschichtswerk des Theophylaktos Simokattes, und zwar ἐθνάρχης (Hist. VI 2,12) und φύλαρχος (VII 4,13). Der Terminus » ἐθνάρχης « lässt sich aus der Wortzusammensetzung erklären. Der Gebrauch des Wortes » ἔθνος « wird durch eine Bemerkung des Menandros erläutert[30], aus der hervorgeht, dass dieses Wort eine grössere Volkseinheit bezeichnet, welche mehrere kleinere Volkseinheiten umfasst.[31] Dem entsprechend ist der ἐθνάρχης der Führer einer grösseren Volkseinheit oder eines Stammesbundes.[32] Wir finden den konsequentesten Gebrauch der Würdenbezeichnung » φύλαρχος « im Zusammenhang mit den Sarazenen; ein Terminus, der die Führer je einer Hälfte des in zwei Teile gespalteten Volkes bezeichnet.[33] Das Wort kann also bezüglich der Slaven das Stammesoberhaupt bezeichnen, das die gleiche Macht, wie der ῥῆξ besass.[34]

Die dritte Gruppe der Termini technici bilden jene Ausdrücke, welche sich auf gesellschaftliche Gruppen beziehen. In dem oben angeführten Bericht des Menandros (Anm. 25.) spielen neben Davrit auch »οἱ ἐν τέλει«, »οἱ ἄρχοντες« und » σὺν αὐτῷ ἡγεμόνες « eine Rolle, über die wir aus dem Text nur soviel erfahren, dass sie neben dem Führer ein Korps gebildet haben müssen — da sie in allen drei Fällen als Gesamtheit auftreten — und an der Leitung der Angelegenheiten des Stammes teilnahmen. Mit anderen Worten: bei den Sklavinen und Anten hat sich schon in dieser Zeit eine führende Schichte entwickelt, welche mit dem ῥῆξ gemeinsam das Leben des Stammes leitete. Auch die Vita des hl. Demetrios von Thessalonike berichtet über ῥῆξ und ἄρχοντες. Wenn wir die drei Ausdrücke eingehender untersuchen, so können wir über diese führende Schichte folgendes erfahren. Der Ausdruck » οἱ ἐν τέλει« bezeichnete schon im antiken Sprachgebrauch die Beamten und diese Bedeutung ist auch in der byzantinischen Sprache erhalten geblieben.[35] Einem Bericht von Theophanes lässt sich entnehmen, dass diese Beamtenschicht in Byzanz der Gruppe der Wohlhabenden angehörte[36], und das Wort » ἡγεμόνες « bezeichnete ebenfalls die wohlhabenderen städtischen Patrizier. Die slavische führende Schicht, welche Menandros durch diese beiden Termini bezeichnet, zeichnete sich also auch durch ihre Besitztümer aus. Der von Jordanes gebrauchte (in Anm. 26. angeführte) Ausdruck »primates«, der im Mittelalter die städtische Magistrate bezeichnete, die gleichzeitig reiche und vornehme Bürger waren, weist ebenfalls darauf hin[37], wie auch die Grabstätten in Südrussland, deren einige an Reichtum und Pracht die anderen weit überragen.[38] Der Ausdruck » οἱ ἄρχοντες «, sowie der Ausdruck » οἱ ἡγεμόνες «, erklärt den Ursprung dieser führenden Schicht. Im oben angeführten Bericht der sog. Pseudo-Cäsarischen Dialogoi werden die Führer der Družinen mit den Terminen » ἄρχοντες « und » ἡγεμόνές «, bezeichnet. Der

[26] Jordanes berichtet über eine ähnliche Gesellschaftseinrichtung bei den Anten im 4. Jh. (Getica 247.: ed. *Mommsen*, MGH Auct. ant., Bd. V., p. 1., Berlin 1882, S. 121_{18}): „regemque eorum Boz nomine cum filiis suis et LXX primatibus in exemplum terroris adfixit." Wie der rex Boz von primates umgeben ist, so finden wir um Davrit „οἱ ἐν τέλει", „οἱ ἄρχοντες" und „οἱ ἡγεμόνες"; vgl. *Grekov*: a. a. O. S. 361.

[27] Er schreibt über Theoderich folgendes, Hist. V 1, 26.: „. . . ῥῆξ διεβίου καλούμενος (οὕτω γὰρ σφῶν τοὺς ἡγεμόνας καλεῖν οἱ βάρβαροι νενομίκασι).

[28] Über die Diglossie vgl. *Gy Moravcsik*: KOMENTON — печенежское или русское слово? Acta Antiqua Ac. Sc. Hung. 1 (1951) 225 ff.

[29] Ausser verlorenen Geschichtswerken verwendete Theophylaktos Simokattes auch Urkunden, amtliche Berichte, Mitteilungen fremder Gesandter, die den kaiserlichen Hóf besuchten, sowie mündliche Berichte; vgl. *Gy Moravcsik*: Byzantinoturcica. I. Die Quellen der Geschichte der Türkvölker, Berlin 1958^2, S. 544.

[30] Exc. de leg. ed. *De Boor*, 451_{33-35}: „οἱ δέ γε(scil. τῶν Τούρκων πρέσβεις) ἔφασαν τέτταρας μὲν αὐτοῖς εἶναι ἡγεμονίας, τὸ δέ γε κράτος τοῦ ξύμπαντος ἔθνους ἀνεῖσθαι μόνῳ τῷ Σιζαβούλῳ."

[31] Das Wort „ἔθνος" bezeichnet im allgemeinen grössere Volksgruppen, s. z. B. Menandros Exc. de leg. 442_7 'Αβάρων ἔθνος, 449_{22}: τῶ Σαρακηνῶν ἔθνει, 463_6: Σαβείρων, 'Αλάνων καὶ ἄλλων ἐθνῶν. Im Zusammenhang mit den Slaven bedeutet das Wort gewöhnlich die Slaven der Donaugegend, wie dies der Sprachgebrauch von Prokopios, Menandros und Theoph. Simokattes bezeugt.

[32] Man vergleiche Theop. Sim. Hist., ed. *De Boor.*, VII 7, 8.

[33] J. Malalas XVIII 434_{19}—435_{10}; Menandros, Exc. de leg. 447_{33}; Theophanes, ed. *De Boor*, I, 159_{19}, 179_{16}, 240_{16}.

[34] *Jireček-Radonić*: a. a. O. I. S. 42.

[35] Theophanes, ed. *De Boor*, I. 480_{22}, 487_{22}, 488_{10}; Cecaumeni Strategikon (ed *Wassiliewsky-Jernstedt*) 93_{13} (Für diese letzte Stelle bin ich Herrn Prof. Moravcsik dankbar.).

[36] Theophanes, ed. *De Boor*, I. 479_{1-4}.

[37] z. B. Amm. Marc. XIV 7.

[38] *Tret'jakov*: a. a. O. S. 180.

Umstand, dass die angeführte slavische Übersetzung der Dialogoi das Wort »ἄρχων« mit dem Worte »кънязь« widergibt, welches Wort im Slavischen gewöhnlich den Führer der Družina bezeichnet, unterstützt diese Deutung.[39] Diese führende Schicht ging also aus den Führern der Družinen hervor. Das Obengesagte zusammenfassend, können wir also folgendes feststellen: in der zweiten Hälfte des 6. Jhs hat sich bei den Anta-Slaven eine führende Schicht entwickelt, welche sich aus den Führern der Družinen zusammensetzte. Diese Schicht ragte auch durch ihre Besitztümer hervor und bildete den Rat des Knez. Es ist hier von einer Stammesaristokratie die Rede, die in den Kämphen gegen Byzanz erstarkte und ihre hervorragende Stellung durch ihre Kriegstüchtigkeit errungen hatte. Mit der Zeit ist ihre Würde erblich geworden[40], ebenso wie die Würde der Führer der Družinen sich von Vater auf Sohn vererbte.[41]

Bei der Untersuchung der Terminologie, welche von den byzantinischen Schriftstellern auf die slavische Gesellschaft angewendet wird, haben wir zur Erklärung der einzelnen Ausdrücke die Berichte von Autoren verschiedener Zeitalter herangezogen. Doch fiel es schon bei dieser Untersuchung auf, dass diese Terminologie einen gewissen. Entwicklungsgang widerspiegelt. Stellen wir nun unsere Angaben in eine chronologische Reihenfolge, um der Entwicklung folgen zu können, so erhalten wir folgendes Bild. Unsere Angaben von Prokopios bis Theophylaktos Simokattes spiegeln die Entwicklung rund eines Jahrhundertes wider.[42] Laut dem Bericht Prokops, der die Zustände am Anfang des 6. Jhs widerspiegelt[43], lebten die Sklavinen und Anten in kleinen, zerstreuten Gruppen, ohne einen mächtigeren Herrscher über sich zu haben. Ihre Angelegenheiten wurden durch das Veče verwaltet, das sämtliche Mitglieder des Stammes umfasste. Wir besitzen den ersten Bericht über die Družina ebenfalls aus dieser Zeit, in einer nur beifällig hingeworfenen, aber jedenfalls vertrauenswürdigen Bemerkung eines theologischen Werkes. Die Berichte des Menandros und des sog. Pseudo-Maurikischen Strategikon aus der zweiten Hälfte des 6. Jhs zeigen einen schon entwickelteren Zustand. Bei den Stammesgruppen hat sich infolge ihrer Kriegstüchtigkeit eine Stammes-

[39] *Novaković*: a. a. O. S. 185 f.

[40] *Jireček-Radonić*: a. a. O. I. S. 42.

[41] *Grekov*: a. a . O. S. 339.

[42] Der früheste Bericht des Prokopios über die Slaven mag auf den Anfang des 6. Jahrhunderts, d. h. auf die letzten Jahre der Herrschaft von Kaiser Anastasios I. Dikoros (491—518) datiert werden, vgl. *F. Barišić*: О најстаријој Прокопијевој вести о словенима. (La plus ancienne information de Prokope sur les Slaves), Зборник радова Византолошког института 2 (Beograd 1953) 25—31. Da der Exkurs Prokops von den Slaven nördlich der Donau handelt, können seine Bericthe ebenfalls auf die letzten Jahre Anastasios' I. datiert werden, als die Sklavinen und Anten an der Nordgrenze des Reiches erschienen.

[43] Ähnliche Ausdrücke dienen zur Bezeichnung des Verhältnisses des byzantinischen Kaisers und des persischen Königs zu ihren Untertanen.

aristokratie herangebildet, die in den Kämpfen gegen Byzanz erstarkte und ihre hervorragende Position, mit grösserem Wohlstand gepaart, wurde im Laufe der Zeit erblich. Diese Aristokratie bildete den Rat um den Stammeshäuptling, der in den Quellen als ῥῆξ bezeichnet wird. Die Angelegenheiten werden nicht mehr von der gesamten Gemeinde verwaltet, sondern von dem Stammesoberhaupt und der Stammesaristokratie. An der Spitze der einzelnen Stämme steht der selbständige ῥῆξ, der niemandem unterworfen ist und die Grundlage der durch ihn ausgeübten »grössten Macht« ist seine Kriegstüchtigkeit. Die einzelnen Stämme sind von einander unabhängig, sie stehen sogar im Kampf mit einander, da unter ihnen keiner die Obermacht besitzt. Die Berichte des Theophylaktos Simokattes spiegeln schon eine weitere Stufe der Entwicklung wider, die durch eine Steigerung der Macht des ῥῆξ gekennzeichnet wird. Diese hatte bedeutend zugenommen, so das sich ein Verhältnis von Herrscher zu Untertan entwickelt hatte, wie dies der Ausdruck »ὑπὸ ... τὸν ῥῆγα« zeigt.[44] Der Ausdruck » ἡ περὶ τὸν 'Αρδάγαστον χώρα «, (ebenfalls bei Theophylaktos Simokattes) zeugt davon, dass um einige hervorragende Führerpersönlichkeiten sich landesartige Einheiten zu bilden begannen, ein Umstand der jenen fortgeschrittenen Siedlungsprozess widerspiegelt, im Laufe dessen die Slaven zuerst in den Gebieten nördlich der Donau festen Fuss fassten und dann in das Balkangebiet eindrangen, um sich auf dem Territorium des Reiches niederzulassen und der byzantinischen Regierung jahrhundertelang schwere Sorgen zu verursachen.

Die Gestaltung der auf die frühslavische Gesellschaft bezüglichen byzantinischen Terminologie spiegelt im Laufe eines Jahrhunderts die Entwicklung der slavischen Gesellschaft genau wie der, die auf Grund der Schrifte, Quellen und der archäologireben Denkmäler rekonstruiert werden kann; ein Umstand, der darauf hinweist, dass die byzantinischen Historiker, bzw. ihre Quellen das Leben der Slaven gut beobachteten und dass sie bestrebt waren, ihre Beobachtungen genau zu formulieren. Wenn ihnen dies nicht immer gelungen ist, so ist der Grund dafür der Mangel an den entsprechenden Termini in der griechischen Sprache und eine gewisse archaisierende Darstellungsweise.

[44] *Levčenko*: a. a. O. S. 30.

ALEXANDER BURMOV, Sofia

ZUR FRAGE DER GESELLSCHAFTLICH-ÖKONOMISCHEN VERHÄLTNISSE BEI DEN SÜDOSTSLAWEN WÄHREND DES 6. UND 7. JAHRHUNDERTS

Bekanntlich haben sich die Slawen im ersten Viertel des 7. Jahrhunderts, nach einem über hundert Jahre währenden blutigen Kampfe gegen die Streitmacht des byzantinischen Reiches, auf der Balkanhalbinsel fest angesiedelt, wobei sie sogar bis zur Insel Kreta vorgedrungen waren.

In der Geschichtswissenschaft wird allgemein anerkannt, dass die Ansiedlung der Slawen auf byzantinischem Territorium für die weitere Entwicklung des Reiches wichtige Folgen gehabt hat, indem sie seine gesellschaftlich-ökonomische Entwicklung, insbesondere die Agrarverhältnisse wesentlich beeinflusste. Sie verhalf damit entschieden zur Liquidierung der Überreste der Sklavenhalterordnung in der byzantinischen Gesellschaft und gab dem Feudalisierungsprozess im Lande einen gewaltigen Antrieb.

Ich möchte besonders unterstreichen, dass hier vornehmlich von den slawischen Volksstämmen der Slawinen und Anten die Rede ist, die sich in der östlichen und südlichen Hälfte der Balkanhalbinsel, d. h. in der heutigen Volksrepublik Bulgarien, dem östlichen Teil der Volksrepublik Serbien, der Volksrepublik Makedonien, der Volksrepublik Albanien, in Griechenland und dem Ägäischen Thrakien ansiedelten. Wie die Geschichtsquellen bezeugen, standen diese Slawen während der zu betrachtenden Periode in gesellschaftlich-ökonomischer Beziehung auf einer höheren Entwicklungsstufe als ihre Stammesgenossen im nordwestlichen Teil der Halbinsel. Zudem fielen ihre Siedlungen längere oder kürzere Zeit in den Bereich des byzantinischen Reiches, nachdem sich dieses von den Einfällen erholt und begonnen hatte, seine Macht in den von den Eroberern eingenommenen Gebieten wiederherzustellen. Eben infolge der Nähe zu Byzanz und weil ein Teil unter byzantinische Herrschaft geriet, haben die Südostslawen den grössten Einfluss auf die weitere Entwicklung und die Existenz dieses Staates ausgeübt.

Der Faktor, der diesem Einfluss zugrunde liegt, sind zweifellos die gesellschaftlich-ökonomischen Verhältnisse, die bei den Südostslawen im 6. und 7. Jahrhundert bestanden und sich entwickelt haben. Gleichzeitig waren diese gesellschaftlich-ökonomischen Verhältnisse auch für alle wichtigeren Ereignisse im Leben der Südostslawen bestimmend, wie zum Beispiel für die Bildung des ersten slawischen Staates auf der Balkanhalbinsel, nämlich Bulgariens, das in der Geschichte des Südostens Europas eine wesentliche Rolle spielte.

Die Frage nach der Entwicklung der gesellschaftlich-ökonomischen Verhältnisse bei den Südostslawen im 6. und 7. Jahrhundert ist von der Geschichtswissenschaft noch immer nicht vollständig geklärt, obwohl zahlreiche wertvolle Versuche in dieser Richtung, in erster Linie von sowjetischen Historikern, unternommen wurden. Dies ist einerseits auf das Fehlen ausreichenden Quellenmaterials, anderseits auf die einseitige Ausrichtung mancher der bisherigen Forschungen zurückzuführen.

Meine Aufgabe ist hier nicht, das gestellte Problem erschöpfend zu behandeln; ich will vielmehr versuchen, nur die Richtungen seiner Lösung anzudeuten und auf seine wichtigsten Seiten hinzuweisen.

Zunächst möchte ich einige Worte über die historischen Quellen sagen, die dazu verhelfen können, das Bild der gesellschaftlich-ökonomischen Verhältnisse bei den Südostslawen im 6. und 7. Jahrhundert zu rekonstruieren. Es sind dies vor allem — man kann auch ruhig sagen, ausschliesslich — Schriftquellen. Auf dem Wege der Altertumsforschung ist es dagegen bisher so gut wie noch nicht gelungen, ausgiebigeres und zuverlässiges Material zusammenzutragen, das zu einer wesentlicheren Klärung des gestellten Problems beitragen könnte. Aus dem 6. Jahrhundert würden sich übrigens kaum materielle Überreste von den Slawen, die die Balkanhalbinsel besiedelten, finden lassen.

Die wichtigsten Quellen, aus denen das Material über die gesellschaftlich-ökonomische Entwicklung der Südostslawen im 6. und 7. Jahrhundert geschöpft werden kann, bleiben vorläufig immer noch die der Wissenschaft bekannten Schriften der byzantinischen Historiker, Chronisten und Schriftsteller aus dem 6. bis 9. Jahrhundert: Prokopios, Menandros, Theophylaktos Simokattes, Pseudo-Maurikios, Theophanes, Nikephoros, die annonymen oder noch nicht festgestellten Autoren einer Homilie aus dem Jahre 627, des Chronicon Paschale, der Miracula Sancti Demetrii, zahlreicher hagiographischer Schriften sowie die Kirchengeschichte des Syrers Johannes von Ephesus u. a. m. Eine besondere Stelle kommt hier dem Nomos Georgikos zu.

Bei der Benutzung der hier erwähnten, wie überhaupt aller Schriftquellen zur Geschichte der Slawen muss stets in Betracht gezogen werden, dass sie alle die Ereignisse und Tatsachen in jenem Lichte wiedergeben, in welchem sie sie selbst sehen, d. h. subjektiv. Jeder Autor geht von seiner eigenen Klassen-, Standes-, Volks- und Staatszugehörigkeit aus, wenn er uns den Zustand der slawischen Gesellschaft schildert. Manche Autoren sind bestrebt, die Slawen als Barbaren (im abschlägigen Sinne des Wortes), als Zerstörer materieller Güter hinzustellen, andere setzen ihre Errungenschaften auf dem Gebiete der Produktivkräfte und der Kultur überhaupt herab, eine dritte Gruppe unterschätzt oder überschätzt ihre kriegerische Befähigung, je nach den eigenen Sympathien oder Antipathien diesem oder jenem byzantinischen Kaiser oder Heerführer gegenüber.

Zahlreiche Historiker, die sich mit der Geschichte der Südostslawen beschäftigen, halten sich mit philologischer Leidenschaft hartnäckig an den buchstäblichen Text der Quellen. Sie analysieren weder den Text noch berücksichtigen sie die gesamte gesellschaftlich-ökonomische Entwicklung der Slawen. Sie behandeln den Text auf diese Weise isoliert und gelangen zu einer unrichtigen Interpretation der historischen Tatsachen. Der objektiven Geschichtsschreibung ist es aber nicht erlaubt, sich einer derartigen Arbeitsmethode zu bedienen.

Gleichzeitig darf auch der Umstand nicht ausser Acht gelassen werden, dass die meisten Schriftquellen zur Geschichte der Südostslawen aus dem 6. und 7. Jahrhundert die slawischen Völker stets als bewegliche Stämme schildern, sei es, weil sie Kriege führen, sei es, weil sie migrieren. Daher stellen manche Quellen die Slawen als ein recht primitives Volk dar, indem sie unvollständige oder ungenaue Angaben über den Zustand und die Entwicklung der Produktivkräfte der slawischen Gesellschaft, über die Lebensweise und Kultur der auf die Balkanhalbinsel eingedrungenen oder dort schon ansässigen Slawen bieten. Auch in diesem Fall muss man von der gesamten gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklung der Südostslawen ausgehen, will man zu einer richtigen Deutung der Quellenangaben gelangen.

Die besonders wertvollen Angaben zu diesem Problem, die sich im Strategikon des Pseudo-Maurikios, in den Miracula Sancti Demetrii und im Nomos Georgikos finden, sowie der Umstand, dass die Chronologie dieser byzantinischen Schriften auch heute noch strittig ist, lassen es notwendig erscheinen, schliesslich auch hierüber einige Worte zu sagen.

Obwohl das Strategikon des Pseudo-Maurikios Ende des 6. oder Anfang des 7. Jahrhunderts verfasst worden ist, so beziehen sich die darin enthaltenen Nachrichten über die Südostslawen zweifellos auf eine frühere Periode, nämlich die um das Ende des 5. und den Anfang des 6. Jahrhunderts. Die wichtigsten Angaben des Pseudo-Maurikios zeugen von einer erheblich niedrigeren gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklung der Südostslawen als die Nachrichten Prokops, Menanders oder des Theophylaktos Simo-

kattes. Ihre Datierung um das Ende des 6. Jahrhunderts widerspricht der historischen Wirklichkeit. Im übrigen teilt der Verfasser des Strategikons selbst mit, dass seine Angaben auf den Nachrichten aus alten Schriften sowie auf eigenen Beobachtungen beruhen. Offensichtlich überwiegen die ersteren über die letzteren.

Die ersten zwei Bücher der Miracula Sancti Demetrii, die das reichhaltigste Material zur Charakteristik der südostslawischen Gesellschaft in ökonomischer und politischer Beziehung enthalten, sind allenfalls im 7. Jahrhundert entstanden, und zwar das erste im zweiten Jahrzehnt, das zweite in den siebziger Jahren des Jahrhunderts. Die Belagerungen Salonikis durch die Slawen, von denen dort die Rede ist, fanden zwischen 597 und 647 statt.

Wie bereits festgestellt, stammt der Nomos Georgikos in seinem Hauptteil aus dem Anfang des 8. Jahrhunderts und enthält auch spätere Ergänzungen. Daher erscheint es erforderlich, jene in ihm enthaltenen Artikel festzustellen, die sich auf die gesellschaftlich-ökonomischen Verhältnisse der Südostslawen im 7. Jahrhundert beziehen. In dieser Hinsicht sind von der sowjetischen Byzantinistik bereits erfolgreiche Versuche uternommen worden.

Das Problem der gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklung der Südostslawen im 6. und 7. Jahrhundert hat zwei wichtige Seiten, die gesondert und zusammenhängend untersucht werden müssen, um zu einer vollständigen und richtigen Lösung dieses Problems zu gelangen. An erster Stelle steht hier die Frage des Zuwachses der Produktivkräfte, an zweiter Stelle die Frage der Entwicklung der Produktionsverhältnisse in der slawischen Gesellschaft auf der Balkanhalbinsel während der betrachteten Periode.

Wie Friedrich Engels hervorhebt, findet in der Klassengesellschaft das Anwachsen der Produktivkräfte seinen deutlichsten Ausdruck in der Vervollkommnung der Kriegstechnik. Dieser Ausspruch passt besonders gut auf die Südostslawen, die im Verlaufe von über einem Jahrhundert den Krieg gegen Byzanz zu ihrer Hauptbeschäftigung machten. Die Quellen, besonders die Miracula Sancti Demetrii liefern viele Angaben hierüber. Wir lesen, dass sogar die Militärs des jahrhundertealten Reiches vom erfinderischen Geist der slawischen Waffenschmiede und Meister der Belagerungsmaschinen begeistert waren.

Die Kriegstechnik steht an der Spitze in der Entwicklung des Handwerks bei den Slawen, und zwar an erster Stelle die Metallurgie, das Schmiedehandwerk und das Stellmacherhandwerk. Die Quellen spiegeln recht gut den Fortschritt dieser sowie anderer Handwerke wider, ebenso wie deren Trennung vom Ackerbau und der Viehzucht.

Auf dem Gebiete der landwirtschaftlichen Produktion (Ackerbau und Viehzucht) hatten die Südostslawen ebenfalls beachtliche Erfolge zu verzeichnen. Auch dies ist, wenn auch unvollständig, in den Quellen vermerkt. Die Fortschritte bestehen sowohl in der

Vervollkommnung der Produktionsinstrumente als auch in der Erweiterung der landwirtschaftlichen Kulturen und der Fruchtfolge.

Die wachsenden Produktivkräfte führen gesetzmässig zu entschiedenen Veränderungen in den Produktionsverhältnissen der Südostslawen während der betrachteten Zeitperiode. Es muss darauf hingewiesen werden, dass diese Produktionsverhältnisse infolge der Stammesteilung der auf der Balkanhalbinsel einfallenden Slawen sehr kompliziert waren.

Diese Veränderungen betreffen vor allem das Eingentum an den Produktionsmitteln und Produktionsinstrumenten. Das Kollektiveigentum räumt immer mehr dem Privateigentum den Platz, das im 7. Jahrhundert, trotz der Beibehaltung mancher kollektiver Eigentumsformen, schon zur Grundform des Eigentums wird.

Die Zunahme des Privateigentums führt zu einer Vermögensungleichheit in der slawischen Gesellschaft, die ihrerseits wiederum das Aufkommen von Klassen zur Folge hat. Die Klassenteilung bei den Südostslawen ist ebenfalls, wenn auch nicht in so definitiver und betonter Form, in den Quellen vermerkt. Immerhin tritt die Adelsgruppe der Kriegerstämme sowohl in Kriegs- als auch in Friedenszeiten deutlich in den Vordergrund, namentlich im Nomos Georgikos.

Das Übergehen vom Kollektiv- zum Privateigentum führt zu einem fast völligen Zerfall der Stammesgemeinde, die sich allmählich in eine Territorialgemeinde verwandelt. Hierzu tragen auch die ständigen Kriege und Migrationen der slawischen Volksstämme im 6. Jahrhundert bei. In der neuen Territorialgemeinde bleiben zahlreiche Elemente der alten Stammesgemeinde erhalten, an erster Stelle das Kollektiveigentum an Weiden und Wäldern. Die Angaben über die slawische Gemeinde in den verschiedenen Quellen, worauf ich besonders hinweisen möchte, sind, mit Ausnahme des Nomos Georgikos, recht spärlich, und das hat sich eben auf die Erforschung der slawischen Gemeinde sehr ungünstig ausgewirkt. Die Forschungen in dieser Richtung sind, trotz der Wichtigkeit dieser Frage überhaupt sowie im Hinblick auf die Veränderungen in der byzantinischen Dorfgemeinde während des 7. und 8. Jahrhunderts, vollkommen unzulänglich.

In sehr beschränktem Masse ist die politische Struktur der Südostslawen während des 6. und 7. Jahrhunderts erforscht. Die meisten Forscher begnügen sich mit der allgemeinen Behauptung, dass bei den Slawen zu jener Zeit die sogenannte Kriegsdemokratie vorgeherrscht habe. Die verhältnismässig reichhaltigeren Quellenangaben über die slawischen Stammesverbände liegen immer noch unbenutzt da, obwohl diese Verbände um die Jahrhundertwende zwischen dem 6. und 7. Jahrhundert in den Gebieten nördlich der Donau bestanden haben. An ihrer Spitze standen die Führer Mussokij und Piragast (Mussokij wird Fürst, »rex«, genannt). In den zwanziger Jahren des 7. Jahrhunderts besteht in Makedonien ein

starker Stammesverband, dem die Volksstämme der Dragoviten, Sagudaten, Velegisiten, Vajuniten, Versiten u. a. angehören und deren Führer Hazon war. In den vierziger Jahren desselben Jahrhunderts war hier ein neuer Stammesverband entstanden, dem die Rinchinen, Sagudaten, Strimonziten und die Dragoviten mit dem Fürsten Prebänd an der Spitze angehörten. Etwas später bildete sich im heutigen Nordbulgarien der Verband der sieben slawischen Stämme und der Severen.

Schliesslich finden sich in den Quellen zahlreiche Angaben über den ersten Staat der Südostslawen, der auf der Grundlage des Verbandes der sieben slawischen Stämme, der Severen und der von den nördlichen Gebieten des Schwarzen Meeres her gekommenen Protobulgaren entstand. Die Gründung dieses Staates ist noch immer ungeklärt. Manche Autoren schreiben sie immer noch den Protobulgaren zu, indem sie die gesamte gesellschaftlich-ökonomische Entwicklung der Südostslawen ignorieren.

Diese sowie zahlreiche andere Seiten des Problems der gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklung der Südostslawen im 6. und 7. Jahrhundert können von den Wissenschaftlern nur mit gemeinsamen Kräften erforscht und geklärt werden. Die Lösung des gesamten Problems wird ermöglichen, auch manche Seiten der byzantinischen Geschichte, darunter auch die Frage des byzantinischen Dorfes vom 4. bis zum 12. Jahrhundert aufzuklären.

ROBERTO CESSI, Padova

VENEZIA E BISANZIO NEI PRIMI SECOLI DEL GOVERNO DUCALE

Quando si pone il problema del bizantinismo veneziano, occorre distinguere tra l'aspetto politico e l'influenza morale, e ancora bisogna precisare i termini cronologici dell'incontro fra la gente veneta e l'influsso bizantino.

La conquista bizantina si estese all'Italia settentrionale, e in particolare all'area veneta, con estrema difficoltà. Una stabile occupazione, che potesse diventare veicolo di più larga penetrazione nel costume di vita locale, non si attuò che tardivamente, nel 563, ed ebbe breve durata per il sopragiungere dell'invasione dei longobardi (569). Anche se prima di quell'epoca il territorio veneto costiero e lagunare era sfuggito al diretto controllo franco-goto, che dominava nella terraferma, ed osservava favore per il dominio bizantino, un regolare ordinamento politico e amministrativo non vi si era insediato.[1] Allorchè poi la terraferma veneta con l'Istria diventò *provincia* dell'esarcato[2], l'instaurazione del governo politico con il *dux* o il *magister militum*[3] non sostituì nè eliminò il preesistente reggimento amministrativo tribunizio locale[4], che resistette non solo all'influenza bizantina, ma anche a quella longobarda.[5] Il governo bizantino ebbe cura più dell'aspetto militare che di quello civile. Mentre a questo riguardo il regime tribunizio

[1] E' vero che Procopio (De bello Gothico, I, 25) attesta che Narsete per raggiungere Ravenna in occasione della seconda spedizione,, aveva scelto la via di terra, traverso i territori marittimi della Venezia, perchè quelle popolazioni erano riamste fedeli ai bizantini; ma nelle espressioni dello scrittore bizantino è chiaro che la simpatia di quelle genti non era connessa a un effettivo dominio, piuttosto alla circostanza che esse erano praticamente sottratte alla immediata pressione franco gota diffusa nel retroterra.

[2] *Lazzarini*, Un'iscrizione torcellana del sec. VII, in Scritti di paleografia e diplomatica, Venezia, C. Ferrari, 1938 p. I29 sgg.; *Cessi*, L'iscrizione torcellana de Isec. VII, in Le origini del ducato veneziano, Napoli, A. Morano, 1951? p. 37 sgg.

[3] *Lazzarini*, op. cit., p. 127 sgg.

[4] Joh. Diac., Cronica veneziana, ediz *Monticolo*, Cronache veneziane antichissime, in Fonti per la storia d'Italia dell'Istituto storico italiano, Roma, 1890, p. 91.

[5] Infatti Raterio equipara lo sculdascio al tribuno nella gerarchia dei funzionari del territorio longobardo.

non fu pressocchè toccato, l'*exercitus* fu solidamente organizzato secondo l'ordine bizantino[6]: e questo mantenne la propria compagine, nei superstiti frammenti, anche quando il governo politico, sotto le ripetute pressioni longobarde, fu costretto a ripiegare verso la linea costiera e ad arretrare in laguna, almeno fino alla crisi del 727, mentre nell'ambito lagunare si ricostituiva e organizzava per effetto delle migrazioni dalla terraferma la vita civile, sulla base dell'ordinamento tribunizio.[7] La struttura governativa restava quella bizantina, come si ricava dalla ben nota iscrizione pseudo-torcellana del 639, ma l'ordinamento locale dei nuovi centri si configurava sul tipo tradizionale della terraferma, quella castrense, retto da tribuni.[8] Mette conto rilevare tosto la differenza che sussistette tra il territorio veneto-lagunare e l'Istria, nella quale, pur facendo parte della medesima circoscrizione, almeno fino al 727, l'influenza bizantina pose più profonde radici per prolungato dominio diretto e per afflusso di elementi greci.

Infatti, mentre nella Venezia non si registrarono interpolazioni di elementi orientali, che lasciassero una visibile traccia nella vita locale, e la massa di popolamento delle isole provenne tutta dall vicina retroterra[9], portando usi, costumi, consuetudini di questa, in Istria l'ordinamento bizanantino si estese dall'organo di governo all'organizzazione locale, non solo, ma anche largo fu l'influsso dell'elemento greco stabilmente fissato, che lasciò una forte traccia nella configurazione politico-morale del paese, anche dopo l'occupazione franca.[10]

L'Istria, anche per influsso della limitrofa Dalmazia, mantenne più stretto contatto con il mondo bizantino, sì da diventare il rifugio della riscossa anti-occidentale nell'alto Adriatico, dopo il crollo dell'esarcato: il territorio lagunare invece, per la sua naturale costituzione fu attratto, anche per legame di diretto interesse, a stretto contatto con la prospicente terraferma.[11] Se nel periodo

[6] Giova ricordare che tra i firmatari del pavimento della basilica gradense di S. Eufemia, ordinato dal vescovo Elia nel 579, figura un membro del *numerus tarvisinus;* e fra i ribelli al governo bizantino del 727 è registrato l'*exercitus veneticorum.*

[7] Joh. Diac., Cronaca cit. p. 91; *Origo civitatum Italie seu Venetiarum*, ed. *R. Cessi*, in Fonti per la storia d'Italia dell'Istituto stotico italiano, Roma 1933, p. 160; 167.

[8] Origo cit., p. 53 sgg.

[9] La provenienza dalla terraferma non solo è attestata dalla leggenda (Origo cit., p. 51 sgg), ma anche dal riconoscimento dei diritti d'uso nella terraferma a favore degli abitanti delle isole, secondo il luogo di origine (Pactum Lotharii, c. 24, 25, 26, 28, 29, 30, in *Cessi*, Documenti relativi alla storia di Venezia anteriori al Mille, Padova, Gregoriana, 1940, I, 106 sgg; Le origini del ducato cit, p. 241 sgg.)

[10] Cosi risulta dal placito del Risano dell'804 (*Cessi*, Documenti cit, I, 60 sgg) Cfr. *Cavallari*, Il processo di Raterio e il placito di Risano, in Atti e memorie dell' Accademia di agr. sc. e lett. di Verona, s. VI, v. VII, p. 191 sgg.

[11] Sia per necessita di attingere i mezzi di sussistenza, sia per l'esercizio di uso sopra territori abbandonati in terraferma gli immigrati mantennero stretto legame con questa, attestato del resto dal Pactum Lotharii, soprattutto nella sua ultima redazione (*Cessi*, Documenti cit, I, 101 sgg; Le origini, cit, 237 sgg.).

precarolingio non mancarono contatti con il territorio ravennate[12], che fu la prima area di espansione degli esuli lagunari, non risulta che dall'esarcato rifluissero elementi bizantini o bizantineggianti nella laguna.

Il territorio di Venezia marittima era pur sempre, sotto il profilo giuridico, una *provincia*[13] dell'impero orientale e tale restò almeno fino al tempo di Lotario, e nella convenzione pipiniana dell'808 e nella *pax Nicefori* dell'814 i *fines Venetiarum*[14], con le aree marittime, erano riconosciuti parte integrante dell'impero bizantino. Ma al profilo giuridico non corrispondeva un effettivo esercizio di potere. Dopo la crisi del 727, e più ancora dopo il quinquennio magistraturale di incerta definizione, l'elemento indigeno prevalse decisamente rendendo appena nominale la finzione magistraturale, che più o meno continuamente si perpetuava nella persona del *dux* con il conferimento delle dignità consolari o magistrali bizantine. Se durante il periodo dei *magistri militum*, in occasione della crisi ravennate del 740—41, la *provincia* fu al servizio dell'esarca esule, al momento del crollo dell'esarcato nel 751, instaurato il governo indigeno a Malamocco, fu in tutto assente.

La cooperazione militare per atto di difesa contro la pressione franco-longobarda non impegnò sempre i duchi lagunari anche a più stretta collaborazione politica o a irriducibile distacco dalla terraferma, ed è assai improprio parlare di alternative di politica bizantina o di politica franco-longobarda, quando maturava, prima del consolidamento del regime intorno a Rialto, lo sforzo di stabilire un equilibrio fra le due forze orientale e occidentale egualmente necessaire ala vita provinciale e al rafforzamento dela sua autonomia.

Il *pactum Lotharii* dell'840, rielaborando e integrando in veste nuova e con diverso stile diplomatico la materia dei precedenti patti franco-bizantini, pipiniano e carolino, segnava una tappa decisiva di questo processo, sia pur in forma unilaterale, che indirettamente però investiva in linea di diritto in un senso, in linea di fatto in un altro, gli aspetti fondamentali del problema. Il documento riconosceva diritti e poteri nella persona del duca e garantiva l'indipendenza del ducato di fronte all'impero d'occidente con formale ricognizione senza intervento di terzi (leggi: Bisanzio,

[12] Nel 785, in seguito a ordine di Carlo Magno, papa Adriano espelleva i Venetici dal territorio ravennate, e sequestrava i beni immobili dei residenti (*Cessi*, Documenti, cit., I, 55). Si tenga presente però che fin dall'origine della migrazione parte dei profughi della terraferma avevano trovato rifugio nel teritorio ravennate (Origo, cit., p. 52: *De eadem Altinensium civitate duas partes populi exierunt, peregerunt ex captivitate, alii Ravenna, alii Istria, alii Romania Pentapolim.*

[13] Donazione a S. Ilario dell,819 *Cessi*, Documenti cit I, 72): *Nos quidem Agnellus et Justinianus per divinam gratim Venecie province duces*). Testamento di Giustiniano Partecipazio dell'829 (ivi, I, 93): *Ego quidem Justinianus imperialis ipatus et dux Venetiarum province*).

[14] Pactum Lotharil, c. I e 6 (*Cessi*, Documenti cit, I, 102; Le origini cit, p. 237 sgg.

il contraente d'un tempo), ma indirettamente, sia ignorando l'intervento dell'Oriente, sia attribuendo al duca la capacità di assumere obbligazioni nell'esercizio della sovranità, sia riconoscendo al ducato la prevalente funzione adriatica nell'ordine politico, implicitamente sanciva in linea di fatto una essenziale frattura nel rapporto giuridico tra l'antica *provincia,* che asumeva una propria individualità, e il naturale originario governo sovrano.[15]

Questo stato di diritto non poteva esser riconosciuto dal governo orientale, anche se si doveva subire lo stato di fatto. Il sovrano costantinopolitano riaffermava la sua imprescritta prerogativa sovrana con il conferimento di titoli magistraturali *(ipatus, consul, protosevastos)* e presumeva darvi efficacia con la attribuzione della *roga magistratus,* col riconoscere i veneziani *douloi* (sudditi) dell'impero e col trasformare l'apporto di collaborazione in un *servizio,* anzichè corrispettivo di privilegi consensualmente contrattati.

Alle prospettive formali e giuridiche, legali, ufficiali, non corrispondevano nè gli effettivi valori politici, nè l' esercizio di un potere. Dopo l'ultima comparsa del messaggero bizantino Arsafio nell'810 e il suo intervento nella costituzione del governo realtino[16], non si registrò più nessuna partecipazione bizantina diretta nell'amministrazione interna del ducato, e l'ultimo intervento nell' ordine internazionale risale all'824[17], con la rinnovazione del patto carolino negoziato dal governo costantinopolitano.

Successivamente anche in questo ambito la presenza bizantina scompare e lascia il posto al rapporto diretto tra l'impero d'occidente e il titolare del ducato in nome proprio. E se ancora durante il periodo partecipaziano i contatti politici sono assai stretti, in modo da lasciare sopravvivere la presunzione di una subordinazione, almeno esteriore, del ducato al governo orientale, che quello considera sempre una propria *provincia,* questi con l'avvento delle nuove clientele si allentano, mutando di tono e di fisionomia. Già sotto il reggimento dell'ultimo Partecipazio, il duca Giovanni, si avvertono sintomi significativi del graduale mutamento,che i diplomi lotariani dell'840 e dell'841 sembrano consacrare. Sta il fatto che dopo l'810 la marina bizantina non interviene più nell'alto Adriatico e che la polizia marittima nel golfo è assunta dalla marina veneziana, anche a tutela dei territori franchi dell'una e dell'altra sponda.[18]

D'altronde la collaborazione della marina veneziana nel basso Adriatico, sollecitata e richiesta direttamente e indirettamente dal governo orientale per fronteggiare l'espansione saracena, se nella

[15] Mi rimetto a quanto scrissi nell'analisi del Pactum Lotharii ne Le origini cit, p. 245 sgg.

[16] Joh. Diac., Cronica cit, p. 105.

[17] Annales regni Francorum, ed. *Kurze,* ad. a. 824.

[18] Pactum Lotharii, c. 7 (*Cessi,* Documenti cit, p. 103; Le origini cit, p. 238).

presunzione bizantina poteva esser considerata come prestazione di un *servizio* per rapporto di sudditanza, tale non è considerata almeno nell'apprezzamento veneziano, ed è giudicata siccome contributo spontaneo subordinato alla valutazione di un interesse proprio.[19]

In realta l'iniziativa veneziana nell'Adriatico, sia contro gli Slavi, sia contro i Saraceni, è perseguita dal governo ducale per tutela di propri obbiettivi, senza figura di mandati altrui e, se mai, in escuzione di una obbligazione contratta con l'impero d'occidente.[20] E se in confronto di questo la posizione giuridica e i rapporti politici appaiono ben definiti, con chiari lineamenti e inequivoche sanzioni, non altrimenti chiarezza e precisione si riscontrano nei confronti dell'impero orientale: manca un testo, che ne determini i limiti e il primo, che sfiori il problema, il crisobulo del 992[21], lascia impregiudicato l'aspetto più strettamente giuridico. E' vero che Costantino Porfirogenito, nella sua descrizione, più o meno ufficiale, della composizione e della struttura territoriale dell'impero comprende anche l'area veneta quale parte integrante dell'impero[22], pur attingendo a fonti occidentali, che ribadiscono l'ordinamento castrense della laguna[23]; ma è altrettanto vero che l'effettivo governo dell'impero orientale in occidente avanza nel continente balcanico solo fino al tema di Durazzo e a quello marittimo facente capo a Cefalonia e sul continente italico da quello siciliano a quello pugliese.

Ma se nel pensiero ufficiale ed ufficioso del mendo bizantino sopravviveva e perdurava l'antica tradizione di dominio in occi-

[19] Joh. Diac., Cronica cit, p. 91. In queste sporadiche parteecipazioni veneto-bizantine a comuni azioni recentemente il *Thiriet* (La Romanie vénitienne au moyen âge, in Bibl. des Ecoles d'Athène et de Rome, to. 183, Paris, 1954 p. 32 sgg), riprendendo la tesi ultrabizantina del Gförer, intravveoe una prova manifesta del persistere di un bizantinismo attivo nella vita veneziana e fa dipendere il progressivo sviluppo marittimo e politico di Venezia dalla permanente protezione del governo orientale e dall'insegnamento e dal concordo da questo offerto, con arbitraria interpretazione delle scarse testimonianze tramandate per il periodo preorseoliano, senza tener conto del comportamento interno della vita lagunare. Il Thiriet, con troppa facilità e senza fondamento, capovolge i valori dei rapporti veneto-bizantini, che seguono il naturale impulso sbocciato dalle energie occidentali, anzichè esser promosso dalle attivita orientali in progressiva decadenza.

[20] Pactum Lotharii, c. 7: *Et hoc statuimus ut, quodcumque mandatum domini imperatoris Lotharii — vel missorum nobis nuntiatum fuerit inter utrasque partes, ad v estrum solatium cum navali exercitu contra generationes Sclavorum — in quo potuerimus, solatum prestare debeamus absque ulla occasione* (*Cessi,* Documenti I, 103; Le origini p. 238).

[21] *Cessi,* Documenti cit, II, 135 sgg. La situazione dei mercanti veneziani nel periodo anteriore a tale diploma era affidata alla consuetudine e all'arbitrio dei funzionari imperiali, come attesta il vescovo cremonese Liutprando nella relazione della sua legazione. La sua testimonianza, se accerta una abbastanza intensa partecipazione dei veneziani nel traffico orientale durante il sec. X, d'altronde ne prova la precarieta in confronto di altre nazioni occidentali, quali soprattutto gli Amalfitani.

[22] Costan. Porphir., De administrando imperio, ed, Bonn, c, 27.

[23] Joh. Diac., Cronica p. 63 sgg.

dente, almeno rispetto alle aree, che non erano state assorbite dalla sovranità imperiale d'occidente, nella vita locale era pur maturata una concesione opposta, la quale era in qualche modo avvalorata dalla naturale struttura politica e morale indigena. Il diacono Giovanni, che riproduce forse con maggior precisione la morfologia del ducato attingendo alle medesime fonti di Costantino Porfirogenito, con molta cura nel suo racconto elimina qualunque prospettiva *bizantina* fin dalle origini dell'ordinamento ducale.[24] Il ducato, secondo il pensiero del cronista, che riflette l'apprezzamento politico veneziano, à nato per libera elezione indigena, in terreno vergine, sopra una struttura prettamente nazionale, quella tribunizia, dopo il periodo centocinquantennale di faticoso riassetto: ma da questo processo esula qualunque influsso bizantino. Il carattere di *provincia* bizantina è ignorato; il suo governo per 150 anni fu affidato ai *tribuni* locali e l'elezione del primo duca, Paulicio[25], è una iniziativa indigena; la sua figura, come quella dei titolari del periodo magistraturale (non se ne può ignorare l'esistenza), è quello di cittadino nazionale, scelto dai *venetici*, non di uomini o funzionari bizantini. I trattati franco-bizantini sono trasformati in accordi veneto-longobardi e veneto-pipiniani, secondo la lezione scaturita dal *pactum Lotharii:* degli interventi militari bizantini dell'808 e 809 nessun cenno, e l'esilio dei duchi Obelerio e Beato nell'810, ordinato dal nunzio costantinopolitano, è compiuto *(hoc peregit) Veneticorum consilio et virtute.* La nuova sede e il nuovo ordine politico erano istituiti dai *Venetici comuni decreto,* senza alcuna partecipazione del messo. I rapporti con l'impero orientale si svolgevano sopra un piano di parità, non di dipendenza; le visite erano atti di cortesia, non di sudditanza, gli aiuti prestati spontanea concessione anche in considerazione della tutela di un interesse comune, non un servizio per effetto di un rapporto giuridico di sovranità.

Nè questa interpretazione è soltanto espressione di un apprezzamento individuale, anche se maturato a contatto degli ambienti ufficiali, ma di un orientamento politico, che ha lasciato sicuro riflesso anche nella leggenda più tarda, allorchè il neo-bizantinismo aveva fatto breccia nel costume veneziano.

---

[24] Joh. Diac., Cronica p. 90 sgg: *Igitur cum apud eandem provinciam populorum multitudine permanerent, tribunis tantummodo maluerunt subesse, unde factum est quod spatio centum quinquaginta annorum unoquoque anno ad huius officii fastigium sublimabant qui illorum causas exanimis censura experiri sutagebant; et quoniam omnino patrios fines dolebant a barbaris possidere — omnes Venetici una cum patriarcha et episcopis convenientes — determinaverunt quod dehinc honorabilius esse sub ducibus quam sub tribunis manere — ducem constituerunt.* E se è vero che il diacono Giovanni abbonda di notizie delle vicende orientali, attinte a Paolo Diacono e a Beda, mai però stabilisce una interferenza tra gli avvenimenti bizantini e quelli veneziani, e, quando in processo di tempo occorre registrarla, da essa esula ogni carattere di dipendenza.

[25] Sul valore di questa elezione vedi il mio Paulucius dux, in Le origini cit., p. 155 sgg.

Nei frammenti del *Chronicon altinate* e del *Chronicon gradense,* tra i confusi, disordinati e in buona parte caotici recconti delle origini e della prima storia del popolamento lagunare, della *seconda Venetia,* tra le leggende, che costellano la narrazione, si affaccia la reviviscenza di uno stato antico e dei suoi ordinamenti, tutti contenuti in un carattere singolarmente indigeno. La nuova Venezia *(Venetia* provincia e non città) nasce, secondo il novellista, dall'ondata di immigrazione, che parte dalla limitrofa terraferma, e in particolare dall'agro altinate[26], sotto la pressione barbarica, e dalla prima stanza torcellana si stende per tutte le isole prossime e remote, raggiunge i lidi e li risale per incontrar le correnti che scendono da Grado. Ma in questo dilagare di profughi, che erigono i nuovi rifugi, elevano chiese, creano castelli e progressivamente riorganizzano la vita dal *castrum,* ove risiedono tribuni e nobili, ai *vici,* nei quali si distribuiscono il coltivatore e il servo, non vi è traccia nè di organi nè di uomini, che abbiano alcun addentellato con la vita o l'influenza bizantina. Uomini e cose sono di origine indigena, riproducono spirito e forme del costume patrio di provenienza, cui restano legati per imprescritti diritti e immediato interesse: anche le migrazioni interne da isola a isola, da Cittanova a Equilo, a Malamocco, a Rialto, sono tutte stimolate dallo sviluppo, non sempre pacifico e incontrastato, delle energie locali, e, quando appare lo spettro carolingio, dalla spontanea reazione di questi scaturisce la virtù della liberazione[27]: nessuna interferenza estranea diretta o indiretta che sia, ideale o di fatto, fa capolino.

Il panorama bizantino ricompare nel frammento narsetiano-longiniano del periodo prelongobardo o primo longobardo.[28] Ma anche qui Narsete è benefattore d'un popolo indipendente, a titolo di gratitudine, nel suo esilio, degli aiuti ricevuti durante le campagne di conquista, e nell'inchiesta longiniana si riafferma l'argomento principe dell'autonomia del reggimento locale.[29]

Gli assurdi anacronismi delle costruzioni realtine, da S. Teodoro a S. Marco, al palazzo ducale, opere di Narsete profugo, e dei negoziati veneto-bizantini, che riecheggiano la realtà del momento neo-bizantino orseoliano e postorseoliano, riposano sopra una piattaforma di preesistente indipendenza, che i nuovi orientamenti dei rapporti maturati nel tempo non valgono a cancellare. Perchè, se è vero che il novellista riproduce per tramite di Longino la dottrina neo-bizantina, che si insinua nei più recenti accordi veneto-bizantini col titolo di *douloi,* rispunta però quella più remota nazionale, là dove all'invito narsetiano la voce indigena risponde: *Secunda Venecia, qui nos orta in paludibus aque habemus, quia*

---

[26] Origo cit., p. 30 sgg., 52 sgg.

[27] Origo cit., p. 91 sgg.

[28] Origo cit., p. 51 sgg.

[29] Origo cit., p. 74 sgg.

mirabili est habitacio videre, quod nullus in mundo nisi per navigium, cuius est potestas, nulla ab eorum sumus, nos dubitatori, nec apprehensi nec possessuri, nec ab imperatore, nec a regibus, nec ullis mondialis principibus.[30]

Le esigenze di vita, che discendevano dalla posizione geopolitica del sistema e della società lagunare, imponevano nel graduale sviluppo e nel successivo incremento a uno stretto contatto e con l'occidente e con l'oriente, non solo per soddisfazione dei bisogni alimentari, data l'insufficenza della produzione locale in proporzio ne dell'aumento di popolazione, ma anche dal punto di vista dello stato economico generale. L'assenza di una marina e franca e bizantina nell'Adriatico aveva favorito il successo dell'ardita marina veneziana in servizio dell'uno e dell'altro in confronto del centro marittimo adriatico. Non solo dalle lagune partiva una corrente, che risaliva i fiumi dal Po alla Livenza, penetrava nella terraferma, arrivava ai porti italici interni, ma esse erano meta di mercanti provenienti dal continente, che riversavano il compendio dei loro traffici sopra le piazze di confluenza, sopra quella torcellana prima, sopra quella realtina poi.

Nei rapporti invece col mondo bizantino il contatto era mantenuto soltanto dall'iniziativa veneziana, sì che rapidamente si sviluppò e si consolidò l'espansione non solo nell'ambito adriatico, dall'Istria alla Damazia, ai teritori ionico-bizantini, ma anche nel Mediterraneo e nell'area costantinopolitana, senza che si promovesse un flusso di elemento straniero dall'oriente verso lo scalo veneto analogo a quello, che vi convergeva dal continente occidentale.

E così il rifornimento del mercato lagunare fu effettuato dall'oriente quasi esclusivamente per iniziativa dell'elemento veneziano, che esercitō direttamente lo scambio tra gli scali orientali e quello adriatico: invece le operazioni di scambio con il continente occidentale furono in buona parte affidate allo straniero, che recava sul mercato veneziano prodotti alimentari e industriali d'occidente, e attingeva i rifornimenti orientali portati dal mercante veneziano.

Assai significativi furono gli effetti morali e sociali, che derivarono dallo svolgimento di questo processo. Dal mondo occidentale il costume veneziano non risentì influssi, che mutassero la sua originaria spiritualità »romana«, sopravvivente incontaminata e operante nella convinta e commossa esaltazione di papa Gregorio VII, perchè tra veneziani e continentali sia per dimora, sia per stabilità di convivenza non si istituirono rapporti, che fornissero insegnamenti di diverso costume. Invece nei confronti con l'oriente il mercante veneziano col monopolio dell'esercizio marittimo da e per la sua città, presa anche stabile sede nelle piazze bizantine, partecipò alla vita degli ambienti, che lo ospitavano, si assimilò ai suoi costumi e con il compendio mercantile esportò anche usi e

[30] Origo cit., p. 61.

coerenti alle ricchezze raccolte sui mercati orientali e introdotti nella vita nazionale. Importatore del bizantinismo nel territorio lagunare è il mercante veneziano, ma in un tempo, nel quale l'espansione mercantile si è distesa per tutto il mediterraneo bizantino, ed è merce, che allieta il tempore di vita, illumina con grazia d'arte la visione delle opere, stimola al lusso, non incrina però lo spirito, nè lo contamina[31]: se mai lo stesso mercante veneziano è esportatore di spiritualità verso i territori, che ha colonizzato con la propria attività.

Sintomi manifesti di nuovo costume, che del resto suscita un certo stupore e sembra diffuso solo nelle classi elevate, si avverte al tempo degli Orseolo. La società veneziana non si era formata nel mondo barbarico, nè in quello bizantino, ma si era plasmata sulla figura di quel mondo »romano«, da cui era sortita. Dal mondo bizantino ereditò il *dux*, ma piuttosto la forma che la sostanza, perchè del dux bizantino, il *dux*, che nasce dall'azione militare del 727 (e l'*exercitus* è ormai reclutato localmente), perde la fisionomia del governatore bizantino e si adegua per funzioni e potere alla società castrense e tribunizia (eredità della terraferma romana), che costituisce piattaforma, e materia, sopra cui si costruisce la vita lagunare e si ispira l'ordinamento locale nella sua evoluzione.[32]

L'istituto della correggenza, associato ai titoli orientali, che sembrano insinuare la fisionomia bizantina lasciata in eredità dal precedente regime[33], a sua volta perde aspetto e valore originario sotto la pressione delle esigenze naturali della vita interna lagunare. Attraverso questa si attua gradualmente il processo di unificazione dell'organismo ducale, della sua riorganizzazione, con elementi disparati.[34]

Accanto alla analogia bizantineggiante della correggenza sta il placito ducale, prossimo al tipo della terraferma con il naturale addattamento alle esigenze dell'ambiente, sì da aprire la strada all'azione popolare: e ancora gastaldi, giurati, riparì, giudici, etc, che via via spuntano nel governo amministrativo, mentre tramonta il regime tribunizio, trovano riscontro nella pratica della terraferma per comune origine. Analoga all'evoluzione dell'ordinamento civile,

[31] Joh. Diac., Cronica, p. 170 sgg.

[32] Origo cit., p. 166 sgg.

[33] *Besta*, Il diritto e le leggi civili di Venezia fino al dogado di Enrico Dandolo, Venezia, F. Visentin, 1900, p. 11 sgg.

[34] Il rapporto, che inizialmente si istituisce tra il *dux* e le singole comunità non è quello di esrcizio di diretto dominio, ma un rapporto contrattuale ir virtù del quale al *dux* si riconosce li diritto di percepire determinate prestazioni, salvaguardando l'autonomia locale, gradualmente limitata e riassorbita dall'estensione dei poteri ducali, processo che appare svilupparsi ai tempi dei Maurizi e più decisamente ai tempi di Obelerio e Beato (Cfr. Origo cit., p, 166 sgg. *Besta*, Il diritto cit., p, 61 sgg). Da questa consuetudine discende anche l'attività legislativa del *dux*, per atto di *promissio*, in presenza del clero, dei giudici, ma soprattutto dell'*universus populus*, partecipe dei placiti tribunizi, la cui personalità era pienamente riconosciuta.

in rispondenza allo sviluppo sociale indigeno, fu anche la trasformazione della struutura militare, ricomposta intorno ai valori politici insulari e alle clientele formate relle isole, con una organizzazione estemporanea sulla base di queste in luogo del sistematico ordine dei *numeri* bizantini, che dopo la crisi del 727 più non s'incontrano.[35] Non mancano sopravvivenze bizantine. Nella tradizione notarile si è a lungo conservata, sia pure saltuariamente, l'intitolazione imperiale nel protocollo degli atti pubblici e privati, redutti sullo schema diplomatico però del documento in uso nella terraferma[36] e non è mancato il richiamo alla legislazione bizantina[37], ma la pratica quotidiana si svolgeva sulla base della *lux romana*, anche se in materia penale si risentì l'influenza dei sistemi di pene applicati sul continente, en anche nella costruzione di istituti regolanti i rapporti privati.

Un riflesso della vita continentale si può anche rilevare nel diritto pubblico, nelle norme che regolano i rapporti tra l'autorità pubblica e i privati, tra la'autorità ducale e quella insulare, ordinati secondo un sistema regalistico di servizi personali, siano essi conferiti dal singoli individui o collettivamente dalle communità, gradualmente riscattati con la sostituzione del diritto impersonale dello stato al diritto personale del duca.

La presenza attiva del *populus*, qualunque sia il valore del termine, contribuì a dare un contenuto diverso alla forma esterna del rapporto, sì che la *collaudatio populi* dava al placito e alla *promissio* altro sostanziale significato degli analoghi istituti continentali, sopra i quali si riplasmavano formalmente.

Non soprende pertanto che elementi di provenienza diversa si intreccino e si collochino in reciprosa giusta posizione coesistendo nella medesima figura. Ma la presenza di elementi disparati, mutuati automaticamente a fonti diverse non valgono a creare un motivo di dominio politico sia dell'occidente che dell'oriente, nè

[35] Si veda l'organizzazione militare marittima ai tempi del secondo Maurizio nella spedizione contro Grado (Joh. Diac., Cronica, p. 99 sgg.) e più ancora l'organizzazione nella difesa contro l'invasione pipiniana (ivi, p. 104; Origo cit., p. 92 sg.) e contro il tentativo di Obelerio (Joh. Diac., Cronaca, p. 110).

[36] Tale uso si prolungò fino al sec. XI sia pure con alternative, ma come espressione di un formulario e di una tradizione, che resistevano a estinguersi. L'uso riscontra preferibilmente nei documenti pubblici.

[37] Il richiamo all'*ius civile* non andava oltre la legislazione giustinianea, come appare dal testamento di Giustiniano Partecipazio (*Cessi*, Documenti, I, 94). Il richiamo a costituzioni imperiali posteriori appare solo nel periodo postorseoliano (Cfr. *Simonsfeld-Bellemo*, Documenti del sec. XI relativi a Brondolo e Chioggia, in Archivio Veneto, to. XXXII, p. 315-a. 1028): e si trova in carte di materia di diritto pubblico. Ma più frequente è il richiamo all'*usus* e alle *consuetudines;* però non si può dar credito all'affermazione del Bertaldo, che le fa derivare *a grecorum fontibus*, mentre la loro struttura è legata a diversa tradizione. Del resto lo stesso Bertaldo in altro passo del suo *Splendor* afferma *leges* (*lex* è diritto) *non a grecis sed a latinis consuetudinibus derivate* (Cfr. *Besta*, Il diritto cit., p. 15 sgg., che sembra dar largo posto all'influenza bizantina nel diritto come nella vita, che nel corso della sua analisi limita a ben pochi casi, e questi anche assai dubbi).

caratterizzano la struttura della vita nello schema o bizantino o germanico. Sono elementi diversi, che la necessità della vita e la naturale quotidiana consuetudine hanno trasfuso, senza perciò alterare la fondamentale caratteristica fisionomia romana, come del resto era accaduto nella terraferma, ma più che in terraferma, per l'assenza di valori demografici, che contribuissero a sostanziare istituti estranei all'indole propria della società indigena. Così si spiega la coesistenza nella stessa persona del dux di prospettive diverse, la figura regalistica, similare alla struttura occidentale, e quella magistraturale, di provenienza orientale; così si spiega la coesistenza dell'aspetto *dominicale* delle funzioni ducali e della personalità del *populus* soggetto attivo e passivo di diritti e di rapporti in confronto del *dux*.[38] Al di là dei valori nominali, sta un contenuto, che scaturisce non da influenze esterne, ma da naturale evoluzione della struttura interiore della società lagunare. I diritti regalistici del duca derivano dal progressivo riassorbimento delle prerogative tribunizie, e i medesimi rapporti, che preesistevano tra *tribunus* e *populus* sia nell'ordine patrimoniale che in quello fiscale[39], col tramonto del regime tribunizio si trasferiscono nel reggimento ducale, segnando una prima fase dell'originale evoluzione interna delle strutture sociali e politiche. Se nell'espressione politica il *dux* ripete il titolo dall'eredità bizantina, e lo perpetua nella forma, nell'esercizio effettivo dei poteri riassume le funzioni tribunizie e di queste valorizza gli effetti principali.

Altra cosa è la funzione effettiva del *dux*, che, a tale titolo, dalle sue origini si inserisce nell'ordine tribunizio, aderente alle consuetudini del vicino continente, in ordine ai rapporti di diritto pubblico e di diritto privato; ed altra cosa la funzione magistraturale nominale attribuita dal titolo bizantino, quale sopravvivenza di una tradizione rimasta inefficace. Il rapporto *tribunus-populus*, che con le prime migrazioni si trasferisce nella laguna e continua anche nei primi tempi del reggimento ducale indigeno, si riproduce anche nel rapporto *dux-populus*, che solo si modifica col graduale sviluppo dell'influenza popolare analogamente, e forse più rapidamente, all'evoluzione, che si verifica nella terraferma, secondo un naturale processo di incremento delle energie indigene piuttosto che di sovrapposizione di elementi stranieri.

E ciò che si constata nell'ambito del diritto pubblico si rileva anche nel diritto privato. Il matrimonio, per quel che concerne il vincolo spirituale, è regolato dal diritto canonico; nelle conseguenze civili s'attiene alla norma romana, integrata dal naturale sviluppo consuetudinario sia nelle procedure e più specialmente in quegli usi esteriori, che col tempo si arrichiscono di fasto.[40] Ed

[38] Cfr. *Besta*, Il diritto, cit., p. 45.

[39] Origo cit., p. 167 sgg.

[40] *Besta*, Il dirrtto cit., p. 75 sgg. S'avverta però che degli istituti di diritto privato del periodo preorseoliano assai poco conosciamo, per assoluta deficienza di

è forse in questa manifestazione di festività, che accompagna il lieto evento, che trovano posto le infiltrazioni bizantine del periodo post-orseoliano, mentre l'originaria struttura romana tenacemente resiste a delinearne la figura. Le relazioni patrimoniale fra coniugi infatti non ammettono la comunione dei beni, ma piuttosto il sistema dotale romano con le modificazione, che il tempo naturalmente ha portato nella pratica dell'uso; e le procedure assai spesso si richiamano, *secundum usum patrie*, alla *consuetudo curie*, piuttosto che a disposizione codificata. Ma l'*usus* si riplasma sul presupposto della norma romana, piuttosto che su tradizioni bizantine o istituti germanici. A quella s'appellano la pratica e la scienza, sia la giurisprudenza che la dottrina, come poi raccolsero la *Ratio de lege romana* e i *Iudicia a probis hominibus lata*. Il richiamo *ad novella legum instituta servanda*[41] e ai precetti in *legibus piissimorum Augustorum dominorum nostrorum*[42] in materia di donazione sembra piuttosto sporadico e collegato a una tradizione notarile, ormai superata dalla effettiva situazione della vita pubblica e privata, e comunque assume figura di eccezione derogatoria a un diverso *usus*, quello che riconosceva un diritto di prelazione ai *propinqui* e ai *lateranei*. Anche se non si può ravvisare nella struttura familiare veneziana una sopavvivenza dell'ordinamento gentilizio romano[43], che da tempo, assai prima delle migrazioni nella laguna, si era dissolto nella stessa terraferma, la configurazione del diritto di *propinquitas* e di *lateranitas* trovava la sua radice nell'esigenza del sistema tribunizio, nel quale si riflettevano talune eredità gentilizie, di conservare l'unità patrimoniale del gruppo familiare e di quello tribunizio, con estensione dai *propinqui de prole* ai *lateranei*. D'altronde la contemporanea presenza in un medesimo istituto, quale quello successorio ed ereditario, di elementi, che trovano riscontro e nella norma bizantina e in quella longobarda induce a pensare, piuttosto che alla combinazione di due influssi opposti convergenti sul medesimo obbiettivo, alla spontanea naturale elaborazione su più lontana tradizione di una

documenti. Il patrimonio documentario veneziano comincia col sec. XI, dopo il periodo orseoliano, quando gia il *mos* e l'*usus* si è consolidato e forse si comincia a risentire l'influenza della dottrina e di regolamentazione legislativa. Comunque, la *consuetudo*, che domina ancora per un paio di secoli, conserva le traccie profonde della sua origine, quali sopravvissero traverso l'evoluzione dei tempi.

[41] Testamento di Giustiniano Partecipazio, 829 (*Cessi*, Documenti cit., p. 94).

[42] *Simonsfeld — Bellemo*, Documenti cit, p. 115, a 1028. Ma giova rilevare la differenza tra le *leges* richiamate dal documento chioggiotto e la *lex* del testamento partecipaziano, che si allaccia direttamente alle Novelle giustinianee.

[43] Giustamente il *Besta* (op. cit., p, 92) non ritiene che si deva vedere una influenza germanica nel diritto di prelazione di *propinqui* nella *proles* in occasione di alienazione di immobili, tenacemente persistente nell'uso romano non ostante le avverse costituzioni imperiali di Arcadio e Teodosio, e pensa piuttosto a una sopravvivenza del concetto romano della *gens*, inteso a mantenere la compatezza della *proles*, delle *gentes*, della *sclata*.

esigenza progressivamente maturata nella vita indigena per circostanze analoghe.

Nè influssi bizantini o longobardi valgono ad alterare la norma romana, che costituisce il substrato del diritto di proprietà, quanto la consuetudine dell'esercizio quotidiano, che lo integra e addatta al costante sviluppo sociale, in consonanza a quel che si verifica in terraferma. Non basta l'uso di un nome *(allodium)*, *(feudum)* per identificare la natura di un determinato rapporto, o l'evoluzione di un istituto (il diritto di prelazione) in armonia a necessità dettate dallo sviluppo per analogia di interesse.

D'altronde non bisogna dimenticare quale fu il processo di formazione della proprietà fondiaria nelle lagune da uno stato di occupazione[44] regolato secondo la norma romana e con applicazione del principio dell'interrotto possesso e della perscrizione trentennale[45], che ha lasciato traccia non solo nel diritto di prelazione del primitivo nucleo occupante, ma anche e più nella procedura di accertamento di legittima proprietà risalendo al proprio autore e fino alla terza generazione.[46] E nonostante la presenza di qualche nome *(guiffa)* anche la procedura delle *investitiones* per la validità dei trasferimenti di proprietà non attinge a norme esogene piuttosto che seguire la naturale evoluzione del principio romano, secondo il quale sono regolate le consuetudini relative alle servitù personali e reali, agli altri diritti reali (pegno, enfiteusi) e alle obbligazioni, sopratutto quelli derivanti da rapporti enfiteutici e livellari, dove la presenza di qualche termine *(feudum, vvadia)* o di qualche formula (il giuramento, che suggella i patti, le clausole penali, il *prostimo)* possono ugualmente indurre a trovarne la fonte o in strutture longobarde o in influenze bizantine piuttosto che nell'evoluzione di quel fondo romano, che ne costituisce il presupposto, sul quale si è inserita qualche espressione esterna per stretto processo analogico anzichè come elemento integratore sostanziale. Ed altrettanto si accerta anche nell'ordine procedurale in sede contenziosa sia in materia civile che in quella criminale, nel quale il *mos*, l'*usus* e la *consuetudo* si sviluppano sopra la struttura della norma romana secondo le esigenze di progressivo assetto della società veneziana, dalle forme più semplici

[44] Origo cit., p. 37 sgg.

[45] S'avverta che la prescrizione trentennale è accolta dalle stipulazioni caroline (Pactum Lotharii, c. 24) per l'esercizio dei diritti d'uso in terraferma ed è norma generale nei contratti enfiteutici e livellari, secondo la norma romana.

[46] *Besta*, Il diritto cit., p, 112 sgg. Il Besta (p. 109) intravvede una *impronta bizantina* nel fatto che il diritto di prelazione riguardava solo gli immobili — terre, paludi, case — e si esercitava nelle alienazioni, nell'enfiteusi, nella locazione a lungo termine, nella *fiducia* e nell'obbligo di intervento del dal giudice per autoressare il ritratto con apposita *proclamatio* e la divisione della terra tra gli aventi diritto in sede contenziosa. Ma non cita la fonte bizantina, cui la consuetudine, quale appare in una norma relativamente tarda, sarebbe stata attinta.

e sommarie dell'esercizio trinunizio al più sistematico funzionamento dell'organizzazione ducale, dal placito alla curia ducale.[47]

Nell'ambito del diritto privato, non meno che in quello del diritto pubblico, domina pertanto lo *ius civile*[48], il diritto comune, che procede dai precetti romani con estensione al diritto giustinianeo, cui si ispirò la tradizione notarile, ma non oltre questo. Le vicende, traverso le quali si configurò la struttura politica e sociale del ducato lagunare, non consentirono che influenze bizantine post-giustinianee e quelle franco-logobarde del prossimo continente si riflettessero sulla vita indigena a conformare istituti e procedure dell'*usus* integratore e modificatore della norma romana. La *lex* e l'*iudicium* del giudice sono dedotti dall'*usus* e dal *mos* e dalla *conscientia* ispirati dall'educazione romana, che tenacemente perdura nella vita locale. Il richiamo alle costituzioni bizantine è tardivo o quanto meno post-orseoliano: nè l'altrettanto tenace fedeltà ai capitoli franco-veneti dell'epoca lotariana significò adesione a un ordine giuridico valido per il territorio lagunare.

Quel testo, nato da un rapporto politico estraneo all'interesse del ducato[49], e successivamente integrato nella forma e nello spirito in armonia a diversa esigenza, dal punto di vista del diritto pubblico salvaguardava l'integrità territoriale del ducato, con il riconoscimento della sua *proprietas*[50]; ma nei riguardi del diritto privato le norme, che regolavano taluni rapporti, e precisamente lo *status* di circostanze di competenza territoriale del continente e perciò attinte al diritto longobardo, erano convenzionalmente fissate a maggior garanzia e tutela dell'interesse dei sudditi del ducato in terraferma[51], ma non prevedevano la loro applicazione ed estensione nell'ambito del territorio ducale.

Se si devono escludere usi e costumi bizantini, a prescindere dalla persistenza della originaria tradizione rispecchiata nei formulari e sopravvissuta automatica fino all'estinzione senza penetrare nei quotidiani rapporti di vita, a maggior ragione si devono escludere influenze di costumanze e tradizioni, di cui più fortemente risentì la vicina terraferma. Nè le investiture magistraturali, concesse dal governo orientale ai reggitori ducali, mantennero al territorio ducale, dopo il crollo esarcale, il carattere di *provincia* bizantina, nè i diplomi imperiali del governo occidentale trasformarono il ducato in una *provincia* dell'impero.

La persitenza di una tradizione bizantina, tutta formale ed esteriore, contraddetta dalla realtà della vita, sia nell'ordine pubblico che in quello dei rapporti privati, non fu sufficiente a sostituire o comunque a influenzare profondamente la tradizione romana, che per effetto dell'isolamento territoriale, che circondò gli immigrati, non risentì nemmeno i riflessi del contatto straniero diffuso nella terraferma. Non si può parlare di dominio straniero, che in un modo o in un altro limitasse o diminuisse l'esercizio degli attributi di sovranità. Nè l'intrigo fortunatiano alla corte carolina[52], nè l'*ordinatio* di Carlo Magno dell'806[53], nè la *perfidia* obeleriana dell'810[54], al pari della *collaudatio* arsafiana del reggimento realtino[55], valsero a mutare la fisionomia politica e morale del ducato, quale era stata configurata all'atto della migrazione e definita dalla rivolta del 727, quando ancora *nominalmente* il ducato era provincia bizantina di confine verso occidente.

L'esplicito riconoscimento d'un potere autonomo da altra sovranità, sancito dai capitoli lotariani, che costituirono lo statuto dei rapporti giuridici e politici con l'impero d'occidente, e la tacita sanzione accordata dall'impero d'oriente all'esercizio degli attributi sovrani, furono efficaci strumenti della sotanziale salvaguardia della originaria tradizione giuridica e politica, dalla quale potè svolgersi il *mos* nazionale senza subire influenze esterne. Quando queste si accentuarono, in virtù dell'ampliarsi e dell'intensificarsi delle relazioni e dell'attività economica oltre i confini dell'esiguo territorio, e dell'aumento di volume degli scambi internazionali e dei conseguenti contatti con tradizioni diverse, il *mos* e la *consuetudo* indigeni erano abbastanza consolidati da poter resistere a radicale modificazione di costume, sì che papa Gregorio poteva ancora constatare l'esistenza di un carattere romano in quest'oasi sopravissuta in un mondo, che aveva conosciuto l'apporto di altre civiltà. La politica *continentale* del quarto Candiano, che ospitò volontieri qualche costumanza esogena, non tornò gradita allo spirito indigeno, che violentemente reagì a *novità*, di cui non si poteva apprezzare la validità.[56] E se gli eredi dei Candiano furono lusingati a trovar riparo a una situazione di estrema difficoltà e delicatezza nella protezione imperiale[57], il loro proposito svanì per la naturale e spontanea, anche se tacita, reazione destata dall'ambiente avverso. La presunta estensione dell'esercizio di sovranità

[47] Cfr. *Besta*, Il diritto cit., p. 168 sgg.

[48] Testamento di Giustiniano Partecipazio, 829 (*Cessi*, Documenti, I, 94).

[49] Per la genesi del Pactum Lotharii, dal quale dipendono tutte le successive conferme e revisioni dei patti franco imperiali, dalla primitiva stipulazione franco-bizantina alla definitiva formulazione veneto-imperiale cfr. quanto scrissi in Le origini, cit., p. 175 sgg.

[50] Pactum Lotharii, c. 28. (*Cessi*, Documenti, I, 107; Le origini, p. 239).

[51] Pactum Lotharii, c. 27.

[52] Joh. Diac., Cronica, p. 101 sgg.

[53] Annales regni Francorum, ed. *Kurze*, ad a. 806.

[54] Annales regni Francorum, ed. *Kurze*, ad a. 810.

[55] Joh. Diac. Cronica, p. 105.

[56] Joh. Diac. Cronica, p. 139 sgg.

[57] Mi richiamo al noto capitolo aggiuntivo, che figura nella conferma di Carlo il grosso del Pactum Lotharii, secondo il quale l'imperatore garantiva la vita del duca contro eventuali attentati e sedizioni, destinato in realta a figurare nella rinnovazione del periodo ottoniano e del duca Tribuno Menio. Cfr. in proposito quanto scrissi in Le origini, p. 254 sgg.

imperiale sul ducato veneziano del tempo ottoniano[58], che critici moderni vollero intravedere in alcuni atti del governo ducale e nel suo comportamento politico, non sussiste: e se qualche inclinazione verso la politica continentale sopravviveva negli epigoni candiani, fu presto superata dalla reazione orseoliana. Ormai alla fine del sec. X e al principio del sec. XI la funzione e l'orientamento della vita veneziana erano ben definiti nelle sue attività marittime nelle sue iniziative autonome e nella sua fisionomia nazionale.

L'ampiezza dei traffici aveva tracciato la via, dall'Adraitico al Mediterraneo, che assicurava la vitalità del centro lagunare: il contatto con l'oriente si fece più stretto e intimo, ed è naturale che il fascino esercitato dagli splendori costantinopolitani si riflettesse anche sulle costumanze della vita quotidiana, in taluni riti e sopra tutto nell'arte. Ma la struttura romana della vita, quale si era consolidata nell'esperienza di secoli, non poteva ormai subire profonde alterazioni; sia negli istituti, che la governavano, sia nell'apparato giuridico, che la regolava, restava aderente a quella tradizione, da cui aveva ricevuto l'avviamento. Il bizantinismo veneziano post-orseoliano non fu tanto influente da sovrapporsi e sostituirsi all'eredità romana, che i profughi avevano portato con sè dall'originaria terraferma.

[58] Si veda la lunga polemica dibattuta in proposito. sopratttutto fra lo Schmeidler, il Lenel, il Mayer, il Kehr, ruassunta con un nuovo riesame critico, inteso ad avvalorare la tesi della dipendenza del ducato dalla sovranita imperiale al tempo degli Ottoni in *Uhlirz*, Die staatrechliche Stellung Venedig zur Zeit Kaiser Otto III, in Zeitschr. d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgesch. Germ. Abteilung, to. LXXVI, p. 82 sgg.

HALINA EVERT-KAPPESOWA, Łódź

QUELQUES REMARQUES SUR LA COLONISATION SLAVE

Le travail sur la colonisation slave dans l'Empire Byzantin n'a pas assez tenu compte de la recherche archéologique; sans vouloir diminuer la valeur des documents écrits il faudrait les étayer et, là où ils nous manquent, les remplacer dans une certaine mesure par les données que nous fournissent les fouilles. Malheureusement elles n'ont pas été poursuivies d'une manière systématique et suffisante sur les terrains de l'ancienne Byzance, mais ce n'est pas une raison d'ignorer ce qui a été accompli ailleurs et de ne pas le comparer àvec ce que nous savons déjà sur le sujet.

Les grands flots des migrations slaves se font remarquer dès la fin du V s.[1] Tandis que certaines de ces tribus s'établissaient entre l'Oder et la Vistule, leurs frères de race passaient le Danube et s'avançaient à l'interieur du Balkan. Les chroniqueurs s'efforcent à representer ces envahisseurs comme des barbares qui se plaisaient à devaster et depeupler le pays, mais ce témoignage mérite-t-il qu'on lui donne entièrement foi? Les fouilles ont mis à jour à Niemča, en Silésie, un bourg slavon fortifié, datant du V s.[2] et il parait incontestable qu'à partir de la fin du VI s. les Slaves ont deja appliqué pour la cultivation du sol des methodes ameliorées, intensifiées.[3] Les découvertes récentes ont prouvé que vers l'an 500 a. J. C. une considerable part du territoire de la Pologne était sous l'exploitation agricole.[4] On cultivait le millet, l'orge, le froment, le seigle, l'avoine.[5]

[1] *G. Ostrogorsky*, Geschichte der Byzantinischen Staates, Munchen 1952, rapporte les premières invasions au début du VI s. tandis que *F. Barišič* recule cette date à l'année 495 (Sbornik Radova, XXXVI, 1953, pp. 25—31).

[2] *K. Jażdżewski*, Atlas do prehistorii Słowian. (Atlas to the pre-history of the Slavs). Acta praehistorica Universitatis Lodzensis. Lodz, 1948/9, pp. 93—129.

[3] *W. Hensel*, Słowiańszczyzna wczesnośredniowieczna, (Le monde slave aux débuts du M. Age. Varsovie 1956. pp. 23. Selon *J. Obrębski*, Rolnictwo ludowe wschodniej części półwyspu Bałkańskiego. — L'agriculture populaire dans l'est de la péninsule Balcanique. ed *Lud Slowiański*, Varsovie 1929—1930) ce sont les Slaves qui auraient apporté à Byzance le binoir. (p. 22.).

[4] *M. Strzemski*, Przemiany środowiska geograficznego Polski jako tła przyrodniczego rozwoju rolnictwa na ziemiach polskich. (Les transformations du milieu géographique en Pologne). Kwartalnik Historii Kultury Materialnej, IX, 1961, 3. pp. 331—352. Varsovie.

[5] *M. Klichowska*, Znaleziska zbóż na terenie ziem polskich od neolitu do XII w.n.e. (Les trouvailles des céréales sur les terrains polonais à partir de l'âge de pierre

A cette époque aussi les Slaves avaient déjà connaissance d'un bon nombre des outils agricoles, comme la charrue, le binoir, le moulin à bras, des couteaux, des quenouilles et au début du VIII s. des soufflets et des fourneaux de forge.[6] Il est probable que ce sont eux qui aient apporté certains de ces outils à Byzance, car ceux qui sont venus se fixer là n'étaient probablement pas sur un niveau de civilisation beaucoup inférieur aux habitants de la vallée de la Vistule et de l'Oder. Rappelons ici le témoigange de Miracula Sti Demetrii: pendant le second siège de Thessalonique — donc vers la prémiere moitié du VII. s. les Slaves de Macédoine approvisionnent la ville.[7] Aussi sa prise n'est pas dans leur interêt.

Le fait qu'ils etaient laboureurs, au moment de leur pénetration dans la péninsule est d'une grande importance: premièrement l'agriculture est l'élement fondamental de la structure d'un état médieval et par consequent ceux qui s'en occupent jouent un role important dans l'économie de l'état, ensuite il ne faut pas oublier que les peuplades pastorales sont dispersées, tandis que les cultivateurs s'établissent en groupes plus denses(chez les tribus pastolares la densité de la population se chiffre par une jusqu'á deux personnes par un klm. carré, et chez les tribus pastorales — neuf personnes par un klm. carré), ils s'enracinent là où ils s'installent et s'ils s'installent en masses, comme c'était le cas pour les Slaves, ils apportent avec eux leurs méthodes de labeur, leurs habitudes de vie. A Byzance les nouveau-venus se sont assimilés, en cédant à une civilisation beaucoup supérieure à la leur, mais ce processus fut lent.

Un groupe considerable, dense, comporte une organisation tant soit disciplinée, donc la question se pose quelle était l'organisation des Slaves sur le sol byzantin. Ni les sources disponibles ni l'état de recherches ne nous permettent de résoudre ce problème, mais il est logique de supposer qu'ils ont apporté, et pendant un certain temps gardé, le régime qui leur était propre. On a supposé que ce régime était celui de communauté territoriale et qu'ils l'ont importé à Byzance. Cette question a été beaucoup discutée, mais si sous ce terme on entend que la surface agraire d'un village constitue une proprieté commune, que cette surface est divisée en lots égaux et que ces lots sont périodiquement distribués parmi tous les habitants mâles dudit village, il a été jusqu'à présent impossible de prouver l'existence d'un système pareil chez les Slaves.

Mais il existe une autre communauté — communauté de famille, lorsque toutes les personnes qui composent une grande famille patriarcale labourent en commun le terrain qu'ils possèdent

jusqu'au XII s. n. è.) Kwartalnik Historii Kultury Materialnej, IX, 1961, 4, pp. 675—701.

[6] *R. Burzyński*, Compte-rendu de recherches faites récemment par W. Hensel à Łazy (le terrain du départament de Kielce). Polityka. 37, 1961, p. 12. Varsovie.

[7] P. Gr. CXVI, ed. *Migne*. Sti Demetrii Martyri Acta, c. 1353.

et jouissent en commun des fruits de leur exploitation. Une association pareille persiste en Pologne encore au XI et XII ss. et il est possible que les Slaves en ont conservé les formes pendant leurs migrations. Certains de nos byzantinistes sont d'avis que la seule communauté qu'ait connu le village byzantin était une responsabilité collective envers le fisc. Régime qui nous est connu depuis la Basse Antiquité et qui a survecu à Byzance. Une pareille association familaiale, qui d'ailleurs se laisse noter à Byzance à partir du X s., avait pu persister chez les Slaves lorsqu'ils se sont établis dans l'Empire. Il est possible même que ce régime leur ait facilité de se plier aux méthodes fiscales byzantines: habitués à une communauté des biens au sein d'une grande famille patriarcale, ils auraient accepté comme naturel le commune responsabilité fiscale, étendue à un village.

La communication fut suivie des remarques de M. *P. Lemerle* et Mme *H. Glykatzi-A rweiler*.

JADRAN FERLUGA, Beograd

SUR LA DATE DE LA CRÉATION DU THÈME DE DYRRACHIUM

On s'est assez occupé du problème de la fondation des thèmes dans l'Empire byzantin mais beaucoup moins de celui de la création des divers thèmes. Si l'on veut savoir quelles régions se trouvaient dans la possession effective de l'Empire byzantin, c'est-à-dire celles qui ne reconnaissaient pas seulement d'une manière nominale sa souveraineté mais était réellement soumises à l'autorité byzantine, il faut déterminer l'extension du régime des thèmes.[1] C'est bien pour cette raison que la date de la création d'un thème indique le pouvoir réel de l'Empire dans une région déterminée, car il n'y a d'administration byzantine plus on moins régulière que là où le régime des thèmes a été introduit.

L'Empire byzantin se trouvait, à partir du VII[e] siècle, devant la nécessité de faire face aux Slaves, qui avaient occupé presque toute la péninsule balkanique, et par conséquent à Constantinople on devait penser à la reconquête des régions perdues. Les mesures militaires de reconquête eurent pour résultat, dans le domaine administratif, la création des thèmes là où le pouvoir impérial venait de se réinstaller solidement. Ce fut ainsi que furent créés en Europe les thèmes de Thrace et de Hellade, dans la deuxième moitié du VII[e] siècle, mais cette situation demeura longtemps inchangée.[2]

Dès la fin du VIII[e] et pendant la première moitié du IX[e] siècle un grand effort fut fait pour soumettre de nouveau à l'administration directe de l'Empire au moins une partie de la péninsule balkanique. Si on en juge par les thèmes qui ont été créés dans cette période on voit que l'Empire byzantin consolida sa position dans la péninsule, tout particulièrement dans les régions côtières.

---

[1] *G. Ostrogorsky*, Histoire de l'État byzantin, Paris 1956, 223.

[2] *Ostrogorsky*, Histoire, 163, 223. Cf. aussi *P. Lemerle*, Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VIIIe siècle, Rev. hist., 211 (1954), 307—308. Mesure semblable fut la création de la clisure du Strymon pendant le règne de Justinien II (De thematibus, éd. Pertusi, 88—89). Cf. *J. Ферлуга*, Ниже војно-административне јединице тематског уређења, Зборник радова Виз. Инст., 2 (1953), 77 et *M. Рајковић*, Област Стримон и тема Стримон, ib., 5 (1958), 1 sq.

Il faudra attendre les grandes victoires de Basile II (976—1025), du commencement du XIe siècle, pour que toute la péninsule balkanique soit revenue sous l'autorité de l'Empire.

Vers la moitié du IXe siècle dans la péninsule des Balkans existaient les thèmes suivants: de Thrace et de Hellade, de Macédoine, du Péloponnèse, Céphalonie, de Thessalonique et de Dyrrachium.[3] La date de la fondation des thèmes de Macédoine et du Péloponnèse est assez bien connue.[4] On en sait moins pour les autres trois thèmes, c'est-à-dire pour celui de Céphalonie, de Thessalonique et de Dyrrachium.

En ce qui concerne Céphalonie, on suppose, d'ailleurs avec assez de raison, que le patrice Paul qui commandait en 809 la flotte grecque opérante contre Pépin à Venise, soit le premier stratège de ce thème que les sources mentionnent. Ce thème aurait été créé dans les premières années du IXe siècle, donc pendant le règne de Nicéphore Ier (802—811).[5]

En ce qui concerne les deux autres thèmes la date de leur création est difficile à préciser. Le thème de Thessalonique est en tous cas antérieur au Tactikon d'Ouspenskij (entre 845 et 856), car dans la Vie de Grégoire le Décapolite est mentionné, vers 836, un protocancellaire faisant partie de l'office du stratège.[6] En tous cas l'information de la vie de Grégoire le Décapolite recule la date de la création du thème de Thessalonique de la moitié du IXe siècle vers ses débuts, car il a du certainement être créé avant 836.

En ce qui concerne Dyrrachium, faute de sources, plusieurs hypothèses ont été faites sur la date de sa création. Dans le Taktikon d'Ouspenskij le stratège de Dyrrachium a trouvé sa place dans

[3] *Ф. И. Успенский*, Византийская табель о рангах, Изв. Русс. арх. инст. в К/поле III (1898) 113 et. 115 (d'or en avant Takt. Ousp.). Pour la date de la compositon, voir *Г. Острогорски*, Тактикон Успенског и Тактикон Бенешевића, Зборник радова Виз. Иист., 2 (1953) 39 sq.

[4] En dernier lieu cf. *Ostrogorsky*, Histoire, 223 et n. 1 et 2, avec la bibliograpie antérieure. Voir aussi *D. A. Zakythinos*, Ἅγιος Βάρβαρος, extrait à part du thome Ἐις μνήμην Κ. Ι. Ἀμάντου, Athènes 1960, 452 et n. 3.

[5] Einh. Annal. M. G. H., SS. I, 196 sq.: . . . Paulus, Cefaleniae praefectus. „Paefectus" ne doit pas obligatoirement correspondre à stratège, mais il l'est très probablement dans ce cas-ci; cf. *J. Ферлуга*, Византиска управа у Далмацији, Београд (1957), 49-52 et aussi Zakythinos, o. c., 452 n. 4. Pour le thème de Céphalonie voir encore: *Ostrogorsky*, Histoire 223 et n. 3; *J. B. Bury*, A History of the Eastern Roman Empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I (A. D. 802—866), London 1912, 224; *Fr. Dvornik*, Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance, Prague 1933, 12 considère que Céphalonie devint probablement thème au cours du VIIIe siècle sur la foi d'un molybdobulle publié par *Б. А. Панченко*, Каталог моливдулов, Русс. арх. инст. в. К/поле, Изв. русс. арх. инст. в К/поле XIII (1908), 117—118. Je crois qu' *Ostrogorsky*, 1. c., rejette avec raison les conclusions de Dvornik. *Dvornik*, ib. 88, attribue d'ailleurs à l'empereur Théophile la réorganisation du thème de Céphalonie, mais il n'est pas du tout clair de quelle espèce de réorganisation il s'agit.

[6] Vie de Saint Grégoire le Décapolite, éd. *Dvornik*, 62/22 et aussi Introd. 36. Cf. Ostrogorsky, Histoire 224 et n. I.

la première catégorie des fonctionnaires impériaux.[7] Mais ce thème a dus certainement exister déjà bien avant cette date. Bury, cet excellent connaisseur des problèmes administratifs et en particulier du IXe siècle, considérait que la menace arabes dans l'Adriatique et des côtes occidentales de la Grèce, joua son rôle dans la fondation du thème de Dyrrachium. Dyrrachium jouissait d'un certain degré d'indépendance, comme les villes de la voisine Dalmatie impériale, et devait être un archontat.[8] Si il en est ainsi, continue Bury, on peut comparer cette politique à celle de Théophile qui envoya un stratège dans les »climata«, qui contrôlait aussi les magistrats locaux de Cherson.[9] Dvornik attribue lui aussi à l'énergique empereur Théophile la création des thèmes de Dyrrachium et de Cherson et la réorganisation administrative de la Dalmatie[10], tandis que le thème de Thessalonique aurait été fondé sous Nicephore Ier.[11] Ostrogorskij ne se prononce par sur la date de la fondation des thèmes de Thessalonique et de Dyrrachium, mais il propose qu'il vaut mieux supposer que leurs fondations eurent lieu en même temps.[12] Certes il faut être prudent mais ne serait-il, peut-être, juste de lier la fondation du thème de Dyrrachium à celle du thème de Céphalonie? La thème de Céphalonie fut crée au commencement du IXe siècle avec le but d'assurer la thalassocratie byzantine dans l'Adriatique et dans la mer Jonienne. Dans l'Adriatique les positions byzantines étaient très affaiblies: dès les débuts du IXe siècle les Francs avaient fait leur appariton en occupant Venise et une partie, ou peut-être, toute la Dalmatie. Certainement les Francs ne représentaient pas sur mer un grand danger, et en tous cas les Arabes étaient le véritable ennemi, mais les succès territoriaux des Francs avaient affaibli l'influence byzantine sur les côtes adriatiques jusqu' aux frontières de la région de Dyrrachium. On devait à Constantinople prendre des contremesures militaires ainsi qu' administratives pour empêcher un éventuelle élargissement du pouvoir franc et pour créer des bases solides surtout con-

[7] Takt. Ousp., 115: ὁ πατρίκιος καὶ στρατηγὸς τοῦ δυρραχίου.

[8] *Bury*, Eastern Roman Empire, 224 et n. 6. Cf. Takt. Ousp., 124: οἱ ἄρχοντες τοῦ δυρραχίου et comme nous l'avons montré ailleurs (*Ферлуга*, Ниже војно-административне јединице, 88—93) il s'agit d'une forme de gouvernement local qui à continué à exister, en mesure réduite naturellement, même après l'introduction du régime des thèmes. Pour la Dalmatie en particulier, dans cette période: *Ферлуга*, Византиска управа у Далмацији, 38 sq.

[9] *Bury*, Eastern Roman Empire, 224. *J. B. Bury*, The naval policy of the Romain Empire in relation to the Western provinces from the 7-th to the 9-th century, dans Centenario della Nascita di Michele Amari, t. II, Palermo 1910, 30-31 attribue la fondation des thèmes de Nicopolis, Dyrrachium et Céphalonie à Michel III.

[10] *Dvornik*, Les légendes, 12 et 88. C'est probablement pour des raisons de caractère général que Dvornik a abouti à cette conclusion. Pour Cherson c'est tout à fait exact, mais la Dalmatie devint thème une trentaine d'années plus tard (cf. *Ферлуга*, Византиска управа у Далмацији, 70).

[11] *Dvornik*, Les légendes, 9.

[12] *Ostrogorsky*, Histoire 224 et n. 1; voir aussi p. 236 où il me semble qu'il incline à dater la création de ces thèmes vers le début du IXe siècle.

tre le danger arabe mais aussi pour récupérer les positions perdues dans l'Adriatique. Plusieurs expéditions navales furent envoyées dans l'Adriatique et à la fin Venise et les villes de la Dalmatie impériale retournèrent à l'Empire.[13] Toutes ces expéditions venaient ou de Constantinople ou des bases byzantines sur l'île de Céphalonie comme le semble prouver le fait qu'en 808 et 809 le stratège de Céphalonie commandait la flotte byzantine en action dans l'Adriatique du nord.[14]

Il est difficile de fixer la date de la création du thème de Dyrrachium, mais il y a de très bons indices qui font reculer cette date vers les débuts du IXe siècle. Il s'agit d'abord d'une inscription épigraphique d'Ulcinj (it. Dolcigno), ville côtière au nord-ouest de Dyrrachium, qui malheureusement n'a pas encore été publiée, et où sont mentionnés les empereurs Léon et Constantin alors régnants.[15] Il s'agit évidemment de Léon l'Arménien (813—820) et de son fils Constantin, co-empereur depuis le 25 décembre 813.[16] On ne peut pas prendre cette inscription comme preuve de l'existence du thème de Dyrrachium entre 813 et 820, car, l'archontat de Dyrrachium, qui a existé jusqu'au moment où cette région devint thème, etait en relations plus ou moins étroites avec Constantinople, comme d'ailleurs l'était la voisine Dalmatie impériale.[17] En tous cas cette inscription prouve que l'influence byzantine dans la région de Dyrrachium était assez grande.

Une preuve directe de l'existence du thème de Dyrrachium au moins une vingtaine d'années avant la compilation du Taktikon d'Ouspenskij se trouve dans la correspondance de Théodore Studite. Dans une lettre (No. 157) à Antoine de Dyrrachium concernant le baptême fait par nécessité, entre autres est mentionné »... Θωμᾶς ὁ ὕπατός τε καὶ χαρτουλάριος«.[18] Plusieurs questions se posent: il faut, d'abord, tâcher de fixer la date de cette lettre pour voir si l'archevêque Antoine était à Dyrrachium au moment ou Théodore lui écrit et si par conséquent les événements dont on parle dans la lettre se déroulèrent dans la région de Dyrrachium. Enfin il nous faut répondre à la question qui était le chartulaire.

[13] *Ферлуга*, Византиска управа у Далмацији, 46—49.

[14] *D. A. Zakithinos*, Le thème de Céphalonie et la défense de l'Occident, L'Hellénisme Contemporain, 1954, 303—312, où l'auteur souligne que le péril arabe a joué un rôle prépondérant dans la fondation de ces thèmes. Voir aussi du même auteur, "Ἅγιος Βάρβαρος, 452—453.

[15] Ja dois cette information au prof. J. Kovačević et je l'en remercie encore une fois. Ulcinj était une des forteresses du thème de Dyrrachium (De admin. imp., cap. 30, 95—97 éd. *Moravcsik-Jenkins*): „... ἡ δὲ Διόκλεια πλησιάζει πρὸς τὰ καστέλλια τοῦ Δυρραχίου, ἤγουν πρὸς τὸν Ἐλισσὸν καὶ πρὸς τὸ Ἐλκύνιον καὶ τὸν Ἀντίβαριν ...".

[16] *E. Kornemann*, Doppelprinzipat und Reichsteilung in Imperium Romanum, Leipzig — Berlin 1930, 176.

[17] Pour les relations de l'archontat de Dalmatie avec le gouvernement central cf. *Ферлуга*, Византиска управа у Далмацији, 61—64.

[18] *Migne*, P. G., 99, No. 157, col. 1492 C.

Nous devons donc revenir pour un moment à la lettre que Théodore Studite écrivit à Antoine de Dyrrachium.[19] Théodore reproche d'abord à l'archevêque de lui avoir écrit en termes trop flatteurs, mais il passe très vite à exposer l'action du frère Eraste (Ἔραστος) qui, n'étant pas prêtre avait baptisé des enfants. Si une telle action est faite par nécessité, continue Théodore, elle est tout à fait justifiable. Il existe des preuves qu'il en fut ainsi. Le premier témoin qu'il fut ainsi et qui obligea Eraste même à cette action est un homme très pieux et prudent ainsi qu'illustre, Thomas le consul et chartulaire; cette circonstance est connue par Jacques, moine très religieux et qui n'a rien de commun avec l'hérésie et par Euthyme autre moine qui avait subi la persécution. Théodore conclut sa lettre en expliquant qu'il avait interdit à Eraste de chanter sa palinodie non parce qu'il avait été lui la cause de discordes dans ces lieux (ἐν τοῖς αὐτόθι) mais à cause des scandales incorrigibles; qu'il soit absolut de ses crimes et qu' Antoine lui pardonne.

Malheureusement on ne connait pas l'ordre chronologique de toutes les lettres de Théodore Studite, et en particulier c'est assez difficile de dater celle-ci. Les éditeurs des Acta Albaniae la datent entre 813 et 826, mais en s'appuyant sur un passage de la lettre, notamment sur les mots: »... Εὐθύμιος, ἕτερος αἰδέσιμος μονάζων, καὶ δεδιωγμένος...« ils restraignent la chronologie à la période entre 821, lorsque sous Michel II les persécutions diminuèrent, et 826, date de la mort de Théodore.[20] Les seuls éléments qui se trouvent dans cette lettre et qui pourraient aider à la dater sont les suivants: le frère Eraste, d'ailleurs inconnu, Thomas le chartulaire, lui aussi inconnu[21], les deux moines Jacques et Euthyme et enfin Antoine lui-même.

Jacques pourrait être le compagnon de S. Thaddée qui fut lui aussi une des victimes de Léon l'Arménien et qui, flagellé comme lui, traîna encore pendant quelques années une existence languissante.[22] Baronius date la lettre dans laquelle Théodore annonce le décès de Jacques en 818.[23] Euthyme pourrait être le même qui refusa de reconnaître le nouveau archevêque de Thessalonique, monté sur le siège archiépiscopal depuis que Joseph, le frère de

[19] *Migne*, P. G. 99 col. 1484, 1492 et 1493, Epist. lib. II, No. 157.

[20] A. A., I, No. 53, p. 13 commentaires. А. П. Доброклонский, Преп. Θеодр, исповедник и игумен студийский, II р, Одесса 1914, 1453 Maponlesuimes date, oumieuk 823.

[21] Ce Thomas n'est pas à confondre avec le Θωμᾶς δυσύπατος, *Migne*, P. G., 99, col. 949. Cf. *P. J. Alexander*, The Patriarch Nicephorus of Constantinople, Ecclesiastical Policy and Immage Worship in the Byzantine Empire, Oxford 1958, 153 et n. 5, 134. Le sceau de Thomas, disipathe et chartulaire, publié par *K. M. Konstantopoulos*, Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα, Athènes 1917, No. 588, p. 348, pourrait se référer au même personnage.

[22] *Migne*, P. G., 99, col. 659—660 et 1353, 1356. Cf. *Ch. Van de Vorst*, La Petite Catéchése de S. Théodore Studite, Anal. Boll. 33 (1914), 36.

[23] Cité d'après *Migne*, P. G., 99, Epist. II, No. 100, col. 1353—54.

Théodore de Stoudion, en fut chassé en 809, et à cause de cela reçut bon nombre de coups de foult et de nerfs de boeuf.[24]

La lettre de Théodore Studite à Antoine de Dyrrachium, dont la date nous intéresse ici, serait donc antérieure à 818, date probable de la mort de Jacques. Mais comme il s'agit d'une période plus ou moins tranquille, qui vint après les persécutions, il pourrait bien s'agir du règne de Michel Ier Rangabé (811—813) ou des débuts du règne de Léon l'Arménien jusqu'au commencement de 815. Rien dans la lettre ne nous empêche de la dater entre 811 et 815[25], à une exception près: est-ce que les deux moines étaient en ce temps là à Dyrrachium? Nous ne le savons pas car les sources sont muettes sur ce point. Les autres éléments de la correspondance de Théodore Studite sur Antoine ou sur un archevêque de Dyrrachium pourraient ne pas se référer au même personnage.[26]

Dans cette même période vécut un autre Antoine assez bien connu par la Vie de Saint Théodora de Thessalonique.[27] Cette Vie relate justement avec beaucoup de détails la vie d'Antoine l'Homologuète. Antoine était le frère de Théodora[28], il devint archevêque de Dyrrachium — ... ἀρχιεπίσκοπος τοῦ Δυρραχίου καθίσταται... mais monté sur le trône épiscopal et conduisant en bon pasteur son troupeau, apparut de nouveau l'hérésie — ... ἀρτιφανὴς αἵρεσις — c'est-à-dire que l'hérésie réapparut sous Léon l'Arménien.[29] Antoine était iconodoule et il resta fidèle à ses idées; il lui fut ordonné de paraître devant le basileus mais il ne perdit pas son courage et il répondit au basileus avec un long discours en faveur des icones.[30] Voyant que l'orateur allait convaincre son entourage le basileus ordonna de l'amener. Antoine fut maltraité et envoyé en exil mais la Vie ne donne pas le nom du lieu. Après l'avènement de Michel II (820—829) il rentra de l'exil mais il reçut l'ordre de vivre seul chez lui — Οἴκοι μένειν ἐγκελευσάμενος ἤρημον. — Lorsque l'iconoclasme prit fin il devint métropolite de Thessalonique, où il succéda à Léon, mais il mourut très vite, le 2 novembre de la 7e indiction (843).[31] Ce n'est pas ici le cas de résoudre le problème de l'identité d'Antoine de Dyrrachium de la correspondance de Théodore avec Antoine l'Homologuète.[32] En tous cas les données des lettres de Théodore ne semblent pas être en contradiction avec celles de la Vie de St. Théodora et il y a certainement beaucoup d'éléments qui parlent en faveur de l'indentification des deux personnages. Pour ce qui nous intéresse ici Antoine fut donc archevêque de Dyrrachium quelque temps avant l'avènement au trône de Léon V l'Arménien et il vécut certainement dans son diocèse jusqu'à 815, quand recommencèrent les persécutions des iconophiles. Il résulte clairement de la lettre No. 157 qu' Antoine était dans son diocèse da Dyrrachium car Théodore lui écrit qu'il avait empêché Eraste de chanter sa palinodie non parce qu'il avait été la cause de discordes dans ces lieux — ἐν τοῖς αὐτόθι — mais pour d'autres raisons.[33] Si l'on n'accepte pas la date que nous venons de proposer pour la lettre No. 157 elle aurait été alors écrite entre 821 et 826. La Vie de St. Théodora de Thessalonique nous relate en effet qu' Antoine, archevêque de Dyrrachium, rentrà chez lui après l'avènement de Michel II et qu' il dut vivre retiré. Il dut donc rentrer à Dyrrachium mais on ne sait pas combien de temps cet ordre fut en vigueur. Si Antoine de la correspondance de Théodore et celui de la Vie de St. Théodora sont le même personnage, et cela me semble

[24] *Migne*, P. G., 99, col. 1097 A. Cf. J. *Pargoire*, Saint Joseph de Thessalonique, E. O. 9 (1906), 281—282; *Ch. Van de Vorst*, La translation de S. Théodore Studite et de Joseph de Thessalonique, Anal. Boll. 32 (1913), 41 et n. l. Baronius date en 809 la lettre où Théodore raconte comment Euthyme fut maltraité; *Migne* P. G., 99, Epist. I, No. 51, col. 1096—1097, 1100.

[25] Dans la lettre, col. 1492 A, on parle d'hérésie. Que Théodore se référait aux décisions de l'assemblée de janvier 809 et appelait l'affaire moechienne d'hérésie voir *R. Deevreesse*, Une Lettre de S. Théodore Studite relative au synode moechien (809), Anal. Boll. 68 (1950), 50—51, 53.

[26] Théodore envoie une lettre Ἀντονίῳ ἐπισκόπῳ (*Migne* P. G., 99 col. 1628—1629) que les éditeurs des A. A., I, p. 13 date entre 821—826, mais dans cette lettre Théodore annonce à Antoine le décès de Michel de Synnade et celui d'Athanase de Paulopetro, qui, comme l'a montré *J. Pargoire*, Saints Iconophiles, E. O., IV (1901), 348—350 et 356, sont morts le 23 mai 826, respectivement le 22 février 826. La lettre doit donc être écrite après le 23 mai 826 et avant le 11 novembre 826, date de la mort de Théodore. Cf. aussi *Ch. Van de Vorst*, La Petite Catéchèse de S. Théodore Studite, Anal. Boll. 33 (1914), 37 mais il ne dit rien sur Antoine. *Le Quien*, Oriens Christianus, t. II, col. 243 et *L. Petit*, Les évéques de Thessalonique, E. O. IV (1901), 217 identifient l'évêque Antoine avec Antoine, archévêque de Dyrrachium. On ne peut pas exclure qu'ils'agit du même personnage, car dans la correspondance de Théodore il y a souvent confusion dans les titres. Dans une autre lettre (*Migne*, P. G., 99, col. 1632 A) Théodore loue l'archévêque de Dyrrachium, dont il ne donne pas le nom, d'avoir relevé le moine *Danys*. Dans ce cas encore *Le Quien*, ib., et *Petit*, ib., considèrent qu'il s'agit d'Antoine, archévêque de Dyrrachium.

[27] *Арсений*, Житие и подвиги св. Θеодоры Солунской, Юрьев 1899 (d'or en avant Vie de Théodora), 5; Pour la Vie de Théodora cf. Bibliotheca Hagiographica Graeca, par *F. Halkin*, Bruxelles 1953, t. II, 273 et *H. G. Beck*, Kirche und Theologische Literatur im byzantinischen Reich, München 1959, 563—564.

[28] Vie de Théodora, 5.

[29] Ibidem, 6 et 7.

[30] Ibidm, 7; le discours p. 8—10, chap. 13—15.

[31] Ibidem, 10—11.

[32] Les éditeurs des Acta Albaniae t. I, dans le commentaire au No. 53, p. 13, expriment leur doute (forsan) sur l'identité de nos deux personnages. *Ed. Kurtz*, dans le compte-rendu [B. Z. II (1893), 302 sq.] de la publication par *V. Vassiljevskij* d'un code de la Bibliothèque synodale de Moscou (Журнал Мин. нар. Просв., 1886, t. 248, fasc. de nov.) ne se prononce par sur ce problème et donne en résumé simplement la Vie d'Antoine l'Homologuète (p. 313). *P. N. Papageorgiu*, Zur Vita der hl. Theodora von Thessalonique, B. Z. X (1901), 145—158 à propos de l'édition par Arsenij (voir n. 26) ne se prononce pas non plus sur cette question (p. 151). *Le Quiens*, Oriens Christianus, Paris, 1740, t. II, col. 243 et *R. Aigrain* dans le Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique, Paris 1924, III, 742, s. v. Antoine sont contraires à l'identification, tandis que *Petit*, Les évêques de Thessalonique, E. O. IV (1901), 217 l'accepte complètement. Cf. *F. Dvornik*, Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle, 85—86; *P. J. Alexander*, The Patriarch Nicephorus of Constantinople, Oxford 1958, 144.

[33] *Migne*, P. G., 99, col. 1493, et la traduction latine, ib. col. 1494: Non igitur, vir sancte, quod discordiae *illis in locis* auctor fuerit, sed propter perversa scandala...

fort possible, alors Antoine exerça avant 826 ses fonctions d'archevêque à Dyrrachium. Donc, en résumant, les faits dont Théodore parle dans sa lettre No. 157 se passèrent entre 811 et 826 dans le diocèse de Dyrrachium.

Il y avait, donc, dans cette même période à Dyrrachium un chartulaire, dont le nom était Thomas et qui avait le rang de consul. Dans la correspondance de Théodore il y a d'autres personnages de ce nom qui pourraient être pris en considération excepté Thomas dishipate dont on a parlé plus haut.[34] Il nous une lettre Thomas, chartulaire lui aussi, à qui Théodore écrivit une lettre regardante les droits des fondateurs d'un monastère.[35] Malheureusement, nous n'avons pu trouver dans cette lettre un élément, sauf le titre de chartulaire, permettant d'identifier, avec un plus grand degré de certaineté, ce Thomas avec celui de la lettre à Antoine de Dyrrachium. Nous non plus n'avons pas trouvé des éléments pour la dater: on ne voit pas de quel monastère il s'agit, ni qui était ce Georges mentionné comme conseilleur de Thomas. Il pourrait au fond s'agir du même Thomas, le contenu n'excluant pas qu'il aurait put vivre à Dyrrachium.

Il nous reste maintenant à voir de quel chartulaire il s'agit. Vers la moitié du IXe siècle il y avait dans l'administration byzantine, d'après le Taktikon d'Ouspenskij, un certain nombre de chartulaires. Or, dans le cas de Thomas on ne doit prendre en considération que les chartulaires qui avaient le rang de consuls et qui étaient placés dans la quatrième »classe«. On peut abstraire ainsi de touts les chartulaires de la première à la troisième »classe«, mais on peut aussi dans cette même quatrième »classe« éliminer les chartulaires du rang de stratorès, de candidats, de tribuns etc., qui étaient d'un rang inférieur à celui de consuls. Le nombre de chartulaires qu'on peut donc prendre en considération dans notre cas se restreint de beaucoup et en éliminant parmi les chartulaires de rang consulaire ceux qui presque certainement ne pouvaient pas se trouver à Dyrrachium (des anatoliques, des scholes, des tagmes, de l'armement, des maisons sacrées) il y a presque pas de doute que des trois groupes de chartulaires qui restent — τοῦ γενικοῦ, τῶν θεμάτων, τοῦ στρατιωτικοῦ — Thomas appartenait à cel des thèmes.[36] Théodore de Studion aurait autrement spécifié de quel chartulaire il s'agissait et comme, au surplus, le contenu de la lettre à l'archevêque de Dyrrachium laisse la nette impression que Thomas vivait dans cette ville, il n'y a pas de doute que celui-ci était bien chartulaire du thème de Dyrrachium.

[34] Voir note 21.

[35] *Migne*, P. G., 99, Epist. II, No. 159, col. 1497, 1499.

[36] Takt. Ousp., 127, 128, 129: içi se trouvent les chartulaires de la quatrième „classe".

Les monuments sigillographiques confirment aussi que dans cette période il y avait des chartulaires des thèmes du rang d'hipat ou consul: un ὕπατος καὶ χαρτουλάριος Κεφαληνίας est confirmé par un sceau du VIIIe—IXe siècle[37], un autre en Italie méridonale.[38] Le chartulaire du thème faisait partie de l'office du stratège, mais comme par ses fonctions il dépendait aussi du logothète τοῦ σρατιωτικοῦ, il faisait ainsi encore partie de l'office de ce dernier. Il tenait les registres où étaient inscrits les noms des soldats du thème, à l'administration duquel il était rattaché; il tenait en outre les registres de l'argent reçu, des dépenses et des payes des officiers et des soldats.[39] Si à Dyrrachium il y avait un fonctionnaire thématique — dans ce cas un chartulaire — cela veut bien dire que le régime des thèmes y avait été introduit.[40]

Il y a encore un autre élément qui pourrait parler en faveur de ce fait. Dans la lettre à Antoine de Dyrrachium Théodore Studite loue le frère Eraste de n'avoir pas eu peur de dénoncer des adultères à ceux qui pouvaient les empêcher et même quand la κομιτίσσα voulut lui tendre des pièges il ne fut pas effrayé de voir ce qu' on devait faire.[41] Qui était cette κομιτίσσα à Dyrrachium? Dans l'office du stratège du thème il y avait un comte de la tente — κόμης τῆς κόρτης — dont les fonctions étaient de s'occuper de la sureté du stratège, en ville du palais, dans le campement de la tente; de dresser la tente pendant les expéditions, de faire de rondes de nuit etc.[42] Cette »comtesse« pourrait donc être la femme du comte de la tente, car souvent les femmes étaient appelées d'après les fonctions ou les titres de leurs maris, comme par ex.: archontissa, magistrissa, couropalatissa, hipatissa[43] ou encore doukissa et stratigissa.[44]

On peut donc tâcher maintenant de résumer les résultats de l'analyse des lettres de Théodore le Studite. La présence d'un chartulaire est une preuve sûre de l'existence du thème de Dyrrachium certainement avant 826, probablement avant 815; mais il y a encore des preuves subsidiaires, telle l'inscription d'Ulcinj et la mention d'une comitissa. On n'a pas pu, malheureusement, aboutir à une date plus exacte de la création du thème de Dyrrachium, mais maintenant on possède, nous le croyons, le terminus ante quem de la fondation.

[37] *G. Schlumberger*, Mélange d'Archéologie Byzantine, Paris 1895, No. 12, p. 205. Cf. *Konstantopoulos*, Βυζαυτιακὰ μολυβδόβουλλα, No. 112, p. 33 qui lit [χ]αρτ(οφυλακι) et non come Schlumberger [χ]αρτ(ουλαριω).

[38] *Schlumbrger*, Sigillographie de l'Empire byzantin, Paris 1884, 482.

[39] *Ibid.*, 461—462; *J. B. Bury*, The Imperial Administrative System in the Ninth Century, London 1911, 44 et pour les consuls 25—26.

[40] Il suffit de voir le cas du thème de Thessalonique (cf. note 6).

[41] *Migne*, P. G., 99, col. 1492 C et 1493 A.

[42] *Schlumberger*, Sigillographie, 351; *Bury*, Imperial Administrative System, 43.

[43] *Schlumberger*, Sigillographie, 78, 442, 460, 475, 532.

[44] *Konstantopoulos*, Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα, No. 1042, p. 248 et No. 1046, p. 249.

Ce résultat recule donc la date de la fondation de ce thème vers les débuts du IXe s. On se trouve maintenant tenté d'expliquer la création du thème de Dyrrachium par une mesure politique et administrative plus précise prise par un des empereurs du commencement du IXe siècle. Il semble qu'il n'y ait pas de doutes que le thème de Céphalonie fut fondé sous le règne de Nicéphore Ier (802—811) pour la défense de la thalassocratie byzantine devant le péril arabe. Ce même empereur fut un des plus actifs sur le plan de la politique intérieure et ses mesures économiques, financières et militaires, tant pour l'armée qui pour les forces navales, furent très radicales. Si le péril arabe fut grand pour l'Empire à l'ouest et à l'est il ne le fut certainement pas de telle mesure pour l'Adriatique. Il ne faut pas oublier que pendant la première décade du IXe siècle les Francs obtinrent des succès dans l'Adriatique et qu'ils comprirent bien à ce moment l'importance d'une flotte pour un évantuel contrôle de la Méditerranée. On le voit d'ailleurs par leur politique envers Venise. Les uns et les autres, Francs et Byzantins, virent l'importance de Venise dont les forces maritimes grandissaient chaque jour. Or pour Venise, liée par son commerce au Levant, l'Adriatique était une route obligatoire et déjà les Vénitiens s'occupaient avec succès de contrebande avec les pays arabes (ex. bois, esclaves). Toutes ces raisons — danger arabe et franc, contrebande, police de la mer, et aussi cotrôle des territoires voisinants — pressèrent cet empereur si soucieux qu'était Nicéphore Ier à créer par la fondation du thème de Dyrrachium une base solide à l'entrée de l'Adriatique. Le thème de Céphalonie aurait eu, donc, des tâches plus larges en fonction du danger arabe tandis que celles du thème de Dyrrachium auraient été plutôt limitées à des problèmes locaux. Certes, c'est une hypothèse et seulement des sources nouvelles, telles que les sceaux, pourront aider à résoudre tant ce problème comme celui très important de l'épanouissement du système des thèmes pendant la premiére moitié du IXe siècle.

ENRIC FRANCES, Bucarest

LA DISPARITION DES CORPORATIONS BYZANTINES

La question de l'organisation en corporations des artisans et des marchands byzantins est actuellement suffisemment précisée, grâce à la publication du »Livre du Préfet« et de certaines données provenant des sources historiques et hagiographiques. Cependant, la manière dont a évolué l'organisation des corporations et leur existence durant toute l'histoire millénaire de l'Empire byzantin constituent des problèmes qu'il sera nécessaire d' élucider à l'avenir.

Récemment, l'historien soviétique A. P. Kajdan a signalé de nombreux témoignages relatifs à l'existence des corporations byzantines jusque vers la fin du XIe siècle; le dernier de ces témoignages ressort d'un document datant de 1098.[1]

R. S. Lopez croit trouver également des indications sur l'existence des corporations au XIIe siècle. (Époque de l'empereur Manuel Comnène). Cette déduction se base sur la formule du serment d'une communauté juive utilisant des termes identiques à ceux du »Livre du Prefet«.[2] L'hypothèse en question nous semble difficilement acceptable, d'autant plus que le traditionalisme de l'appareil d'État byzantin en ce qui concerne l'emploi des formules est suffisemment connu (»Livre des Cérémonies« de Constantin Porphyrogénète); aussi ne saurait-on tirer une conclusion valable uniquement du fait de l'emploi des mêmes termes par un groupement autre qu'une corporation. Il s'agissait de reste d'une catégorie d'habitants soumis à un régime spécial. C'est précisément l'emploi par ceux-ci d'une certaine formule qui pourrait faire supposer qu'elle n'était plus utilisée à d'autres occasions, c'est-à-dire par des corporations proprement-dites.

Quelques actes du XIIIe—XIVe siècle contiennent des renseignements sur des chefs de corporations, ainsi que des données se référant à certaines corporations spéciales, dont l'existence est

[1] *A. P. Kajdan*, Деревня и Город в Византии IX-X вв., Москва 1960, p. 307 — 308.

[2] *R. S. Lopez*, „Silk Industry in the Byzantine Empire", Speculum XX (1945), p. 24.

restée ininterrompue; nous y reviendrons plus loin. Pour ce qui est des autres corporations, l'absence totale d'informations à partir du XIIe siècle nous permet de poser la question suivante: Ces corporations n'ont-elles pas disparu? Il est intéressant de constater la disparition en Byzance de corporations précisément à l'époque où, dans les villes de l'Occident, l'idée de grouper les artisans et les marchands en corporations s'affermit de plus en plus.

Le manque de renseignements sur l'existence des corporations à Byzance coïncide avec une nouvelle période de l'histoire de l'Empire, marquée par la victoire de la grande aristocratie féodale provinciale sur l'aristocratie bureaucratique, lors de l'accession au trône d'Alexis Comnène.

C'est au temps de la domination de l'aristocratie bureaucratique, sous la dynastie macédonienne, que les artisans organisés en corporations eurent leur période de prospérité. Dans un prochain article je me propose d'analyser les raisons liant l'aristocratie bureaucratique aux artisans et aux marchands des grands centres urbains. L'aristocratie bureaucratique étant vaincue, l'élément féodal provincial tâche de subordonner économiquement les villes, le plus possible.

Il faut remarquer que le domaine féodal byzantin n'eut pas le caractère autarchique de celui de l'Occident: à Byzance, le domaine féodal existait en même temps que les villes. Sa production fut toujours destinée à la vente dans les grands centres urbains. Ceci explique aussi l'emploi du travail salarie sur ces domaines, sur une échelle assez large, du moins jusqu'au XIe siècle. L'accroissement continuel du domaine féodal aux XIe—XIIe siècles, l'asservissement progressif des masses paysannes ont amené une augmentation quantitative des produits agricoles destinés à la vente.

C'est sous ces conditions qu'il devint nécessaire d'exporter vers d'autres pays une partie des produits des domaines byzantins; c'est ainsi qu'au XIe siècle on exporta des céréales par Rodosto et par d'autres ports, malgré l'opposition d'éléments appartenant à l'aristocratie bureaucratique.[3]

La victoire des Comnènes créa les conditions nécessaires à la conclusion de traités de commerce favorisant les exportations et importations, qui avantageaient aussi bien les marchands italiens que les éléments féodaux byzantins. Le traité avec Venise, probablement de 1082, modifiait celui antérieur et exemptait les marchands vénitiens du paiement des droits de douane sur les importations de même que sur les exportations.

La conclusion de ce traité, par Alexis Comnène, a été expliquée, d'habitude, par le besoin qu'avait Byzance de s'assurer un allié dans la lutte contre les Normands. En admettant même la conclu-

[3] M. Attaleiates, Bonn, p. 201 — 203.

sion de ce traité en 1082 (sa date est sujetté à discussion)[4] — à cette époque, l'aide de Venise était devenue inefficace. En effet, malgré la victoire navale des Vénitiens, les Normands avaient réussi à traverser la Mer Adriatique et à entreprendre leur offensive sur le territoire de l'Empire. Bien plus, ce furent les Venitiens et les Amalfitains de Durazzo qui eux-mêmes livrèrent cette ville aux Normands.[5] Rien ne justifie donc, du point de vue politique, la conclusion à ce moment d'un traité de commerce avec les Vénitiens, à des conditions avantageuses pour ces derniers. Ce ne sont donc que des raisons dictées par les intérêts de classe qui pourraient expliquer ce traité. En effet, celui-ci ouvrait de grandes possibilités à l'aristocratie foncière, dont les portes-parole étaient les Comnènes. C'est ainsi qu'on créa des conditions favorables à l'exportation et, d'autre part, à la possibilité d'importer des articles de luxe, que les Vénitiens apportaient de l'Orient et qui étaient très recherchés par la classe dirigeante.

L'encouragement des exportations rendit possible les avantages allant uniquement en faveur des éléments de la grande féodalité (propriétaires de vastes domaines), ainsi que des manufactures situées dans les villes de province, ou leur autorité était dominante. L'artisan de Constantinople, — la situation était identique sans doute dans les autres villes, limité à la petite production pour la consommation locale, tel qu'il résulte des nombreuses dispositions du »Livre du Préfet«, — ne pouvait posséder la possibilité de produire pour l'exportation.

Une seule restriction existait à l'égard des Vénitiens, en ce qui concerne la pleine liberté de leurs transactions dans l'Empire: c'était l'interdiction de pénétrer dans le bassin de la Mer Noir.[6] On a cherché d'expliquer cette préoccupation permanente de défendre aux républiques commerciales italiennes l'accès à la Mer Noire, par la crainte que les marchands italiens ne fissent concurrence aux Byzantins das le commerce de poisson et de fourrures.[7] Mais la concurrence vénéto-génoise ne pouvait pas atteindre Byzance: le commerce de fourrures et de poisson salé était fait par les marchands russes et non par les Byzantins.[8] On s'ingéniait, en réalite, d'empêcher les marchands italiens d'arriver aux ressources

[4] Peut-ètre que le traité fut conclu dix ans plus tard. Concernant les discussions sur la date, voir *F. Chalandon*: „Essai sur le règne d'Alexis I-er Comnène, Paris 1900, p. 82, N. 3.

[5] Anne Comnène, Alexiade, II, éd *B. Leib*, p. 7—8.

[6] Pour le traité avec Venise de 1082 et 1126: *Fr- Dölger*, Regesten 2. Teil, N. 1081 S. 27 et N. 1304 S. 59. — Pour le traité avec Gênes de 1155: *C. Manfroni*, Le relazioni fra Genova, l'impero byzantino e i Turchi. Atti della Società Ligure di Storia Patria, XXVIII (1898) p. 593. Cette interdiction était maintenue aussi dans le traité de 1169 pour Rosia et Matracha. *Fr. Dölger*, Regesten 2. Teil, N. 1488 S. 82.

[7] *Gh. Brătianu*, Recherches sur le commerce génois dans la Mèr Noire au XIIIe siècle, Paris 1929, p. 50.

[8] *A. P. Kajdan*, Деревня и город... p. 276.

riches des céréales du bassin de la Mer Noire et de faire ainsi concurrence à la production des grands domaines de Byzance.

Les manufactures appartenant à l'aristocratie déployaient également une activité très intense. A l'époque macédonienne, on avait imposé certaines restrictions à l'égard des manufactures de l'aristocratie, mais elles se référaient uniquement à la Capitale.[9] A cette époque l'aristocratie bureaucratique était très puissante et elle soutenait — comme nous l'avons déjà dit — le petit artisan. La situation dans les provinces était tout autre. Le cas de l'arhontisse Danièlis du Péloponnèse n'est pas isolé. Mais, tandis que Danièlis utilisait des esclaves dans ses ateliers[10], d'autres aristocrates employèrent des artisans, soumis à un régime spécial d'infériorité. Afin de se soustraire aux vexations et aux restrictions imposées par les autorités byzantines, ces artisans eurent recours à un véritable patronat des grands féodaux provinciaux. C'est à cette catégorie qu'appartenait la communauté des tisserands juifs de Sparte. Leur »patron«, Aratos, était assez puissant pour tenir tête même à Nikon Metanoitès et pour empêcher leur expulsion de Sparte.[11] Une situation identique existait, probablement, aussi à Thèbes et à Corinthe, ou des artisans juifs, hommes et femmes, faits prisonniers par les Normands, furent déportés en Italie en 1147, lors du pillage de ces deux villes.[12] Des communautés de tisserands de soie, soumises probablement à un tel patronat, furent trouvées par Benjamin de Tudèle non seulement à Thèbes, mais aussi à Thessalonique et à Constantinople.[13]

Une tentative visant à soumettre également au patronat des éléments aristocratiques les marchands bulgares, eut des conséquences assez graves pour Byzance.[14] La grande féodalité, dont la puissance dans certaines provinces dépassait au Xe siècle celle des autorités d'État, se souciait fort peu des restrictions imposées par l'autorité centrale dans l'exportation des tissus de soie. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer pourquoi des articles dont les douaniers constantinopolitains interdisaient l'exportation, se trouvaient en abondance sur les marchés occidentaux, où ils étaient vendus par les marchands vénitiens et amalfitains[15]; à Amalfi, on pouvait trouver de grandes quantités de soie importées de Byzance.[16]

Les ateliers patronnés par les éléments de la féodalité provinciale étaient en mesure de produire à meilleur marché que les

---

[9] Le Livre du Préfet, V, 4; VI, 10; VIII, 2.

[10] Theophanes Continuatus, Bonn, p. 318.

[11] *S. Lambros*, Ὁ Βίος τοῦ Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε. Νέος Ἑλληνομνήμων III (1906) 2, p. 166.

[12] Nicetas Choniates. Bonn p. 129 — 130; Annales Cavenses M. G. H., S. S. III, p. 192.

[13] *L. Grünhut* und *M. Adler*, Die Reisebeschreibungen des R. Benjamin von Tudela, Jerusalem 1903, II, S. 13, 15 und 19.

[14] Theophanes Continuatus, Bonn, p. 357.

[15] Liudprandi relatio de legatione Constantinopolitana, M. G. H. S. S. III, p. 359.

[16] *W Heyd*, Histoire du commerce du Lévant au moyen âge. Lepizig 1885, p. 107.

petits ateliers de la Capitale, ces derniers ayant à supporter des charges très lourdes envers l'État, sans toutefois pouvoir bénéficier de la force de travail que la grande féodalité s'assurait à bon marché par les catégories d'artisans soumises à des restrictions. C'est ainsi que le comte Geraldus pouvait se procurer à bien meilleur marché la soie à Rome qu'à Constantinople.[17] Deux questions se posent dans ces conditions, vu la victoire de la grande féodalité provinciale: tout le marché byzantin tomba-t-il en même temps entre ses mains? Le maintien des corporations présentait-il encore un intérêt quelconque pour l'État? N'oublions pas que, contrairement à l'Occident où les corporations avaient été créées par les artisans et les marchands comme organes destinés à défendre leurs propres intérêts, à Byzance elles conservèrent le caractère des anciens collegia du Bas-Empire. Autrement dit, leur organisation servait les intérêts de l'État dirigeant. Aussi l'une des principales préoccupations d'un bon administrateur — selon les recommandations de Kekaumenos à son fils — était d'être au courant de tout ce qui se passait dans les corporations et les gildes.[18] C'est ainsi que l'on peut s'expliquer cette préoccupation importante de l'État byzantin, se reflétant dans le »Livre du Préfet«, relative à l'organisation de deux catégories de corporations: celles qui devaient assurer le ravitaillement de la Capitale, et celles qui produisaient des articles de luxe pour les besoins de la cour et de la diplomatie byzantine. Auxiliaires de l'appareil d'État, nécessaires à remplir des obligations fixes, les corporations bénéficiaient, en échange, de certains avantages.

Dans les nouvelles circonstances historiques, les corporations ne présentaient plus aucun intérêt. Le petit artisan devait maintenant, lui-même, se tirer d'embarras, dans des activités qui ne pouvaient pas tenter la classe dirigeante. L'exercice d'un métier ne sera dorénavant lié à aucune formalité, même pas à l'obligation des connaissances indispensables.

Au XIIe siècle, Théodore Prodrome essaya d'exercer un métier; il dut toutefois l'abandonner uniquement à cause de son manque d'habileté.[19] La production de la soie de Constantinople perd toute son importance. L'émir Moëddin d'Ikoniun n'exige d'Alexis Ange que de la soie de Thèbes.[20] Les artisans disposant de possibilités matérielles cherchaient à acquérir des propriétés foncières et c'est seulement ainsi qu'ils purent continuer une activité lucrative à des conditions avantageuses.[21]

L'aristocratie provinciale, devenue maîtresse du marché des villes, n'aurait pas accepté la limite son activité fût limitée par des

---

[17] Odon, De vita sancti Geraldi. P. L. CXXXIII, col. 658.

[18] Vademecum des byzantinischen Aristokraten. Wien, 1956, S. 26.

[19] *H. Pernot*, Poèmes prodromiques en grec vulgarie. Amsterdam 1910, p. 76.

[20] Nicetas Choniates. Bonn, p. 608 — 609.

[21] Nicetas Choniates. Bonn, p. 273.

règlements de corporations. Ceci aurait signifié un contrôle de la part des fonctionnaires d'État. De même qu'elle avait soustrait ses domaines au contrôle des autorités d'État, en vertu des immunités, elle procéda de la même manière en ce qui concerné la production manufacturière et le commerce alimentaire.

En même temps, en vertu des traités de commerce, les marchands latins commencèrent à s'infiltrer dans la vie économique des villes byzantines. A la suite du traité de 1082, les Vénitiens ouvrirent des ateliers dans l'Empire, déployant leur activité sur la base de privilèges; en ce qui concerne les règlements des corporations, ils jouïssaient de l'application des dispositions en vigueur dans leurs villes d'origine.

C'est ainsi que la disparition de toute mention relative à l'existence de corporations s'explique par le fait même de la disparition de ces dernières.

Pour la période qui suivit la reprise de Constantinople par les Byzantins, on possède des renseignements plus précis attestant l'inexistence des corporations à Byzance. Lors de la reprise de Constantinople en 1261, son ravitaillement constituait un problème assez difficile. Les rapports avec Venise était tendus. Gênes commençait à peine une activité commerciale plus importante dans l'Empire. Le territoire européen de l'Empire avait été occupé en majeure partie par les Latins et il fallait un certain intervale de temps pour pouvoir y reprendre la production. Etant donné qu'il n'existait plus de corporations qui eussent assumé cette tâche, ce furent exclusivement les organes de l'Etat qui, au début, eurent soin d'assurer le ravitaillement de Constantinople.[22] Lorsque la ville risquait d'être attaqueé et que, par conséquent, il fallait y assurer des réserves alimentaires suffisantes, on avait recours au concours de toute la population.[23]

Petit à petit, la grande féodalité et les marchands latins reprirent le rôle qu'ils avaient eu antérieurement dans la vie économique des villes. La spéculation à la quelle ils s'adonnèrent est relatée par Pachymerès[24], mais surtout par le Patriarche Athanase.[25] Le Patriarche soumit à l'empereur un projet d'organisation du contrôle de l'Etat sur les transports alimentaires et sur les boulangeries; ce projet ne faisait aucune mention des corporations (par l'entremise desquelles on aurait pu effectuer plus facilement la réorganisation), à cette époque celles-ci n'existant plus. L'infiltration des éléments féodaux dans la vie économique des villes

[22] Pachymeres, Bonn I, p. 187.

[23] Idem I, p. 364.

[24] Idem I, p. 460—461.

[25] *R. Guilland,* Etudes byzantines. Paris, 1959, p. 77—78. *N. Bănescu,* Le patriarche Athanase I-er et Andronic II Paléologue. Académie Roumaine, Bulletin de la section historipue, XXIII (1942), I, p. 23—25.

était si forte que non seulement ils livraient des céréales aux villes, mais ils y posédaient même des boulangeries.[26]

Le même état de choses régnait également dans les villes de province. L'absence d'organes s'occupant de l'approvisionnement de la ville de Thessalonique devint évidente pendant la guerre serbo-byzantine de 1350. Bien que de grandes quantités de blé bulgare s'écoulassent par cette ville, elle ne disposait cependant pas de réserves de céréales. C'est en vainque Cantacuzène sollicita le concours de Venise afin que ses navires apportassent du blé à Thessalonique.[27]

D'autre part, les marchands latins vendaient dans la ville des tissus et des vêtements de luxe. Grégoras plaint les Byzantins, qui portaient alors exclusivement des vêtements étrangers.[28] Non seulement les éléments de l'aristocratie portaient des vêtements occidentaux, mais même des gens des couches moyennes.[29]

Dans le commerce alimentaire, l'infiltration des républiques italiennes commence à se faire sentir dans l'Empire dès la fin du XIIIe siècle. Si, par le traité de 1268 et la chrysobulle de Michel Paléologue de 1277, on accorda aux Vénitiens la liberté du transit et la possibilité d'acheter et d'exporter, à certaines conditions, des céréales[30], par contre, en vertu des traités ultérieurs les Vénitiens ouvrirent, sans aucune restriction, leurs propres ateliers dans l'Empire et ils commencèrent à faire un commerce considérable en céréales et en vins, pour le maintien duquel ils menèrent une lutte décidée.[31]

Lorsqu'un Grec, tel Léon Kalothetos, essaie d'acquérir des blés d'autres provenances pour les importer dans l'Empire, il se heurte à toutes sortes de difficultés de la part des Vénitiens.[32]. Sans doute que les Génois agissent aussi de la même manière. Les Vénitiens prétendaient même acheter des vignobles et des terrains agricoles aux environs de Constantinople, afin de s'assurer une source locale d'approvisionnement en vue de la vente des produits alimentaires dans la Capitale.[33] Bien que la Grèce fût très riche en cultures d'oliviers et en vignobles, on vendait à Constantinople et à Péra surtout de l'huile d'Italie et de nombreuses espèces de vins

[26] *E Frances,* La féodalité et les villes byzantines au XIIIe et au XIVe siècles. Byzantinoslavica XVI (1955) I, p. 86; *D. Angelov,* Die feudalen Verhältnisse und der Klassenkampf in den balkanischen Staaten im Spätmittelalter. Zeitschr. für Geschichtswissenschaft VII (1959), p. 1286.

[27] *F. Thiriet,* Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie, I, 1958, p. 68 N. 237.

[28] Gregoras III. Bonn, p. 555.

[29] *Ihor Ševčenko,* Alexios Makrembolites and his „Dialogue between the rich and the poor". Zbornik Radova Vizantoloski Institut VI (1960), p. 209.

[30] *Thafel und Thomas,* Urkunden zur älteren Handels — und Staatsgeschichte der Republik Venedig. III, S. 98 et 144.

[31] *Thomas,* Diplomatarium veneto-levantinum I, p. 125, 129, 141, 152, 165, 189—190, 273—274.

[32] *F. Thiriet,* Regestes, p. 68, N. 237.

[33] *F. Thiriet,* Regestes p. 91, № 341.

italiens.[34] C'est en vain que Jean Cantacuzène, le porte-parole de la grande féodalité, essaie de restreindre les affaires des marchands italiens accapareurs, dont la concurrence était un obstacle au commerce que faisait la classe qu'il représentait.[35] C'est seulement par le traité conclu en 1363 que les Byzantins réussissent à obtenir de la part de Venise certaines concessions sur le commerce alimentaire.[36] Pourtant, à Constantinople, les marchands vénitiens continuent à jouir d'une grande autorité même jusqu'au XVe siècle.[37] Outre les magasins de denrées alimentaires que les marchands italiens possédaient en ville, il en existait d'autres à Péra, depuis la fin du XIIIe siècle, sur lequelles l'État byzantin ne pouvait exercer aucun contrôle.[38]

A cause de la désorganisation de la production des grands domaines par suite des guerres civiles et des pillages turcs[39], le ravitaillement de Constantinople devint complètement tributaire des marchands italiens. A la suite d'un conflit avec les Mongols de Crimée, les Génois ne purent plus procurer des céréales à la ville, qui fut menacée de famine. On remédia à cette grave situation, dans laquelle se trouvait Byzance, en faisant venir des céréales d'Asie Mineure.[40] La même situation alarmante se produisit à Constantinople quelques années plus tard, à la suite d'un conflit entre Anne de Savoie et les Génois.[41]

Cet état de choses démontre le manque de toute organisation des métiers et du commerce alimentaire. Etant donné qu'il n'existait pas de corporations d'artisans à Constantinople, les Grecs pouvaient apprendre un métier et faire leur apprentissage chez les artisans génois de Péra.[42] L'inexistence des corporations à Byzance résulte également du fait suivant: lorsque Jean Cantacuzène convoqua les marchands et les artisans ainsi que les représentants des couches sociales les plus variées, afin de les consulter au sujet des nouveaux impôts, on n'y vit aucun chef d'une corporation commerciale ou artisanale.[43]

Pourtant, dans quelques documents des XIIIe et XIVe siècles apparaissent des mentions concernant l'existence de certains dirigeants de corporations: deux de ces mentions concernent la corporation des tabullaires[44] et une autre se réfère à la corporation des μυρεψοί.[45] Un proto-maître en constructions, Georgios Marmaras[46], ne put être considéré comme le chef d'une corporation, car il ne portait qu'un simple titre désignant celui qui exerce la profession respective.

Pour ce qui est de la corporation des tabullaires, il est naturel que celle-ci ait continué d'exister à Byzance, puisque l'on y avait toujours besoin de notaires, qui étaient les auxiliaires des organes de l'État par les fonctions qu'ils remplissaient et qui, en outre, devaient posséder certaines connaissances juridiques. Pour ces motifs, l'État ne pouvait ni se dispenser de leurs services, ni renoncer à leur organisation en corporations. Les marchands italiens avaient leurs propres notaires pour les actes qui les concernaient, et d'autre part eux-mêmes ne pouvaient pas devenir notaires byzantins, puisqu'ils ne connaissaient ni la langue grecque, ni le droit byzantin. Pour les éléments de la féodalité, qui avaient accès à toutes les fonctions importantes dans l'appareil de l'État, le modeste profession de notaire ne pouvait offrir aucune attraction. Cette fonction n'étant sollicitée ni par les éléments de l'aristocratie, ni par les Latins, la corporation respective fut donc maintenue. Des corporations de tabullaires existaient sans doute aussi dans d'autres villes, non seulement à Smyrne et à Thessalonique, pour lesquelles nous avons depreuves. Dans ses notes de voyage à Constantinople Abn Batoutah au XIVe siècle, fournit des indications concernant la corporation des tabullaires dans la Capitale.[47]

L'existence d'une corporation de μυρεψοί à Thessalonique au XIVe siècle, à la tête de laquelle se trouvait un certain Théodore Brachnos, peut être expliquée par le fait que les membres de cette corporation préparaient des produits curatifs, donc relatifs à la santé publique, et que l'exercice de cette profession était également liée à certaines connaissances spéciales. La corporation fut maintenue, car il était nécessaire que l'État exerçât un contrôle tant sur le respect de certaines régles sanitaires dans la préparation des drogues, que sur les connaissances que possédaient ceux qui s'adonnaient à ce travail. D'autre part, Ibn Batoutah mentionne l'existence d'un marché des apothicaires à Constantinople.[48]

Outre ces deux cas, on ne trouve plus aucune autre mention de l'existence de corporations groupant à cette époque les marchands et les artisans byzantins. L'explication de la disparition des corporations doit être recherchée dans le rôle que les éléments de la grande féodalité provinciale et les marchands latins avaient dans la vie économique des villes byzantines.

[34] *F. B. Pegolotti*, La pratica della mercatura, dans Pagnini, Della decima et delle altre gravezze III. Lisbona e Lucca 1766, p. 21—22.

[35] Diplomaterium veneto-levantinum I, p. 273 et suiv.; *Thiriet*, Regestes № 551 et 575, p. 136 et 142; Cantacuzène, Bonn III, p. 80.

[36] Diplomatarium veneto-levantinum II, p. 88—89.

[37] Le voyage d'Outremer de la Bertrandon de la Broquière, éd. *Schefer*, Paris, 1892, p. 164.

[38] Actes des notsires génois de Péra et de Caffa à la fin du treizième siècle, Bucarest 1927, № LIX, p. 111.

[39] N. Gregoras, II, III, Bonn, p. 683.

[40] N. Gregoras, II, p. 686.

[41] Idem p. 766 et suiv.

[42] Actes des notaires ... № XXX, p. 91.

[43] Cantacuzène III, p. 34.

[44] *F. Miklosich et J. Müller*, Acta et diplomata medii aevi sacra et profana IV, p. 101; *Fr. Dölger*, Aus den Schatzkammern des heiligen Berges, München 1948, № 59/60, p. 166.

[45] *Fr. Dölger*, Aus den Schatzkammern. № 111, p. 303.

[46] *Idem* № 112, p. 306.

[47] The Travels of Ibn Battuta ed. H. Gibb. Cambridge 1962 II, p. 510.

[48] Ibidem.

HÉLÈNE GLYKATZI-AHRWEILER, Paris

LA CONCESSION DES DROITS INCORPORELS. DONATIONS CONDITIONNELLES.

(Exemples de donation d'un revenu fiscal ou non, sous les Comnènes et les Paléologues).

Parallèlement à la donation pure (καθαρὰ δωρεά), qui aboutit à la possession immédiate de l' objet de la donation, la législation byzantine mentionne la donation conditionnelle (δωρεὰ ὑπὸ αἵρεσιν), faite sous certaines conditions selon la volonté du donateur (ὡς ὁ δωρούμενος ἐπείπῃ καὶ προσδιορίσηται)[1]. La concession des droits incorporels (ἀσώματα δίκαια)[2] appartient, à cause de la nature des biens cedés, (biens incorporels, biens immeubles fictifs), à cette seconde catégorie de donation; il est évident que dans ce cas le donateur ne peut être que l'autorité disposant de ces droits, en l'occurence, l'Etat.

Bien qu'elle se présente comme une faveur envers le bénéficiaire, la concession d'un droit incorporel, traduite dans la pratique comme attribution ou dévolution d'un revenu, fiscal ou non, de l'état, constitue en verité une mesure au service de la politique intérieure et extérieure de Byzance. Conçue et appliquée à l'origine comme un privilège accordé pour des raisons morales, (elle a surtout favorisé les fondations pieuses)[3], elle fournit par la suite des solutions aux problèmes économiques et administratifs de l'empire, surtout en ce qui concerne la constitution et l'entretien de l'armée. Elle aboutit enfin à une vraie capitulation, (notamment dans les cas où elle s'applique en faveur de puissances étrangères), et à une dislocation de l'état, surtout vers la fin de l'empire avec la création des „apanages" quasi autonomes.

L'octroi du privilège, caractérisé comme droit incorporel, (ἀσώματον δίκαιον), en opposition aux droits corporels, biens ou immeubles, (σωματικὰ

---

[1] *Zepos*, Jus Graecoromanum (cité dorénavant, Jus), t. II, pp. 15, 308.

[2] *A. Dmitrievskij*, Opisanie liturgitcheskich rukopises..... (cité, Typika), t. I, Kiev, 1895. p, 699.

[3] L'église et notamment le patriarcat, sont les premiers à en avoir bénéficié: cf. à titre d'exemple, les novelles en faveur de Sainte Sophie, *Zepos*, Jus, t. I, pp. 27,33, etc.; Nicolas Mystique, Epistolae, Patrologia Graeca (cité P. G.), t, CXI, col. 272, № 72; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, pp. 238, 368, etc.

δίκαια), appartient à l'empereur. Il se fait sous, et dans certaines conditions, (en principe en récompense ou en échange d'un service), il dépend de la volonté du donateur, il est révocable. Il est attribué à des personnes morales, (institutions, organismes, villes, Etats), et physiques, (simples particuliers, fonctionnaires, dignitaires, etc.), citoyens ou non de l'empire[4]. Délivré par un acte solennel, un chrysobulle, le privilège s'appelle δωρεά, (donation), ou plus rarement ἐπίδοσις, χορηγία, (accompagnée d'habitude de l'adjectif εὐσεβής[5] équivalent d'impérial), προσκύρωσις, ἀφιέρωσις, termes littéraires désignant la donation, ou simplement τύπωσις[6], à savoir: décision. Il est souvent désigné comme solemnion, (stipendium), et il s'appelle alors ῥόγα, ἀννόνα, σιτηρέσιον, et ὀψώνιον[7]; termes techniques tirés du langage administratif, (ils signifient l'ensemble de traitements et de récompenses dont bénéficient les diverses catégories de fonctionnaires et notamment les militaires[8]), ils trahissent la nature conditionnelle de la donation et les modalités de son versement. L'empereur caractérise son acte comme εὐεργεσία, φιλοτιμία, χάρις, ψυχικόν de sa royauté, termes sans valeur juridique, ils sont là pour souligner le geste désinteressé du donateur. Le privilège est enfin accordé pour subvenir aux besoins du bénéficiaire, il constitue son traitement, son moyen d'existence, ce qui est exprimé par les termes εἰς πρόνοιαν, οἰκονομίαν, διοίκησιν, συγκρότησιν, σύστασιν, αὐτάρκειαν, κηδεμονίαν, ἀποκατάστασιν, εἴσοδον, ὠφέλειαν, κυβέρνησιν, etc., expressions à l'origine sans valeur technique, employées souvent pour désigner l'ensemble des dispositions prises pour la bonne administration d'une institution, d'un organisme, ou d'un simple bien-fond[9]; certaines d'entre elles, et notamment la pronoia et l'oikonomia, ont abouti, nous le verrons, à désigner un type précis de traitement des fonctionnaires et des militaires[10]. Ainsi l'octroi d'un droit incorporel, d'un bien

---

[4] Les faveurs envers des étrangers, faites pour des raisons politiques, sont d'habitude des donations mixtes, (des biens meubles et immeubles, des droits incorporels et corporels); cf. p. ex. Lettre de Romain Lécapène à l'amèras d'Egypte, dans Deltion Histor. Ethn. Hétaireias Hell., t. II, 1885, p. 409; Pachymère, Bonn, I, p. 130, et II, p. 407; Grégoras, Bonn, I, pp. 60-61, 83; Michel Psellos, éd. Budé, t. I, p. 25.

[5] Cf. p. ex., *Zepos*, Jus, t. I, p. 28; Cantacuzène, Bonn, II, p. 58; τὰς παρὰ βασιλέως.... τεταγμένας χορηγίας.

[6] A titre d'exemple, cf. *Miklosich-Müller*, Acta et Diplomata Graeca (cité, M. M.), t. IV, p. 284, t. VI, pp. 111, 117: Syméon Magistros, Bonn, p. 744; Théophane continué, Bonn, p. 449; Cedrenus, Bonn, II, p. 368; τυπωθεῖσαι δόσεις, etc.

[7] Acta SS., Novembre, III, p. 873; *Doukakis*, Synaxaristès, Mai, p. 237; M. M. V, p. 1; VI, p. 22; Théophane continué, Bonn, pp. 322, 356, 418, 430; Georges le moine, Bonn, pp. 852, 910; Syméon Magistros, Bonn, pp. 701, 744; Cedrenus, Bonn, II, p. 238; *Zepos*, Jus, t. I, p. 613, etc. A remarquer l'expression: πρὸς χορηγίαν τροφῶν καὶ περιβολαίων: Théophane continué, Bonn, pp. 449. 478.

[8] Cf. p. ex., *Zepos*, Jus, t, II, p. 51.

[9] *M. M.*, t. V, pp. 142, 299, t. VI, pp. 72, 84. *Dmitrievskij*, Typika, t. I, pp; 657, 695, 705; Vita Meletii, éd. *Wassilievskij*, p. 17; Vita Athanasii Athonitae, éd. *Pomjalovskij*, pp. 37, 44; Vita Pauli Latrens., dans Anal. Bollandiana, t. XI, 1892, p. 138 *M. M.*, V, p. 355.

[10] Cf. plus bas, p. 109 sq.; le terme pronoia ou oikonomia, employé à l'égard des fonctionnaires ou des personnes se trouvant au service de l' état, semble désigner toujours l'ensemble de leur traitement, rente, rémunération, correspondant à la charge ou la fonction qu'ils exercent: cf. p. ex. Michel Psellos, Lettres, éd. *Sathas*, Mésaiônikè

immeuble fictif, qui juridiquement n'est qu'une donation conditionnelle, (δωρεὰ ὑπὸ αἵρεσιν), est désigné dans la pratique par divers termes exprimant, soit la nature et les conditions de la donation, soit l'acte et le but du donateur, soit enfin la destination, l'usage, de cette donation. Retenons seulement que le privilège constitue une donation conditionnelle typique, qu'il peut être accompagné d'autres privilèges d'ordre économique, (p. ex. donations des droits et des biens corporels), et qu'il dépend de la volonté impériale: il est en principe révocable, il est selon le cas transmissible ou personnel, temporaire, (viager ou non)[11], ou héréditaire, avec ou sans délimitation du nombre de générations descendantes ayant droit au privilège.[12]

La concession d'un droit incorporel est traduite dans la pratique par le versement, en principe annuel, au bénéficiaire de sommes d'habitude fixes, en espèces ou, plus rarement, en nature, tirées d'un revenu fiscal ou non, de l'Etat ou de la couronne. Ainsi d'après les modalités du versement et surtout d'après la source qui produit les sommes attribuées, on distingue plusieurs formes du privilège de natures différentes et de conséquences diverses. Nous les groupons en deux catégories: a. Concession d'un revenu fiscal ou non (donation connue sous le nom de σολέμνιον et de χαριστίκιον) b. Dévolution d'un revenu fiscal ou non (donation connue sous le nom de pronoia ou oikonomia).

A. CONCESSION D'UN REVENU FISCAL OU NON.

a. Solemnia παρεχόμενα ou χειρόσδοτα.[13]

1. Attribution de l'impôt foncier rural: Ἀκρόστιχον.

L'empereur attribue au bénéficiaire, d'habitude une personne morale, (fondation pieuse), une somme fixe versée annuellement en espèce, elle est alors appelée ῥόγα ou ἀννόνα, ou en nature, caractérisée souvent comme ὀψώνιον ou σιτηρέσιον.[14] Elle constitue une rente, un bien immeuble fictif, du bénéficiaire. Cette sorte de privilège est personnel, non transmissible. Le bénéficiaire n'intervient pas dans la perception de la somme de son privilège: elle lui est versée par l'intermédiaire des bureux fiscaux, responsables de la circonscription fiscale précise, qui produit la

---

Biblioth., p.; Attaleiate, Bonn, pp. 200-201, 211; Théodore Lascaris, Epistolae, éd. *Festa*, p. 12; un exemple tardif, après la chute de l'empire, caractéristique de l'emploi du terme pronoia, dans Néos Hellènomnémôn, t. V, 1908, p. 21.

[11] Μονοπροσώπως; ἐφ' ὅρῳ δωῆς; ἐφ' ἑνὶ προσώπῳ; cf. *Zepos*, Jus, t. I, p. 282; M. M., t. VI, p. 27; P. G., t. CXXXII, col. 1132.

[12] Ἐπὶ δυσὶ ou τρισὶ προσώποις; cf. P. G., t. CXXXII, col. 1132, 1145.

[13] Traité de la marcienne, éd. *Dölger*, Beiträge z. Geschichte d. byz. Finanzverwaltung..., Byzantinisches Archiv, 9, 1927, pp. 117-118: la définition de diverses formes de solemnia (λογίσιμα, αὐτούργια, παρεχόμενα); *G. Ostrogorskij*, Die ländliche Steuergemeinde d. byz. Reiches..., dans, Vierteljahrschrift f. Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, Stuttgart, 1928, pp. 71 sq., 95.

[14] Cf. note № 7. *M. M.*, VI, pp. 111: τυπώσεις σίτου, νομισμάτων; *ibid.*, p. 117, 118 etc; *M. M.*, IV, pp. 284-285.

somme fixée.[15] Cette somme est d'habitude produite par une unité cadastrale, petite ou grande, selon l'importance du privilège. Seuls les solemnia de la Grande Eglise, des fondations constantinopolitaines et occasionnellement de quelques couvents impériaux, semblent être versés directement de la caisse impériale.[16] Dans la plupart des cas la somme versée represente l'ensemble ou une partie de l' akrostichon, (impôt cadastral) d'un simple village, ou plus rarement d'une διοίκησις ou d'un θέμα[17], (considéré alors comme une circonscription fiscale). Cette sorte de privilège, appliqué dès le début de l'empire, fut dans la suite remplacé, surtout après Manuel Ier, par une nouvelle forme d'attribution de l'impôt foncier rural, appelée par les sources de l'époque donation des parèques (δωρεὰ παροίκων): à ne pas confondre avec les immunités des parèques (ἐξκουσεῖαι παροίκων) constituant une exemption et non pas une attribution.[18]

2. *Attribution des taxes et rédevances.*

L'empereur attribue au bénéficiaire l'ensemble du revenu fiscal produit, soit par la recette d'une taxe précise, perçue à un endroit précis, (p. ex. l'attribution de la δεκατεία οἰναρίων de Koilè à Pantokratôr, les attributions des kommerkia, des droits sur les lieux de pêche, sur les mines etc.)[19], soit par un groupe fiscal, (p. ex. une forteresse ou une ville considérées alors comme des unités fiscales)[20], soit, enfin, par une catégorie précise des contribuables, (p. ex. l'attribution des télésmata de la métropole de Patras et de l'évêché de Modon au couvent de Pantokratôr, ou l'attribution de l'impôt sur les Juifs etc.)[21].

[15] Vita Meletii, éd. *Wassilievskij*, p. 49; M. M., t. VI, p. 22; à remarquer cependant que les logisima solemnia sont versés directement par les contribuables au bénéficiaire: cf. Traité de la marcienne, éd. *Dölger*, p. 117-118.

[16] *Zepos*, Jus, I, p. 614; Cedrenus, Bonn, II, p. 486; P. G., t. CXI, col. 272 d. Acta SS, Novembre, III, p. 584. 'A remarquer que le Solemnion accordé à Néa Monè est versé par la caísse du Sénat (tagma des protospathaires): Zepos, Jus, I, pp. 541, 643.

[17] Traité de la marcienne, éd. *Dölger*, p. 110: ὁ διοικητὴς....ἀπὸ τοῦ παντὸς ἀκροστίχου ...τὸ ποσὸν τοῦ σολεμνίου δίδωσι; *M. M.*, VI, p. 117-118; *Doukakis*, Synaxaristès, Mai, p. 237; Actes de Notre dame de Pitié, éd. *L. Petit*, p. 31.

[18] Cf. plus bas, p. 110.

[19] Cf. à titre d'exemple: *Dmitrievskij*, Typika, t. I, pp. 697-698; Attaleiate, Bonn, p. 278; *Zepos*, Jus, I, pp. 383, 661, 663, etc.

[20] Zônaras, éd. *Dindorf*, t. IV, p. 236: τὴν πόλιν αὐτῷ (à césar Nicéphore Mélissène, beau frère d'Alexis Ier) Θεσσαλονίκην... εἰς χορηγίαν χρημάτων (ἀπένειμε); *Zepos*, Jus, I, p. 282; *M. M.* VI, p. 27, 81; Typikon de Grégoire Pakourianos, éd. *L. Petit*, Viz. Vrem., supplément du tome XI, 1904, pp. 10, 12, 13; *Zepos*, Jus, I, p. 379; et pour plus tard, *M. M.*, I, pp. 95, 528 etc; la fameuse donation de la ville de Smyrne aux Génois par Michel VIII, d'après une clause du traité de Nymphaeum (1261), restée par ailleurs lettre morte, doit être interprétée comme l'attribution du revenu fiscal produit par cette ville, à l'exeption toutefois du revenu fiscal qui revenait aux soldats — pronoiaires de la région, à titre de leur pronoiai (cf. plus bas p. 110) Une analyse de cette clause du traité dans, *P. Lemerle*, L'Emirat d'Aydin...., Bibl. Byzantine, Etudes, 2, Paris, 1957, pp. 45-46.

[21] *Dmitrievskij*, Typika, t. I, p. 699; *Zepos*, Jus, I, p. 379; Actes de Néa Monè de Chios, éd. *Kanéllakès*, Chiaka Analékta, Athènes, 1890. p. 550; et pour plus tard, Actes de Saint Jean Prodrome du Ménécée, éd. *A. Guillou*, Bibl. Byzant., Documents, 3, Paris, 1955, p. 98.

Ce privilège de nature proche du simple solemnion, diffère de ce dernier sur les points suivants: la somme attribuée n'est pas fixée; elle peut, surtout dans le cas d'attribution des unités fiscales, (villes, forteresses), être perçue directement par le bénéficiaire, sans que cela constitue la règle; le privilège peut enfin contrairement au simple solemnion, être transmissible et héréditaire: cela consitue une faveur particulière, l'empereur, dans le cas où le bénéficiaire est une personne physique, fixe d'habitude le nombre de générations descendantes ayant droit à l'héritage du privilège, (p. ex. l'attribution des forteresses se fait en principe ἐφ' ἑνὶ ou ἐπὶ δυσὶ προσώπος)[22].

b. Charistikia.

Attribution des couvents et des sékréta.

Donations importantes faites en faveur de la famille impériale, du proche entourage de l'empereur, ou de très hauts fonctionnaires[23]. Elle consiste en l'attribution au bénéficiaire des couvents avec tous leurs biens et droits, ou même des sékréta entiers: par sékréton il est évident qu'il ne faut pas comprendre les bureaux administratifs-tribunaux, mais les organismes sémi-étatiques du même nom à la tête desquels se trouve un prokathèménos et non pas un logothète; les sékréta, tels p. ex. les Maggana, le Myrélaion, le Hebdomon, etc.[24], sont des institutions importantes, constituées juridiquement en personnes de droit privé, pour employer un terme moderne, et chargées de l'administration des domaines du fisc en sa qualité de grand propriétaire[25]: ils gèrent et ils subventionnent les institutions reconnues d'utilité publiques (hôpitaux, asiles, auberges etc.)[26].

Cette sorte de donation désignée en général comme χαριστίκιον, (d'où le bénéficiaire χαριστικάριος ou χαριστικαρία)[27], doit son origine au souci

[22] *Zepos*, Jus, I, p. 282; *M. M.*, VI, p. 27.

[23] Des charistikia peu importants sont souvent mentionnés, surtout au moment de la grande expension de cette sorte d'attribution (XIe-XIIe siècles): ils sont faits en faveur des personnes d'un rang modeste, cf. là-dessus, P. G., t. CXXXII, col. 1145: τὰ ἀπορώτερα, τοῖς ἀπορωτέροις.

[24] Il serait difficile d'établir une liste complète des sékréta de cette sorte: *Kanellakès*, op. cit., p. 554, note 2, ne fait pas la distinction des εὐαγῆ sékréta des sékréta administratifs. Les plus importanfs parmi les εὐαγῆ sékréta semblent être, les: Maggana, (Saint Georges le tropaiophoros), Myrélaion, Petrion, Hebdomon, attribué à Nikèphoritzès (cf. Attaleiate, Bonn, p. 200-201), Néos (sans doute de Néa Eglise: cf. Théophane continué, Bonn, p. 337), Orphanotropheion (Saints Apôtres cf. Novelles Léon VI, éd. Dain-Noaille, Appendice), Antiphônitou (Tzetzès, Lettres, éd. *Pressel*, № 71, 77), Phylakos, Eleuthériôn, (ces deux derniers sont les plus souvent appelés tameia), etc.

[25] *Zepos*, Jus, IV (Peira 36,2), p. 143; à remarquer que les sékréta administratifs gèrent également des biens appartenant au fisc et assignés vraisemblablement au service de ces sékréta: cf. p. ex. *Dmitrievskij*, Typika, t. I, p. 698; Actes de Néa Monè de Chios, éd. *Kanellakès*, p. 546, etc.

[26] C'est vraisemblablemenf à la donation des sékréta (εὐαγῆ) que fait allusion Jean d'Antioche dans son traité contre les charistikia, quand il parle des attributions des πτωχείων, ξενώνων etc. P. G., t. CXXXII, col. 1117 sq.

[27] Le formulaire de l'attribution d'un charistikion, acte délivré par l'empereur ou par le patriarche, dans P. G., t. CXXXII, col. 1132; l'acte s'appele ausi χαριστική:

manifesté par l'empereur et le patriarche de secourir les couvents en déclin: elle fut vite transformée à une donation des couvents prospères en faveur des favoris de l'empereur.[28] Le χαριστίκιον tel que nous le connaissons surtout par le traité que lui consacre Jean d'Antioche, consiste en l'attribution par l'empereur, ou par le patriarche, au bénéficiaire, de l'ensemble du revenu produit par les biens et les droits appartenant aux couvents ou aux sékréta cédés. Dans le cas de donation des couvents le donateur (patriarche ou empereur) précise les obligations du bénéficiaire vis-à-vis de l' institution, objet du privilège,[29] et le nombre de générations descendantes ayant droit à l'héritage (souvent ἐπὶ δυσὶ ou τρισὶ προσώποις).[30] Par contre la donation des sékréta semble, vu son importance, personnelle et non transmissible: elle constitue une faveur exceptionnelle, elle est rare, et elle s'adresse à des personnes d'un rang très élevé.[31] Il est hors de doute que parmi les exemples de donation des sékréta il faut compter l'octroi des Maggana à Leichoudès, alors mésazôn, par Constantin Monomaque.[32] Les aventures de cette attribution prouvent que la donation est révocable et conditionnelle. Le bénéficiaire d'un χαριστίκιον reçoit le revenu qui lui appartient dans le cas d'attribution d'un couvent par son gérant, caractérisé comme son ἄνθρωπος,[33] et dans le cas de l'attribution d'un sékréton par l' intermédiaire, sans

---

Zepos, Jus, IV, p, 51; sur le charistikarios, „ainsi appelé par une πονηρὰν συνήθειαν", cf. Jean d'Antioche, op. cit., col. 1140; et col. 1145, mentions des femmes bénéficiaires d'un charistikion. Une mention enfin inaccoutumée de charistikarios, équivalent à celui qui fut désigné par l'hégouméne d'un couvent αὐτοδέσποτον à lui succeder à l'hégouménat, dans *M. M.*, VI, pp. 83, 84, 86.

[28] P. G., t. CXXXII, col. 1129: ἀρχὴν ἔλαβεν ἐξ αἰτίας δῆθεν προνοητικῆς.

[29] *Zepos*, Jus, I, pp. 347-348; cf. Aussi, *F. Dölger*, Regesten d. Kaiserurkunden d. Oström. Reiches, München, 1924-1932, № 986, etc.

[30] P. G., t. CXXXII, col. 1132, 1145.

[31] Attaleiate, Bonn, p. 304, donation de trois sékréta à la mère de Michel Doukas; ibid., p. 200, donation d'Hebdomon à Nikèphoritzès; *M. M.*, VI, pp. 1-15, donation d'une partie considérable des biens relevant des εὐαγῆ sékréta d'Orient, et notamment des biens de Panachrantos, à Andronic Doukas, etc.

[32] Skylitzès, Bonn, p. 645; Zônaras, Bonn, III, p. 670; là-dessus, cf. *G. Ostrogorskij*, Pour l'histoire de la féodalité byzantine, Bruxelles, 1954, pp. 20 sq.: l'auteur considère cette attribution comme la première pronoia connue; il faut plutôt voir un charistikion portant sur le sékréton des Maggana; le terme pronoia employé par Skylitzès suivi de Zônaras, indique, nous l'avons vu (plus haut note № 9, la gérance, l'administration d'un bien-fond, en l'occurence d'un sékréton. La différence entre la pronoia et la donation d'un sékréton, des Maggana ou autres, tient au fait essentiel que dans le premier cas l'empereur attribue au bénéficiaire un revenu fiscal produit par des biens ne constituant pas obligatoirement une fortune de l'Etat ou de la couronne, tandis que dans le second cas il attribue un revenu fiscal et économique, produit par des biens relevant de l'état en sa qualité de propriétaire terrien.

[33] P. G., t. CXXXII, col. 1141; une mention d'une „lysis" délivrée par un charistikarios, dans Théophylacte, Lettres, P. G., t. CXXVI, col. 365, et *D. Xanalatos*, Beiträge z. Wirtschafts- und Sozialgeschichte Makedoniens..., München, 1936, pp. 32-35. La généralisation des charistikia explique la clause souvent présente dans les typika des fondations des couvents garantissant le αὐτοδέσποτον, αὐτεξούσιον, ἐλεύθερον (cf. à titre d'exemple, *Dmitrievskij*, Typika, t. I, pp. 630, 724, etc. *M. M.*, V, pp. 303, 332, *ibid.*, t. VI, pp. 20, 24, etc.; *I. Troitzki*, Vita Michaelis, p. 15, Byz. Zeitschrift, t. IV, 189, p. 49 sq., *H. Delehayé*, Deux Typica..., pp. 106-107).

doute, de l'administration de cette institution: il est évident qu'il garde la possibilité de contrôler la gérance de son revenu: le chantage de Leichoudès refusant de rendre à l'empereur les documents concernant Maggana, en témoigne.

B. DÉVOLUTION D'UN REVENU FISCAL OU NON.

L'attribution d'un droit incorporel devient une véritable dévolution à partir du moment où l'état renonce au droit de la perception et de la jouissance d'un revenu fiscal ou économique en général, produit par une région, (petite ou grande), habitée et exploitée par les propriétaires du sol. Notons que l'empereur attribuant ce revenu, composé des obligations de diverses sortes grevant les contribuables, se réserve quelques fois certaines redevances désignées comme δημοσιακά ou βασιλικὰ κεφάλαια,[34] ou encore τὰ ἐκτὸς τῶν προνοιῶν,[35] destinées aux διανομὰς καὶ ῥόγας τὰς ὑπὲρ τῆς Ρωμανίας.[36] Dans le cas de l'attribution de cette sorte, le bénéficiaire se charge de la perception du revenu fiscal que son privilège lui accorde: il lui est versé directement par les contribuables, citoyens de l'empire, propriétaires des biens grevés; d'où la crainte des moines de Lavra obligés de verser à Adrien, frère d'Alexis I[er], leur impôt sur les biens du couvent situés dans Palènè, région cédée à ce personnage, qu'ils ne soient considérés comme parèques de celui qui encaisse l'impôt foncier (τοῦ πρὸς ὃν καταβάλλονται τὰ δημόσια)[37]: nous avons sûrement là un des premier exemple d'attribution de cette sorte.

Ce type du privilège octroyé pour des raisons militaires, administratives ou politiques, à titre temporaire ou héréditaire, est délivré par chrysobulle, (d'où l'expression χρυσοβουλλᾶτα κτήματα), accompagné d'un document qui précise les régions et le revenu appartenant au bénéficiaire: autrement dit un praktikon (cadastre) complet (avec bornage, περιορισμός ou περίορος, et avec le taux des impositions perçues et la liste des imposables le κατόνομα) est établi au nom du bénéficiaire.[38] Celui-ci est

---

[34] *A. Heisenberg*, Aus d. Geschichte u. Literatur d. Palaiologenzeit, dans Sitzungsberichte d. Bayer. Ak, d. Wiss., Philos.-philol. u. hist. Kl., Abh. 10, Jahrg. 1920, p. 40; *M. M.*, IV, p. 94: κεφάλαιον βασιλικὸν καὶ στρατιωτικόν.

[35] *Zepos*, Jus, I, p. 663. Les redevances reservées à l'état sont souvent des taxes judiciaires (φονικὸν, παρθενοφθορία etc.), ce qui suggère que dans une large mesure la justice est exercée, non pas par le bénéficiaire d'une dévolution, mais par les services competents de l'état; en outre les redevances destinées à l'approvisionnement des villes et des forteresses, (sitarkeia), à l'entretien de l'armée mercennaire, (rhogai), et aux obligations de l'empire envers les puissances étrangères, (διανομαὶ καὶ ῥόγαι ὑπὲρ τῆς Ρωμανίας: peut-être dans cette catégorie il faut compter l' ἀγάπη dans le sens que ce terme peut, surtout à cette époque, désigner les traités de paix et par conséquent les obligations qui en découlent), semblent en principe restées en dehors des attributions: elles sont les redevances qui continuent à être payées même après une καθολικὴ ἐξκουσεία; cf. *G. Ostrogorskij*, Pour l'histoire de l'immunité à Byzance, Byzantion, t. XXVIII, 1959, pp. 165-254.

[36] *A. Heisenberg*, op. cit., p, 40.

[37] Actes de Lavra, éd. *G Rouillard-Collomp*, № 39, p. 105.

[38] L'isokôdikon du village Radolibos, attribué à Marie Kouropalatissa la Basilikaina par Anzas, constitue un exemple interessant, grâce à sa date (1098), de praktikon en faveur de bénéficiaire d'une dévolution fiscale: cf. *F. Dölger*, Aus d. Schatzkammern d, Heil. Berges, München, 1948, № 65, pp. 180-184.

dorénavant obligé de mettre sur place un appareil plus ou moins considérable, (selon l'importance des domaines octroyés), calqué sur celui du fisc, mais relevant de lui personnellement, pour effectuer la perception des impôts, taxes, et redevances, et l'administration en général du revenu qui lui appartient; d'où la mention des: προνοηταὶ, ἐπισκεπτῖται, κουράτορες, ἐνεργοῦντες[39], et même des λογαριασταὶ, ἀναγραφεῖς, δοῦκες, ou ἀντιδοῦκες et πράκτορες κτημάτων[40] d'un tel, ou encore des simples οἰκεῖοι ἄνθρωποι ou δοῦλοι[41] d'un tel, chargés d'administrer au nom du bénéficiaire ses biens meubles ou immeubles, et ses droits, accordés par son privilège: employés privés, ils jouissent néanmoins d'une juridiction étendue; ils tranchent les litiges[42], ils promulguent des actes ayant valeur de δικαιώματα officiels.[43] Cette sorte de concession constitue en matière ce que les sources appellent donation des parèques (δωρεὰ παροίκων)[44]: elle est connue sous le nom de pronoia ou oikonomia, elle se présente sous deux aspects: a. Donation temporaire conditionnele, (pronoia stratiotique, ou pronoia en faveur des fonctionnaires, militaires et autres, dans le sens ou le terme strateia peut désigner n'importe quelle fonction), et b. Donation héréditaire constituant des épisképseis personelles, des zeugèlateia, ou des chrysboullata (biens, κτήματα)[45], des véritables „apanages".

a. *Pronoia stratiotique.*

Attribution d'un droit incorporel, d'un bien fictif, en l'occurence d'un impôt foncier, (donation des parèques), équivalent à une rente, et plus particulièrement à un traitement des fonctionnaires et notamment des militaires inscrits dans les rôles: elle ne concerne pas les soldes des mercenaires payées toujours en espèces. Elle consiste en l'attribution d'un domaine modeste, (en général un proasteion ou un village), à titre en principe

39 Cf. à titre d'exemple, *Zepos*, Jus, IV, pp. 178, 249, 250; *F. Dölger*, Schatzkammer, № 14; Typikon de Grégoire Pakourianos, éd. *L. Petit*, p. 11; *Dmitrievskij*, Typika, t. I, pp. 646, 672, 696; *M. M.*, V, p. 355; *M. M.*, IV, p. 63; Actes de Notre Dame de Pitié, éd. *L. Petit*, pp. 34, 36, et p. 44 mention intéressante de δεσποτικὸν βεστιάριον se rapportant au bénéficiaire appelé despote et authéntès par son employé.

40 *M. M.*, IV, pp. 159, 173, 175: δουκεύων = ἐνεργῶν, pp. 185, 259, 278—280 etc.

41 *M. M.*, IV, pp. 89, 105, 233, 234, etc. Orthodoxia, t. VI, 1939, p. 369; Actes de Notre Dame de Pitié, éd. *L. Petit*, pp. 36, 46.

42 Actes de Xéropotamou, en préparation par *J. Bompaire*, № 7 (1085), signé par un προνοητὴς κτημάτων du grand duc.

43 Cf. p. ex. les paradoseis faites par des représentants de divers bénéficiaires: Actes de Notre Dame de Pitié, pp. 36-46; *M. M.*, IV, 175, etc.

44 Nicétas Choniate, Bonn, pp. 272-274 (= Synopsis Chronikè de Skoutariôtés, éd. *Sathas*, Mes. Bibl., V, p. 301); *M. M.*, V, p. 1158; *Zepos*, Jus, I, pp. 377, 383.

45 Les biens de cette sorte constituant des "apanages" sont aussi appelés, surtout dans les sources littéraires, pronoiai ou oikonomiai, (cf. là-dessus, *Hélène Glykatzi-Ahrweiler*, La Politique agraire des empereurs de Nicée, Byzantion, t. XXVIII, 1958, pp. 59-60); on les trouvent souvent désignés par la catégorie du bénéficiaire, p. ex, κτήματα (ou πρόνοιαι) βασιλικά, δεσποινικά, ἀρχοντικά, ἐκκλησιαστικά etc.; à noter la mention, dans une lettre de Théodore Hyrtakènos, Notices et Extraits de la bibl. du Roi, t. V, pp. 738-739, des ἀρχοντικαὶ οἰκονομίαι; des πρόνοιαι γερουσίας, dans Pachymère, Bonn, I, p. 97; et des πρόνοιαι μεγιστάνων, dans Synopsis de Skoutariôtès, éd. *Sathas*, p. 507.

temporaire, en échanges des services précis. L'état garde la haute main sur le domaine concédé qui continue à lui appartenir:[46] la donation est révocable ou renouvelable selon la volonté de l'empereur.[47]

La pronoia stratiotique est très souvent caractérisée comme oikonomia d'un tel, elle suit le titre (fonction, dignité) et le nom du bénéficiaire. Elle est, contrairement aux „apanages", d'une posotês, (quantité), fixe, dont l'importance dépend de la fonction ou de la dignité du bénéficiaire.[48] Cette posotès est calculée en hyperpres représentant le revenu annuel du bénéficiaire-fonctionnaire, ou en modia représentant la superficie de la terre qui produit le revenu fixé.[49] Elle figure sans doute sous les deux formes dans le praktikon du bénéficiaire, appelé στρατιωτικὸν πρακτικὸν:[50] y sont également mentionnés les contribuables exploitant la terre cédée en pronoia.[51] Outre le revenu fiscal produit par la terre (donation des parèques, épitéleia),[52] l'empereur peut céder en pronoia, militaire ou plutôt stratiotique d'autres droits fiscaux: tels p. ex. les kommerkia, les droits sur les mines, sur les lieux de pêche, sur certains groupes grevés d'impositions particulières[53] etc. La posotès d'une pronoia stratiotique peut être diminuée ou augmentée au gré de l'empereur.[54]

46 *M. M.*, IV, p. 199.

47 Cf. p. ex. *M. M.*, IV, p. 194; ἀποσπάσασα (ma royauté) τοῦτο (le bien) ἀπὸ τῆς χειρὸς τοῦ Βλατεροῦ: Blateros est un pronoiaire — stratiote, cf. *ibid.* p. 199.

48 Sous Michel VIII Paléologue la pronoia militaire fut fixée par Chadènos à 40 nomismata (cf. Pachymère, Bonn, I, p. 18): elle était d'un taux supérieur sous les Lascarides (Pachymère l. c., et Synopsis de Skoutariôtès, éd. *Sathas*, Mes. Bibl., VII, p. 507); cf. d'autres renseignements, moins précis, sur le taux de la pronoia stratiotique, dans: Actes de St. Jean Prodrome, éd. *A. Guillou*, pp. 41, 48, 51, 52-53, 69, 71-72, 81, et surtout p. 96, mention d'une pronoia de 100 nom. assignés à un grand primmicère; et. pp. 98, 99; *Zepos*, Jus, I, p. 661; *H. Glykatzi-Ahrweiler*, Note additionnelle sur la politique agraire, Byzantion, XXVIII, 1958, pp. 135-136. Le grand nombre des soldats-pronoiaires mentionnés dans des régions d'importance modeste fait penser que la pronoia proprement militaire n'était pas d'un taux très élevé: cf. p. ex. le taux accordé aux soldats appelés Klazomènitai, installés dans la région de Serrai (Actes de Kutlumus, éd. *P. Lemerle*, № 20, pp. 89-91, et *F. Dölger*, Schatzkammer, № 16, pp. 57-58), la mention de Barbarènoi stratiôtai d'un document de Vatopédi (éd. *W. Regel*, p. 23) et des documents inédits de Docheiariou (photos du Centre des recherches d'histoire de Byzance, Sorbonne), des stratiôtai de Mantaia (*M. M.*, IV, p. 128), de Milet (*M. M.*, VI, 178: τῶν προνοιασθέντων εἰς τὰ Παλάτια, p. 196: τῶν προνοίας ἐχόντων στρατιωτῶν), etc; cf. là-dessus, *G. Ostrogorskij*, Pour l'Histoire de la féodalité..., Bruxelles, 1954, p. 78 sq.

49 Cf. p. ex. les documents cités plus haut, note 48, et surtout les actes da Prodromou.

50 Cf. p. ex. *M. M.*, IV, p. 70.

51 Comme nous le montre le type de l'acte d'attribution des parèques à un militaire: cf. *Th. Uspenskij*, Viz. Zemlemery, dans les Trudy (Travaux) du VIème Congrès archéologique (1884), d'Odessa, 1888, t. II, p. 334.

52 Le terme épitéleia désignant l'ensemble des obligations fiscales d'un bien, dont le montant est touché non pas par l'état mais par un particulier, bénéficiaire d'habitude d'une dévolution fiscale: cf. *Hélène Glykatzi*, L'épitéleia dans le chartulaire de Lembos, Byz., t. XXIV, 1954, pp. 88-90.

53 Cf. à titre d'exemple Actes de Prodromou, éd. *A. Guillou*, p. 98 (imposition sur les Juifs de Zichna); *M. M.*, IV, pp. 54, 239, 241, 242-244; t. VI, p. 166 etc.

54 Actes de Prodromou, pp. 71-72, etc. Sur ce point, les mesures prises par Chadènos sont révélatrices (Pachymère, Bonn, I, p. 18), ainsi que la perception de 10% de la „posotès" de toutas les pronoiai par Andronic II, au moment de l'expédition coûteuse contre la Thessalie : Pachymère II, p. 68—69.

Elle peut aussi, dans sa totalité ou en partie, devenir héréditaire, d'où l'expression: γονικεύω πρόνοιαν, οἰκονομίαν.[55] On imagine que l'état pour subvenir à ses besoins administratifs et militaires a procédé à la répartition des terres grevées par l'impôt foncier, (c'est-à-dire à l'exception des biens constitués en „apanages" ou jouissant d'une immunité fiscale), à des lotissements „pronoiastiques" figurant comme tels dans les cadastres des provinces. Le formulaire de l'octroi des parèques publié par Uspenskij,[56] suggère que c'est le gouverneur de la province, en l'occurence le duc qui assume à ce moment le commandement civil et militaire, qui procède à la distribution des pronoiai stratiotiques à leurs bénéficiaires, conformément à la teneur du prostagma délivré à ce sujet. Autrement dit le gouverneur provincial dispose des terres assignées à sa δουλεία, comme nous le dit explicitement un acte d'Andronic III.[57] La répartition des terres disponibles en lots pronoiastiques, procédé généralisé sous les Paléologues, était en vigueur, au moins dans les régions frontalières, sous les Lascarides de Nicée[58]: ceci nous aide à éclairer les mesures prises par Chadènos, sous Michel VIII Paléologue[59]; Chadènos diminuant la posotès de la pronoia stratiotique et rendant ainsi fiscale une quantité sûrement considérable de terres, pouvait obtenir, soit l'enrichissement de la caisse impériale, soit l'augmentation du nombre des combattants: il est regrettable, comme le constate Pachymère, qu'il ait opté pour la première solution.[60]

En usage sous les Lascarides, généralisé sous les Paléologues, la pronoia stratiotique semble bien être une innovation des Comnènes; les fameuses donations des parèques, faites, au dire de Nicétas Choniate par Manuel Ier,[61] ne sont rien d'autre que le début de distribution des pronoiai stratiotiques, comme le note en marge le copiste de la Synopsis de Skoutariotès qui répète littéralement Nicétas Choniate.[62]

b. „*Apanages*".

Concession de régions ou de domaines importants des agglomérations rurales et urbaines, à titre héréditaire (πρόνοιαι γονικαί). L'empereur y garde toujours la haute main dans le sens qu'il peut révoquer le privilège,[63] et surtout dans le sens qu'il peut accorder des privilèges

[55] Actes de Prodromou, éd. *A. Guillou*, pp. 41, 48, 52-53 etc.; Pachymère, Bonn, I, p. 92.

[56] *Th. Uspenskij*, op. cit., p. 334.

[57] Actes de Prodromou, éd. *A. Guillou*, p. 99.

[58] Pachymère, Bonn, I, pp. 15-17, en rapport avec Grégoras, Bonn, I, p. 138.

[59] Pachymère, Bonn, I, p. 18.

[60] Pachymère, l. c.; Grégoras, Bonn, I, p. 138.

[61] Nicétas Choniate, Bonn, p. 272-274.

[62] *Sathas*, Mes. Bibl., VII, p. 301, note 1; cependant il faut remarquer que dans le typikon de Pantokratôr (1136), nous avons une mention de pronoia dans le sens que ce terme a acquis avec les donations des parèques que cette institution comporte: cf. *Dmitrievskij*, Typika, I, p. 697.

[63] Cf. à titre d'exemple, Néos Hell., t. I, 1904, p. 194; Théophylacte, Lettres, P. G., t. CXXVI, col. 533-534; Pachymère, Bonn, I, p. 321 etc.

d'immunité à des biens ou des personnes fiscalement soumises au bénéficiaire de la concession, de l'apanage.[64]

Ce type de privilège instauré par les premiers Comnènes et notamment par Alexis Ier dans les cadres de la politique du redressement de l'empire entrepris par cet empereur,[65] a été largement pratiqué par la suite, surtout en faveur de l'église, des personnes impériales ou des personnes ayant rendu d'importants services à la Rômania.[66] Il a abouti pendant l'époque des derniers Paléologues à la création de véritables états autonomes, dont le sort fut quelquefois indépendant de celui de l'empire.[67] En outre les rapports directs établis par ce type de privilège entre bénéficiaires (personnes privées ayant fiscalement remplacé l'état) et redevables (citoyens de l'empire, propriétaires de leurs biens), créèrent une nouvelle situation sociale: ils se trouvent à l'origine d'une nouvelle forme de la parèquie, telle que nous la constatons clairement dans l'empire de Nicée;[68] les donations des parèques, commencées au dire de Choniate par Manuel Comnène,[69] ont mis sous l'autorité des étrangers (serviteurs de l'empire) et des personnes „rustres", les citoyens romains, c'est-à-dire les contribuables propriétaires de leurs biens. Il est de toute façon certain que, sous les Paléologues, les terres concédées en „apanages" (impérial, écclésiastique et archontikon) et celles distribuées en pronoia stratiotique constituent la totalité des terres cultivées de l'empire. La clause du chrysobulle de Michel VIII en faveur d'Andronic, qui vise à maintenir intact la posotès et le nombre des pronoiai stratiotiques,[70] nombre correspondant sûrement aux besoins de l'administration militaire et civile et surtout la solution adoptée plus tard par Cantacuzène, qui constatant que la posotès des pronoiai stratiotiques n'est pas produite par les terres correspondantes suppléa à cette carence par une distribution

[64] Actes de Notre Dame de Pitié, éd. *L. Petit*, pp. 34-46.

[65] Cf. là-dessus, l'appreciation de Zônaras, éd. *Dindorf*, t. IV, p. 259: τῷ δὲ (Alexis) μέλημα μᾶλλον ἡ τῶν ἀρχαίων ἐθῶν γέγονε τῆς πολιτείας ἀλλοίωσις καὶ τὸ μεταλλάξαι ταῦτα ἔργον ἦν αὐτῷ σπουδαιότατον.

[66] Citons à titre d'exemple les donations faites par Alexis Ier en faveur des membres de la famille, (cf. Zônaras, éd. *Dindorf*, t. IV, p. 236; Actes de Lavre, éd. G. *Rouillard-Collomp*, p. 105-106); ou encore les concessions en faveur d'Isaak Ange (Typikon du monastère de Kosmosoteira, éd. *L. Petit*, dans Isv. Russ. Arch. Inst., t. XII, 1908, p. 52, 71), de la femme de Jean Vatatzès (cf. là-dessus, Byzantion, I, 1924, pp. 452 sq.), de Jean Paléologue (Pachymère, Bonn, p. 321), de divers étrangers (Toichos, Mytzès, Eltimèr etc; cf. Pachymère, Bonn, I, pp. 130, 438, 448; II, pp. 407, etc; Grégoras, Bonn, pp. 60-61, 132, etc.), des Melissènes (*Buchon*, Nouvelles recherches historiques sur Morée, Paris, 1845, t. I, p. 245; et *Zepos*, Jus, I, p. 523, note 1), d'Irène, femme d'Andronic II, (*M. M.*, V, pp. 268-270), etc.

[67] P. ex. le sort de l' „apanage" d'Alexis, grand stratopédarque, et de son frère Jean, grand primicière: cf. *P. Lemerle*, Philippes et la Macédoine orientale, Paris, 1946, pp. 206-213, 215.

[68] Cf. *G. Ostrogorskij*, Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine, Bruxelles, 1956, pp. 41 sq.; et *H. Glykatzi-Ahrweiler*, La politique agraire des empereurs de Nicée, Byz., t. XXVIII, 1958, pp. 62-63.

[69] Nicétas Choniate, Bonn, p. 272-274.

[70] *A. Heisenberg*, Aus d. Geschichte u. Literatur d. Palaiologenzeit, p. 40: ἵνα μή, τῆς προνοίας κολοβωθείσης, λεῖψίς τις στρατιώτου ἐν τῷ ἀλλαγίῳ γένηται.

en espèces,[71] font penser que l'ensemble de terres disponibles avait été déjà distribuée: il est alors évident que la paysannerie byzantine se trouve dans son ensemble sous l'autorité des personnes privées qui se sont substituées à l'état; les paysans libres, tels que les sources des époques antérieures nous les présentent, ont cédé leur place à des parèques dépendant fiscalement du bénéficiaire de la dévolution, de la pronoia. La paréquie ne désigne plus les rapports du paysan avec la terre exploitée, mais ses rapports avec les bénéficiaires de ses obligations fiscales.[72]

De cet exposé sur les donations conditionnelles de diverses catégories ressort que de l'octroi d'un revenu fiscal à la dévolution de ce revenu en faveur d'un bénéficiaire, d'un particulier, c'est à dire du simple solemnion à la pronoia, il y a la différence qui existe entre un bienfait et un bénéfice: dans le premier cas l'état cédant des biens qui lui appartiennent fait preuve de santé économique, dans le second par contre, cédant ses droits il compromet son autorité: la généralisation de l'attribution des pronoiai, terme qui avec le temps a perdu son sens primitif de sollicitude pour signifier un type précis de bénéfice, peut être considérée comme un signe certain de l'affaiblissement économique et politique de l'empire.

La communication fut suivie des remarques de *M. J. Bompaire*

[71] Cantacuzène, Bonn, pp. 58-64: c'est ainsi que nous comprenons le remède à la situation proposé par Patrikiôtès à Cantacuzène, alors grand domestique; c'est à ces fins que Patrikiôtès a voulu mettre sa propre fortune à la disposition de Cantacuzène qui se déclare, par ailleurs, prêt a dispenser dans ce but d'abord la sienne, qui, on le sait, était extrémement importante. La pénurie de terres assignées aux militaires oblige sans doute l'empereur à demander des biens appartenant à la Grande Eglise, afin de καταστῆσαι στρατιώταις *M. M.*, I, p. 507 (en 1367).

[72] Ainsi on voit que les craintes exprimées par les moines de Lavra au moment de l'attribution du revenu fiscal de Palènè à Adrien Comnène, craintes que dissipe la réponse d'Alexis I[er], n'étaient pas vaines (cf. Actes de Lavra, éd. *G. Rouillard-Collomp*, p. 105).

PAUL GOUBERT, Roma

»LES GUERRES SUR LE DANUBE À LA FIN DU VIe SIÈCLE D'APRÈS MÉNANDRE LE PROTECTEUR ET THÉOPHYLACTE SIMOCATTA«

J'avais intitulé un peu prétentieusement cette modeste communication: *»Les guerres sur le Danube à la fin du VIe siècle d'après Ménandre le Protecteur et Théophylacte Simocatta«*. Mais les éminents collègues, que nous avons le plaisir d'entendre aujourd'hui vous entretiennent si doctement des questions avaroslaves et des guerres sur le Danube, que je n'ai aucun regret de me borner à une étude de psychologie: voir les guerrés du Danube dans l'optique de l'empereur byzantin, Maurice, qui régna de 582 à 602.

Ceux qui ont l'honneur de servir sous un chef prestigieux n'ont pas de peine à comprendre que des décisions ou de l'indécision d'un chef dépend l'heureuse ou la malheureuse issue d'une guerre. C'est dans l'intelligence et la volonté d'un chef autant que par le courage et les armes des soldats, que se gagne une bataille.

Nous allons étudier sommairement quelques unes des réactions de l'empereur Maurice devant les invasions avaro-slaves sur le Danube et dans les Balkans.

Nous le ferons sous la conduite d'un guide presque contemporain, Théophylacte Simocatta, et à travers les anecdotes épiques et parfois puériles, qu'il nous livre, c'est toute la psychologie d'un empereur et de son armée, qu'il nous révèle.

Avant l'avénement de Maurice (582) c'est une psychose de défaite qui règne sur le front du Danube. La paix signée entre Tibère et le khagan Baïan au printemps de 582 reconnaissait la prise de Sirmium par les Avars et leur concédait un tribut annuel de 80.000 sous d'or.

Tandis que, grâce à la guerre civile de Perse et à son alliance avec Khosrò II, Maurice étendait les frontières de l'Empire en Orient, il s'efforçait en Occident de réparer les erreurs ou les malheurs du règne de Justin II et de s'opposer à l'avance des Avars et des Slaves sur le Danube, des Lombards sur le Tibre et le Po.

On peut distinguer dans cette lutte entreprise par Tibère et Maurice contre les Avars et les Slaves deux périodes:

I) De 570, première campagne de Tibère, à 591, fin de la guerre perse.

II) de l'entrée personnelle de Maurice en campagne (592) jusqu'à la révolution de 602, qui du reste résultera d'un soulèvement de l'armée du Danube.

Dans la première période, les troupes byzantines, peu nombreuses et très affectées par la perte de Sirmium, se défendent péniblement. L'attention de l'empereur est surtout tournée vers la Perse. Les principales forces de l'Empire sont occupées à combattre Khosrò I, Hormizd et Bahram.

Dans la deuxième période, la paix étant conclue avec la monarchie sassanide, la majeure partie des troupes d'Orient vient grossir celles qui combattaient déjà en Thrace. Les Byzantins passent résolument à l'offensive et enregistrent succès ou échecs, suivant qu'ils sont commandés par un chef de la valeur de Priscus ou des incapables comme Pierre et Comentiolus.

En 601, grâce aux victoires de Priscus, la frontière du Danube est atteinte ou dépassée. Ce sera l'apogée du règne de Maurice, bientôt suivie d'un rapide déclin, dû à l'indiscipline de l'armée. Nous nous bornerons aujourd'hui à essayer de fixer la chronologie exacte du départ de Maurice pour le front du Danube et les vraies raisons de son retour à Constantinople.

La date de l'intervention de Maurice dans les Balkans.

Un problème de chronologie se pose. A quelle date fixer le départ de l'empereur Maurice pour le front occidental? Les opinions divergent et un décalage de deux ans se produit entre Muralt, Clinton, Dölger, Lebeau, Koulakovskij. Heureusement Bury et Baynes ont essayé de tirer au clair, cette importante question. Exposons d'abord la solution que donne le premier dans son article sur la »Chronologie de Simocatta«.[1] D'après lui en 590, une partie de l'armée aurait été rappelée de Perse. La IXe année de l'empereur Maurice ou la 6.083e année du monde, étant située entre le 4 Août 590 et le 14 Août 591, il faut placer avant le 14 Août 591 les débuts de l'expédition impériale contre les Avars.

En conséquence, l'expédition contre les Slaves daterait du printemps 592. L'historien anglais préfère la chronologie de Théophylacte à celle de Théophane.

Celui-ci composant une chronologie tâche de localiser dans le temps les événements énumérés sans date par son devancier: »Il a martelé le métal pour l'étendre davantage et le couper en plusieurs années«. Ainsi en s'efforçant de mettre de l'ordre dans les

[1] *J. B. Bury*: The Chronology of Theophylactus Simocatta. English Historical Review III (Avril 1888) p. 310—315.

événements, il s'est exposé à bien des erreurs, tandis que l'on ne trouve dans Théophylacte que des lacunes.

Ces réflexions sont très justes, mais le savant byzantiniste s'attache parfois trop aveuglément à la suite de l'historien égyptien.[2] De là découlent des difficultés inextricables, des années creuses; il ne se serait rien passé pendant cinq ans.

Avec plus de souplesse, Monsieur Baynes[3] se permet d'interpréter le chroniqueur et d'aérer son texte. D'après lui, la prise de commandement des armées d'Europe, n'a pas pu avoir lieu la IXe année du règne de Maurice, c'est à dire entre le 14 Août 590 et le 14 Août 591. Et voici les arguments qui appuient sa thèse: »Il est probable que les troupes n'ont pas été ramenées d'Asie en 591 puisque les forces qui restaurèrent Khosrô n'ont pas quitté Dara pour leur campagne contre Bahram avant l'été de 591«. Cet argument ne manque pas de valeur.

Khosrô retint, plusieurs années auprès de lui, une garde byzantine, chargée de veiller à sa sécurité personnelle. Peut-on supposer qu'il ait laissé ses alliés quitter si vite un pays encore frémissant de la révolte de Bahram? De plus ne fallait-il pas de nombreuses troupes impériales pour fixer les frontières, occuper le terrain conquis en Arménie et en Perse, rétablir les fortifications détruites, etc.

Tous ces travaux occupèrent, sans doute, l'hiver 591—592. Théophylacte, il est vrai, oublie de mentionner cet hiver. Mais il omet bien d'autres événements importants et la difficulté que l'on éprouve à trouver une chronologie solide pour les dernières années de l'empereur Maurice en est une preuve. Plus soucieux de beau langage que d'exactitude, Théophylacte dans une métaphore d'une préciosité subtile escamote l'hiver de 591 qui suivit la conclusion de la paix.

En écrivant, du reste, que Maurice, la guerre perse terminée, se porta dans les Balkans »le plus rapidement possible«[4], il n'interdit pas d'intercaler un délai de plusieurs mois.

En effet la démobilisation des troupes exige un certain laps de temps. Etant donné la longueur et les difficultés de communication, il est tout à fait invraisemblable, que la lutte entre Bahram à peine terminée, Maurice, sans laisser souffler ses troupes, ait entamé aussitôt sa grande expédition personnelle contre les Avars. En outre, sa présence s'avérait indispensable à Constantinople. Il suivait de très près les négociations diplomatiques, l'occupation

[2] Il prétend par exemple, que le langage de Théophylacte interdit la possibilité d'intercaler un lien entre la fin de la campagne perse et le début de l'expédition de Maurice contre les Avars.

[3] *N. H. Baynes*: The Literary Construction of the History of Theophylactus Simocatta — Xénia, hommage international à l'université nationale de Grèce à l'occasion du 75° anniversaire de sa fondation (1837—1912) Athènes (1912).

[4] Th. Sim. V 16, I *de Boor* p. 218. cf. Théophane A. M. 6082 *de Boor* p. 267, 33.

des pays conquis. C'est ainsi que nous le verrons bientôt interrompre sa grande campagne pour recevoir une ambassade.

Sans témérité, on peut supposer qu'il ne l'entreprit, qu'une fois pleinement rassuré sur la situation de la Perse.

A toutes ces raisons de convenance, dont aucune de s'impose absolument, mais dont le faisceau se rompt avec difficulté, s'ajoute une preuve péremptoire. Théophylacte et Théophane mentionnent une éclipse de soleil, alors que l'empereur se trouvait encore à l'Hebdomon. Les éclipses sont souvent accompagnées de tornades. Cela expliquerait la tempête violente, qui, quelques jours plus tard, força Maurice à atterrir. Cette éclipse servira de point de repère. Clinton, dans l'occurence plus clairvoyant que Bury, se réfère au jugement de Pagius et de Basnage, qui la fixent avec précision au 19 Mars 592.[5]

Préparatifs de départ Printemps 592 —

Profitant de la paix, qui règnait en Orient, Maurice avait donc le plus rapidement possible transféré ses troupes en Europe. Baïan réclamait une nouvelle augmentation du tribut et s'apprêtait disait-on, à envahir l'empire.

Devant le péril Avar l'empereur prit une résolution énergique; il irait en personne châtier le khagan. Ce projet impérial parut insolite. La cour, les ministres, le sénat, le patriarche représentèrent en vain au Basiléus, qu'au lieu de partir lui-même en campagne il devrait confier à un de ses généraux la direction des opérations.[6]

Sous l'empire romain, le départ d'un empereur pour les armées ne provoquait pas tant d'agitation. Le titre d'Imperator n'impliquait-il pas le combat et le triomphe? Trajan et Marc Aurèle marchaient à la tête de leurs troupes contre les Daces et les Germains autrement redoutables que les Avars. Constantin, Julien, Valentinien s'étaient signalés par leur vaillance et leur génie militaire. L'exemple surtout du grand Théodose, qui dut comme lui à sa valeur de soldat son accession au trône, entraînait Maurice dans cette équipée. Peut-être aussi les lauriers récemment conquis par ses généraux sur les champs de bataille de Perse et d'Arménie provoquaient-ils sa jalousie? Pourquoi ne pas rajeunir les siens dans le sang des Avars?

Du reste il pensait par cette décision héroïque susciter l'admiration de la foule impressionnable de Byzance, que les échecs de Comentiolus avait violemment mécontentée.[7] Conscient de son

[5] Cette date du 19 Mars 592 s'accorde parfaitement avec la chronologie de Higgins et de Dölger. Tous deux fixent la défaite finale de Bahram avant le I[er] Oct. 591 — cf. *Higgins*, The Persian War of the Emperor Maurice, I Washington 1939, p. 73 — *Bury* II p. 124—127 par contre prétend qu Maurice commença en 591 sa campagne contre les Avars.

[6] Th. Sim. V 16, 2—3 *de Boor* p. 218. — Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268—4—6 — *Bury* II p. 124.

[7] Th. Sim II 17, 5—6 *de Boor* p. 103/104.

mérite l'empereur n'était sans doute pas éloigné de se croire le seul chef capable de réduire rapidement à la raison le khagan orgueilleux et insatiable.

L'opinion publique est fortement frappée par cette nouvelle. Depuis près de deux siècles, aucun empereur n'avait paru à la tête des armées. L'unique combat, auquel assista Justinien, se livra à Constantinople pour réprimer la sédition Nika.[8] Théodora l'avait voulu ainsi et non l'empereur.

En l'occurence, Maurice se montrait plus résolu que Justinien, mais Constantine moins virile que Théodora. Elle aimait son mari et en voulait pas se séparer de lui. Du reste à l'âge de l'empereur: 54 ans, avec les attaques de goutte qui commencaient à le torturer, était-ce bien prudent de s'exposer aux rigueurs de la vie des camps, dont depuis dix ans, le luxe de Byzance l'avait déshabitué?

L'impératrice eut beau avec les jeunes princes le supplier de renoncer à sa résolution, l'empereur resta inflexible.[9] Maurice quitta le palais impérial et s'avanca jusqu'à Hebdomon. C'est alors que se produisit la fameuse éclipse de soleil:[10] des vents furieux se déchaînèrent, la tempête semblait bouleverser la mer jusque dans ses profondeurs. Ces phénomènes impressionnants ne fléchirent pas la dêcision de l'empereur, mais l'arrivée d'un ambassadeur perse nommé Dalauzad[11] l'obligea à rentrer à Constantinople. Il règla rapidement les affaires, que lui soumettait l'envoyé de Khosrô, et ne pensa bientôt qu'à son projet de départ.

Cependant, peut-être sur les instances de l'impératrice, Maurice consentit à ajourner sa décision jusqu'à ce qu'il eût accompli une veillée de prière.

Sous la prestigieuse coupole de Ste Sophie il demanda à Dieu un présage pour connaître sa volonté.[12] Nulle apparition céleste, nul songe merveilleux n'étant intervenu, Maurice le lendemain, avec tout le peuple se rendit solennellement au sanctuaire de la Mère de Dieu, près de la fontaine hors de la ville.[13] Il y communia et passa la journée à prier. Le surlendemain il arriva à l'Hebdomon. Le sixième jour il atteint Rhégium.[14]

Là une foule innombrahle de mendiants l'attendait. Avec bonté l'empereur qu'on représentera plus tard comme un ladre, les introduit dans le palais et leur distribue paroles aimables et pièces d'argent. Par l'aumône comme par la prière son âme pieuse

[8] *Bury*: The Nika Riot, Journal of Hellenic Studies 1899 II 39—48; *Diehl*: Justinien p. 458—466.

[9] Th. Sim V 16, 3 *de Boor* p. 218; Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268, 4. jusqu' à Hebdomon. C'est alors que se produisit la fameuse éclipse de soleil.

[10] du 19 Mars 592 cf. Th. Sim V 16, 5 *de Boor* p. 218; Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268, 7.

[11] ou Dolabzas — Th. Sim V 16, 6 *de Boor* p. 219.

[12] Th. Sim V 16, *de Boor* p. 219.

[13] Th. Sim V 16, 8 *de Boor* p. 219.

[14] Th. Sim V 16, 9—10 *de Boor* p. 219, 6; Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268, 9.

voulait se concilier les faveurs divines. En tête de ses troupes, le nouveau Constantin faisait brandir le bois de la croix du Christ au sommet d'une hampe d'or. Le déroulement de l'armée ressemblait à celui d'une procession.[15]

Funestes présages

Cependant les pronostics fâcheux s'accumulaient. L'éclipse de soleil n'était pas de bon augure. Or voici qu'un sanglier[16] faillit précipiter l'empereur de son cheval. Banal accident de route, mais les courtisans qui, à contrecoeur suivaient le Basiléus et n'avaient qu'un désir: rentrer au plus vite à Byzance, exploitaient habilement les indices les plus insignifiants. Tout devenait à leurs yeux de sinistres avertissements.

Que sera-ce lorsqu'à leur superstition intéressée se joindra un danger réel?

Arrivé à Selimbria[17] l'empereur, pour plus de rapidité décida de gagner Héraclée par mer. Il s'embarque sur une galère de 50 rames. Une flottille parfaitement équipée l'escorte, transportant le reste de l'armée.

A peine les navires ont-ils gagné le large, qu'une tempête formidable se déchaîne.[18]

Echappant au naufrage, Maurice peut aborder au port de Daonion.[19] Il y passe la nuit, et à cheval gagne Héraclée[20], l'ancienne Périnthe.[21]

Fidèle à ses habitudes de piété, il prie dans le temple de la martyre Sainte Glycérie, pillé et incendié par les Avars. Il donne de l'argent et des ordres pour qu'il soit restauré avec magnificence.[22]

A quelque distance il fait dresser sa tente dans un village agréable où le ravitaillement de son armée est facile. C'est là qu'il

[15] Th. Sim V 16, II *de Boor* p. 219—220.

[16] ou un porc sauvage, d'une grandeur exceptionnelle. Maurice se montre en l'occurence un excellent cavalier. Le danger passé, il fait sur son front le signe de la croix cependant que son escorte, cherchait la signification de ce funeste présage — Th. Sim V 16, 13—14 *de Boor* p. 220; Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268.

[17] Ville de la Propontide Th. Sim VI I, I *de Boor* p. 220.

[18] Th. Sim VI I, 1—2 *de Boor* p. 220.

[19] Daonion ou Daonium — Théophane A. M. 6083 *de Boor* 268, 17. Th. Sim VI I, 2 *de Boor* p. 221 — *de Boor* p. 323 y voit un lieu maritime entre Selimbria et et Héraclée, sur le rivage de la Propontide.

[20] Théophane A. M. 6083 *de Boor* 268, 14. — Th. Sim I, II, 6 *de Boor* p. 60 — VI 5, 8 *de Boor* p. 228 — Périnthe est le nom ancien d'Héraclée. cf. Th. Sim VI I, I *de Boor* p. 228 et 341 aujourd'hui Ereğli — cf. *Oberhummer*, Périnthos n° I R. E. XIX col. 802—813 et Herakleia n° 7 R. E. VIII col. 429.

[21] Héraclée cf. le Synekdemos d'Hier. 632, 22 d. *Honigmann* p. 12 Th. Sim VI I, *de Boor* p. 220 — Th. Sim VI 2, 16 *de Boor* p. 224 — Th. Sim 1, 3, 5, 8 *de Boor* p. 228 — Maurice y restaura le sanctuaire de la Sainte martyre Glycérie, détruit par les Avars.

[22] Th. Sim VI, I, 3 *de Boor* p. 221.

assiste à la naissance d'un monstre: un enfant, sans yeux, sans paupières, sans sourcils, sans bras et sans mains, ayant une queue de poisson. Il le fait tuer aussitôt.[23]

Le lendemain il campe prèsd'Enaton.[24] La chute et la mort de son plus beau cheval tout caparaçonné d'or l'attriste.[25] Il y voit un mauvais présage. Le jour suivant l'armée rencontre une troupe de cerfs; les soldats de la garde essaient de les abattre à coup de flèches, mais un Gépide tue un des jeunes officiers qui s'était lancé dans la forêt à la poursuite d'une biche et s'empara de son bouclier d'or. L'empereur soumet à la question le meurtrier.[26]

Le lendemain, à quelque distance d'Enaton, Maurice a la surprise de rencontrer trois géants, des musiciens ambulants qui, sans armes, avec leurs harpes, prétendaient venir du bout du monde.[27] Aux questions que leur fit l'empereur, ils répondirent qu'ils étaient Slaves, qu'ils habitaient au bord de l'océan occidental, que le khagan des Avars avait envoyé des députés à leurs princes pour leur demander du renfort. Leurs chefs s'étaient récusés sur la longueur du voyage et les avaient chargés de lui porter leurs excuses. Il leur avait fallu marcher quinze mois pour s'acquitter de leur mission, mais le khagan sans respecter le droit des gens les avait retenus prisonniers. Ayant ouï dire que les Romains étaient un peuple puissant et fidèle aux lois de l'humanité, ils venaient se réfugier près d'eux. Leur pays ne produisant pas ce funeste métal que les hommes mettent en oeuvre pour se massacrer mutuèllement, ils vivaient ensemble dans une paix profonde, ignorant l'art de la guerre: ils ne s'occupaient que de musique.

Ravi de leurs dispositions, l'empereur les envoya à Héraclée.[28]

Le jour qui suivit cette heureuse rencontre, Maurice fut moins charmé de voir arriver au camp une délégation du sénat le suppliant de rentrer à Byzance; l'empereur refusa de la recevoir. Son énergie ne fléchissait pas.[29] Le lendemain, les troupes eurent à traverser les marais très dangereux, qui entourent le Xerogypsos.[30] Les soldats se débandaient.

[23] Th. Sim VI, I, 5-8 *de Boor* p. 221.
Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268, 17-22.

[24] Enaton est une localité située entre Héraclée et Anchialos — cf. Th. Sim VI 2, I *de Boor* p. 222.

[25] Th. Sim VI 2, 1-2 *de Boor* p. 222.
Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268, 22-24.

[26] Th. Sim 2, 3-9 *de Boor* p. 222-223.

[27] Th. Sim VI 2, 10-16 *de Boor* p. 223/224 — Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 268, 24 — 269, 7.

[28] Th. Sim VI, 2, 16 *de Boor* p. 224 — Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 269, 8 — Théophylacte a-t-il de sa plume facile largement coloré cette anecdote arcadienne? C'est probable — D'où venaient ces trois soldats ou bardes? De l'est de la Baltique? Sans doute — C'était probablement des Scandinaves et non des Slaves — cf. *Lebeau*, Saint-Martin X p. 354 et n I et 35 n I.

[29] Th. Sim VI 3, I *de Boor* p. 224.

[30] Th. Sim VI 3, 2 *de Boor* p. 224. Le fleuve Xerogypsus prend sa source près d'Anchialos et se jette dans la Propontide non loin de Tchourlou cf. *Anne Commène*: Alexiade VII, II trad. *Leib* p. 217 *Lebeau*, *St-Martin* X p. 355 n° 3.

La vie de cour n'avait pas enlevé à Maurice ses réflexes guerriers. Il descend de cheval, se place à la tête du pont fort étroit où son apparition remet l'ordre et le calme. Les troupes défilent fièrement devant leur chef. Il campa le soir à deux stades de ces marais.

Le lendemain il pénétrait dans Anchialos.[31] Ce fut le terminus de sa campagne, si brillamment inaugurée. Il y passa deux semaines à observer les mouvements de l'ennemi.

L'empereur était un homme de devoir. En lui objectant les fatigues et les dangers de la guerre, les présages funestes, les courtisans n'avaient pu entamer sa décision; maintenant on va le réclamer à Byzance en prétextant une besogne difficile et urgente pour laquelle on ne peut le remplacer. Il apprend qu'une nouvelle ambassade perse l'attend à Constantinople.[32]

Il rentre au Palais Sacré pour recevoir de nouveaux ambassadeurs de Khosrô et quelques temps après deux envoyés francs Bosos et Bettos.[33] D'après un texte assez obscur de Théophylacte ils seraient venus de la part d'un roi Franc appelé Théodoric ou Thierry.

Fort peu au courant des évènements de la Gaule, qu'il appelle on ne sait pourquoi Ibérie Celtique[34] l'historien grec confond sans doute Thierry avec son père Childebert II.

Ne confond-il pas également les Avars avec les Lombards? Il prétend en effet que le roi des Francs proposait à l'empereur son alliance contre les Avars. En soi le fait n'a rien d'étonnant. Sigebert, père de Childebert s'était déja mesuré en Thuringe avec ces

[31] Th. Sim VI, 3, 5 *de Boor* p. 225 — Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 269, 8 — Le trajet d'Héraclée à Anchialos peut être évalué à quatre journées de cheval d'après *Bury* II, p. 124 n° 2. Maurice ne suivit pas la route montagneuse passant par Drizipera, Andrinople et Tardopizus. Il marcha directement au nord d'Héraclée, traversant la chaîne de Strandza probablement près de Bizya. Drizipera, ville de Thrace était située à 4 jours de marche d'Héraclée, à 20 jours de Dorostol, cf. Th. Sim VI 6, 5 *de Boor* p. 231 — à 68 milles au Sud-Est d'Andrinople — cf. *Lebeau, St-Martin* X p. 358 n° 3 — Les Avars la prendront peu après, et brûleront le temple célèbre et les reliques du martyr Saint Alexandre. cf. Th. Sim VII 14, 11 *de Boor* p. 270 — VII 15, 9 *de Boor* p. 272 — Bizia est située par le Synekdemos d'Hier, 632, 4 ed. *Honigmann* p. 12 dans l'éparchie de Thrace-Europe, aujourd-hui Vize cf. *Oberhummer* R. E. III col. 552.

[32] Th. Sim VI, 3, 5 *de Boor* p. 225 — Théophane A. M. 6083 *de Boor* p. 269, 9.

[33] Th. Sim VI, 3, 6 *de Boor* p. 225 — *Lebeau, St-Martin* X p. 556 n° 2 suggère „peut-être Boson". — Ce nom est probablement une simple réminiscence de Gontran Boson, qui alla à Byzance quelques années plus tôt et en ramena le prétendant Gondovald. Greg. de Tours H. F. VII 36 O-C-P p. 287 — Gontran Boson mourut en 587 cf. Greg. de Tours IX 10, 23 O-C-P p. 355, 356, 375.

[34] Th. Sim VI 3, 6 *de Boor* p. 325 — *Gasquet*: l'Empire Byzantin p. 203 place cette ambassade en 599, sept ans après la campagne de Maurice dans les Balkans. Pour lui, il s'agirait de Théodebert roi d'Austrasie, et non de son frère Thierry, roi des Burgondes. Les lettres austrasiennes et les détails fournis par Greg. de Tours et P. Diacre nous inclinent à admettre que l'ambas. eut lieu en 592, comme il ressort du texte de Théophylacte. C'est donc Childebert II et non ses fils Thierry et Théodebert qui dépêche des messagers à Constantinople.

Barbares[35] et quelques années plus tard Brunehaut, régente au nom de ses petits-fils, aura recours à l'empire contre ces mêmes envahisseurs.[36]

Cependant ne serait-il plus normal de penser, que Childebert II poursuit par cette ambassade, en 592, les négociation engagées les années précédentes au sujet de la lutte contre les Lombards et de la délivrance de son neveu Athanagild, fils d'Herménégild et d'Ingonde, qui se trouve alors à Constantinople.[37]

Dans ce cas, c'est contre les Lombards et non contre les Avars qu'il promet son secours à l'empereur.

En échange de ses bons offices, le Mérovingien réclamait une pension annuelle. Maurice qui se rappelait les fourberies successives de son allié austrasien dans la guerre contre les Lombards, n'attacha pas grande importance à ces nouvelles propositions. Il profite de l'occasion pour rappeler noblement à la décence le cupide fils de Brunehaut. Il répondit: »Qu'il serait glorieux et utile aux Francs de se liguer avec l'empire, sans autres intérêts que ceux de l'honneur«.[38]

En rentrant à Constantinople, Maurice confiait le commandement à Priscus.[39]

Le choix n'était pas mauvais, mais le départ de l'empereur de la zone du combat, s'il rassura la Cour et la population de Constantinople, produisit sans doute sur l'armée un effet déplorable.

Il n'avait jamais été populaire parmi les troupes. Elles avaient maintenant une raison plausible pour le regarder avec mépris.

L'empereur avait décidé de guider l'armée à la victoire et voici que, le contact n'étant pas encore établi avec l'ennemi, il se dérobe; il opte pour ses obligations diplomatiques. Il est toujours le Basiléus, il n'est plus l'Imperator.

Ce départ précipité pour Byzance dénotait chez Maurice une grave indécision. Il n'était donc pas le soldat énergique que l'on croyait. Il suffisait d'insister pour avoir raison de sa ténacité. Sa rentrée à Constantinople entraîna les plus fâcheuses conséquences pour la dynastie. Les ponts étaient rompus entre le front et l'ar-

[35] Greg. de Tours H. F. IV 22 (29) O-C-P p. 129.

[36] Greg. Beg. XIII 7—9 *Jaffé* 1871—1873 nov. 602.
Gasquet p. 203 rapproche ces lettres du texte de Th. Sim VI 3, 6—7 *de Boor* p. 225.
Hartmann (Ew. Ha II p. 375, 44) pense avec raison que ce texte leur est antérieur de plusieurs années.

[37] Byzance et les Francs. Paris 1956, p. 71.

[38] Th. Sim VI, 3, 8 *de Boor* p. 225.

[39] Th. Sim VI, 4, 7 *de Boor* p. 226.
Théophane A. M. 6084 *de Boor* p. 269, 16 cf. *Bury* II p. 126 qui date ces événements de 591 — La campagne de Maurice est si brève, que certains auteurs la passent sous silence. cf. *Diehl et Marçais* p. 113. „Un moment l'empereur avait songé à prendre en personne le commandement des troupes et on avait eu quelque peine à le détourner de son dessein. Il se décida enfin à confier la conduite des opérations à Priscus".

rière. Il suffira de quelques défaites, dues à des chefs incapables, et exploitées par d'habiles meneurs, pour que le mécontentement embrase l'empire.

Le faux départ du printemps de 592 n'explique-t-il pas la débâcle de 602? Le prestige, que Maurice a conquis par ses victoires d'Orient, s'efface peu à peu devant son inertie en Occident.

L'histoire n'est pas une petite science conjecturale; cependant il est permis de se demander si Maurice, restant à la tête de l'armée du Danube, »la face du monde n'aurait pas été changée«. Meilleur général que son frère Pierre, qui mènera, quelques années plus tard, l'armée au désastre, il aurait maintenu la discipline et aurait, peut-être tenu en respect les Avars.

Je remercie Monsieur le Professeur B. Grafenauer de son intervention et j'ai la joie de constater, que je suis pleinement d'accord avec lui.

Tandis que Monsieur J. Hauptmann[40] fait commencer dès 591 l'offensive de Maurice et date de 599 la paix, qui, d'ailleurs ne mit pas fin aux hostilités, Monsieur G. Labuda[41] »soutient que la campagne ne commença qu'en 595 pour s'achever en 602«.[42]

Je suis heureux de souligner qu'avec Monsieur Grafenauer nous aboutissons à une chronologie identique et à une solution moyenne«: la campagne de Maurice a bien commencé en 592.

La communication fut suivie des remarques de M. *B. Grafenauer*.

[40] Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI[e] siècle, *Byzantion* IV 1927-1928, pp. 137-180.

[41] Chronologie des guerres de Byzance contre les Avars et les Slaves à la fin du VI[e] siècle *Byzantinoslavica* 11 1950, pp. 166-173.

[42] *P. Lemerle*, Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu' au VIII[e] siècle, Revue historique, Avril-juin 1954, pp. 265-308.

RODOLPHE GUILLAND, Paris

BYZANCE ET LES BALKANS, SOUS LE RÈGNE D'ISAAC II ANGE (1185—1195)

Au moment où Isaac II Ange arrivait au pouvoir, le péril le plus grand et le plus imminent, qui menaçait l'Empire byzantin, était le péril normand. Mais les évènements prirent un cours inattendu. Le 7 novembre 1185, Alexis Branas remportait sur Guillaume II le Bon, roi de Sicile, une victoire décisive à Dimitritsi, près de l'embouchure du Strymon.[1] Cette victoire de Byzance causa aux Bulgares une amère déception[2] et obligea les Serbes à abandonner les villes qu'ils avaient conquises.[3] Peu après, Isaac II Ange concluait la paix avec le roi de Hongrie, Béla III, et épousait la fille de ce dernier, Marguerite, âgée de dix ans. Isaac II Ange recevait, comme dot de sa jeune femme, les villes perdues par Byzance dans la vallée de la Morava.[4] Nicétas semble voir la cause de la révolte bulgare dans les levées d'impôts particulièrement lourdes sur les villes bulgares de la région d'Anchialis, pour couvrir les frais de son mariage.[5] Il est probable que ce mariage eut une influence sur le soulèvement des Bulgares, mais à un autre point de vue.

L'alliance entre Byzance et la Hongrie avait pour but de neutraliser une alliance entre l'Allemagne et le royaume de Sicile. Frédéric I Barberousse était, en effet, sur le point de faire épouser à son fils, Henri IV, la fille de Guillaume II le Bon, Constance de Sicile. Une union entre Byzance et le royaume de Sicile avait déjà été cherchée deux fois, en vain, par Manuel I[er] Comnène, en 1166 et 1172, qui avait proposé au jeune roi de Sicile, Guillaume II le Bon, la main de sa fille, la princesse Marie Comnène.[6] Par le mariage qui eut lieu le 27 janvier 1186, l'Allemagne et l'Italie allaient pouvoir s'unir pour faire valoir les droits que les Normands pré-

[1] *C. Jirecek*, Gesch. der Serben, I, Gotha 1911, 269.

[2] C. Jirecek, Hist. des Bulgares (traduit de l'allemand en russe), Odessa 1876, p. 299.

[3] *C. Jirecek*, Hist. des Serbes (en serbe), Belgrade 1952, 155.

[4] *Theiner*, Vetera Monumenta Slavorum ... Romae 1863, I. 36. Innocent III. Imre au fils de Bela III (1204) „Terram, quam pater tuus Sorori tuae, imperatrici Graecorum, dedit in ditem". D'après Dujcev, le mariage aurait eu lieu en novembre — décembre 1185. Cf. *G. Litavrin*, La Bulgarie et Byzance aux XI[e] et XII[e] siècles. Moscou 1960, p. 430. n. 5.

[5] Nicetas 481—482.

[6] *F. Chalandon*, Jean II Comnène et Manuel I Comnène, Paris 1912. 586.

tendaient tenir sur la Dalmatie.[7] Mais Byzance, qui avait très bien vu le danger, s'empressa de leur opposer une alliance avec le roi de Hongrie qui lui aussi, revendiquait des droits sur la Dalmatie.

Du point de vue bulgare, le rapprochement entre Byzance et la Hongrie mettait fin à l'espoir de voir l'Empire byzantin succomber sous les attaques de la Hongrie. La Bulgarie ne pouvait compter sur la Serbie, prise entre la Hongrie et Byzance, et décida de conquérir, à elle seule, sa propre indépendance. L'occasion semblait être favorable. L'Empire byzantin était aux prises avec de graves difficultés intérieures et il devait faire face aux attaques des Normands. Celles-ci troublaient profondément l'Empire: les paysans se réfugiaient dans les montagnes et abandonnaient leurs terres. Le pays était devenu si peu sûr que les habitants abandonnaient même les villes comme Thessalonique.[8]

Les documents relatifs à la révolte bulgare sont minces et confus. Nos sources, en effet, sont l'Histoire de Nicétas Khoniate et une poésie qui est peut-être de son frère, le métropolite d'Athènes, Michel Khoniate, félicitant Isaac II Ange de son mariage avec Marguerite de Hongrie.[8a]

Nicétas[9] déclare que, pour avoir une raison de se soulever, deux frères, Pierre et Asen, vinrent trouver Isaac II Ange, qui se trouvait alors à Kypsella, en Thrace, et lui demandèrent de les enrôler dans son armée et de leur concéder une terre, de médiocre revenu, située dans les montagnes du Balkan. N'ayant pas reçu satisfaction, ils allèrent jusqu'à menacer de se révolter et s'emportèrent au point que le sébastocrator Jean souffleta Asen qui se montrait le plus insolent. Cet incident aurait été la cause du soulèvement de la Bulgarie.[10] Que penser de cette entrevue de Kypsella? Si vraiment les Asen sont venus d'eux mêmes trouver Isaac II Ange, il semble évident qu'ils l'ont fait pour avoir un motif de discussion, voire de querelle, car ils devaient se douter que leur demande ne serait pas satisfaite.[11] Mais, ont-ils pris l'initiative de cette entrevue? De plus, Choniate, à la fin de son panégyrique[12]

[7] *Th. Ouspenski*, La formation du deuxième royaume bulgare (en russe), Odessa 1879, 115—116.

[8] Eustathe de Thessalonique, ch. 61 (Eustathii opuscula, ed. *L. Fr. Tafel*. Francfurti ad Maenum, (1832), 286.

[8a] *K. Krumbacher*, Gesch. der byzant. Literatur, München 1897, p. 284.

[9] Nicétas passe rapidement sur les causes et sur le début de la révolte. Il ne suit pas l'ordre chronologique des faits et il expose les événements bulgares en même temps que d'autres événements, très différents, si bien qu'il est assez difficile de reconstituer l'enchainement des faits. Dujcev estime que les victoires remportées par Byzance sur les Normands et le rapprochement avec la Hongrie auraient troublé les Bulgares du Nord et expliqueraient la venue des deux frères Asen à Kypsella. Litavrin pense que, devant les événements l'aristocratie bulgare ne pouvait rester indifférente et devait prendre parti. Les fréres Asen avraient pense qui Isaac II, e'ant donné la situation, leur aurait donné satisfaction. G. Litavrin, op. cit. p. 442—443.

[10] Nicétas 482.

[11] *C. Jirecek*, Hist. des Bulgares 299.

[12] *Tafel*, Michaelis Acominatae Athenarum metropolitae Panegyricus Isaacio Angelo Tubingae 1846. c. 38. Cf. *Th. Ouspenski*, op. cit. 234.

déclare qu'on eut recours à Kypsella à un moyen traditionnel de la diplomatie byzantine, la corruption. Il se pourrait donc que les chefs bulgares aient reçu des offres flatteuses. Mais, ajoute Nicetas, les cadeaux troublent la vue de ceux qui les contemplent. Ce qui peut signifier ou que les offres byzantines furent rejetées ou qu'elles furent utilisées autrement qu'on s'y attendait. L'incident du soufflet s'explique, peut-être, par l'opposition d'une partie de l'entourage d'Isaac II Ange à la politique de rapprochement bulgaro-byzantin. Les concessions faites aux frères Asen portaient peut-être sur la cession de territoires byzantins et lésaient les intérêts des grandes familles byzantines, possédant des propriétés dans les régions limitrophes avec la Bulgarie. De plus, le sébastocrator Jean, oncle de l'empereur Isaac II Ange qui, en souffletant Asen, dut accroître le ressentiment de ce dernier, était proche parent d'Alexis Branas et allait prendre une part active au soulèvement de celui-ci contre Isaac II Ange.[12b] Mais, étant donné la tournure prise par l'entrevue, on peut se demander pour quelles raisons Isaac II Ange laissa repartir chez eux, sans les inquiéter, les deux frères Asen. Enorgueilli, peut-être, par sa récente victoire sur les Normands, Isaac II Ange n'accorda pas probablement d'importance aux menaces des Asen.

Le soulèvement d'Alexis Branas, en détournant sur lui l'attention du gouvernement de Byzance, allait, en effet, singulièrement favoriser la révolte de la Bulgarie. Rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu des relations entre Alexis Branas et les Asen, mais il est hors de doute que ces derniers ne s'opposaient pas à ses projets et que Branas rendit un grand service aux Asen en paralysant, pendant un certain temps, la mobilisation des troupes byzantines en Thrace et en Macédoine et en ébranlant assez fortement la puissance de Byzance dans la péninsule balkanique.[12c] D'un autre côté, Branas était originaire d'Andrinople et possédait de grands domaines en Thrace.[13] Un Michel Branas avait été gouverneur de Nisch, en 1147;[14] Théodore Branas, d'autre part, était un familier d'Alexis Ange, frère d'Isaac II Ange; il contribua pour beaucoup au succès du soulèvement d'Alexis Ange contre son frère, en 1195[15] et fut gouverneur de la Thrace, sous le règne d'Alexis III Ange.[16] Après la victoire de Byzance sur les Normands, Alexis Branas avait été chargé, par Isaac II, de réprimer les mouvements insurrectionnels des Bulgares.[17] Or, il ne fit rien et se contenta d'envoyer à Constantinople des rapports signalant qu'il avait besoin de ren-

[12b] *Th. Ouspenski* 120—121.

[12c] Michel Choniate, Εἰς τὸν βασιλέα Ισαάκιον τὸν Αγγελον. *Sp. Lampros*, Μιχαὴλ τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα, Athènes 1879, I. 226.

[13] Sur la famille des Branas, cf. *Du Cange*, Familiae Byzantinae 214—216.

[14] Kinnamos 70.

[15] Nicétas 593.

[16] Nicétas 664. Sur Théodore Branas, cf. *Du Cange*, Familiae byzantinae 215—216.

[17] Nicétas 491, 492.

forts importants pour mener à bien la mission qui lui avait été confiée. D'après Michel Khoniate[18], Alexis Branas aurait agi ainsi non seulement pour réunir auprès de lui toutes les troupes byzantines disponibles, mais aussi pour permettre aux Asen de mettre au point leur projet de soulèvement contre Byzance. Peut-être aussi pensait-il pouvoir compter, pour ses desseins, sur de secrets et puissants appuis, comme par exemple, sur le sébastocrator Jean, dont le fils venait d'épouser sa fille.[18a]

En effet, si les Bulgares aspiraient depuis longtemps à se rendre indépendants, il fut, semble-t-il, difficile aux Asen de pousser le peuple bulgare à se soulever ouvertement. Au dire de Nicétas[19], les Asen durent recourir à la ruse pour décider les Bulgares à se révolter. Ils firent bâtir une église en l'honneur de St Démétrius, patron de Thessalonique et particulièrement vénéré en Macédoine et en Thrace. Ils y rassemblèrent un grand nombre de pauvres gens, qui jouèrent le rôle de possédés. Les yeux égarés, les cheveux épars, ils criaient que le moment était venu de secouer le joug d'une puissance tyrannique et que le saint martyr Démétrius avait abandonné les Grecs. La prise de Thessalonique, quelques mois auparavant par les Normands avait produit, vraisemblablement, une profonde impression dans les Balkans. Aussi était-il facile aux Asen de soutenir que le saint avait abandonné la seconde ville de l'Empire, qu'il avait, plus d'une fois, sauvée et qu'il s'était retiré chez les Mysiens et chez les Valaques pour les seconder dans leur oeuvre libératrice.[19a] Le moment était venu d'attaquer l'Empire byzantin de lui faire une guerre sans merci, en ne faisant aucun prisonnier, mais en massacrant tous les Grecs. Quelle part de vérité renferme le récit de Nicétas? Il est vraisemblable que les Asen n'ont pas imaginé une mise en scène aussi grossière. Il est vraisemblable aussi que les Slaves du Sud, qui abandonnaient la Macédoine devant les Normands, ont probablement colporté ces bruits qui servaient la politique des Asen et que ceux-ci n'ont peut-être pas été démentis.[20] Par contre, les Asen firent appel aux Koumans et les incitèrent à faire des raids dévastateurs, aussi bien contre les Grecs que contre les Bulgares. Ceux-ci se réfugièrent dans les montagnes, où ils furent enrôlés dans l'armée que constituaient les frères Asen. Le soulèvement local se transforma ainsi en une lutte nationale pour l'indépendance.

---

[18] *Tafel,* op. cit., c. 34. Cf. *Th. Ouspenski* op. cit. 254.
[18a] Nicétas 502.
[19] Nicétas 485—486.
[19a] Isaac II Ange retrouva plus tard une ikône de St Démétrius dans le palais de Pierre Asen. A ce sujet, Théodore Balsamon composa une poésie; „Sur St Démétrius, trouvé par l'empereur dans la demeure de l'apostat Pierre le Slave", (*K. Horna,* Die Epigramme des Theodor Balsamon, Wiener Studien, XXV, 190, 192. Cf. *Robert Lee Wolff,* The Second Bulgarian Empire. Its origin and History to 1204. Speculum, XXIV, 1949, p. 183, n. 40).
[20] *Th. Ouspenski,* op. cit. 126.

Soutenus par les Koumans, les boïars bulgares se soulevaient à Podunavlié.[21] Une assemblée fut alors effectivement convoquée par les Asen, à Tirnovo, afin de consacrer une église qu'ils venaient de construire en l'honneur de St Démétrius. L'archevêque Basile couronna, des deux frères Asen, Théodore, sous le nom de Pierre.[22] Lui-même se couronna d'un diadème en or, chaussa les souliers de pourpre, insigne de la majesté impériale et prit le titre de *tsar des Bulgares et des Grecs*. L'adoption du prénom Pierre montre, semble-t-il, que les Asen se regardaient comme les héritiers légitimes du tsar Syméon et de son fils, le tsar Pierre. Le nouvel Etat bulgare établit sa capitale à Tirnovo[23]; l'archevêque Basile fut nommé patriarche et résida dans cette ville.

Le sud-ouest de la Bulgarie était toujours sous la domination de Byzance et ne connaissait pas de troubles. Mais l'important pour les Asen était que la révolution fut déclenchée et acceptée dans cette partie du pays. Il s'agissait maintenant pour eux de faire reconnaitre le nouvel état de choses, en particulier par l'Empire byzantin. Les Asen allaient y parvenir, grâce à leur esprit d'initiative, à leur audace et à leur grande connaissance des lieux. Mais il faut noter que, bien que ce fût Théodore-Pierre qui eût été couronné empereur par l'archevêque Basile, c'est son frère Asen qui restait le véritable chef; c'est lui que les Grecs continuaient à redouter, car, selon Nicétas, il était »fort ingénieux et très habile à imaginer dans des circonstances critiques la solution favorable«.[24]

Les Bulgares ouvrirent immédiatement les hostilités. Après avoir, en vain, assiégé Preslav[25], ils pénétrèrent dans la Thrace, qu'ils ravagèrent. Isaac II Ange entreprit, au printemps de 1186, sa première expédition contre les Bulgares[26], qu'il refoula jusqu'au Danube. Pierre et Asen se réfugièrent chez les Koumans. Les difficultés du terrain empêchèrent Isaac II Ange d'exploiter son succès et d'établir des garnisons dans les localités peu accessibles des montagnes valaques. Il revint à Constantinople, où le juge Léon Monastèriotès lui reprocha de n'être pas resté fidèle à la politique de Basile II. Il rappela à Isaac II Ange que Basile II déclarait que, si les Valaques devaient se soulever continuellement, l'empereur règnant ne pourrait que suivre sa politique et occuper militairement leur pays. Les évènements donnèrent raison à Monastèriotès.[26a] Profitant, en effet, de la carence byzantine, Isaac II Ange qui continuait à ne voir dans les Asen que des chefs de bandes, lais-

---

[21] *C. Jirecek,* Hist. des Serbes (en serbe). Belgrade 1952, 155.
[22] *C Jirecek,* Hist. des Bulgares, 300—301. Les archives de Panagiuristè disent que Théodore et Asen furent appelés Petar et Kalopetar. (*C. Jirecek,* Hist. des Serbes (1952), 155. n. 53.
[23] *C. Jirecek,* Hist. des Serbes, op. cit. 155.
[24] Nicétas 520.
[25] *C. Jirecek,* Hist. des Bulgares 301.
[26] Nicétas 487.
[26a] *R. Lee Wolff,* op. cit. 183.

sait les Asen signer avec les Koumans une alliance et franchir de nouveau avec eux le Danube et envahir le territoire byzantin. Les Koumans, redoutables, grâce à leurs petits chevaux rapides, menacèrent Andrinople et même Constantinople. Le sébastocrator Jean, envoyé contre eux, remporta de nombreux succès. Mais Isaac II, jaloux et inquiet des succès de ce parent trop valeureux, le rappela et le remplaça par son beau-frère, le césar Jean Cantacuzène, qui avait été aveuglé par Andronic Ier Comnène. Habile et brave général, mais téméraire, Jean Cantacuzène se fit battre par les Koumans et les Bulgares et faillit même être fait prisonnier. Vêtu du costume de césar de Jean Cantacuzène, Pierre Asen se fit acclamer par ses troupes.[27] Isaac II remplaca Jean Cantacuzène par Alexis Branas, qui, loin de marcher contre l'ennemi, se dirigea vers Constantinople, après s'être fait proclamer empereur par ses troupes.[28] Isaac II Ange ne fut sauvé que par l'intervention de Conrad de Montferrat.[28a]

Le soulèvement de Branas avait permis aux Bulgares de s'organiser et de renforcer leur défense. Profitant de la situation, Etienne Némania signa avec Pierre de Bulgarie un traité d'alliance contre Byzance. Il occupa Nisch et détruisit, dans la plaine du Timok, un certain nombre de villes, comme Svrljig, Ravm et Kozl.[29] Devant l'ampleur que prenait le mouvement de libération bulgare, Isaac II Ange, après avoir triomphé d'Alexis Branas, entreprit une nouvelle expédition contre les Asen, en automne 1186.[30] Marchant sur Tavrokom, il réussit à battre, dans les environs de Lardé, un détachement bulgaro-kouman, qui revenait chargé de butin.[31] Mais, au lieu de continuer à les poursuivre, Isaac II revint à Andrinople, d'où il dut repartir presqu'aussitôt pour Berrhoè, qu'attaquaient les Koumans. Nicétas signale le désarroi dans lequel se trouvaient les Byzantins, par suite des attaques incessantes des Koumans.[32] Il ressort de l'exposé de Nicétas que les Koumans ravageaient la région entre Philippopoli et Agathopolis et que la présence d'Isaac II Ange, au centre de la région, à Berrhoè, inquiétait moins ceux-ci que le dit l'historien.

Cette expédition d'Isaac II, à l'automne 1186, se soldait par un échec. Au printemps, les Byzantins avaient encore trouvé quelques défilés mal défendus; à l'automne, Isaac II ne se hasarda même pas à aller jusqu'en Bulgarie. Il se contenta de fortifier les villes les plus importantes: Philippopoli, Verria, Andrinople, Agathopolis, attendant l'occasion propice pour reprendre les hostilités. A cette date, le mouvement insurrectionnel bulgare s'étendait du

[27] Nicétas 489—490.
[28] Nicétas 491.
[28a] Nicétas, id.
[29] *C. Jirecek*, Hist. des Serbes (1952), p. 155, n. 55, 56.
[30] Nicétas 515. Sur la date exacte du soulèvement de Branas, cf. *G. Litavrin*, op. cit. 437—440, qui adopte la date fixèe par Dujcev, automne 1186.
[31] Nicétas 518—519.
[32] Nicétas 520.

nord-est au sud-ouest, mais les Bulgares n'occupaient alors que l'est du pays, au-delà du Balkan. A l'approche de l'hiver, Isaac II, apprenant que les Koumans étaient repartis chez eux pour hiverner, crut l'occasion favorable pour écraser définitivement les Asen. De Philippopoli il se rendit à Sofia (Triaditza).[33] Mais la rigueur de l'hiver l'obligea à renoncer à son projet. Il revint à Constantinople, où, d'après Nicétas, il se reposa au milieu de fêtes et de spectacles.[34] Isaac II avait, une fois de plus, laissé passer l'occasion propice. L'expédition du printemps 1187 se termina également sur un insuccès. Après avoir assiégé vainement la forteresse de Lobitzos (Lodetch), Isaac II regagna la capitale.[35] On peut dire que Byzance devait abandonner désormais tout espoir de soumettre un jour les Bulgares. Il se pourrait, du reste, qu'il y ait eu alors des négociations entre Isaac II et les Asen. Isaac II, en effet, avait réussi, au cours des derniers engagements, à faire prisonnière la femme d'Asen.[36] Il la libéra; en échange, Asen envoya à Constantinople, comme otage, son plus jeune frère Jean, le futur Kalojean. Il semble qu'une sorte de statu quo se soit alors établi entre Byzantins et Bulgares.

Les premières années de la lutte des Bulgares pour leur indépendance prenaient fin avec cette sorte de trève. La lutte allait entrer dans une nouvelle phase: la situation dans les Balkans allait se compliquer avec l'entrée en scène des Serbes et des Hongrois et avec le passage de Frédéric I Barberousse, lors de la IIIe Croisade.

*

En 1188, la péninsule balkanique était divisée en deux groupes hostiles: d'une part, les Serbes et les Bulgares, qui, à la suite de l'alliance gréco-hongroise de 1185, s'étaient rapprochés pour faire face à des dangers communs, et, d'autre part, Byzance et la Hongrie. C'est à ce moment qu'arriva la nouvelle d'une troisième Croisade occidentale. Parmi les chefs d'Etat européens, qui prenaient part à la Croisade, seul, l'empereur d'Allemagne, Frédéric I Barberousse intéressait les peuples slaves des Balkans. Ces derniers fondaient de grandes espérances sur Frédéric I Barberousse, alors qu'Isaac II était inquiet de cette nouvelle poussée des Latins vers l'Orient. Serbes et Bulgares comptaient bien utiliser les difficultés qui ne pouvaient manquer de surgir entre Byzantins et Croisés.

A Noël 1188, arrivait à Nuremberg une ambassade serbe, envoyée par Némania, pour exprimer à Frédéric I Barberousse sa joie de pouvoir le saluer, lors de son passage en Serbie. Le 24 mai

[33] Nicétas 520—521.
[34] Nicétas 521.
[35] Nicétas 521.
[36] Nicétas 521.

1189, Frédéric Barberousse arrivait en Hongrie avec 100.000 hommes. Béla III le reçut fort amicalement, mais il refusa de prendre part à la Croisade. Il se contenta de lui donner un contingent de 2.000 hommes, qui, par leur grande connaissance des lieux, devaient lui rendre de réels services.[37] Le 2 juillet, Frédéric Barberousse arrivait à Branitchevo. Le plus court chemin pour les Croisés était de suivre la Morava jusqu'à Nisch, puis de gagner, de là, Sofia et Philippopoli. Mais les Byzantins, qui redoutaient, avant tout, de voir Croisés et Slaves entrer en pourparlers, s'efforcèrent de leur interdire cette route, en la détruisant.[37a] Les Hongrois aidèrent les Croisés à rétablir celle-ci et, bien que harcelés par les attaques ininterrompues des troupes byzantines, les Croisés atteignirent Nisch, le 25 juillet 1189.

Dès le 27 juillet, Etienne Némania, accompagné de son frère Stracimir, se présentait devant Frédéric Barberousse avec de riches cadeaux.[38] Etienne Némania exposa à l'empereur comment il avait réussi à s'emparer de Nisch et de Sofia et lui offrit une aide militaire pour lutter contre l'Empire byzantin. Bientôt arrivaient aussi les ambassadeurs des Asen. De ces faits, il résulte que l'autorité de Byzance ne s'étendait pas jusqu'à Nisch, car Isaac II Ange n'aurait pu tolérer de voir Etienne Némania s'entendre directement avec Frédéric I Barberousse, à peu près certainement contre lui. Serbes et Bulgares faisaient, en effet, à l'empereur d'Allemagne les mêmes propositions. Ils lui offraient leur alliance contre Byzance, en échange de la reconnaissance par lui du nouvel état de choses dans les Balkans. Les Serbes étaient prêts à reconnaître la suzeraineté de Frédéric I Barberousse, à condition qu'il leur garantît la possession des terres conquises par eux sur les Grecs, dont Nisch et tout le pays s'étendant jusqu'à Sofia et qu'il y ajoutât la Dalmatie. Etienne Némania sollicitait même de l'empereur, pour son fils, la main de la fille de Berchtold IV d'Andechs, margrave d'Istrie et duc de Dalmatie.[38a] Les Bulgares se contentaient de demander la reconnaissance de leur domination sur la Bulgarie.[39]

Frédéric I Barberousse opposa-t-il un refus catégorique aux demandes de Némania? Némania proposa-t-il seulement de prêter l'hommage-lige pour les territoires byzantins qu'il venait de conquérir, autrement dit, pour Nisch et le bassin de la Nichava jusqu'à Sofia, ou proposa-t-il l'hommage-lige pour la Rachka, c'est-à-dire

[37] *Ouspenski*, op. cit. 181.

[37a] Cf. La lettre de Frédéric I Barberousse à son fils, *Ouspenski*, op. cit. p. 143, n. 2.

[38] *C. Jirecek*, Hist. des Serbes 156.

[38a] Les pourparlers de mariage n'aboutirent pas, *Miklosich*, Mon. serbe n. 3.

[39] *Ouspenski*, op. cit. 143. Cf. *V. Laurent*, La Serbie entre Byzance et la Hongrie à la veille de la quatrième Croisade, Rev. Hist. du Sud-Est Européen XVIII, 1941, 121.

pour la Serbie entière? L'historienne Pavlova[39a] contrairement à Ouspenskij, estime que Frédéric I Barberousse déclina les propositions serbes et, contrairement à ce qu'avançe Jirecek, qu'il n'y eut pas d'entente secrète, entre les deux souverains. Elle estime également que Némania offrit l'hommage-lige pour toute la Serbie, car il pensait qu'étant donné l'éloignement de l'Empire allemand, cet hommage-lige serait plus théorique que réel et que la Serbie resterait indépendante.

Quoi qu'il en soit, Frédéric I Barberousse se garda de s'engager avec les Slaves, comme de rompre avec eux, car leur aide lui était nécessaire pour triompher des difficultés que lui suscitaient, de plus en plus, les Byzantins. Il fut bien vite contraint, en effet, de s'emparer de vive force de chaque village.[40] En novembre 1189, les Croisés arrivaient à Andrinople. Frédéric I Barberousse envoya une ambassade à Isaac II Ange pour lui assurer qu'il n'avait fait aucune promesse, ni aux Serbes, ni aux Bulgares et qu'il n'avait aucune intention hostile contre l'Empire byzantin.[41] Mais les relations entre les deux souverains restèrent, malgré tout, très tendues. Isaac II Ange soupçonnait Frédéric I d'avoir signé un accord secret avec les Serbes, qui, à son avis, lui avaient facilité son arrivée à Andrinople. Frédéric I Barberousse aurait eu intérêt, sans doute, à s'entendre avec les Serbes, mais il ne pouvait satisfaire leurs prétentions sur la Dalmatie, car il risquait ainsi de mécontenter Normands et Hongrois. Il continua à jouer le double jeu et à faire traîner en longueur les négociations.[42]

La situation dans les Balkans, en janvier 1190, était complexe. Frédéric I Barberousse, en effet, semble avoir pensé sérieusement à accepter l'offre de Pierre de Bulgarie, qui lui proposait 40.000 Bulgares et Koumans pour forcer le passage en Asie Mineure, malgré l'opposition d'Isaac II Ange. Mais Pierre de Bulgarie demandait, en échange, la reconnaissance de l'indépendance de la Bulgarie et le titre d'empereur.[43] Frédéric I Barberousse hésita, car le 21 janvier, il conférait en même temps avec les ambassadeurs de Byzance et se renseignait sur l'activité et les projets d'Etienne Némania. Ce dernier promettait à Frédéric I Barberousse un contingent de 40.000 hommes pour attaquer Constantinople[44], mais, ayant compris qu'il n'obtiendrait rien de l'empereur, il attaquait, pour son propre compte, la Bulgarie et renonçait à tout rapprochement avec Frédéric I Barberousse. Enfin, dans le

[39a] *M. Paulová*, La part des Serbes dans la troisième Croisade (en tchèque, avec résumé en français). Byzantinoslavica V. 1933—1934, 302. Voir à ce sujet, la note très pertinente de *V. Laurent*, La Serbie entre Byzance et la Hongrie, Rev. Hist. du Sud-Est Européen, XVIII, 1941, 120 n. 2.

[40] *Ouspenski*, op. cit. 144.

[41] Nicétas 528. Cf. *M. Pavlova*, op. cit. 303.

[42] *Ouspenski* 148.

[43] *Ouspenski* 149.

[44] *C. Jirecek*, Hist. des Serbes 156 et R. Lee Wolff, op. cit. 185.

sud-ouest, un prince bulgare, vraisemblablement Chrysès, était, semble-t-il, reconnu comme prince indépendant par l'empereur d'Allemagne.[45] C'est à ce moment qu'Isaac II Ange décida de signer un accord avec ce dernier, Béla III lui ayant montré les dangers auxquels il s'exposait, s'il continuait à s'opposer au passage des Croisés.[45a] Le 14 février 1190, Isaac II Ange accordait le libre passage aux Croisés, en Asie Mineure.[46] Il proposait aussi à Frédéric I Barberousse une alliance pour soumettre les Bulgares et les Koumans; mais l'empereur la refusa.[46a]

L'accord germano-byzantin déçut les Serbes et les Bulgares. Dès qu'ils comprirent que Frédéric I Barberousse refusait leur concours, ils utilisèrent, pour leur propre compte, les troupes qu'ils avaient rassemblées pour attaquer le territoire byzantin. Etienne Némania s'empara des villes byzantines de la plaine de la Strouma: Pernik, Zembln, Velbuzd, Zitomisk, Stobi. Il se rendit maître, en outre de Prizren, de Skopljé, ainsi que du Bas Polog et du Haut Polog.[47] Mais la conséquence la plus importante du passage de Frédéric I Barberousse dans les Balkans fut de faire naître chez les Bulgares et chez les Serbes un sentiment de solidarité. Désormais, ils allaient unir leurs efforts pour chasser Byzance de leurs territoires.

Le 25 mars 1190, les Croisés franchissaient le Bosphore. Isaac II Ange entreprit aussitôt de stopper le danger serbe. La situation dans les Balkans était, en effet, inquiétante. Etienne Némania, allié aux Bulgares, s'emparait, avec leur consentement, d'une partie de la Bulgarie occidentale; le jeune Asen s'échappait de Constantinople et venait seconder ses frères dans leur lutte pour l'indépendance; les Serbes continuaient à dévaster les villes byzantines et les Koumans s'apprêtaient à envahir la Macédoine.

Isaac II Ange décida de réduire avant tout, à l'impuissance les Bulgares, qui étaient les moins redoutables.[48] L'empereur décida de pénétrer en Bulgarie par Anchialos. Il avait l'intention d'assiéger les villes et de couper la rive droite du Danube de sa rive gauche, grâce à sa flotte. Mais l'expédition ne dura pas plus de deux mois, car Isaac II Ange se trouva devant des villes plus fortifiées qu'il le pensait et devant un ennemi qui refusait toute bataille rangée et livrait une guerre meurtrière de guérillas continuelles. Craignant de se voir coupé de ses arrières par la cavalerie koumane, Isaac II Ange décida de se replier.[49] Il emprunta la route la plus courte mais aussi la plus dangereuse, la route de Berrhoè;

[45] Ansbert, cité par *Ouspenski*, op. cit. 149. Cf Nicétas 643—644.
[45a] Ansbert 46—47.
[46] Nicétas 538. Cf. Ansbert 49—51.
[46a] Ansbert 54.
[47] *C. Jirecek*, op. cit. 157. Cf. *A. Babic, J. Boric...* Hist. des peuples de Yougoslavie, Zagreb 1953 (en serbo-croate) p. 355.
[48] Nicétas 561—565, présente l'exposé détaillé de cette canpagne.
[49] Nicétas 561.

dans l'étroit défilé de Chipka, vraisemblablement, l' armée byzantine fut taillée en pièces, »comme des bêtes parquées dans une étable«.[50] Isaac II Ange perdit son casque dans la mêlée et ne réussit à s'échapper que grâce au sacrifice des gens de sa suite. Seule l'arrière-garde, commandée par Jean Doukas, oncle de l'empereur, réussit à éviter le massacre. De retour à Constantinople avec les débris de son armée, Isaac II Ange, au dire de Nicétas[51] comme jadis le Carthaginois Hannon, Isaac II Ange transforma sa défaite en victoire, qu'il embellit de hauts faits d'armes imaginaires.

Devant l'impuissance de Byzance à maintenir son autorité sur leur pays, les Bulgares s'emparaient des dernières villes fortes byzantines, Varna et Anchialos, détrusaient Sofia et emmenaient habitants et bétail de Stroumpion et de Nisch.[52] L'Empire byzantin était en plein désarroi. Isaac II Ange, »entouré de toutes parts »comme un bourdon par des abeilles«[53], ne savait que faire. Il répartit ses troupes entre divers commandants, reconstruisit Varna et Anchialos, que les Bulgares avaient dû vraisemblablement évacuer et il y inctalla des garnisons.[53a] Cependant, en septembre 1191, il envahit la région de Philippopoli et réussit à arrêter, tant bien que mal, les incursions bulgares.[54]

Le problème serbe était autrement plus grave. Isaac II Ange essaya de le régler définitivement. Dans l'été 1190, il entreprit une expédition sérieuse contre les Serbes. La rencontre entre Serbes et Byzantins eut lieu sur la Morava. Les Serbes subirent une défaite écrasante.[55] Ce fut la dernière victoire remportée par Isaac II Ange. Etienne Némania dut conclure la paix. Mais Byzance, trop épuisée, ne put profiter complètement de sa victoire, qui fut, du reste, moins brillante que le dit Nicétas. Les Serbes, en effet, gardèrent une grande partie des territoires byzantins qu'ils avaient conquis: au nord, la région entre les deux Morava, la Morava Occidentale et la Grande Morava, avec Levac, Lepenica et Belica; à l'est, Zagrlata, dans les environs de Dounis, Doubrotica et la région de Vranié; au sud, Kossovo Polié et Lipliani et dans la plaine de Beli-Drim, Hvosno, en Albanie septentrionale, enfin le Haut et le Bas Pilot sur le Drim.[56] Les villes frontières de l'Empire byzantin furent, dès lors, Belgrade, Rovno, Nisch, Skoplje, Prizren, Kroja, Lesch. Cependant, Béla III de Hongrie, malgré ses liens de parenté avec Isaac II Ange, n'eut pas alors, à l'égard de Byzance, si l'on en

[50] Nicétas 563.
[51] Nicétas 564.
[52] *C. Jirecek* Hist. des Bulgares 304.
[53] Nicétas 568.
[53a] Nicétas 568—569.
[54] Nicétas 568.
[55] Nicétas 569.
[56] *C. Jirecek*, Hist. des Serbes (Belgrade 1952), 157, *A. Babic, J. Bonic...*, op. cit. 356.

croit Nicétas[56a], une attitude bien nette. Inquiet des progrès de la Serbie et de la négligence d'Isaac II Ange, trop occupé alors avec les Turcs Seldjoucides, Béla III, semble-t-il, songea alors à substituer la suzeraineté hongroise à la suzeraineté byzantine dans les Balkans. Mais la victoire écrasante, que venait de remporter Isaac II Ange sur les Serbes, fit hésiter Bela III. A l'automne 1191, passant par Nisch, Isaac II Ange franchit la Save et se rendit à Belgrade auprès de son beau-père, Béla III, puis il revint à Constantinople, en évitant de traverser le Balkan.[57] Ce fut la dernière fois que l'on vit un empereur byzantin à la tête de son armée sur les rives du Danube et au-delà des Portes Trajanes. Nous ignorons ce que furent les négociations entre Isaac II Ange et Béla III, mais il est vraisemblable, comme le montrèrent les événements, qu'ils conclurent une alliance contre les Slaves. En 1192, vraisemblablement, profitant de ce qu'Isaac II Ange était occupé en Asie Mineure avec les Turcs Seljoucides, Béla III envahit la Serbie qu'il conmptait soumettre sans difficulté. Mais Isaac II Ange, ayant réussi à régler le conflit avec les Turcs, et inquient des progrès des Hongrois, envoya aussitôt des troupes de renfort à Némania. Finalement, Béla III se replia en Hongrie, sur la menace d'Isaac II Ange de l'y contraindre par la force.[57a] Isaac II Ange chercha alors à renforcer ses rapports avec la Serbie; il fiança sa nièce Eudoxie, fille d'Alexis (III) Ange et d'Euphrosyne Doukas avec le fils d'Etienne Némania, Etienne.[58]

Ainsi Byzance avait réussi à améliorer ses relations avec la Serbie, qui connut alors une période de paix. Il n'en était pas de même de la Bulgarie. La région de Philippopoli restait toujours la région la plus exposée. Isaac II Ange y envoya son cousin germain Constantin avec le titre de stratège.[59] Le choix était excellent. Constantin, encore tout jeune, devint la terreur des Bulgares, mais ses succès lui firent perdre son sang-froid; il tenta d'usurper le trône.[60] Sa tentative échoua; il fut pris et aveuglé, ce qui remplit de joie, au dire de Nicétas, les deux frères Asen: »Ils se réjouirent, écrit-il[61], autant que si Constantin avait aspiré à les chasser de leur propre trône... Ils faisaient des prières pour que les Anges ne meurent jamais ou, tout au moins, pour qu'ils ne rentrent jamais dans la vie privée«. Les attaques des Bulgares reprirent de plus belle. En 1194, dans une importante bataille, livrée près d'Arcadiopolis, les armées byzantines furent battues et des deux généraux qui les commandaient, Alexis Guidos s'enfuit et Basile Vatatzès périt avec toutes ses troupes.[62]

Isaac II Ange se décida alors à agir énergiquement contre les Bulgares et l'on peut regarder cette décision comme la conséquence vraisemblable de son entrevue avec Béla III. Isaac II Ange voulut, en effet, porter un coup décisif à la Bulgarie avec l'aide de la Hongrie. Au printemps de 1195, Béla III lui envoya des troupes. De son côté, Isaac II Ange forma une importante armée et préleva sur le Trésor Public d'énormes sommes d'argent. Isaac II Ange semblait être résolu, pour la première fois, à mettre un terme à l'expansion slave dans les Balkans. Mais nous ignorerons toujours quel eût été le résultat de cette suprême expédition, car, au moment où Isaac II Ange allait prendre le commandement de son armée à Kypsella, il fut déposé et aveuglé par son frère, Alexis III Ange.[63]

*

Ainsi, Isaac II Ange a incontestablement facilité par ses erreurs le développement de la puissance des Serbes et des Bulgares.

Isaac II Ange prit souvent le commandement de ses troupes, mais il ne mena jamais à bonne fin l'une de ses campagnes. Il s'entoura de généraux incapables qu'il fut obligé de relever trop souvent de leur commandement. Si, par hasard, l'un d'entre eux se révélait habile et remportait des succès, Isaac II en prenait ombrage et le destituait. Par contre, il avait en face de lui des ennemis redoutables, intelligents, tenaces, unis dans leur lutte pour l'indépendance de leur pays et qui montrèrent de réels talents diplomatiques et militaires. Toutefois, l'erreur la plus lourde, commise par Isaac II Ange, semble avoir été son attitude hostile à l'égard des Croisés. Elle fut pour lui cause de nombreuses difficultés à la faveur desquelles les Slaves prirent conscience de leur solidarité.

Au moment où Isaac II Ange fut renversé, les Serbes connaissaient une période de paix; le seul fait qu'Isaac II traitait avec eux et recherchait leur alliance prouve que l'indépendance de la Serbie était en fait reconnue par l'Empire byzantin. Il ne restait plus à la Serbie qu'à acquérir les côtes de Dioclitie avec les villes d'Antivari, de Scutari et de Cattaro pour réaliser le rassemblement des terres serbes sous un unique souverain. Quant aux Bulgares qui, dix ans auparavant, n'étaient que des vassaux de Byzance, ils étaient victorieux dans leur lutte engagée contre la domination byzantine et ils avaient contraint Isaac II Ange à reconnaître pratiquement l'autonomie de la Bulgarie septentrionale. C'en était bien fini de l'hégémonie byzantine sur la péninsule balkanique.

[56a] Λόγος εἰς τὸν βασιλέα κυρὸν Ἰσαάκιον τὸν Ἄγγελον. Recueil des Historiens des Croisades. Grecs II, 737—741. Cf. *V. Laurent*, op. cit. 122 n. 2.

[57] Nicétas 570 Cf. *V. Laurent*, op. cit. 124.

[57a] Cf. *V. Laurent*, op. cit. 124—125.

[58] *C. Jirecek*, op. cit, 157. Cf *V. Laurent*, op. cit. 125.

[59] Nicétas 570.

[60] Nicétas 571.

[61] Nicétas 587.

[62] Nicétas 587.

[63] Nicétas 589.

ANDRÉ GUILLOU, Rome — Paris

LES POPULATIONS GRECQUES DE CALABRE ET DE SICILE AU MOYEN AGE

On a repris récemment intérêt au délicat problème historique qui doit amener à comprendre et à expliquer la nature et la vie de la population grecque de Calabre et de Sicile, depuis son arrivée en Italie latine (VIIe ou VIIIe siècle) jusqu'à son effacement au XVe siècle: donc, pour la Sicile, sous le régime byzantin jusqu'au IXe siècle, puis sous les dominations arabe, normande, souabe, angevine et espagnole, et, pour la Calabre et la Lucanie, sous le régime byzantin jusqu'au troisième quart du XIe siècle, puis sous les dominations normande, souabe et angevine.

Réagissant avec quelque violence contre l'opinion admise d'une solide implantation grecque en Sicile, en Lucanie, et, surtout, en Calabre, du IXe au milieu du XIe siècle, un historien du droit[1] a cherché à établir que les réfugiés byzantins, venus en Sicile au VIIIe siècle, avaient fui l'île devant les incursions, puis l'occupation arabes; ils auraient remonté ainsi peu à peu, toujours chassés par les raids arabes, jusqu'aux confins de la Calabre et de la Lucanie. La Calabre latine aurait ainsi donné asile pendant le Xe et le début du XIe siècle à quelques colonies grecques et à un certain nombre de leurs moines. La dernière marche de ce flot itinérant l'aurait ramené en Sicile dans le troisième quart du XIe siècle, attiré par la politique avisée du prince normand soucieux de reconstituer face aux Arabes turbulents des établissements grecs qui leur fissent contre-poids. En conclusion la population grecque en Sicile, puis en Calabre et en Lucanie, et, de nouveau, en Sicile, n'a jamais été un élément quantitativement appréciable de la démographie locale; minorité dispersée et sans influence du fait même qu'elle se trouvait au rang le plus bas de l'échelle sociale, en tout cas dans le royaume normand.

Il ne peut s'agir de reprendre, ici, le détail de l'interprétation nouvelle qui est proposée, mais, en marge de l'édition d'un

[1] *L. R. Ménager*, La „Byzantinisation" religieuse de l'Italie méridionale (IXe—XIe siècles) et la politique monastique des Normands d'Italie, dans Revue d'Histoire Ecclésiastique 53, 1958, p. 747—774; 54, 1959, p. 5—40.

dossier de documents grecs, celui de S. Maria di Messina, que je viens de remettre à l'impression[2] et à leur propos, de corriger de façon notable, à mon avis, les vues hétérodoxes que l'on nous propose.

Disons, tout de suite, que pour une appréciation relativement exacte du volume de la démographie grecque en Italie du Sud et en Sicile, nous tâtonnerons toujours, faute de sources appropriées, mais sur les points d'implantation nous aurons, je l'espère, une certitude lorsque sera terminée la carte que je prépare depuis de nombreuses années et qui repose sur l'ensemble des sources (littéraires, archéologiques, geographiques, etc.). A titre d'exemple, on sait, d'après les quelques Vies de Saints conservées, qu'avant l'arrivée des Normands en Italie du Sud les principaux centres monastiques grecs étaient la région de Reggio, la région comprise entre Palmi et Seminara, Sinopoli, Melicuccà, Mesiano, au sud de Briatico, et le Merkourion dans la haute vallée du Lao, puis Arena et Rossano. Il y en eut certainement d'autres. Or, le dossier de S. Maria di Messina prouve qu'une population grecque avait une vie économique normale durant tout le XIe et le XIIe siècle dans l'une de ces régions, Mesiano, S. Agata, Ioppolo: celle-ci avait donc laissé passer le prétendu retour en Sicile du XIe siècle. C'est nu cas de *continuité,* nous en apporterons bientôt beaucoup d'autres. Je ne crois pas à cet exode *massif* de la population grecque de Sicile au IXe siècle, ni surtout à l'immigration du XIe siècle. On nous dit que les Normands ne trouvèrent pas de Grecs en Sicile à leur arrivée, c'est faire grand cas des récits de moines brodés tous sur une même trame: Un lieu de culte abandonné est découvert par un ascète grec qui s'y livre aux joies de la pénitence et de la contemplation jusqu'au jour où la renommée de ses vertus fait affluer les disciples et fuir le saint homme qui cherche un autre »désert« pour nourrir ses exercices spirituels. L'occupation arabe n'a peut-être pas été douce pour tous les Grecs de Sicile, mais il s'en est trouvé aussi qui surent s'adapter si bien au nouveau régime qu'ils en adoptèrent même la religion, telle cette petite troupe d'apostats qui occupèrent au Xe siècle la place de Pietrapertosa près de Tricarico, en Lucanie. Les moines, qui ont toujours eu auprès des Grecs un très grand pouvoir, furent probablement l'objet de l'hostilité des Arabes du moins au début, mais Malaterra (II, XIV, p. 33) et Aimé du Mont-Cassin (éd. de Bartholomaeis, L. V, ch. 21, p. 239 et XXV, p. 244) insistent sur le fait que l'enrahisseur normand trouva un très ferme appui en Sicile pour abattre les Arabes auprès des Grecs du Val Demone, d'Agrigente, de Troina et de Petralia; et ces auteurs ne parlent que de ceux qui avaient été mêlés aux batailles. Notre dossier permet, en effet, d'ajouter que la région de Messine et celle qui est comprise

[2] Les actes grecs de S. Maria di Messina . . . (Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici. Testi e Monumenti . . ., Testi 8).

entre Rometta et la mer contenait au XIe et au XIIe siècle une population grecque active, qui maintenait des rapports constants avec ses coréligionnaires de Calabre.

Le problème de la démographie grecque, latine ou arabe en Italie du sud et en Sicile ne peut être analysé sans une forte intervention de la géographie agraire très diversifiée de ces régions. Cette Grande Grèce, en effet, pays riche et urbanisé avant la conquête romaine, sous l'effet du régime de la propriété et d'une exploitation faite surtout de tenures instables dans les derniers siècles de la République romaine avait abordé la courbe du déclin que précipitera le système féodal, qui se prolongera jusqu'au XIXe siècle. Cette population grecque d'Italie, comme celle de l'Empire, était composée d'agriculteurs, petits tenanciers surtout ou gros propiétaires.

Peut-on saisir la personnalité de ces Grecs et le processus de leur assimilation? En partie.

Et d'abord comment s'appellent-ils? Lisons les analyses du dossier de S. Maria di Messina.

On rencontre un Constantin, les Krisarouskoi, un Philippe Sgouros, un Pétros Malakourounas en 1076—1077, en Calabre dans la région de Mesiano, le prôtospathaire Grégoire Gannadéos, un Kondopétros, un Dèmètrios, un Jean Gaïdarophagas, un Théodotos, un Drongarès, vingt ans après dans la même région, André Kakodapanos, Kosmas, Léon Pardos, Nicétas, en 1123, tous prénoms, ou surnoms qui pouvaient être portés par les Grecs de l'Empire byzantin, mais déjà à cette dernière date nous connaissons un Nicolas Spatharios (nom de famille et non plus titre aulique); simple indice d'une dégénérescence, car en 1148—1149, toujours dans ce même coin de Calabre on relève une Théodotè, une Kalè, un Jean Pachys, un Raoul Malakourounas, le prôtopapas Sergios, en 1152—1153, les treize moines de Saint-Hélias-Spélaiôtès de Melicuccà se nomment Pachôme, Nectaire, Antoine, Charitôn et autres noms typiquement grecs; à la même date nous connaissons un papas Nicolas Makrès, il vit encore en 1168—1169, il y aura un Léon Makrès en 1175, un Jean Makrès en 1193—1194, un Léon Makrès, mais en Sicile, dans la région de Rimata, en 1227—1250, puis un Kostas Makrès à Monastria (région de Rimata) en 1264, et un Léon Makrès à Machéritzi (région de Messine) l'année suivante etc. Tant qu'il y eut des familles grecques en Calabre et en Sicile, elles portèrent des noms grecs et donnèrent des noms grecs à leurs enfants. Bien sûr, certains noms fleurent le terroir trop éloigné de la mère-patrie: le prôtopapas Jean Mansos, Jean Karophilos, Frankeskos Télestès, sont des Grecs, — le contexte l'assure, sinon on hésiterait à l'affirmer, mais ils vivent après la fin du XIIe siècle. On ne peut pas suivre, malheureusement, en lisant le dossier, l'histoire de ces familles grecques. Contentons-nous donc d'observer qu'à la fin du XIIe siècle encore un certain Nicéphore Sikléros a appelé ses enfants Nicolas, André, Galatas, mais aussi Robert. La

Calabre se latinise doucement. Le nombre décroissant de noms grecs dans notre dossier avec le début du XIIIe siècle correspond à une régression démographique. C'est une date approximative à retenir.

Les Grecs s'assimilent-ils peu à peu aux Latins? C'est donc qu'ils *cohabitent* dans les mêmes régions. En 1189, dans la région de Messine, par exemple, un Grec nommé Grégoire a épousé une latine nommée Ramonda; en 1306, un Bartholomaios a épousé une Dominica. Autre fait: Grecs et Latins voisinent dans la grand'rue de la nouvelle place de Messine à la fin du XIIe siècle. Plus probant peut-être: certains habitants sont bilingues, ils peuvent souscrire ici en latin et là en grec, ou bien partie de leur souscription est en latin, partie en grec. Ceci pour la région de Messine-Rometta. Je ne connais pas d'exemple pour la région calabraise envisagée: le brassage y était-il moindre?

Il faut immédiatement nuancer sinon corriger cette interprétation. En effet, en 1175 un certain Richard, un Latin, constitue l'habituelle dot à sa femme, une Latine, la fille de Guillaume de Mésiano, savoir la moitié de son fief de Santa-Agata. Tout ceci est bien latin; l'acte est cependant dressé en grec, par un notaire appelé par l'époux et qui se nomme Kalokyros, en présence de témoins grecs. Même fait cinquante années plus tard, dans la région de Messine: les contractantes sont latines, l'abbesse du couvent de S. Maria di Messina et une Gidetta du village de S. Andrea (région de Rimata, Rometta). La seule explication que je puisse donner à ces deux cas, et d'autres dossiers en contiennent d'autres, dans d'autres régions, c'est que là la plus grande partie de la population était grecque ou grécophone. Les noms de lieux accentuent encore cette impression: Hagios-Euplos, Akros, Mésiano, Chrysochoos, pour la région qui s'étend entre le Cap Vaticano, Mileto et Briatico, Katarraktès, Hagia-Barbara, Lakinoi, Myloi, Machéritzi, dans les environs de Messine, et surtout S. Andrea, S. Cono, Monastria, Kondou, Maurojohannès, Hagios-Ménas, dans la région de Rimata (Rometta).

L'examen attentif de ce dossier permet donc d'affirmer, — si nous mettons à part la ville de Messine (et ses environs immédiats) qui contenait une colonie grecque très importante, par suite de sa situation et de sa tradition, groupée en ville par exemple autour des églises grecques de Hagios-Eustathios, Hagios-Zacharias, Hagioi-Tessarakonta, S. Jean-le-Théologien, etc. —, que deux régions étaient de population grecque largement majoritaire au XIe, au XIIe et encore au XIIIe siècle, celle qui se trouve au nord-ouest du bassin de la Mesima en Calabre et celle qui est comprise entre Rometta et la mer en Sicile. Pour préciser ce qui ne peut être qu'un cadre de recherches, j'ajouterai qu'en 1342 un juge de Rimata (Sicile), Thomas Straboutzès, souscrit encore un acte latin en grec, et qu'en 1261 deux juges de Hagios-Euplos souscrivent en grec et portent des noms qui ne laissent aucune place au doute, Macaire et Nicolas, ce sont des Grecs.

Cette population grecque des deux régions considérées a donc une existence sensible. Quelle est sa condition sociale? Ou, plus modestement, que sait-on de celle-ci?

Citons, pour commencer, les *officiers* (j'emploie ce mot au sens le plus large, et faute d'un autre plus adapté) *civils:* un prôtospathaire en 1095 en Calabre, un stratège de Messine en 1152, un autre en 1178 et 1187—1188, un logothète de Messine en 1189, un juge de Messine en 1187—1188, un autre en 1201, un juge des Grecs en 1187—1188, quelques notaires; *ecclésiastiques:* le prôtopapas de Messine Jean Mansos, ceux de Mesiano, Sergios et Arkadios, de nombreux notaires, prêtres séculiers ou moines. Je ne puis apprécier leurs moyens d'existence.

Le sort de ceux qui vivent de l'exploitation du sol, qui peut être aussi celui des gens que nous venons de citer d'ailleurs, se laisse un peu mieux découvrir. Je connais ainsi pour la région de Messine quelques *gros propriétaires* Grecs: Gemma en 1135 vend une vigne de 77 hectares environ, la veuve Basilè en 1189 possède un joli cheptel composé de 71 boeufs, 75 moutons, 38 cochons, 40 chèvres, 1 mule et deux ânes; en 1189 encore, un riche ménage de Messine peut doter deux monastères grecs, dont l'un, S. Maria di Bordonaro, reçoit un oratoire, des cellules, les vases et ornements nécessaires à l'exercice du culte, un fonds de bibliothèque (comprenant une grammaire, un Nouveau Testament, des livres de l'office liturgique, quelques oeuvres de docteurs de l'Eglise) et une exploitation rurale composée de vignes, de champs avec des arbres fruitiers, de pâturages, de trois paires de boeufs de labour, d'un cheval, de deux serfs, et équipée du matériel nécessaire à la fabrication du vin (pressoir, cuves et tonneaux). En 1201, enfin, je connais une veuve grecque qui vend un important bâtiment, d'habitation au moins en partie, à un tuilier grec (seul métier cité par notre dossier); toujours en Sicile, et à Messine. Tous ceux-ci sont les δυνατοί, les puissants.

Aucun propriétaire important dans la région de Calabre étudiée. Les tractations que les documents de S. Maria di Messina révèlent portent sur des espaces cultivés assez restreints, χωράφια en *petits lots* certainement (une seule exception 2500 mètres carrés environ vendus en 1076—1077 dans la région de Mésiano), vignes de quelques arpents (le seul lot plus important est celui qui est cédé en 1148—1149 par Théodotè à Gauthier de Mésiano, et il n'a que 400 mètres carrés), jardins potagers, arbres fruitiers. Ces données fournies par le dossier de Messine, que l'on peut accroître en nombre seulement mais non en précision sont maigres, et elles ne nous disent rien de ceux, et ce sont les plus nombreux, qui n'ont rien à échanger ou à vendre et n'ont donc pas eu besoin de recourir aux notaires et aux scribes; heureusement la

géographie, prudemment sollicitée vient à notre secours et permet d'étendre le tableau.

Les régions de Sicile, de Calabre et de Lucanie sont, en effet, très diversifiées (je l'ai dit plus haut) et l'observation est de la plus haute importance pour l'historien qui s'intéresse à des époques pour lesquelles les questions de distance sont essentielles. Les géographes nous décrivent ces *pauvres paysans* des collines argileuses du centre de la Sicile brûlées par le sirocco et la sécheresse de printemps, condamnés pour subsister à cultiver des fèves et des pois chiches faute de fourrages, de pâturages et de sources pour élever même des moutons; toujours en Sicile, paysans du littoral où le climat et le régime des eaux permettent de faire pousser les agrumes apportés par les Arabes, la vigne sur les pentes, les oliviers et les amandiers. En Calabre, pauvres paysans de l'Aspromonte, de la Serra San Bruno et de la Sila où la lande permet de survivre aux moutons et aux petites chèvres du pays; paysans des dépressions intérieures ravinées par les torrents et sur les pentes desquelles ils peuvent faire pousser des figuiers, des mûriers, un peu de blé; ceux du versant ionien aride comme la terre d'Afrique d'où ici et là émergent quelques oliviers et où prospèrent surtout les steppes rousses; ceux du versant occidental, relativement favorisés, à l'ouest du Cap Spartivento jusqu'à Belvedere, qui, pour se défendre de la malaria, se retranchaient sur les méplats pour y cultiver le figuier, l'amandier, le mûrier, l'olivier et la vigne. En Lucanie, enfin, couverte de forêts immenses et où la malaria sévit jusqu'à huit cent mètres d'altitude, les plus misérables de tous.

Quel était, quel est encore souvent le *niveau de vie* de cette paysannerie? Des enquêtes, malheureusement trop limitées, ont été faites. Elles ne peuvent être considérées que comme des exemples. Dans le village d'Africo, sur le versant sud-est de l'Aspromonte, le terroir est fait pour moitié de bois, pour quatre-dizièmes de pâtis à chèvres, pour un dizième de champs (nos χωράφια), dont la plupart donnent un an sur deux. De quoi vit le paysan d'Africo? De pain (noir), de fromage et de fruits; en année de pénurie, il mange des glands doux et des orties cuites. La famille lucanienne, elle, tue un porc noir qu'elle entame à l'occasion de la fête de Noël, elle sale ce qu'il en reste, qu'elle consomme à d'autres occasions solennelles, et vit le reste du temps de fromage, de châtaignes, de glands, de pois chiches et de fèves; mais elle boit du vin.

Un fait essentiel: en de nombreux points, après écobuage, le paysan calabrais cultive son lopin dix ou quinze ans et l'abandonne épuisé à la lande. Voila une source de migration très lente mais continue. Elle ne change pas le milieu social.

Ces pays ne comprennent pas de *villes* au sens propre du terme, j'entends de milieu citadin indépendant psychologiquement du milieu rural: quelques centres administratifs, choisis pour leurs facilités d'accès, des ports si possible, dont une grande partie des

habitants vit de l'agriculture et où habitent, par exemple, les gros propriétaires fonciers de Sicile (notre petit dossier en fournit la preuve pour Messine); de gros bourgs de paysans surtout fixés loin des côtes infestées par la malaria sur des rocs sains et protégés. Paysage rural d'habitat concentré donc que celui de ce pays: les paysans se sont groupés à l'origine dans une conjoncture d'insécurité, au VIIIe, au IXe siècle (crainte des Arabes, mais surtout peur de la faim), et pour survivre à une économie précaire. Une exode massive de ces paysans des villages calabrais ou lucaniens, liés au fragile équilibre qu'ils ont pu réaliser entre leurs besoins et leur production est difficile à imaginer. Départs et retours, certainement. Lent flux et reflux, sur de très faibles parcours, de ces agriculteurs sans terre de cette terrible »Géographie de la faim«. Long dépaysement, jamais. Cette paysannerie, comme toutes les autres et encore plus parce qu'elle est très pauvre, est très sédentaire, et je vois mal, encore une fois, un exode volontaire massif de ces paysans devant la poussée arabe. On comprend et on connait ces exodes à toutes les époques du Moyen Age pour les populations nomades ou semi-nomades, dont les ressources principales étaient l'élevage et le commerce, non pour des masses rurales. Il faut les chasser de la terre qui les nourrit mal. Elles n'ont pu fuir, non plus, les quelques centaines de soldats normands qui firent la conquête de l'Italie du Sud en quelques années, tant il est avéré que les paysans grecs ici, comme dans l'Empire byzantin, ont toujours été hostiles à la violence et, par suite, peu portés vers le métier des armes; jetons un coup d'oeil sur les campagnes des Normands en Sicile: il leur fallut trente ans pour venir à bout du pays, mais il était défendu par un peuple de soldats, les Arabes. La population grecque n'a pas émigré ni avant ni alors, elle a fui les raids en se réfugiant, lorsqu'elle en avait la possibilité, dans le κάστρον ou le καστέλλιον proches, qui pouvaient constituer le village ou le bourg fortifié où elle vivait, puis elle retournait à sa terre. Exode de la mince couche sociale dirigeante peut-être, exode de la masse paysanne, non.

C'est donc, pour moi, à des groupes ethniques plus ou moins nombreux, selon les ressources économiques du lieu, que nous avaons à faire à partir du Xe siècle — la géographie agraire de la Calabre byzantine doit être faite de ce point de vue —; ils ont défriché en plus d'un point et il est probable que les moines ont participé activement à ces implantations, puis ils se sont installés dans une commune fiscale (χωρίον) de l'Empire, dans des endroits plus ou moins protégés et fertiles (relativement) à la fois, et donc souvent à de grandes distances l'une de l'autre, par suite de la nature tourmentée et ingrate du relief.

Sous le régime grec le *statut personnel* commun des populations rurales était celui du cultivateur libre. On ne connaissait, en particulier, aucun lien personnel juridique entre le propriétaire du sol et le tenancier. Les Normands en s'installant dans le Sud

de l'Italie apportèrent avec eux le système féodal de la société médiévale déjà évolué. Notre petit dossier ne contient pas de documents antérieurs à l'occupation normande. Que disent-ils du statut des biens et des personnes?

Relisons encore une fois ces textes. En 1076—1077, Bônophilos vend une terre à Constantin de Stilo, en 1123 la famille Kakodapanos se dessaisit de vignes, en 1148—1149, Théodotè vend un terrain à Gauthier de Mesiano. Les formules sont claires, aucune réserve n'y est introduite: c'est de propriétaire à propriétaire que l'on traite. Ces biens ne sont grevés, apparemment, d'aucune charge. Même observation plus tard en 1193 pour un testament, en 1193—1194, pour un échange, encore en 1265—1266 et en 1306. Comment est-il possible qu'il ne soit rien dit des liens féodaux qui unissaient entre eux les personnes et les biens? En 1175 nous trouvons la première et unique mention dans le dossier de biens tenus en fief (φίον), et c'est par un Latin qu'ils sont tenus, mais en territoire à majorité grecque Santa-Agata. Plus tard, en 1195, Nicolas Phlébotomos reconnait être vilain du monastère latin de S. Maria di Messina pour une petite censive que possédait avant lui un parent, le prêtre grec Léontios, et que le monastère lui a cédé contre redevance en nature et en espèces et services. Nous voici donc en terre féodale; rien à en dire. Les faits institutionnels sont connus. Est-ce un jalon chronologique? Je ne sais, car en 1227—1250, l'abbesse du monastère S. Maria di Messina cède-t-elle un terrain en censive à Gidetta, elle s'informe d'abord de ce que peut rapporter le terrain avant de fixer le montant de la redevance; il n'y a donc dans cette redevance aucune reconnaissance de dépendance. La clef de ce petit problème est fournie, je crois, par un acte de 1168—1169: Constantin vend huit ares de terre et cède tous ses droits de propriété à l'acheteur, qu'il appelle αὐθέντης, son »seigneur«, le sens de ce mot n'est pas douteux; je connais le père de ce seigneur, c'est Gauthier de Mesiano mort à cette époque et dont le fils est le successeur sur les terres de la région. Paradoxe? Non pas. On a dit, et je crois que cela se vérifie ici, que les institutions féodales importées en Italie par les Normands y constituèrent une sorte de superstructure aux coutumes et aux institutions indigènes. Il y a un seigneur féodal latin dans la région de Mesiano, mais il n'exige de ses »vassaux« grecs aucun service. A noter, encore dans ce sens, que notre dossier ne fournit pas de nom de »chevalier« grec. Mais ajoutons tout de suite que les quelques petits propriétaires que nous connaissons sont modestes et que la masse était plus modeste encore. Il n'en reste pas moins que le manteau féodal paraît bien léger. Les paysans grecs de Sicile, de Calabre ou de Lucanie ont dû peu ressentir socialement le changement de maître. Leur *niveau culturel* leur permettait-il d'apprécier la situation?

Quels sont les faits? Ils sont ici paléographiques et linguistiques.

Gauche et maladroite, bien coulée ou exceptionnellement élégante, l'écriture des actes de notre dossier présente des caractères qui ne permettent pas, pour un oeil exercé, de les confondre avec ceux des écritures grecques de l'Empire byzantin: le mélange des tracés onciaux et des tracés cursifs, le goût pour les abréviations par suspension en inscrivant la dernière lettre écrite en exposant et en la surmontant d'un tilde courbe, le goût pour les abréviations par suspension en n'omettant que la dernière lettre. Ceci jusqu'à la fin du XII[e] siècle. Le siècle suivant est presque muet. Un seul document (de 1264): il est de la main d'un notaire public de Messine, Nicolas de Rossano, qui dans une belle écriture de livre, le module des lettres mis à part, nous donne une page qui ne déparerait pas un manuscrit grec de l'Empire du XI[e] siècle. Mais l'acte est du XIII[e] siècle. Retenons le fait. Au XIV[e] siècle le tableau paléographique est net: deux témoins nous suffisent, l'un de 1304 montre une écriture fruste de bon élève qui a appris à écrire sur de vieux modèles et n'est pas parvenu à acquérir un tracé personnel; il mêle les tracés de plusieurs générations, mais il connait bien encore les sigles classiques d'abréviation. L'autre, en 1306, est du notaire sicilien Jean, fils de Ramoundos qui devait être latin: l'écriture est très soignée, mais elle offre des tracés insolites influencés par l'écriture latine; l'-ε- est écrit comme un -e- latin de l'époque, de même -β- comme un -b-, -τ- comme un -t- etc., certaines abréviations sont latines également. Ce n'est presque plus une écriture grecque. Examinons la langue. Si nous laissons de côté les formulaires traditionnels adaptés aux documents, qui ont été bien analysés autrefois par G. Ferrari, nous pouvons faire plusieurs observations: la première, c'est que, dès le XII[e] siècle, les Grecs de Calabre et de Sicile usent d'une langue écrite très évoluée qui, par ses paradigmes et sa syntaxe, se rapproche souvent du néogrec, en même temps qu'elle traduit ou transcrit des notions inconnues des Byzantins (*burgensis, senescalcus, dominus, villanus, servitium, procurator, juratus,* etc.); d'où une langue mixte qui juxtapose certaines formes archaïques surtout depuis la fin du XII[e] siècle, des formes parlées très évoluées et des termes latins. Au XIII[e] siècle se multiplient les mots empruntés à des lexiques latin-grec, mais le style reste celui d'un grec parlé. Dès le début du siècle suivant, le formulaire notarial classique grec disparait, le scribe traduit à l'aide d'un dictionnaire le discours latin en grec; ce n'est plus du grec.

Ces faits ne doivent pas être dès maintenant généralisés, car ils reposent sur un nombre trop limité de documents. Ils ne révèlent, d'autre part, qu'un état de la langue, celle des notaires grecs qui savent ecrire (ce sont surtout des prêtres ou des moines). La masse paysanne, on s'en doute, était illettrée. Toutefois, comme cette langue est plus parlée qu'écrite, le tableau doit être assez représentatif du langage de l'époque; écriture et langue d'une province coupée des centres de culture, qui se cher-

chent encore au XIIe siècle, tombent dans l'artificiel au XIIIe siècle, et perdent au XIVe siècle leur personnalité d'expression.

Je concluerai ainsi, provisoirement bien sûr, car beaucoup d'autres aspects de la vie de cette population devraient être examinés; je ne prétends apporter ici que des touches à un tableau que de nouvelles recherches permettront de nuancer. Il faudra interroger en particulier les monuments, surtout dans la Sicile aux trois visages (arabe, latin et grec). Je pense avoir, pour le moment, fixé quelques repères dans cette difficile histoire des populations grecques d'Italie, qui demeurèrent en nombre jusqu'au début du XIIIe siècle, puis amorcèrent la pente qui, par des éclatements successifs, les réduisit deux siècles plus tard à quelques îlots ethniques. La suite appartient, en effet, à l'histoire albanaise de la Calabre et de la Sicile.

La communication fut suivie des remarques de M. *G. H. Blanken.*

GYÖRGY GYÖRFFY, Budapest

ZUR GESCHICHTE DER EROBERUNG OCHRIDS DURCH BASILEIOS II.

In einer Abhandlung über das Güterverzeichnis des griechischen Klosters von Sremska Mitrovica (Szávaszentdemeter) habe ich die ungarischen Beziehungen der Feldzüge Kaisers Basileios des II. gegen die Bulgaren berührt.[1]

Es is wohl bekannt, dass Basileios II. gegen die Bulgaren zwei längere Feldzüge führte, den ersten zwischen 996—1004, den zweiten in den Jahren 1014—1018.[2]

Zur Zeit des ersten Zuges, wahrscheinlich im Jahre 1003, führte Stefan I., König von Ungarn, einen Feldzug gegen Ajtony *(Ohtum)*, einen ungarischen Stammeshäuptling, der das an das damalige Bulgarien angrenzende Gebiet an der unteren Donau bewohnte und sich in Viddin taufen liess.[3]

An dem zweiten Feldzug nahm Stefan I. als Verbündeter des Kaisers Basileios persönlich teil.

In der aus dem 11. Jh. stammenden »Fundatio ecclesiae Sancti Albani Namucensis« haben wir einen auf der Erzählung Leodwins, des aus Lothringen stammenden Bischofs von Bihar fussenden Bericht darüber, dass der Kaiser von Konstantinopel bei einem Angriff der Barbaren sich an Stefan, den König der Pannonen, um Hilfe wandte und im Bündnis mit diesem die Stadt Cesari (urbem Cesariem) eroberte. Nach dem über die Stadt errungenen Sieg hätten die Byzantiner zu plündern begonnen, König Stefan aber habe sich zur selben Zeit in die St. Georg-Kirche begeben und habe die dort vorgefundenen Reliquien, darunter die Reste des Martyrers Georg und des smyrnischen Bekenners Nikolaus entfernt. Diese Reliquien wurden in Ungarn samt den kö-

[1] Das Güterverzeichnis des griechischen Klosters zu Szávaszentdemeter (Sremska Mitrovica) aus dem 12. Jahrhundert. Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae 5 (1959) 20—21.

[2] *C. J. Jireček,* Geschichte der Bulgaren, Prag, 1876, 193—200; *G. Ostrogorsky,* Geschichte des byzantinischen Staates, München, 1940, 218—21.

[3] *G. Györffy,* A Magyar Tudományos Akadémia II. Osztályának Közleményei 2 (1953) 333—35.

niglichen Kleinodien aufbewahrt und registriert, und die Aufzeichnungen wurden nach der Krönung Andreas' I. (1046) durch Leodwin kontrolliert, der die beiden Reliquien später nach Namur mitgenommen und der St. Alban-Kirche geschenkt hat.[4] Es ist dazu noch zu bemerken, dass man die königlichen Kleinodien in Ungarn im Mittelalter in der Basilika von Stuhlweissenburg (Székesfehérvár) bewahrte.

Auch in den ungarischen Chroniken finden sich Erinnerungen an diesen Feldzug. In dem auf die Urgesta zurückgehenden Text der ausführlicheren Chroniken und der Gesta Hungarorum des Simon von Kéza lesen wir, dass König Stefan I. gegen Kean (d. h. Khagan), den Fürsten der Bulgaren und Slawen, der an einem von Natur wohlbefestigten Ort sass, Krieg geführt habe. Nachdem er über Kean in einem überaus mühsamen Feldzug den Sieg errungen und diesen getötet hatte, führte er einen unermesslichen Schatz mit sich nach Ungarn, den er dann der Basilika zu Stuhlweissenburg verliehen hat.[5]

[4] Monumenta Germaniae SS. XV/2. 963—64; *A. F. Gombos*, Catalogus Fontium Historiae Hungaricae, Budapest, 1937, II, 969—70: „... factum est adhuc vivente comite [Alberto II. Namucensi] supramemorato: Lieduinus episcopus Bichariensis, genere Lotharinsis causa suos visendi Pannoniam egressus, Leodio vel Ardenne morabatur. Dei vero providentia causa visitationis nobilissimum comitem expetivit; qui ab eo honorifice susceptus est et habitus cum amicis. Qui videns locum hunc iam dirutum, sed aliquantulum erectis parietibus reaedificatum, hic missam celebrans, multum dedit reliquiarum. Dedit de corpore Georgii martiris, similiter de corpore proprio Nicholai confessoris, Smyrneorum episcopi, et aliorum, quorum nomina „Scripsit in aeterno caelestis littera libro." Quomodo autem pontifex de quo mentio facta est, easdem reliquias sit adeptus, scribi precepit et penes nos scriptum retineri, factum esse hoc modo nobis notificavit verumque esse confirmavit. Stephanus rex Pannoniorum, ex pagano christicola factus, verae fidei imitator erat Deoque devotus. Orta vero bellorum tempestate quae a barbaris [Bulgaris] infertur imperatori Constantinopolitanae urbis, rex Constantinopolis [Basilius II.] eundem Stephanum ad bellandam barbariem sibi adscivit; cuius amminiculo Cesariem sibi infestam vi debellavit. Cumque Constantinopolitani predas raperent et urbem divitiis denudarent, vir vere catholicus Stephanus a rapina deflexit mentem. Qui ingressus templum Sancti Georgii, reliquias quas invenerat, asportavit, coluit et cum reverentia, utpote christianus, in vita sua servavit; sed ipso defuncto, Andreas in regno successit. Qui noviter intronisatus, dum antecessoris inquireret ornamentum, supperlectilem regiam, Leuduino presuli precepit, ut breves reliquiarum legeret et, quorum lipsana essent, pro certo sciret. Cartas legit pontifex prefatus, relocansque in eorum thecis, partim sibi retinuit. Ibi eas assumpsit, quas nobis postea dedit."

[5] Simonis de Keza Gesta Hungarorum [circa a. 1283]: „... post haec cum Kean Bulgarorum duce et Sclavorum praeliatus est. Quo devicto de ipsius thesauro Beatae Virginis ecclesiam de Alba dicare (~ ditare) non omisit, quam fundasse perhibetur." (Scriptores Rerum Hungaricarum, ed. *E. Szentpétery*, I, Budapest, 1937, 172.) Chronici Hungarici compositio saeculi XIV.: „Post hec autem movit exercitum super Kean ducem Bulgarorum et Sclavorum, que gentes loca naturali situ munitissima inhabitant. Unde etiam multis laboribus et bellicis sudoribus predictum ducem vix tandem devicit et occidit et inestimabilem copiam thezaurorum eius precipue in auro et gemmis ac pretiosis lapidibus accepit. ... Ex hac itaque gaza multiplici sanctus rex Stephanus plurimum locupletatus Albensem Basilicam, quam ipse fundaverat, ... copiavit ac ditavit." (Ebenda 315—16. Über die Trennung des besprochenen Textteiles von den Interpolationen des XIII. Jahrhundert s. *Györffy Gy.*, Krónikáink és a magyar őstörténet (Les choniques hongroises et l'histoire primitive des Hongrois), Budapest, 1948, 156—57, 168—170.) Vgl. noch *G. Hazai*, Acta Orient. Hung. 13 (1961) 74—76.

Der Zusammenhang der beiden Nachrichten ist längst bekannt.[6] Folgende Frage besteht jedoch: wann ist dieser Feldzug unternommen worden, während des ersten oder des zweiten bulgarischen Krieges des Kaisers Basileios?

In den ungarischen Chroniken wird der über Kean errungene Sieg nach der Schilderung des im Jahre 1002 gegen Gyula geführten Feldzuges und vor den merkwürdigen Naturerscheinungen des Jahres 1022 erwähnt. Die Angaben über den Feldzug enthalten zwei Momente, die Anhaltspunkte für eine genauere Zeitbestimmung bieten Können. Den ungarischen Chroniken zufolge starb der bulgarische Khan von der Hand König Stefans. Ist das auch nicht wörtlich zu nehmen, so kann doch mit einiger Sicherheit angenommen werden, dass der Tod des bulgarischen Khans, d. h. des Zaren zur Zeit des Feldzuges König Stefans erfolgte. Der Tod des seit 997 herrschenden Zaren Samuel trat im Jahre 1014 ein, nachdem dieser seine durch Basileios gefangengenommenen und nach erfolgter Blendung heimgeschickten Krieger erblickt hatte. Sein Sohn, der Zar Gabriel Radomir wurde im Jahre 1015 von seinem Vetter getötet, in der Zeit also, als Basileios und seine Bundesgenossen Moglena belagerten und sich zur Besetzung Ochrid's rüsteten.[7] Der letzte Zar von Ochrid, Johannes Vladislav fiel im Frühjahr 1018 vor Dyrrhachion, und noch im selben Jahr zog der Kaiser abermals in Ochrid ein.[8]

Nach der Angabe der namurer Quelle hat König Stefan im Bündnis mit dem griechischen Kaiser die Stadt Cesari erobert, deren Name 'Kaiserliche Stadt', also den »Zarensitz« d. h. Ochrid bezeichnet. Skylitzes berichtet darüber, dass Ochrid μητρόπολις ...τῆς πάσης Βουλγαρίας gewesen ist[9], wo Zar Samuel nach Verlassen seines früheren Sitzes, Prespa, residierte und wo seine Burg sich noch heute erhebt.

Es entsteht jetzt die Frage, an welcher Besetzung Ochrids König Stefan teilgenommen hat: im Jahre 1015 oder 1018?

Wenn wir den Ursprung des Berichtes über den Tod des Khans durch König Stefan Hand in der Ermordung des Zaren Gabriel erblicken, der ja die Schwester König Stefans geheiratet und bald danach verstossen hatte, dürfen wir Stefans Feldzug auf 1015 ansetzen. Mit Rücksicht auf den persönlichen Gegensatz zwischen Stefan und Gabriel habe ich dieser Anname den Vorzug gegeben.[10] Es ist jedoch zu bedenken, dass dieser Feldzug Basileios II. schliesslich erfolglos war und er das Land wieder räumen musste.

Was die historischen Umstände anbelangt, könnten wir die Person des getöteten Zaren auch mit Johannes Vladislav identifi-

[6] *Szilágyi—Marczali*, A magyar nemzet története. Budapest, 1895. I. 295.
[7] Georgii Cedreni Historiarum compendium, II, Bonnae, 1839, 458, 462.
[8] Ebenda 466—468.
[9] Ebenda 468.
[10] Studia Slavica 5 (1959) 21,

zieren, und in diesem Fall hätte Stefan an dem siegreichen Feldzug von 1018 teilgenommen. Für diese Annahme spräche neben der Angabe des Skylitzes über die Besitznahme des bulgarischen Kronschatzes in Ochrid durch Basileios auch der endgültige Charakter des Sieges, auf den die lateinischen Quellen hinweisen.

Da der Bericht zweier, von einander unabhängiger Quellen über den Feldzug Stefans nicht in Zweifel gezogen werden kann, ist es desto merkwürdiger, dass Skylitzes, der uns über die Züge des Kaisers berichtet, nichts über eine ungarische Hilfe sagt. Nach Skylitzes standen auf der Seite des Kaisers nur russische Hilfstruppen, die im Jahre 1016 nach einer Plünderung von Pelagonien ein Drittel der Beute bekamen.[11]

Eine russische Streitmacht von 6000 Mann war im Jahre 988 auf byzantinischem Boden eingetroffen und seitdem hat die warägisch-russische Družina eine wichtige Rolle in Byzanz gespielt.[12]

Ich möchte hier darauf hinweisen, dass zu dieser Zeit eine warägisch-russische Družina nicht nur in Kiev und Byzanz, sondern auch in Ungarn dem Herrscher zur Verfügung stand.

Diese Folgerung können wir aus folgenden Angaben ziehen:

Die Annales Hildesheimenses berichten unter dem Jahre 1031, dass Prinz Emerich: *Heinricus, Stephani regis filius, dux Ruizorum* gestorben sei.[13] Was »dux Ruizorum« bedeuten soll, erhellt aus der Würde von Peter Orseolo, des Neffen König Stefans, der nach dem Tode Emerichs Kronprinz geworden war. Die Ende des 11. Jh. verfasste Vita Sancti Stephani regis schreibt über Peter, dass König Stefan ihn, als Tronerben *exercitui suo prefecerat ducem.*[14] »Dux Ruizorum« bedeutet also »dux exercitus regis«.

Einen weiteren Beweis für diese Gleichsetzung bietet die alte Bedeutung des ungarischen Wortes *orosz* 'Russe'. Das im 17. Jh. zusammengestellte Wörterbuch von Páriz Pápai (1. Ausgabe, 1708) bringt für das ungarische Wort *oroz* die Bedeutungen 'Janitor, Satelles'. Ältere Beweise für dieses verschollene Wort finden wir in den Rechnungen der Hofhaltung ungarischer Könige aus den Jahren 1519—1530, wo wir unter den Soldangaben von Pagen, Köchen usw.[15] öfters die Aussetzung *dedi orozonibus* lesen Können. Eine Urkunde König Karls I. aus dem Jahre 1326 berichtet, dass die Bewohner zweier Dörfer, namens *Oroszfalva*, d. h. 'Russendorf', heute *Oroszi* bei der königlichen Burg Visegrád, verpflichtet waren,

[11] II, 465.

[12] *G. Ostrogorsky*, Geschichte des byzantinischen Staates, 1940, 215; cf: Труды *В. Г. Васильевского.* I (1908), Варяго-Русская и Варяго-Английская дружина в Константинополе XI и XII веков, 197 ff.

[13] Monumenta Germaniae SS. III. 98; *Gombos*: Catalogus I. 141.

[14] Scriptores Rerum Hungaricarum, ed. E. Szentpétery, II, 392

[15] *Szarvas Gábor - Simonyi Zsigmond*, Magyar Nyelvtörténeti Szótár, Budapest, 1890—93.; *Bartal Antonius:* Glossarium mediae et infimae latinitatis regni Hungariae, Lipsiae, 1901, 461.

dem König jährlich zwei Torwachen zur Verfügung zu stellen.[16] Wenn wir also unter »dux Ruizorum« Prinz oder Führer der Russen verstehen müssen, so bildeten die Russen am Hofe König Stefans die Leibwache und später diente ihr Volksname als Bezeichnung für die Torwachen. Der Name dieses Volkselements lebt heute nur noch in Ortsnamen fort.

Die aus Volksnamen gebildeten Ortsnamen können uns aber weiter führen und einigermassen das verlorene schriftliche Material ersetzen.

Es ist merkwürdig, dass die meisten Hilfsvölker, die in byzantinischen Quellen des 10. und 11. Jh.s erwänt werden, in der Toponymie des Karpatenbeckens vorkommen, und zwar hauptsächlich in der Gegend der ältesten Familiengüter der Arpaden in Transdanubien und an der Grenze, wo ein Teil der Hilfsvölker als Grenzwache diente.

Prof. Dölger hat in einer Abhandlung die in den kaiserlichen Chrysobullen vorkommenden Listen der byzantinischen Hilfsvölker aus der zweiten Hälfte des 11.Jh.s zusammengestellt.[17] Aus diesen Listen greifen wir jetzt nur zwei Namen heraus: Βάραγγοι und Κούλπιγγοι. In dem Gebiet der ältesten Familiengüter der Arpaden, südlich von Stuhlweissenburg, finden wir zwei Dörfer, namens *Varang;* das eine ist urkundlich aus dem Jahre 1138 bestätigt, als Geschenk des Prinzen Almus an die Propstei von Dömös um das Jahr 1108.[18] Das dorf Varang hat also schon im 11. Jh. existiert, und war sicher wenigstens zum Teil ein Wohnsitz von Warangern, wie z. B. *Böszörmény* ein Wohnsitz von Muselmanen, türkisch *büsürmen*, und *Besenyő* ein Wohnsitz von Petschenegen war. Den anderen Volksnamen, der in den Chrysobullen immer mit den Βάραγγοι zusammen vorkommt, nämlich den der Κούλπιγγοι, hat zuletzt Prof. Vasmer mit den Колбяги der russischen Annalen und der *Kylfingar* der nordgermanischen Quellen in Verbindung gebracht.[19] Dieser Name kommt in dem alten ungarländischen Ortsnamenmaterial in der Form *Culpen* ⟶ *Kulpen* (Külpen) vor und zwar zum erstenmal im Jahre 1193.[20] Diese Ortschaften liegen im Karpatenbecken, in dem Hauptgebiet der Arpaden, so wie an der Grenze. Hinweisen will ich nur auf die Ortschaft *Kölpény*, heute *Kupinovo* an der Save.[21] Nach den Gesta des anonymen Notars kann dieser Name schon im 10. Jh. als Personenname gedient haben.[22] Die Glaubwürdigkeit dieser Quelle ist aber höchst problema-

[16] Magyar Academiai Értesitő 1857, 597. Cf. *Györffy*, Századok 92 (1958) 574—575.

[17] Byzantinische Zeitschrift 38 (1938) 235—36.

[18] Magyar Nyelv 32 (1936) 134: Warang.

[19] Zeitschrift für Slavische Philologie 8 (1931) 121.

[20] *Jakubovich Emil - Pais Dezső*, Ó-magyar olvasókönyv, Pécs, 1929, 59.

[21] *Csánki Dezső*, Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában, Budapest, 1894, II, 232, 248.

[22] Scriptores Rerum Hungaricarum, ed. *E. Szentpétery*, I, 85—86, 107, 112: Culpun.

tisch; über das Alter dieses Ortsnamens können wir nur soviel sagen, dass er im 11. Jh. sicher existiert hat.

Welcher Zusammenhang zwischen den byzantinischen Ῥῶς, Βάραγγοι und Κούλπιγγοι und den ungarländischen *Orosz*, *Varang* und *Külpen* besteht, kann ich hier nicht eingehender ausführen.[23]

In Anbetracht der russischen Hilfstruppen des Basileios Βουλγαροκτόνος können wir vielleicht soviel annehmen, dass unter ihnen auch Stefans Hilfstruppen zu suchen sind. Wenn diese Annahme sich als richtig erweist, dürfen wir den Feldzug Stefans eher auf 1015 ansetzen, da Skylitzes die russischen Hilfstruppen im Jahre 1016 erwähnt. Sonst müssten wir annehmen, dass Skylitzes, der in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts lebte, dieses Detail nicht bemerkt hat: entweder infolge der Mangelhaftigkeit seiner Quellen oder in der Absicht, den Sieg des Kaisers stärker hervorzuheben.

Es bleibt noch eine Frage: der Schutzheilige der erwähnten Kirche der Zarenstadt, aus welcher König Stefan die Reliquien mitgebracht hatte, war nach der namurer Quelle St. Georg. Da wir im mittelalterlichen Ochrid keine St. Georgs-Kirche kennen, erhebt sich die Frage, wie dieser Bericht entstand.[24] Da zu dieser Aufzeichnung in erster Reihe die Reliquien des hl. Georgs Anlass gaben, die um 1060 aus Ungarn nach Namur gebracht worden waren, hat der Aufzeichner oder sein Gewährsmann offensichtlich gedacht, dass die Reliquien des hl. Georgs aus der St. Georgs-Kirche stammten.

Aus all dem können wir die Folgerung ziehen, dass König Stefan im Bündnis mit Kaiser Basileios II. in das eroberte Ochrid Einzug hielt und aus einer reichen Kirche der Stadt die genannten Reliquien mitnahm. Damit wäre auch die Geschichte der Stadt Ochrid um einen wenn auch unbedeutenden Zug bereichert.

---

[23] Siehe ausführlicher in Századok 92 (1958) 86— 92.

[24] Über die unhaltbare Annahme Géza Fehérs, dass es sich hier um das St. Georgs-Kloster auf dem Berge Virpino (!) bei Skopje handle (Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V—XI. Jahrhunderten, Budapest, 1921, 152—155.), siehe *Györffy*, Studia Slavica 5 (1959) 21, Anm. 44. Es ist äusserst fraglich, ob Leodwin in Namur in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts überhaupt mit Sicherheit hätte wissen können, wer der Schutzheilige jener Kirche gewesen sei, aus der König Stefan die Reliquien entfernt hatte, da er sich selbst den Namen der Bulgaren und des Kaisers von Byzanz nicht gemerkt hat.

KNUD HANNESTAD, Aarhus

THE ITALIAN AGRICULTURE DURING THE OSTROGOTNIC PERIOD

It must be considered an unquestioned fact that during the Ostrogothic period Italy showed far greater political strength than during the preceding centuries. My lecture here to-day is an attempt to sketch one trend of economic background for this development. I omit deliberately all social, military and political factors and shall confine myself to discuss the problem, if and how Italy in this period and in the period preceding 493 was able to meet the demand of the two most important agricultural products, oil and especially grain.

*

Our starting-point must be the Italian agriculture in the 4th century. Letters from Symmachus and imperial edicts mention agri deserti. An edict from the year 395 says that more than half a million jugera in Campania are deserted, another edict mentions slaves, who have run away ex desertis agris.

We have preserved several edicts concerning exemption from taxation, and among the literary sources we may cite Ammianus Marcellinus, who tells us that in the year 377 some of the Taifales were settled around Mutina, Rhegium and Parma — and we may compare this with the words of St. Ambrose about the same cities.

Symmachus is summing all this up, when in a letter to his father he says: nam hic usus in nostram venit aetatem, ut rus, quod solebat alere, nunc alatur.

Other sources show that Italy was not able to subsist on her own agricultural production. From Republican times Rome, the capital, had depended upon grain from oversea areas, after 330 from Africa only. The consequense was that rebellion or failure of crops in Africa unavoidably led to famine in the capital — this was the case during the rebellion of Domitius Alexander in 308—311, of Gildo in 396 and of Heraclian in 413 — and this was the case in 384—385, when the African harvest failed.

But — and this is an important factor in this connection — it was probably not only the capital itself, which depended upon grain from Africa. During the rebellion of Gildo in 396, when the import from Africa had been cut off, a famine broke out in Campania as well as in Rome, and a relatio from Symmachus shows that during the greater part of the century several towns in Campania depended upon import of grain, organised by the government and administrated by the praefectus annonae. We cannot prove that the grain in question came from Africa, but it seems to me the most likely solution.

In the discussion about the altar of Victoria from the year 384 St. Ambrose tells us that in some of the Roman provinces the harvest has been above the average: Liguria and Venetia, he says, have been able to live on their own production.

In the Vita Severi in the Historia Augusta reference is made to Italia, quae oleo eget. The present tense shows that the words are referring to the situation at the time of the composition of Historia Augusta, probably in the later part of the 4th century. We may here compare with a letter from Symmachus, who tells us about Formiae that from time immemorial this town has imported oil from Africa.

These sources are of course rather haphazard — but still they seem to prove that the Italian agriculture was in a rather bad condition, and that not only Rome itself, but at least Campania and probably Venetia and Liguria too were dependent upon import of grain and oil.

*

The Italian Agriculture during the Ostrogothic Period.

In one of his Variae Cassiodorus praises the fertility of Italy: frumenta nobis usualiter industria suffragante concedit. Of course one must put a margin to his words, but even so there must be a certain amount of truth in them. Inscriptions and archaeological evidence bear his allegation out. New land was cultivated. The government encouraged it, and both edicts and inscriptions show that the encouragement was followed, near Spoleto, on the Roman campagne, near Ticinum and near Ravenna — and probably at many other places. That must have been something new in comparison with the 4th century.

Another new development can be seen from the fact that the sources mention export of grain from Italy. During the war in Provence this part of the realm was stricken by a famine — and Theoderic immediately ordered some cargoes of grain to be sent from Italy, probably from Campania, Lucania, and Tuscia.

In another edict from the years 507—511 Theoderic enjoins that the demands of the provinces ought to be supplied before the agricultural surplus is exported, and in another edict, this time

from the year 537, the government promises to buy grain in Histria. The justification is — expressly stated — that under the present circumstances (viz. the war with Byzantium) the province has suffered great losses, because the export of grain has come to a standstill.

Other sources point in the same direction. The conditions of the Italian agriculture seem to have improved considerably. The two capitals, Ravenna and Rome, were now fed by the fruits of the country — both Cassiodorus and Procopius show that Ravenna got her provisions from Liguria, Venetia and Histria, maybe from Apulia and Calabria too. Rome was fed on grain from Sicily and — and this is significant and quite contrary to the state of affairs in the 4th century — from Campania, as shown by Cassiodorus, Boëthius and Auctarium Marcellini.

Of course — again we must stress the fact, that the sources are only fragmentary and the picture far from complete. But still it seems to me that in comparison with the 4th century a fundamental change has been satisfactorily substantiated.

*

This change must have taken place in the 5th century — but when and why? The Italian sources fail us here. It was a period of the greatest turmoil and crisis for the Italian peninsula — and inter arma silent Musae.

Only some little gleams may be obtained. The edicts concerning exemption from taxation, the legislation concerning vaste land, and literary sources as Symmachus and Rutilius Namatianus — all of them paint the situation at the beginning of the century in rather gloomy colours. But there is no direct evidence as to when, how and why the abovementioned changes of the conditions of the Italian agriculture took place. In the absence of this we will have to take resort to the circumstantial evidence.

*

The solution of our problem lies — so it seems to me — in Africa. As we have seen, this country played the dominant part in the provision of Rome, at any rate, and probably also of other parts of Italy in the 4th century. In the 6th century Africa isn't mentioned at all in this connection. Why?

In May 429 the Vandals crossed the Strait of Gibraltar and during the following years conquered the country. By the peace treaty of February 11, 435 they were settled in the eastern parts of Sitifiensis, the northern parts of Numidia, and the western parts of Proconsularis. They payed a tribute to Ravenna, possibly in natura.

In October 439 Geiseric conquered Carthage and during the following years launced constant attacks on Sicily and Sardinia. By a new peace treaty in 442 the Vandals got Proconsularis, Byzacene, and the western parts of Numidia. A sort of »cordiale intesa« reigned until 455. We don't know, if the Vandal kingdom continued to export grain and oil to Italy — we only know that the Roman parts of North Africa did.

After the murder of Valentinian III in 455 a new war broke out, continuing until an armistice was concluded in 476. Again the Vandals annually attacked South Italy. Sardinia and Sicily were occupied — and immediately after the outbreak of the war the Vandals occupied the ports of Western North Africa.

In his incomparable work on Vandal Africa Courtois has maintained that Geiseric tried to establish un »empire de blé «. The theory is ingenious, but possibly a little too sharply formulated. Why did Geiseric then in 476 renounce Sicily to Odoacar? Still — the observation is sound, and the essence of the great French scholar's theory is probably right. We can see dimly a great strategical plan behind the actions of the fierce Vandal king — he tried to strangle his enemies by cutting off their supplies of necessary provisions, especially grain. When the Western Roman Empire broke down in 476, these particular objects of attack no longer had the same vital interest for the Vandals — that may the reason why Geiseric renounced Sicily.

If this is true, it indicates that the export of grain from the Vandalic parts of Africa probably stopped after 442, and that in the period 442—455 Mauretania, Sitifiensis, Sicily, Sardinia, and Southern Italy increased in importance as vital areas of provision for the Western Roman Empire — a fact which is (at least with regard to Sicily and Sardinia) substantiated by Salvian. A letter from Sidonius Apollinaris possibly shows the same with regard to Apulia.

After 455 and the Vandal occupation of Western North Africa, Sardinia, and Sicily the Empire (viz. Italy) had to depend upon the production of Italy itself.

During twenty years of furious and constant warfare — from 455 to 476 — Geiseric tore the remnants of the Western Roman Empire to pieces. But his attacks had another effect as well. The Italian agriculture was freed from the competition of overseas production which some 600 years earlier had crushed the free Italian farmer. The Italian farmers now acquired an actual monopoly of providing Italy with grain and oil, as well as meat and vegetables. By this Geiseric created one of the main reasons — and probably the main one — for the economic and political strength of Italy during the Ostrogothic period.

La communication fut suivie des remarques de M. *A. H. M. Jones.*

HALIL İNALCIK, Ankara

BYZANTIUM AND THE ORIGINS OF THE CRISIS OF 1444 UNDER THE LIGHT OF TURKISH SOURCES

For the Ottomans the Byzantine emperor was simply a *Tekvour of Istanbul,* Tekvour meaning in the Turkish of the period a local seigneur. But the *Tekvour of Istanbul* was to reign in the Imperial city for a long time when the Ottomans were already the masters of the empire. As an easy explanation of this situation mention is often made of the legendary strenght of the walls of Constantinople. But, I think, for a better explanation we have to look at the balance of power in the area in this period rather than the walls of Constantinople.

My purpose here is to stress on this point by using the Ottoman Turkish evidence and also to show that this source which is usually discarded as pure legend is reliable and informative enough to contribute to a fuller picture of the international position of the Byzantine empire in its last half a century.

The main Ottoman source of the period is represented by the compilations of the end of the 15th century and as such these include the sources of various character, gesta and vita of mostly legendary nature but also good reliable chronicles. With a critical use they are as valuable and informative as any Byzantine chronicle.[1]

A new balance of power in the area was established after the collapse of the empire that Bāyezīd the Thunderbolt had built up. His agressive policy was openly criticised after the disaster of the battle of Ankara by the Ottomans themselves and Çandar li Khalīl, Grand vizir in 1437—1453, used to blame Khodja Fīrūz Pasha for advising the Sultan such a policy.

The policy of keeping the status quo after the defeat of Ankara was particularly clear in 1430 s. B. de La Broquière who visited Murad II's court in 1433 made the remark that the Sultan was a peace loving monarch[2], and, this is confirmed by the contemporary

[1] See *H. İnalcik,* The Rise of Ottoman Historiography, in Historians of the Middle East, ed. B. Lewis and P. M. Holt, London 1962, 152—67.

[2] Voyage d'Outremer, ed. *Ch. Shefer,* Paris 1892, 181.

Byzantine sources (especially Sphrantzes). His wars were almost imposed upon him and the war decisions were actually taken by his vizirs as necessary actions.

One of the main reasons for this reserved policy was the fear that Hungary and Venice in the West, and, the Timurid Shakh Rukh and the Karamanids in the East might cooperate in attacking the Ottoman dominions. And as the Byzantine emperor was always thought by the Ottomans as the virtual instigator of such attacks from the West as well as from the East the Sultan was inclined not to press him too much. The siege of Constantinople in 1422 was attempted under quite exceptional circumstances.[3]

Furthermore they saw how Salonika was abandoned to the Venetians in 1423. The Ottoman Sultan considered Salonika and Istanbul as well as any possessions of the emperor as his own. According to the Hanefī school of Islamic law once a non-Moslem ruler submitted and paid *kharādj* his land was legally a part of *Dār al-Islām*. Thus the Ottomans claimed that Salonika belonged to themselves and fought a long war of seven years against the Venetians. They were always supreme at the sea and controlled the straits. Thus it was better now for the Ottomans to leave Istanbul in the hands of an Ottoman vassal rather than to fight for it another dangerous war against the Latins.

It was Hungary that always became the key-stone of anti--Ottoman coalitions and indeed the fate of Byzantium largely depended on the Hungarian-Ottoman struggle on the Danube. However the Hungarians, taking Belgrade and the Ottomans Golubac under the treaty of 1428 they reached a balance of power on the Danube at that time.[4]

The pressure that Shakh Rukh was excercising on the Ottomans in this period was also one of the most important factors in determining the Ottoman policy in general. This has often been overlooked by most of the modern writers though the western documents of the period clearly reflect the interest of western nations in the movements of Shakh Rukh towards Asia Minor and the attempts of cooperation with him. In one of his letters[5] the Timurid ruler warned the Ottoman Sultan not to do anything to upset the status quo established by Timur Bek in Asia Minor. The Karamanid prince, the ally of the Byzantines, was under Shakh Rukh's protection against the Ottomans.

It was these international conditions that created for the Byzantine emperor a feeling of security after 1423.

[3] See Murad II, in Islam Ansiklopedisi, cüz 86,600.

[4] See for all this my, Fatih Devri üzerinde Tetkikler ve Vesikalar, Tütk Tarih Kurumu Yayınlarından, Ankara 1954, p. 1—52, and, Murad II, Islâm Ansiklopedisi, 602.

[5] Murad II, Islâm Ansiklopedisi, 603.

Mention should also be made of the serious Ottoman apprehension that a civil war might break out in the Ottoman empire as a result of the emperor's releasing the Ottoman pretender in Constantinople. This was always one of the most effective weapons in the hands of the emperor to compel the Ottoman Sultan to keep the peace.

But by 1437 all this was upset and Byzantium saw its survival again at stakes and this final crisis brought its fall in 1453.

In the years after 1434 Sigismund had begun to assert his supremacy on the Danube by strengthening the ties between Hungary and Georg Branković, Serbian Despot, on the one hand and Drakul, the Wallachian voyvod on the other. But when Sigismund died in 1437 without a male succession Hungary was at once absorbed in its own domestic troubles for several years and the Ottomans now thought that the time had come for them to counter-attack. In the Ottoman Dīvān, Fadlullāh and Shahabeddīn, both known as supporters of a relentless Holy War against the Christians, got upper hand. The latter, an energetic war leader, was just appointed the *Beglerbeg* of Rumeli, thus in actual control of western affairs of the empire and the Ottoman army. He would later support the idea of the conquest of Constantinople.

The Ottoman preparations for war must have been followed with anxiety in Byzantium and was probably one of the causes of the departure of John VIII for Italy to ask help.

The Ottomans started the new policy of action by an invasion of Hungary in 1438. An interesting document recently found in the Turkish archives[6] gives the precise itinerary of this expedition: Personally at the head of the army Sultan Murad crossed over the Danube at the pass Kamen near the castle of Floridin, followed up the Danube, gave some gun shots at the castle of Severin (Turnu-Severin), then passed by the Iron-Gates and the castles of Reshova (Orshova), Mehedia, Shebesh (Caransebesh) and crossed the pass of Nehatayi (most probably Voislav pass); then advanced along the river of Murush (Muresh) and reached Zibin (Sibiu, Nagyseben), capital of Transylvania. Staying there for four or five days he sent his *akïndjïs* (raiders) to the »four corners of the country« and then crossed the Ungurus Balkanï (the Karpathians) by the castle of Perashova (Brashov, Kronstadt) came down in Eflak-ili (Wallachia). He passed back the Danube near Yergögü (Giurgiu).

This report confirms what we have known about this expedition from the Ottoman chronicles and Western sources.[7] Ashïk Pasha-zâde, an eye-witness, says that the expedition in Hungary

[6] Tokapï Sarayï Archives, Istanbul, E. 6374. The first part of this document concerning an expedition of Bāyezīd I was studied in a paper read at the X. Inter. Congress of Byzantinists, Istanbul.

[7] See *N. Jorga*, GOR, I, p. 419.

lasted 45 days and there was no resistence. He also made the interesting note that Branković and Drakul acted as loyal vassals during the expedition and guided the Sultan in their respective countries. This information is also in complete accordànce with what we know from the western sources. The expedition resulted in the eclipse of Hungarian influence in the area.

The emperor who was already in February 1438 in Italy got the alarming news that the Ottomans were seriously threatening Constantinople. All this must be connected with the arrival of an Ottoman force near the city against any possible Byzantine move during the absence of the Sultan from Adrianople, his capital. At any rate the decline of the Hungarian power on the Danube must have caused great anxiety in Constantinople.

The Ottomans were most concerned with the Emperor's activities in Italy. As soon as he was back with the Union signed and a promise of crusade the Sultan's envoys appeared in Byzantium to ask explanations.[8a]

Gazavâtnâme[8b], a newly discovered chronicle of the battle of Varna and the letters sent to the Moslem rulers by the Sultan to inform his victory emphasized the Emperor's act in Florence as the origin of the crisis. *Gazavâtnâme* gives the details how the emperor went to *'Rim Papa'*, kissed his hand and got the promise of a crusade.

One year after the successful expedition in Hungary Murad II put an end to the existence of the Serbian despotate, and, in 1440 made an attempt to take Belgrade from the Hungarians. But his failure there was the beginning of the long retreat which was to bring the Crusaders to Varna.

Encouraged by the succesive defeats of the Ottomans in their renewed invasions in Transylvania in 1441 and 1442 the Byzantine emperor doubled his efforts in the West by sending Janaki Torzello (Torcello) who was the author of a plan of crusade presented to the Council of Florence in 1439 in the name of the emperor.[9] The plan was interesting: A Hungarian army would advance in the Balkans to capture Adrianople and reach Constantinople while a Venetian fleet would bar the communications between Anatolia and Europe. The emperor, *Gazavâtnâme* says, had also sent an envoy to the Karamanid prince in Anatolia to encourage him to attack the Ottomans while the Christians blocked the Straits.

The contact of the Karamanid prince with the Christian rulers was referred to clearly in the treaty signed between Murad

[8a] See *G. Ostrogorsky*, His. of. the Byz. State, trans. J. Hyssey, Oxford 1956, 501.

[8b] See for this source *H. Inalcık—M. Oguz.* Yeni bulunmuş bir Gazavât-i Sultan Murad, Dil ve Tarih Cografya Fakültesi Dergisi VII, No. 3 p. 481—495.

[9] Voyage d'Outremer, p. 265—266.

and the Karamanid prince Ibrahim in August 1443.[10] At any rate in *Gazavâtnâme* the emperor is shown as the instigator of all the anti-Ottoman moves in the East as well as in the West. This belief must have led the Ottomans to the decision that the destruction of the Tekvour of Istanbul was now a necessity.

When a Hungarian-Serbian army advanced deep in the Balkans the end of 1443 it was stopped only with difficulty at the last Balkan passes leading to Adrianople. The Ottomans under the leadership of great statesman Çandarlı Khalīl turned suddenly back to the policy of peace and reconciliation. The Sultan signed with Hungary the treaty of Adrianople on June 12, 1444. Fadlullâh and Shahābeddīn were already dismissed. The Sultan offered the restoration of Branković's despotate which neutralized the Serbians. But the West continued the preparation of a crusade. A letter of the emperor to the king of Hungary, though its authenticity has been subject to much discussion, is mentioned[11] as one encouraging the war party in the Hungarian capital.

It is to be added that the Byzantine emperor had also sent a monk as his envoy to the Karamanid prince which made him decide to renew the attack in the spring of 1444 and this caused the Sultan leave Rumeli for Anatolia, and, greatly encouraged the crusaders. The pretender to the Ottoman throne in Istanbul was, then, sent to Rumeli to provoke a civil war.[12]. Constantin Dragazès in Morea was already in action against the Ottomans, and, the prince of Wallachia was preparing to join the Hungarian army.

The Ottoman victory at Varna on October 10, 1444 not only saved the Ottoman empire from a disaster but also sealed the fate of Byzantium. In 1451 Mehmed II had no sooner been on the throne with his tutor Shahābeddīn in the Dīvān than started the preparations for a final attack, this time directly, against the imperial city.

La communication fut suivie des remarques de M. *H. G. Beck* et M[elle] *E Zachariadou*.

[10] See *Inalcik*, Fatih Devri, I, Ankara 1954, p. 63.

[11] *O. Halecki*, Crusade of Varna, New York 1943, 29. Cf. my Fatih Devri, 32—33.

[12] Fatih Devri, 37—38.

ODYSSEUS LAMPSIDIS, Athènes

OÙ EN SOMMES-NOUS DE L'HISTOIRE DES GRANDS COMNÈNES?

C'est pour deux raisons que j'entreprends de communiquer au présent Congrès le sujet ci-dessus.

1. Je crois qu'aux congrès réunis jusqu'à ce jour on a rarensent parlé de l'Etat des grands Comnènes. Celui-ci cependant était de plusieurs manières lié à celui de Byzance. Jusqu'à ce que le nouvel Etat se constituât (1204), le territoire de l'Etat des grands Comnènes dépendait directement de Byzance, ainsi que sa civilisation et sa population. Enfin la dynastie des grands Comnènes elle-même était issue de la famille royale des Comnènes de Byzance.

2. C'est cette année que sont révolus les 500 ans après la chute de l'Etat des grands Comnènes aux mains de Mahomet le Conquérant. Ainsi la présente communication voudrait bien être en quelque sorte un hommage in memoriam des grands Comnènes.

Mais où en sommes-nous de l'histoire des grands Comnènes? Depuis 1827 où Fallmerayer inaugura la recherche scientifique de cet Etat, on a suffisamment écrit sur ce sujet. Nous citons entre autres le livre »L'Eglise de Trébizonde« du dernier métropolite de Trebizonde Chrysanthe, où en dehors de l'histoire ecclésiastique sont rapportés une boule des renseignements sur d'autres sujets.

Mais si on a tellement écrit sur l'Etat des grands Comnènes, pourquoi donc y revenir aujourd'hui? Avant de répondre à cette question, nous estimons opportun de présenter quelques-uns des problèmes de l'histoire des grands Comnènes auxquels on n'a pas encore apporté de solution definitive.

1) L'historien byzantin Pachyméris affirme clairement que Jean Comnène de Trébizonde porta un titre et des insignes semblables à ceux d'un roi byzantin. C'est pourquoi, après la conclusion de l'accord, Jean a accepté de changer son titre et de se faire appeler à l'avenir »roi et empereur de tout l'Orient, d'Ibériens et de Pératia«. Notons d'abord que ce changement de titre n'a occasionné aucun changement aux limites de l'empire. Ajoutons même

que ce nouveau titre les grands Comnènes l'ont porté jusqu'à la fin de l'Empire.

Mais à quoi correspondait-il ce titre? Etait-il simplement un nom quelconque, comme semble le déclarer Vasiliev dans son étude sur la fondation de l'empire des grands Comnènes?

En premier lieu le terme »de tout l'Orient« rappelle les titres byzantins où le mot »Orient« est ajouté par comparaison à celui de l'»Occident«. Or, même si l'Etat des grands Comnènes ne comprenait pas tout l'Orient, cependant le terme géographique »Orient«, que comportait leur titre, désignait une extension territoriale plus grande que celle des rois byzantins. Mais le pouvoir des grands Comnènes, qui, dans cette région immense, allait au-delà d'Erzigian jusqu'au mont de Tavrézion, n'était pas immédiat, mais des souverains locaux, simples tributaires, se réunissaient à la periphérie de l'Empire sous la haute suzeraineté du roi de Trébizonde, qui était très forte. C'est dans le même esprit que l'on doit entendre le pouvoir des grands Comnènes en Ibérie et en Pératia. En faveur de Pératia il y a le fait de l'apport de la dîme; quant à l' Ibérie, le chroniqueur Panarétos relate un fait d'une grande importance et très utile pour le cas présent. Il dit que lorsqu Alexis III en 1372 se rendit à Vathy, une ville très proche du Pont, l'archon Gourélis vint à sa rencontre pour le saluer. Voilà donc un exemple typique d'un sujet qui vient à la rencontre de son suzerain.

2) Dans une chrysobulle d'Alexis III (1374) dont l'authenticité est indiscutable et qui concerne le couvent de saint Denys au Mont Athos, il est écrit que ce couvent recevait en trois ans »cent sômia« — dont cinquante sur le champ et le reste dans l'espace de trois ans — et que par la suite »on donnait au couvent une somme de plus de 1000 écus par an«. Voici donc le problème:

L'Etat des grands Comnènes était-il si riche? Sans doute devait-il l'être, puisqu'il était à même de verser de si grandes sommes hors du pays outre les offres qu'il faisait aux institutions situées dans l'Etat même.

Incidemment, mais en fonction du même sujet, nous devons ajouter ceci. On écrivit que dans l'Etat des grands Comnènes il n'y avait pas, paraît-il, de monnaies en or. Mais on peut exprimer des objections. Du chrysobulle mentionné ci-dessus apparaît que l'offre des premiers trois ans concerne des pièces en or. (La vie de saint Denys, publiée dans Archeion Pontou 21 (1958) dit clairement »des sômia en or« par opposition aux »pièces en argent des Comnènes«). De plus l'historien Triantaphyllides, originaire du Pont, dans son oeuvre »Pontika« (p. 57) relate, il y a 100 ans, qu'il a vu des pièces en or des grands Comnènes, tandis que Evangelidis(p. 118—119) à chaque »sômion« donne la valeur de 8160 francs-or.

Mais comment l'Etat des grands Comnènes avait-il de telles ressources financières? Etait-il possible qu'il eût tant de revenus

de la part de ses sujets? Et, en premier lieu, combien pouvaient bien être ses habitants? Dans une lettre écrite en 1459 au duc de Bourgogne, le dernier roi de Trébizonde David l'incite à faire la guerre aux Turcs avec les autres souverains chrétiens; plus loin il écrivait que celui-ci comme les autres chefs de l'Orient prendrait les armes contre ce même ennemi, ajoutant qu'il possédait 20.000 hommes et 30 trières. Encore faut-il dire que David exagère ici le nombre des hommes, parce qu'il veut persuader les princes occidentaux qui hésitaient. Mais quand bien même le nombre de 20.000 serait exact, dans ce cas, si l'on considère que David entendait par là toutes les forces dont l'Etat était en possession, y compris les corps de garde locaux qui étaient dispersés dans les diverses forteresses et châteaux-forts, on est amené à conclure que toute la population de l'Etat des grands Comnènes ne devait pas atteindre les 100.000. En ce qui concerne la ville de Trébizonde, le nombre de la population n'aurait pas dépassé 20.000, puisque le rapport d'un employé consulaire de 1855, sur lequel on peut se baser pour évaluer la population de Trébizonde aux temps modernes, nous apprend que celle-ci était d'environ 50.000 habitants.

Etait-il possible que cette population fournît tant de revenus? Les documents dédicatoires du couvent de Vazélon nous apprennent que souvent une grande indigence et misère étaient le lot même de la population vivant dans la région toute proche de la capitale. A plus forte raison donc cela devait être le cas des autres régions de l'intérieur du pays. Car, quel apport financier pourrait-il venir de sujets qui, répartis dans les diverses petites villes forteresses, étaient obligés de mener une vie agricole pleine de dangers et de incertitudes? A ce sujet les documents du couvent de Vazélon sont instructifs.

Il reste donc à souligner que la seule source de revenus était le commerce de transit, fait par l'Etat des grands Comnènes, surtout par la voie de l'Orient, qui aboutissait à Trébizonde. Nous ne pouvons saisir la constitution même de l'Etat des grands Comnènes que si nous accentuons d'une manière particulière cette source de revenus. Car ainsi nous serons à même de comprendre qu'en 1459 David pouvait avoir une armée de 20.000 soldats.

3) Il y a plusieurs années, on a écrit qu'en comparaison de l'Etat de Byzance celui des grands Comnènes n'a pas tellement apporté à la civilisation. Sans doute la remarque est-elle juste. Notons cependant que l'étude sur l'Etat des grands Comnènes n'a pas connu l'ampleur de celle de l'Etat byzantin. De plus, vivre dans l'Etat des grands Comnènes était une menace continuelle de mort et de dévastation. Enfin, ce qui est plus important, les centres de civilisation au Pont ont été tellement saccagés surtout entre 1461—1922, que non seulement les MS anciens, mais même les MS du XIVe ou XVe siècle sont rarement parvenus jusqu'à nous, parmi ce qui reste des manuscrits d'avant 1922.

Mais arrêtons-nous là. Les points que nous venons de relever, ainsi que d'autres, comme la constitution sociale, les relations financières, les rapports entre les villes et la campagne, et beaucoup d'autres, ont besoin d'être examinés et synthétisés à l'aide de sources concernant le même sujet, qui jusque aujourd'hui nous font défaut. s. v. p. aller à la ligne. Voyons cependant comment on a pu connaître l'histoire de l'État des grands Comnènes quant aux faits cités qui relèvent de sources. Et tout d'abord quelles sont ces sources?

1⁰ La chronique de Panarétos. Dans l'édition critique de 1958 nous avons dit ce que cette chronique peut nous apporter. C'est une relation chronographique fragmentaire de faits qui, pour la plupart, ont trait à l'activité des rois. Aussi est-il très incomplète.

2⁰ Les autres renseignements historiques, pris chez les historiens byzantins ainsi que chez les autres auteurs généralement, de Byzance, du Pont ou bien de l'étranger, sont peu nombreux, et pas toujours sûrs ou clairs.

3⁰ Ce qui reste des documents. En ce qui concerne les documents officiels — les chrysobulles — nous disons simplement que quelques-uns sont factices, d'autres sont falsifiés; très peu sont authentiques. Les autres documents — ceux du couvent de Vazélon, les seuls qui aient été conservés jusqu'à aujourd'hui — sont très peu nombreux.

4⁰ Les inscriptions, les monnaies les monuments d'art. Quant à ceux-là, la recherche se trouve encore à son premier stade — sauf peut-être en ce qui concerne l'étude des monuments architecturaux religieux. s. v. p. aller à la ligne. Les investigateurs doivent donc travailler avec ces sources. Malheureusement, elles n'ont pas encore été publiées toutes reunies pour que chaque investigateur puisse les comparer, les contrôler et les employer. C'est pourquoi dans les détails l'histoire des grands Comnènes présente plusieurs points qui demandent une étude et une recherche plus approfondies:

Nous laissons de côté la fondation de l'Etat, qui demande une recherche approfondie malgrĕ l'étude spéciale de Vasiliev. Nous négligeons également ce que relatent sous forme de chronique les investigateurs modernes s'appuyant sur les renseignements fournis par Panarétos. Nous citons simplement pour tout exemple que nous ne connaissons pas encore la description complète ni la disposition des diverses forteresses qui se trouvaient dans l'Etat des grands Comnènes; nous ignorons également l'identification des localités mentionnées dans les sources, ainsi que la vérification des détails, qui dans les sources sont équivoques ou obscurs.

Sans doute, ne devons-nous pas manquer de reconnaissance envers ceux qui ont travaillé jusque aujourd'hui. Des travaux modernes ont essayé de résoudre avec succés divers problèmes. (Je cite ici les études du Père Laurent dans Archeion Pontou, où l'auteur, avec l'aide de toutes les sources disponibles, résoud avec succès certains problèmes). Mais reste toujours à faire l'investigation ultérieure, la recherche d'autres sources et surtout l'étude approfondie et la synthèse de ce qui a déjà été obtenu. Car, et ceci constitue la réponse à la question »où en sommes-nous de l'histoire des grands Comnènes«, cette histoire, telle qu'elle se présente aujourd'hui, n'a pas encore été écrite. Et il est encore difficile qu'elle soit écrite selon le vrai sens du mot »histoire«.

La communication fut suivie des remarques de Mme *Z. V. Udalcova*, M. M. *P. Enepekides*, *F. Thiriet*.

Κ. Δ. ΜΕΡΤΖΙΟΥ, Venezia

ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΕΚ ΚΩΝ/ΠΟΛΕΩΣ ΔΙΑΦΥΓΟΝΤΩΝ ΤΟ 1453 ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΩΝ ΚΑΙ ΑΠΟΒΙΒΑΣΘΕΝΤΩΝ ΕΙΣ ΚΡΗΤΗΝ

Εἰς τόν τόμον „Γέρας 'Αντωνίου Κεραμοπούλλου" — 'Αθῆναι 1953 — εἶχον δημοσιεύσει (σελ. 355-72) ὑπὸ τὸν τίτλον „Περί Παλαιολόγων καὶ ἄλλων εὐγενῶν Κωνσταντινουπολιτῶν" (ἐκ τῆς Δέσμης ἀρ. 36 τῆς Miscellanea Gregolin-Archivio di Stato di Venezia) Κατάλογον εὐγενῶν ἐπιβιβασθέντων τήν ἡμέραν τῆς ἁλώσεως, ἐπὶ τῆς Γαλέρας τοῦ Zorzi Doria καὶ διαφυγόντων εἰς Κρήτην.

Μεταξὺ τῶν εὐγενῶν τούτων ἦσαν καὶ οἱ Παλαιολόγοι: Θεόδωρος, 'Ανδρόνικος, 'Εμμανουήλ, Θωμᾶς καὶ Δημήτριος, μετὰ τῶν ἀνδρῶν των.

Εἰς τὸ αὐτό ἀρχεῖον καὶ εἰς τὴν σειρὰν Miscellanea Gregolin, πλὴν εἰς ἄλλην Δέσμην, τὴν ὑπ' ἀρ. 27, ἐπιγραφομένην Testamenti ἀνεῦρον προσφάτως:

1ον) ἀντίγραφον τοῦ ρηθέντος Καταλόγου μέ τινας παραλλαγὰς εἰς τὰ ὀνόματα,
2ον) ἀντίγραφον ἑνὸς συντομωτάτου σημειωματαρίου
3ον) δύο μικρὰ γενεαλογικὰ δένδρα τῶν Παλαιολόγων
4ον) ἀντίγραφον ἰδιογράφου διαθήκης ἑνὸς Νικολάου Παλαιολόγου τοῦ ποτε Μάρκου τῆς 27ης Αὐγούστου 1572. 'Εν ἀρχῇ τῆς διαθήκης εἰς τὸ περιθώρον ὑπάρχει σύντομον γενεαλογικόν δένδρον.

Τὸ πρῶτον γενεαλογικὸν δένδρον ἀναφέρεται εἰς τὸν 'Εμμανουὴλ Παλαιολόγον venuto di Constantinopoli ἤτοι: ἐλθόντα ἐκ Κων/πόλεως, ὅστις ἔσχε δύο υἱοὺς τὸν Δημήτριον ἀποθανόντα ἐν Κρήτῃ ἄτεκνον καὶ τὸν 'Ιωάννην ὅστις ἀφῆκε τέσσαρα τέκνα ἤτοι: τὸν Κωνσταντῖνον, τὸν 'Αντώνιον, τὴν 'Ελένην καὶ τὴν 'Αγνήν. 'Η 'Ελένη, συμφώνως τῷ ὑπ' ἀρ. 2) Σημειωματαρίῳ ὑπανδρεύθη τὸ 1538 τὸν εὐγενῆ. 'Ενετὸν Piero Barbarigo ἡ δέ 'Αγνή τόν εὐγενῆ Nicolò Abramo.

'Ο 'Ιωάννης Παλαιολόγος υἱὸς τοῦ 'Εμμανουήλ, ἀφῆκε καὶ διαθήκην μὴ διασωθεῖσαν.

Τὸ δεύτερον γενεαλογικὸν δένδρον ἐμφανίζει ἐν ἀρχῇ: Μάρκον Παλαιολόγον, ζῶντα τὸ 1539, Δὲν ἠδυνήθην νὰ ἐξακριβώσω τίς ἐκ τῶν ἐν τῷ Καταλόγῳ ἀναφερομένων Παλαιολόγων ἦτο ὁ προπάτωρ τοῦ Μάρκου, ὅστις ἔσχε δύο υἱούς: Νικόλαον καὶ 'Ιωάννην.

Τοῦ Νικολάου καὶ τῆς συζύγου του Diana, τέκνα ἦσαν ὁ Ἰωάννης-Εὐτύχιος καὶ ἡ Βεντουρέτα. Ὁ Ἰωάννης ἐνυμφεύθη τὴν Πετρονέλλαν Φιλομάτη ἡ δὲ Βεντουρέτα συνεζεύχθη τὸν Fiorello Rosa.

Υἱὸς τοῦ Ἰωάννου-Εὐτυχίου ἀναφέρεται ὁ Νικόλαος νυμφευθείς τὴν Λιονέτταν Muazzo. Κόρη τούτων ἡ Diana ὑπανδρεύθη τόν εὐγενῆ Ἐνετόν Francesco Grioni.

Ὁ δὲ ἕτερος υἱὸς τοῦ Μάρκου, ὁ Ἰωάννης, ἔσχε μίαν κόρην ὀνόματι Ἀγνὴν συζευχθεῖσαν τόν εὐγενῆ Ἐνετὸν Francesco Dacanal. Τοῦ Νικολάου Παλαιολόγου, υἱοῦ τοῦ Μάρκου, ἀνευρέθη ἡ διαθήκη ἰδιόγραφος γενομένη ἐν Ἡρακλείῳ-Κρήτης τὴν 27 Αὐγούστου 1572, ἔνθα ἀναφέρει τὴν σύζυγόν του Diana, ἀγνώστου ἐπωνύμου, πλὴν εὔπορον. Ἡ διαθήκη καταλαμβάνει τρεῖς σελίδας μετὰ Κωδεικέλλου, ἔνθα περιγράφει τὴν μεγάλην κτηματικήν περιουσίαν ἧς ἦτο κάτοχος, τὰ μετρητά, τὰ κοσμήματα, τὰ χρυσαφικὰ ποὺ εἶχεν αὐτὸς ὁ πλούσιος Παλαιολόγος ὅστις θέλει νὰ προικισθῇ ἡ κόρη του μὲ 22.000 ὑπέρπυρα, ἐνῷ εἰς τὸν υἱὸν του ἀφίνει ἅπασαν τὴν λοιπήν περιουσίαν. Τό σημειωματάριον ἀναφέρει καὶ Κλήμεντα Παλαιολόγον καὶ Ἐργίναν Παλαιολόγον.

Ἐπὶ τῇ βάσει τῶν ὡς ἄνω ἐκτεθέντων συνάγεται, νομίζω, τὸ συμπέρασμα ὅτι πράγματι εἶχον διαφύγει ἐκ Κων/πόλεως πολλοὶ εὐγενεῖς κατὰ τὴν ἡμέραν τῆς ἁλώσεως, ὡς τοῦτο ὑπεστήριξα καὶ εἰς τὴν ἐν ἀρχῇ ἀναφερθεῖσαν μελέτην μου τὴν δημοσιευθεῖσαν τὸ 1953 εἰς τόν Τόμον „Γέρας Ἀντωνίου Κεραμοπούλλου".

Documenti

I°

Copia tratta dal originale dal Archivio della Canea Karte 134 tradotta dal greco

Catalogo fatto dal prudentissimo e generoso messer Tomaso Celsi dignissimo Provedidor della nobile armata delli Illustrissimi Veneti per tutti li infelici gentil huomini che fugirono dalla miserabile Costantinopoli doppo la di lei schiavitù, i quali venero con le loro famiglie nell'isola di Scio con li galioni del prencipe Doria genovese e il predetto generoso Celsi la condusse nella nostra città della Canea e di poi parte andarono dal beatissimo Papa parte di Corfù parte restarono nelle città dell'isola di Candia et il presente Catalogo fu fatto l'anno 1453 per comando del predetto domini Proveditore giusta l'autorità venutali dall' Illustrissimo Senato perchè fosse dato mantenimento, il tutto scritto per mano di me Bortalameo Floriano publico Tabulario li 29 Maggio 1453.:

Mariano Domino con li suoi huomini
Michiel e Giacomo Zefinichi
Theodoro e Andronico Paleologo con li suoi huomini
Emanuel, Tomaso e Demetrio Paleologi con li suoi huomini
Giovanni e Demetrio Catacuseni con li suoi huomini
Teodoro e Manuel Lascari
Michiel e Giacomo Calafati con li suoi huomini
Giacomo, Giovanni e Georgio Catalacti
Marino e Filippo Dorii
Stamati, Emanuel e Leone Varda
Giovanni, Varda, Leone e Andrea Talassini, cioè Marini
Giovanni, Emanuel, Niccolò e Georgio Valeriani

Georgio, Marco et Eustatio Formachiani
Andronico e Emanuel Foca con li suoi huomini
Filippo Scolato con li suoi huomini
Leone et Antonio Mussuro con li suoi huomini
Sergio, Antonio e Nicolo Metaxa
Biasio e Matteo Nottara con li suoi huomini
Bortalameo e Giovanni Mavrici
Giovanni, Leone e Pietro Giustiniani con li suoi huomini
Georgio e Leone Cochiniani
Marco, Piero e Nicolò Seguriani
Basilio, Niceta e Nicolò Galergiani
Acheleo, Demetrio e Theodoro Bosichi
Costantin e Isacco Comneni
Lazaro e ultimo e Giacomo Mondini

II°

In Abreviatura Jeronimo, Secreto

Climi Paleologo Karte 73

Libro 5tis 1453 fin 1463

Dimitrius Paleologo filius Emanuelis, Karte 145 tergo, morto senza figlioli

Libro di Testamenti Andrea Thalassino S. A.

Joannes Paleologo quondam Emanuelis, Karte 254

Helena Paleologo con Piero Barbarigo, nodaro Michiel Mara Libro 1538, Karte 281

Agnese Paleologo con Nicolo Abramo, nodaro Michiel Mara predetto 1556, Karte 132

Ergina Paleologo con Nicolo Vonale, nodaro Michiel Mara 1557, Karte 596

Agnese Paleologo con Francesco Dacanal quondam Marin, nodaro Giacomo Pavia 1541 fin 1572 — 21 Agosto, Karte 236

Copia del Segreto 0 Karte 158

Nicolo Paleologo de Zuan Eftichio 1629

Detto Segreto

22 Luglio 1630

Si traze della sudetta posta et si mete nella posta de Francesco Grioni

III°

1° *Albero genealogico*

EMANUEL PALEOLOGO venuto de Constantinopoli

ZUANNE — DEMETRIO morto senza figli

COSTANTINO ANTONIO ELENA AGNESE

2° *Albero genealogico*

PALEOLOGO



Marco Paleologo

Nicolò

Zuanne Eftichio

Nicolò

Diana
Francesco Grioni

Nicolò

ARCHIVIO DI STATO-VENEZIA-MISCELLANEA GREGOLIN BUSTA 27-TESTAMENTI

Copia del Libro Bandi esistente nella Cancelleria Ducal di Candia et al presente esistente *a Venetia nel archivio delle scritture.*

„In nomine de Iddio eterno et del figliolo et spirito santo, 1572 adì 27 Avosto in la città di CANDIA

„Dubitando io Nicolo Paleologo fo de messer Marco de la comun morte et havendo per la Iddio gratia la mente sana, ho voluto di mia mano propria notare in brevità la mia ordinatione et cossì voglio che questo mio testamento et lassando perdonanza a tutti li fidelli christiani, lasso per fideli miei comessarii la magnifica madona Diana mia consorte et Zuanne Eftichio mio amorevolissimo figliolo, tutti doi comessarii in ogni bisogno, mi voglio sepelire dentro nella mia chiesa de misser Santo Zuanne Battista posta al mio casal Listaro nella mia nova sepoltura, morendo però fuori della città. Mase moriro dentro nella città voglio che facino sepelire nel monasterio de madona Santa Caterina de Sinà dove lasso iperperi dusento, dopo sepelire nella infrascritta nova sepoltura„ dentro in la detta chiesa in loco piacevole alli detti miei commissarii, la qual sepoltura faci detti miei comessarii della valuta di ducati venticinque corenti, tenido il corpo mio in deposito in detta chiesa perfino mi sia compita detta sepoltura, facendomi anco le convenienti commemorationi dove che sarò sepolto si come parerà alli predetti miei comessarii. — Item lasso et ordino che la sudetta mia consorte et comessaria, veduando, sia patrona et governatrice di casa mia et di nostri figlioli et de tutte le mie intrade et casali per tutto della vita sua tanto che non habbi bisogno di glimentarsi della sua dotte nè delli soi figlioli se non delle mie intrade et cosa, con questo però che faci maritare Ventureta mia figliola pregandola in marito di conditione et permetterli della sua dotte iperperi quatromille et così facendo li lasso ancora io altri iperperi dodesemille che sono in tutto iperperi sedese millia in questo modo de contadi, argento, orro et stima iperperi sie millia. Item la possession de Siva per mi comprata al publico incanto per iperp. 5515 eceptuando però da quella rason tutti li tereni chiamati Stumaruli, per esser posti avanti del mio casal Listaro et voglio che restano rason dellistaro, contenuti nella stima di detto di Siva per quatro quarti le restante tutta rason nichil escludendo li lasso et iperp. quatro millia solamente, perchè si traze li sopradetti tereni a recato, se il sopradetto mio figliolo le volesse recatar, et formento due mille mesure rase a rason de iperp. tre la mesura del mio casal Listaro in paghe quatro a rason de formento mesure cinquecento per ogni pagha nelli tempi delle ere pure senza che monta detto formento, facendo la prima pagha dopo il suo sposalitio, iperperi siemille, che fanno in tutto la sopradetta summa de iperperi sedese mille et se dita mia consorte, madre di detta mia fia, non volesse come credo, alhora che la detta Ventureta mia fia predetta non habbia delli miei beni se non il doppio di quel tanto che la soprascrita sua madre il permeterà per il suo maritare. — Item lasso a Gierassimo mio figliolo natural per non esser mai nella mia obedientia iperperi cinquecento servendo prima fidelmente cinque anni nella mia Comessarìa. — Item lasso a Zuan Eftichio mio figliolo predetto li miei infrascritti casali et loci et tutto il mio residuo presente et futuro et la mia beneditione.

„Casal Listaro, San Costantin, Curte, Flabanochori che sono feudi et lo locho de Santo Basegio che è rason della giesia, tutti destreto del Castel Novo; casal Lia con le sue pertinentie de Gierachi et Cassanus et la portion mia Apano Pazides destreto de Pediada,

la portion mia de casal Axen, di la vigna mia posta al Castel Telese, le case grande che habbito a San Francesco et le picole poste a Santa Anna et che sia obediente alla madre, come la madre sarà la prego ben esser mio amorevolissimo figliolo."

Io Nicolo Paleologo soprascrito de mia mano propria

(Segue codicillo)

Condicilio

10 Settembre 1573

Item dichiaro et ordino che la soprascrita madona Diana mia consorte farà che la mia figliola cartativa predetta Ventureta nel suo maritare come son certo per esser benefitio si della detta figliola come della specialità della madre quanto da dentro ordino, voglio per questo condicilio che sia cressiuta la dote della ditta mia figliola fino li iperperi vintidue mille in tutto, sive quatro millia della madre et disdotto per paterna et in questo modo, tra contadi, orro, argento et perle iperperi diese millia et stima iperperi duo millia et la possessio de Siva, in dredo con tenuta, per iperperi sie mille, cioè sie millia fino li sopradetti iperperi vintiduo millia, in tanto formento, iperperi tre la misura, come indriedo ordeno et se la preditta mia consorte madre sua non volesse, che Iddio non fazza, se intenda la dotte come nella prima ordine indietro contenuta et la madre sia priva del tutto.

Io Nicolò Paleologo di mano mia tremante

NICOLAS OIKONOMIDÈS, Athènes

UN TAKTIKON INÉDIT DU X[e] SIÈCLE
Cod. Scorial. gr. R-II-11

Le texte qui fera l'objet de cette communication est un nouveau taktikon, c'est-à-dire une liste de préséance des fonctionnaires byzantins. Conservé dans le manuscrit R-II-11 de la bibliothèque de l'Escorial et plus précisément aux ff. 269v—270, en très bonne copie de la fin du XI[e] siècle[1], ce texte nous permet d'enrichir nos connaissances sur l'administration byzantine du X[e] siècle.

En effet, ces connaissances sont en grande partie fondées sur d'autres textes semblables des IX[e] et X[e] siècles. Le *klétorologion* de Philothée[2] et les deux taktika connus sous le nom de leurs premiers éditeurs: le taktikon Uspenskij[3] et le taktikon Beneševič.[4]

---

[1] Voir la description du manuscrit par *P. A. Revilla*, Catálogo de los Codices Griegos de la Biblioteca de el Escorial, t. I., Madrid 1936, p. 117—128. Revilla, d' aprés l'écriture, date le manuscrit du XII[e] siècle.

[2] Ce texte, rédigé en 899 par le protospathaire et atricline Philothée, nous est conservé dans le Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète (éd. Bonn, p. 702—791). Une partie du texte est aussi conservée dans le cod. Hieros. patr. 39. dont la collation est donnée par *F. Uspenskij*, Vizantijskaja tabel' o rangakh, Izvestija de l' Inst. Archéol. Russe de Constantinople 3 (1898) 103—108. *J. B. Bury*, The imperial administrative system in the ninth century (The British Academy Supplemental Papers 1, 1911) p. 131—179, a donné une nouvelle édition du texte, fondèe sur les deux sources manuscrites et accompagnée d'un excellent commentaire. Enfin, les trois listes de dignitaires contenues dans le Klétorologion sont reprises dans l' édition de *V. Beneševič*, Die Byzantinischen Ranglisten nach dem Kletorologion Philothei und nach den Jerusalemer Handschriften zusammengestellt und revidiert, Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher 5 (1926—1927) p. 97—167. La bibliographie concernant le Klétorologion est signalée par *G. Moravcsik*, Byzantinoturcica I², Berlin 1958, p. 474—475.

[3] Le texte, rédigé entre 845 et 856, est contenu dans le cod. Hieros. patr. 39. Il a été découvert et édité par *F. Uspenskij*, loc. cit., p. 110—129 et ensuite repris par *V. Beneševič*, loc. cit., p. 115—129, 139—143. Pour la date de rédaction voir *G. Ostrogorskij*, Taktikon Ouspenskog i taktikon Benechevitcha, Zbornik Radova Viz. Inst. 2 (1953) p. 40 et suiv.

[4] Le texte est conservé dans le cod. Hieros. patr. 24, où il a été découvert et publié par *V. Beneševič*, loc. cit., p. 109—131. Cf. *du même*, Nachträgliches zu byz. Ranglisten, Byz. Neugr. Jahrb. 6 (1927—1928) p. 143—145. Pour la date de rédaction (entre 921 et 934) voir *G. Ostrogorskij*, loc. cit.

L'existence d'une hiérarchie des fonctionnaires est attestée pendant toute l'histoire byzantine. De nombreux témoignages des sources en font preuve. Mais nous connaissons cette hiérarchie grâce aux listes de préséance, textes de caractère technique, composés dans le but précis d'aider à la répartition des fonctionnaires suivant leur ordre hiérarchique pendant les cérémonies. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les taktika connus des IXe et Xe siècles prennent comme exemple de la répartition hiérarchique des fonctionnaires, leur ordre quand ils participent à un banquet impérial. Philothée, nous décrit cette scène à l'extrême fin du IXe siècle.[5] L'ἀτρικλίνης, c'est-à-dire le préposé à l'ordre des banquets impériaux, invite les dignitaires à entrer, les uns après les autres, dans la salle où le banquet va avoir lieu, d'après leur ordre hiérarchique (et Philothée insiste beaucoup sur l'importance de cet ordre), en leur indiquant d'un geste la place qu'ils doivent occuper. Evidemment, le taktikon Beneševič s'applique aux mêmes circonstances, car ce texte est intitulé Τακτικὸν τῆς καθέδρας[6]. D'autre part, la liste de l'*Escorial* commence par la phrase «εἰσὶν οἱ συνεστιώμενοι μετὰ τοῦ βασιλέως ἡμῶν τοῦ ἁγίου» c'est-à-dire «Les convives de notre saint empereur sont...» ce qui montre que l'énumération des titres qui suit est composée à l'occasion d'un banquet en présence de l'empereur.

Dans la hiérarchie byzantine[7], la noblesse de race n'a jamais tenu une place importante. L'empereur, source de tout le pouvoir, était le seul à décerner des titres et à confier des charges; par conséquent, cette hiérarchie est fondée uniquement sur les dignités accordées par l'empereur aux ressortissants de son »pouvoir couronné par Dieu«. Rappelons ici les deux sortes de titres qui existaient à Byzance. 1) Les ἀξίαι διὰ βραβείων, qui sont des titres honorifiques, viagers et non héréditaires, conférés par l'empereur avec l'octroi de certains insignes. Ces titres ne donnent pas de poste dans l'exercice du pouvoir mais ils règlent en quelque sorte les relations personnelles du fonctionnaire avec l'empereur lui même et 2) Les ἀξίαι διὰ λόγου, qui sont des postes dans la machine administrative, conférés aux titulaires par un décret impérial et occupés pour une période déterminée et assez courte. Or, dans l'établissement du système de préséance, en règle générale, c'est d'après le titre honorifique que le fonctionnaire obtiendra sa place, sa fonction réelle n'ayant d'autre influence que sur son classement parmi les détenteurs de la même dignité διὰ βραβείων.

Par conséquent, comme tous les taktika connus, le *Scorialensis* commence son énumération par les six dignités les plus élevées: le patriarche de Constantinople, le césar, le nobilissime, le curopalate, le basiléopator et la patricienne à ceinture, ces derniers titres étant, au moins jusqu'au XIe siècle, conférés d'habitude à des membres de la famille impériale. Notre liste ne contient aucune innovation dans cette première partie de l'énumération des titres.

[5] *J. B. Bury*, loc. cit., p. 145.

[6] Le même texte ajoute un peu plus loin (ligne 10a): εἰδέναι δὲ δεῖ ὅτι αὗται μὲν αἱ ἀξίαι ἐν τῇ ἀποκοπτῇ τραπέξῃ συνεσθίονται τοῖς βασιλεῦσιν.

[7] Au sujet de la hiérarchie byzantine, voir entr'autres *L. Bréhier*, Les institutions de l'empire byzantin, Paris 1949, p. 89 et suiv.

Ensuite nous rencontrons, dans leur ordre hiérarchique, les dignités honorifiques les plus élevées suivies par les charges qui sont citées dans le même ordre. Et, signalons d'abord que le *Scorialensis* arrête son énumération avant d'épuiser les titres qui existaient à son époque: Les dignités honorifiques sont citées jusqu'au rang des protospathaires (11e dignité sur un total de 21) et les fonctions ne dépassent pas les manglavitès. Le nouveau témoin cite donc les échelons les plus élevés dans la hiérarchie, c'est-à-dire les dignités dont les détenteurs avaient le plus de chances d'assister à un banquet au palais.

Les titres mentionnés dans le taktikon de l'Escorial sont au nombre de 197, si bien qu'une analyse détaillée de cet ensemble est impossible dans les limites d'une communication. Nous sommes donc obligés de nous en tenir aux innovations les plus importantes qui permettent en même temps de préciser la date de rédaction de notre liste.

Première remarque à faire, concernant la foi que l'on peut accorder à ce nouveau témoin: toutes les hautes charges et dignités attestées pendant les trois premiers quarts du Xe siècle figurent dans le *Scorialensis* qui date, comme on le verra, du dernier quart de ce siècle. Citons la mention du proèdre, titre créé par Nicéphore Phocas en 964[8] ou bien la mention du corps de garde des immortels (ἀθάνατοι) qui a été créé par Jean Tzimiscès peu avant 971.[9] Mais la nouveauté la plus importante qui nous permettra de fixer la date de rédaction de notre document, c'est la répartition administrative des provinces de l'empire.

Pendant la première moitié du Xe siècle, les provinces de Byzance étaient divisées en thèmes, circonscriptions administratives sous le pouvoir civil et militaire du stratège. Le taktikon Beneševič, rédigé entre 921 et 934, en connait 32. Mais il est aujourd'hui très bien établi qu'au début de la deuxième moitié du siècle une évolution de ce système se manifeste d'une part dans la création des commandements des ducs et des katépano et d'autre part dans le morcellement des thèmes frontaliers et la création de petites unités administratives et militaires qui ont comme principal point d'appui une ville ou une place forte, et qui sont toujours sous le commandement de stratèges. Cet état de l'admini-

[8] L'article de base sur le titre de proèdre est celui de *Ch. Diehl*, La signification du titre de proèdre à Byzance, Mélanges G. Schlumberger I, Paris 1924, p. 105—117, complété actuellement par *Aikatérinè Christophilopoulou*, Ἡ σύγκλητος εἰς τὸ βυζαντινὸν κράτος, Athènes 1949, p. 78 et suiv.

[9] *Léon Diacre*, p. 107 (éd. Bonn).

stration provinciale qui nous était jusqu'à présent connu par les mentions éparses des sources narratives[10], est amplement attesté par le *Scorialensis*. On y trouve la mention de ducs et de katépano à Antioche (donnée qui nous oblige à dater notre document postérieurement à l'année 969, date à laquelle la ville est passée sous la domination byzantine), en Mésopotamie, en Chaldie, en Mésopotamie, en Italie, à Thessalonique et à Andrinople. Ces commandements sont échelonnés le long des frontières de l'empire. Ces mêmes régions frontalières sont parsemées de nombreux postes de stratèges, gouverneurs de villes (71), tandis que dans le coeur de l'empire nous avons toujours la mention de 12 anciens thèmes[11] qui ont survécu à l'évolution du système administratif. Cette évolution ne s'est manifestée que dans les regions frontalières et les territoires nouvellement conquis par l'empire et par conséquent on peut facilement déduire que les raisons qui l'ont provoquée sont de caractère militaire.

Le grand nombre de stratèges frontaliers nous permet de fixer assez facilement un *terminus post quem* pour la date de rédaction de notre document: pour plusieurs de ces villes, en effet, nous connaissons exactement la date de leur occupation par les Byzantins. La mention, par exemple, d'un stratège byzantin à Dristra (l'actuelle Silistrie, sur le Danube) indique que notre liste fut rédigée après 971, date à laquelle l'empereur Jean Tzimiscès, pendant sa campagne en Bulgarie contre le prince russe Svjatoslav, conquit cette ville.[12] D'autre part, la ville syriaque de Borzé, qui figure parmi les sièges de stratèges dans le *Scorialensis*, fut occupée par les Byzantins en 975.[13] C'est la date la plus basse que j'ai pu repérer dans l'énumération des stratèges, donc, la date à retenir: *terminus post quem* 975.

Pour fixer le *terminus ante quem*, on est obligé de recourir à l'argument du silence. Il faut avouer que c'est un mauvais argument car on ne travaille pas avec des originaux et toute omission peut être due à une inadvertance du copiste, mais c'est le seul qui puisse être utilisé pour ce genre de texte. C'est en nous fondant sur un nombre considérable de titres qui ne figurent pas dans le *Scorialensis* que nous pouvons tout de suite exclure le XIe siècle pour ce qui est de la date de rédaction de notre liste. Si l'on ne

[10] Le problème de l'évolution de l'administration provinciale à Byzance a été récemment étudié et mis au clair par *Hélène Glykatzi-Ahrweiler*, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe—XIe siècles, Athènes-Paris 1960 (Bulletin de Correspondance Hellénique 84).

[11] A savoir: Anatoliques, Arméniaques, Thracésiens, Opsikion, Bucellaires, Cappadoce, Charsianon, Colonée, Paphlagonie, Thrace, Chaldée, Optimates.

[12] Il semble que Dristra a été occupée, sans interruption, par les Byzantins pendant les guerres de Basile II. Cf. *N. Bănescu*, Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie, Bucarest 1946, p. 48 et suiv.

[13] *E. Honigmann*, Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 383 bis 1071, Bruxelles 1935 (*A. Vasiliev*, Byzance et les Arabes III), p. 100.

s'en tient qu'à l'administration provinciale, on constate qu'un certain nombre de commandements créés à la suite des conquêtes de Basile II sont inconnus au taktikon de l'*Escorial*, qui nous donne pourtant la liste d'autres commandements semblables attestés à une époque antérieure. C'est ainsi que parmi les ducs et katépano, on ne rencontre pas les commandants de Vaspourakhan[14], de Bulgarie[15] et de l'Ibérie[16] attestés respectivement en 1016, 1018 et 1025. De même, dans la liste des stratèges nous constatons l'absence des commandants de Philippopolis[17], de Servia[18] et d'Abydos[19], attestés respectivement en 997, avant 1001 et en 1004. Retenons donc provisoirement la plus haute de ces dates, 997, comme *terminus ante quem*.

Dans la période de 22 ans 975—997, l'histoire des frontières byzantines nous permet de resserrer encore plus notre datation. En effet, en 979, Basile II a cédé au curopalate David d'Ibérie la région de Théodosioupolis (Erzéroum)[20], région dans laquelle se trouvaient les commandements de Théodosioupolis, de Melti et de Artzé. La région n'est revenue sous la domination byzantine qu'après l'an 1000. Or, les stratèges de ces trois commandements figurent dans le taktikon de l'Escorial. Il me semble donc impossible que l'état byzantin ait gardé des postes de stratèges dans les régions qu'il avait cédées de son plein gré, et je crois qu'on peut admettre l'an 979 comme *terminus ante quem* pour la date de rédaction de notre liste.

Cette date (975—979) est confirmée par des mentions du *Scorialensis* qui sont caractéristiques de l'époque et qui nous obligent à rapprocher le plus possible la date de rédaction de notre liste de l'époque de Jean Tzimiscès. Le tagma des immortels, par exemple, qui a été créé par cet empereur, n'est attesté par les sources que dans le dernier quart du Xe siècle; ensuite, il disparaît pour être créé de nouveau après la bataille de Mantzikert (1071).[21] De même, le titre de proèdre est mentionné dans le *Scorialensis* au singulier, mais nous savons qu'à partir de 1025, il existait au moins trois proèdres dans l'empire, nommés en même temps par Constantin VIII.[22]

[14] *Cédrénus* II, p. 483 (éd. Bonn).

[15] *N. Bănescu*, loc. cit., p. 119.

[16] *Cédrénus* II, p. 481.

[17] Ibid., p. 452.

[18] Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de officiis regiis libellus éd. *B. Wassiliewsky*, *V. Jernstedt* dans Zapiski istor. -filol. Fakulteta imper. St. Peterburgskago Universiteta, Čast. XXXVIII (1896) p. 28—29. La ville fut occupée par les Bulgares et ne passa sous la domination byzantine qu'en 1001 (Cédrénus II, p. 452—3)

[19] Cédrénus II, p. 455.

[20] *E. Honigmann*, loc. cit., p. 151.

[21] *H. Glykatzi-Ahrweiler*, loc. cit., p. 28.

[22] Cédrénus II, p. 480.

Autre mention encore plus caractéristique: Pour désigner Preslav, le taktikon de l'Escorial utilise la forme Ἰωαννούπολις.[23] C'est le nom qui a été donné à cette ville par Jean Tzimiscès en 971 et les historiens ne l'attestent qu'à cette occasion.[24] La ville a été conquise par les Bulgares de Samuel, et après la reconquête byzantine en 1000, la forme Πρεσθλάβα est utilisée par toutes les sources; on la rencontre même sur les sceaux des stratèges de Preslav au XIe siècle.[25] On peut donc en conclure que la forme Ἰωαννούπολις n'a été utilisée que pendant les années qui ont suivi la conquête de Jean Tzimiscès et qu'à partir de la prise de la ville par Samuel ce nom est tombé en désuétude même dans les formulaires de l'administration byzantine.

Enfin, la disposition des stratèges dans les Balkans confirme la datation proposée pour la liste. Il n'y a pas un seul poste de stratège qui se situe en Yougoslavie ou en Bulgarie occidentale actuelles. Au contraire, les commandements signalés en Bulgarie orientale marquent le chemin suivi par Jean Tzimiscès en 971: le *Scorialensis* atteste des stratèges à Berrhoè (l'actuelle Stara-Zagora), Preslav et Dristra (l'actuelle Silistrie). Plus à l'ouest, la révolte des Cométopouloi devait être à ses débuts, ce qui nous oblige à remonter aux environs de l'an 976.

En conclusion, je pense que les deux termes proposés pour la date de rédaction (975—979) sont à retenir.

Quelle est l'importance de ce nouveau taktikon pour l'histoire administrative de l'empire byzantin? Nous avons déjà parlé de l'intérêt que présente la répartition administrative des provinces. Pour le reste, nous pouvons tout de suite signaler plusieurs mentions de titres que l'on rencontre pour la première fois dans une liste de préséance. Parmi les dignités honorifiques, le proèdre, le vestarque et les vestai; le sébastophore et l'augustalis ne figurent pas non plus dans les taktika édités. Parmi les juges, nous trouvons les mentions nouvelles des ὕπατος, κένσωρ, ἐξάκτωρ, θεσμοφύλαξ. Mais l'évolution est plus marquée dans les services de l'armée.

Le haut commandement se présente comme divisé entre le domestique des scholes de l'Orient et celui de l'Occident; nous avons également deux stratopédarques, un de l'Orient et un autre de l'Occident; les excubitoi qui constituent en importance le deuxième tagma de l'armée impériale sont placés sous trois commandements: les domestiques des excubitoi de l'Orient et de l'Occident commandent les contingents qui stationnent dans les provinces, tandis qu'un troisième domestique des excubitoi commande un corps de la garde palatine. De nouveaux chefs de tagmata sont attestés dans le *Scorialensis:* le stratélate, le domestique des ἀθάνατοι, le satrape, l'éthnarque; la garde personnelle de l'empereur, l'hétairie, est divisée en μεγάλη ἑταιρεία, μέση, τρίτη et ἑταιρεία τῶν πεζῶν. Mais il n'y a pas lieu de faire ici le commentaire détaillé de ce document. Il faudra attendre l'édition du texte. Bornons-nous, pour le moment, à souligner l'apport qui nous semble le plus important: l'énumération des titres dans un taktikon fournit l'ensemble des dignités et des fonctions qui existaient à la date de sa rédaction. Par conséquent, elle nous permet de retracer un tableau général de l'administration byzantine à cette époque et d'avoir, de la sorte, des repères pour classer dorénavant les données éparses des autres sources.

[23] Le manuscrit atteste la forme Ἰανούπολις, due probablement à la mutation de la voyelle ω (cf. le nom Ἰαννῆς = le patriarche Jean VII le Grammairien).

[24] Cédrénus II, p. 397; Léon Diacre, p. 138.

[25] Cf. *N. Bănescu,* loc. cit., p. 41—42.

La communication fut suivie des remarques de M. *P. Lemerle* et Mme *Z. V. Udalcova.*

BORISLAV RADOJČIĆ, Beograd

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΕΞΕΓΕΡΣΕΩΣ ΤΟΥ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΜΠΟΝΤΙΝ

Μετὰ τὴν ἧτταν πλησίον τῆς Μαντζικέρτ (1071) ἡ Βυζαντινὴ Αὐτοκρατορία εὑρέθη ἐκ νέου εἰς δυσχερῆ θέσιν. Αὐτὴν τὴν φορὰν δὲν ἐπρόκειτο περὶ ἐχθρῶν ἐξ 'Ανατολῶν, ἀλλ' ἐξηγέρθησάν οἱ Νότιοι Σλαῦοι ὑπὸ τὴν ἡγεσίαν τοῦ Κωνσταντίνου Μπόντιν, υἱοῦ τοῦ κράλη τῆς Ζέτας Μιχαήλ, καὶ ἠπείλησαν σοβαρῶς τὴν κυριαρχίαν τοῦ Βυζαντίου εἰς τὴν Βαλκανικὴν Χερσόνησον.

Μετὰ τὴν περιγραφὴν τῆς ἥττης πλησίον τῆς Μαντζικέρτ ὁ βυζαντινὸς ἱστορικὸς Νικηφόρος Βρυέννιος λέγει ὅτι τὸ ἔθνος τῶν Σλαύων ἀπετίναξε τὸν ζυγὸν τῆς ἐξουσίας τῶν 'Ρωμαίων, ἠρήμωσε καὶ ἐλεηλάτησε τὴν χώραν τῶν Βουλγάρων καὶ ἐπετέθη κατὰ τῶν Σκοπίων καὶ τῆς Νύσσης. Οὗτος ἀναφέρει ὅτι ἐπίσης παρηνωχλήθησαν τὸ Σίρμιον καὶ οἱ τόποι μέχρι τοῦ Βιδινίου.[1]

'Αλλ' ἐπὶ τῇ βάσει μόνον τῶν βραχειῶν αὐτῶν πληροφοριῶν τοῦ Νικηφόρου Βρυεννίου δὲν εἶναι δυνατὸν νὰ σχηματισθῇ πραγματικὴ εἰκὼν περὶ τῆς ἐνάρξεως καὶ τῆς ἐξελίξεως τῆς ἐξεγέρσεως. Μόνον ὅταν συγκριθοῦν αἱ πληροφορίαι αὐταὶ μὲ τὰ στοιχεῖα τὰ παρεχόμενα ὑπὸ τοῦ Συνεχιστοῦ τῆς Χρονογραφίας τοῦ Σκυλίτση σχηματίζεται σαφεστέρα εἰκὼν περὶ τῶν γεγονότων αὐτῶν. Οὗτος ἀναφέρει πολὺ διεξοδικώτερον ὅτι ἡ ἐξέγερσις ἔλαβε χώραν εἰς τὴν πόλιν Σκόπια, τὴν ὁπίαν ταχέως κατέλαβον οἱ Σλαῦοι ἐπαναστάται. Μετὰ ταῦτα ἓν τμῆμα τοῦ ἐπαναστατικοῦ στρατοῦ κινεῖται πρὸς βορρᾶν πρὸς τὴν πόλιν Νύσσαν, ἕτερον δὲ πρὸς νότον πρὸς τὴν Καστορίαν, ἔνθα οἱ ἐπαναστάται ἐνικήθησαν ὑπὸ τοῦ βυζαντινοῦ στρατοῦ. 'Ο Μπόντιν, ὅταν ἤκουσε διὰ τὴν νίκην αὐτὴν τῶν βυζαντινῶν στρατευμάτων, ἐκινήθη πρὸς νότον, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ἡττήθη καὶ ἠχμαλωτίσθη ὑπὸ τῶν Βυζαντινῶν πλησίον τοῦ Πάουν.[2]

Μολονότι ἡ ἐξέγερσις αὐτὴ τοῦ Κωνσταντίνου Μπόντιν δὲν ἐξητάσθη εἰς ἰδιαιτέρας μελέτας, ἐν τούτοις ἔγραψαν περὶ αὐτῆς πολλοὶ ἱστορικοὶ καὶ βυζαντινολόγοι εἰς τὰ πλαίσια τῶν ἐπισκοπήσεων τῆς βυζαντινῆς, τῆς σερβικῆς καὶ τῆς βουλγαρικῆς ἱστορίας καταλήξαντες, εἰς διάφορα συμπεράσματα περὶ τῆς ἐδαφικῆς ἐξαπλώσεως τῆς ἐξεγέρσεως,[3] ἔνιοι δὲ ἐθεώρουν ὅτι οἱ ἐπαναστάται ἔφθασαν εἰς τὸ Σρὲμ πέραν τοῦ Σαύου.[4]

---

[1] Νικηφόρος Βρυέννιος, ἐκδ. A. Meineke 1836 σ. 100, 14—23.

[2] 'Ιωάννης Σκυλίτζης, ἐκδ. I. Bekker 1839 (μετὰ Κεδρηνόν) σ. 714—719. 'Ιωάννης Ζωναρᾶς, ἐκδ. Th. Büttner-Wobst 1897 τ. 3, σ. 713, 1—3.

[3] Πβλ. *К. Јиречек*, Историја Срба I², Београд 1952, σ. 135; *В. Златарски*, История на Българската Държава през средните векове II, София 1934, σ. 142; *Г. Острогорски*, Историја Византије, Београд 1959, σ. 327.

[4] Πβλ. *F. Rački*, Borba Južnih Slovena za državnu neodvisnost u XI vijeku, Посебно изд. САН LXXXVII, Београд 1931, σ. 185.

Ἐκ τῆς προσεκτικῆς ἀναλύσεως τῶν βυζαντινῶν πηγῶν, αἱ ὁποῖαι ὁμιλοῦν περὶ τῆς ἐξεγέρσεως αὐτῆς, καθὼς καὶ ἐκ τῆς ἀμοιβαίας συγκρίσεως τῶν πληροφοριῶν των δύναται νὰ σχηματισθῆ σαφὴς εἰκὼν περὶ τοῦ γεωγραφικοῦ χώρου εἰς τὸν ὁποῖον ἔλαβε χώραν ἡ ἐξέγερσις καὶ περὶ τῆς χρονολογίας αὐτῆς, ὅπερ ἐπεχειρήσαμεν νὰ καθορίσωμεν διὰ τοῦ παρόντος πονήματος. Ὁ Νικηφόρος Βρυέννιος ἀναφέρει τοὺς ἐπαναστάτας καὶ τὴν ἐπίθεσίν των κατὰ τῶν Σκοπίων καὶ τῆς Νύσσυς καθὼς καὶ τὴν παρενόχλησιν τοῦ Σιρμίου, τῶν τόπων περὶ τὸν Σαῦον καὶ τῶν παραδουναβίων πόλεων μέχρι τοῦ Βιδινίου. Εἰς τὸν Συνεχιστὴν τῆς Χρονογραφίας τοῦ Σκυλίτση, ὁ ὁποῖος ὁμιλεῖ πολὺ λεπτομερέστερον περὶ ἐξεγέρσεως αὐτῆς, ἡ σειρὰ τῆς ἐκθέσεως συμπίπτει σχεδὸν πλήρως μὲ τὰς πληροφορίας τοῦ Νικηφόρου Βρυεννίου. Ἐν προκειμένῳ δὲ τὸ σπουδαιότερον δι' ἡμᾶς εἶναι ὅτι ἐνταῦθα οὐδεὶς λόγος γίνεται ὅτι ὁ Μπόντιν ἐπροχώρησε πρὸς βορρᾶν πέραν τῆς Νύσσυς, ὡς ἐφρόνουν ἱστορικοί τινες, σχολιάζοντες τὰς περὶ Σαύου καὶ Σιρμίου πληροφορίας τοῦ Βρυεννίου.[5] Ἐκ τῶν πληροφοριῶν ὅμως τοῦ Νικηφόρου Βρυεννίου φαίνεται ὅτι ἡ κατεύθυνσις τῶν ἐπιτιθεμένων κατὰ τῶν περιοχῶν αὐτῶν ἦτο ἀπὸ βορρᾶ ἢ ἀπὸ τὰ βορειοδυτικὰ πρὸς Ἀνατολάς.[6] Τοῦτο σημαίνει ὅτι ἡ πληροφορία αὐτὴ δὲν εἶναι δυνατὸν νὰ ἀναφέρεται εἰς τὰς ἐπιθέσεις τῶν ἐπαναστατῶν τοῦ Μπόντιν οἱ ὁποῖοι, ὡς εἴδομεν, δὲν ἐχώρησαν πέραν τῆς Νύσσυς, ἀλλὰ πιθανὸν ἀναφέρεται εἰς ἄλλο τι γεγονός. Ἡ ὑπὸ τοῦ Βρυεννίου μνεία τοῦ Σαύου καὶ του Σιρμίου σχετίζεται ἀσφαλῶς μὲ τὴν εἰσβολὴν τῶν Οὔγγρων τὸ 1072, οἱ ὁποῖοι εἰσέβαλον ἀπὸ βορρᾶ εἰς τὸ Σρὲμ καὶ εἶτα διέβησαν τὸν Σαῦον καὶ ἐπροχώρησαν πρὸς νότον.[7]

Συσχετίζοντες τὴν ἐξέγερσιν τοῦ Κωνσταντίνου Μπόντιν μὲ τὴν εἰσβολὴν τῶν Οὔγγρῶν τὸ 1072, ἐπεχειρήσαμεν νὰ ἀπαντήσωμεν εἰς τὸ δεύτερον σκέλος τοῦ ζητήματος, τὸ ὁποῖον τίθεται εἰς τὸ πόνημα αὐτό, ἤτοι εἰς τὸ ζήτημα τῆς χρονολογίας τῆς ἐξεγέρσεως αὐτῆς. Καὶ εἰς τὸ σημεῖον αὐτό, ὅπως καὶ εἰς τὸ ζήτημα τοῦ γεωγραφικοῦ χώρου τὸν ὁποῖον περιέλαβεν ἡ ἐξέγερσις, οἱ ἱστορικοὶ διηρέθησαν εἰς δύο ὁμάδας, ἄλλοι εἶναι ὑπὲρ τοῦ ἔτους 1072 καὶ ἄλλοι ὑπὲρ τοῦ ἔτους 1073.[8]

Εἴμεθα τῆς γνώμης ὅτι εἶναι ὀρθότερον νὰ θεωρηθῆ ὅτι ἡ ἐξέγερσις τοῦ Κωνσταντίνου Μπόντιν συνέβη τὸ 1072, διότι τὸ ἔτος αὐτὸ συμπίπτει μὲ τὰς πληροφορίας καὶ τῆς μιᾶς καὶ τῆς ἄλλης βυζαντινῆς πηγῆς. Ὁ Νικηφόρος Βρυέννιος λέγει ὅτι ἡ ἐξέγερσις ἐξερράγη μετὰ τὴν ἀποτυχοῦσαν ἐκστρατείαν τοῦ καίσαρος Ἰωάννου Δούκα εἰς τὴν Μικρὰν Ἀσίαν καὶ τὴν περιβολήν του τοῦ μοναχικοῦ

[5] Βλ. *F. Rački*, ἔνθ. ἀν.

[6] Νίκ. Βρυένν. σ. 100, 19—22.

[7] Πβλ. *F. Rački*, Hrvatska prije XII vijeka, Rad JAZU LVI, σ. 125; *B. Златарски*, ἔνθ. ἀν. σ. 144.; *F. Šišić*, Povjest Hrvata u vrijeme narodnih vladara, Zagreb 1925, σ. 513 κ. ἑ.; *M. Динић*, Средњевековни Срем, Гласник историјског друштва у Н. Саду IV, σ. 3.

[8] Διὰ τὴν χρονολόγησιν τῆς ἐπανάστάσεως αὐτῆς ὑπάρχουν δαιφορετικαὶ γνώμαι. *F. Chalandon*, Essai sur le règne d'Alexis I Comnène (1081—1118), Paris 1900, σ. 7 ἀναφέρει ὡς ἀρχηγὸν τῆς ἐπαναστάσεως τὸν Κωνσταντίνον Μπόντιν τὸ 1071. *A. Петровъ*, Княз Константинъ Бодинъ, Сборник В. И. Ламанскаго σ. 239 τοποθετεῖ τὴν ἐξέγερσιν εἰς τὸ 1072. Διὰ τὴν ἰδίαν χρονολογίαν εἶναι καὶ *B. Златарски*, ἔνθ. ἀν. 142, ἐπίσης καὶ *Г. Острогорски*, ἔνθ. ἀν. σ. 326. Ὅμως *F. Rački*, Documenta historiae Chroaticae periodum antiquam illustrantia, MSHSM, VII, Zagreb 1874, σ. 453 εἶναι διαφορετικῆς γνώμης καὶ νομίζει ὅτι ἡ ἐπανάστασις ἔλαβε χώραν τὸ 1073. Διὰ αὐτὴν τὴν χρονολογίαν εἶναι καὶ *K. Јиречек*, ἔνθ. ἀν. 135.

σήματος.[9] Ἐπειδὴ ὁ καῖσαρ Ἰωάννης Δούκας ἐστάλη εἰς τὴν Μικρὰν Ἀσίαν μετὰ τὴν ἧτταν πλησίον τῆς Μαντζικέρτ τὴν 19ην Αὐγούστου 1071, ἡ δὲ ἐπανάστασις ἐξερράγη μετὰ τὴν ἀπελευθέρωσίν του ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας καὶ τὴν περιβολὴν τοῦ μοναχικοῦ σχήματος, ἀσφαλῶς ἔπρεπε νὰ παρέλθη ἀρκετὸς χρόνος διὰ νὰ συμβοῦν ὅλα αὐτά, ἤτοι ἡ μετάβασις τοῦ καίσαρος Ἰωάννου Δούκα εἰς τὴν Μικρὰν Ἀσίαν, οἱ ἀγῶνες τοὺς ὁποίους διεξήγαγεν ἐκεῖ, ἡ αἰχμαλωσία του καὶ ἡ ἀπελευθέρωσίς του, καθὼς καὶ ἡ περιβολὴ τοῦ μοναχικοῦ σχήματος. Ὡς terminus post quem ἔχομεν τὴν 19ην Αὐγούστου 1071 — τὴν ἧτταν πλησίον τῆς Μαντζικέρτ, μέχρι δὲ τῆς ἐκρήξεως τῆς ἐπαναστάσεως μένει χρονικὴ περίοδος ἑνὸς ὁλοκλήρου ἔτους, κατὰ τὴν διάρκειαν τῆς ὁποίας ἠδύνατο νὰ συμβοῦν πάντα ὅσα ἀναφέρει ὁ Νικηφόρος Βρυέννιος σχετικῶς μὲ τὸν καίσαρα Ἰωάννην Δούκαν. Εἰς τὴν αὐτὴν χρονολόγησιν τῆς ἐπαναστάσεως — 1072 φθάνομεν καὶ ἐπὶ τῇ βάσει τῶν ὑπὸ τοῦ Συνεχιστοῦ τῆς Χρονογραφίας τοῦ Σκυλίτση παρεχομένων πληροφοριῶν, αἱ ὁποῖαι λέγουν ὅτι ἡ ἐπανάστασις τοῦ Μπόντιν ἐξερράγη περὶ τὸ πρότον ἔτος τῆς βασιλείας τοῦ Μιχαὴλ Δούκα.[10] Ἐπὶ τῇ βάσει τῶν πληροφοριῶν αὐτῶν εἶναι μάλιστα δυνατὴ καὶ ἀκριβεστέρα χρονολόγησις τῆς ἐπαναστάσεως, τὴν ὁποίαν ἡμεῖς θέθομεν περὶ τά τέλη τοῦ 1072.

La communication fut suivie des remarques de M. *I. Snegarov* et M. *D. Zakythinos*.

[9] Μὲ τὴν χρονολόγησιν τῆς ἐπαναστάσεως τὸ 1072 δὲν εἶναι δυνατὸν νὰ γίνη δεκτὴ ἡ ὑπόθεσις τοῦ Н. *Скабаланович*, Византийское государство и церковъ в XI в.. Петроград 1884 σ. 112 ὅτι ὁ Ἰωάννης Δούκας ἔλαβε τὸ μονἀχικὸν σχῆμα τὸ 1073 καὶ πολὺ ὀλιγώτερον ἡ γνώμη τοῦ *B. Златарски*, ἔνθ. ἀν. σ. 145 ὅτι ὁ Ιωάννης Δούκας παρητήθη τοῦ καισαρικοῦ ἀξιώματος τὸ 1074.

[10] Ἰωάνν. Σκυλίτζης II, σ. 714, 22. Βλ. *V. Grumel*, La Chronologie, Paris 1958, σ. 358 ὁ ὁποῖος ἀναφέρει τὴν ακριβὴν χρονολόγιαν τῆς στέψεως (24. Ὀκτοβρίου 1071), τοῦ Μιχαὴλ Ζ' Δοῦκας.

ИВАН СНЕГАРОВ, София

ПО ВОПРОСУ О МЕСТОНАХОЖДЕНИИ ЕПАРХИИ КЛИМЕНТА ОХРИДСКОГО

Из миссий, которые византийское правительство возлагало на
Кирилла и Мефодия, самой плодотворной была их миссия в Моравии.
Там они насадили славянское просвещение, пользуясь тогдашней ви-
зантийской образованностью. Как известно, после смерти Мефодия,
моравского архиепископа (885 г.), его ученики были выгнаны из Мо-
равии, однако славянское просвещение не угасло. Оно было перенесено
в тогдашнее болгарское государство, которое и стало рассадником сла-
вянской письменности. Главным ее насадителем был Климент. Из
центров его тридцатилетней деятельности (886—916) пережил бури
веков и существует до наших дней только Охрид, сохранивший це-
нные предания о Клименте и много вещественных памятников древности.

С общественною и литературною деятельностью Климента связан
важный вопрос о местонахождении его епархии, так как она „место
первоначального введения славянского епископата в Болгарии" и ее
наименование связано с „вопросом о центрах славянского просвещения
в царствовование Симеона"[1]. По пространному житию Климента, после
семилетней учительской деятельности (886—893) в области Кутмиче-
вице (с городами Девол, Охрид и Главеница), он был поставлен в епи-
скопы „Древмицы или Велицы" (ἐπίσκοπον Δρεμβίτζας ἤτοι Βελίτζας προ-
βάλλεται) и этим назначением Климент стал „первым епископом с бол-
гарским языком" (καὶ οὕτω δὴ Βουλγάρῳ γλώττῃ πρῶτος ἐπίσκοπος ὁ Κλήμης
καθίσταται), т. е. он был первым епископом в болгарском государстве,
который проповедывал и совершал богослужение на славянском языке
вместо на греческом языке, как епископы остальных епархий в Болгарии.
В потерянном славянском житии Климента, которое лежит в основе
его греческого пространного жития, по всей вероятности, было выра-
жение: „пръвыи епискупъ въ словѣнский ѩзыкъ бысть Климентъ",
соответствующее определению в славянском житии Наума: „Марко....
четврьтїи епїскопь вь словенскїи езыкь быс(ть) Дѣволы"[2]. Все попытки

---

[1] *Н. Туницкий*, Св. Климент, епископ Словенский, Сергиев Песад, 1913 стр, 194.

[2] См. *Йорд. Иванов*, Български старини из Македония, 11 изд., София, 1931, стр, 307.

ученых (историков, славистов) определить где находилась эта первая в Балканском полуострове славянская епархия, ставшая колыбелью славянского просвещения и культуры в Болгарии и в соседних славянских странах, остаются пока неудовлетворительными. Трудность вопроса происходит от того, что епархия с такими наименованиями не упоминаются в других источниках (напр. в надписи епархий в перкви Св. Ахилла в Преспе, в хрисовуллах византийского императора Василия II об Охридской архиепископии, в позднейших каталогах епархий той же архиепископии). Кроме того, в других источниках название епископии Климента дано в измененном виде: в т. наз. каталоге Дюканжа XII в. „Οἱ ἀρχιεπίσκοποι Βουλγαρίας“ сказано: Κλήμης γενόμενος ἐπίσκοπος Τιβεριουπόλεως ἤτοι Βελίκας; в кратком житии Кирилла: „призва оученика своего иже бысть еп-скпь вь ликїе[3]; в Синодике царя Борила 1211 года Климент назван епископоп „великие Моравы“; по краткому житию Климента, он епископ всего Иллирика (καὶ Κλήμης εἰς τὸν ἐπισἱοπικὸν θρόνον ἀνάγεται παντὸς τοῦ 'Ιλλυρικοῦ). При том первое географское имя в титуле Климента передано различно в обоих списках, по которым ныне известно пространное житие Климента: Δρεμβίτζα в Мосхопольском издании (1742г .), Δρεβενίτζα в Охридском (теперь Московском) списке XV в. Толкование, что Δρεμβίτζα соответсвует славянскому имени ДЬБРЬЦА, встречает основательные возражения. Русский филолог Г. Ильинский производит слова Δρεμβίτζα, Δρεβενίτζα от др. слав. корня ДРЬБЬ или ДЬБРЬ[4]. Это интересное объяснение покоится на предположении, что сочетание μβ передает непременно славянский звук *Б*, как напр. в Ὄμβροι = Обры (авары) в житии 15-ти Тивериопольских мучеников. Однакож, в пространном житии Климента есть примеры передачи слав. звука *Б* только буквою β (Βορίσης, Βελαγράδα), также и в житии 15-ти Тивериопольских мучеников (Βραγαλήνιτζα), в I грамоте Василия II (Βουτέλεως, Βελεβούσδιον, Στοβόν). Нужно иметь в виду, что топографическое название ДЬБРЬ, ДЕБРЬ существовало в XI и XII веках; является в греческой форме Δεύρη, от корня которой происходят Δευρέτη (в Битольской епископии по первой грамоте Василия II), Δεύριτζα у Иоанна Кантакузина (XIV в.). Поэтому есть основание сомневаться, что в X в. существовало в др. слав. языке равнозначное с ДЬБРЬ слово ДРЬБЬ и что местность ДЬБРЬЦА называлась и ДРЬБИЦА, как думал Ильинский. Вообще мы должны согласиться с Туницким, что Δρεμβίτζα и Δρεβενίτζα представляют местное название „в испорченном виде“ (ук. соч., стр. 201). Поэтому первое название в епископском титуле Климента Δρεμβίτζα можем считать сомнительным и не гадать по этому имени о локализации епархии Климента, а прежде всего мы должны построить свое рассуждение на основании второго названия этой епархии — Βελίτζα, по которому потом называли Климента епископом Величским (в месяцослове Ассеманового евангелия, в надписаниях некоторых похвальных слов Климента). Имя ВЕЛИЦА несом-

[3] Тамже, стр. 287—288.

[4] См. его статью, Об епископском титуле Климента Словенского, Македонски преглед, г. VII, София, 1932, кн. 4, стр. 21, 23, 24.

ненно происходит от славянского слова ВЕЛИКА, а не от слова БѢЛИЦА, как думал проф. В. Н. Златарский, отожестляя Βελίτζα с деревней БЕЛИЦА в Кичевском уезде[5]. БѢЛИЦА тогда произносилась БЕАЛИЦА и должно было быть в греческой транскрипции Βεαλίτζα, так как в XI в. слав. буквою ѣ означался звук ä (греч. εα)[6]. Ясное указание об этом фонетичном явлении находим в грамотах Василия II об Охридской архиепископии: τὸν Πρόσακον — Просѣк, τὸν Πρίλαπον — Прилѣп, Πρεάμορον — Прѣмор, τὸν Σουντιάσκον — Сѫтѣска. Выше упомянули, что в Ассемановом евангелии и в надписаниях его сочинениях Климент называется ВЕЛИЧЬСКЪ, а не БѢЛИЧЬСКЪ.

Географическое имя ВЕЛИКА встречается в некоторых областях Балканского полуострова. В хрисовулле, данном болгарским царем Константином Асенем Тихом (1257—1277) Виргинскому монастырю (близь города Скопья), упоминается река ВЕЛИКА в области ПОЛОГЕ (ныне Тетовско-Гостиварский район): А ѿ СѢВЕР'НА... СТРАНѪ ПРѢЗЬ ЛѪГЬ ПРѢКО ВЕЛИКѪ РѢКѪ, ТА НИЗЪ ВЕЛИКѪ ДО ХТѢТОВСКѪ БРАЗДѪ[7]. Видно, что река Вардар в области Пологе называлась ВЕЛИКА. При том есть указания, что не только верхнее течение реки Вардара называлось славянским именем ВЕЛИКА, но и среднее течение этой реки, даже целая река[8]. Подобные имена находим и в других местностях: в каталоге епархий, приписываемом визант. императору Льву VI (886—912), указаны епископ Βελικείας в диоцезе Филиппийского митрополита (в восточной Македонии), епископ ὁ Δραμίτζης καὶ Βελικείας в диоцезе Филиппопольского митрополита. В Греции встречается даже местное имя ВЕЛИЦА. По сообщению Мелетия (в его Γεωγραφία παλαιὰ καὶ νέα, 11, Венеция, 1807), место Παλαιαὶ Θῆβαι при г. Τιθρώνιον в Фокиде называлось Βελίτζα. Есть и деревни с этим именем в Греции[9].

Здесь я не буду рассматривать все различные мнения исследователей о местонахождении епископии Климента. Раньше в своих исследованиях о Клименте я примыкал к мнению болгарского историка Г. Баласчева, что епархия Климента обхватывала Кичевскую область и соседнюю местность Дебрца, считая Δρεμβίτζα византийскою формою славянского названия ДЬБРЬЦА, а Βελίτζα — названием верхнего течения реки Трески, как она теперь называется в этой своей части (в Кичевском районе). Но разбирая мнение проф. Ильинского, я признал, что гипотеза Баласчева и моя не лишена оснований для возражений[10]. Поэтому я снова рассмотрел вопрос о локализации епархии Климента, действуя по правилу: при неясных исторических известиях является необходимым прибегать к новому розысканию с целью до-

[5] В статье, Да се е намирала епископията на св. Климент Охридски, Македонски преглед, г. 1, кн. 1, стр. 1—14.

[6] Срв. *Ильинский*, ук. ст., стр. 20.

[7] *Йорд. Иванов*, ук. соч., стр. 584.

[8] См. статью *Йорд. Иванова*, Аксиос-Велика-Вардар, Макед. преглед, г. 1, кн. 3, стр. 17.

[9] 'Ελευθεροδάκη, 'Εγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 111, стр. 104.

[10] Македонски преглед, г. VIII, кн. 1, стр. 60.

стичь до более вероятной гипотезы, которой, как думал и Ватрослав Ягич, можем легче объяснить явления[11].

Епархию Климента нужно искать в пределах тогдашнего болгарского государства, но вне области Кутмичевицы, где он работал как учитель до своего возведения в епископы в 893 году, так как в пространном житии Климента представляется, что когда принял епископию, он нашел ее народ непросвещенным и ее клир невежественным (гл. XXI), а в Кутмичевице насчитывалось множество учеников Климента, которые „были лучше всех и по жизни и по учению“ (ἄριστοι πάντων . . . καὶ βίῳ καὶ λόγῳ, гл. XVIII). Границы Кутмичевицы приблизительно установлены, она обхватывала нынешнюю югозападную Македонию и южную Албанию[12]. Но в тоже время мы должны искать епархию Климента не много далеко от города Охрида по двум причинам: 1) по пространному житию Климент очень любил отдыхать в своем монастыре в Охриде, там он и умер; 2) воспоминания и предания о нем не сохранились в отдаленных от Охрида местностях. С этой точки зрения нет основания отожествлять епископию Климента с упомянутой епископией Δραμίτζης καὶ Βελικείας в восточной Македонии (мнение Туницкого), тем более что ее местоположение неизвестно и она едва ли входила в болгарское государство. В основу своей гипотезы поставляю факт, что река Вардар называлась македонскими славянами ВЕЛИКА. В Балканском полуострове некоторые области назывались по имени их главной реки: Зета, Босна, Топлица, Девол. Упоминаются и епархии Зетская, Боснийская, Топличкая, Деволская, которые получили свое наименование от одноименных областей, области же от имени реки. Существовали тоже одноименные реки и города (Струмица, Брегалница). В новое время есть и епархии, называемые прямо по имени реки: Тимочская, Нишавская, Нижедунайская (в Румынии). Соответственно этим примерам возможно было, чтобы в IX веке область среднего течения реки Велики называлась также ВЕЛИКА, напр. Велешкая область и Тиквеш, где эта река более полноводная (принимает несколько притоков Пчиня, Брегалница, Църна), течет стремительно на юг через плодородные холмы и долины (эту область тогда населяло большое славянское племя берзиты). Может быть существовало и поселение ВЕЛИКА или ВЕЛИЦА в той части реки. *W. Tomaschek*, кажется, не без основания считает, что иллирийский (пеонский) город Βυλάζωρ, Βυλάζωρα назывался славянами *Welica*, а албанцами *Welézę*[13], т.е. он отожествляет ВЕЛИЦУ с городом Велесом. Вероятно, как доказывал болгарский филолог Ст. Романский, название города Велеса происходит от первой части иллирийского названия того же города — Βύλαζ[14]. Славяне первоначально могли придать этому названию значение слова ВЕЛИЙ (большой) и изменить его в форму ВЕЛИЦА или

---

[11] Archiv für slavische Philologie, IV, s. 315.
[12] Срв. *Туницкий*, ук. соч., стр. 179—181.
[13] Die alten Thraken, I, Wien, 1893, s. 18: . . . Βυλάζωρ, das heutige Weles oder slawische Welica, μεγίστη οὖσα πόλις τῆς Παιονίας.
[14] В его статье, Имената на някои градове. Велес, Макед. преглед, г. VII, кн. 1, стр. 3—4.

ВЕЛИКА, в согласии с именом реки ВЕЛИКИ. Рядом с славянским названием сохранилось у оставшихся потомков иллирийского населения албанцев древняя форма *Wēlēz*, которая, в процессе общения и ассимиляции иллирийцев с славянами, постепенно вытолкнула созвучное славянское имя ВЕЛИЦА и была воспринята македонскими славянами в фонетически выясненной форме ВЕЛЕС. Любопытно, что в одной болгарской рукописи 1831 года (описание городов) Велес назван Веляс (= Βύλαζ)[15]. В этом случае, в течении указанного процесса, могла стать и контаминация имени ВЕЛИЦА с именем *Wēlēz* и установление выясненной формы ВЕЛЕС. При таком объяснении происхождения имени ВЕЛИЦА нет препятствий отожествить ВЕЛИЦУ в епископском титуле Климента с городом Велесом, который в начале XI в. (в первой грамоте Василия II) является подчиненным епископу Битоли, но в конце IX в. мог быть центром отдельной епископии, каким был и город Девол, входивший в начале XI в. в Костурскую епархию.

Епископия Климента называлась двумя именами: Δρεμβίτζας ἤτοι Βελίτζας. Союз ἤτοι, как видно из каталогов епархий Охридской архиепископии и Константинопольской патриархии, указывает на различные соотношения. Нет основания считать, что ἤτοι в титуле Климента означает, что соединены две епископии, которые раньше существовали самостоятельно, или же две различные местности (в таких случаях употребляется союз καὶ, напр. ὁ Γκόρας καὶ Μόκρας, ὁ Βελεγράδων ἤτοι Ἰσπατίας καὶ Μουζακίας). Имея ввиду ряд двуименных епископских титулов, остается предполагать, что в титуле Климента соединены или названия епархийского центра Δρεμβίτζα и области ВЕЛИКА (по имени реки ВЕЛИКА = Вардар), или же названия двух центров епархии, из которых один был оффициальным местом епископской кафедры Климента, а другой центр был местом его епископского управления, вследствие чего и утвердился его епископский титул с одним названием — ВЕЛИЧЬСКЪ. И в обоих случаях мы должны локализировать епархию Климента в той области, с которой связаны исторические известия и предания об эпохе начала славянской культуры. Кроме Охрида, такие воспоминания, отраженные в письменных памятниках, связаны и с областью Брегалницы (в кратком житии Кирилла, в Солунской легенде) и с соседним ОВЧЕ ПОЛЕ. Большие заботы полагали князь Борис и его сын Симеон о развитии культурной жизни в Брегалнице. По житию 15-ти Тивериопольских мучеников, Борис построил в городе Брегалнице кафедральный храм и назначил в нем славянский клир. В одной средневековой болгарской летописи говорится, что князь Борис построил церкви „И на РѢЦѢ БРѢГАЛНИЦѢ, ТОУ ПРІЄМЬ ЦАРСТВО, НА ОВЧИ ПОЛИ СЬЗДА БѢЛИ ЦРЬКВИ“[16]. В. апокрифе „А СЕ ТЛЬКОВАНИЇЕ ДАНІИЛОВО“ представлено, что болгарский „каган“ Михаил (= Борис) воскреснет в определенное богом время и встретить измаилтян на „ОВЧИ ПОЛИ“. Житие Гавриила Лесновского связывает деятельность того же болгарского князя Михаила с местностью ЗЛЕ-

---

[15] Периодическо списание, Браила, г. 1, кн. 4, стр. 132.
[16] Споменик Српске краљ. академије, 111, стр. 191.

ТОВО, соседней с Овче-полем: „често прихождаше Михаил кнѧзъ кос-томъ, покланѧше сѧ, доволно имѣніе подаваше...“[17].

Нужно иметь ввиду, что область реки Велики и реки Брегалницы, сопредельная с византийскою областью Солуня, имела важное политическое и стратегическое значение для болгарского государства. Должно быть, по этой причине в 904 г. 20 клм. над Солунем билы поставлены пограничные каменные столпы с надписью на греческом языке: ὅρος Βουλγάρων καὶ Ῥωμαίων ἐπὶ Συμεὼν ἐκ θεοῦ ἄρχοντος Βουλγάρων... С населением этой области находились в экономических сношениях славянские племена в Солунской области другувиты и сагудаты (по свидетельству Иоанна Камениата). Отсюда понятно, что с государственной точки зрения целесообразнее было бы поставить такого выдающегося церковно-общественного деятеля, каким был Климент, в епископы одной епархии с высоким государственным значением, а не в каком-нибудь горном захолустье (по верхнему течению р. Трески в Кичевском районе). Новая епархия Δρεμβίτζας ἤτοι Βελίτζας должна была стать образцом славянской церкви и распространителем своего культурного влияния не только в болгарском государстве, но и между соседними славянскими племенами в византийской территории. Ту цель постигла бы епархия Климента, если она находилась в области, связанной торговыми дорогами с внутренними центрами страны и с византийской частью Македонии, особенно с Солунем. По всем этим соображениям я прихожу к заключению, что епархия Климента Δρεμβίτζας ἤτοι Βελίτζας находилась вероятно в центральной Македонии, в бассейне р. Вардара (др. слав. Велика) и р. Брегалницы. Так и понимал эту епархию составитель каталога Οἱ ἀρχιεπίσκοποι Βουλγαρίας, отожествляя Δρεμβίτζα с Тивериополем, т. е. с Струмицею. Эта идентификация не может быть случайною, в ней отражается мнение церковных кругов в Охриде в XII в., что Климент был епископом Струмицы или точнее сказать они включали в его епархию и Струмицу (Стромвицу у Феофилакта Охридского), которая в апокрифе „ВИДѢНЇЕ ДАНЇИЛА ПРОРОКА“ славится вместе с ГЛАВНИЦЕЮ (=Главиница) как МАТИ ВЬСѢМЬ ЗЕМЛІ-АМЬ“. Под названием же ВЕЛИКА составитель каталога. Οἱ ἀρχιεπίσκοποι Βουλγαρίας“, мне кажется, понимал область вдоль реки Велики (Вардара). Эта идентификация должна быть нам руководящею нитью в искании местоположения епископии Климента, и если не можем с точностью определить ее местонахождение, то ее приблизительная локализация в бассейне среднего течения реки Вардара является вероятной. Самый трудный вопрос: где находились центры этой епископии? Загадочным остается имя Δρεμβίτζα. Выше я указал препятствия для принятия толкования некоторых ученых, что Δρεμβίτζα передает славянское ДЬБРИЦА. Но если примем это толкование только для ориентировки в географическом розыскании, ДЬБРИЦА (т. е. Δρεμβίτζα) можно сблизить скорее с Δεύριτζα (=Дебрица), упоминаемая Иоанном Кантакузином, которую нужно искать в Тиквеше (там находится деревня Дебрица)[18], а не в деревне Дебреще, на севере от г. Прилепа,как думал проф. Златарский[19]. Дебреще находится довольно далеко от линии крепостей в средней Македонии, которые в 1330 г. визант. император Андроник III Палеолог отнял от сербов.

[17] *Иванов*, Български старини из Македония, 11 изд., стр. 399.

Если найдется потерянное славянское житие Климента, написанное его учеником, вопрос об епархии Климента, может быть, разрешится окончательно. До тех пор мы принуждены прибегать к гипотезам. Инвенция Tomascheka, что ВЕЛИЦА было славянское имя города Βυλάζωρα, заслуживает наше внимание. Выше сделали попытку выяснить исторические условия, при которых возможно было замещение этого названия именем ВЕЛЕС в связи с позднеиллирийскою формою Wëlëz. Конечно, здесь необходимо углубить филологическое и историческое розыскание. Я думаю, что это значительное поселение енергичного славянского племени берзитов могло быть в конце IX в. центром епархии, каким был Велес во время турецкого владычества (под Охридской архиепископией до ее уничтожения в 1767 г. и потом). Его благоприятное местоположение на Вардарской дороге, связывавшей его с Дунаем и с Эгейским морем, с северными и южными городами тогдашнего болгарского государства и с Солунем, определяло, чтобы епископ Климент пребывал больше в этом месте, чем в Δρεμβίτζα, вследствие чего местные славянские книжники титуловали его просто ВЕЛИЧЬСКИМ. При этом местоположении, епархия Климента не стояла очень далеко от Охрида, и Климент мог бы посещать часто свой любимый монастырь в Охриде, проезжая удобный путь через Прилеп, Битоль и Via Egnatia и вообще поддерживать постоянные связи с населением охридским, которое ради этого после смерти Климента создало высокий культ к нему.

La communication fut suivie des remarques de M. *R. Jakobson* et M. *M. Lacko*

[18] *В. Кънчов*, Македония. Етнография и статистика. София, 1900, стр. 154, №18.

[19] История на българската държава, т. 1, ч. II, стр. 272.

LUCIEN STIERNON, Paris

LES ORIGINES DU DESPOTAT D'EPIRE (suite)[1]

La date du couronnement de Théodore Doukas

La prise de Constantinople par les Latins en avril 1204, le partage et l'occupation d'une grande partie des terres byzantines par les envahisseurs ébranlèrent profondément l'unité de l'empire. Très tôt, cependant, mais en ordre dispersé, on vit s'organiser tant en Asie Mineure et au Péloponnèse que sur le continent européen la résistance à l'ennemi. Nous avons tous présents à la mémoire les noms de Théodore Lascaris, d'Alexis et de David Comnène, de Sgouros et de Chamarètos, de Michel Comnène Doukas. C'est ainsi que suivant la conjoncture politique se formèrent, autour de trois centres, les empires grecs antagonistes de Nicée, de Trébizonde et de Thessalonique.

L'empire de Thessalonique eut des débuts modestes, difficiles et en partie obscurs. Il prit naissance, dès septembre 1204, en Epire avec l'arrivée de Michel Comnène Doukas, lequel après une période de guérillas en Morée, en Thessalie et en Albanie réussit à occuper d'une manière stable et durable les régions s'étendant de Durazzo à Naupacte. Il assura la sécurité de ce territoire en passant le 20 juin 1210 un accord avec les Vénitiens.[2] Succédant à Michel dans des circonstances restées mystérieuses, Théodore Doukas consolida et organisa les conquêtes faites par son demi-frère et étendit bien au-delà des frontières épirotes les limites de son pouvoir. Il fit de Thessalonique, seconde ville de l'empire, sa capitale provisoire. Vint le moment pour lui d'affermir sa position au sein de cette mosaïque d'états et de principautés qu'était devenu l'empire byzantin, en se faisant proclamer et sacrer empereur légitime des Romains. Comme l'a prouvé avec beaucoup de pertinence notre collègue et ami Božidar Ferjančić, Théodore tout comme son frère Michel, ne fut jamais — comme on l'a cru jusqu'a présent — *despote*, mais une fois empereur, créa despotes ses frères Constantin et Manuel et distribua aux grands

---

[1] voir R. E. B. XVII (1959) 90—126, mon premier article sur les origines du despotat d'Epire.

[2] Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig ... herausgegeben von *G. L. Fr. Tafel* und *G. M. Thomas*, Wien, 1856—1857, II, 119.

personnages de sa cour les hautes dignités de sébastocrator, de grand domestique, de protovestiaire etc.[3]

Sur le plan dynastique les prétentions de Théodore avaient quelque apparence de fondement si nous nous référons aux explications données par Chomatianos et Apocaucos au patriarche de Nicée.[4] Théodore ne descendait-il pas des Doukas par son arrière-grand-mère Irène Doukaina, femme d'Alexis I Comnène, des Comnènes par sa grand-mère Théodora, dernière fille d'Alexis I et femme du pansébastohypertatos Constantin Ange, des Anges, enfin, par son père le sébastocrator Jean Doukas, fils aîné de Constantin? D'une telle naissance ne pouvaient se prévaloir ni Théodore Lascaris, gendre d'Alexis III, ni Jean Vatatzès, gendre de Lascaris.

Sur le plan des faits, force était bien de reconnaître la suprématie des armes de Doukas. Son pouvoir ne s'étendait-il pas de l'Adriatique à la mer Egée et à la Thrace?

Sur la plan juridique et institutionnel sa position, par contre, paraissait moins assise, car il était difficile et même impossible que Théodore se fit sacrer par le patriarche oecuménique. C'est pourquoi proclamé empereur par la volonté de l'Eglise, de l'armée et du peuple des provinces européennes de l'empire, il lui fallait trouver un prélat qui voulût bien le couronner. Comme on le sait, le métropolite de Thessalonique Constantin Mésopotamitès, sollicité, refusa et ce fut l'archevêque d'Ohrid, Démétrius Chomatianos qui accomplit la cérémonie.[5] Aux protestations véhémentes du patriarche Germain II qui s'insurgeait contre pareille usurpation, Démétrius répondit qu'il jouissait, en vertu de la novelle 131 de Justinien, de tous les droits dont jouissait le pape; or, celui-ci sacre des empereurs, l'évêque d'Ohrid peut donc en faire autant.[6] C'est ce que rapporte en d'autres termes le chroniqueur Georges Acropolite: „L'archevêque de Bulgarie Démétrius, écrit-il, a imposé le diadème impérial à Théodore parce qu'il était, selon lui, autonome et qu'il ne devait rendre de compte à personne. C'est pourquoi il avait

[3] Despoti u Vizantiji i južnoslovenskim zemljama (Les despotes à Byzance et dans les pays slaves du sud (en serbe), Beograd, 1960, 49—58; Georgii Acropolitae Opera, rec. *A. Heisenberg*, I, Lipsiae, 1903, 33, 34.

[4] *V. G. Vasiljevskij*, Epirotica saeculi XIII, tiré à part, Saint-Pétersbourg, 1903. 59 = Viz. Vrem. III (1896) 291: „Θαυμάζομεν γάρ, πῶς ἡ μεγάλη ἁγιωσύνη σου ἐν ταῖς ἱεραῖς σου γραφαῖς οὐ κατονομάζει βασιλέα τὸν ἡμέτερον ἐκ Θεοῦ δεσπότην καὶ αὐτοκράτορα, καίτοι πολλὰ καὶ ἐκ πολλῶν ἔχοντα τὰ δικαιοῦντα τοῦτον εἰς βασιλείαν καὶ κλῆσιν βασιλικήν· τὸ τοῦ γένους ἐπισημότατον, τὸ ἐκ βασιλικῶν αἱμάτων κατάγεσθαι καὶ ἀπόγονον εἶναι βασιλέων μεγάλων τε καὶ πολλῶν, καὶ κατὰ τὸν ἐνδεχόμενον λόγον κληρονόμον τῆς βασιλείας". *Pitra*, Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi, t. VII (sic), Parisiis-Romae, 1891, col. 492: „Τί γοῦν καινὸν καὶ ἀλλόκοτον, εἰ τὸν ἐξ αἵματος ὄντα βασιλικοῦ, εἰ τὸν υἱὸν τοῦ ἐστεμμένου περικλύτου σεβαστοκράτορος, εἰ τὸν τῆς πορφυρογεννήτου ἔκγονον, εἰ τὸν τοῦ ἀοιδίμου καὶ μεγάλου βασιλέως τοῦ Κομνηνοῦ κυροῦ Ἀλεξίου δυσέκγονον, εἰ τὸν κληρονόμον τῆς βασιλείας, εἰ τὸν τοιοῦτον ἀριστέα, εἰ τὸν ἐκ νεότητος... etc" col. 578: „Θεόδωρος ὁ ἐκ Δουκῶν καὶ Ἀγγέλων καὶ Κομνηνῶν..."

[5] Acropolite, 33, 34.

[6] *Pitra*, col. 494, 495.

le pouvoir de sacrer empereurs qui il voulait, où il le voulait et quand il le voulait".[7]

C'est précisément ce dernier point que nous allons examiner ici, à savoir: la date du couronnement et du sacre de Théodore Doukas à Thessalonique. Il s'agit d'une date très importante, puisque d'elle dépendent en grande partie non seulement la chronologie des lettres d'Apocaucos, de Chomatianos et de Bardanès, mais aussi celle des événements rapportés par ces personnages, par conséquent, la chronologie de l'histoire de ce qu'on a appelé improprement le *Despotat d'Epire.*

La plupart des historiens sont d'accord pour placer le sacre peu après la prise de Thessalonique par les armées de Théodore, mais ils sont divisés sur la date de cette prise et donc sur celle du sacre. Toutes les dates ont été proposées de 1222 à 1224. L'année 1222 fut longtemps classique, c'est celle de Du Cange,[8] de Lebeau,[9] de I. A. Romanos,[10] de A. Heisenberg,[11] de O. Tafrali,[12] de A. A. Vasiliev,[13] de Zlatarskij,[14] etc.; d'autres comme A. Miliarakis,[15] W. Miller-Sp. Lampros,[16] P. K. Polakis[17], K. Jireček-J. Radonić,[18] S. Franken[19] et tout récemment H. G. Beck[20] ont préféré 1223; enfin, depuis les articles de J. Longnon[21] et de B. Sinogowitz[22], l'automne 1224 semble une date définitivement acquise, c'est d'ailleurs celle que l'on trouvait déjà au XIII[e] siècle dans le Chronicon de Richard de San Germano, secrétaire de l'empereur Frédéric II, contemporain des faits.[23] Les historiens plaçant, comme je l'ai dit, le sacre peu auprès la prise de Thessalonique, datent cet événement — du moins ceux qui suivent Longnon et Sinogowitz — du *printemps 1225.*

Une étude plus attentive des sources m'a contraint, cependant, à descendre davantage la date, non pas de la prise de Thessalonique, mais bien

[7] Acropolite, 34: „Ὁ δὲ Βουλγαρίας ἀρχιεπίσκοπος Δημήτριος τὸ βασιλικὸν περιδιδύσκει τοῦτον διάδημα, ὡς ἔφασκεν, αὐτόνομος ὢν καὶ μηδενὶ εὐθύνας ὀφείλων δοῦναι καὶ διὰ ταῦτα ἐξουσίαν ἔχειν βασιλέας χρίειν οὕς τε ἂν καὶ ὅπου καὶ ὅτε βούλοιτο".

[8] Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs françois, II[e] partie, liv. III, éd. Paris, 1657, 79; éd. Venise, 1739, 39 = Corpus Byzantinae Historiae t. 16.

[9] Histoire du Bas-Empire, nouv. éd. Paris, 1834, t. XVII, 330.

[10] Περὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου, Corfou, 1895, 30. Ἱστορικὰ ἔργα, Corfou, 1959, 17.

[11] voir Acropolite, 34 dans la marge.

[12] Topographie de Thessalonique, Paris, 1913, 45.

[13] Histoire de Byzance, éd. fr. 1932, II, 193; éd. angl. 1952, 520.

[14] История на Българската държава... III, София, 1940, 328; История на България, I, София, 1954, 180.

[15] Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου, Athènes, 1898, 161.

[16] Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι, Athènes, 1909/10, I, 122.

[17] Ἰωάννης Ἀπόκαυκος μητροπολίτης Ναυπάκτου, Jérusalem, 1923, 51 = Νέα Σιών, t. XVIII (1923) 17.

[18] Istorija Srba, I, Beograd, 1922, 220.

[19] Catholicisme, III, Paris, 1952, col. 576.

[20] Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, Munich, 1959, 709.

[21] La reprise de Salonique par les Grecs en 1224, Actes du VI[e] Congrès d'Études Byzantines, I (1950) Paris, 141—146.

[22] Zur Eroberung Thessalonikes im Herbst 1224, in Byz. Zeitschr. 42 (1952) 28.

[23] éd. *C. A. Garufi = Muratori*, éd. nov. Bologna, 1938, 119—120.

celle du sacre et par conséquent à disjoindre ces deux faits par ailleurs successifs, car, c'est ici qu'intervient un critère nouveau, celui de la titulature de Théodore.

Il est absolument clair que lorsque Jean Apocaucos ou Chomatianos s'adressent à leur seigneur par ces formules: „Μέγιστε βασιλεῦ — Κράτιστε βασιλεῦ — Δέσποτά μου καὶ βασιλεῦ — Ἅγιε δέσποτά μου καὶ θεοκυβέρνητε βασιλεῦ — Ἁγιέ μου δέσποτα καὶ βασιλεῦ θεόσωστε, θεοφρούρητε — Ἡ βασιλεία σου“,[24] le doute n'est pas permis: „Théodore est alors empereur, de même lorsque celui-ci signe ses chrysobulles: „Θεόδωρος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων Κομνηνὸς ὁ Δούκας“.[25] Partout ailleurs, au contraire, où nous rencontrons des formules comme celles-ci: "Κράτιστε Κομνηνέ — Μεγαλουργὲ Κομνηνέ — Θεομεγάλυντε Κομνηνέ — Ἁγιέ μου αὐθέντα — Κράτιστε θεοκυβέρνητε αὐθέντα μου ἅγιε“,[26] il ne peut s'agir d'un empereur couronné et sacré. Il est intéressant, je crois, de relever ici les termes corrélatifs βασιλεύς et Κομνηνός pour désigner Théodore, selon qu'il est ou non empereur. De même à la formule ἡ βασιλεία σου répondent pour la période où Théodore n'est pas encore sacré les formules ἡ αὐθεντία σου — ἡ ἐξουσία σου — ἡ σὴ κραταιότης — τὸ κράτος σου.[27]

Parmi les textes datés il en existe au moins deux qui sont révélateurs: tout d'abord une inscription retrouvée en 1850 sur une tour (pyrgos) située à $^1/_4$ d'heure de Durazzo qui porte l'an du monde 6733, ind. 13 (soit septembre 1224—août 1225), où Théodore est présenté tout simplement comme le fils du sébastocrator Jean et non comme un empereur:

„Παῖς οὗτος ἀνδρὸς εὐτυχοῦς Ἰωάννου"
„Σεβαστοκρατοροῦντος ἄνθους πορφύρας"
„Θεόδωρος μέγιστος ἐν στρατηγίαις"
„Δούκας Κομνηνὸς εὐσθενής, βριαρόχειρ"
„Ἐχθροῖς ἀπροσμάχητος, ἀκάμας πόνοις".[28]

Le second texte est une lettre de Jean de Naupacte adressée à l'évêque de Vella, de septembre ind. 15 (1226) dans laquelle est mentionné un προσκυνητὸς κομνηνικὸς ὁρισμός,[29] formule qu'il faut comparer à celles similaires des actes suivants: septembre ind. 8 (1219): τὸ προσκυνητὸν κομνηνικὸν γράμμα[30]; avril ind. 8 (1220): ὁ θεῖος καὶ προσκυνητὸς ὁρισμός;[31]

---

[24] *A. I. Papadopoulos-Kerameus*, Noctes Petropolitanae, Saint-Pétersbourg, 1913, 272—289, passim; *Pitra*, col. 109—118; 473—478.

[25] Noctes..., 250—254; M. M. t. 5, pp. 14—16.

[26] Noctes..., 259—271, passim; *Pitra*, 53—56.

[27] Noctes..., ibidem.

[28] *C. M. Mekios*, Ἱστορία τῆς Ἠπείρου ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μεχρὶ τῶν καθ' ἡμᾶς, Le Caire, 1909, 57.

[29] Petr. gr. 250, f. 15.

[30] *Vasiljevskij*, o. c. 261 (p. 29 du tiré à part).

[31] *Pitra*, 261.

lundi 28 février ind. 10 (1222): ὁ ὁρισμὸς τῆς κομνηνικῆς ἐξουσίας;[32] 12 mai ind. 11 (1223): ἡ ἐπιταγὴ τοῦ ἐν ἡμῖν κρατοῦντος εὐσεβοῦς Κομνηνοῦ[33] et d'autres semblables, mais qu'il faut bien distinguer de celles que l'on trouve dans différents actes de Démétrius Chomatianos, par exemple: τὸ θεῖον καὶ προσκυνητὸν πρόσταγμα τῆς ἁγίας βασιλείας σου — τὸ θεῖον πρόσταγμα τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐτοκράτορος — ὁ βασιλικὸς θεῖος τύπος — ἡ βασιλικὴ ἀπόφασις — ὁ ὁρισμὸς θεῖος βασιλικός etc[34] ou de cette formule naturellement non équivoque: ὁ προσκυνητὸς ὁρισμὸς τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως κῦρ Θεοδώρου τοῦ Δούκα[35], qu'on peut lire dans le semeioma au sujet du peuplement de Joannina du mois de mars ind. 15 (1232). Nous retiendrons donc ici encore de cette double série de textes les épithètes corrélatives: κομνηνικός et βασιλικός qui qualifient les horismoi de Théodore, selon que ces horismoi sont antérieurs ou postérieurs au couronnement.

Enfin, il faut tenir compte également de quatre actes émis en 1228, à savoir:

— la profession de foi de Benoît, évêque de Céphalonie, d'avril ind. 1, 6736. (nous y lisons la *première mention datée* de Théodore comme empereur: „Ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου βασιλέως ἡμῶν κῦρ Θεοδώρου τοῦ Δούκα);[36]

— deux chrysobulles de Théodore, l'un du mois de mai, en faveur de la métropole da Naupacte, l'autre de juin, en faveur de Corfou;[37]

— le procès-verbal des délibérations du Grand Conseil de Venise en date du 11 décembre 1228 à propos de la trève conclue pour un an, à partir de septembre de la même année, entre le césar Narjot de Toucy podestat, ordinator et baile de l'empire de C. P. et l'empereur des Grecs, Théodore Comnène Doukas.[38]

Le nombre de ces actes et leur importance nous inclinent à penser qu'il doit y avoir un rapport entre leur émission et la date du couronnement, car nous ne voyons pas très bien les métropolites de Naupacte et de Corfou attendre trois ans avant de faire confirmer ou de se faire accorder de nouveaux privilèges pour leur Eglise, si nous admettions comme définitive la date proposée par les historiens actuels.

En résumé, l'étude de la titulature de Théodore nous a amené à cette première conclusion que Théodore *n'était pas encore empereur en septembre 1226*, mais *qu'il l'était très certainement déjà avant avril 1228*.

---

[32] Byzantis, I, Athènes, 1909, 9—13.

[33] *Pitra*, 335—338.

[34] *Pitra*, 109—118; 365—368; 397—402; 413—416.

[35] *A. I. Papadopoulos-Kerameus*, Περὶ συνοικισμοῦ dans Δελτίον τῆς Ἱστ. Ἐθν. Ἑταιρ. τῆς Ἑλλάδος, Athènes, III (1889), 451—455.

[36] *N. A. Bees*, Ein politisches Treubekenntnis von Benedictus, dem römisch-katolischen Bischof von Kefalonia (1228) in B. N. J. III (1922) 165—176.

[37] voir note 25.

[38] Deliberazioni del Maggio Consiglio di Venezia per cura di *Roberto Cessi*, t. I, 209 (Bologne, 1950).

Grâce au manuscrit de Léningrad, le Pétropolitanus 250, il est possible, je pense, de serrer davantage encore la date du sacre de Théodore. Au folio 58, le procès-verbal de la proclamation (ἀναγόρευσις), du couronnement (στέψις), et de l'onction (χρῖσις) du nouvel empereur a été copié sans date et sans la liste des signataires.[39] Ce texte capital suit immédiatement une lettre d'Apocaucos à ses suffragants d'Aétos, d'Acheloos, de Bothronte et de Dragamestos, datée de *novembre ind. 1, 6736 (1227)* et précède un acte du *mardi 4 avril ind. 1 (1228);* en outre, au folio 48ᵛ nous trouvons une lettre au métropolite de Larissa de *juin ind. 15 (1227)* et au folio 50ᵛ la *première mention non datée* de Théodore comme empereur. C'est une lettre à lui adressée portant comme titre dans le manuscrit: „πρὸς τὸν κρατοῦντα" et commençant par ces mots: „Μέγιστε βασιλεῦ καὶ βασιλέων ὑπέρτερε",[40] or, du folio 48ᵛ au folio 78 les pièces datées — elles sont au nombre de huit[41] — se suivent selon l'ordre chronologique,[42] nous pouvons, par conséquent, avec beaucoup de vraisemblance placer le sacre de Théodore Doukas, soit *entre juin 1227 et avril 1228*, si nous tenons compte exclusivement de la titulature de Théodore (ce dernier, je le rappelle, apparaît dès le folio 50ᵛ comme empereur, tandis que le procès-verbal du sacre se trouve au folio 58), soit *entre novembre 1227 et avril 1228*, si nous tenons compte davantage de la chronologie des textes datés et du voisinage immédiat de la copie du procès-verbal et de la lettre aux suffragants de Naupacte. Le fait que ce n'est qu'à partir du folio 58ᵛ (immédiatement après le procès-verbal) que les lettres adressées à Théodore portent les titres : τῷ βασιλεῖ — τῷ κραταιῷ βασιλεῖ — πρὸς τὸν βασιλέα[43] et non pas simplement comme au folio 50ᵛ: πρὸς τὸν κρατοῦντα confirmerait la seconde hypothèse.

De toute façon, que nous choisissions l'une ou l'autre, nous sommes assez éloignés des dates communément admises jusqu'ici. Et si cette datation était acceptée, toute la chronologie de l'histoire de l'empire de Thessalonique et du pré-despotat d'Epire en serait bouleversée.

La communication fut suivie des remarques de M. *D. Nicol*, Mme *H. Glykatzi-Ahrweiler*

---

[39] Noctes..., 258, 259.

[40] Noctes..., 272—274.

[41] f. 48ᵛ, lettre d'Apocaucos au métropolite de Larissa de juin ind. 15.
f. 59, lettre aux suffragants de Naupacte de novembre ind. 1, 6736.
f. 59, acte du 4 avril ind. 1.
f. 63, semeioma du 8 juin ind. 1, 6736.
f. 66, la profession de foi de Benoît *d'avril ind. 1, 6736*, date immédiatement suivie par une autre: *28 juillet ind. 1;* cette dernière n'est pas reproduite par le Hieros. gr. 276 au folio 138.
f. 67, chrysobulle en faveur de Naupacte, mai ind. 1, 6736.
f. 71, acte du samedi 7 juin ind. 3 (1230).
f. 78, semeioma à propos du peuplement de Joannina de mars ind. 5 (1232).

[42] Cette ordre chronologique semble quelque peu déficient en raison de la double datation de la profession de foi de Benoît.

[43] Noctes..., 272—289.

IHOR ŠEVČENKO, New York

THE *CIVITAS RUSSORUM* AND THE ALLEGED FALSIFICATION OF THE LATIN EXCOMMUNICATION BULL BY KERULLARIOS

The text known as the *Brevis et Succincta Commemoratio* or the »Short and Succinct Report on the Actions of the Legates of the Holy Roman and Apostolic See in the Imperial City [of Constantinople]«[1] can be considered as the closing piece of the polemical *dossier* directly connected with the Schism of 1054. The second part of the *Commemoratio* describes the events immediately following July 16, the date upon which the Bull excommunicating Kerullarios was deposited upon the altar of St. Sophia at Constantinople. As the *Commemoratio* stems from the pen of Cardinal Humbert of Silva Candida, one of the protagonists of the Schism, it is an eyewitness account of first importance. Therefore each statement, however minute, of this document deserves close scrutiny. In this paper I shall propose the identification of a locality mentioned in the *Commemoratio,* namely the *civitas Russorum.* This identification, if accepted, will enable us to suggest an answer to a somewhat broader question, that is, the question of whether Kerullarios had indeed falsified the text of the Excommunication Bull, as Humbert and modern scholars following him assert, or whether such a falsification did not occur. I am inclined to believe that it did not.

In the *Commemoratio,* Humbert states that on their way home from Constantinople the Papal legates were overtaken by the imperial messenger (or messengers) who received from them the faithful copy of the Excommunication Bull and took it back to the imperial city. This encounter took place in the *civitas Russorum.*[2] When we look up one of the best and the earliest

---

[1] Ed. C. *Will,* Acta et scripta quae de controversiis Ecclesiae Graecae et Latinae saeculo undecimo exposita extant... (1861), pp. 150—152, to be quoted henceforth as *Will.*

[2] *Will,* p. 152b, 15—18 and Bernensis Lat. 292, fol. 60ᵛ: *Verum imperator post nuntios Romanos directis suis exemplar excommunicationis veracissimum a civitate Russorum remissum sibi accepit.*

witnesses for the text of the *Commemoratio*, the *Codex Bernensis Lat.* 292, an eleventh-century manuscript reproducing a collection compiled by Humbert himself, we find in it the words *a civitate Russor(um)*.[3] Thus there is practically no reason to entertain the possibility of a corruption of the city's name in the manuscript tradition; instead we must look for the »*civitas* of the Russians«. Where was it located?

The name suggests Russia or some other Slavic area, or at least some place settled by »Russians« in the eleventh century. Therefore some scholars have attempted to localize this city somewhere in »Russia«, in Kiev, the *civitas Russorum* par excellence, or in Preslav, a Slavic town.[4] A. Michel postulated that it was a camp of Catholic Varangian mercenaries just outside Constantinople. He assumed that these Varangians not only would have a whole city of their own, but also would be known as »Russians« to Humbert.[5] The Russian hypothesis, once accepted by the Russian church historian Golubinskij,[6] has had a most tenacious life. It appeared as late as 1954 in a work commemorating the nine-hundredth anniversary of the Schism.[7] Allegedly, the legates decided to take such a roundabout route to Rome in order to be the first to relate the events of 1054 in Kiev and thus to draw the Russian Church over to their own side.[8] Finally, in the latest general work on the history of the Schism of 1054, the *civitas Russorum* has been identified with Selymbria in Thrace.[9]

Several of these identifications were due to the feeling that the *civitas Russorum* must be somewhere in »Russia« or be connected with Russians. None of them can muster any evidence on its behalf. We know nothing of a Varangian camp or barracks just outside Constantinople. As for Kiev, it seems that the legates had little interest in propagandizing the Russian Church. Their most urgent task was to return to Rome as quickly as possible.[10]

[3] Cf. the preceeding note. On Bernensis Lat. 292, cf. *A. Michel*, Lateinische Aktenstücke und Sammlungen zum griechischen Schisma (1053/54), Historisches Jahrbuch, 60 (1940), 46-64, esp. p. 61.

[4] Cf. *L. Bréhier*, Le schisme oriental du XI[e] siècle (1899), pp. 224—225: for other references, cf. *A. Michel*, Die Fälschung . . . (as in the next note), p. 318, n. 2.

[5] *A. Michel*, Humbert und Kerullarios . . . , II (1930), [= Quellen und Forschungen . . . herausgegeben von der Görres-Gesellschaft, XXIII], p. 480 and n. 6; *Idem*, Die Fälschung der römischen Bannbulle durch Michael Kerullarios, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher, 9 (1931), 293—319, esp. p. 318 and n. 2; *Idem*, Schisma and Kaiserhof im Jahre 1054. Psellos, in 1054—1954. L'Eglise et les églises, I (1954), pp. 351—440, esp. p. 425.

[6] *E. Golubinskij*, Istorija russkoj cerkvi, I (1901), p. 595.

[7] *P. Kovalevsky*, L'Eglise russe en 1054, 1054—1954, L'Eglise et les églises, I (1954), p. 482.

[8] *Golubinskij*, Istorija . . . (as in note 6).

[9] *Stephen Runciman*, The Eastern Schism . . . (1955), p. 49.

[10] Of course, no trace of the legates' „Kievan" route has been preserved in the sources. They are supposed to have arrived back in Italy in August of 1054, cf. *H. Halfmann*, Cardinal Humbert, sein Leben und seine Werke . . . (Diss. Göttingen, 1882), pp. 14—15.

Lastly, the localization of the *civitas Russorum* in Selymbria is based on a misreading of Humbert's text. But this identification is closest to the truth as I see it.

We have reason to believe that coming to Constantinople the Papal legates took the *Via Egnatia*, which started at Durazzo and crossed Thrace before ending at the Byzantine capital.[11] It is permissible to assume that they took the same road on their way back, and hence to look for the *civitas Russorum* on the *Via Egnatia*. When we open the *Gesta Francorum*, an eyewitness account of the First Crusade written by an anonymous knight of Bohemund's entourage, we find that on their way to Constantinople Bohemund's contingent, proceeding along the *Via Egnatia*, stopped, on April 1, 1097, in the *Russa civitas: deinde pervenimus ad Russam civitatem*.[12] This *Russa* appears in a large number of tenth, twelfth, and thirteenth-century sources, Byzantine, Western, and Arabic, such as the Νέα Τακτικά[13], Anna Comnena[14], Nicetas Choniates,[15] histories of the First Crusade,[16] a description of the Third Crusade,[17] the *Partitio Romaniae* of 1204,[18] Henri de Valencien-

[11] This route, one of the two usual ways of reaching Constantinople from the West, would almost inevitably have to be taken by a party going to the Imperial City from Southern Italy. We know that at Christmas of 1053 the Papal Curia (from where the legates started their journey early in 1054, to arrive in Constantinople about April 1) was in Benevento or Bari. Cf., e. g., *A. Michel*, Die Reichsgültigkeit des römischen Bannes gegen Michael Kerullarios, Byzantinische Zeitschrift, 42 (1943—49), p. 198 and. n. 3. — On the eastern leg of the *Via Egnatia*, cf. *Th. L. F. Tafel*, De Via Egnatia . . . . De viae Romanorum Egnatiae . . . parte orientali dissertatio geographica (Tübingen, 1841).

[12] Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, § 5, p. 26, ed. *L. Bréhier* (1924) = p. 10, 26—27, ed. *B. A. Lees* (1924). For the date, cf. *H. Hagenmeyer*, Chronologie de la première Croisade, Revue de l'Orient Latin, 6 (1898), 274 (no. 127). For the itinerary of Bohemund between Thessalonica and Constantinople, cf. *J. A. Knapp*, Reisen durch die Balkanhalbinsel während des Mittelalters, Mitteilungen der K.-K. geographischen Gesellschaft in Wien, 23 (New Series, 13) (1880), 357.

[13] *H. Gelzer*, ed., Georgii Cyprii descriptio . . . (1890), p. 59, no. 1181 (in the lists of archbishoprics depending on Constantinople): ιε τὸ Ῥούσιον. No. 1180 is Apros, no. 1182, Kypsala.

[14] VII, 9 = I, 254, 1—257, 21, ed. *A. Reifferscheid* (1884) = II, pp. 116—120 ed. *Leib* (1943): Ῥούσιον.

[15] Hist., 830, 17 Bonn: τῷ Ῥουσίῳ.

[16] Many of these histories depend on the Gesta Francorum. Cf. Raymond of Aguilers, Recueil des historiens des Croisades, Historiens occidentaux (to be quoted henceforth as RHC, H. Occ.), III (1866), p. 237c: *civitatem . . . Rossam*; Albert of Aix, RHC, H. Occ., IV (1879), p. 560: *Rossa;* Baldricus, RHC, H. Occ., IV (1879), p. 24E: *Rusam civitatem;* Guibertus, RHC, H. Occ. IV (1879), p. 154 A: *quae dicitur Rusa civitatis fines;* Robertus Monachus, RHC, H. Occ., III (1866), p. 747 B: *civitatem quae Susa memoratur;* Petrus Tudebodus, RHC, H. Occ., III (1866), p. 18: *Rusam civitatem* (parallel: *Ruisam*); *ibidem*, p. 20: *civitatem . . . Rusam* (parallel: *Reusam*); Tudebodus imitatus, RHC, H. Occ. III (1866), p. 178: *Russam civitatem.*

[17] Ansbertus, MGH, Script. Rer. Germ., Nova Series, V, pp. 70, 11 and 152, 17: *Rossa civitas.*

[18] *G. L. F. Tafel* and *G. M. Thomas*, Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig . . . I (1856) [= Fontes rerum Austriacarum, Zweite Abt., XII, 1], p. 484: *Catepanikium de Russa*; *G. L. F. Tafel*, Symbolarum

nes[19], Villehardouin[20], and the Arabic geographer Idrisi.[21] It can, therefore, be easily localized: It is the Byzantine Rusion, once situated between Kypsala and Apros on the *Via Egnatia*. Rusion, the later Rusköy, is identical with the modern Keşan, a locality whose position is about two hundred kilometers west of Istanbul.[22] I believe that it is there, in Rusion, that the legates were overtaken by the imperial messenger and handed over to him another copy of the Excommunication Bull. There is nothing disturbing in the fact that the city of Rusion became *civitas Russorum* under Humbert's pen. The spelling of this city's name varies widely in our sources. It appears as Rusia, Russa, Rusa, Rossa, Reusa, Rousse, Rouse, Rosse, Rosee, Rūšiū, or even Susa.[23] The inhabitants of the town are called Rusiōtai in Anna Comnena.[24] Moreover, Humbert, who knew quite a bit of Greek, could have etymologized Ῥούσιον as a genitive plural of ῥούσιοι, the blond ones, one of the Greek names associated with the »Russians«, and thus have obtained his *civitas Russorum*.[25]

I should like to add two further observations on behalf of my thesis. In the first place, Humbert describes the locality in which the imperial messenger overtook the legates as a *civitas*. The sources of the First Crusade, too, speak of the *civitas Russa*. In mediaeval Latin, this term has a precise meaning and is applied

criticarum geographiam byzantinam spectantium partes duae, Bayerische Akad. d. Wiss., Philos.-hist. Abt., Hist. Kl., V, 3 Abt. (1849), p. 70 quotes Rhamnusius, a seventeenth-century Venetian editor, who writes: *cum catepanichio urbis Rusianae*.

19 Histoire ..., ed. *J. Longnon* (1948), §566 = p. 58: Rousse (v. l. Rouse).

20 La Conquête ..., ed. *E. Faral* (1938-39), §402 [= II, p. 214]: cité ... la Rousse (v. l. Rousee): §§ 405, 406 [= II, p. 218]: Rosse (v. l. Rosee), Rousse: cf. § 409 [= II, p. 222] et 410 [= II, p. 224].

21 *A. Jaubert*, transl., Géographie d'Edrisi (1836), pp. 292 and 297: Rusio; *W. Tomaschek*, Zur Kunde der Hämus-Halbinsel, II. Die Handelswege im 12. Jhdt. nach... Idrisi, Sitzungsberichte der Kaiserl, Akademie d. Wiss. Wien, Phil.-hist. Klasse, 113 (1886), p. 334 (Rūsiō, between Kypsala and Apros); *K. Miller*, Arabische Welt-und Länderkarten, II (1927), pp. 129-130 and 124; Rūšiū (between Kobsīla and Abrus); cf. *Idem*, Mappae Arabicae, I, 2, Die Weltkarte des Idrisi (of 1154) ... map V.

22 For localization, cf. commentaries to passages quoted in notes 12, 14, 18, 21 above, and, e. g., *E. Honigmann*, Le Synekdémos d'Hiéroklès (1939), p. 12; *P. Lemerle*, Philippes et la Macédoine orientale ... (1945), p. 170; *Stephen Runciman*, The First Crusaders' Journey Across the Balkan Peninsula, Byzantion, 18 (1948), p. 218; *H. J. Kissling*, Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 17. Jhdt. (1956) [= Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, 32, 3], pp. 57 and 110.

23 Cf. notes 16-21 above.

24 Cf. the apparatus to VII, 9 = I, p. 256, 25 and 26 ed. *Reifferscheid* (1882), and II, p. 119 ed. *Leib* (1943).

25 *Golubinskij*, Istorija ... (as in note 6), p. 595 n. 2 knew that „some" had identified *civitas Russorum* with Rousion-Keşan. But he remarked that such an „error" in the *Commemoratio* was conceivable only if this text was transmitted in copies; if it was known in the original, it was impossible to assume the change from Ῥούσιον to *(civitas) Russorum*. The Bernensis Lat. 292 is practically as good as the original. Still, I do not see why Humbert could not have rendered Ῥούσιον by the form which we read in the *Commemoratio*.

to seats of a bishopric. Now, ever since the tenth century, if not earlier, Rusion was an archbishopric.[26]

Secondly, we know from Leo of Ostia that on the way back to Rome, the Papal legates Humbert and Frederick of Lorraine were ambushed by Trasimund, the *comes Theatinus*, who robbed them of a part of the precious gifts which they were bringing back from Constantinople.[27] *Comes Theatinus* is the Count of Chieti, and Chieti is the Norman capital of the Abruzzi, over two hundred kilometers east of Rome, quite close to the east coast of Italy. One does not return from Russia to Rome via Chieti. It is much simpler to assume that the legates reached the area of Chieti after having disembarked in southern Italy, that is, after having crossed the Byzantine territory along the *Via Egnatia*.

The imperial messenger who met the legates at the *civitas Russorum* received from them — so we learn from the *Commemoratio* — a faithful copy of the Excommunication Bull which they had deposited some days before in St. Sophia. The sending of the faithful copy was necessary, since in the meantime Kerullarios had falsified the Excommunication Bull in the process of translating it: *quam omnino corruperat transferendo*.[28] Here a difficulty arises, for we do possess the Greek translation of the Excommunication Bull.[29] This translation, preserved in an Act emanating from Kerullarios, is quite faithful. It contains no essential cuts[30], has one addition unfavorable to Kerullarios[31], one misplaced

26 Cf. note 13 above. Νέα Τακτικά dates from Leo VI or Constantine Porphyrogennitus' time.

27 Leo of Ostia, Chronicle of Monte Cassino, II, 85—86, in MGH, Scriptores, 7, p. 686. Lampert of Hersfeld, however, says thas upon his return to Rome, Frederick, one of the legates, gave the Roman Church *dona quae ab imperatore Constantinopolitano permagnifica deferebat*: Annales, edd. *Holder-Egger*, Script. rer. Germ. in usum scholarum ... (1894), p. 65.

28 *Will*, p. 152b, 1—2. Cf. ibidem, p. 152b, 19-20: the Emperor *Michaelem falsasse chartam legatorum comperit*.

29 *Will*, pp. 161a, 28—165a, 10.

30 Only the following Latin words have been omitted from the Greek version: *Will*, p. 153a, 1 *cardinalis*; *Will*, p. 153a, 19 *in domino*; *Will*, p. 154b, 11 *episcopus*; *Will*, p. 154b, 16—18 *Valesiis - Nazarenis*. As for the omission, *Will*, 153b, 17—18 *sicut Manichaei inter alia quodlibet* (this word is written *supra versum* in Bernensis Lat. 292, fol. 60ᵛ) *fermentatum fatentur animatum esse*, an omission of which *Will*, p. 163 n. 60 makes so much, it is not too bad, for the equivalent Greek words appear in *Will*, p. 165a, 5—7. There is no absolute warranty that the text of the Excommunication Bull trasmitted by the Bernensis Lat. 292 is identical in all details with that which the Greek translators had before their eyes. (cf. *A. Michel*, Humbert und Kerullarios ..., I (1925), pp. 91—92; *Idem*, Die Fälschung ... [as in note 5 above], p. 299, n. 1: on Bruxell. 1360). This remark also applies to the Greek addition to be mentioned in the next note.

31 Instead of *Will*, p. 154a, 9—10 *et ecclesias ad missas agendum interdixit*, the translation has (*Will*, p. 164a, 8—10) οὔτε τῷ ὑγιεῖ βουλεύματι τῶν αὐτοκρατόρων καὶ τῶν σοφῶν νουθετούντων κατασπάσασθαι αὐτόν, οὐχ ὑπήκουσεν. *A. Michel*, Schisma und Kaiserhof ... (as in note 5), p. 434, n. 4 considers these words as a „quite freely [invented] instertion" by „the Emperor's" (?) translators. But this addition

sentence[32], and one divergence in rendering a proper name;[33] as for translation errors, I found only four[34], which for a text as extensive as the Bull, is not an excessive number. The Act which contains the Greek translation of the Bull is the *Sēmeiōma* of the Patriarchal Synod.[35] This is a composite document, incorporating the story of the condemnation of the papal legates pronounced at a Synod held in the μέγα σέκρετον (thus in St. Sophia) on July 21[36] — it is in this part of the *Sēmeiōma* that we read the correct translation of the Bull — and adding that on July 24 it was decided to issue another — public — condemnation of the legates. The *Semeioma*, dated by the month of July only, presents itself as the minutes of a Synod held in the »right part of the catechoumenaea« (of St. Sophia). In my opinion, »today«[37], when this second Synod took place, was July 24.[38] I have no reason to believe

may go back to the Latin which once had been in the Bull. For the plural αὐτοκρατόρων, cf. *Will*, p. 153a, 16 *imperatores*; for σοφῶν, cf. *Will*, p. 153a, 22—23 *(cives) sapientes;* for νουθετούντων, cf. *Will*, p. 154a, 6 *admonitus*, rendered in *Will*, p. 164a, 4 by νουθετηθείς. — Other additions of the Greek are insignificant: *Will*, p. 163a, 20 ὡς οἱ Ναζωρηνοί; *Will*, p. 164a, 7 παντελῶς.

[32] Cf. note 30 above.

[33] Compare *Will*, p. 154b, 12 *Constantinus* with *Will*, p, 164a, 35—36 Νικηφόρος.

[34] *Will*, p. 164a, 14 αὐτοῦ (should be αὐτῆς): *Will*, p. 154a, 13 *suis*; *Will*, p. 164a. 18—19 ἐξάκουστον (famous): *Will*, p. 154a, 17 *inauditam; Will*, p. 164a, 25 ἀπό: *Will*, p. 154b, 3 *atque; Will*, pp. 164a, 36—165a, 1 προφανῶς (obviously): *Will*, p. 154b, 13 *profanis.*

[35] *Will*, pp. 155—168. Cf. *V. Grumel*, Les regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople, I, 3 (1947), no. 869.

[36] The *Sēmeiōma* gives July 20, *Will*, p. 168a, 6—7: but the *Commemoratio*, *Will*, p. 152a, 24 has *sequenti die* after July 20, that is, July 21. I adopt this date with *A. Michel*, Die Fälschung . . . (as in note 5 above), p. 295 and Schisma und Keiserhof . . . (as in note 5 above), p. 423. *V. Grumel*, Les regestes . . . (as in the preceeding note), no. 867, adopts July 20.

[37] Cf. *Will*, p. 168a, 9.

[38] I interpret the crucial phrase, *Will*, p. 167a, 26—33 as follows: „It was resolved on the fourth day after [i, e. after the first Synod held in the μέγα σέκρετον on July 20 or 21], which is [ἐστί] the first day [i. e. the Sunday] of the present [ἐνεστώσης] week (or the twenty-fourth [Allatius' κδ' is to be reintroduced here] of the present month), during which <week> also the ἔκθεσις of the Fifth Council will be read according to custom [ἀναγνωσθῆναι μέλλει κατὰ τὸ σύνηθες], that the aforementioned impious writing should be anathematized once more.“ Since Sunday the twenty-fourth lies „in the present week,“ we are between July 24 and 30. But since the ἔκθεσις *will* be read according to custom (the customary date being July 25: cf. *H. Delehaye*, Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae [1902], col. 842—843), we are in July 24. On that day the second Synod of which the *Sēmeiōma* is the minutes, decreed the second public condemnation of the Bull. Probably, this condemnation was to be pronounced on July 25, together with the ἔκθεσις of the Fifth Council. I do not think that any third Synod is referred to in the *Sēmeiōma*. This interpretation, which, I grant, is not asolutely sure, differs from that by *V. Grumel*, Les regestes . . . (as in note 35 above), nos. 867—869. Grumel dates the *Sēmeiōma* into the week after July 24, and assumes the date of the ἔκθεσις to have been July 24; tacitly correcting εἰκοστήν *Will*, p. 168a, 6, he refers the names of prelates mentioned at the end of *Sēmeiōma* (*Will*, p. 168a, 12—16) to a Synod of July 24 (instead of July 20 or 21), and thus obtains three Synods (July 20 = no. 867; July 24 = no. 868; sometime between July 24 and 30 = no. 869), instead of my two Synods (July 21 and 24). The reconstruction in *A. Michel*, Die Fälschung . . . (as in note 5 above) is not quite clear. On pp. 295—296 and 296, n. 1 he assumes two Synods (July 21 and 24), and seemingly a third one (undated), referred to by the word „today“ in *Will*, p. 168a, 9. But on p. 310 he speaks of two Synods on the same day, July 21, and of a public Anathema (thus without a Synod?) on July 24. On. p. 315, Michel places the first Synod in the *catechoumeneion*, while in reality it met in the μέγα σέκρετον. As for the names of the prelates mentioned at the end of the *Sēmeiōma*, Michel refers them to the Synod of July 24 (rather than to that of July 20 or 21). This he obtains by specifically changing εἰκοστήν *Will*, p. 168a, 6 into „24“ (p. 296, n. 1). Finally, as already Michel justly pointed out, the dating in *Will*, p. 167, n. 80 is simply wrong. — I have not checked the manuscript tradition of the *Sēmeiōma*.

that this second assembly's minutes were drawn up much later. In any case, the *Sēmeiōma* as we read it today claims that the translation — the correct translation as we have seen — was available to the prelates of the Synod of July 21.

Which of the two witnesses should we believe, the *Commemoratio* or the text of the *Sēmeiōma* containing the correct translation? A. Michel, the modern proponent of the falsification theory, suggested that Kerullarios had originally falsified the translation (Michel even found traces of this original forgery in the opening parts of Kerullarios' *Sēmeiōma* and in the latter's letter to Patriarch Peter of Antioch), but then was confronted with the faithful copy obtained by the imperial messenger in the *civitas Russorum* and was forced to insert the correct translation into the *Sēmeiōma*.[39] The solution of the problem hinges upon the localization of the *civitas Russorum*, and now you will understand why I insisted on this minor point in the opening part of this paper. Rather than to evaluate the honesty of the two protagonists, both of whom are known to have occasionally departed from truth, we should, I believe, count days and distances, in order to see whether the imperial messenger could possibly have brought the correct translation of the Bull back from the *civitas Russorum* in time for this translation to have been inserted into the definitive text of the *Sēmeiōma* drawn up on July 24 or soon after that date, for instance, by July 27. Given these dates, it is obvious that the falsification theory may be upheld only if we localize *civitas Russorum* quite near Constantinople, and Michel had to resort to this expedient in postulating his otherwise unknown Varangian camp.[40] But if the *civitas Russorum* is Rusion, at a distance of 200 kilometers west of Constantinople, the story becomes different.

I am going to submit to you the timetable for events in Constantinople, as well as for the movements of the legates and of the imperial messenger, between the Capital and Rusion. This timetable can be pieced together from Humbert's *Commemoratio*, from Kerullarios' *Sēmeiōma*, and from what we know from

[39] Die Fälschung . . . (as in note 5 above), passim, esp. pp. 317—319.

[40] Having established his Varangian camp, Michel could state (Die Fälschung . . ., p. 319) that, as the *Sēmeiōma* was drafted on July 24 at the earliest, the true copy of the Bull could have reached Constantinople in ample time for insertion into this document.

mediaeval and later sources about the speed of travel in the area with which we are concerned. In computing this timetable, I shall assume the greatest speed of movement compatible with the data at my disposal. Thus I shall not follow such sources as Bertrandon de la Brocquière[41] or Henri de Valenciennes[42], who imply that a distance usually travelled in one day along the route covered by the legates was about twenty-five kilometers. Instead I will assume that the legates spent about ten hours travelling each day, and that each day they covered about fifty kilometers.[43] As for the more speedy imperial messenger, I will have him cover one hundred kilometers a day, a feat for which I find a parallel in one passage of Ducas.[44]

Here is the timetable:

July 18: The legates start their return journey from Constantinople.[45]

Before July 19: The Excommunication Bull is translated into Greek.[46]

July 19: The Emperor sends for the legates.[47]

July 20: The legates are in Selymbria (thus it took them two days to cover fifty kilometers). They are called back from there by the Emperor (thus it took a messenger one day to cover fifty kilometers), and reach *palatium Pighi*[48] on the same day.[49]

July 21: The legates refuse to appear at the Synod organized by Kerullarios. This Synod meets in their absence in the μέγα σέκρετον and excommunicates the Bull and those who had blasphemed against the Orthodox faith.[50]

July 22: Without delay, the legates leave Constantinople.[51]

[41] Bertrandon (time: about 1433) says (169, ed *Sche(er)* that *Salubrie* (Selymbria, 50 kilometers west of Constantinople) was two days' journey from the Capital.

[42] Cf. the itinerary from Constantinople to Thessalonica, including Apros, „Russa" and Kypsala, in Histoire, 563—566, pp. 57—58, ed. *Longnon*.

[43] The more frequent assumption is 40 to 45 kilometers per ten hours' traveling a day. Cf. *H. Hagenmayer*, Chronologie de la première Croisade, Revue de l'Orient Latin, 7 (1899), 277 (= no. 134) and 280 (= no. 139); *K. Zimmert* in Byzantinische Zeitschrift, 12 (1903), 46 and n. 1 (for a day's march in Odo of Deuil's De Profectione Ludovici VII in Orientem).

[44] XXIV, 4 = p. 187, 3—4, ed. *Grecu* (1958): distance between the Propontis and Adrianople covered in two days. *K. Zimmert* (as in the preceeding note) assumes 70—80 kilometers a day for a courrier.

[45] *Will*, p. 152a, 15—16.

[46] *Will*, p. 165a, 11—21. We do not know whether it was a faithful translation or not; Humbert implies that the translation had been falsified before July 21: *Will*, 152a, 24—152b, 2.

[47] *Will*, p. 165a, 17—21.

[48] This palace, situated outside of the City (cf. *Will*, p. 151b, 2—3) was more probably near the monastery of Pēgē, just west of the land walls of the City, cf. MISN, Ἡ Ζωοδόχος Πηγή, (1937), p. 158, than in the quarter Pegai (at Kasimpaşa?), where there was a palace, cf. *R. Janin*, Constantinople byzantine (1950), p. 423; *Idem*, La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin, I, 3 (1953), p. 237.

[49] *Will*, p. 152a, 19—21.

[50] Cf. note 36 above and *Will*, p. 167a, 21—26.

[51] *Will*, p. 152b, 6—7: *confestim*.

July 22—23: A riot, instigated by Kerullarios, breaks out in Constantinople.[52]

July 23: The Emperor sends a messenger after the legates.[53]

July 24: Another patriarchal Synod decrees a public condemnation of the Excommunication Bull.[54] Drafting of the *Sēmeiōma?*

July 25—26: The messenger receives the authentic copy of the Bull in the *civitas Russorum*, that is, Rusion.[55]

July 27—28 (not earlier than July 27 at night): the messenger returns to Constantinople with the *exemplar veracissimum* of the Bull.[56]

It appears from our timetable that the true copy of the Bull could not have reached the Emperor before July 28 or 29. The *Sēmeiōma* containing the correct translation of the Bull presents itself as the acts of the Synod which convened on July 24. If the date is meaningful, the »true copy« of the Bull could not have influenced the drawing up of the *Sēmeiōma*. We therefore have two choices: We must either agree that there is no proof, except for Humbert's word, that the Bull had ever been falsified by Kerullarios, or if we want to uphold the falsification theory, we must prove that the *Sēmeiōma* as a whole, including the story of the Synod of July 21, was drawn up several days after July 28.[57] I accept the first alternative. Kerullarios had no reason to falsify the text of the Bull: It was offensive enough to the Orthodox as it stood.

To say this is not to impute bad faith to Humbert. He wrote his *Commemoratio* away from Constantinople and had no means of knowing whether the Bull had really been falsified. Moreover, we do not know what kind of story the imperial messenger may have been commissioned to tell him. Nor do I want to make a sterling character out of Kerullarios. In summarizing the Bull in

[52] *Will*, p. 152b, 8—15. The Commemoratio says only *porro*. I date the riot as soon as possible after the legates' departure.

[53] *Will*, 152b, 15—16. The dating is conjectural. Again, I make the dispatch of the messenger occur as soon as the text of the *Commemoratio* allows me to do so.

[54] Cf. note 38 above.

[55] *Will*, p. 152b, 16—18. Dating based on the assumption that the messenger had left on July 23. His postulated potential speed being 100 kilometers a day, he could have reached Rusion on July 24 at night. But the legates, to whom we assigned the considerable speed of 50 kilometers a day, could not have arrived in Rusion before July 25 at night. Thus July 25 or 26 are the earliest possible dates for the messenger's overtaking the legates, if *civitas Russorum* is Rusion.

[56] Date of July 27 is based on the assumption that the meesenger's actual speed was 100 kilometers a day. If it was only 80 kilometers (cf. note 44 above), then the messenger could not have returned to the capital before the evening of July 28.

[57] Even if the dating of the *Sēmeiōma* on July 24 were disproved, no more than two or three days would conceivably remain for doctoring it up since, on the face of it, this document can under no circumstances be later than July 30, the last day of the week starting on July 24 (cf. ἐνεστώσης ἑβδομάδος in *Will*, p. 167a, 28).

the first part of the *Sēmeiōma* and in the letter to Peter of Antioch, he indulged in polemical exaggeration and some twists. By and large, however, he stopped short of outright misrepresentation.[58] When analyzed, the traces of his forgery postulated by Michel boil down to a distorted summary of the Roman position on the fascinating question of the bearded versus beardless priests.[59]

In any case, his distortions are not germane to the question of falsification, since no trace of the falsified text exists, and in the other part of the *Sēmeiōma* we read the correct translation of the Bull.

La communication fut suivie des remarques de Mme *H. Evert-Kappesova* et M. *H. Inalçik*.

*

[*Additional note* 1, cf. n. 38 above: Texts published or adduced by *R. J. H. Jenkins* and *C. Mango* in Dumbarton Oaks Papers, 15 (1961), 226, 232 and n. 20 imply that in 1054 the *ekthesis* of the Fifth Council was pronounced on Sunday, July 24, rather than 25, as I assumed in n. 38 above. This considerably weakens my interpretation of *Will*, p. 167a, 26—33 given in that note. *Will*, p. 167a, 29 καθ'ἥν must mean „during which <day>," the second anathema seems to have been planned for July 24, and the decision to pronounce it on that day may have been taken on July 21. Thus only the present ἐστί and the future ἀναγνωσθῆναι μέλλει (*Will*, 167a, 27 and 30—31) make me still reluctant to say with Grumel that the final Synod occurred between July 24 and 30.

Additional note 2, cf. n. 43 and 44 above: *J. W. Nesbitt*, Traditio, 19 (1963), 167—181, esp. p. 174 and n. 28, finds that speeds of crusading armies usually did not exceed 20—25 miles a day; individuals might cover 30—35 miles a day.]

[58] Thus he insinuated (by means of μᾶλλον δέ), but never asserted, that the legates had excommunicated the whole Orthodox Church. Cf. *Will*, pp. 157a, 23—24 and 187a, 1—2.

[59] *A. Michel*, Die Fälschung ... (as in note 5 above), pp. 294, 299, 308. From there, the way is long to the postulated, and never proved, falsification of the text. In general, Mechel's passionate arguments do not hold water, since he is not able to go any further than to show that the discursive parts of the *Sēmeiōma* and the letter to Peter of Antioch (which, by the way, paraphrases the *Sēmeiōma*, and not the Bull) display the usual barrister's tricks in giving exaggerated summaries of several of the Bull's points.

FREDDY THIRIET, Strasbourg

LES RELATIONS ENTRE LA CRÈTE ET LES ÉMIRATS TURCS D'ASIE MINEURE AU XIVe SIÈCLE (vers 1348—1360)

Entre les fleuves Méandre et Hermos et de Smyrne à Milet, la domination byzantine s'écroule dès les premières années du XIVe siècle. La principale cité littorale, Ephèse, le Théologo ou Altoluogo des documents italiens, tombe aux mains des Turcs en octobre 1304. Dès lors grandit, dans des circonstances encore mal définies, la puissance des Aydinoglu. D'abord vassaux des émirs de Germyân, ceux-ci constituent en quelque quinze années un domaine compris entre le Méandre, au Sud, et le Kaystre au Nord; en profondeur, le territoire contrôlé par les Aydinoglu s'étend depuis Tralles (Aydin) et Pyrgion (Birgi) jusqu'à la côte d'Ionie.[1] Dès le moment où les émirs, libérés de toute tutelle, disposent de l'Ionie littorale, ils créent une puissance navale avec laquelle doivent compter les chrétiens, byzantins ou occidentaux. Les plus touchés sont les Génois, installés à Phocée et à Chio[2], et les Vénitiens, dont les colonies égéennes sont en contact étroit avec les émirs d'Aydin.

Les relations entre les marchands italiens et les pays turcs d'Ionie sont assez bien connues, tant par les travaux de W. Heyd que par les indications du Florentin Pegolotti.[3] C'est que la côte d'Ionie, par les ports de la Nouvelle Phocée (au Nord de l'Hermos), de Smyrne, d'Ephèse, d'Ania et de Milet (Palatia), représente un intérêt économique considérable. Parmi les produits les plus recherchés par les commerçants d'Occident, citons l'alun[4],

[1] Etude toujours utile de *J. Karabacek*, Gigliato des jonischen Turkomanenfürsten Omar-beg, Numismatische Zeitschrift, Wien, II (1870), pp. 525—538, et l'ouvrage de *P. Lemerle*, L'Emirat d'Aydin, Byzance et l'Occident: recherches sur la Geste d'Umur-pacha, Paris, 1957, pp. 7—18.

[2] Les Byzantins réoccupèrent Chio de 1329 à 1346.

[3] *W. Heyd*, Histoire du commerce du Levant au Moyen-âge, 2 vol., Leipzig, 1923 (réimpression); Francesco Balducci Pegolotti, Pratica della Mercatura, ed. *A. Evans*, Cambridge-Mass., 1936, pp. 55—57.

[4] Pegolotti, op. cit., p, 369: "allume di Coltai (Kutahiah) fa iscala ad Altoluogo e alla Palattia in Turchia...".

le chanvre, les chevaux et aussi des céréales, lorsque la production des grains est insuffisante dans les territoires romaniotes dépendant de Gênes et de Venise. Enfin et peut-être surtout, les pays soumis aux émirs d'Aydin et à ceux de Saruhan[5] sont un centre actif de la traite et les marchés sont toujours bien approvisionnés en esclaves sans que, pour autant, le trafic de marchandise humaine y connaisse la même prospérité qu'aux bords de la Mer Noire, de Caffa à la Tana.[6]

Le trafic occidental dans l'Ionie turque est donc florissant et les guerres ne l'ont pas trop affecté. De tous les ports, le plus important est celui d'Ephèse ou Théologo, avec son avant-port de Scala Nova: neuf milles, soit à peu près 15 km, les séparent. Circonstance favorable, le même maître règne sur Ephèse pendant plus de trente ans: c'est Hizir, fils de Mehmed et frère aîné du fameux Umūr-beg, le *Morbassanus* des documents occidentaux si bien connu par les récents travaux d'Irène Mélikoff-Sayar et de Paul Lemerle.[7] Vers 1325, Hizir reçoit la région du Kaystre inférieur, avec Théologo et Scala Nova; il en reste le souverain jusqu'à sa mort, en 1360.[8] La figure d'Hizir n'est pas si mal dessinée: s'il n'a pas le même destin glorieux que son frère Umur le Ghâzi du *Destân*, il apparaît dans cette geste déjà comme un personnage pacifique et prudent.[9] Ce qui accentue ces traits, ce sont les indications puisées aux sources vénitiennes où Hizir, toujours nommé *dominus Altiloci et Palatie* ou, encore, *zalapi Hichirbassanus*[10], est le négociateur attaché aux intérêts économiques de ses Etats. Il ne est ainsi en 1331—32, en 1348—1350, en 1352—55 et en 1359—1360. Sans doute Hizir organise-t-il des razzias et des expéditions navales contre les territoires vénitiens de l'Egée, à Santorin, à Karpathos et même en Crète orientale; mais il le fait pour des nécessités commerciales et pour rendre plus accommodants les négociateurs vénéto-crétois.

*

Débouché principal de l'alun de Kutahiah, important marché d'esclaves et de chevaux, centre de production de céréales comme le blé, le millet, l'orge et le riz, l'Ionie des Turcs d'Aydin constituait un point d'attraction pour le commerce vénitien de Romanie. Môle de l'Empire, la Crète détenait ici le rôle principal: par sa relative proximité des ports de l'Emirat, la grande île assurait les meilleures possibilités pour les transports et les relais maritimes. C'est en Crète que s'entreposaient les produits d'Occident comme les draps, l'étain et l'ambre, en vue de leur réexportation vers l'Asie Mineure turque.[11] De même, les ports crétois recevaient de Théologo et de Palatia les esclaves, les chevaux, l'alun et les grains. Les relations entre la Crète et le littoral turc d'Ionie étaient d'autant plus actives qu'elles bénéficiaient des conditions géographiques et répondaient à des besoins économiques précis. Nous nous proposons de montrer l'importance de ces relations et les problèmes qu'elles posaient au milieu du XIVe siècle, particulièrement entre 1348 et 1360. Ces quelque douze ans sont, en effet, bien illustrés par les renseignements tirés du seul registre conservé des délibérations du Grand Conseil de Candie.[12]

A travers les délibérations des feudataires candiotes, on saisit tout de suite l'intérêt majeur que les Vénitiens établis en Crète, comme les Crétois d'origine portent au maintien de la paix avec les émirs. Tous risquent, en effet, d'être les victimes directes des représailles turques. Lorsque, de 1342 à 1348, l'effort chrétien voulu par le pape Clément VI se poursuit contre les Turcs d'Anatolie, ceux-ci réagissent par des entreprises de pillage contre les îles vénitiennes. Déjà, le 14 janvier 1341, le Grand Conseil de Venise délibère sur l'accroissement de la puissance navale turque dans la Mer Egée et sur la possibilité d'une attaque dirigée contre la Crète[13]: en raison du danger imminent, les conseillers décident de lever, sur les marchandises apportées en Crète par les marchands étrangers, une taxe douanière supplémentaire de 1% à l'entrée; si le produit de cette taxe est insuffisant, une taxe égale de 1% frappera les marchandises exportées de Crète. L'argent provenant de cet impôt nouveau servira à renforcer les défenses de la Crète, »occasione Turchorum«. On peut rapprocher cette inquiétude des lignes fort claires de l'historien grec Nicéphore Grégoras qui, précisément en cette année 1341, vante la puissance d'Umūr-beg et cite nommément les Crétois parmi les victimes des razzias.[14] Les preuves existent donc d'une offensive turque et, à coup sûr, à partir des ports d'Aydin contre la Crète.

[5] L'Etat de Saruhan s'ètendait surtout an Nord de l'Hermos.

[6] Sur le marché d'esclaves à la Tana, v. notre Romanie vénitienne au Moyen-âge: le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XII-XV[e] siècles), Paris, 1959, pp. 346—7, et les notes. De nombreux actes de *l'Archivio del Duca di Candia*, Série *Atti antichi*, concernent des ventes et des èchanges d'esclaves à Palatia et Théologo ; riche matériel aussi dans la Série *Notai di Candia*.

[7] *I. Mélikoff-Sayar*, Le Destân d'Umūr-Pacha, Paris, 1953; l'ouvrage déjà cité de P. Lemerle est un commentaire critique de ce texte turc, à la lumière des sources byzantines et occidentales.

[8] En 1348, Hizir devint, par la mort d'Umūr, émir de tout le pays d'Aydin.

[9] *P. Lemerle*, op. cit, pp. 28—33.

[10] *zalapi* est le titre turc *çelebi*.

[11] Cf. le rôle analogue de Négrepont dans la redistribution des marchandises: notre Romanie vénitienne, op. cit, pp, 337—341.

[12] Le registre se compose de 171 feuillets: les délibérations vont de mars 1344 à février 1363, Nous le citons sous le sigle A. D. C, M. C. Nous donnerons les règestes de ces délibérations dans le prochain volume des *Régestes des délibérations des assemblées vénitiennes* (1300—1381) que nous préparons.

[13] Arch. de Venise (A. S. V.), Magg. Consiglio, reg. Spiritus, f. 261. Il est dit entre autres : ...*imminet ad presens, specialiter propter Turcos, quorum potentia in mari multiplicata est, ita quod destruxerunt omnes insulas et loca Romanie...;* suivent les décisions énumérées ci-dessus.

[14] Grégoras, éd, de Bonn, II, p. 597: „De tous les émirs d'Asie, le plus puissant était Umūr... ; sa *thalassocratie* le rendit en peu de temps redoutable non

L'attaque de 1341 ne vient certainement pas d'Hizir mais de son glorieux frère Umūr, comme l'indique fort bien Nicéphore Grégoras. Il en est de même pour la razzia faite, en août 1345, contre Santorin: l'île est ravagée, une centaine d'habitants sont emmenés en esclavage, des monastères sont brûlés.[15] Deux ans plus tard, on enregistre le pillage minutieux de Cérigo, en mai 1347; au mois d'août, 56 Turcs demeurés dans l'île continuent leurs opérations, rançonnant habitants et caloyers des monastères.[16] Même si, comme il est probable, ces dévastations ne sont pas le fait d'Hizir, trop intéressé à la prospérité de Théologo, elles gênent beaucoup les relations commerciales entre la Crète et les ports d'Ionie. C'est pourquoi les feudataires candiotes cherchent à limiter leur participation à l'effort de guerre exigé par leur métropole, liée aux entreprises d'Union chrétienne sous l'égide du pape.[17] Ainsi, en septembre-octobre 1345, peu après le sac de Santorin, les feudataires protestent contre les lourdes exigences financières que leur impose le maintien de l'état de guerre contre les Turcs.[18] Ils en souffrent d'autant plus qu'il leur devient très difficile, malgré l'humeur débonnaire d'Hizir, de poursuivre leur trafic avec Théologo et d'y acheter les chevaux nécessaires aux garnisons de leurs *cavalleriae*. En 1346, les feudataires refusent leur concours à Humbert du Viennois et, le 3 mai 1346, ils font valoir leur extrême pauvreté pour refuser toute contribution supplémentaire à une action si contraire à leurs intérêts. Et leur neutralité s'affirme puisque, en 1347 comme en 1348, l'achat des chevaux *in partibus Turchie* a lieu dans les conditions normales.[19]

Pour les mêmes raisons, c'est avec joie qu'est saluée la promesse de paix qu'annonce l'ouverture de négociations avec Hizir, successeur d'Umūr après juin 1348: le projet de traité élaboré entre les membres de l'Union et l'émir fait une large part aux préoccupations des Vénéto-Crétois. Notons les points suivants: le projet insiste sur l'installation de consuls permanents à Théologo et à Palatia, sur le désarmement de la flotte de course turque, sur la répression impitoyable des actes de piraterie, sur la

seulement aux îles de la Mer Egée, mais encore aux Eubéens, aux Péloponnésiens, *aux Crétois* et aux Rhodiens . . . «, Aussi *P. Lemerle*, Emirat d'Aydin, op, cit, p. 142. et note 1, qu'il convient de rectifier: de fait, il y eut bien des expéditions d'Umūr contre la Crète elle-même.

[15] A. D. C. M. C., f. 6v⁰ (31 août 1345).

[16] ibid., f. 28 (20 août 1347).

[17] *V. J. Gay*, Clément VI et les affaires d'Orient (1342—1352), Paris, 1904, et *F. Thiriet*, Sui dissidi sorti tra il Comune di Venezia e i suoi feudatari di Creta nel Trecento, Arch. stor. ital. 114 (1956), pp. 705—707.

[18] A. D. C. M. C., ff. 9—9v°, et l'art. cité ci-dessus.

[19] ibid, f. 15 (3 mai 1346: les feudataires invoquent leur *egestas et paupertas*); pour les ordres d'achat des chevaux, ibid, passim, et A. D. C., reg. *cavalli*: le Conseil donne 1000 hyperpères par an pour les achats de chevaux turcs, 2000 pour les achats de chevaux en Occident.

restitution des esclaves fugitifs de part et d'autre ou, du moins, sur le principe d'une rétribution de 15 ducats par esclave non restitué.[20] Mais ce projet d'accord, si précis, n'eut pas de suite: en 1350, les hostilités reprirent, d'ailleurs languissantes: les feudataires candiotes firent aussitôt valoir leur scepticisme. Priés de participer à la défense de Smyrne, ils protestent dans leur délibération du 18 janvier 1350: très touchés par les hostilités précédentes, par les ravages causés par la Peste Noire qui a fait des coupes sombres dans les rangs de leurs parèques, désireux de se procurer une main-d'oeuvre indispensable aux travaux de leurs concessions foncières, les feudataires souhaitent la paix avec les Turcs d'Anatolie, dont les ports et les marchés offrent des hommes à vendre.[21]

Pourtant, le 3 février 1350, les feudataires consentent à envoyer un petit bateau à Smyrne.[22] La riposte d'Hizir paraît immédiate: la Crète orientale est menacée d'invasion dès le mois d'avril, et le Grand Conseil prend les mesures nécessaires à la défense du district de Sitia.[23] Les documents révèlent qu'il y eut deux vagues successives d'invasion: un premier débarquement, en mai 1350, amena environ 200 Turcs qui se répandirent dans les montagnes escarpées de Sitia et ravagèrent les récoltes; le second débarquement se produisit à la fin de juin. En effet, le 28 juin 1350, les feudataires examinent les moyens nécessaires pour intercepter les 26 navires turcs qui cinglent de Théologo vers Sitia, amenant des renforts aux Turcs qui s'y trouvent déjà.[24] Cette fois, il semble que l'alerte ait tourné court puisque, dès septembre, la démobilisation des cavaliers envoyés en renfort à Sitia est décidée.[25] Mais, pendant deux ans encore, les relations restent très froides avec Hizir. La guerre qui oppose alors Gênes et Venise donne à l'émir d'Aydin de larges possibilités de manoeuvre, chacune des deux cités cherchant son appui. Les Génois sont d'abord les plus favorisés: en 1351, Hizir leur accorde des garanties pour leur trafic à Théologo et à Scala Nova; il est évident que les Génois, installés à Chio, avaient le plus grand intérêt à s'entendre avec l'émir voisin.[26] Toutefois, Hizir ne désirait nullement limiter le trafic et diminuer ses ressources; dès la fin de 1351, il offrit aux Vénitiens de reprendre des relations aussi naturelles que fructueuses. Des négociations ardues commencèrent: la paix devait en sortir.

[20] Diplomatarium veneto-levantinum, I, pp. 313—317. *P. Lemerle*, Emirat d'Aydin, op. cit, pp. 229—231.

[21] A. D. C. M. C., f. 39v⁰.

[22] ibid ff. 40—40v⁰.

[23] A. D. C. M. C., ff. 43v⁰—44 (13 et 19 avril 1350).

[24] ibid, f. 47v⁰ (28 juin 1350), et notre art. Sui dissidi sorti. ,, cit. , pp. 705—706.

[25] A. D. C. M. C., f. 51v⁰ (26 septembre 1350: les cavaliers envoyés *in partibus Sythie et Ierapetre* ne servent plus à rien; comme leurs soldes coûtent cher aux finances locales, il convient de les renvoyer chez eux).

[26] *P. Lemerle*, Emirat d'Aydin, pp. 233—234.

Le rôle des autorités du *Regimen* crétois est très grand au cours de ces négociations, nous le constatons à la lecture des actes du Grand Conseil candiote. Aux prises avec Gênes, la métropole laisse aux Vénéto-Crétois le souci des négociations avec Hizir: il leur appartient d'établir la liste précise des garanties à obtenir de l'émir. Ainsi Venise reconnaît la priorité des intérêts crétois dans ces négociations. Une délibération du Grand Conseil candiote, en date du 15 août 1352, montre toute la part prise par les négociateurs crétois[27]: à la suite des conversations commencées en février, Hizir a fait savoir qu'il était prêt à faire la paix avec les Vénitiens; les sages du Conseil ont étudié les termes de ses lettres au *Regimen* et ils prient les feudataires de préciser leurs intentions. Après une brève discussion, les exigences suivantes sont formulées, comme un minimum indispensable à l'établissement d'une paix durable et profitable: la piraterie doit cesser, Hizir ne peut continuer à favoriser les Génois comme il le fait, au grand préjudice des marchands crétois *(fideles nostri Crete)* qui ne trouvent plus aucune sécurité à trafiquer dans les terres de l'émir; en outre, les feudataires siégeant au Grand Conseil expriment le voeu que soient reprises toutes les clauses contenues dans le projet mis au point en 1348. Finalement on décide d'envoyer un ambassadeur auprès d'Hizir, mais l'ambassadeur devra d'abord s'informer auprès des Vénéto-Crétois résidant encore à Théologo des conditions qui leur sont faites; en outre, le *Regimen* fera rédiger une lettre amicale à l'adresse d'Hizir.

Ainsi commencées en pleine guerre vénéto-génoise, les négociations se prolongent. Selon la décision prise le 15 août 1352, Francesco da Fermo est envoyé à Théologo et Aydin pour y poursuivre les négociations et, plus encore, pour y faire d'importants achats de grains; il reste près de deux ans en Turquie comme l'établissent nos documents. De fait, désigné en janvier, da Fermo ne reçoit ses instructions ou *commissio* que le 5 avril 1353: il lui faut, entre autres, obtenir d'Hizir la possibilité pour les Vénitiens de nuire aux Génois, même dans les ports de l'émir, ce qui, pour ce dernier, signifie renoncer à sa neutralité. Cette exigence, à vrai dire étonnante, fut repoussée, comme le prouvent maintes allusions des documents.[28] Aussi la paix tarda-t-elle: sans doute la paix vénéto-génoise apparaissait indispensable à l'émir pour rétablir de bonnes relations avec les Vénitiens. Pourtant la mission de Francesco da Fermo n'échoua pas entièrement: il réussit à acheter 53.000 mesures de blé (et orge) turc et à les faire expédier sur Candie, où

[27] A. D. C. M.C., f. 70: ... *zalapi, domissnus Altiloci, scripsit nobis litteras pe quas ipse requirit quod mittatur ad eum nuncium pro pace tractanda, offerens se facturum quicquid dominationi placuerit; et inspectis litteris missis dominio per quemdam suum fidelem morantem in Palatia, per quas ipse sapienter et plane informavit dominationem super promissis...*

[28] Hizir, furieux, fit saisir deux bateaux appartenant à des Crétois et il se refusa à les rendre: A. D. C. M. C., f. 83 (9 avril 1355).

les besoins étaient grands.[29] Au cours de ses vingt-deux mois de séjour en Turquie, da Fermo put étudier tout à loisir les possibilités d'accord et sonder tant les intentions d'Hizir que celles de ses compatriotes installés sur place. Au demeurant la réussite de la partie commerciale de sa mission prouve à quel point les relations avec l'Ionie turque étaient indispensables aux gens de Crète.

La fin de la guerre génoise, en enlevant à Hizir une excellente occasion de manoeuvre et de chantage, facilita l'entente. En février 1356, les feudataires du Grand Conseil confièrent au Candiote Giuliano Zeno, l'un des leurs, une nouvelle mission à Théologo[30]: cette fois, les Vénéto-Candiotes perdaient manifestement patience, le retour de la paix maritime leur permettant de parler haut. Hizir était prié de restituer un *grippo* (caïque) appartenant au Crétois Léon Marmara et retenu à Palatia; la restitution devait s'accompagner d'une équitable compensation pour les marchandises saisies par les Turcs à bord du navire. En outre, l'émir devait mettre fin à la frappe, par ses ateliers monétaires, de pièces imitant les ducats vénitiens. Giuliano Zeno n'obtint pas un succès rapide et les pourparlers traînèrent. Il ne fallut pas moins que l'énergique menace de suspendre toute relation avec les ports de l'Emirat pour faire fléchir Hizir: c'est le 13 mars 1358 que le Grand Conseil candiote prend cette décision[31]; le 28 mai, la paix est en vue, l'émir acceptant de rendre onze prisonniers *(omaloti)* qu'il convient avoir retenus dans ses geôles, et de verser une indemnité de 800 ducats pour les marchandises dérobées à bord du *grippo* de Léon Marmara.[32]

Les progrès s'affirment: en septembre 1358, la paix est conclue avec l'envoyé turc à Candie; ses clauses sont ratifiées à l'unanimité des conseillers candiotes.[33] Outre les conditions très favorables consenties aux marchands crétois dans les ports de l'Ionie, l'émir prenait l'engagement de punir sévèrement les pirates et les trafiquants d'esclaves et il consentait volontiers à l'installation d'un consul vénitien à Théologo; de plus, il était précisé que la paix couvrait non seulement la Crète, mais encore les îles de Karpathos, de Santorin et d'Amorgos. Le 21 septembre 1358, le duc de Crète Piero Badoer jura solennellement le *concordium pacis.*[34] Malgré un désaccord sur les conditions de vente de l'alun et sur le chiffre

[29] V. nos Régestes des délibérations du Sénat concernant la Romanie, Paris-La Haye, 1958, t. I n⁰ 281 (22 décembre 1355).

[30] A. D. C. M. C., f. 88 (4 fèvrier 1356), f. 89 (21 fevrier) et f. 89v⁰ (17 avril 1356: élection de Giuliano Zeno).

[31] A. D. C. M. C., f. 108v⁰: tout commerce était interdit avec les *loca subjecta admirato Palatie,* sous peine d'une amende de 100 hyperpères pour le patron de navire et 50 pour les marins contrevenants; bien entendu, les marchandises transportées étaient saisies au profit de l'Etat.

[32] ibid, f. 113. Le *grippo* est une sorte de caîque

[33] ibid, ff. 115—115v⁰ (18 et 21 septembre 1358).

[34] ibid, f. 115v⁰.

des prisonniers à rendre, 11 seulement d'après l'émir, 35 d'après les Vénitiens, la paix s'établit.[35] En effet, l'installation d'un consul vénétien à Théologo se fait sans encombre.[36] C'est au *Regimen* de Crète qu'appartient le choix du consul sur présentation des membres du Grand Conseil candiote: le 24 août 1358, Giovanni Moro est désigné. Sa *commissio* prévoit qu'il restera un an à Théologo, avec un traitement de 100 ducats; il disposera de deux domestiques, d'un secrétaire et il entretiendra à ses frais, pour les besoins de sa charge, deux chevaux.[37] La mission de Moro n'est pas de tout repos: il lui faut enquêter sur les enlèvements de sujets vénitiens: ainsi, le 9 février 1359, une Crétoise capturée à Mirabello et réduite en esclavage succombe aux mauvais traitements de son maître turc. Le Grand Conseil de Candie prie Giovanni Moro de protester et de menacer l'émir de représailles s'il n'accorde pas une indemnité.[38] Et il existe bien d'autres sujets de mécontentement et d'inquiétude.

Mais ce sont là faits divers: nous pouvons bien les définir ainsi puisque les relations paraissent reprendre dans de bonnes conditions après l'accord de 1358. L'application de celui-ci se fait sans difficulté: au consul Giovanni Moro succède, par une décision du Grand Conseil candiote approuvée par le *Regimen*, le consul Niccolò Morosini.[39] Les 800 ducats d'indemnité promis par l'émir sont régulièrement payés.[40] Signe évident d'entente: l'importation des chevaux *de partibus Turchie* reprend sans entrave, le *Regimen* attribuant toujours une somme de 1000 hyperpères par an pour cela; les feudataires crétois trouvent à Théologo et à Palatia des esclaves pour travailler leurs terres, quelque peu désertées par les parèques. Et Théologo reprend son rôle de grand marché de l'alun signalé par Pegolotti pour le début du XIVe siècle.

Est-ce à dire que tout sujet d'inquiétude ait disparu? Certainement pas: après la mort de l'émir Hizir, en 1360, la situation des Vénitiens en Ionie connaît certains jours difficiles que nous n'évoquerons pas ici. Pour Venise et, naturellement, pour les Candiotes subsistent toujours deux sujets irritants et qui nuisent aux relations économiques: la piraterie et la frappe de faux-ducats. Endémique, la guerre de course ne va pas sans enlèvement ni pillage de biens et de personnes, d'où des protestations et des récriminations dont nous trouvons les traces dans les délibérations du

[35] ibid, f. 117 (21 novembre 1358).
[36] Nos Régestes, op. cit, n° 330 (14 juin 1358).
[37] A. D. C. M. C., f. 114 (24 août 1358).
[38] ibid., f. 122 (9 février 1359).
[39] A. D. C. M. C., f. 127 (18 août 1359): la durée de la charge est alors portée à deux ans. C'est Giovanni Mudazzo qui remplaça Niccolò de Morosini, de 1361 à 1363: A. D. C. M. C., f. 164 (Giovanni Mudazzo est chargé de protester auprès de l'émir de Théologo, 22 juillet 1362).
[40] ibid., f. 138 (26 mai 1360: le paiement des 800 ducats s'achève).

Sénat vénitien.[41] Quant à la frappe des faux ducats (comme aussi des faux florins), les ateliers de l'émir la poursuivent sans vergogne, lèsant ainsi gravement les intérêts vénitiens.[42] Les consuls vénitiens ne peuvent que transmettre les protestations de la Seigneurie: elles demeurent sans grand effet. Quand les émirs vont un peu loin, refusant de restituer les biens volés ou forçant les marchands vénitiens à payer des taxes inaccoutumées, Venise menace d'interrompre tout trafic avec les ports de l'Ionie turque. C'est la parade habituelle et la tactique est bonne, puisque les émirs reculent aussitôt. En fait, la Seigneurie et ses fidèles sujets de Crète trouvaient à Théologio et à Palatia d'excellentes occasions de trafic et de gains; comme l'activité de tous ces marchands enrichissait l'émir, ce dernier ne pouvait qu'en souhaiter le maintien et le développement. Le mutuel avantage fit que les relations, souvent perturbées, se maintinrent.[43]

La communication fut suivie des remarques de Mmes *H. Glykatzi-Ahrweiler*, *S. Antoniadis*, M. M. *P. Lemerle*, *H. Inalcik*.

[41] V. nos Régestes du Sénat, op cit, index s. v. Théologo, Palatia.
[42] Nos Régestes, n° 451, 462, 481, 501.
[43] Nos Régestes, t. II, n° 1076 (17 octobre 1402: mandat au duc de Crete de conclure la paix avec l'émir installé par Timur, parce que la tranquillité dans ces régions est indispensable au salut de la Crète).

NIKOLAJ TODOROV, Sofia

SUR CERTAINS ASPECTS DES VILLES BALKANIQUES AU COURS DES XVe—XVIe SIÈCLES

L'une des questions essentielles du régime féodal aux Balkans au cours des XVe—XVIe siècles — le problème des villes — peut trouver une solution satisfaisante lorsqu'on l'envisage à la lumière du processus du développement de la ville dans les derniers temps de l'Empire Byzantin, et vice versa, certains aspects du développement de la ville dans l'Empire Ottoman peuvent valablement contribuer à l'élucidation de certaines questions restées obscures et se rapportant à la vie urbaine dans les Balkans de la période antécédente.

En effet, l'invasion turque provoque des modifications essentielles dans la composition éthnique et l'importance des villes balkaniques. Un certain nombre de villes perdirent totalement leur importance en tant que cités du type urbain ou comme forteresses, étant donné que leur rôle stratégique était devenu inexistant et que les principales artères de communications du pays avaient été modifiées. Toutefois les époques successives de la conquête des différentes parties de la Péninsule balkanique et les diverses conditions au milieu desquelles elle intervint, permirent à ce que l'inévitable régression lors de l'invasion soit relativement plus vite endurée.

Toutefois dans l'historiographie, et notamment dans l'historiographie bulgare, s'est imposé le point de vue que l'élément fougueux et dévastateur de l'invasion turque transforma en désert pour une période prolongée beaucoup de régions de la Péninsule balkanique, tandis que la population locale, poursuivie par l'envahisseur, exterminée et détournée en esclavage, se raréfia à tel point que presque toutes les villes et plaines fertiles furent peuplées par de Turcs.[1] Cette conception absolutiste de déductions vraies — tant sur le caractère destructif de l'invasion turque que

---

[1] Cette conception continue de prédominer, jusqu'à ces temps derniers, dans l'historiographie bulgare. Nous nous bornerons à ne citer que l'oeuvre sur l' „Histoire de la Bulgarie", ouvrage de généralisation, édité par l'Académie des sciences de Bulgarie. I-ère édition 1954, seconde édition 1961.

de la colonisation turque et de l'exode de la population locale — au demeurant, se couvre par les points de vue que l'on rencontre dans l'historiographie turque que le développement économique au cours des XVe—XVIe siècles de la Péninsule balkanique était dû aux conséquences provenant de l'établissement de la domination turque dans les Balkans. Ces derniers temps, l'historien bien connu O. L. Barkan se mit de nouveau à examiner les villes balkaniques au cours des XVIe et XVIIe siècles presque comme un phénomène nouveau — résultat du peuplement et de la colonisation systématiques de population turque, effectués de par la volonté des Sultans. »De la sorte et à l'encontre d'un très grand nombre de villes de l'Europe Occidentale, écrit Barkan, il ne s'agit généralement pas (dans l'Empire Ottoman — N. T.) de *formations spontanées* (de villes — idem), mais de produits de la volonté des Empereurs qui, disposant de toutes les ressources de l'Empire, faisaient construire de toutes pièces, avec les trésors qu'ils avaient accumulés, toutes les installations dont une ville pouvait avoir besoin.«[2] Ceci permet à Barkan d'avancer au sujet des villes balkaniques existantes qu'elles avaient été pour ainsi dire recréées et de parler de »leurs traits originaux de villes turques de l'époque ottomane«.[3] De cette façon l'accroissement de la population musulmane dans la Péninsule balkanique et plus spécialement dans les villes est lié à leur turcisation entière, à leur transformation uniquement en appui de la nationalité dominatrice, tout en rompant presqu'entièrement la continuité dans le développement de la vie urbaine des siècles passés. L'invasion turque est décrite comme un événement qui marque le terme d'une civilisation, à laquelle se substitue entièrement une autre — une civilisation turque, dont le résultat sont notamment ces villes.

La raison pour retenir aussi longtemps de conceptions pareilles a été le manque de sources. Les renseignements des rares voyageurs sont non seulement exigus, mais très fréquemment ces mêmes voyageurs, se heurtant à des villes d'un type qui n'est pas caractéristique pour l'Occident, et surtout dans la partie centrale et orientale des Balkans, les déterminent comme non-chrétiennes — musulmanes et d'une manière générale ne prennent pas en considération la présence d'agglomérations du type urbain.[4] Les renseignements publiés à l'avance par les archives turques de Constantinople ont démontré que dans les régistres de cette époque il faudra chercher les données générales, qui permettraient de trouver

[2] *Ö. L. Barkan*, Quelques observations sur l'organisation économique et sociale des villes ottomanes des XVIe et XVIIe siècles, Recueils de la Société Jean Bodin, t. VII, Bruxelles, 1955, p. 291.

[3] *Barkan*, op. cit. p. 290—293.

[4] *P. Matković*, Putovanja po Balkanskom poluotoku XVI vjeka, Rad Jugoslovenske Akademije znanosti i umjetnosti, LXII, 1882, p. 53; LXXI, 1884, p. 31; CXXIX, 1896, p. 9; etc.

une solution à ce problème également. Les données déjà communiquées par les historiens turcs O. L. Barkan, M. T. Gökbilgîn, H. Inalcik, ainsi que par certains d'autres historiens en Yougoslavie et en Bulgarie et les données des régistres, conservés dans la section orientale de la Bibliothèque nationale à Sofia, permettent qu'on aboutisse à certaines conclusions déterminées.[5]

A la fin du XVe et au début du XVIe siècles, dans les parties méridionales et orientales de la Péninsule balkanique, nous rencontrons des mentions sur 124 villes dans les sources turques.[6] Evidemment le chiffre indiqué ne saurait refléter le nombre exact des villes de l'époque. Les renseignements en question sont puisés dans les différents registres qui ne fournissent pas des données exhaustives pour toutes les agglomérations indiquées comme villes dans d'autres sources. Mais pour nous ce chiffre aussi est d'une grande importance, parce qu'il démontre d'une manière convaincante la considérable extension des cités urbaines dans la Péninsule balkanique. Dans les sandjaks: de *Pacha* (comprenant le territoire allant d'Andrinople à la chaîne de montagne ouest-macédonienne) il y avait 34 villes; de *Visa* (Thrace Orientale) — 9 villes; de *Silistra* (de la montagne Sakar aux embouchures du Danube) — 9 villes; de *Nicopolis* (englobant presque toute la Bulgarie du Nord) — 11 villes; de *Vidine* — 3 villes; de *Kustendil* — 9 villes; de *Sofia* — 7 villes; de *Tchirmène* — 7 villes; d'*Agriboz* (l'île Eubée et une partie d'Attique — 9 villes; *Trikala* — 8 villes; *Morea* (Péloponnèse) — 8 villes.

Lors de la détermination des villes nous nous référons à la catégorisation adoptée par l'administrations turque, laquelle, sans aucun doute, se basait sur des critères hérités de l'époque byzantine: *»sehr«* — *»ville«*, ce qui correspond à la » πόλις « et *»kasaba«* — » κωμόπολις« et dont la différence entre elles est plutôt seulement d'ordre quantitatif. Pour *forteresse* il y avait une appellation à part,

[5] *Ö. L. Barkan*, Osmanlı Imparatorluğunda bir iskân ve kolonizasyon metodu olarak sürgünler, Istanbul Üniversitesi Iktisat Fakültesi mecmuasi, c. 11, 1949—1950; c. 13, 1951—1952; c. 15, 1953—1954; *M. T. Gökbilgîn*, Kanuni Sultan Süleyman Devri başlarinda Rumeli eyaleti, livalari, şehir ve kasabalari, „Belleten", c. XX, 78, 1956; *H. Inalcik*, Hicri 835. Tarihî Sûret-i Defter-i sancak Arvanid, Ankara, 1953, M. Соколоски. Пет закони за пазарните такси и ушурот от времето на Сулејман Величествени, „Гласник на Инст. за нац. историја, г. Скопије, г. II, бр. 1; *Същият*, Градот Велес во периодот од около 1460—1544 година, „Гласник на Инст. за нац. историја, г. III, 1959, бр.2; *Р. Стойков*, Нови сведения за миналото на българските селища през XV-XVI в., „Исторически преглед", г. XV, 1959, кн. 6; *Н. Тодоров*, За демографското състояние на Бакланския полуостров през XV-XVII в., „Годишник на Софийския университет", Философско-исторически факултет, т. III, 2, 1959.

[6] Celles-ci et les autres données et tables qu'on rencontre dans l'exposé ultérieur sons généralisées de la littérature citée au point 5 et des registres de la Section orientale près de la Bibliothèque nationale à Sofia avec cote Nikopol, Timari, XVe siècle; OAK 214/5, le Registre sur le djizié de la Péninsule balkanique de la fin du XVe siècle; Serrès I, Direction départementale, Population XVIe siècle, etc.

»*kale*« — gr. »κάστρον«, par laquelle on dénommait aussi bien la fortification urbaine (la citadelle) que la ville fortifiée elle-même.[7]

Nous connaissons le nombre des feux de 60 des agglomérations citées ci-dessus, qui se répartissent de la façon suivante:[8]

Des feux jusqu'à	100	300	500	1000	au-dessus de 1000	Au total
Nombre des villes	7	15	14	18	6	60

Il y a uniquement 7 agglomérations qui possédaient jusqu'à 100 feux, c'est-à-dire une population composée de quelques centaines de personnes. Plus de deux tiers en possédaient au-dessus de 300, c'est-à-dire dans tous les cas plus de 2000 personnes — volume correspondant en tout à une ville médiévale. En tenant compte de la population exempte d'impôts, composée de la garnison et de l'administration, le nombre de la population, même en présence des moindres unités, s'avérera plus considérable.

Il s'agit de quelques dizaines de villes qui ne représentaient pas uniquement des forteresses et des unités administratives, mais également des centres de consommation considérables et, naturellement, des centres d'activité artisanale et commerciale. La population imposable, concentrée dans des villes, s'élevait à non-moins de 8% de toute la population imposable (environ 50—60000 feux urbains d'un total de 600 000 feux dans les limites du territoire indiqué). Cette économie urbaine relativement développée permettait que l'on reçoive et réalise en espèces la grande partie des rentrées du fisc ainsi que des titulaires de timars, ziamets et hass, au cours des XVe—XVIe siècle. Le développement des villes dans les Balkans ne permettait pas que la contradiction propre à l'Occident à l'époque du haut féodalisme entre le caractère naturel de l'économie et les possibilités restreintes des féodaux et des paysans de réaliser les surplus de la rente féodale et du produit du marché,

[7] La preuve, ne fut-ce qu'indirecte, que la catégorisation des localités et agglomérations, adopptée par l'administration ottomane a été héritée du temps byzantin et de la période d'existence libre des Etats balkaniques, est l'absence de tout critère dans la législation ottomane en vue de la délimitation de ville et village. Aussi incomplets que soient les fondements juridiques, utilisés par l'Etat lorsqu'il veut proclamer une agglomération donnée ville et non pas village, dans les monuments législatifs des autres pays on trouve, quand même, nombre de raisons de caractère administratif, politique ou autre, qui avaient été prises en considération lorsqu'on déterminait ville une localité donnée. Dans les législations de Mehmet et de Soliman, très circonstancielles sur tous les autres problèmes essentiels, on ne trouve presque pas de données permettant de caractériser la ville. Il n'y a que le statut du commerce qui a été réglementé.

[8] Section orientale de la Bibliothèque Nationale à Sofia, cote 214/5, f. 3e, 5b, 9e, 11a, 12a, 14b, 34e, 35b, 46a, 54a, 58a.

se transforme à cette époque en contradiction essentielle de la société ottomane. Et même davantage, l'existence d'énormes centres de consommation, tels que Constantinople, avec une population de quelques centaines de milliers et la dizaine de grandes villes, telles Andrinople, Thessalonique, Serrès, Sarajevo, Athènes, Nicopolis, Silistra et autres, créaient de telles possibilités de réalisation des surplus, qui en présence du degré de développement de la production de marchandises dans l'Empire Ottoman à cette époque ne pouvaient être satisfaites au moyen du marché libre et il s'avéra nécessaire que l'Etat ait recours à l'achat monopolisé ou forcé d'un grand nombre de produits de l'économie agricole et de l'artisanat.

L'analyse des revenus d'une dizaine de villes, pour lesquelles nous possédons des données remontant encore au troisième quart du XVe siècle, accuse que les redevances qui formaient les *hass*, *ziamets* et *timars* urbains, étaient composées, en effet, d'une dîme en nature ou en espèces de 30 à 50% des différentes cultures agricoles, mais que l'élevage y était également compris, ce que nous ne pouvons pas considérer comme non caractéristique pour la vie citadine du Moyen âge. Le reste était formé par les différentes taxes et impositions frappant le commerce intérieur de 10 à 40% et les impositions sur les vignobles, qui doivent être considérés comme un revenu complémentaire des producteurs ordinaires, citadins par excellence. De plus, il est un phénomème très typique que les perceptions urbaines données à ferme à des concessionnaires, étaient traduites exclusivement par des impositions sur la production artisanale et le commerce.

L'importance de ces données est d'autant plus grande que la plupart de celles-ci se rapportent à de petites agglomérations et avec cela éloignées de la mer et disposées à l'intérieur de la Macédoine. De plus, les données se rapportent uniquement à ceux des revenus de la ville qui étaient assignés par l'Etat comme rente des représentants de la classe féodale ottomane. Les impositions sur le commerce et la taxe de marché — *badž*, n'étaient cédées au féodal qu'en de rares exceptions, tandis que dans chaque ville il y avait quelques marchés, dont le *badž* était perçu par l'Etat. Avec cela, si nous leur ajoutions les autres rentrées que le trésor récupérait et, en premier lieu, l'impôt général — *djizie*, qui remontait à quelques dizaines, voire à 200 aktchés par feux, les différentes taxes et impôts sur le revenu de la production artisanale, etc., nous aurons un tableau des rapports valeurs-argent et de commerce d'une intense circulation monétaire, au sein de la population urbaine dans sa vie quotidienne. Le tableau en question ne cadre pas avec les opinions émises sur l'agrarisation presque complète des villes balkaniques ou de leur déclin dans l'Empire Ottoman au cours de XVe siècle. Il est hors de doute, que ce qui a été souligné vaut pour un plus haut degré pour des agglomérations urbaines telles que Andrinople et Thessalonique avec plus de 4,000 feux,

ou comme Athènes, Nicopolis, Silistra, Skoplje, Enidže-Vardar, Serrès avec plus de 1,000 feux.

Le problème du rapport entre la population imposable urbaine et rurale revêt un intérêt important. L'établissement de ce même rapport pourrait nous donner certains points de repère lors de l'élucidation de la question de la place que la ville occupe dans la structure économique des Balkans vers la fin du XVe et le début du XVIe siècles.

Nous disposons de renseignements presque complets sur trois sandjaks — ceux de Pacha, de Trikala et de Nicopolis, qui comprennent la plus grande partie de la superficie, objet de notre analyse.

Sandjaks	f e u x			non-musulmans			musulmans		
	Total	urbains	%	Total	urbains	%	Total	urbains	%
Pacha	253194	21999	8,7	186510	12048	6,5	66684	10070	15,0
Trikala	70405	3912	5,5	58058	2705	4,7	12347	1207	10,2
Nicopolis	41219	3287	8,0	32097	2369	7,5	9122	918	10,0

Trois moments méritent l'attention dans ce tableau:

1) Dans la réduction du chiffre de la population urbaine, le rapport entre les feux urbains et la totalité des foyers, dans les trois sandjaks, correspond à celui établi pour cette partie de la Péninsule balkanique.

2) Dans les régions méridionales, ce pourcentage est plus favorable d'au moins une unité pour les villes, en comparaison avec la Bulgarie du Nord. Cette différence apparaît encore davantage lorsque nous évaluons la densité relative de la population urbaine dans les sandjaks susmentionnés. Alors que dans le sandjak de Pacha elle est de 3,8 feux au km², pour le sandjak de Nicopolis elle n'est que de 1,1.

3) D'autre part, on ne peut ne pas remarquer le pourcentage plus élevé de la population imposable musulmane urbaine, par rapport à la population non-musulmane. La différence est trop caractéristique pour être fortuite. Ceci ne milite nullement en faveur d'une prédominance de population musulmane dans les villes. En chiffres absolus, dans les trois sandjaks, où la concentration des musulmans a été la plus forte, la population non-musulmane accusait respectivement 74, 82.5 et 78% contre 26, 17.5 et 24% au total, tandis que pour les villes cette même proportion était respectivement: 54.5 — pour les non-musulmans et 45.5 — pour les musulmans dans le sandjak Pacha; 69 et 31 — pour Trikala; 72.1 et 28% — pour Nicopolis.

Quoique les données en question ne sauraient être exhaustives, elles témoignent de façon non équivoque d'une telle existence d'agglomérations urbaines au cours des XVe—XVIe siècles, qui ne peut être expliquée que par une tradition plusieurs fois séculaire et par la continuité de la vie citadine dans les Balkans, par le maintien des lignes fondamentales des conditions, ayant permis le développement d'un puissant réseau urbain revêtant une énorme influence sur toute la vie sociale et économique, en face de toutes les vicissitudes du destin historique. Malgré tout, on n'a pas une substitution entière par une autre — une civilisation turque, dont le résultat sont notamment ces villes.

La ville possède une physionomie propre et des particularités urbanistiques qui subsistent même lorsqu'on procède à un changement plus ou moins grand de la population. Cependant l'affirmation de la transformation des villes balkaniques en villes turques surtout dans les parties mentionnées de la Péninsule balkanique, malgré la colonisation considérable, n'est pas non plus corroborée par les données des sources historiques. Dans les 60 villes sus-mentionnées, la population imposable accuse plus de 20 500 feux de non-musulmans en face d'environ 13 000 musulmans, c'est-à-dire la population imposable urbaine non-musulmane a été considérablement plus nombreuse que la population musulmane. On y englobe également la ville d'Andrinople qui, à elle seule, a eu 3 162 feux musulmans et Enidže Vardar, Enidže Karasu et Enişehir (Larisse) qui ensemble avaient 2 100 feux musulmans. Ces quelques villes retenaient environ 40% de la population musulmane de cette partie de la Péninsule. Les musulmans prédominaient plus ou moins encore à Serrès, Bitolja, Skoplje, Sofia, Gjumurdjina, Nich. Dans les autres 50 villes la population non-musulmane au début du XVIe siècle dépassait la population musulmane, malgré les lourdes pertes au cours de l'invasion turque et l'expulsion forcée de la population urbaine non-musulmane des Balkans en Asie Mineure. Naturellement il faudrait y mentionner également les 40—50 000 de *sipahis* et près des 30 000 *yourouks* et 12 000 *musselems* pour toute la Péninsule balkanique ayant trait à l'organisation militaire, la plupart d'entre eux n'habitant pas les villes.

De plus, il n'est que grand temps que la population musulmane elle-même ne soit pas examinée uniquement comme le résultat de la colonisation turque. La colonisation turque, comme l'attestent des données de date récente, n'a nullement revêtu cette envergure et étendue, que l'on admet lorsqu'on juge d'elle d'après le nombre de la population musulmane au cours du XIXe siècle. De pair avec les islamisations forcées et cela sur une grande échelle, non moins funestes de par leurs conséquences furent les conversions isolées à l'islamisme, qui amenèrent la disparition de toute conscience nationale dès la première génération. Des données puisées dans un registre remontant à 1492, se trouvant à Sofia, on voit que pour une année seulement, des dizaines de familles es convertirent à l'islamisme dans les différentes parties de la Péninsule balkanique. Très vraisemblablement ce phénomène présentait un caractère encore plus massif à l'époque de la conquête turque et

immédiatement après, lorsque beaucoup de représentants de la classe dominante cherchaient de cette façon à sauver leur vie, conserver leurs privilèges et se créer une position nouvelle et favorable.

A partir de données puisées dans les registres turcs de Sofia pour environ 40 villes au cours du XVII[e] siècle, qui se rapportent principalement à la population non-musulmane, il appert que pour un siècle, un siècle et demi, le nombre des feux non-musulmans s'est accru de ¼ à ½ par rapport à leur composition.[9]

De pair avec l'accroissement naturel, cette augmentation était dûe à l'afflux et à l'établissement dans les villes de population paysanne. Sous ce rapport il faut résolument repousser les conceptions sur l'existence d'un attachement à la glèbe de la population rurale dans l'Empire Ottoman. En effet, il existe nombre de décisions juridiques qui attestent que par le truchement du cadi les paysans ayant déguerpi ou abandonné leur terre pouvaient être forcés à y revenir. Mais la Loi restreignait la réintégration forcée après l'écoulement d'un nombre d'années déterminé. D'autre part, la loi elle-même et la pratique en cours donnaient la possibilité d'exercer légalement une autre profession (quelque métier) dans un autre endroit et de s'établir non seulement comme artisan, mais aussi comme agriculteur. Il suffisait que le producteur agricole trouve un acheteur pour lui transmettre la terre avec les obligations et dettes la grêvant ou payer la taxe de terre abandonnée — »çift bozan«[10] dûe dans des cas pareils. Toute autre est le problème de la possibilité économique en vue d'un tel agissement. Dans tous les cas, dans les quelques dix registres de cadi de Sofia du XV[e]—XVI[e] siècles on ne trouve que des plaintes isolées de sipahis contre des paysans ayant abandonné leur terre et déguerpi, presque toutes résolues sans retour à la glèbe des paysans déguerpis.[11] En mentionnant le fait de l'absence d'entraves de nature à limiter sérieusement la migration de la population rurale et de son

[9] Section orientale de la Bìbliothèque Nanionale „Vassil Kolarov", Sofia, cote Сл. 16/35; f. 119, pièce d'arch. 1549; Djiziédar, 1026 — Одр.; OAK 89/57; f. 140, pièce d'arch. 6, Сф. 26/8; OAK 199/8; Цг 41/16; OAK 207/5, 205/2, 225/14, 207/13, 32/25, 199/18, etc.

[10] *Ö. L. Barcan,* XV ve XVI ıncı asırlarda osmanlı imparatorluğunda ziraî ekonomini hukuki ve malì esasları, Istanbul, 1943, p. 2—3, 7—9, 61, 234, 271, 273, 288, 390.

[11] *G. Galabov — H. W. Duda,* Die Protokollbücher des Kadiamtes Sofia, München, 1960, № 938, p. 276; № 940, p. 277; № 986, p. 293; № 1140, p. 352. Cf également pour Roussé une prescriptiton du milieu du XVII[e] siècle (28 mars 1587). On y fait la constatation que la population des hass du grand vézir commença à se déplacer et s'établir dans les cadilaks environnants. De cette dispersion de la raya, inscrite dans les registres du hass, souffrait la production des propriétés du hass. Et malgré cela de la raya ayant déguerpi de la glèbe on n'exigeait que le règlement du djizié et l'impôt extraordinaire par feu de l'ancien endroit. Il a été expressément ordonné que les gens ayant déguerpi ne soient pas enlevés à leurs nouvelles agglomérations et ne soient pas déplacés (Bibliothèque nationale à Sofia, Registre du Cadi de Roussé, cote R, F. 18-6-I).

établissement dans les villes et bourgades encore au cours des XV[e]—XVI[e] siècles, à condition surtout qu'à cet effet soient créées des prémisses économiques, nous revenons encore une fois sur le problème de l'accroissement de la population urbaine non-musulmane.

L'accroissement de la population urbaine non-musulmane était soumis à des lois fixes. Le nombre considérable des feux urbains non-musulmans et ceci d'une population active, et notamment une population imposée parce qu'elle s'occupait d'une activité productrice, est un fait qui est la preuve la plus éclatante contre le non-fondé de la thèse de »l'apparition nouvelle« des villes balkaniques, tout au moins en ce qui concerne la partie de la Péninsule balkanique faisant l'objet de nos études. On ne saurait prétendre que le pouvoir turc (aussi bien que n'importe quel autre pouvoir) était à même d'»organiser« de dizaines d'agglomérations, et surtout que dans la plupart d'entre elles la population musulmane était insignifiante. On ne saurait non plus admettre que le développement social et économique de l'Empire ottoman était capable seulement pour quelques décennies d'engendrer un accroissement aussi intensif et général de la population urbaine. Les processus qui prennent naissance au sein de la société de l'époque et aboutissent au développement des nouveaux rapports, ayant trait avec la diffusion du mode capitaliste de production sont d'une époque plus tardive.

Par conséquent il ne nous reste rien de plus que d'admettre la déduction que la prédominance de population non-musulmane imposée par rapport à la population musulmane dans les villes au cours du XV[e] et le début du XVI[e] siècle est le résultat de l'extension considérable antécédente de la ville urbaine dans les Balkans. La population non-musulmane réussissait à demeurer dans les villes malgré sa forte conversion forcée à l'Islam, nonobstant les fortes pertes subies au cours de l'invasion et plus tard par les migrations et turcisations. Incontestablement l'établissement de la domination turque dans les Balkans a apporté des modifications considérables dans la composition éthnique de la population urbaine, mais la population non-musulmane locale ne perdit pas de ce fait ses positions économiques de base dans la ville. Elle était privée du droit d'avoir des pouvoirs administratifs propres et était assujettie à la puissante organisation théocratique centralisée dans l'Empire ottoman, n'étant pas presque entièrement ou totalement supplantée, comme on le prétend; elle est demeurée dans un nombre prédominant par rapport à la population musulmane. Et la présence d'une vie considérable urbaine dans les Balkans a été une marque essentielle du féodalisme dans les Balkans, nonobstant les vicissitudes du sort politique des pays les constituant — la Byzance, la Bulgarie, la Serbie, l'Empire Ottoman.

La communication fut suivie des remarques de M. M. *H. Inalcik* et *M. Filipović.*

TADEUSZ WASILEWSKI, Varsovie

LES TITRES DE DUC, DE CATÉPAN ET DE PRONOÉTÈS DANS L'EMPIRE BYZANTIN DU IXe JUSQU'AU XIIe SIÈCLE

Le problème d'identité de titres de duc et de catépan n'a été jusqu'à présent ni étudié ni résolu. Entre les historiens byzantinistes — surtout après l'apparition de l'oeuvre de N. Skabalanovič — prévalait l'opinion que ces titres se liaient étroitement avec la fonction des gouverneurs de provinces. Les unes étaient gouvernées par les catépans, les autres par les ducs, formant ainsi soit des thèmes — katepanikia, soit des thèmes — duchés.[1] Cependant G. Schlumberger ainsi que d'autres savants postérieurs étaient d'avis que catépan et duc signifiaient la même fonction.[2] Actuellement Mme H. Glykatzi-Ahrweiler est du même avis qu'elle a vastement motivé, ce qui nous permet d'entamer une discussion.[3]

Les partisans de l'identité de ces deux titres ne se basent que sur les sources provenant du XIe siècle, lorsque les titres de catépans et de ducs durant un certain temps étaient presque les mêmes et se rapportaient aux gouverneurs de provinces qui jouissaient des mêmes prérogatives et remplissaient les mêmes fonctions. Mme Glykatzi-Ahrweiler trouve que ces titres étaient toujours identiques depuis l'apparition du titre de catépan qui correspondait au titre de provenance latine δούξ. Cependant ce titre latin était représenté par un autre titre grec στρατηλάτης connu déjà dans l'Empire byzantin depuis l'introduction du titre de duc. Nous doutons fort que le besoin d'introduire un titre grec correspondant au titre latin de duc, puisse paraître à Byzance seulement au IXe—Xe s., après quelques siècles, durant lesquels on employait le titre de duc, tandis qu'au titre de δούξ correspondait un titre grec de στρατηλάτης qui signifiait à Byzance toujours la même fonction. D'après le »Strategicon« de Pseudo-Maurice δούξ se rapportait à

[1] *N. Skabalanovič*, L'Etat et l'Eglise byzantine au XIe siècle. Petersbourg 1884 (en russe) p. 187 s. comp. aussi *G. Ostrogorsky*, Histoire de l'Etat byzantin, Paris 1956 p. 389.

[2] *G. Schlumberger*, Sigillographie de l'Empire byzantin, Paris 1884, pp. 104, 306—312. *E. Stein* dans Mitt. zur osman. Geschichte, II (1921/22) p. 22. *V. Laurent* dans Revue des études byzantines, VI 1948 p. 79.

[3] *H. Glykatzi-Ahrweiler*, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe — XIe siècles. Athènes 1960 pass. surtout p. 64—67.

un commandant de moira[4] et d'après la Tactica Leonis ce même moirarque était appelé stratilate.[5] Les stratèges de Chaldie sont sans doute remplacés au IX s. soit par les stratilates ἐν Χαλδίᾳ[6], soit par les ducs de Chaldie.[7] Les stratilates et les ducs étaient commandants de l'armée en Sicile.[8] Le catépan ne désigne que la personne placée à la tête d'un service particulier τοῦ ἅρματος, τοῦ ἐργοδοσίου, τῶν βασιλικῶν ἀνθρώπων, τῶν ἀξιωμάτων, de même qu'un catépan appelé du nom de sa ἡ ὑρηρεσία Artoklines.[9] De plus, les catépans étaient au IXe—Xe siècles à la tête du corps maritime, comme par exemple le catépan de Paphlagonie et le catépan des Mardaïtes d'Attaleia.[10] De plus, le catépan de Nicopolis en Grèce commandait sans doute les détachements maritimes des Mardaïtes de ce thème et était subordonné au stratège de Nicopolis[11], de même que le catépan de Paphlagonie était inférieur au stratège de ce thème. De là vient qu'il nous manque de fondement pour identifier le terme de catépan et duc au IXe—Xe siècle.

Mme H. Glykatzi-Ahrweiler identifie ces deux termes se basant sur ses observations que les commandants en chef de l'Orient et de l'Occident sont désignés soit par le titre de duc, soit par celui de catépan. Cependant le seul fait que nous pouvons constater c'est que seulement les titres de duc et de stratilate et remplacent réciproquement.

Marianos Argiros titré de μονοστράτηγος Μακεδονίας καὶ κατεπάνω Δύσεως[12] dans la source concernant son expédition en Italie était en réalité, comme le prouve un diplôme de protection que vers l'an 956 l'abbé du Mont Cassin Aligern a obtenu de lui, anthypatos patricius et stratigo Calabrie et Longobardie[13], mais jamais il n'a été nommé stratilate — duc d'Occident. Δύσις en ce cas ne signifie que deux thèmes d'Occident qu'il gouvernait, ajoutant à ces fonctions le commandement des contigents de Macédoine — Thrace. Les mêmes titres étaient portés par ses prédécesseurs gouverneurs

---

[4] Lib. II cap. 3 et 4.

[5] Const. IV, ed. *R. Vari* I p. 68. comp. *G. Rouillard*, Note prosopographique et chronologique, Byzantion t. 8 (1933) p. 115.

[6] Georgius Monachus, ed. Bonn p. 839, Simeon Magister, ed. Bonn p. 688, 1 — 2.

[7] *T. Uspenskij*, Izvestija R. A. I. K. t. III (1898) p. 124.

[8] Alexius Môsèlés, gendre de Théophile était στράτηλάτης καὶ δούξ Σικελίας Georgius Monachus p. 794, 16. Leo Gram. ed. Bonn p. 216.

[9] *H. Glykatzi-Ahrweiler*, Recherches p. 64 et Scyl-Cedr. II 541, 21.

[10] *J. Ferluga* a attiré l'attention sur ce sujet dans Zbornik radova Viz. Inst. t. II, Beograd 1953 p. 61sq (en serbe).

[11] Protospataire Petronas Voïlas a obtenu la fonction de catépan après son expèdition en Asie. De adm. imp. ed. *G. Moravcsik* p. 212. Concerne les Mardaïtes des trois thèmes d'Occident et les trois tourmarques qui ètaient à leur tête, De Cerem. ed. Bonn pp. 655, 656, 665; le tourmarque des Mardaïtes de Nicopolis, comme on peut en juger d'après la sourse ci-dessus De adm. imp. p. 212, portait aussi le titre de catépan de Nicopolis.

[12] Simeon Magister, p. 480, 13—15, comp. Theoh. Cont. p. 453—454.

[13] *J. Gay*, L'Italie meridionale et l:empire byzantin (867—1071), Paris 1904 pp. 216—217, 231 sq., 237 sq., 246, 345. (Trinchera, Syllabus nr. VI p. 5).

d'Italie, par exemple par Constantin en 888 et surtout par Simbaticius en 892 qui était protospathaire et stratège de Macédoine, Thrace, Céphalenie et Longobardie.[14] On peut donc constater qu'avant de paraître dans un acte officiel le titre de catépan a été discerné à un gouverneur d'Italie byzantine par un historien. Le titre de catépan de l'Orient n'existait jamais. Les soidisant catépans de l'Orient n'étaient que des gouverneurs du thème d'Ibérie, qui un certain temps avaient leur siège à Anion comme par exemple le magistre Bagrat.[15] Les chefs du commandement de l'Orient et de l'Occident ne portaient donc jamais de titre de catépan.

Le rapprochement des titres de catépan et de duc n'a lieu qu'au XIe siècle. »A partir du XIe s. l'emploi simultané des titres de katépanô et de duc pour la même fonction et quelquefois pour la même personne devient frappant« — constate Mme H. Glykatzi-Ahrweiler.[16] Mais est-il sûr que cette constatation est irréprochable et peut-elle se rapporter à tout le XIe siècle? Les sources jusqu'à 60 ans du XIe siècle nous fournissent seulement trois thèmes — duchés en Asie et un en Europe. En Asie existaient les duchés suivants: Chaldie — Koloneiâ au temps de Jean Tzimiscès et Basile II, remplacé ensuite par le duché d'Ibérie; Mésopotamie, gouverné par Bardas Skléros après qu'il fût privé de la fonction de stratilate d'Orient. Le seul duché qui existait dans la première moitié du XIe s, d'une façon plus stable était depuis l'an 975 le buché d'Antioche. En Europe il n'existait dans la première moitié du XIe siècle qu'un seul duché — celui de Tessalonique qui vers 1048 était sans doute remplacé par le duché d'Andrinople, car nous ne connaissons point de gouverneurs — ducs de Tessalonique provenants des années 1041—1061.

En passant en revue les séries des gouverneurs — ducs, nous pouvons constater que les ducs jusqu'à la fin de l'existence de la dynastie macédonienne étaient soit des domestiques des scholes ou stratilates précédents, soit des domestiques actuels, soit des domestiques futurs. (Bardas Phocas et Bardas Sklèros, Michel Jasitès, Constantin, frère de Michel IV, Katakalon Kèkaumènos, Nicéphore Ouranos, Constantin Arianitès). Le pouvoir du duc du thème s'entendait à cette époque au-delà du territoire du thème. C'est ainsi que lorsque en 986 Basile II priva Bardas Phocas du

---

[14] Ainsi raisonne *A. Pertusi*, Contributo alla storia dei temi bizantini dell'Italia meridionale, estratto da „Atti del 3° Congresso internazionale di studi sull alto medioevo". Benevento-Montevirgino-Salerno-Amalfi 14—18 ottobre 1956, Spoletto 1958 pp. 7, 16.

[15] Bagrat comme catépan de l'Orient figure sur l'inscription d'Ani provenant des années 1059—1064, comp. *J. Laurent*, Byzance et les Turcs Seldjoucides jusqu'en 1081, Nancy 1913 p. 13, en attendant d'après Attaleiate il était duc d'Ani et exercait pes fonctions militaires et civiles, ed. Bonn p. 80, 17—20.

[16] Recherches p. 65.

pouvoir de domestique des scholes de l'Orient il fût nommé duc de l'Orient, gouverneur d'Antioche et »всей области Востока«. De même, en 995 l'empereur — nommant le patrice Damien duc d'Antioche — lui confia l'administration militaire de l'Orient.[17] C'est ainsi qu'en Europe le duc de Tessalonique, Constantin Paphlagonien en 1040 environ réunissait en ses mains le pouvoir de gouverneur du thème avec celui de la »pronoia« de la Bulgarie et des provinces occidentales.[18]

Cependant il est impossible de constater les rapports qui existaient entre les fonctions du catépan et du domestique — stratilate — duc. Yahia diffère avec toute conséquence les titres de duc et de catépan. Le pouvoir des catépans d'Antioche, d'après la chronique de Yahia, ne dépasse jamais au-delà des frontières du thème d'Antioche.[19]

Nous devons noter que déjà au Xe et dans la première moitié du XIe siècle les ducs de même que les catépans — surtout les plus connus d'Italie — joignent dans les limites du thème le pouvoir militaire et civil. Vers 1000 le pouvoir civil au thème de Théssalonique est exercé par le duc Nicéphore Ouranos, chargé par l'empereur d'envoyer quelqu'un dirimer le litige entre les monastères de Vatopèdi et de Philadelphe.[20] Cependant ils existaient dans les thèmes des chefs de l'administration exclusivement militaire, mais ils ne portaient pas le titre de ducs. Les ducs réunissaient à l'exemple des stratèges le pouvoir militaire et civil. A l'époque la plus ancienne les chefs de l'administration strictement militaire portaient le titre de monostratège, mais à partir du XIe s. celui de pronoétès ou plus souvent d'héguémone. Vers l'an 800 déjà monostratège Bardanès Tourkos a reçu τῶν πέντε θεμάτων τῶν κατὰ τὴν 'Ανατολὴν τὴν ἐφορείαν καὶ πρόνοιαν[21].

Les monostratèges, c'est-à-dire les commandants strictement militaires de l'armée auxiliaire de la Macédoine et de la Thrace se recrutaient parmi les gouverneurs de l'Italie byzantine. Les chefs militaires privés du pouvoir civil dans les provinces, de même que les domestiques des scholes ne possédaient que τὴν τῶν στρατευμάτων πρόνοιαν[22], de sorte qu'ils étaient pronoétès. L'un d'eux, syncelle Basile Monachos était en 1948—1053 chef du détachement du thème de Bulgarie. Kekaumenos lui donne le titre προνοητὴς Βουλγάρων,

[17] *V. R, Rosen,* Imperator Vasilij Bolgarobojtsa, Petersbourg 1883 pp. 20, 26, 33, 1—2.

[18] Aristakès le Lastiverd, trad. *É. Prud'homme,* chap. IX. Revue de l'Orient, octobre 1863 p. 161. *K. N. Juzbašjan* „Variagi" et „pronija" v sočinenii Aristakesa Lastiverci, Vizantijskij Vremennik, t. XVI (1959) p. 20 sq. a prouvé que le mot arménien „hog" traduit par É. Proud'homme „le gouverunement" correspond strictement au terme grec „pronoia".

[19] *V. R. Rosen,* Imperator Vasilij pp. 56—56, 66, 17—20.

[20] *V. Grumel,* Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople t, I nr. 815 p. 239—240.

[21] Theoph. Cont. p. 6, 14—15.

[22] Leo Diacon, ed. Bonn p. 38, 9—10.

Skylitzès le nomme héguémon où archonte et Attaleiate lui discerne le titre de satrape. N. Bănescu, qui est d'avis que les pronoétès étaient fonctionnaires de l'administration financière des biens impériaux, rejeta l'opinion que le titre de pronoétès pouvait être attribué aux chefs militaires des thèmes et la mention citée par Kekaumenos concernant Basile Monachos a été traitée par lui comme »l'effet d'une inadvertance«.[23] Mais nous trouvons cette mention dans la source contemporaine et bien informée. Le fait que Basile Monachos, qui a été décoré par les chroniqueurs de quatre titres différents, n'a jamais profité du titre de catépan ou de duc (si volontiers discernés par les mêmes chroniqueurs à d'autres personnages) témoigne que ce n'était pas un fait fortuit. Celà prouve que la fonction de duc, de catépan, de stratège différait essentiellement du pouvoir exercé par le pronoétès, quoique parfois ces deux pouvoirs pouvaient être remplis par la même personne, comme par exemple à Samos en 1087—1089 Eustathe Charsianites exerçait ces deux fonctions simultanément.[24] Pronoétès, titre officiel — qui apparait dans les »Novellae«, à côté de celui de duc et stratège[25] — dans la chrysoboulle d'Alexis I Comnène se lie à côté de celui de kastrophylax μήτε στρατηγοὶ ἢ καστροφύλακες εἴτε προνοήται ἢ ἑτέροι τινές[26]. Ce fait témoigne que ces deux titres avaient la même signification et qu'au XIe siècle le pronoétès — héguémone était à la tête de l'organisation des phylaxes. Les historiens byzantins, surtout Anne Comnène, nous ont transmis de nombreuses mentions où ils témoignent la différence qui existait entre les fonctions du stratège et celles du phylax — héguémone qui était chef du garnison.[27] Les ducs déjà au temps de Basile II — lorsque les historiens commencent à mentionner les héguémones des thèmes[28] — partageaient avec eux l'administration militaire du thème, ce qui peut être expliqué par l'augmentation du pouvoir des ducs dans l'administration civile du thème.

Le rapprochement des fonctions du duc et du catépan pouvait avoir lieu seulement vers l'année 60 du XIe siècle. Ce fait se rattachait à l'augmentation du nombre des thèmes gouvernés par les

[23] *N. Bănescu,* La signification des titres πραίτωρ et de προνοητής à Byzance aux XIe et XIIe siècles, Miscelanea G. Mercati, III Roma (Studi e Testi 123, 1946.) p. 387—398.

[24] *F. Miklosich — I. Müller,* Acta et diplomata graeca medii aevi. t. VI. Vindobonae 1890 pp. 34, 35. 39, 41, 42.

[25] Novella XLIX de Jean Comnène (de l'année 1124 ou 1139). Jus Graeco-Romanum, III ed. Lingenthal p. 429, énumère — dans la formule d' exemption — le pronoétès le plaçant non entre les fonctionnaires de l'administration fiscale, mais entre ceux du gouvernement civil et militaire après le duc et le stratège.

[26] *A. Petit,* Le monastère de Notre Dame de Pitié, Izvestija R. A. I. K. VI fasc. 1. p. 26, 22—23.

[27] Anna Comnena, ed *B. Leib,* lib. V, cap. V 4, t. II p. 17 (ἡγεμόνες των χωρῶν καὶ πόλεων), cap. V 6, t. II p 26 (στρατηγοὶ τε καὶ ἡγεμόνες (lib. VII, cap. II 1, t. II p. 89. et lib. XII, cap. IV 3, t.III p. 65 (ἡγεμών) lib. XIII, cap. V 1, t. III p. 104 (φύλακες).

[28] Scyl.-Cedr. II p. 466, 6—7, l'année 1018, p. 495, 3, l'année 1030.

ducs. On peut donc noter l'apparition de nombreux ducs qui siègeaient alors dans les thèmes suivants: Edessa, Vaasprakan, Skopia, Théodosioupolis, Dyrrachium, Anatoliques, Hellade-Péloponnèse, Paristrion, et de nouveau Théssalonique.

Après l'an 1086 tous les grands thèmes sont déjà gouvernés exclusivement par les ducs. Le catépan est mentionné comme chef du grand thème (Abydos) pour la dernière fois en 1086. Ce n'est que depuis les années 60 du XIe s. jusqu'à 1086 que les sources discernent aux mêmes personnages le titre soit de catépan soit de duc, ce qu'on peut expliquer par la coutume très fréquente d'alors d'avancer les catépans à la dignité de duc. De là vient que le chroniqueur Attaleiate, qui dressait sa chronique vers l'an 1080, confond le titre de catépan avec celui de duc, lorsqu'il donne ce titre de duc à Bagrat que l'inscription d'Ani nomme catépan de l'Orient. Ainsi, racontant les événements qui ont eu lieu en 1071 il appelle le magistre Vasilakes tantôt catépan, tantôt duc.[29] De même à Chatatourios, gouverneur d'Antioche, Atteleiate donne en 1068 le titre de duc[30] et en 1072 — celui de catépan[31] d'Antioche. C'est le seul chroniqueur qui commet ces inadvertances. La source du XIIe siècle appellée Skylitzès Continuatus — contenant de nombreuses fautes — commet des inéxactitudes d'un autre genre en donnant souvent le titre de duc aux catépans du XIe siècle d'après les coutumes répandues au XIIe siècle.[32] Il est à noter que toutes les autres sources (Skylitzès, Yahia d'Antioche) différent avec toute la conséquence ces deux titres.

C'est frappant comme le titre de catépan se déprise rapidement après l'année 1086. Dans la chrysoboulle d'Alexis III Ange dédiée à Chilandar de l'an 1199, le catépan est énuméré même après le stratège δούξ — στρατηγός — κατεπάνω.[33] Le Typicon de l'évêque Manuel, écrit entre 1085 et 1106, cite le praktôr et δουλικός φημι κατεπάνω comme supérieur du petit thème de Stroumitza.[34] Les catépans sont aussi mentionnés dans les actes comme fonctionnaires associés aux praktores et aux logariastai.[35] La comparaison de δουλικός φημι κατεπάνω est très signifiante et démontre que les serviteurs du praktôr ont obtenu dans ces temps plus ou moins le titre plutôt courant qu'officiel de catépan, car à partir de l'an 86 du XIe siècle ce titre n'était plus usité par les gouverneurs des thèmes et restait libre. Ces nouveaux petits catépans, mentionnés

[29] Attal. pp. 156, 6, 168, 10.
[30] ib. p. 137, 1.
[31] ib. p. 172, 2.
[32] Scyl. (Continuatus). ed. Bonn p. 663, 12 (Romain Diogène) p. 719, 11 (Nêstor): de plus dans les cas où Attaleiate hésite entre ces deux titres, Skylitzès Cont. emploie exclusivement avec toute la conséquence le titre de duc. comp. pp. 684, 4, 694, 1.
[33] Actes de l'Athos, Actes de Chilandar (actes grecs) dans Vizantijski Vremennik XVII (1910) Prilož. nr. 5, *F. Dölger*, Regesten nr. 1652.
[34] *L. Petit*, Le monastère p. 90, 34—36.
[35] Comp. *H. Glykatzi-Ahrweiler*, Recherches p. 67 note 4 et nov. LXXXI-LXXXIV Jus III ed *Lingenthal* p. 506. l'année 1181.

dans les chrysoboulles après les stratèges, étaient chefs des katepanikia et étaient subordonnés aux praktores et aux gouverneurs des thèmes qui portaient des titres de duc, stratège, énergon, épitropos.[36] Ces katepanikia ne doivent pas être identifiés avec les petites circonscriptions fiscales de l'administration provinciale du XIIe—XIIIe siècles, gérées par un ἐνεργῶν. Les dites circonscriptions sont appelées toujours thèmes ὅριον, διοίκησις, mais jamais katèpanikion, qui est la continuation de l'ancienne βάνδον et ἀρχοντία et au XIIe s. forme la subdivision territoriale et administrative de cette circonscription. Pourtant parfois les katepanikia pouvaient obtenir le rang de petit thème gouverné par un énergon. Les catépans (soumis aux praktores et ducs) — gouverneurs de petites subdivisions administratives existaient aussi dans le second empire de Bulgarie au XIIIe siècle, ce qui prouve que ces fonctionnaires faisaient partie de l'administration de l'Empire byzantin au moment de la formation du second empire bulgare.[37]

De là vient que katepanikia et ses gouverneurs — catépans du XIIe siècle n'ont rien de commun avec les katepanikia et les catépans du XIe siècle.[38] Les grands katepanikia du XIe siècle n'ont jamais été divisés en petits katepanikia fiscales du XIIe—XIIIe siècles qui ont été créés d'autres divisions des thèmes.

[36] Sur les titres de duc, énergon, épitropos — voir D. Angelov. Au sujet des gouverneurs des thèmes du despotate d'Epire et de l'Empire de Nicée. Bizantinoslavica XII (1951) p. 58—64 (en russe). Au sujet des compétences judiciaires d'énergon voir nov. LXV (de l'année 1151 ou 1166) Jus III p. 458.
[37] *I. Dujčev*, De l'ancienne littérature bulgare, Sofija 1948 t. II pp. 40—41, 321—322. (en bulgare).
[38] Le terme katepanikion emploie au XIe siècle non seulement Attaleiate p., 168, mais Yahia d'Antioche se sert de ce terme deux fois aussi. Ed. *V. R. Rosen* Imperator Vasilij pp. 59,17 (Bulgarie), 62,30 (Vaasprakan).

BOHUMILA ZÁSTĚROVÁ, Prag

BEITRAG ZUR DISKUSSION ÜBER DEN CHARAKTER DER BEZIEHUNGEN ZWISCHEN SLAWEN UND AWAREN

Die Forscher, die bisher die Geschichte der Awaren und Slawen vom Standpunkt ihrer wirtschaftlichen une gesellschaftlichen Entwicklung studierten, gelangen insgesamt zu dem Schluss, dass sich die Gesellschaftstruktur bei Awaren sowie bei Slawen in der ersten Epoche ihrer gegenseitigen Beziehungen im Endstadium des Verfalles der Geschlechts- und Stammesordnung befand. B. Grafenauer hat überzeugend nachgewiesen, dass gerade in diesem Umstand die eigentliche Ursache ihrer zeitweiligen Annäherung zu suchen ist.[1] Die Kampfgemeinschaft der beiden verschiedenen Stammesgruppen wird in dieser Auffassung einstimmig als Stammesverband, d. h. als Bund mehrerer Stämme, der militärische Zwecke verfolgt, charakterisiert.[2] Grafenauer, der als erster den Charakter der gegenseitigen Beziehungen zwischen Slawen und Awaren auf Grund eines Vergleiches ihrer wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Ordnung folgerichtig bewertet hat, konstatiert, dass »ihre Wirtschaft wesentlich verschieden, ihre gesellschaftliche Struktur jedoch sehr verwandt war«.[3] Der grundlegende Widerspruch zwischen den beiden Komponenten dieses Verbandes besteht nach Grafenauer im »wirtschaftlichen Dualismus«, der die Gemeinschaft zwischen den Stämmen der Nomaden und der Ackerbauer immer mehr auflöst und schliesslich ihren endgültigen Verfall herbeiführt.[4] Die weiteren Züge der auffallenden Verschiedenheit zwischen dem awarischen und dem slawischen Milieu, die in der Schilderung der historischen, insbesondere der byzantinischen Quellen so ausge-

---

[1] *B. Grafenauer*, Nekaj vprašanj iz dobe naseljevanja južnih Slovanov. Zgodovinski čas. IV (1950) 91 ff. Vgl. auch denselben, Die Beziehungen der Slawen zu den Awaren und ihre wirsschaftlichsoziale Grundlagen bis zur Belagerung von Konstantinopel (626). Riassunti delle comunicazioni VII, Comitato Internationale di Scienze Storice, Roma 1955, 174—178.

[2] *A. P. D'jakonov*, Известия Иоанна Эфесского и сирийских хроник о славянах VI—VII веков, Вестник Древ. Ист. 1946, I, 20—34; *Grafenauer*, op. cit.; *A. N. Bernštam*, Очерк истории гуннов, Ленинград, 1951, 175—176, 179.

[3] *B. Grafenauer*, Nekaj vprašanj, S. 111.

[4] *Ebenda*, *S*. 123.

prägt hervortritt, lässt Grafenauer in seiner Analyse beiseite. Dasselbe ist jedoch aus dem Verhältnis des Individuums zum Kollektiv, aus dem gegenseitigen Verhältnis der Stämme im gemeinsamen Verband, aus der Rolle und der Bedeutung der Anführer, insbesondere des Kagans und schliesslich aus der Behandlung der öffentlichen Dinge in Krieg und Frieden ersichtlich.[5]

Das Zeugnis der Quellen, die diese spezifischen Züge der slawischen und der awarischen Geselllschaft so lapidar hervortreten lassen, ist bekannt. Ich möchte wenigstens die allerwichtigsten Berichte dieser Quellen erwähnen. Über die Slawen, die in Byzanz bekannt waren, erfahren wir aus der Schilderung Prokops, dass sie nicht von einem Mann beherrscht werden, sondern in Demokratie leben, dass sie alle angenehmen wie schwierigen Angelegenheiten stets gemeinsam behandeln und dass auch andere Bräuche bei den Slawen und Anten von altersher ähnlich sind.[6] Ein konkretes Zeugnis über ihre Volksversammlungen, welche die oberste Instanz bei der Entscheidung über öffentliche Dinge in Krieg und Frieden waren, finden wir bei Prokop und Menander Protektor.[7] Weiter erfährt man aus dem Strategikon des Pseudo-Maurikios, dass sie »in Freiheit leben und nicht gewillt sind, sich unterjochen oder beherrschen zu lassen«, dass sie keine Oberherrschaft über sich dulden, dass sie viele Häuptlinge (reges) haben und dass sie untereinander uneinig sind.[8] — Während das Zeugnis Prokops sich auf die erste Hälfte des 6. Jahrhunderts bezieht, betreffen Maurikios' Berichte über die Slawen, welche neben der älteren Tradition auch die durch direkte Erfahrung des Autors gewonnenen Tatsachen umfassen, zum Teil die letzten Jahrzehnte dieses Jahrhunderts.[9]

[5] Eine ausführliche Erläuterung dieser Tatsachen bringen wir in einer grösseren, in Vorbereitung befindlichen Arbeit: Slawen und Awaren in der ersten Periode der gegenseitigen Beziehungen.

[6] Τὰ γὰρ ἔθνη ταῦτα, Σκλαβηνοί τε καὶ ῎Ανται, οὐκ ἄοχονται πρὸς ἀνδρὸς ἑνός, ἀλλ'ἐν δημοκρατίᾳ ἐκ παλαιοῦ βιοτεύουσι, καὶ διὰ τοῦτο αὐτοῖς τῶν πραγμάτων ἀεὶ τά τε ζύμφορα καὶ τὰ δύσκολα ἐς κοινὸν ἄγεται. ῾Ομοίως δὲ καί τὰ ἄλλα ὡς εἰπεῖν ἅπαντα ἑκατέροις ἐστί τε καὶ νενόμισται τούτοις ἄνωθεν τοῖς βαρβάροις. Prokop, BG III, 14, S. 357.

[7] Prokop, BG III, 14, S. 357; Excerpta de legationibus I, ed. de Boor, Berlin 1903, S. 443.

[8] Τὰ ἔθνη τῶν Σκλάβων καὶ ᾿Αντῶν ὁμοδίαιτά τε καὶ ὁμότροπά εἰσι καὶ ἐλεύθερα, μηδαμῶς δουλοῦσθαι ἢ ἄρχεσθαι πειθόμενα ... ῎Αναρχα δὲ καὶ μισάλληλα ὄντα ... Πολλῶν δὲ ὄντων ῥηγῶν καὶ ἀσυμφώνως ἐχόντων πρὸς ἀλλήλους ... Arriani tactica et Mauricii artis militaris libri duodecim, ed. *J. Scheffer*, Upsaliae 1664, Buch XI, Kap. 5, S. 272 f. (im Weiteren: Maurikios). — Deutsche Übersetzung des ersten Satzes: *D. Dieterich*, Byzantinische Quellen zur Länder-und Völkerkunde (5. — 15. Jhd.) II, Leipzig 1912, S. 66.

[9] Die Niederschrift des Werkes fällt in das Ende des 6. oder in den Anfang des 7. Jahrhunderts. Zu dieser Datierung siehe *Gy. Moravcsik*, La Tactique de Léon le Sage comme source historique hongroise, Acta Hist. Acad. Scient. Hung. I, fasc. 2 (1952) 161—163; Byzantinoturcica I, Berlin 1958, 418—419. Zum Ursprung und zum historischen Wert des Zeugnisses des Pseudo-Maurikios über die Slawen siehe Moravcsik, La Tactique de Léon le Sage, 167.

In dieser Zeit ist in der slawischen Gesellschaft eine besonders stürmische Entwicklung im Gange, die durch den direkten Kontakt mit dem byzantinischen Reich und durch Raubzüge, die Beute und Bereicherung bringen und somit den Prozess der Eigentums- und Gesellschaftsdifferenzierung beschleunigen, tief beeinflusst wird.[10] Trotzdem behalten die Formen der Gesellschaftsorganisation der Slawen in einem bedeutenden Ausmass ihren demokratischen Charakter, wie dies Maurikios und auch die übrigen zeitgenössischen Quellen über die Slawen bezeugen.[11] Ganz anders ist bekanntlich Maurikios' Charakteristik der gesellschaftlichen Organisation der awarischen Nomaden, die nicht durch Liebe, sondern durch Furcht beherrscht werden.[12] Auch aus anderen Angaben des Maurikios ist ersichtlich, dass die awarische Gesellschaft im Gegensatz zur slawischen auf strenger militärischer Disziplin aufgebaut war.[13]

Damit hängt zusammen, dass bei den Nomadenstämmen des awarischen Verbandes die Stammesaristokratie eine viel wichtigere und ausgeprägtere Rolle spielte, als bei den Slawen.[14] Die Quellen zeugen weiter davon, dass trotz der Macht und des Einflusses der höchsten Mitglieder der Aristokratie der awarische Kagan als oberster Vertreter der Gemeinschaft und der Einheit des Stammesverbandes galt.[15] Sooft es um eine Entscheidung in wichtigen Angelegenheiten ging, scheint alles von seinem Befehl abzuhängen, obzwar

[10] Seit dem beredten, durch Johannes von Ephesus überlieferten Zeugnis (Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesus, Ed. *J. M. Schönfelder*, München 1862, 15, S. 255; Michel le Syrien, ed. *Chabot*, II, S. 347), welches sich auf den Beginn der 80er Jahre des 6. Jahrhunderts bezieht (s. *L. Hauptmann*, Les rapports des Byzantins avec les Slaves et Avares pendant la seconde moitié du VI[e] siècle, Byzantion IV [1927—1928], 137—170), sind diese Tatsachen, bekanntlich aus den Quellen zur Geschichte der Slawen in den letzten Jahrzehnten des 6. und im ersten Viertel des 7. Jahrhunderts gut ersichtlich. Sie zeugen insgesamt von einem Fortschritt des Militärwesens bei den Slawen und ihrer Bereicherung bei den Kriegszügen gegen Byzanz.

[11] S. Anm. 5.

[12] *Gy. Moravcsik*, La Tactique de Léon le Sage, 116, erwägt, ob diese Stelle nicht zu den loci communes gehört, die aus der antiken Literatur übernommen werden. Aber Maurikios selbst führt verschiedentlich überzeugende Tatsachen über ihre Diszipliniertheit und ihren Sinn für Organisation an. S. z. B. Maurikios XI, 3, S. 261, 263 m. a.

[13] Maurikios schildert ihre disziplinierte Ordnung und den Vorgang bei Kampfhandlungen (S. 261, 263). Auch bei der Arbeit, beim Weiden von Vieh waren sie nach Geschlechtern und Stämmen mit zahlreichen Häuptlingen an der Spitze gegliedert (Maurikios, S. 263).

[14] Die zahlreiche awarische Stammesaristokratie erwähnt insbesondere Johannes von Ephesus (S. 253). Aus seinem Zeugnis, ebenso wie aus den Berichten der zeitgenössischen Quellen über die Gesandtschaften der Awaren nach Konstantinopel und über ihre Verhandlungen mit dem byzantinischen Hof ist die bedeutende Rolle ersichtlich, welche diese Häuptlinge im awarischen Verband spielten.

[15] Diese Tatsache wird häufig in dem Sinne vereinfacht und verflacht, dass der hauptsächliche Inhalt der awarischen Geschichte in der Tätigkeit der Kagane und der Stammesaristokratie und nicht in der Entwicklung der awarischen Gesellschaft erblickt wird. (Vgl. z. B. *A. Kollautz*, Die Awaren. Die Schichtung in einer Nomadenherrschft. Saeculum V, Heft 2 [1954] 134).

die Beschlussfassung unzweifelhaft auch durch die Ratgeber des Kagans beeinflusst wurde.[16] Auch jeder Gewinn des Kollektivs, der im Kampf oder auf diplomatischem Wege erworben wurde, galt als Werk einer höheren Einheit, einer despotischen Regierung, die dem ganzen Stammesverband übergeordnet war.[17] Von einer Volksversammlung, die für die Slawen so typisch war, ist in diesem Milieu keine Spur zu finden.

Diese ausgeprägten Unterschiede berechtigen uns, in der slawischen und awarischen Gesellschaft zwei verschiedene Varianten der gesellschaftlichen Organisation und Verwaltung im Zeitraum des Verfalles der Geschlechtsordnung zu erblicken.

Wie erscheinen demnach unter dem Gesichtswinkel unseres Vergleiches die Wechselbeziehungen zwischen den awarischen und slawischen Stämmen in ihrem gemeinsamen Verband? Wenn schon die Grundsätze einer strengen Zucht und Unterordnung für die eingentlichen Nomadenstämme als verbindlich galten, so ist es verständlich, dass die Awaren unter gewissen Umständen und in bestimmten gespannten Situationen, die aus den Quellen sehr gut bekannt sind, um so härter gegen die Slawen, beziehungsweise die Nichtnomadenstämme vorgingen, ob nun diese ihnen stärker unterworfen waren, wie die Slawen am Mittellauf der Donau, oder eher ihre Verbündete waren, wie die an der unteren Donau ansässigen Slawen und jene slawischen Stämme, die in die Alpentäler vordrangen.[18] Dieses gegenseitige Verhältnis beruhte ebenfalls, wie der sowietische Forscher Gracianskij[19] und B. Grafenauer[20] betonen, auf der militärischen Übermacht der Nomadenreiterei den slawischen Fusstruppen gegenüber. Fügen wir hinzu, dass die Awaren dieselbe Überlegenheit allerdings auch über die Nomadenstämme am Schwarzen Meer behaupteten, die sie nach ihrer Ankunft in Europa in ihren Stammes-

[16] Vgl. *B. Grafenauer*, Nekaj vprašanj, 92—94. Ich bin der Ansicht, dass diese Tatsache die Bedeutung und die Rolle des Kagans im awarischen Milieu nicht in dem Mass herabsetzt, wie Grafenauer annimmt. Zeitgenössische Quellen zeugen übereinstimmend dafür, dass die Nomaden ebenso wie die ganze Umwelt dem Kagan eine leitende Stellung und entscheidende Rolle beilegten.

[17] Aus den Quellen ist ganz klar ersichtlich, dass der Kagan nicht nur Oberbefehlshaber der militärischen Streitkräfte war [dazu vgl. *Grafenauer*, Nekaj vprašanj, 94], sondern auch ausserhalb des Schlachtfeldes als entscheidender Faktor angesehen wurde. Von ihm selbst oder in seinem Namen wurden alle aussenpolitischen Verhandlungen geführt und fremde Gesandtschaften und Tribute wurden (bis auf wenige Ausnahmen) direkt an ihn geschickt. Diese seine Stellung kann nur als Ausdruck seiner Bedeutung und entscheidenen Rolle im awarischen Stammesverband aufgefasst werden.

[18] Vgl. die wichtigsten Berichte über dieses grausame Auftreten der Awaren: Theophylaktos Simokattes, ed. *C. de Boor*, VI, 4, S. 226; Pauli Diac. Hist Langobard. (MGH, Ss. rerum Lan-obard. et Italic. saec. VI—IX, I, 1878) IV, 37, S. 129 f.; Fredegar (MGH, Ss. rerum Meroving. II, 1888) IV, 48, S. 144; Chronicon Paschale, rec. *L. Dindorf*, Bonn, S. 724; Theodoros Synkellos, Analecta avarica, ed. *L. Sternbach* Cracoviae 1900, S. 15.

[19] *N. Gracianskij*, Славянскоэ царство Само, К критике изветий „Хроники Фредегара“, Истор. Журнал 1943, 5—6.

[20] *Grafenauer*, Nekaj vprašanj, S. 114.

verband eingegliedert hatten. Diese Überlegenheit bestand nach dem Zeugnis des Maurikios darin, dass die Awaren zum Unterschied von den genannten Nomaden in dicht gedrängten Scharen kämpften.[21]

Es besteht kein Zweifel, dass diese Kampftüchtigkeit, eine bedeutende Diszipliniertheit und eine verhältnismässig straffe Organisation bei den Awaren auf die Bedürfnisse des Nomadenlebens zurückzuführen ist, das die Kontrolle eines umfangreichen, für die Viehzucht erforderlichen Weidelandes und eine ständige Kampfbereitschaft der auf ununterbrochene Raubkriegszüge eingestellten Stämme nötig machte.[22] Die ganze Struktur der awarischen Gesellschaft und ihre Organisation bildeten sich noch in Asien heraus, und zwar in einem gesellschaftlichen Milieu, das wahrscheinlich sich schon im Endstadium des Verfalles der Geschlechtsordnung befand. Später hörten jedoch diese alten Mittel auf, der neuen sich allseitig stürmisch durchsetzenden Entwicklung zu genügen. Ein sprechender Beweis der schweren Krise, die infolgedessen die awarische Gesellschaft traf, ist in jenen Katastrophen zu sehen, die in den 20er Jahren des 7. Jahrhunderts über die Awaren hereinbrachen: ihre Niederlage bei Konstantinopel, der siegreiche Widerstand der West- und Südslawen und schliesslich der tiefe Zwiespalt unter den Nomadenstämmen ihres Bundes.[23] Die Organisation der awarischen Gesellschaft, die einer ständigen militärischen Mobili sierung und der Führung von Raubkriegen angepasst war, wurde also eher zur Bremse als zur treibenden Kraft der weiteren Entwicklung. In der Fähigkeit der Awaren grosszügige und wirkungsvolle mächtige Kriegszüge zu organisieren sowie in der relativen Festigkeit ihres Stammesverbandes sehen manche zu Unrecht den Beweis für eine höhere Entwicklungsstufe der gesellschaftlichen Entfaltung der Awaren im Vergleich zu den Slawen.[24]

Es bleibt nunmehr die Frage, welche Rolle die Awaren in der Geschichte der Slawen in der ersten Epoche der gegenseitigen Beziehungen spielten. Wenn wir die historischen und die archäologischen Quellen untersuchen, um die awarische Beteiligung an der Entwicklung jener slawischen Stämme zu ermitteln, mit denen die Awaren von ihrer Ankunft in Europa bis zum Jahre 626 in Berührung kamen, so gelangen wir zu folgenden Ergebnissen:

[21] Maurikios, S. 261.

[22] Übrigens ist dies aus Maurikios' Schilderung des Nomadenmilieus der Awaren gut ersichtlich.

[23] Über den missglückten Aufstand der Bulgaren gegen die Awaren in den Jahren 631—632 s. Fredegar, IV, 72, S. 157.

[24] Es hätte keinen Sinn, hier mit der Affasung J. Peiskers und der Forscher, welche sie teilen, zu polemisieren, weil schon die ältere Wissenschaft, an erster Stelle L. Niederle, ihre Unhaltbarkeit nachgewiesen hat. (Wir zitieren wenigstens seine Gesamtrezension von Peiskers Werk im Český Časop. Hist. XXVIII (1921) 216—218.) Trotzdem treten ähnliche Ansichten immer wieder auch in neueren Arbeiten auf. Ihre Kritik in meinem Artikel Avaři a Slované [Awaren und Slawen], Vznik a počátky Slovanů II (1958) 30—31 und 47—49.

Der Eingriff der Awaren in das Leben der Anten und der slawischen Stämme an den Abhängen der Karpaten und Sudeten in den 60er Jahren des 6. Jahrhunderts war nur kurzfristig und vorübergehend, so dass eine tiefere gegenseitige Einwirkung nicht anzunehmen ist.[25] Was die Slawen an der unteren Donau angeht, so konstatiert bei ihnen ein so gewichtiger Zeuge wie Johannes von Ephesus einen auffallenden Entwicklungsaufstieg bereits beim Übergang von den 70er zu den 80er Jahren des 6. Jahrhunderts[26], d. h. zu einer Zeit, wo sie erst in engere Berührung mit den Awaren kamen. Einen anschaulichen Beweis für diese Tatsachen hat uns die Entdeckung der damaligen slawischen Friedhöfe im heutigen Rumänien, insbesondere der grossen Nekropole in Sărata-Monteoru geliefert. Wenn auch einige in diesen Gräbern aufgefundene Gegenstände betimmte Analogien mit awarischen Friedhöfen in Ungarn aufweisen, deutet ihr Charakter doch grösstenteils vielmehr auf die Berührung der beiden Milieus (des awarischen und des slawischen) mit der hochentwickelten byzantinischen Kultur hin.[27]

Auch in der materiellen Hinterlassenschaft der Slawen an der mittleren Donau entdecken wir keine Anzeichen eines tieferen Eingriffes der Awaren in das innere Leben der dortigen bäuerlichen Bevölkerung. In der Südslowakei und in Südmähren zeigen die zahlreichen archäologischen Denkmäler der Slawen fast keine Spur von Beziehungen zu den Awaren dieser ersten Epoche. Als einziger Beleg für solche Beziehungen gelten bisher nur drei Gräber in der Nekropole von Devínska Nová Ves und der vereinzelte Fund des Pferdegeschirrs eines Nomaden in der Nachbarschaft.[28] Weder in der Produktion noch in kultischen Dingen treffen wir ähnliche Merkmale einer bestimmten Beeinflussung, wie wan sie später, nämlich im 8. Jahrhundert z. B. im mährischen Schmiedewesen konstatieren kann, das durch das awarische Produktionsverfahren beeinflusst war[29], oder wie man sie andererseits zu derselben Zeit teilweise auch in den Anfängen der Skelettbestattung erblicken darf.[30] Aus diesen Tatsachen geht hervor, dass sich die Wechselbeziehungen zwischen Awaren und Slawen in der zweiten Hälfte des 6. und zu Beginn des 7. Jahrhunderts noch nicht zu einer ständigen Symbiose entwickelt hatten, die in demselben Gebiet an der Donau und der Thaya erst später zustandekam. Der Aufenthalt der Nomaden des awarischen Verbandes war hier demzufolge in der ersten Epoche nur vorübergehend, was sich übrigens auch aus der Schilderung Fredegars ergibt.[31] Analogerweise kann man wohl dasselbe von den Alpenslawen annehmen, die von dem Zentrum des awarischen Gebietes weiter entfernt waren.[32]

Auf Grund der vorangehenden Ermittlungen gelangen wir zu dem Ergebnis, dass ein tieferer Eingriff der Awaren in die innere Entwicklung der slawischen Gesellschaft im 6. und zu Beginn des 7. Jahrhunderts durch das Quellenmaterial nicht bezeugt wird. Andererseits ist jedoch ersichtlich, dass die Awaren in der frühen Geschichte der slawischen Stämme einen zwar bedeutenden, jedenfalls aber nur äusserlichen Faktor bildeten.

La communication fut suivie des remarques de M. *B. Grafenauer* et de M. *M. Kos*.

[25] Diesem Problem ist mein Artikel Avaři a Dulebové v svědectví Povesti vremennych let (Les Avares et les Doulèbes d'après le témoignage de la Chronique de Kiev), Vznik a počátky Slovanů III (1960) 15—37 gewidmet.

[26] S. Anm. 10.

[27] Vgl. *I. Nestor*, La nécropole slave d'époque ancienne de Sărata Monteoru, Dacia I (1957) 292.

[28] *I. Kovrig*, Contribution au problème de l'occupation de la Hongrie par les Avares, Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 6 (1955) 168—169.

[29] *J. Eisner*, Základy kovářství v době hradištní v Československu. (Prehistoric Blacksmith's Work in Czechoslovakia). Slavia Antiqua I (1948) 385—386. *Derselbe*, Devínska Nová Ves, Bratislava 1952, 329.

[30] Die Wirkung der Skelettbestattung bei den Awaren auf die Änderung des Bestattungsritus bei den Slawen um das Jahr 800 war aber sicherlich nur ein Faktor neben anderen, diesen Prozess beeinflussenden Faktoren, unter denen unzweifelhaft die Annahme des Christentums eine wichtige Rolle gespielt hat. Vergl. *J. Poulík*, Jižní Morava — země dávných Slovanů, Brno 1948—1950, S. 60—61.

[31] Wie aus der Schilderung Fredegars ersichtlich ist, zeigten sich die Awaren auf slawischem Gebiet nördlich der Mitteldonau nur zeitweise, in der Regel in den Wintermonaten. Fredegar IV, 48, S. 144.

[32] Auch das Zeugnis archäologischer Quellen ist hier fast durchwegs negativ. J. *Eisner*, Devínska Nová Ves, S. 225.

ELIE ZDANEVITCH, Paris

RUY GONZALES DE CLAVIJO EN GEORGIE

OBSERVATIONS SUR SON CHEMIN D'AVNIK A TREBIZONDE DU 5 AU 17 SEPTEMBRE 1405

Les toutes dernières pages de la célèbre ambassade de Ruy Gonzalez de Clavijo relatant son passage en Septembre 1405 par l'Atabégat, extrême province de la Georgie, méritaient une plus grande attention que celle qui leur fût réservée par les savants.

Nous avons trop peu de témoignages sur la situation politique et religieuse de l'Atabégat vers la fin du Moyen-Age. Mais devant les difficultés soulevées par les déformations des noms propres dans l'édition originale de la relation de Clavijo, personne n'a songé à la comparer aux manuscrits et aux réalités géographiques afin de dissiper la gênante impression que les ambassadeurs à la frontière de la Géorgie pénètrent dans le domaine de l'inconnu où ils rôdent pendant dix jours pour réapparaître sur les bords de la Mer Noire.

Même avant la dernière édition de 1943 et sans collation du texte de l'édition originale de 1582 sur les manuscrits, la lecture attentive aurait suffi pour éviter la principale erreur: perpétuer la fausse toponymie d'Aumian au lieu de celle d'Avnik. En somme, ce n'était que la répétition de l'erreur analogue commise par les commentateurs de la description des églises de Constantinople. La coquille de l'édition originale de Clavijo où à la place des mots »esta dia« — »le jour même« — est imprimé »otra dia« — »le jour suivant« — a poussé les lecteurs peu attentifs à l'ensemble du contexte à chercher l'église de l'autre Saint-Jean loin du lieu où elle se trouvait et même en dehors des murs, tandis que le journal daté des jours de la semaine montre clairement que toutes les églises étaient visitées en une seule journée selon l'ordre de leur emplacement et que l'autre Saint Jean se trouvait au voisinage de Sainte-Sophie, comme je l'ai communiqué à notre Congrès de Paris en 1948.

Gravement atteinte lors du tremblement de terre de 1509, cette église restaurée a eu son heure de célébrité sous les Sultans étant devenue leur ménagerie.

Ainsi la lecture attentive montre que la mystérieuse ville Aumian, qu'on voulut identifier avec Kars ou Ani, est suivie dans le texte du nom de son Seigneur Toladaybeque; elle est donc identique à la ville d'Avnik, suivie également du même nom et cette conclusion se trouve confirmée par l'évidence géographique.

Cette difficulté ecartée et la solution confirmée par l'étude des manuscrits, nous voyons que l'itinéraire des Castillans à travers l'Atabégat n'est pas un casse-tête, mais une narration claire et manifestement véridique, nous obligeant d'accepter ce témoignage aussi imprévu qu'il soit.

Pour aller à Samarkand les Ambassadeurs ont pris entre Erzurum et Khoi la route classique la vallée de Pasin, puis ont longé le fleuve Aras, et de là, sont parvenus par Surmali, Iğdir, Doğubayzit à Khoi. Mais au retour, en arrivant à Khoi, ils apprirent la nouvelle qu'un certain chef de la tribu de Mouton-Blanc, nommé Kara-Othman, ancien vassal de Timour, s'était révolté et s'était mis en route avec dix mille cavaliers et se dirigeait vers la ville d'Erzican pour commencer le siège. C'est pourquoi les ambassadeurs, afin d'éviter de rencontrer ses troupes, décidèrent d'abandonner leur ancienne route et en prirent une autre sur leur gauche, dans la direction de l'Ouest, en passant par Kucuk-Seray et après avoir atteint le haut cours du fleuve Murat, parvinrent à la ville d'Aleşkirt.

Après quatre jours de route depuis Aleşkirt, ils arrivèrent donc à la forteresse d'Avnik, capitale de l'Emirat, où le fils d'Emir, s'apitoya sur leur sort et leur proposa de les faire passer jusqu'à Trébizonde par les chemins écartés de Géorgie. Nous savons que là c'était l'extrême province de l'Atabégat, en géorgien Saathabago, domaine des Atabegs résidant à Akhaltsikhé et qui devinrent indépendants du pouvoir royal au milieu du XV[e] siècle, mais en ätaient déjà de facto à l'époque de Clavijo.

Avnik qui se trouve sous le coude du fleuve Aras, au sud-est de Hasankale, nous est connu par Constantin Porphyrogénète, par les campagnes de Timour et d'Ibrahim paşa. C'est là que le cénobite Garnik a eu la vision du corps de Saint-Grégoire.

Ayant quitté Avnik le 8 septembre, les ambassadeurs ont traversé la vallée de Pasin et après avoir passé la nuit à la limite du domaine de l'émirat, montèrent le lendemain sur le plateau de Kargabazar, le partage des eaux des fleuves Çoruh et Aras, la frontière de Géorgie. Sur les hauteurs la route bifurque. La route des ambassadeurs était à gauche, le long du cours de Kisilalasu d'où en descendant ils aperçurent bientôt la forteresse de Tortum, qui se dresse fièrement sur un pic rocheux et attire les regards de loin.

Clavijo confirme la prise de Tortum par Timour faite en 1402 (antérieurement à sa campagne contre Bayezit). Sa prise en 1549 par l'Armée du Sultan Suleyman fut le sujet d'une curieuse lettre du Sultan au Roi de France.

Les voyageurs ne montèrent pas au château de Tortum. Ayant passé la nuit à une lieue de là, puis se dirigeant vers l'ouest le long de la vallée d'Ödük-dere ils ont franchi le partage des eaux entre Tortum et le cours moyen de Çoruh et immédiatement après, sont arrivés à un autre château perché nommé Viçer, Kale Fiserik aujourd'hui. Il est ä noter que Clavijo ne parle pas de beaux monuments de l'architecture géorgienne, nombreux dans cette région. Il faut attendre jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, pour lire dans Karnetzi que »la vallée de Thorthum conserve les grands courants géorgiens dans les villages de Khakhou, Ochk et Ichkhan et qu'on en trouve de semblables qu'à Sainte Sophie à Constantinople«. La hâte des ambassadeurs de retourner à Trébizonde n'est peut-être pas la seule raison de ce manque d'information. La plupart de ces monuments se trouvent dans les confins des vallées et sauf la cathédrale d'Ishan, on ne peut pas les apercevoir avant le dernier tournant.

Notre première surprise en lisant Clavijo fut d'apprendre que le Seigneur de Viçer était un Molla. L'opinion de la plupart des historiens est que les conversions dans ce pays ont commencé à la fin du XVI[e] siècle avec les guerres de Lalapaşa et ont pris leur essor au milieu de XVII[e] comme le résultat de l'occupation turque. Or ici nous avons à faire avec un chef d'ordre monastique ou docteurs en lois, possesseur d'un château sur une route importante. Nous ne pensons pas que c'était un homme de la plaine, un turcoman ou un chacatay, car Clavijo souligne généralement l'apparition des conquérants dans le milieu conquis. Ce molla ne pouvait être qu'un géorgien ou un arménien converti par exception ou même appartenant au milieu converti, tartarisé comme disent les géorgiens.

Mais encore plus surprenant est la rencontre survenue le lendemain avec le Seigneur de la ville d'Ispir, portant le titre de Spiratabec ou d'Atabeg d'Ispir, un genre de vice-roi de cette partie éloignée de l'Atabégat. Son titre d'Atabeg montre qu'il appartenait à la famille rêgnante, en étant un musulman. Et la suite de l'histoire, racontée par Clavijo, qui nous dit comment les musulmans habitant hors des frontières de la Géorgie, sur le versant nord des montagnes, ont cherché la protection de cet Atabeg, ne nous laisse aucun doute quant à sa religion.

Ainsi la pénétration de l'Islam dans la vallée de Çoruh n'était pas l'oeuvre des turcs, mais avait commencé plus tôt, même avant le XV[e] siècle. Et le surnom de »la lumière de la religion« porté par certains Atabegs nous oblige à penser qu'il s'agissait des fluctuations de la situation religieuse. Un siècle après le passage de Clavijo un manuscrit arménien écrit dans la ville de Küdreşen au voisinage d'Ispir et parlant du patronat de Mzetchabouki, mentionne aussi le patron prince Ivane, probablement le seigneur d'Ispir, et cette fois-ci un chrétien.

Ayant quitté Ispir les ambassadeurs ont entrepris le passage de la chaîne des montagnes pontiques probablement par la vallée de Çapans et de là, à travers le col difficile vers la vallée de Kalopotamos, donnant sur la Mer Noire, légèrement à l'ouest de Rize. Ce col franchi ils ont laissé la Géorgie pour pénétrer dans le pays arménien que Clavijo désigne par le prénom du seigneur Araquel. Ce pays était Hemşin, peuplé actuellement par les armeniens islamisés et sauf rares exceptions turcophones. Et c'est ici que nous apprenons que ce pays étant à l'extérieur de la Géorgie appartenait déjà à l'Atabeg de Spir et non au seigneur Araquer, et que ce changement était amorçé par les musulmans de Hemşin mécontents de leur prince chrétien. Que ces musulmans, cherchant la protection de l'Atabeg musulman étaient en minorité, c'est évident, mais suffisamment nombreux pour que l'Atabeg nomma pour les gouverner un musulman avec un chrétien. La présence de musulmans à cette époque, dans ces vallées perdues, nous étonne autant que la religion de l'Atabeg de Spir. Quant aux possessions géorgiennes au nord de la chaîne pontique, nous pouvons comprendre pourquoi Hethoum place Hemşin en Géorgie et pourquoi, après la prise de Trébizonde par Mehemet II les gens de Caffa disaient à Contarini qu'il suffit, en partant d'Atina, de quatre heures de cheval pour sortir des possessions turques.

Les difficultés du passage par les montagnes pontiques sont connues, la nécessité pour les hommes de porter les fardeaux pour pouvoir passer avec les bêtes, invoquée par Clavijo, n'est pas disparue de nos jours. En touchant le rivage ils n'étaient pas au bout de leurs peines, car la route de là à Trébizonde par Surmene n'était pas meilleure.

Ainsi en dix jours depuis Avnik ils sont parvenus à Trébizonde ayant franchi trois grands cols. Mais la courte narration de leur fuite a pour nous une importance inattendue: elle nous oblige à réviser plusieurs de nos préjugés et de nos partis-pris.

RUY GONZALEZ DE CLAVIJO

Itinéraire de la ville d'Avnik à
la ville de Trébizonde
du 5 au 17 Septembre 1405

TEXTE

traduit d'après les ff 123—125 du ms Add 16613
du British Museum et collationné sur
les ff 149—151 du ms 9218 et
les ff 131, 132 du ms 18050
de la Biblioteca Nacional de Madrid
et sur l'édition de Francisco López Estrada, Madrid 1943

Les toponymies actuelles la plupart en transcription
turque et la transcription plus correcte du titre
de Seigneur de Spir sont placés entre deux tirés.
Les chiffres correspondent aux notes.

TEXTE DE CLAVIJO

(En venant d'Allequix — Aleşkirt (1) — f. 123 v —) au quatrième jour qui fut samedi cinquième jour de Septembre (2) ils (les ambassadeurs) arrivèrent à la ville de Haunique — Avnik (3) / Le lundi ils montèrent au château pour voir le fils d'un grand chevalier qui tenait cette terre à la place de son père et ce dernier un chacatay (4) du nom de Toladaybeque (5) reçut cette terre de Tamurbeque (6) après la conquête / Etant arrivés ils lui firent présent d'une robe de camocas (7) selon l'usage puis exposèrent leur affaire / Et il leur dit que Caraotoman (8) — Kara Othman — se trouvait en terre d'Arzinga (9) — Erzincan — où ils allaient et là il faisait du mal / Mais que pour l'honneur du roi leur seigneur et pour le service de Tamurbeque chez qui ils étaient venus il allait les guider et les faire passer par un autre chemin où ils ne couraient aucun danger et les ambassadeurs de Turquie (10) iraient par une autre route / Ce Château d'Avenique était très fortifié perché très haut et était entouré par une triple enceinte et avait l'eau de la source à l'intérieur était pourvu d'abondantes réserves et possédait de grands revenus /

Le mardi 8 Septembre (11) ils partirent en compagnie d'un chacatay mandaté par ce seigneur d'Avenique et il les conduisit par le chemin de Gurgania (12) — Géorgie — où ils laissèrent à leur gauche le chemin — f 124 — d'Arzinga qu'ils avaient pris en venant / Cette nuit là ils allèrent dormir dans une ville qui appartenait au seigneur d'Haunique / Le jour suivant ils se levèrent de bon matin et gravirent une haute montagne (13) et dès qu'ils en furent descendus ils virent sur un haut rocher le château qui se nommait Torcon (14) — Tortum — / Ce château appartenant au Seigneur de Gurgania fût pris par Tamurbeque qui leva un tribut / Et ils dormirent à une lieue de là dans un village et ils marchèrent deux jours dans ces montagnes (16) /

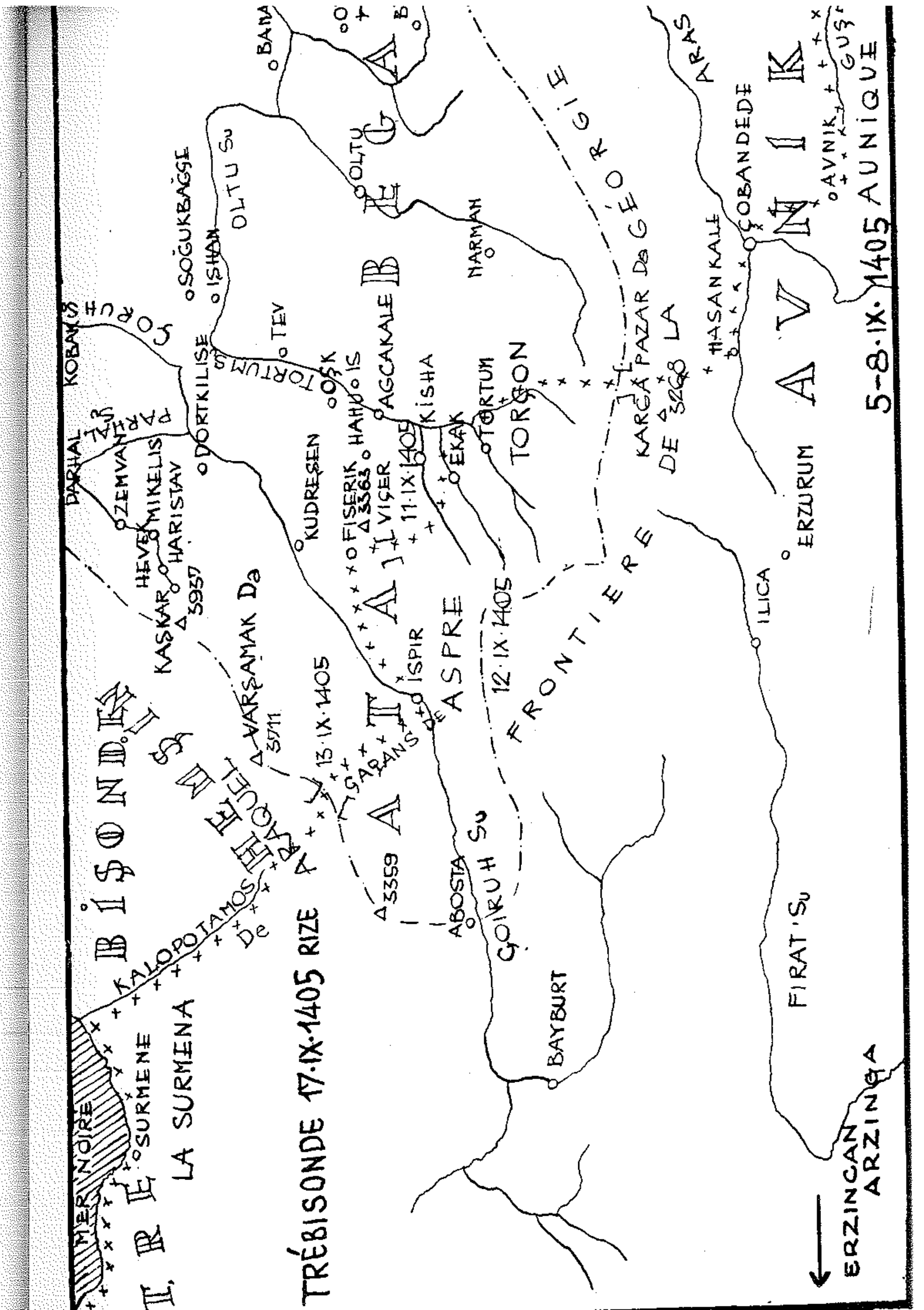
Le vendredi suivant qui se trouvait être le onzième jour de Septembre ils arrivèrent à un château appelé Viçer (17) — Fiserik — appartenant à un maure qui fût Molla et Molla désigne un docteur ou un savant (18) / Celui-ci leur fît beaucoup d'honneur et ils mangèrent chez lui et toute cette terre était troublée par Caraotoman et par tous les autres gens qui fuyaient par là avec leurs troupeaux / Ils en repartirent sans tarder et le guide qui les menait leur dit qu'ils étaient forcés d'aller voir un seigneur en la ville appelée Aspre (19) — Ispir — puisqu'il portait des lettres de son seigneur pour celui-là et qu'on ne pouvait pas éviter de la faire / Depuis Torcon jusqu'ici le chemin qu'ils avaient fait était par les montagnes et par les rochers et le seigneur de cette terre se nommait Pira conbet (20) — Spir atabec — / Bien que montagneuse cette terre était bien pourvue en viande / Le jour suivant samedi ils s'en furent chez ce Seigneur et lui offrirent deux robes de camocas / Et ils dînèrent avec lui et il leur donna un homme pour

les guider jusqu'à l'empire de Trapisonda (21) / Ils s'en furent dormir ce jour-là dans une ville au pied de la montagne (22) /

Le jour suivant dimanche ils sont allés sur une montagne rocheuse et dénudée qui durant quatre lieues de montée (23) était si abrupte que les bêtes et les hommes — f 124 v — la gravirent à grand peine / Ce jour-là ils quittèrent la terre de Gurgania pour entrer dans la terre d'Araquel (24) / Et les garganos sont les hommes au corps bien fait et à la fière allure et leur croyance tient de cette des grecs et leur langue est particulière (25) /

Le lundi suivant (26) ils mangèrent en un village de cette terre d'Araquel (27) et puis s'en allèrent sans tarder dormir dans un autre / La raison qui avait rendu ce maure le seigneur d'Aspre (28) possesseur de la terre d'Araquel est la suivante / Les maures de cette terre (29) étaient mécontents de leur seigneur qui s'appelait Araquel comme la terre même et allèrent vers le seigneur d'Aspre et lui dirent qu'ils le reconnaîtraient pour leur propre seigneur et lui les défendrait / Et ils firent ainsi et se mirent en son pouvoir et il les reçut et nomma un maure pour les gouverner en son nom et à sa place avec un chrétien (30) / Cette terre est couverte de montagnes boisées très escarpées et là se rencontrent des endroits très difficiles où les bêtes ne peuvent pas passer / Et parfois les rochers sont reliés entre eux comme par une tige (31) / Ailleurs il arrive que les bêtes ne puissent aller chargées et c'est aux hommes de porter leurs fardeaux / Peu de pain dans cette terre / Et en cette terre les dits ambassadeurs se sont vus en grand danger comme ceux de la Turquie (32) / Tout en étant des chrétiens arméniens (33) là étaient des mauvaises gens de mauvaise condition et ils ne laissèrent pas s'en aller de cette terre les dits ambassadeurs sans que ceux-ci ne leur aient laissé une partie de leurs biens / Ils marchèrent dans ces montagnes quatre jours et arrivèrent à des maisons au bord de la mer (34) et il y avait d'ici à Trapizonda six jours de montagne (35) et ensuite ils empruntèrent une mauvaise route jusqu'au lieu nommé la Surmenia — Surmene — (36) / Toute cette terre de Trapizonda très rocheuse et couverte de montagnes aux arbres élevés longe la mer (37) / Et sur chaque arbre — f 125 — grimpe une vigne qu'on ne cultive pas et d'où l'on tire le vin et la population vit dans les tours comme ils disent pour parler des maisons de campagne (38) qui ne sont que quelques cases adossées l'une à l'autre par ci par là / Sur ce chemin périrent toutes leurs bêtes /

Le jeudi dix-septième jour de Septembre ils arrivèrent à Trapizonda (39) et dès leur arrivée ils surent qu'une nef avait fait voile pour aller vers Pera et qu'elle était chargée de noix (40).



Titres des communications présentées à la section d'HISTOIRE qui ont été publiées ailleurs ou dont les manuscrits n'ont pas été remis à la rédaction.

Polychronis Enepekides, Wien

Neue urkundliche Quellen zur Geschichte der Wiener Legation des Kardinals Bessarion in den Jahren 1460—1461.
La communication fut suivie des remarques de M. M. O. Lampsidis et H. G. Beck.

Božidar Ferjančić, Beograd

La famille des Maliassènes en Thessalie.
Publié dans Zbornik Filozofsko-istorijskog fakulteta (Beograd 1963).
La communication fut suivie des remarques de M. L. Stiernon.

Bogo Grafenauer, Ljubljana

Die Siedlungswellen der Slawen in die Balkanhalbinsel und ihre Problematik.

Rudolph Hiestand, Roma

Romanos I. Lakapenos (919—944) und König Hugo von Italien (926—945).
La communication fut suivie des remarques de M. P. E. Schramm.

K. V. Hvostova, Moskva

К вопросу о феодальной ренте южномакедонских монастырей XIV в.
La communication fut suivie des remarques de M. V. Mošin.

Octawiusz Jurewicz, Warszawa

Bemerkungen über Gestalt und Wirken Andronikos' I. Komnenos.
La communication fut suivie des remarques de Mme Z. V. Udalcova et M. H. G. Beck.

Jean Karayannopoulos, Thessalonique

Über die vermeintliche Reformtätigkeit des Kaisers Herakleios.

Constantine Kyrris, Famagusta

Les langues utilisées dans la diplomatie de quelques empereurs byzantins des derniers siècles.
La communication fut suivie des remarques de M. B. Hemmerdinger Mme H. Glykatzi-Ahrweiler et M. D. Zakythinos.

G. G. Litavrin, Moskva

Был ли Кекавмен, автор „Стратегикона", феодалом?
Publié dans Византийские очерки, Москва 1961, 217—240.
La communication fut suivie des remarques de M. P. Lemerle et Mme Z. V. Udalcova.

Donald Nicol, Glenageary

The Report of Ogerius, Potonotarius of Michael VIII Paleologos in 1280.
La communication fut suivie des remarques de M. D. Geanakoplos.

K. A. Osipova, Moskva

Система класии в Византии в X в.
Publié dans Византийские очерки, Москва 1961, 174—185.
La communication fut suivie des remarques de M. M. N. Svoronos, P. Lemerle et Mme Z. V. Udalcova.

Berthold Rubin, Köln

Die Lokalisierung der Schlacht von Tadinae 552 als kriegsgeschichtliches Exemplum (Quellen, Karten, Archäologie, Lokaltradition, Forschungsgeschichte).

Steven Runciman, London

Cleope Malatesta
La communication fut suivie des remarques de M. H. Inalçik.

Joachim Scharf, Göttingen

Quellekritische Beobachtungen zu den Schriften des Kaisers Konstantin VII. Porphyrogennetos.

Giuseppe Schirò, Roma

Evdokia Balšić vasilissa di Gianina.
La communication fut suivie des remarques de M. S. Cirac — Estopañan.

Georgios Spyridakis, Athènes

Τά ἑλληνικά ἀστρολογικά κείμενα ὡς πηγή τοῦ δημοσίου καί τοῦ ἰδιωτικοῦ βίου Βυζαντινῶν.

Eugène Stanescu, Bucarest

La diplomatie byzantine et la crise du Bas-Empire à la fin du XIIe siècle.

Stefan Stefanescu, Bucarest

Les sources byzantines et l'épopée roumaine du XVe siècle.

Mate Suić, Zadar

La dislocation des municipia dans le thème byzantin de Dalmatie.
La communication fut suivie des remarques de M. M. E. Condurachi, R. Rogošić et J. Ferluga.

Nicolas Svoronos, Paris

A propos de la tradition des novelles macédoniens dans la Synopsis Basilicorum.
La communication fut suivie desremarques de M. M. A. Dain, P. Lemerle et P. Charanis.

Z. V. Udalcova, Moskva

Рабство и колонат в византийской Италии во второй половине VI—VII, в. в.
Publié dans Византийские очерки, Москва 1961, 93—120.
La communication fut suivie des remarques de M. D. Angelov.

Apostolos Vacalopoulos, Thessalonique

Les limites de l'Empire Byzantin depuis la fin du XIVe siècle jusqu'à sa chute (1453).
La communication fut suivie des remarques de M. M. E. Kirsten et F. Thiriet.

Speros Vryonis, Los Angeles

Byzantine δημοκρατία and the Guilds in the Eleventh Century.
La communication fut suivie des remarques de M. D. Geanakoplos.

DEUXIÈME PARTIE

PHILOLOGIE ET HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

PAUL CANART, Cité du Vatican

NOUVEAUX RÉCITS DU MOINE ANASTASE

Comme j'examinais les derniers manuscrits du fonds des Vaticani graeci de la Bibliothèque Vaticane, mon attention tomba sur le Vat. gr. 2592. C'est un beau ms. sur parchemin, datable du XIe siècle, originaire probablement de Constantinople[1]. Un mot sur son contenu, que j'analyserai en détail dans un prochain article du *Muséon*. C'est une anthologie édifiante à l'usage des moines, parallèle sur plus d'un point au Paris. gr. 1596.[2] Elle contient, entre autres, *l'Historia Monachorum*[3], la vie de s. Antoine par s. Athanase, un choix alphabétique d'apophtegmes, et plusieurs séries de récits pieux, à visée souvent anti-musulmane. Fait remarquable, la Bibliothèque Vaticane contient aussi une copie récente de ce ms., le Barber. gr. 526, du XVIe s. Cette copie, Pitra l'a citée en passant[4], et, dès 1905, le cardinal Mercati l'exploitait, à propos d'un récit sur la dignité sacerdotale attribué à Anastase le Sinaïte[5]. Mais les remarques de Mercati restèrent enfouies dans la forêt vierge des ses *Opere Minori*. La présente communication a pour objet l'oeuvre pour laquelle le ms. apporte du neuf: les récits du moine Anastase. Une première partie assignera au Vat. gr. 2592

[1] Les trois croix qui marquent le début de chaque cahier m'avaient fait penser à une origine studite. Mais cet indice n'est nullement décisif : voir *J. Irigoin*, Pour une étude des centres de copie byzantins, dans Scriptorium, t. 12 (1958), p. 223.

[2] Voir l'analyse de ce dernier dans *F. Nau*, Les récits inédits du moine Anastase. Contribution à l'histoire du Sinaï au commencement du VIIe siècle, dans Revue de l'Institut Catholique de Paris, t. 7 (1902), p. 1—26, 110—151 (paru aussi en volume séparé, Paris, 1902). Nous citerons le volume séparé.

[3] Le ms. avait échappé aux recherches du dernier éditeur de l'Historia Monachorum, le R. P. A-J. Festugière. J'en donnerai la collation dans le Muséon, avec une liste complémentaire des mss de l'Historia Monachorum.

[4] *I. B. Pitra*, Iuris ecclesiastici Graecorum Historia et Monumenta, t. II, Rome, 1868, p. 246, № 39.

[5] *G. Mercati*, Un preteso scritto di san Pietro vescovo d'Alessandria e martire sulla bestemmia e Filone l'istoriografo, dans Rivista storico-critica delle scienze teologiche, t. 1 (1905), p. 162—180 ; repris dans Opere Minori, t. II [Studi e Testi, 77], Cité du Vatican, 1937, p. 426—444.

tura del greco moderno a lingua della auspicata comunità mondiale.

E' nelle mie mani il testo della comunicazione, in francese, che il Poeta presentò al Congresso. Ebbe ad inviarmelo Egli stesso, qualche giorno dopo, da Ginevra, accompagnato da una lettera del 30-8-947, nella quale mi diceva la sua gioia per la mia traduzione italiana del suo carme »Giuramento di Stige«, e mi sollecitava ad interessarmi, come ellenista, in favore della idea da lui patrocinata. La orazione, animata da un afflato poetico, esprime nel proemio la adesione del popolo greco alla idea di una Anfizionia universale. Nè mancano accenni al difficile momento che la Grecia attraversa, vittima ancora una volta del gioco di opposte forze e

[10] Il progetto era stato redatto da Jean Larmeroux, Presidente della Accademia Internazionale di Scienze Politiche.

[11] Resi accessibili, anche a chi non sa di greco moderno, insieme alla tragedia La Mort de Digénis — grazie alla mirabile traduzione francese di *Octave Merlier*, nel recente volume: *Sikelianos*, Poèmes acritiques — La Mort de Digénis, adaptation francaise par O. M. (bois de Spyro Vassiliou), Atene 1960, nella Collezione di traduzioni edite sotto il patronato del Consiglio d'Europa per far conoscere ad un vasto pubblico le grandi opere letterarie scritte in lingue europee a diffusione limitata.

e nei limiti delle mie possibilità — per migliorare ed accrescere le posizioni del greco moderno, io lo ho tuttavia fatto. A Lione, nel settembre del 1948, al Congresso della Associazione Budè, illustrai la opportunità che il greco moderno trovasse riconoscimento presso le Facoltà Letterarie di ogni paese, accanto al greco classico e al bizantino. Tale mozione divenne poi uno dei voti finali, solennemente approvati dalla assemblea dei membri, nell'VIII Congresso Internazionale di Studi Bizantini, che si tenne a Palermo nel 1951.

Lingua internazionale il greco moderno? Sì, almeno per gli archeologi, per i classicisti, per i bizantinisti.

[12] *Je suis donc ici, Messieurs, pour vous dire que le peuple Hellène, au fond de son âme douloureuse et déchirée, fremira d'espoir et de joie à l'annonce que l'effort actuel pour l'organisation d'une Fédération Mondiale des peuples se trouve en des mains probes et viriles. Je suis venu ici, Messieurs, l'ame tout ensanglantée par les malheurs de mon pays, mais ce sont justement ses malheurs qui me portent infiniment plus près de l'inquietude et de la menace qui pèse en ce moment sur tous les peuples.*

MARIE ANNE LINDENBURG, Delft

ΒΑΣΙΛΕΥΩ DIT DU SOLEIL

Il a toujours été difficile de donner une explication satisfaisante à l'expression βασιλεύει ὁ ἥλιος »le soleil se couche« en grec moderne. La difficulté est de nature sémasiologique. Comment se fait-il qu'un verbe signifiant »régner, être roi« prend le sens de »se coucher, disparaître sous l'horizon«? Pour allier ces deux sens, il faut faire pour ainsi dire un saut périlleux. Même après la très juste remarque de M. Kriaras que l'aoriste a été le point de départ, le problème ne me semble pas résolu. Je vous répète en quelques mots le rasionnement de M. Kriaras: à l'origine, il y avait l'aoriste perfectif ἐβασίλευσε, »il a cessé de régner, il a disparu«. De cet aoriste, le peuple grec aurait tiré le sens »il a cessé« avec négligence de l'élément »régner«. Là, il y a le saut périlleux que l'on n'a pas besoin de faire pour les autres exemples que cite M. Kriaras. Dans ἐπλάγιασα-πλαγιάζω „se mettre au lit", être alité", ἐμάκρυνα- μακραίνω »s'éloigner«, »être loin«, il reste quand-même le même élément sémasiologique et nous le retrouvons dans la traduction française. Ces nouveaux présents sont d'une autre nature, ils désignent une situation nouvelle, devenue durable, dont l'aoriste a marqué le début. Mais le nouveau sens du présent βασιλεύω »se coucher« ne désigne pas une situation nouvelle, mais l'acte du coucher du soleil en train de se faire. Les cas ne sont donc pas tout à fait comparables.

Une explication tout à fait différente a été donné par Koraïs: l'expression serait venue du service des vêpres, où le prêtre dit: ὁ κύριος ἐβασίλευσεν, εὐπρέπειαν ἐνεδύσατο, un verset des Psaumes (93,1, Sept. 92,1). Comme le peuple entendait chanter ces paroles au temps du coucher du soleil, il en aurait conclu que βασιλεύω signifie »se coucher«. C'est chercher loin, car il fallait présupposer que le peuple ait cru que κύριος désigne le soleil, dans un culte chrétien. Une telle ignorance ou étourderie est tout à fait invraisemblable. Aussi, l'étymologie de Koraïs n'a-t-elle pas été admise. Je le cite pourtant, parce que je crois qu'il n'avait pas entièrement tort, qu'il cherchait dans la bonne direction.

C'est avec quelques hésitations que je me permets de rejeter les opinions de tant d'illustres savants, parmi lesquels mon compatriote, le vénéré Hesseling.

La source des difficultés sémasiologiques que j'ai signalées est la conviction que »régner, être roi« est le sens original du verbe en question, et que les autres significations sont des métaphores ou des évolutions de ce sens premier. Or, en voyant l'ensemble de tous les emplois de βασιλεύω en grec moderne, je doute que ce soit vraiment le sens original. Même si ces autres significations sont rares et dialectales, même si nous ne les rencontrons pas dans les auteurs anciens, leur valeur linguistique n'en est pas moindre. A part le sens »régner« qui paraît plutôt savant, tous les autres sont en effet populaires, dont le plus répandu est le sens de »coucher du soleil«. Les autres sont »être haut au ciel« dit aussi du soleil dans un dialecte du Pont, et »lancer en haut du ciel« en parlant d'une pierre ou d'un cerf-volant, puis: faire une chose ou initier l'emploi d'un objet le Jour de l'An, puis, dans une superstition très curieuse, »l'augmentation spontanée et magique des produits agricoles déjà emmagasinés au moment de la nouvelle récolte«. Ce dernier sens est très difficile à rattacher au sens de »régner«. Le seul trait d'union ici est formé par l'emploi de βασιλεύω dans l'expression ζῆ καὶ βασιλεύει où βασιλεύω équivaut à »prospérer«. Hesseling en cite d'autres exemples dans la traduction des Septante et dans le Nouveau Testament. Il dit, par exemple, (littéralement, car son article est écrit en français): »La comparaison avec la locution populaire ζῆ καὶ βασιλεύει montre que dans l'Apocalypse XX, 4, les mots ἔζησαν καὶ ἐβασίλευσαν μετὰ τοῦ Χριστοῦ χίλια ἔτη ont un double sens, ce qui sans doute aurait été remarqué par les commentateurs s'ils avaient pensé au grec moderne«. Nous devons être très reconnaissants à Hesseling de l'avoir remarqué, car cela nous permet de croire à l'antiquité d'un sens plus large de βασιλεύω. Je cite encore: »On a vu que, depuis un temps assez reculé, le sens général de βασιλεύω est devenu dans la langue parlée »vivre en roi, prospérer«. Ce léger changement de signification va nous donner, je l'espère, la solution du problème.« Si Hesseling avait connu l'emploi de βασιλεύω dans le sens susdit de »augmenter spontanément«, il n'aurait peut-être par parlé de changement léger, car là, il y a encore un saut périlleux. Celui qui a fait le rapprochement, M. Stephanidis, ne donne pas d'explication. En effet, quand on veut ramener à la même origine les sens de »prospérer« et »augmenter«, ce qui est très facile, le probléme se pose à l'envers: comment un verbe signifiant »augmenter« peut-il désigner en même temps la royauté? Malgré les apparences, cette transition est plus vraisemblable. Nous avons un exemple indubitable dans le titre latin Augustus, qui signifiait aussi »augmenté« et qui a fini par être le titre de l'empereur. Ici, nous nous trouvons dans une atmosphère de religion antique, préhistorique, qui a laissé beaucoup de traces dans la pensée religieuse des Grecs anciens et encore plus des Romains. On a commence à comprendre ce genre de sentiments et de conceptions par l'étude de l'ethnologie. Ce sont les Polynésiens et les Maoris qui ont offert le matériel pour approfondir l'etude des religions antiques. Parfois, les auteurs classiques

avaient encore le sentiment de ces choses, les Romains plus que les Grecs, car chez les Grecs cette mentalité a été dépassé de bonne heure grâce à la philosophie et à la science. Mais cette influence ne s'est pas étendue aux milieux campagnards où des restes de la mentalité antique doivent avoir subsisté. Or, dans la théologie polynésienne, c'est littéralement vrai, que le chef est un homme augmenté, grandi, alourdi, à cause de la grande quantite d'essence vitale, de »mana«, qui lui est attribuée. Je dis »théologie« pour indiquer qu'il s'agit de tout un système de pensée élaboré qui va très loin. Pour le reste, le mot »théologie« n'est pas correct, car les dieux n'y jouent pas de rôle, c'est plutôt des forces magiques impersonnelles. Cetté idée de l'augmentation spontanée des denrées ne sera pas inventée par les grecs chrétiens, ni par les contemporains de Thucydide, mais par des ancêtres plus reculés, perdus dans la préhistoire. Le mot βασιλεύς ne se retrouve nulle part dans les langues apparentées au grec ancien, il peut très bien être hérité de ces mêmes ancêtres qui ne parlaient pas encore le grec. La conception dynamiste de la religion n'a pas été la mode d'un jour. C'est une période qui a duré des siècles, peut-être même des dizaines de siècles. On n'a pas besoin d'aller en Grèce pour en trouver des traces. Je rappelle dans votre mémoire l'étrange superstition qui attribuait aux rois de France le pouvoir de guérir des malades en les touchant. Cela prouve qu'en France aussi, le roi était autre chose encore que chef de gouvernment ou chef d'armée, que c'était un personnage magique, divin. Il ne serait donc pas étonnant si nous en trouvions aussi des traces linguistiques. De cette façon, je crois, il sera possible de retracer l'histoire du mot, et d'établir les rapports entre les sens divers. Pour les sujets parlants, ce rapport est perdu depuis longtemps, car ils ne pensent plus comme leurs ancêtres, surtout en matière de religion. Plusieurs couches se sont superposées, et la différence est considérable. Il me semble donc que l'histoire du mot βασιλεύω n'est pas si simple que Hesseling la croyait, et que le sens de »régner, être roi« est un sens spécialisé, secondaire, qui par le cours de l'histoire est devenu le sens officiel, déjà dans la langue classique.

Maintenant, revenons au soleil. Il est sûr que le culte du soleil, et en général l'astrologie, jouaient un grand rôle, encore à l'époque où le christianisme commençait à se répandre. Dans l'astrologie aussi, il y avait tout un système. Ici, je ne peux même pas parler au passé, car l'astrologie trouve toujours des adhérents, on se dirait parfois même qu'ils augmentent. Or dans deux des emplois de βασιλεύω, on peut voir un rapport avec le cycle quotidien et annuel du soleil. Je veux parler d'abord des coutumes du Jour de l'An. Un exemple: il faut décharger les fusils ce jour-là. En apparence, le mot βασιλεύω est ici dérivé du nom de Saint Basile. Mais ce n'est pas lui qui aurait établi des pratiques superstitieuses qui ont pour pensée directrice: faire un bon début pour prospérer l'année à venir. Il s'agit plutôt d'une coïncidence entre le nom qui

est dérivé de βασιλεύς et une pratique qui existait et qui avait déjà à faire avec le verbe βασιλεύω. Ce n'est pas à un jour près, mais c'est le temps du solstice d'hiver. A partir de là, le soleil va s'accroître et augmenter en force et en hauteur, et l'être humain aussi espère commencer une vie nouvelle. C'est donc dans les jours les plus sombres que la montée de l'orbite solaire commence. De même, au moment que le soleil se couche, il commence l'orbite du jour nouveau. Le premier parcours est souterrain, dans le séjour des morts. C'est là, dans ce grand réservoir de vie, qu'il reprend ses forces pour reparaître le lendemain. Il y a là tout un monde d'idées, c'est pourquoi il y a si souvent, dans les religions solaires, des noms à part pour le soleil qui se couche, qui se lève, qui est au zénith. Ces idées sont non-chrétiennes, bien sûr. Si, dans le service des vêpres, le soleil est mentionné plusieurs fois, s'il y a ce verbe ἐβασίλευσεν, ce n'est pas parce que les pères d'église voulaient rendre hommage au soleil, mais au contraire, pour l'éblouir par la gloire de la Sainte Trinité. C'est curieux de voir qu'ils ont choisi comme introduction le psaume 104 (103 dans les Sept.), le même psaume qui selon certains savants modernes offre des ressemblances avec l'hymne au soleil égyptien. Ils avaient remarqué eux aussi que le soleil y joue un rôle. Dans le cantique Φῶς ἱλαρόν il est dit expressément qu'il est chanté au coucher du soleil: ἐπὶ τὴν ἡλίου δύσιν, ἰδόντες φῶς ἑσπερινόν. Je crois donc que le verbe ἐβασίλευσεν a eu un double sens: dans le psaume 93 où il est pris, il signifie »Dieu est roi«, ou, selon d'autres, »Dieu s'est fait roi« (Dans le texte hébreu, il n'y a pas de verbe, c'est une phrase nominale qui permet des traductions différentes quant au temps du verbe. Les Septante ont donc choisi la traduction qui est jugé correct par des savants modernes).

Les pères d'église ont dû savoir très bien ce qui veut dire le mot βασιλεύω par rapport au soleil, c'est pourquoi il lui ont opposé ce verset des psaumes, où le sens est le sens officiel de »régner«. Il faut ajouter aussi que les vêpres se tiennent surtout le samedi soir, donc au moment où le dimanche commence. Or, le dimanche, dans l'astrologie, etait tout spécialement le jour du soleil, comme l'indique encore son nom dans beaucoup de langues. Il est possible qu'en plaçant le verbe dans ce contexte solaire, ils ont contribué à lui conserver ce sens de »se coucher«. Pour le savoir, il faudrait faire une enquête parmi des Grecs simples et croyants et leur demander s'ils ont jamais fait cette association entre le terme des vêpres et l'expression poétique pour le coucher du soleil.

Il reste encore à expliquer le sens »être au zénith«. Si mon raisonnement est juste, ce serait donc un rapport entre aoriste ingressif et présent duratif, et ce présent aurait été conservé dans le dialecte du Pont. Le rapport entre les deux est: »commencer à reprendre ses forces« et »être en pleine force«. Pour la langue commune, je dois suivre M. Kriaras en supposant que c'est l'aoriste qui a donné naissance au présent, avec cette difference que dans les cas qu'il cite le nouveau présent désigne une nouvelle situation durable, tandis que dans le cas de βασιλεύει il décrit simplement l'acte du coucher du soleil en train de se faire. De point de vue sémasiologique, il n'y a pas de saut périlleux à faire. Il suffit de supposer que le sens original n'était plus compris.

Quant au cerf-volant, je n'ai pas encore eu l'occasion d'étudier son rôle dans le folklore grec moderne. Mais je sais bien qu'en général, tout ce qui est cerf-volant ou balançoire, ainsi que les jeux de corde, joue un rôle dans les rites religieux. Ces jeux n'ont pas toujours été des jeux d'enfants. Je suppose donc que l'on a appliqué le même mot au cerf-volant, parce que celui-ci est un symbole du soleil, et se trouve comme lui haut au ciel.

Il me reste à mentionner la plante basilic. C'est sûr qu'elle joue un grand rôle dans les croyances et superstitions populaires: c'est pour ainsi dire une plante sacrée. Je serais donc tentée de fairre dériver son nom du sens primitif que le verbe βασιλεύω avait selon mon opinion, et non pas de βασιλεύς »roi«. Mais je suis trop ignorante quant aux qualités de cette herbe pour savoir pourquoi c'est elle, et non pas une autre plante, qui a ce nom et qui joue ce rôle. Je me rends compte qu'il y a encore bien des lacunes et des points obscurs. Cependant, je reste convaincue pour l'essentiel que le sens »régner« de βασιλεύω est secondaire, et que le grec moderne a conservé des sens très archaïques.

Articles consultés:
M. Kriaras, Athéna 47, 79 et sv.
D. C. Hesseling, Neophilologus 5, 165 et sv.
H. Wagenvoort, Imperium, Amsterdam 1941.

A la discussion suivant cette communication, le Professeur Sophie Antoniadis m'a appris qu'en Grèce, les enfants ont l'habitude de décorer leurs cerfs-volants d'une image du soleil. Ce fait confirme l'opinion émise ci-dessus. Aussi, je lui suis très reconnaissante de ce renseignement.

La communication fut suivie des remarques de M. *S. Antoniadis.*

ANDRÉ MIRAMBEL, Paris

POUR UNE GRAMMAIRE HISTORIQUE DU GREC MÉDIÉVAL PROBLÈMES ET MÉTHODES

Ce sont moins des résultats que des suggestions quant aux problèmes et aux méthodes concernant la grammaire historique du grec médiéval qui, à mon avis, doivent faire l'objet de la présente communication. Volontairement je m'abstiendrai d'exposer des détails, et je considérerai les questions d'un point de vue général et dans l'essentiel.

I. — Alors que, pour tels autres aspects et telles autres époques de la langue grecque, nous disposons de descriptions ou d'études d' ensemble — ainsi pour la langue homérique, le grec classique, le grec biblique, puis, si on franchit plusieurs siècles, le grec moderne[1] —, nous n'avons pas, pour le grec médiéval ou byzantin, l'équivalent de ces travaux. Les raisons tiennent à la fois à la nature même du sujet et à la façon dont on le considère. Sur ce dernier point, je me bornerai à dire, sans insister spécialement, que l'étude de la langue grecque médiévale a trop longtemps souffert du discrédit qui s'attachait à Byzance, et faisait tenir pour »décadent« le grec dépassant les limites reconnues à l'usage dit »classique«.[2] De

[1] Par exemple, pour la langue homérique, voir: *P. Chantraine*, Grammaire homérique (Phonétique et Morphologie), 1942 (3e tirage, 1958) et Grammaire homérique (Syntaxe), 1953. Pour l'histoire du grec ancien, voir: *Kühner-Blass*, Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, 1892; *Meillet-Vendryes*, Traité de grammaire comparée des langues classiques (2e éd., 1948); *E. Schwyzer*, Griechische Grammatik, 2 vol. (1939—1950); *M. Lejeune*, Traité de phonétique grecque (2e éd., 1955); *P. Chantraine*, Morphologie historique du grec (2e éd., 1961); *J.Humbert*, Syntaxe grecque (2e éd., 1954). Pour le grec biblique, voir: *M. Abel*, Grammaire du grec biblique, 1927; *Blass-Debrunner*, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch (7e éd., 1943). Pour le grec moderne, voir: *A. Mirambel*, Grammaire du grec moderne (3e tirage, 1962); La langue grecque moderne, description et analyse, 1959.

[2] Cette tendance se rencontre encore dans la monographie consacrée à la langue d'un écrivain par *E. Renauld* (Etude de la langue et du style de Michel Psellos, 1920). Il convient de repenser le problème de la „norme" appliquée aux faits de langue, et de tenter de juger ces faits, non seulement par rapport à nous qui posons des règles, mais aussi—ce qui est plus délicat—par rapport aux usagers de la langue: comment les concevaient ils?

plus, même si on considère le grec byzantin comme autre chose qu'un idiome de décadence, on a parfois été tenté de ne voir en lui qu'une sorte d'appendice au grec ancien, de prolongement attardé qui n'offrirait qu'un lointain rapport avec le grec des temps plus proches de nous ou contemporains. Inversement, une autre tendance a consisté à détacher le grec médiéval du grec antérieur au point de le considérer comme une préface au grec moderne[3]. L'inconvénient de ces vues, on s'en aperçoit tout de suite, est qu'on risque de refuser, pour ainsi dire, toute autonomie au grec médiéval en l'attirant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et de le présenter comme dépourvu de toute originalité, si l'intérêt et l'explication doivent être reportés soit sur ce qui le précède, soit sur ce qui le suit. La nature même de l'objet à étudier (premier point signalé plus haut), indépendamment de la position prise par ceux qui s'attachent à cet objet, explique les hésitations et les retards, et justifie dans une certaine mesure les perspectives qui se sont succédées. A ne considérer que les limites historiques (qui ne sont pas nécessairement des limites linguistiques), le grec byzantin couvre une période d'un millénaire, qui, de fait, constitue un chaînon dans le développement de l'hellénisme, dont la continuité linguistique n'est plus à démontrer, et qui, pour cette raison, se présente à la fois comme un héritage et comme un point de départ ou un renouvellement, sinon une création. Il semble inexact, en effet, de ne voir que l'un de ces deux aspects exclusivement, comme si l'héritage d'un état antérieur devait exclure toute possibilité d'innovation, et comme si, inversement, le point de départ de tendances neuves était incompatible avec l'apport du passé. Or, — et c'est là, croyons-nous, un caractère important, — le grec byzantin se présente tout d'abord comme la synthèse de ces deux aspects: elle n'est pas un »compromis«, elle est le »problème même de l'expression« au cours de mille ans d'histoire.

[3] Cf. *I. Kalitsunakis,* Mittel - und neugriechische Erklärungen bei Eustathios, 1909—1919. Une tendance analogue se manifeste dans les travaux de H. Pernot sur la grécité des Evangiles (cf.Etudes sur la langue des Evangiles, 1927, et surtout Pages choisies des Evangiles, 1925, Introduction). Certes la connaissance du grec moderne apparaît comme indispensable aujourd'hui à qui veut comprendre le grec néotestamentaire et le grec médiéval (elle est utile déjà pour mieux saisir la structure du grec ancien et hellénistique, de l'aveu même des hellénistes). Mais, si, à bien des égards, le grec des Evangiles et le grec byzantin attestent des tendances dont on voit le développement et l'aboutissement dans le grec d'aujourd'hui, il ne faut tout de même pas se laisser aller à annexer le grec évangélique au grec moderne. La disparité des éléments linguistiques dans le grec des deux ou trois premiers siècles de l'ère chrétienne et dans le grec byzantin, d'une part, l'étendue même des époques pour l'un comme pour l'autre, d'autre part, rendent légitime toute analyse et toute interprétation tant du grec néotestamentaire ou évangélique que du grec byzantin pour eux-mêmes et comme témoins des conditions d'expression des époques dont ils relèvent. Naturellement ceci n'est pas pour nier et exclure les rapports avec ce qui les a précédsé et suivis.

La question générale de la »continuité du grec«, si justement soulignée par A. Meillet[4], et invoquée par J. Psichari[5] pour justifier la langue démotique à l'aide d'arguments historiques, a souvent, depuis, été reprise, mais sans que l'on ait toujours eu le souci de définir nettement cette »continuité«. Continuité n'est ni stagnation ni arbitraire dans la fixité. Continuité est associée à mouvement et à vie. Le problème a été récemment repris et traité magistralement dans un exposé que S. G. Kapsoménos avait présenté en 1958 au précédent Congrès des Etudes Byzantines tenu à Munich, et dont le thème est la langue grecque entre la *Koïnè* et le grec moderne[6]. Le savant philologue, qui, à l'heure actuelle, est sans doute l'helléniste connaissant le mieux l'histoire et la langue de la κοινή, a eu, dans l'étude qui vient d'être mentionnée, le mérite, en prenant pour point de départ la κοινή hellénistique, de montrer la complexité et le caractère profond des faits dits de »continuité«, puis de marquer la place, dans la continuité même, des innovations qui ne la rompent pas pour cela. Il y a là, à mon sens, une question de méthodologie linguistique féconde qui se trouve posée par l'auteur, et qui ajoute, par les perspectives qu'elle permet d'entrevoir, considérablement encore à la portée déjà grande elle-même de son riche exposé.

Plus modestement ici, je m'en tiendrai exclusivement au grec médiéval, dans les limites historiques de l'empire Byzantin, et je voudrais tenter d'en montrer l'intérêt linguistique pour lui-même, de définir et d'analyser sa structure, de dégager enfin son originalité, sans toutefois perdre de vue ni les liens qui le rattachent au passé ni l'avenir qui devra lui succéder.

II. — Considérer, en effet, le grec médiéval comme une étape, un chaînon, constituant un tout massif, entre le grec ancien ou même hellénistique et le grec moderne, ne saurait suffire. C'est en ce qui concerne cet ensemble que des problèmes doivent être posés. Ce tout, en effet, est loin d'être immuable, et il se laisse définir et expliquer, non seulement par rapport à ce qui le précède et à ce qui le suit, mais par rapport, si on peut dire, à lui-même, -entendons par là les conditions de toute nature qui en déterminent les traits spécifiques. On sera, ainsi, tout d'abord conduit à rattacher la langue au milieu humain dont elle exprime la pensée, et qui en explique dans une large mesure les caractères.

Quels sont ces caractères?

[4] Cf. Aperçu d'une histoire de la langue grecque, Avant-propos de la 1e éd. (1913), p. VIII; Chapitres I et II de la Première Partie; Chap. VIII de la Troisième Partie (p. 246): „Le sentiment d'une unité a persisté"; p. 249: "La structure phonétique générale des mots est encore en grec moderne ce qu'elle était dans la vieille koïnè... La prononciation vulgaire a donc subsisté".

[5] Cf. Etudes de Philologie néo-grecque, p. I—II de la Préface. Voir aussi *A. Mirambel,* La doctrine linguistique de Jean Psichari (La Nouvelle Clio, t. III, 1951, fasc. 1, p. 90).

[6] *S. G. Kapsoménos,* Die griechische Sprache zwischen Koine und Neugriechisch (Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress, II, 1, München, 1958).

C'est, en premier lieu, le fait que le grec byzantin est essentiellement la langue d'un Empire chrétien, où deux éléments, qu'on retrouve toujours dans toute civilisation, le »spirituel« et le »temporel«, se trouvent étroitement associés, au point qu'une séparation, dans l'ensemble et le développement du domaine grec, apparaît comme impensable. La religion dont relève l'Empire de Byzance représente une »tradition« qui en constitue l'armature et dont découlent d'une manière générale toutes ses institutions; mais cette religion représente également une »révélation« concrétisée par l'écrit: de là, l'importance particulière attachée au texte et à sa langue, importance qui s'étend à l'ensemble de tout ce qui présente un caractère institutionnel, et qui, du même coup, confère en quelque sorte à toute écriture une valeur sacrée, qu'il convient de respecter et de maintenir. Nulle part en Europe ne s'est manifestée plus qu'en Grèce, depuis l'expansion du christianisme, la différence qui sépare la langue écrite (et la civilisation qui en est le support) de la langue parlée, essentiellement non-institutionnelle. La notion religieuse d'»orthodoxie«, que la pensée hellénique a élaborée et définie sur le plan théologique en faisant du grec la langue des choses sacrées sur le plan de l'expression, s'est, si l'on peut dire, diffusée à travers le domaine profane, et c'est, je crois, de ce point de vue qu'il conviendrait de considérer l'hellénisation du vocabulaire des institutions impériales que l'on observe au VIe siècle, et qui marque une réaction notable contre la latinisation des siècles précédents depuis la fondation de l'Empire.

Un second caractère attesté par le grec médiéval tient à cette hiérarchie des genres écrits, qui semble le propre des littératures médiévales et à laquelle Byzance est demeurée attachée. Certes, il n'y a là rien d'absolu, mais on remarque que la tradition linguistique est d'autant plus stricte, d'autant plus conservatrice en général que le sujet traité est considéré comme plus noble et plus élevé dans l'échelle des valeurs de la pensée byzantine. Là se pose le problème diachronique de l'évolution éventuelle de l'expression en accord avec l'éventuelle évolution du genre littéraire lui-même auquel elle correspond, et surtout du rapport des genres entre eux. La place du genre dans l'ensemble de la production, avec la valeur qui lui est reconnue, d'un côté, les modifications qui, de l'autre, ont pu survenir dans la place du genre au cours de son développement, expliquent pour une part le caractère de la langue dont se sont servi les écrivains qui l'ont pratiquée. Il y ainsi une langue de la chronique byzantine, une langue de la poésie, une langue de l'épopée ou du roman, une langue de la philosophie, etc., qui ne représente nullement une expression figée, mais qui répond aux variations mêmes de la pensée, compte tenu des temps, et, dans un même temps, des créations et expressions contemporaines[7].

[7] A titre d'exemple, on peut considérer du point de vue de la langue, les fluctuations du purisme dans la chronique: affirmé chez Procope (VIe s.), il se relâche chez Malalas, sensiblement contemporain, mais se renforce chez Psellos (XIe s.) et Anne Comnène (XIIe s.), cède chez Phrantzès (XVe s.). Au Xe s. la langue de Constantin Porphyrogénète est plus populaire et simple que celle d'un d'un Syméon Magistros. Au XIIe s., Tzetzès écrit en un grec vulgaire son Livre des Histoires, au rebours d'Eustathe de Thessalonique, etc.

Ces deux traits que je viens de signaler concernent, dirais-je, plutôt l'aspect extérieur de la langue, et non pas la structure proprement interne. Ils sont relatifs au cadre de la langue; ils en expriment la psychologie et la sociologie, et il est nécessaire d'en tenir compte pour expliquer la nature de la langue elle-même et son fonctionnement propre[8].

III. — Les études linguistiques qui, jusqu'ici, ont traité du grec médiéval, ne procèdent aucunement d'un plan d'ensemble, mais ont été effectuées selon trois méthodes, répondant aux trois tendances, ou attitudes, que voici:

1⁰) *le développement général de la langue grecque* depuis les origines jusqu'à nos jours. Le grec médiéval a, naturellement, sa mention et sa place dans une longue chaîne historique, mais il n'apparaît que parce qu'il est fait mention du grec antérieur et du grec postérieur: c'est le cas notamment pour les ouvrages de synthèse de Jannaris à la fin du siècle dernier (*An Historical Greek Grammar*, 1897) et, plus récemment, de Costas (*An Outline of the History of Greek Language*, 1936), ou de Triandaphyllidis (Νεοελληνική Γραμματική, t. 1, Ἱστορικὴ Εἰσαγωγή, 1938);

2⁰) *la monographie d'un auteur*, soit pour l'ensemble de la langue qu'il utilise (ainsi E. Renauld, *Etude de la langue et du style de Michel Psellos*, 1920, ouvrage précité), soit pour une question particulière de sa langue (ainsi L. Merz, *Zur Flexion des Verbums bei Malalas*, 1911, où il ne s'agit que de la morphologie du verbe; récemment Erika Miheve-Gabrovec, *Etudes sur la syntaxe de Ioannes Moschos*, 1960);

3⁰) *la description ou analyse historique d'un fait linguistique* (par exemple J. Humbert, *La disparition du datif en grec du Ier au Xe siècle*, 1930).

De ces trois méthodes deux sont nettement historiques ou, si l'on veut, »diachroniques«: la première et la troisième. Une, — la seconde, — est statique ou »synchronique«, pour employer des termes désignant des notions familières aux linguistes depuis la double perspective ouverte à leurs études par F. de Saussure (*Cours de linguistique générale*, passim). Ces méthodes sont toutes légitimes. Notons seulement que la première est de préférence »synthé-

[8] Cet aspect n'a pas fait l'objet d'un développement spécial dans l'ouvrage, d'ailleurs remarquable et toujours actuel, de *A. Meillet*, Aperçu d'une histoire de la langue grecque. Dans cet ouvrage, le „grec médiéval" apparaît surtout comme un prolongement de la κοινή hellénistique (dont l'auteur a su donner la meilleure analyse qui soit), augmentée d'une tradition savante. Mais, précisément, le purisme à Byzance, s'il a des origines antérieures, et si, par certains côtés, il continue l' atticisme de l'époque hellénistique, s'élabore sur des bases nouvelles: il n'est plus seulement littéraire, il devient institutionnel.

tique« en ce qu'elle ne considère une époque de la langue que par rapport à un développement d'ensemble[9]. Au contraire, la seconde et la troisième sont plutôt »analytiques«. Il est d'ailleurs bon de ne pas s'en tenir toujours à un seul point de vue exclusivement, et l'historien, dont la pensée s'oriente sans cesse vers le diachronique, a néanmoins aussi intérêt à considérer les faits dans la perspective synchronique afin d'établir les étapes mêmes du diachronique.[10] Ce que, toutefois, il est permis de souhaiter pour la connaissance et l'étude du grec byzantin, c'est que se multiplient les monographies, tant d'auteurs ou d'oeuvres que de questions de langue. Dans une étude monographique, en effet, concernant un écrivain ou une oeuvre, il est plus aisé de répartir les faits entre faits traditionnels et originaux, entre faits communs et faits rares ou isolés, entre survivances et points de départ d'innovations diverses, que dans une présentation d'ensemble qui, par sa nature même, risque très souvent, faute d'analyses suffisantes, d'être trop générale, voire superficielle et incomplète, et de demeurer nécessairement prématurée. Il est certain — si nous comparons les études d'ensemble (du type de celles de Jannaris ou de Costas, qui ont été, à titre d'exemple, mentionnées plus haut) aux diverses monographies — que nous rencontrons ici plus de précision que là, comme il est naturel, et en particulier que les faits sont mieux localisés et plus exactement décrits ici que là. Ainsi, pour nous référer simplement aux travaux précités, la flexion des formes verbales aux VIe et VIIe siècles apparaît plus nettement dans l'étude de L. Merz sur Malalas *(Zur Flexion des Verbums bei Malalas)* que dans les références de Jannaris *(An Historical Greek Grammar)*. Ce qui, à mon sens, peut être reproché aux travaux de synthèse — qui, à juste titre d'ailleurs, englobent le grec médiéval dans l'ensemble d'un développement partant du grec ancien pour aboutir au grec moderne —, c'est d'une part, de ne pas suffisamment distinguer entre ce qui, dans ce grec médiéval constitue l'héritage de la κοινή hellénistique et des premiers siècles de l'ère chrétienne, et ce qui concerne le grec propre à l'ère byzantine. Par exemple, des faits de phonétique tels que, pour le vocalisme, les réductions des diphtongues (αι > *e*, ει > *i*, etc.) ou la fermeture de η en *i*, ou encore, pour le consonantisme, le développement de spirantes (anciennes occlusives *b, d, g,* devenues *v, g, đ,* et k^h, p^h, t^h devenues χ, φ, ϑ), sont des faits qui appartiennent au grec byzantin parce qu'il les a hérités d'un grec antérieur. Par contre, des faits comme le passage de *ü* à *i* (pour l'ancien υ), ou, en morphologie, comme la perte de l'infinitif et du datif sont, même si le point de

[9] Ce souci est frappant dans l'Aperçu d'une histoire de la langue grecque précité de *A. Meillet*. Notamment, ce qui est dit, dans la dernière partie, de l'usage savant, doit s'éclairer de ce qui est dit, dans les chapitres précédents, des langues littéraires et de la tradition.

[10] Rappelons que, pour F. de Saussure, et „pour les linguistes tels que *A. Meillet* et *J. Vendryes*, le „diachronique" a été défini comme „une succession de synchronies".

départ de ces faits est antérieur, des traits propres au grec byzantin, puisque c'est dans le grec médiéval que l'achèvement du processus se réalise. Un second reproche qui pourrait être adressé aux travaux de caractère essentiellement synthétique, serait, à l'intérieur même du domaine médiéval, de ne pas sérier suffisamment les faits linguistiques et de ne pas les classer toujours selon une chronologie méthodique. Sans doute (prenons, par exemple, Jannaris, *op. cit.)*, chaque fait mentionné est-il accompagné d'une référence de texte qui le date, mais, en ce qui touche l'élément médiéval, l'impression générale qui se dégage demeure assez confuse parfois. On est, notamment, embarrassé quand une référence à un texte apparaît isolée: s'agit-il d'un emploi rare? est-ce un point d'achèvement? ou le départ d'un fait nouveau? Il est certain qu'en pareil cas la référence est un renseignement très approximatif, et qui peut s'interpréter différemment[11]. Et pourtant, étant donné l'ampleur chronologique du domaine considéré, on est à même de pouvoir apprécier ce que j'appellerais la »nature« du fait linguistique (fait étendu ou restreint, fait continué ou repris, débutant ou se terminant, etc.), bien mieux qu'on ne pourrait faire si on envisageait seulement une période restreinte. En effet, les phénomènes linguistiques, qu'ils soient relatifs à la phonétique ou à la morphologie, ou même à la syntaxe, ne se manifestent pas au même rythme, et ne sont pas soumis à des conditions identiques en ce qui touche leur apparition, leur comportement durant leur existence, leur durée, voire leur disparition. On observe, au cours de la vie des langues, tantôt des changements vite réalisés, tantôt des lois dont certains effets seulement subsistent car elles ont cessé de jouer. Quand, par exemple, on étudie, dans les limites du grec byzantin, en phonétique, les faits de vocalisme et les faits de consonantisme, on constate, pour l'ensemble, la différence suivante: c'est que le consonantisme, au point de vue de sa structure, est parvenu à son achèvement lorsque s'ouvre l'ère byzantine, et ne se modifiera que plusieurs siècles plus tard avec l'apparition des différenciations dialectales. C'est seulement la chute du ν final qui se réalise dans les limites chronologiques du domaine byzantin, mais, là, il s'agit d'une *position* de phonème, et non de la *nature* même du phonème. A la différence de la κοινή hellénistique qui contient le processus par lequel les anciennes occlusives aspirées sont devenues des spirantes, et les anciennes occlusives sonores des spirantes aussi, le grec byzantin, dès le IVe siècle de notre ère, offre un système de consonnes dont l'essentiel se maintiendra et qui ne sera que parti-

[11] Voici, à titre d'indication, un exemple parmi tant d'autres tiré de *A. N. Jannaris*, op. cit., p. 336, § 1313. Il s'agit de l'omission de τινὲς gouvernant un génitif partitif (τινὲς τῶν μαθητῶν „certains des disciples"). Il arrive que τινὲς ne soit pas exprimé et l'auteur cite des exemples du Nouveau Testament (Actes, 21, 16; Jean, 16, 17; Matthieu, 23, 34, etc). Il donne brusquement un exemple de Léon de Naples (VIIe siècle), 88, 12. On se demande si l' usage se termine à cette époque, ou s'il s'est agi là d'une reprise d'une construction plus ancienne.

ellement altéré, — entendons, d'une part, sur certains points ou dans certaines régions du domaine et non totalement, et, d'autre part, pour certains phonèmes seulement mais non pour l'ensemble.[12] Mais il ne subira plus aucune perte de consonnes. Par contre, si, dès ses débuts, le grec byzantin hérite du vocalisme simplifié quantitativement et qualitativement) de la κοινή hellénistique, le système de ce vocalisme n'est pas encore définitivement constitué, car il comporte, entre la série des voyelles antérieures et celle des voyelles postérieures, une série médiane représentée par un *ü*, qui fait partie du système au début et qui ne disparaîtra qu'au Xe siècle. C'est à ce moment que se trouve constitué un ensemble de voyelles qui subsistera dans une partie du domaine hellénique lorsque, au cours des cinq derniers siècles de l'Empire, des différenciations localisées (même étendues) apparaîtront. On pourrait donc ainsi représenter la différence entre les consonnes et les voyelles dans l'intervalle de temps qui va du IVe au XVe siècle de notre ère:

		CONSONNES			VOYELLES			
Κοινή hellénistique		*l m n r s* *p t k*	*b d g*	*pʰ tʰ kʰ*	brèves longues ↓ brèves	*i ü u* *é ó* *è ò* *a* ↓ *i ü u* *è ò* *a* ↓		Réduction des diphthongues αι > *e* ει > *i* ου > *u* ευ > *ev* αυ > *av*
Époque byzantine	IVe siècle après J. C.	→	*v d g*	*f ϑ χ*				
	Xe siècle	Altération des gutturales				↓ *i u* *è ò* *a*	↓ *i u* *a*	
	XVe siècle							
Époque moderne		↓ ↓ ↓	↓	↓	↓	↓	↓	↓

[12] Ce sont, en général, les gutturales qui ont été atteintes (*k* et γ).

Dans le domaine de la morphologie, des faits comme la disparition de l'infinitif pour le verbe, du datif pour la flexion nominale, ont donné lieu à des études qui retracent le processus de la disparition[13]. Il paraît intutile d'y insister, mais, à côté de ces faits, il est possible de signaler deux faits importants dans le verbe: c'est, d'une part, l'élimination de la notion temporelle dans tous les modes à l'exception de l'indicatif[14], et c'est, d'autre part, la réduction progressive des participes qui aboutit, pour la voix active, à la création d'un gérondif se substituant à l'ancien participe, éliminé (λέγων, λέγουσα, λέγον faisant place à λέγοντας seul, au lieu de l'ancien système λέγων, εἰπών, εἰρηκώς, etc.)[15]. Nous avons affaire ici à un fait qui s'est réalisé au cours d'un long développement avant d'aboutir à la situation que le grec médiéval lèguera au grec moderne.[16] Dans un exposé des faits propres au grec médiéval, il y aurait intérêt, après la description et le détail, à représenter en résumé, parallèlement et dans un tableau schématique, ces divers faits, en montrant l'étendue chronologique de chacun: on verrait, ainsi, apparaître, par comparaison, les différences quant au processus de chaque développement. Le temps me faisant défaut pour le présent exposé, j'ai dû me limiter aux deux ou trois faits précités, à titre de simple indication.

IV. — La grammaire historique du grec byzantin aura intérêt à tenir compte des tendances et orientations récentes de la science linguistique. Ici, je ne pense pas seulement aux relations du »diachronique« et du »synchronique«, qui préoccupent les linguistes tant sur le plan de la linguistique générale que sur celui des langues particulières. Ce qui précédemment vient d'être dit des faits consonantiques et vocaliques permet, d'une part, d'apprécier sur le plan diachronique le comportement du système des consonnes et de celui des voyelles sur des points essentiels — notamment achèvement plus rapide et plus définitif du consonantisme auquel le grec byzantin n'apporte aucune modification grave, mais, par contre, développement plus lent du vocalisme auquel précisément le grec byzantin apporte des changements importants. D'autre part, sur le plan synchronique, ce qui a été dit plus haut laisse entrevoir les relations entre les divers faits pour une même époque: la sta-

[13] Pour le datif, cf. *J. Humbert*, La disparition du datif en grec du Ier au Xe s., 1930, op. cit.; pour l'infinitif, la plus récente étude est celle de *J. Burguière*, Histoire de l'infinitif en grec, 1959.

[14] Cf. *A. Mirambel*. Subordination et expression temporelle en grec moderne (Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. LII, 1956, fasc. 1, p. 219 et suiv.).

[15] Cf. *A. Mirambel*, Participe et gérondif en grec médiéval et moderne (Bull. Soc. Ling. de Paris, t. LVI, 1961, fasc. 1, p. 46 et suiv.).

[16] Les étapes de ce développement ont été retracées en résumé dans l'étude précitée (BSL, t. LVI, 1961, fasc. 1, p. 50—53), et qui sont: 1°) disparition de la flexion, 2°) confusion des genres, 3°) élimination des distinctions temporelles, 4°) disjonction des formes du participe actif et des formes du participe médio-passif, 5°) adjonction d'un -s adverbial à la forme invariable.

bilité du consonantisme, au cours de l'époque envisagée, a été plus grande que celle du vocalisme, dont la réduction n'a cessé de se poursuivre, de sorte qu'à un même ensemble de consonnes ont répondu, au IVe siècle (et jusqu'au IXe inclus) tel ensemble vocalique (à six timbres fondamentaux), et au Xe siècle tel autre ensemble vocalique (à cinq timbres), avec possibilité de réduction plus grande encore (dans les parlers septentrionaux de la Grèce insulaire et continentale). Mais, en dehors des problèmes du »diachronique« et du »synchronique«, il y a aussi ceux de »structure« et de »système«, notions que l'analyse linguistique met aujourd'hui essentiellement en évidence, et qui correspondent au »fonctionnement« d'une langue. Ces notions peuvent être utilement considérées dans le champ même d'une étude historique. Elles sont de nature à renouveler et à enrichir la conception de l'histoire d'une langue. Les recherches qu'il m'a été donné d'effectuer, au cours de ces dernières années, dans le domaine du grec moderne — langue commune et dialectes néohelléniques —[17] m'ont incliné à penser qu'il y aurait intérêt à faire bénéficier de cet apport de la science du langage et de cette conception méthodologique également l'étude du grec médiéval. Lorsque nous opérons dans le champ de l'*actuel*, nous n'avons le choix qu'entre deux positions: ou bien l'origine (pour rendre compte de l'aboutissement), ou bien le système que constitue l'usage présent. C'est ainsi, dans le premier cas, que J. Psichari explique les formes modernes de l'article féminin pluriel par la succession, dans le passé, des analogies.[18] Et c'est ainsi, dans le second cas, qu'il est possible d'analyser dans la langue moderne le système de l'aspect, ou des modes, ou des voix, ou des temps, ou tout autre système.[19] Mais le grec byzantin, étant donné l'étendue de son domaine dans le temps, nous offre sans doute des faits nombreux et dignes d'intérêt, des conflits de tendances, mais surtout il nous présente dans leur fonctionnement des »systèmes« qui se succèdent, ce qui nous offre la possibilité d'étudier le processus selon lequel un système en remplace un autre. Or c'est en cela que réside l'un des intérêts majeurs du grec byzantin qui couvre mille ans d'histoire: l'étude de la langue à l'intérieur de limites étroitement rapprochées ne laisse percevoir que des systèmes au moment où ils fonctionnent (des systèmes en action), mais non

[17] Outre les deux études mentionnées plus haut, je me permets de rappeler les études suivantes: L'opposition de Ts à Dz en grec moderne (Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. XVLI, 1950, fasc. 1, p. 58 et suiv.); Du caractère des chuintantes dans certains parlers noéhelléniques (Bull. Soc. Ling., t. XLVIII, 1952, fasc. 1, p. 63 et suiv.); Opposition modale en tsakonien (Bull. Soc. Ling., t. L, 1954, fasc. 1, p. 79 et suiv.); Morphologie et rôle fonctionnel de l'article dans les parlers néohelléniques (Bull. Soc. Ling., t. LI, 1955, fasc. 1, p. 57 et suiv.); Genre et nombre dans la flexion des noms en grec moderne (Bull. Soc. Ling., t. LIII, 1957—8, fasc. 1, p. 103 et suiv.).

[18] Essais de grammaire historique néogrecque, I (1884).

[19] Cf. L'ouvrage précité: La langue grecque moderne, description et analyse (1959).

des successions de systèmes. L'étude de la langue à l'intérieur de limites éloignées l'une de l'autre permet de percevoir, outre le système en action à une époque donnée, les transformations des système et leurs sucessions. Lorsque, par exemple, pour reprendre un fait signalé tout à l'heure, nous rencontrons au début de l'ère byzantine un système vocalique comportant six timbres *(a, e, i, o, u, ü)*, et que lui succède, quelques siècles plus tard, un système vocalique qui n'en comporte plus que cinq *(a, e, i, o, u)*, on est passé, phonologiquement, d'un système à l'autre par l'élimination d'un phonème (celui de la série médiale, *ü)*, élimination qui est le résultat d'une neutralisation de l'opposition de *ü* à *i*, le *ü* s'étant confondu avec le *i* (λύνω < λύω et λίνο »lin« ne sont plus distingués par les phonèmes). Lorsque, par ailleurs, entre le IXe et le XIe siècles environ, la réduction de la quantité vocalique (dont les origines remontent très haut en grec) aboutit à la fermeture des *e* et *o* ouverts atones en des sons plus fermés *i* et *u*, respectivement, et à l'élimination par une fermeture extrême des sons déjà fermés *i* et *u* atones, nous avons alors affaire à un phénomène non plus seulement qualitatif, mais quantitatif (la qualité du timbre étant soumise à un abrègement de sa quantité), et, d'autre part à un phénomène de différenciation des systèmes vocaliques qui n'affecte qu' une partie du domaine hellénique, contrairement à l'autre phénomène précité. C'est sur cette différenciation que repose la répartition proposée par certains linguistes pour les parlers néohelléniques entre parlers septentrionaux (système à trois voyelles atones) et parlers méridionaux (système à cinq voyelles atones).[20] Mais, du point de vue phonologique[21], c'est à dire fonctionnel (la structure expliquant le fonctionnement du système), nous nous trouvons en présence de systèmes différents, d'une part, et, de l'autre, nous assistons à l'élaboration de ces systèmes. En réalité, ce que nous saisissons — et une histoire linguistique étendue le permet — c'est moins la *formation* d'un système en partant d'éléments de structure qui seraient plus ou moins épars (on ne saisit, au fond, aucune »origine« linguistique, car, aussi haut que l'on remonte, on rencontre déjà un système fonctionnant), que le *passage* d'un système à un autre (avec, éventuellement, des ressemblances ou des différences, des affinités ou des divergences radicales entre deux chaînons d'une succession). Le passage d'une flexion nominale à cinq degrés (nominatif, vocatif, accusatif, génitif, datif) à une flexion nominale à quatre degrés (nominatif, vocatif, accusatif, génitif) présente, successivement (entre par exemple, le IVe siècle de l'ère chrétienne et le Xe) deux structures flexionnelles,

[20] Cf. *Hatzidakis*, Einleitung, p. 348- suiv. et Μεσαιωνικά, p. 257-suiv.; *Psichari*, Essais, t. II, p. LVI et suiv.; *Dieterich*, Untersuchungen, p. 37 et suiv. et p. 278; *Kretschmer*, Lesbos, p. 111-suiv.; *Pernot*, Phonétique des parlers de Chio, p. 133—4.

[21] Cf. *N. Troubetzkoy*, Principes de Phonologie (traduction de J. Cantineau, 1948), p.1—32.

dont, pour chacune des époques respectives, il est possible d'analyser le système et son fonctionnement. Mais, ce qui est possible en outre, — et ce qui est particulièrement instructif, — c'est d'examiner comment s' opère la transition d'un système à l'autre. Des études qui ont été effectuées sur la disparition du datif ou de l'infinitif[22] — achévée au Xe siècle environ dans la langue parlée —, il ressort que le processus de la disparition d'une notion ou d'une expression linguistique est, non sa raréfaction progressive (qui se présente comme un résultat, et non comme une cause), mais la concurrence d'une autre notion ou expression, avec au besoin prolifération de l'expression destinée à disparaître (pour le datif en grec médiéval, par exemple, concurrence du génitif dans certains emplois et de l'accusatif prépositionnel dans d'autres), jusqu'au moment où l'expression ancienne de la notion se trouve, en quelque sorte, »désystématisée«, c'est à dire privée de la fonction qui est sa raison d'être, parce que la fonction s'exprime autrement. Au surplus, ce qu'il importe de remarquer, c'est que la réduction de telles formes dans un système (flexionnel par exemple, ou phonétique) ne doit pas être tenue seulement pour un résultat »négatif«, pour un processus d'appauvrissement; ce serait, là, juger par rétrospection — et non dans l'actuel —, et par rapport au passé, abstraction faite de l'existence postérieure de la langue. Ce qu'il convient de voir, c'est que l'élimination ou la transformation d'une forme (ou d'un plonème), en modifiant l'équilibre du système, donne lieu à un système nouveau reposant sur des bases différentes, et dont le mode de fonctionnement est à étudier et à définir. Au seuil de l'époque byzantine, le consonantisme commun qui opposait à la série des occlusives sourdes *(p, t, k)*, des occlusives sonores *(b, d, g)* et des occlusives sourdes aspirées (p^h, t^h, k^h), ne disposait, en fait de spirantes, que des sonantes *(l, r, m, n)* et de la sifflante *s*. La perte de l'aspiration des occlusives a amené une série de spirantes sourdes *(f, ϑ, x)*, et l'affaiblissement de l'occlusion des anciennes occlusives sonores a amené une série de spirantes sonores *(v, đ, g)* qui est corrélative de la précédente en créant une opposition de sonorité. Dans les réductions du vocalisme qui (cf. plus haut), survenues dans le domaine septentrional du grec, ont substitué à un système de cinq voyelles, un système de trois voyelles *(a, i, u)*, la conséquence, en ce qui concerne l'accent, est la suivante: dans le système à cinq voyelles, on peut avoir des timbres toniques et des timbres atones *á, é, í, ó, ú* en regard de *a, e, i, o, u);* mais, dans le système à trois voyelles (procédant d'un jeu de fermeture, comme on l'a rappelé précédemment), on peut avoir, en regard des trois timbres atones *(a, i, u)*, les trois mêmes timbres toniques *(á, í, ú)*, mais on a, en plus, deux timbres qui ne peuvent être que toniques *(é, ó)*. Voila donc, là, à côté du phénomène de

[22] Cf. les travaux précités de J. Humbert sur le datif et de J. Burguière sur l'infinitif.

»réduction« du vocalisme, un phénomène de structure nouvelle dans le système accentuel, l'accent maintenant des timbres vocaliques qui, sans lui, disparaîtraient. Il faut donc tenir compte de ces faits de compensation qui sont, peut-on dire, le principe, la loi même, de la vie des systèmes linguistiques.

Les faits qui ont été, à simple titre d'exemple, relatés dans les lignes qui précèdent, ne sauraient évidemment suffire à caractériser tout l'ensemble du grec byzantin. Néanmoins, ils permettent de constater que, dans la seconde moitié de l'histoire de Byzance, à ne juger que par eux, la situation linguistique est allée en se compliquant. Au lieu d'une langue commune à évolution lente, en conflit ou en conjonction avec une tradition savante variable selon les genres et selon les auteurs, nous nous trouvons toujours, certes, devant une tradition savante (qui ne s'est pas simplifiée), mais avec une langue différenciée en systèmes dont le fonctionnement et l'existence ont pour effet de limiter le champ et l'usage de l'idiome commun. Ce qui, à mon avis, importe, c'est, principalement lorsqu'il s'agit des formes, de moins les considérer en elles-mêmes que dans l'entourage et le système dont elles relèvent.

Il est souhaitable, en tous cas, que soit tentée — compte tenu de tous les travaux qui déjà ont considérablement déblayé le terrain, et compte tenu des résultats obtenus — une grammaire historique du grec médiéval. Il est souhaitable que les moyens d'expression de la pensée byzantine, dans leur ensemble, soient, pour le Moyen Age oriental, aussi systématiquement étudiés que l'ont été, pour le Moyen Age occidental, les langues romanes et en particulier l'ancien et le moyen français. La continuité du grec et de l'hellénisme appelle cet effort. Il sera utile et au grec antérieur et au grec postérieur. La linguistique générale elle-même ne peut qu'y gagner.

La communication a été suivie de remarques de M.M. *S. Kapsoménos* et *J. Bompaire.*

FRIEDHELM WINKELMANN, Berlin

DIE VORMETAPHRASTISCHEN GRIECHISCHEN HAGIOGRAPHISCHEN VITAE CONSTANTINI MAGNI

Es ist eine für die Einordnung und Bewertung der vielen überlieferten griechischen hagiographischen Konstantinviten und für die Beobachtung des Wachsens der Konstantinlegende wichtige Aufgabe, aus der Masse der erhaltenen Viten die ältesten auszusondern und zu analysieren. Aus diesen Viten kann man, so glaube ich, wiederum wesentliche Elemente einer nicht erhaltenen, frühen Vita weitgehend rekonstruieren. Den methodischen Weg möchte ich hier zur Diskussion stellen.[1]

Die Viten bekannter Autoren sind natürlich verhältnismässig leicht zeitlich einzuordnen. Bei den anderen können uns die hagiographischen Sammlungen, in denen sie überliefert sind, eine Datierungshilfe geben. Als alte Viten bezeichne ich hier diejenigen, die in Sammlungen noch vor Symeon Metaphrastes zu finden sind. Die Aussortierung dieser Viten ist durch Albert Ehrhards Arbeit möglich.[2] Natürlich rechnet nur ein geringer Teil der erhaltenen Konstantinviten in diese frühe Gruppe. Ich bezeichne sie im Folgenden nach den Nummern der 3. Auflage der Bibliotheca Hagiographica Graeca.[3]

Obwohl der grösste Teil der Handschriften der Vita Nr. 364 aus späterer Zeit stammt, ist die Vita doch auch in zwei Handschriften vormetaphrastischer Sammlungen erhalten. Die Viten Nr. 365z und 366 sind nur in frühen Sammlungen bekannt. Bei Vita Nr. 366a gehört eine der zwei Handschriften in diese Gruppe.[4]

---

[1] Die zur Verfügung stehende Zeit zwingt zu teilweise sehr starker Kürze, reicht aber aus, um die methodische Grundlinie deutlich zu machen.

[2] Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche, I. Teil: Die Überlieferung, Bd. 1 (Texte und Untersuchungen 50, Leipzig 1937), Bd. 2 (TU 51, Leipzig 1938), Bd. 3, 1. Hälfte (TU 52/I, Leipzig 1943), 2. Hälfte(TU 52/II, Berlin und Leipzig 1952).

[3] *François Halkin*, Bibliotheca Hagiographica Graeca, troisième édition, Subsidia Hagiographica 8a, tom. I—III, Bruxelles 1957.

[4] Vita Nr. 367, die auch in diese frühe Zeit gehört, kann hier ausscheiden, da sie keine selbständige Konstantinvita ist, sondern nur ein Abschnitt aus der Schrift De inventione s. Crucis des Alexander monachus (BHG Nr. 410).

Die älteste dieser Viten ist die Nr. 366. Sie ist uns in zwei Handschriften des 9.—10. Jahrhunderts überliefert. Cod. Hieros. Patr. 6 enthält ein Dritteljahresmenologium aus dem 8.—9. Jahrhundert[5], Cod. Monac. gr. 366 ein Maimenologium, »eines der ältesten Exemplare der Monatsmenologien, die uns erhalten sind«[6], nicht vor dem 9. Jahrhundert verfasst. Vita Nr. 366a ist etwas jünger. Zwar stammen ihre beiden Handschriften aus dem 12. und 14./15. Jahrhundert, doch enthält die eine, der Cod. Petropol. gr. 94, eine Sammlung für das ganze Kirchenjahr, die ab Mitte des 9. Jahrhunderts entstanden sein kann.[7] In diese Zeit fällt auch die eine der beiden Redaktionen der Vita Nr. 364. Textvergleichungen zeigen, dass sie einen alten und zuverlässigen Eindruck macht. Terminus a quo ist nach Peter Heseler das Jahr 820[8]; Albert Ehrhard nahm für ihre Entstehung das Ende des 9. oder den Anfang des 10. Jahrhunderts an.[9] Die Datierung wird bestätigt durch zwei der Handschriften, aus dem 11./12. Jahrhundert, die vormetaphrastische Sammlungen überliefern: den Cod. Paris. gr. 1453, ein Dritteljahresmenologium, frühestens aus der zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderts[10], den Cod. Leimon. 43, ein damit verwandtes Zweimonatsmenologium.[11] Die jüngste der vier Viten scheint Nr. 365z zu sein, die in zwei Handschriften des 11./12. Jahrhunderts überliefert ist. Cod. Paris. gr. 1534 bietet ein Vierteljahresmenologium, das »frühestens in die zweite Hälfte des 10. Jahrhunderts zu datieren«[12] ist, Cod. Barocc. gr. 240 ein Maimenologium, einen »Repräsentanten des jüngsten, vormetaphrastischen Entwicklungsstadiums« des Maimenologiums.[13]

Von diesen Viten sind bis jetzt nur Nr. 364 und 366 — sehr unvollkommen — ediert.[14]

Vita Nr. 364 ragt aus der Schar aller Konstantinviten durch ihren Umfang, ihre Vielfalt, ihren nachhaltigen Einfluss und ihre weite Verbreitung hervor.[15] Die übrigen drei genannten Viten sind

---

[5] *A. Ehrhard,* Texte und Untersuchungen 50, Leipzig 1937, 366f.

[6] ebda 623.

[7] ebda 174.

[8] Byz.-Neugr. Jahrb. 9, 1930—32, 322—328. *A. M. Schneider* (Collectanea Hierosolymitana IV, Paderborn 1934, 47) zeigte, daß eine andere Redaktion sehr viel später, nicht vor dem 10./11. Jahrhundert denkbar sei.

[9] a. a. O. 99, Anm. 5.

[10] ebda 370.

[11] ebda 431.

[12] ebda 402.

[13] ebda 628. Ehrhard sagt p. 402, daß der Zusatz ἐν συντόμῳ in der Überschrift auf einen jungen Typus deute.

[14] Vita Nr. 364 ed. *Michelangelo Guidi,* Un Bίος di Costantino, Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, Classe di scienze morali, storiche e filologiche 16, 1907, 304—340. 637—662. Sonderdruck Rom 1908. Die von Guidi in den textkritischen Apparat genommene Rezension B erweist sich fast immer als besser, eine Bestätigung von *P. Heseler,* Byz.-Neugr. Jb. 9, 1930—32, 322.
Die Editionen von Vita Nr. 366 sind in BHG[3] aufgeführt.

[15] Größere Partien ihres Textes hat z. B. der Kirchenhistoriker Nicephorus Callistus Xanthopulus in sein Werk wörtlich übernommen.

Kurzformen, denn auch die längste von ihnen, Vita Nr. 365z, ist in der Überschrift als Βίος ἐν συντόμῳ bezeichnet.

Diese vier ältesten Viten haben erstaunlich viele wörtliche Parallelen, und zwar so, dass Nr. 366 und 366a sich fast ganz in Nr. 365z, der längeren Kurzform, wiederfinden, Nr. 365z wiederum viele Parallelstücke und- sätze in der umfangreichen Vita Nr. 364 hat. Der Gedanke, dass die Kurzformen von Nr. 364 abhängen könnten, etwa Nr. 365z die Nr. 364, Nr. 366 und 366a die Nr. 365z ausgeschrieben haben, ist nicht zutreffend. Sie sind vielmehr alle voneinander unabhängig. Vita Nr. 365z kann nicht Nr. 364 exzerpiert haben, da gerade deren Einschübe aus Theophanes und anderen späten Quellen keine Parallele haben. Ausserdem ist es undenkbar, dass Nr. 365z auf die farbenprächtigen und phantastischen Legenden — zum Beispiel in der Frühgeschichte — von Nr. 364 verzichtet und sie durch eine sehr dürre Tatsachenaufzählung ersetzt haben sollte. Vita Nr. 365z wiederum kann nicht von Nr. 364 verwendet sein, da sie — wie schon gesagt — jünger ist. Die Viten Nr. 366 und 366a sind voneinander vollkommen unabhängig enstanden. Dass Vita Nr. 365z nicht ihre Vorlage war, ist zu beweines ausser durch das Alter und durch kleinere Text- und Formulierungsunterschiede vor allem durch einen eindeutigen Trennfehler. Die Viten Nr. 366 und 366a haben nämlich für die Synode von Nicaea die richtige Zeitansetzung: τὸ τρίτον ἔτος τῆς ἐλεύσεως αὐτοῦ (Konstantins) ἐν Κωνσταντινουπόλει (so Nr. 366a. Nr. 366: τῷ τρίτῳ ἔτει τῆς ἐλεύσεως αὐτοῦ τῆς ἀπὸ Ῥώμης). In Vita Nr. 365z aber lesen wir eine andere falsche Zeitangabe. Hier wird ab 312, also ohne genaue Kenntnis der konstantinischen Zeit gerechnet: τῷ τρισκαιδεκάτῳ ἔτει τῆς ἐλεύσεως αὐτοῦ. Diesen selben Fehler finden wir auch in Vita Nr. 364: τρισκαιδέκατον ἔτος τῆς ἀπὸ Ῥώμης ἐπὶ τὸ Βυζάντιον ἐλεύσεως[16].

So können wir schliessen, dass alle diese vier vormetaphrastischen Konstantinviten direkt oder indirekt auf dieselbe Vorvita zurückgehen. Der eben vorgeführte gemeinsame Datierungsfehler der Nr. 364 und 365z legt den Gedanken nahe, dass hier eine schon spätere, gemeinsame Vorlage anzunehmen ist. Die so starke Parallelität zwischen Nr. 365z, 366 und 366a zeigt, dass wir in Nr. 365z sicher das Hauptgerüst dieser Vorvita vor uns haben, allerdings in einer jungen Form, die aber in grossen Teilen durch die besseren und älteren Formen Nr. 366 und 366a nachgeprüft und gebessert werden kann.

Das Bestehen dieser Vorvita können wir sicher schon für das 7./8. Jahrhundert annehmen. Der Schlusssatz von Vita Nr. 364 (p. 655, 8—12) ist uns wortwörtlich, also auch fast gleich mit Nr. 365z,

---

In über 40 Handschriften liegt sie uns in verschiedenen Rezensionen vor. Guidi kannte nur wenige von ihnen. In der Handschriftenmenge folgen dann die Vita des Constantinus acropol. (BHG Nr. 368) mit 18 und die anonyme Vita BHG Nr. 363 mit 12 Handschriften.

[16] ed. *Guidi* 637, 11/12.

366, 366a — was eindeutig auf die Vorvita deutet — in einem Cambridger Palimpsest, einem Unzialfragment auf Pergament, Cod. Univ. Addit. 4489, fol. 7, erhalten, als Rest einer Konstantinvita. Dieser Palimpsest stammt laut Ehrhard aus dem Ende des 8. Jahrhunderts[17], ja weiter, ist der älteste Überlieferungszeuge eines Jahresmenologiums, das aus der Entstehungszeit des byzantinischen Heiligenfestkalenders datiert.[18] Damit ist der Terminus ad quem für unseren Text gegeben. Eine Bestimmung des Terminus a quo der Einzelvita ist natürlich sehr viel schwieriger und wird durch Untersuchungen des Stiles, der geistigen Haltung, des Geschichtsverständnisses, der Quellen versucht werden müssen. Solcher Vorviten mag es mehrere gegeben haben. Hier liegt jedenfalls eine verbreitete und bekannte vor. Ihre Verbreitung, ihre Benutzung in Nr. 364 und 366, die sicher aus Konstantinopel stammen, ihre sofortige Aufnahme in den byzantinischen Heiligenfestkalender — wie der Palimpsest zeigt —, legen den Gedanken nahe, dass sie eine Konstantinopler Form ist.[19]

Wir haben bis jetzt die umfangreiche Vita Nr. 364 beiseite gelassen. Was kann man aus ihr über die drei anderen Viten hinaus zur weiteren Rekonstruierung der Vorvita entnehmen? Um sich ein Bild von den Quellen, ihrer Benutzung, von dem Verfahren und der Methode des Vitenschreibers zu machen, ist die genauere Analyse eines Abschnittes dieser Vita notwendig. Dafür eignen sich besonders die Seiten 339,27 bis 643,23 der Edition Guidis, die Darstellung der arianischen Streitigkeiten, der Synode von Nicaea I und einige darauf folgende Stücke.

Der Anfangssatz p. 339, 27 bis 340, 2 ist wörtlich aus der Chronographie des Theophanes entnommen (ed. de Boor I, 17, 8—11). Für die folgenden sechs Zeilen, die Beschreibung der Lehre des Arius, habe ich nur eine Parallele, eine wörtliche Parallele, in der Konstantinvita Nr. 363 gefunden[20]. Der anschliessende Abschnitt p. 637, 1—10 nimmt in den ersten Zeilen einige Worte aus der Chronographie des Theophanes (p. 17, 14—17) auf, den Anschluss an die schon vorhin zitierte Stelle. Die nächsten Zeilen enthalten die Notiz

---

[17] *F. C. Burkitt* gab erste Nachricht von diesem Palimpsest (The oldest Ms of St Justin's Martyrdom, Journal of Theological Studies 11, 1910, 61—66). Als Zeitangabe schlug er vor: „about 800 A. D." (p. 61). Der Catalogus Codicum Hagiographicorum Graecorum Germaniae Belgii Angliae, Bruxellis 1913, 282f datierte die untere Schrift in das 8.—9. Jahrhundert. Ehrhard dagegen, der die Handschrift selbst noch einmal durchgesehen und geprüft hat und eine erweiternde Beschreibung gab, nahm das Ende des 8. Jahrhunderts an (TU 50, Leipzig 1937, 98ff).

[18] Texte und Untersuchungen 50, Leipzig 1937, 102. 33.

[19] Vor allem für Vita Nr. 364 habe ich das in meinem Beitrag in dem Protokollband der Byzantinistentagung in Weimar (1961) zu beweisen versucht: „Die Beurteilung des Eusebius von Cäsarea und seiner Vita Constantini im griechischen Osten. Ein Beitrag zur Untersuchung der griechischen hagiographischen Vitae Constantini". Ehrhard schloß (TU 50, 370. 431), daß die beiden vormetaphrastischen Sammlungen, in denen diese Vita enthalten ist, in Konstantinopel geschrieben sind. Dasselbe gilt für eine Sammlung der Vita Nr. 366 (TU 50, 366).

[20] ed. *Manuel. I. Gedeon,* Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια 20, 1900, 279 b, 17—25.

über einen Brief des Alexander von Alexandrien an Konstantin, von dem sonst nichts bekannt ist. Es folgt eine fast wörtliche Übereinstimmung der Redactio B mit BHG Nr. 1431, der Lobrede des Gregorius[21], eines sonst unbekannten Presbyters aus Caesarea (Cappad.) über die 318 nizänischen Väter[22]. P. 637, 10/11 sind aus Theophanes (p. 22, 14f) entlehnt, p. 637, 11—13 haben eine wörtliche Parallele in den Viten Nr. 365z, 366, 366a. P. 637, 13—17 greifen wieder auf Gregorius von Caes. zurück und geben von p. 21, 12—17 einen gekürzten wörtlichen Auszug, wobei die Kürzungsmotive nicht immer deutlich sind. Der anschliessende Abschnitt p. 637, 17—638, 12 behandelt Zahl und bedeutende Namen der nizänischen Väter. Hier fand ich grosse Übereinstimmung mit Theophanes (p. 21, 12—17), einiges weniges aus Gregorius von Caes. (p. 21, 26—22, 9), doch geht die Vita über beide hinaus, hat drei Namen mehr, für die ich keine Quelle finden konnte[23]. Es schliesst an p. 638, 12—17, aus Theophanes (p. 21, 28—22, 10) entnommen, doch stark komprimiert. Die nächsten beiden Zeilen p. 638, 18/19 stimmen wieder mit Gregorius von Caes. (p. 25, 10f) überein. Für die Zeilen 19—22, das theologische Ergebnis der Synode, habe ich keine Parallele gefunden, doch sind die Zeilen 22/23 wörtlich aus Theophanes (p. 22, 10/11) übernommen. Daran schliesst ein grosser Abschnitt an, p. 638, 24 — 640, 3, der von einem Wunder bei der Unterschreibung des Konzilsbeschlusses berichtet. Zwei Bischöfe, Chrysanthus und Musonius, die während der Synode starben, unterschreiben doch durch ein Wunder. Eine fast wörtliche Parallele zu der Redactio B dieser phantastischen Geschichte finden wir bei dem Presbyter Gregorius von Caes. (p. 26, 13—27, 4). Im Anfang dieses Abschnittes hat die Vita einen naiv-erbaulichen, eigenständigen Einschub[24], am Ende einen anderen, der nichtssagend genug ist — er erinnert an den Stil einer Mönchshomilie —, um dem Verfasser zugetraut werden zu können. Beschlossen wird die Erzählung p. 640, 3—7 durch ein Gebet des Vitenschreibers. Die Vita wendet sich nun einem neuen Komplex zu. Sie gibt deshalb in einigen Sätzen eine kurze Zusammenfassung des Vorhergehenden und vollzieht die Hinlenkung wieder auf die Person Konstantins, p. 640, 8—14. Für diese Zeilen habe ich keine Parallele finden können. Sie sind dem Kompilator zuzutrauen. Doch dann, p. 640, 13—28, setzt wieder fast wörtlich eine Quelle ein, die Vita des Metrophanes und

---

[21] Zum Verfasser und den verschiedenen Namensformen vergleiche auch *Hans-Georg Beck,* Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, München 1959, 545f.

[22] ed. *Joh. Compernass,* Gregorius Lobrede auf die 318 Väter des Konzils zu Nikaia und Konstantin den Großen, Bonn 1909 (Phil. Habil. schrift Zürich).

[23] μέγιστος Νικόλαος ὁ τῶν μύρων, Γρηγόριος ὁ τῆς μεγάλης Ἀρμενίας, Λεόντιος ὁ τῆς Καισαρείας Καππαδοκίας ἀρχιεράρχης.

[24] Der späteren Redactio A genügte das noch nicht. Aus der Befürchtung heraus, die Wundererzählung allein könnte nicht genug Eindruck hinterlassen, vergröberte sie die Tendenz noch mehr.

Alexander (BHG Nr. 1279). Die nächsten zwei Zeilen p. 641, 1/2 haben eine wörtliche Parallele in den Viten Nr. 365z, 366, 366a, doch gehen diese Worte zurück auf die Kirchengeschichte des Theodoret I 11, 1 (GCS 44, Berlin 1954, 46, 14)[25]. Der folgende Abschnitt p. 641, 3—25 ist fast wörtlich Theophanes entnommen (p. 22, 29 — 23, 14), nur mit zwei sehr wichtigen Ausnahmen. Die Zeilen 8/9 und 11/12 sind mämlich aus Theodoret, Wist. eccl. I 11, 4 (GCS 44, 47, 9/10) und I 11, 6 (p. 47, 20/21), eingefügt ohne Parallele bei Theophanes. Zwar begegnen beide Sätze auch in der Chronik des Georgius monachus (ed. de Boor II, 508, 4/5 und 15/16), doch in einer Form, dass hier nicht die Vorlage für unsere Vita gesehen werden kann. Unserem Kompilator ist aber eine direkte Benutzung des Theodoret auf keinen Fall zuzutrauen. Ich werde auf diese Stelle noch einmal zurückkommen. Es folgen p. 641, 24—642, 2, fast wörtlich aus Gregorius von Caes. (p. 27, 11.26—28,5) entnommen. Bis p. 643,23 schliessen Exzerpte aus Theophanes (p. 23, 14—17; 25,28—26,19) an. Die Theophanesparallele (p. 26,22ff) wird erst p. 648,14ff fortgesetzt. Eingeschoben ist ein grosses Zwischenstück, p. 643,24—648,14, über die Reise der Helena, aus irgendeinem unbekannten Itinerar.

Dass Theophanes hier Quelle ist und kein umgekehrtes Verhältnis waltet, kann nicht bezweifelt werden. Wie ist aber das Verhältnis der Vita zu Gregorius von Caes.? Kraseninnikov glaubte, Gregorius sei von der Vita abhängig.[26] Es lassen sich viele Gründe für das Gegenteil anführen. Warum sollte denn Gregorius gerade die Theophanes- und Metrophanesparallelen übergangen haben? Warum sollte überhaupt ein derartig selbständiger Schriftsteller wie Gregorius, der in seiner Lobrede eine klare und eigene Konzeption hat, von dem dürftigen Werk des Vitenkompilators abgeschrieben haben? Die naiv-frommen Einschübe in Vita Nr. 364, p. 638,24—640,7, eine Parallele zu Gregorius, hatte ich schon erwähnt. Ebenfalls hatte ich schon betont, dass die Vita p. 637,17ff mehr und teilweise andere Namen der nizänischen Väter kennt als Gregorius. Ausserdem können wir sicher schliessen, dass die Rede des Gregorius vor der Vita abgefasst wurde[26a]. Dazu kommt das Folgende. Gregorius (p. 27,26—28,5) berichtet von der Bekehrung eines heidnischen Philosophen als Wunder eines ungenannten Heiligen auf der nizänischen Synode, so wie es auch Gelasius von Cyzicus in seinem Syntagma II 13 (GCS 28, Leipzig 1918, 61,14ff[27]) überliefert. Der Vitenkompilator begeht hier bei der Übernahme p., 641,25—642,2, einen sehr dummen Fehler, der ihn eindeutig als den Abhängigen charakterisiert. Er übernimmt unabhängig von der Synode Nicaea I aus Theophanes den Bericht über das Streitgespräch Konstantins mit einem heidnischen Philosophen und verbindet damit den Bericht aus Gregorius, allerdings nicht als Werk eines ungenannten Heiligen, sondern Konstantins. Das verschafft zwar Konstantin eine Gloriole, verdirbt aber die Tendenz beider Berichte völlig.

Erwähnt sei die Möglichkeit, dass Gregorius und der Kompilator auf dieselbe Quelle zurückgriffen. Für diese Vermutung könnte man als Argument anführen, dass der Kompilator an einer Stelle (p. 637, 16/17) gerade ein sehr einprägsames Bild des Gregorius überging[28]. Die Stelle lautet bei Gregorius so: Οἱ μὲν οὖν ἅγιοι πατέρες ἅτε μέλισσαί τινες ἐργάτιδες ὥσπερ ἐκ πολυανθῶν λειμώνων τῶν οἰκείων ἕκαστος ἐκκλησιῶν ἀπαναστάντες Νίκαιαν τὸ σιμβλοποιὸν τῆς ὀρθοδοξίας κατειλήφασι χωρίον[29]. Doch stiess sich wohl der beschränkte Geist des Vitenschreibers an diesem Vergleich, da er ihm nicht würdig genug war, und liess ihn deshalb aus. Da ich sonst in keiner Konstantinvita eine Parallele zu diesen Gregorius-Parallelen gefunden habe — was für eine Abhängigkeit des Gregorius und der Vita Nr. 364 von derselben Quelle spräche —, glaube ich, mich für die Abhängigkeit der Vita Nr. 364 von Gregorius entscheiden zu können.[30]

---

[25] Theodoret hat sie aus der Vita Constantini des Eusebius II 15, 1 verändernd übernommen.

[26] *Michael Kraseninnikov*, Prodromus Sylloges Vitarum Laudationumque Sanctorum Constantini M. et Helenae Matris eius Graece atque Slavice mox edendarum, Revue Byzantine, Supplément du tome I, Jurjev 1915, 85.

[26a] Compernass glaubte, die Rede sei noch unter Bischof Arethas (etwa 850 — 950) abgefaßt. Das ist zu spät, denn die älteste Handschrift, der Cod. 6 (7) des Klosters τῶν Βλαταίων in Saloniki wird von Ehrhard ausdrücklich in das 9. Jahrhundert gesetzt (*Ehrhard*, TU 51, Leipzig 1938, 242: „den ich unbedenklich in das 9. Jh. datiere". Ehrhard ist hier zuzustimmen gegen *S. Eustratiades*, Κατάλογος τῶν ἐν τῇ μονῇ Βλατέων ἀποκειμένων κωδίκων, Saloniki 1918, 16—19, der das 12. Jahrhundert annahm).

Compernass kannte 9 Handschriften. Der Paris. gr. 772 scheint die von *F. Combefis* (Auctarium novissimum II, 548—568) benutzte Handschrift zu sein, die Compernass als verschollen bezeichnet. *M. Kraseninnikov* (Prodromus Sylloges Vitarum Laudationumque Sanctorum Constantini M. et Helenae, Revue Byzantine, Supplément du tome I, Jurjev 1915, 85—89) zählt 29 Handschriften auf und verbessert Fehler von Compernass. Doch kannte er die oben erwähnte Handschrift und den Cod. Paris. gr. 1175, membr. s. XI nicht. Und der Cod. Angel. gr. enthält nicht unsere Rede, sondern unter dem 21. November die Rede des Gregorius von Nikomedien Καλὰς ἡμῖν.

Welche Quellen Gregorius benutzte und ob darunter eventuell eine Konstantinvita war, soll hier nicht untersucht werden. Er hat seinen Stoff so eigen geprägt, daß man nur schwer die Quellstücke herausschälen könnte.

[27] Hier sind auch weitere Parallelstellen angegeben.

[28] Dieses Bild hat Späteren imponiert, wie man an Eustathius von Thessalonike, in s. Philotheum Opsic. 1 sieht.

[29] Unterstrichen sind die Parallelworte zu der Vita.

[30] Ein interessanter Seitenblick sei gestattet. In der Homiliensammlung des Johannes Xiphilinus steht unter dem 6. Sonntag nach Ostern (Sonntag τῶν ἁγίων πατέρων) eine Homilie über Joh. 17, 1—13, deren Proömium dem Andenken der 318 Konzilsväter von Nicaea gewidmet ist (BHG Nr. 1431b). Die Homilie ist, allerdings fehlerhaft, ediert von *S. Eustratiades*, Ὁμιλίαι εἰς τὰς κυριακὰς τοῦ ἐνιαυτοῦ I, Trieste 1903, 546—569 (vgl. dazu auch *P. Papageorgiu*, Byzant. Zeitschr. 13, 1904, 494—524). Literatur bei Beck, o. c. 629f. Johannes Xiphilinus hat im Proömium der Homilie Teile des Enkomiums des Gregorius von Caesarea (BHG Nr. 1431), wenn auch nicht sklavisch, sondern frei, so doch stellenweise wörtlich, ausgewertet. Wie ich bei einer Überprüfung von *A. Ehrhard*, Texte und Untersuchungen 51, Leipzig

Wir hatten vorhin auch eine kurze Übereinstimmung mit BHG Nr. 363, einer anderen Konstantinvita, gefunden. Diese Vita, die sehr die Vita Constantini des Eusebius auswertet, hat noch einige Spuren von Parallelen zu Nr. 364, die gerade Teile dieser Vita betreffen, für die wir keine weitere Quelle finden. Vita Nr. 363 kann nicht von unserer Vita abhängig sein, denn in der eben genannten Übereinstimmung hat sie einen Satz mehr, der in unserer Vita durch Homoeoteleuton fehlt[31]. Auch das umgekehrte Abhängigkeitsverhältnis ist unmöglich, da BHG Nr. 363 frühestens aus dem Ende des 10. Jahrhunderts stammt, also später als unsere Vita anzusetzen ist.[32] Ausserdem hätte unsere Vita aus BHG Nr. 363 eine gute Kenntnis der Vita Constantini-Darstellung des Eusebius entnehmen können, während sie diese Schrift gar nicht kennt. So muss man schliessen, dass beide auf eine gemeinsame Quelle, eine ältere Konstantinvita, zurückgehen.[33]

Die genaue Prüfung der Vita Nr. 364 zeigt also, dass hier ein in der zeitgenössischen Mönchsliteratur belesener, aber doch unselbständiger Kompilator am Werk war, der alles ihm erreichbare und seinem Geschmack entsprechende Material mosaikartig zu einem Konstantinbild zusammenfasste, das der Mentalität weiter unkritisch-frommer Kreise entsprach. Für grosse Partien der Vita lassen sich die Quellenstücke bestimmen. Sie sind von dem Kompilator mit nur geringfügigen Änderungen übernommen. Hier sind vor allem die Chronographie des Theophanes zu nennen. Für begrenzte Gebiete treten noch andere Quellen hinzu. Vorhin waren schon Gregorius von Caes., Alexander monachus, die Vita des Metrophanes und

1938, 242—305 feststellte, bieten alle alten Homiliarien zu diesem Sonntag die Lobrede des Gregorius (BHG Nr. 1431). So ist es leicht erklärlich, daß sie von Johannes Xiphilinus verwertet wurde, daß sie aber auch unserem Vitenschreiber (BHG Nr. 364) bekannt war.

[31] BHG Nr. 363 (ed. Gedeon 279 b, 21—23) παθητὸν καὶ τρεπτὸν καὶ ἀλλοιωτὸν τὸν ἄκτιστον καὶ ἀπαθῆ καὶ ἄτρεπτον καὶ ἀναλλοίωτον καὶ τὸν ἄχρονον καὶ ἀχώρητον. BHG Nr. 364 (Redactio B) παθητὸν καὶ τρεπτὸν ἀλλιωτὸν καὶ τὸν ἀχώρητον καὶ ἄχρονον. BHG Nr. 364 (Redactio A) παθητὸν τὸν ἄτρεπτον καὶ ἀναλλοίωτον καὶ τὸν ἄχρονον καὶ τὸν ἀχώρητον. Red. B Homoeoteleuton ἀλλοιωτὸν : ἀναλλοίωτον. Da das keinen Sinn gibt, hat Red. A den Satz geändert.

[32] Die Vita Nr. 363 ist in 11 Handschriften nachmetaphrastischer Sammlungen und nur in einer Handschrift (11.—12. Jahrhundert) des 10. Bandes des Menologiums des Symeon Metaphrastes, als Zusatz, erhalten.

[33] So löst sich m. E. auch das Rätsel einer Stelle, die wir vorhin nicht verstehen konnten. Vita Nr. 364 (p. 637, 2/3) ist von einem Brief Alexanders von Alexandrien an Konstantin die Rede, von dem sonst nichts bekannt ist. Durch Vita Nr. 363 (p. 279b 26ff) kommen wir dem Fehler des Kompilators auf die Spur. Hier ist alles folgerichtig: Alexander von Alexandrien tadelte und ermahnte Arius, doch vergeblich. Ταῦτα πυθόμενος ὁ μακάριος καὶ μέγας βασιλεὺς Κωνσταντῖνος u. s. w. Unser Kompilator hat seine Vorlage also falsch verstanden.

Ob diese Vorvita mit der auch von Nr. 365z, 366 und 366a benutzten identisch ist, kann in Frage gestellt werden. Doch erscheint es mir möglich, da eine Verwendung mehrerer Konstantin-Vorviten durch den Kompilator der Vita Nr. 364 unwahrscheinlich ist und in der Quellenbenutzung deutlicher zum Ausdruck kommen müßte.

Alexander erwähnt, der Kindheitsroman hat seine wörtliche Parallele in der Eusigniusvita (BHG Nr. 638ff), um nur einiges zu nennen. Die wenigen Eigenstücke des Kompilators, meist nichtssagende Verbindungssätze, sind im allgemeinen durch Mentalität und Charakter als Werk des Kompilators zu erkennen. Die Parallelen zu den Viten Nr. 365z, 366 und 366a zeigen die Stücke aus der Vorvita an. Es sind immer Stellen, die sich sonst nicht quellenmässig belegen lassen. So liegt der Schluss nahe, dass auch die anderen Teile der Vita Nr. 364, die man nicht durch Quellen stützen kann oder die nicht dem Verfasser zugehören, dieser Vorvita entnommen sind. Die oben erwähnte Parallele eines solchen Stückes zu BHG Nr. 363 zeigt, dass auch andere, spätere Konstantinviten Teile dieser oder anderer Vorviten enthalten[34].

Zu dieser Vorvita gehören auch die eingestreuten Parallelen zu den Werken der Kirchenhistoriker des 5. Jahrhunderts, da der Kompilator diese Werke sicher nicht benutzt hat. Auch die Kirchengeschichte des Gelasius von Caes. war der Vorvita bekannt. Vorhin habe ich schon gezeigt, dass BHG Nr. 365z auch eine Parallele zu einem Zitat der Vita des Metrophanes in Vita Nr. 364 hat. Dass die Vita des Metrophanes das Werk des Gelasius von Caesarea benutzt hat, haben meines Erachtens Heseler und Scheidweiler bewiesen[35]. Vita Nr. 364 hat aber nicht die Vita des Metrophanes ausgeschrieben, denn sie verweist als Einführung einer Metrophanesparallele auf Gelasius von Caes.[36], sondern, wie die Parallele zu Vita Nr. 365z zeigt, das Stück aus der Vorvita übernommen, die also auch die Kirchengeschichte des Gelasius von Caes. benutzt hat[37].

Eine weitere Frage ist, ob die Vita Constantini des Eusebius in der Vorvita benutzt war. Abgesehen von einigen kleineren inhaltlichen Parallelen hat die Vita Nr. 364 ein längeres Stück aus der Vita Constantini fast wörtlich verwertet. Die Parallele setzt p. 322,3ff ein bis p. 323,14. Dieser Abschnitt ist eingeschlossen in grosse wörtliche Parallelen zu Theophanes und der Vita des Metrophanes. Die Verbindung mit der Metrophanesvita legt den Gedanken nahe, dass auch dieser Abschnitt aus der Vorvita entnommen ist. Es ist die einzige Parallele der Vita Nr. 364 zur Vita Constantini des Eusebius. Warum sollte der Kompilator gerade und nur sie aus dem Werk des

[34] Dieses Problem soll hier nur erwähnt werden. Für seine Erörterung müssen erst sämtliche Konstantinviten bekannt und ediert sein.

[35] In den folgenden Aufsätzen findet man weitere Literaturverweise: *F. Diekamp*, Analecta Patristica, Orientalia Christiana Analecta 117, Roma 1938, 16—49; *P. van den Ven*, Le Muséon 59, 1946, 281—294; *E. Honigmann*, Gélase de Césarée et Rufin d'Aquilée, Académie royale de Belgique, Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques 5e Série, Tome XL, Bruxelles 1954, 122—161; *F. Scheidweiler*, Byz. Zeitschr. 46, 1953, 277ff; 50, 1957, 74—98.

[36] p. 320, 1.

[37] Das fordert die Tatsache, daß auch Vita Nr. 365z dasselbe Metrophaneszitat hat.

Eusebius entnommen haben? Ich möchte eher annehmen, dass er sie in seiner Vorlage fand[38].

Eine weitgehende Rekonstruierung der Vorvita ist also möglich, und sie erlaubt einige interessante Schlüsse auf die Quellen und die Art dieser Konstantindarstellung der frühbyzantinischen Zeit[39].

[38] Das Problem, ob Vita-Constantini-Parallelen in anderen Viten, etwa Nr. 365, auf eine Vorvita zurückgehen, soll hier nur angedeutet werden.

In die eben erwähnte Vita-Constantini-Parallele sind einige wörtliche Auszüge aus Alexander monachus (*Migne* PG 87, 3, 4053 C. D) eingeschoben. Sollten auch diese aus der Vorvita stammen, hätte man einen weiteren Anhaltspunkt für die Datierung dieses Schriftstellers. Er datiert nach A. Ehrhard (*K. Krumbacher*, Geschichte der Byz. Litt., 2. Aufl. München 1897, 164) aus dem 6. Jahrhundert. *Beck*, o. c., 399, gibt genauer an: zweite Hälfte des 6. Jahrhunderts (dort auch weitere Literaturangaben). Doch vergleiche *H. G. Opitz*, Byzantion 9, 1934, 540: „Ist es durchaus fraglich, ob Alexander über das 10. Jahrhundert angesetzt werden kann". Gegen Opitz spricht auch, daß die oben Anm. 4 erwähnte Vita BHG Nr. 367, ein Teilauszug aus dem Werk des Alexander, in die vormetaphrastische Zeit gehört.

[39] Sie ist später durch umfang-und legendenreichere Viten verdrängt worden, vor allem durch BHG Nr. 364.

ΓΕΩΡΓΙΟΥ Θ. ΖΩΡΑ, Ἀθῆναι

ΑΓΝΩΣΤΟΣ ΠΑΡΑΛΛΑΓΗ ΣΥΝΑΞΑΡΙΟΥ ΤΟΥ ΟΣΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΙΟΥ

Ἄγνωστος παραλλαγή τοῦ Συναξαρίου τοῦ ὁσίου Ἐπιφανίου περιέχεται εἰς χαρτῷον κώδικα, περιελθόντα πρό τινος εἰς τήν κατοχήν μου. Ἐγράφη τόν ιθ'αἰῶνα καί σῴζεται ἐν καλῇ καταστάσει, εἶναι ὅμως ἀκέφαλος καί κολωβός. Διαιρεῖται εἰς δύο μέρη, περιέχοντα: α) ἀφήγησιν περί τοῦ βίου καί τῶν θαυμάτων τοῦ ὁσίου Ἐπιφανίου, καί β') ποικίλα λειτουργικά κείμενα· τά δύο μέρη ἔχουν γραφῇ διά διαφόρου χειρός.

Τό περιλαμβάνον τό Συναξάριον τοῦ ὁσίου Ἐπιφανίου τμῆμα καταλαμβάνει τό μεγαλύτερον μέρος τοῦ κώδικος. Τό κείμενον σῴζεται ἄτιτλον καί ἀκέφαλον, τελευτᾷ δέ ἀποτόμως, τοῦ γραφέως μή ἀποπερατώσαντος προφανῶς τήν ἀντιγραφήν. Δι' ἄλλης χειρός προσετέθη μεταγενεστέρως ἡ λέξις „τέλος". Ἡ γραφή εἶναι καθαρά καί εὐανάγνωστος, μή ἐστερημένη ὅμως ὀρθογραφικῶν σφαλμάτων, τό δέ κείμενον χωρίζεται εἰς κεφάλαια, οἱ τίτλοι τῶν ὁποίων ἔχουν γραφῇ δι' ἐρυθρᾶς μελάνης. Δι' ἐρυθρᾶς ἐπίσης μελάνης σημειοῦνται καί τά ἀρχικά γράμματα τῶν παραγράφων.

Τό δεύτερον τμῆμα τοῦ κώδικος εἶναι ὀλιγοσέλιδον καί ἔχει γραφῇ ὑπό κακογράφου ἀντιγραφέως, τοῦ αὐτοῦ ἀκριβῶς ὅστις προσέθηκε τήν λέξιν "τέλος" εἰς τήν ἀφήγησιν περί τοῦ ὁσίου Ἐπιφανίου. Περιλαμβάνει ποικίλα λειτουργικά κείμενα καί ἐκκλησιαστικάς προσευχάς.[1]

[1] Τά ἀνωτέρω κείμενα θέλω ἐκδώσει προσεχῶς.

Titres des communications présentées à la section de PHILOLOGIE ET HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE qui ont été publiées ailleurs on dont les manuscrits n'ont pas été remis à la rédaction

Ermenegilda Bianchi, Milano

Sulla transmissione del testo delle »Storie« di Agazia di Mirina

Marcello Gigante, Napoli

Macrobio e Bisanzio

Hugh Graham, Albuquerque

Byzantine Influence on the slavic Recensions of the Digenes-Tale
La communication fut suivie des remarques de M. M. R. Jakobson, A. Dostal et M. Manoussakas.

Bohuslav Havránek, Praha

Contributions à la question des relations entre le grec et le slavon ecclésiastique
La communication fut suivie des remarques de M. P. Speck.

Jean Irigoin, Paris

Les origines de la miniscule
La communication fut suivie des remarques de M. M. B. Hemmerdinger et A. Pertusi.

Agostino Pertusi, Milano

Du nouveau sur Léonce Pilate maître de grec de Pétrarque et de Boccace

Sofronios Sofroniou, London

The Author of the »Ἀπάδιστος Ὕμνος . . .«
La communication fut suivie des remarques de M. M. F. J. de Waele, A. Kominis et Th. Tzannetatos.

David Tabachovitz, Uppsala

Zur Sprache des pseudolukianischen Dialogs Philopatris

Theseus Tzannetatos, Athènes, Τὸ πρακτικὸς τῆς ἐπισκοπῆς κεφαλληνίας ταῦ 1264 καὶ ἡ ἐπιτομή αὐτοῦ. Ἔκφοσις αὐτῶν.

La communication fut suivie des remarques de M. D. Zakythinos.

Leandre Vranoussis, Athènes

Deux historiens qui n'ont jamais existés: Comnénos et Proclos

La communication fut suivie des remarques de M. M. S. Cirac — Estopañan et F. J. de Waele.

Peter Wirth, München

Studien zum Briefcorpus des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike. Publié dans Byzantinische Zeitschrift (München 1963).

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET THÉOLOGIE

ROBERT BROWNING, London

THE SPEECHES AND LETTERS OF GEORGIOS TORNIKES, METROPOLITAN OF EPHESOS (XIIth CENTURY)

George Tornikes, Metropolitan of Ephesus in the middle of the twelfth century is not a wholly unknown figure. Six of his letters were published by Spyridon Lampros in 1879 in his edition of the work of Michael Akominatos.[1] And the same scholar 37 years later described in some detail the unique manuscript of his works.[2] Yet he remained virtually unknown. Krumbacher does not mention him. Chalandon in his history of the reign of Manuel Comnenus passes him over in silence. Paolo Lamma,[3] who exploits every available source so judiciously, knows nothing of him. Brockhoff in his excellent dissertation on the history of Ephesus in the middle ages[4], does not list him among the metropolitans of that city. And even H. G. Beck's *Kirche und theologische Literatur* has not a word on Tornikes. On few occasions when he is mentioned, he is tacitly or explicitly confused with his namesake, who was μαΐστωρ τῶν ῥητόρων in the last decade of the twelfth century, but seems never to have been a bishop. It is to this false identification that we owe the publication of six of his letters, since Lampros assumed that the Archbishop of Athens to whom they are addressed was Michael Akominatos, a contemporary of the younger George Tornikes. Only Stadtmüller[5], so far as I know, has questioned this identification.

Tornikes is certainly a minor figure, and neglect of him does not lead to any fundamental misunderstanding of the history of the period. But he is interesting just because he is so typical — he is a teacher at the Patriarchal School who is elevated to a me-

---

[1] *Sp. Lampros*, Μιχαὴλ 'Ακομινάτου τὰ σωζόμενα II 409-429.

[2] *Sp. Lampros*, 'Ὁ Βιενναῖος κῶδιξ Phil. gr. 321', NE 13 (1916) 3-22.

[3] *Paolo Lamma*, Comeni e Staufer: Ricerche sui rapporti fra Bisanzio e l'occidente nel secolo XII, 2 vols., Rome, 1955-57.

[4] *W. Brockhoff*, Studien zur Geschichte der Stadt Ephesos vom IV. nachchristlichen Jahrhundert bis zu ihrem Untergang in der ersten Hälfte des XV. Jahrhunderts, Jena, 1905.

[5] *A. Stadtmüller*, Michael Choniates Metropolit von Athen [Orientalia Christiana 33. 2], 1934, 137.

tropolitan see in the provinces after a long career in Constantinople like Gregorios Pardos, Michael Italikos, Eustathios, Michael Choniates, Nikephoros Chrysoberges, John Kastamonites, to name only a few twelfth-century figures who pursued a similar cursus honorum. And his writings incidentally supply information on a number of topics of historical interest. In the brief time at my disposal I shall give a concise description of Tornikes' surviving works, and a short account of his life and career, so far as it can be reconstructed, and finally touch on a few of the points on which he throws incidental light.

A. The corpus of Tornikes' works appears in cod. Vindob. phil. gr. 321, an early fourteenth century manuscript which contains a number of unique texts of the twelfth and thirteenth centuries.[6] The disarrangement of the gatherings has split it into two sections, fol. 9—34 and fol. 52—58. It follows directly, without any special heading, on two speeches of Euthymios Malakes, Metropolitan of Neai Patrai. It appears to be complete, the bottom half of fol. 58 being left blank. The corpus comprises 25 letters to named addressees, 3 prooemia to inaugural or ceremonial lectures delivered by him at the Patriarchal school, a very long monody on Anna Comnena (occupying fol. 21—34), a confession of faith made in connection with the problem of the Son's offering of Himself to the Father in the Eucharist, and a letter to an unnamed Pope ὡς ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως on the question of Church Union. Neither the works as a whole, nor the letters, are arranged chronologically. The addressees of the letters are: —

Metropolitan of Athens — ep. 1, 9, 13, 14, 15, 20.
John Kamateros, logothetes tou dromou — ep. 10, 19, 21, 22.
John Pantechnes, megas skeuophylax — ep. 2.
John Comnenus, son of Megas drungarios Constantine — ep. 3.
Alexios Constostephanus, Commander of Byzantine forces in Egypt in 1169 — ep. 4.
Alexios Aristenos, Megas oikonomos, the canonist — ep 5.
Theodore Pantechnes, nomophylax and ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν — ep. 6.
A patriarchal official called Bukinatikos or the like — ep. 7.
Eirene Dukas, daughter of Anna Comnena — ep. 8.
The Protos of Mt. Ganos — ep. 11.
Andronikos Comnenus, Dux of Braničevo — ep. 12.
Metropolitan of Smyrna — ep. 17.
Alexios Bryennios, Son of Anna Comnena — ep. 18.
Andronikos Kamateros, — ep: 23.

[6] Cf. *D. de Nessel*, Catalogus sive recensio specialis omnium codicum mss. graecorum, etc. Augustissimae Bibliothecae Caesareae Vindobonensis, 1690, IV. 155; *Sp. Lampros* NE 13 (1916) 3-22; the manuscript is not included in the catalogue of Lambeck-Kollar, 1766-1782; the new catalogue of the codices philosophico-philologici graeci by Prof. *H. Hunger*, is not yet published as I write.

Theodoros Styppeiotes, — ep. 24.
Alexios Gifard, Dux of Thracesian theme — ep 25.
His representative in Ephesus — ep. 16.

The earliest text seems to be the prooem to Tornikes' inaugural lecture as διδάσκαλος τοῦ ψαλτῆρος, the lowest of the three theological teachers at the Patriarchal School, which falls between 31 Mar 1146 and 26 Feb 1147.[7] The latest is the letter to the Pope, which, as we shall see, belongs to early summer 1166. A number of letters and other work can be dated, with varying degrees of approximation, between these two dates.

B. On his father's side Tornikes belonged to a powerful Macedonian land-owning family of Armenian origin, which provided an unsuccessful claimant to the imperial throne, Leo Tornikes, in 1047.[8] His mother, we learn from one of the letters,[9] was niece of an Archbishop of Bulgaria, perhaps of the great Theophylact. We hear of a brother, named Leon, who seems to have lived in Athens[10], and of a cousin or nephew (ἐξάδελφος) Euthymios, who was a patriarchal notary and Tornikes' protege[11], and for whom promotion was confidently expected.[12] He is possibly to be identified with Euthymios Tornikes, Bishop of Patrae, expelled by the Latins in 1204.[13] As he was a nephew of Euthymios Malakes, the latter was possibly related to Tornikes.

The date of his birth is unkown, and we are without information on his early life, save that he enjoyed a certain intimacy with Anna Comnena and her family during her long years of retirement in the monastery τῆς Κεχαριτωμένης and seems to have been a member of her literary circle.[14] In 1146 or early 1147 he was appointed διδάσκαλος τοῦ ψαλτῆρος by Patriarch Kosmas II Attikos. It is likely that he had held subordinate teaching posts in the Patriarchal school. Some years later, we find him promoted διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου and head of the Patriarchal school.[15] He next appointment, probably before Xmas 1154[16], was that of Patriarchal

[7] The title of the speech mentions that Tornikes' appointment was due to the Patriarch Kosmas II Attikos.
[8] Cf. *Michael Psellos*, Chronographia, p. 133-145.
[9] Ep. 19, fol. 17[v].
[10] Ep. 14, *Sathas*, p. 419; Ep. 15, *Sathas*, p. 427.
[11] Ep. 16, fol. 16[v]; ep. 17, fol. 17; ep. 25, fol. 19[v].
[12] Ep. 9, *Sathas* p. 414.
[13] Cf. *A. Stadtmüller*, op. cit. 193, 306.
[14] Cf. in particular ep. 8, ep. 18, and Funeral Oration on Anna fol. 29[v]-30.
[15] Prooem. cum ad Evangelium promotus est, fol. 55-58.
[16] He was ὑπομνηματογράφος when he deputised at Christmas for the then διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου καὶ μαΐστωρ τῶν ῥητόρων who was absent on important state business (Prooem. cum iussus est docere, fol. 54-55). Michael ὁ τοῦ Θεσσαλονίκης combined these two offices in 1156 (Kinn. 176, Nik. Chon. 275, cod Vat. gr. 690, anno 1279/80, fol 256), when he was deposed. He can scarcely have been employed on a diplomatic mission at Christmas 1155, as by January 1156 his doctrines were being examined by a synod. At Christmas 1154 Michael Palaeologus and John Dukas were in Ancona on a mission to Frederick Barbarossa (cf. *P. Lamma*, op. cit. 1, 188

ὑπομνηματογράφος, principal subordinate of the Chartophylax, occupying a higher place in the lists of *officia* than any teacher in the patriarchal school. While he was ὑπομνηματογράφος Anna Comnena died and he paid a final tribute to his patroness in a long funeral oration. We hear in letters of this period of great hostility to him in the patriarchal entourage.[17] He was blamed for his continued loyalty to the ex-patriarch Kosmas Attikos, whose right to a Christian burial he stoutly defended. One of the leaders of the opposition to him was his fellow deacon Soterichos Panteugenes, whom we shall meet again.[18] In due course, however, probably after the accession of Patriarch Constantine IV Chliarenos, his chance came. His name was included in a list of three candidates for the metropolitan Archbishopric of Corinth. On the advice of the nomophylax Theodoros Pantechnes — we do not know because of what calculation — he withdrew his name and waited.[19] Soon his turn came again. His friend the Metropolitan of Smyrna foretold that he would be appointed Metropolitan of Ephesos[20], and so it came about. The date of his appointment was some time before the appointment of Alexios Bryennios to the office of Μέγας δοὺξ and to the command of the forces sent to relieve Brindisi — we have a letter written from Ephesus to him when he was still sebastos and dux of Achrida and Dyrrhachium[21] — i.e. before the beginning of 1156. The terminus post quem, for what it is worth, is probably Xmas 1154, and certainly a date in 1153. So Tornikes' appointment to Ephesus can be dated probably 1155, possibly 1154.

Tornikes at once sent his cousin or nephew Euthymios to Ephesos to administer the affairs of the church[22] and wrote to the dux of the Thracesian theme to give formal notice of his appointment. His own departure was delayed by the absence of the emperor from Constantinople.[23] In due course he reached Ephesus, and great was his dismay and disappointment. The church of St. John the Theologian was in a dilapidated state[24]: pieces of mosaic fell on the Bishop's head as he officiated.[25] Heresy — of what variety we are not told — was rife.[26] The local population was hostile and uncomprehending.[27] The dux was friendly enough,

ff.), and Michael ὁ τοῦ Θεσσαλονίκης, an orator of note, may have formed part of their entourage. But Christmas 1153 cannot be ruled out as the date of this speech.

[17] Ep. 14, *Sathas* p. 417-419, ep. 15, *Sathas* p. 420-427.

[18] Ep. 15.

[19] Ep. 13 *Sathas* p. 415-417.

[20] Ep. 17 fol. 16^{v}.

[21] Ep. 18, fol. 17-17^{v}.

[22] Ep. 16, fol. 16^{v}, ep. 17, fol. 16^{v}-17, ep. 25, fol. 19-19^{v}.

[23] Ep. 17, fol. 17.

[24] Cf. especially ep. 1, fol. 9^{v}-10; ep. 2, fol 10-10^{v}; ep. 6, fol. 11-11^{v}; ep. 8, fol. 11^{v}-12.

[25] Ep. 6, fol. 11; ep. 8, fol. 12.

[26] Ep. 8, fol. 11^{v}-12.

[27] Ep. 6, fol. 11.

but he was at Philadelphia, at the end of a long journey over the mountains.[28] The letters Tornikes writes from Ephesus are full of expressions of despair, appeals for help from Constantinople, and threats to abandon his diocese and return to the capital.[29] However, he also found time to write letters of encouragement to the opponents of his old enemy Soterichos Panteugenes during 1156,[30] and the surviving confession of faith is no doubt that which he sent, in lieu of attendance, to the council of 12 May, 1157, at which Panteugenes' doctrines were condemned and their author removed from office. When Tornikes left Ephesus we do not know. There are two letters written from there in which he speaks of new and serious trouble and urgently asks the help of his patrons in Constantinople.[31] One of these is Theodoros Styppeiotes, the date of whose fall from favour is disputed — 1159 or 1164.[32] Whatever his mysterious difficulties were, Tornikes surmounted them. In 1166 we find him entrusted by Manuel with the drafting of the reply to the letter sent by Pope Alexander III[33] in answer to the overtures on behalf of the Byzantines by Jordanos, son of Robert, prince of Capua, of which we read in Boson's life of Alexander III. Tornikes must have been in Constantinople at this time, enjoying the closest confidence of the emperor. This is his last appearance on the stage of history. By the synod of 18th Feb. 1170, the Metropolitan of Ephesus is one Nicolaus.[34] Tornikes' career raises several interesting points concerning the internal political history of the period, but there is no time today to dwell on these. Instead, I shall mention briefly some of the incidental information which can be extracted from his surviving writings.

C. First, there are some points of prosopography and dating. Alexios Gifard, and after him Alexios Kontostephanos, later commander in Hungary and in Egypt, are attested as duces of the Thracesian theme in the 50's of the twelfth century.[35] Alexios Bryennios, son of Anna Comnena, is dux of Akhrida and Dyrrhachium c. 1156.[36] Among the vocal supporters of Soterichos Panteugenes 1157 appears ὁ ἀτάσθαλος Νικόλαος.[37] Can he be Nikolaos ὁ κατὰ Φλῶρον, head of the Patriarchal school in the later 50's?[38]

[28] Ep. 4, fol. 10^{v}.

[29] Ep. 6, fol. 11^{v}, ep. 8, fol. 12.

[30] Ep. 5, fol. 10^{v}-11, perhaps ep. 7, fol. 11^{v}.

[31] Ep. 23, 24, fol. 18^{v}-19.

[32] *P. Lamma*, op. cit. 2. 22. n. 1.

[33] Ep. ad Papam fol. 52-53.

[34] *L. Petit* "Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires", VV 11 (1904) 490.

[35] Ep. 16, fol. 15; ep. 25, fol. 19-19^{v}; ep. 4, fol. 10^{v}.

[36] Ep. 18, fol. 17-17^{v}.

[37] Ep. 5, fol. 11.

[38] Cf. *P. Wirth*, Zu. Nikolaos Kataphloros, Class. et Med. 21 (1960) 212-214.

The accession of Patriarch Kosmas II Attikos is dated to Easter 1146 (31 March).[39] Previously we had only conflicting figures for the length of his patriarchate. If a reference to the recent misfortune of Athens in a letter to the Metropolitan of Athens written while Tornikes was ὑπομνηματογράφος is rightly interpreted, it is the only allusion in Byzantine sources — and they are few and uncertain in western sources[39a] — to the Norman raid on Athens in 1147.[40]

A point of administrative history is that Ephesus is part of the Thracesian theme,[41] and no longer, as it had been since the reign of Leo VI, part of the Naval theme of Samos.[42]

Some of the most interesting information is to be found in the monody on Anna Comnena. There is a description of the princess's appearance, too long to quote.[43] There is the surprising story that Anna's parents did not wish her to have a secular literary education fearing the dangers of grammar and poetry, especially to a woman, and that she at first studied these subjects surreptitiously under a palace eunuch »like a girl watching her beloved through a chink in the wall.«[44] We are told too that though Anna was λεγομένη τοῖς πάντα ῥᾳδίως λέγουσι τῷ ἀδελφῷ τῆς βασιλείας ἀντίζηλος, this was in fact untrue.[45] Even 40 years later there was clearly strong feeling on that point. Most interesting of all, we learn of the philosophical circle which formed itself round Anna during her years of retirement, where Aristotle and Plato, Euclid and Ptolemy (save what Christianity rejects), rhetoric and history were subjects of study.[46] Anna encouraged and organised the activity of commentators on Aristotle, and Michael of Ephesus often complained that it was she who had driven him blind by obliging him to work day and night on his commentaries.[47] Anna herself, in addition to her great history, wrote a number of letters to men of learning.[48] Some of these may well lie buried in the dust of libraries. Tornikes gives us, too, a long account of Anna's eclectic philosophical

[39] Prooem. cum ad psalmistam promotus est, fol. 19v ἐγὼ γοῦν καὶ ἀπὸ τοῦ καιροῦ τῆς ἀνακηρύξεως προενοπτρισάμην τὰ γενησόμενα, ἐπανηγυρίζετο μὲν ἡ τοῦ προανάρχου λόγου δι' ἡμᾶς σαρκωθέντος τε καὶ παθόντος ἐκ νεκρῶν τριήμερος ἀνάστασις.

[39a] Otto Frisingensis, Gesta 1. 33 (MGH 88. 20. 370); Annales Palidenses (MGH 88. 16. 83).

[40] Ep. 9, *Sathas* p. 412-413.

[41] Ep. 4, fol. 10v, ep. 25 fol. 19-19v.

[42] Cf. *W. Brockhoff*, op. cit. 46.

[43] Fol. 25.

[44] Fol. 24v τήν γε μὴν θύραθεν παιδείαν ὑπώπτευον ὡς ἐπίβουλον . . . . καθάπερ παρθένος διά τινων ὀπῶν τὸν νύμφιον λαθραίοις ὄμμασι βλέπουσα, οὕτω καὶ αὕτη λάθρα τῇ ποθουμένῃ γραμματικῇ συνεγίνετο ὅτε μὴ τῇ δεσποίνῃ μητρὶ συνῆν.

[45] Fol. 27v.

[46] Fol. 29v.

[47] Fol. 29v ἐγὼ δὲ καὶ τοῦ ἐξ Ἐφεσίων ἠκηκόειν σοφοῦ ταύτῃ τῆς τῶν ὀφθαλμῶν ἀβλεψίας τὴν αἰτίαν προσεπιρρίπτοντος, ὅτι παννυχίοις σχολάσειεν ἀϋπνίαις ἐπὶ ταῖς τῶν Ἀριστοτελείων κελευούσης αὐτῆς ἐξηγήσεσιν.

[48] Fol. 32.

views, and of her constant polemic against those who rejected providence, creation and after life, and believed in destiny.[49] This adds another detail to the picture of intense and radical philosophical discussion in 12th century Constantinople which is gradually being built up. Tornikes' long account of Anna's medical studies[50] is no surprise for readers of her history.

We get no exact date for Anna's death. But it cannot have been long before 1154, when she would be 71.

D. There is no time to speak of Tornikes' language and style here. Suffice it to say that he writes clearly and vigorously, that he has a large number of ἅπαξ λεγόμενα, and that he moves with ease in the worlds of classical and biblical antiquity, which are for him a single whole. One letter — to John Pantechnes — quotes the Odyssey (4 times), Hesiod's Ἔργα, Pindar, Empedocles and perhaps Athenaeus or a source of his, and sets the gardens and palace of Alcinous side by side with the land of milk and honey.[51] And in his inaugural lecture on the Psalms he introduces, apart from some trivial Homeric echoes, a quotation from the Bacchae of Euripides,[52] and a saying of Pythagoras which I have so far been unable to identify.[53]

[49] Fol. 30-31.

[50] Fol. 32v-33.

[51] Ep. 2, fol. 10-10v.

[52] Fol. 20, ταῖς ἐλπίσι, κατὰ τὴν τραγῳδίαν, βοσκόμενοι = Bacch. 617.

[53] Fol. 19v, Μούσας μὲν Σειρήνων, κατὰ τὸ Πυθαγορικὸν παράγγελμα, ἡδίους νενόμικας. (Since sending this paper to the press I have identified the quotation as Chem. Alex. *Strom.* I. 10.486).

ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ Χ. ΔΗΜΗΤΡΟΠΟΥΛΟΥ, Θεσσαλονίκη

Η ΓΝΗΣΙΟΤΗΣ ΤΟΥ ΧΩΡΙΟΥ Ι ΙΩΑΝ. 5. 7β-8α ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΕΝ ΤΩ ΟΥΡΑΝΩ ΜΑΡΤΥΡΩΝ

I. Τά κατά τῆς γνησιότητος τοῦ χωρίου ἐπιχειρήματα

Τὸ χωρίον Γ' Ἰωάν. 5. 7β-8α „. . . ἐν τῷ οὐρανῷ, ὁ Πατήρ, ὁ Λόγος καὶ τὸ Ἅγιον Πνεῦμα· καὶ οὗτοι οἱ τρεῖς ἕν εἰσι, καὶ τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες ἐν τῇ γῇ", ἔχει καταστῇ πολυθρύλητον δι' ὅσα ὑπὸ τῶν κριτικῶν ὑπέρ τε καὶ κατὰ τῆς γνησιότητος αὐτοῦ ἐγράφησαν. Ἤδη, κατόπιν μακρῶν ἐρευνῶν, αἵτινες παρήγαγον πλουσίαν βιβλιογραφίαν [1], οἱ κριτικοὶ γενικῶς ἀρνοῦνται τὴν γνησιότητα αὐτοῦ διά τούς ἀκολούθους λόγους:

Διότι α) ἀπουσιάζει ἀπὸ ὅλα τὰ γνωστά ἀρχαῖα ἑλληνικὰ χειρόγραφα.

β) Ἐλλείπει ἐπίσης ἐκ πολλῶν ἀρχαίων λατινικῶν χειρογράφων καὶ ἐκ πασῶν τῶν ἀρχαίων μεταφράσεων.

Καί γ) Ἀγνοοῦν αὐτὸ πάντες οἱ Ἕλληνες Πατέρες καὶ συγγραφεῖς μέχρι τοῦ ιβ' αἰῶνος καὶ οἱ κυριώτεροι τῶν Λατίνων Πατέρων καὶ συγγραφέων, ἐν οἷς οἱ Εἰρηναῖος, Τερτυλλιανός, Κυπριανός, Ἱερώνυμος, Αὐγουστῖνος καὶ πολλοὶ ἐκ τῶν μεταγενεστέρων. [2]

Πρὸς ἐξήγησιν τοῦ γεγονότος τῆς ὑπάρξεως τοῦ χωρίου διάφοροι διετυπώθησαν εἰκασίαι. Κατὰ μίαν ἐκδοχήν, τὸ χωρίον ἐνεφανίσθη ἀρχικῶς εἰς λατινικά πατερικά συγγράμματα καὶ βαθμηδόν ἔλαβε μορφὴν ἐπεξηγηματικῆς ἀναπτύξεως τοῦ στίχου 1 Ἰωάν. 5.8 διαρκοῦντος τοῦ τρίτου, τοῦ τετάρτου καὶ τοῦ πέμπτου αἰ., βραδύτερον δὲ παρενεβλήθη εἰς τὰ χειρόγραφα τῶν λατινικῶν μεταφράσεων τῆς Κ. Δ. καὶ τὴν Βουλγάταν [3].

Κατ' ἄλλην ἐκδοχήν, τὴν καὶ πιθανωτέραν σήμερον θεωρουμένην, Ἱσπανός τις Χριστιανός, γράφων εἰς τὴν Λατινικήν, κατὰ τὸν τέταρτον αἰ., ἤ πρὸς τὰς

---

[1] Διά τήν ἐπὶ τοῦ θέματος βιβλιογραφίαν παραπέμπομεν εἰς πάντα τὰ νεώτερα ὑπομνήματα καὶ τὰς εἰσαγωγάς εἰς τὴν Καινὴν Διαθήκην, ἰδίᾳ δὲ εἰς τὸ λίαν ἐμπεριστατωμένον ἄρθρον τοῦ *A. Lemonnyer*, „Comma Johannique", ἐν Dictionnaie de la Bible, ἐκδ. *Louis Pirot*, 1934, τόμ. 2ος, σελ. 67-73, ἔνθα καί ἡ κυριωτέρα βιβλιογραφία.

[2] Π. Τρεμπέλα, Ὑπόμνημα εἰς τὰς Ἐπιστολάς τῆς Καινῆς Διανθήκης, ἐν Ἀθήναις 1956, τόμ. 3ος, σελ. 518α/β. *Burton Scott Easton*, The Epistles of John, ἐν Abington Bible Commentary, New York & Nashville 1929, σελ. 1357 b, καὶ W. *H. Bennet*, The General Epistles, ἐν The Century Bible, σελ. 316.

[3] *Burton Scott Easton*, ἐνθ' ἀν.

ἀρχὰς τοῦ τρίτου αἰ., κατεσκεύασε τὴν πρότασιν: „Tres sunt qui testimonium dicunt in coelo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus; et hi tres unum sunt", ἥν πιθανῶς καὶ ἀνέγραψεν εἰς τήν ᾤαν τοῦ εἰς τὴν κατοχὴν αὐτοῦ χειρογράφου τῆς 1ης Καθολικῆς Ἐπιστολῆς Ἰωάννου παρὰ τὸν στίχον 8 τοῦ κεφ. 5. Βραδύτερον ἀντιγραφεύς τις νομίσας ὅτι αὕτη ἀνῆκεν εἰς τὸ κείμενον παρενέβαλεν αὐτὴν εἰς τὸ κείμενον ὡς ἔχει σήμερον, προσθέσας τὴν φράσιν „in terra" εἰς τόν 8 ον στίχον χάριν ἀντιστοιχίας πρὸς τὴν φράσιν „in coelo" τοῦ 7 ου στίχου. Οὕτω, τὸ χωρίον ἐμφανίζεται κατὰ πρῶτον ἐν Ἱσπανίᾳ ὡς μέρος τῆς Λατινικῆς Βίβλου ἀπὸ τοῦ 380 μ. Χ., ὅπερ ταχέως διαδοθέν, ἐγένετο τέλος καθολικῶς ἀποδεκτὸν ἀπὸ ὁλόκληρον τὸν λατινόφωνον Χριστιανικὸν κόσμον. Ἐκεῖθεν μεταφερθὲν εἰς τὴν Ἀνατολήν, μετὰ τὴν 11ην ἑκατονταετηρίδα, μετεφράσθη εἰς τὴν Ἑλληνικήν ὡς ἔχει νῦν εἰς τὸ textus receptus καὶ προσετέθη εἰς ἐλάχιστα χειρόγραφα τοῦ 15ου αἰ., ὅθεν παρελήφθη καὶ εὗρε θέσιν εἰς τὴν Κομπλουτιανὴν ἔκδοσιν τῆς Κ. Δ., τὴν τρίτην ἔκδοσιν τοῦ Ἐράσμου (1522) καὶ τὰς ἄλλας ξενογλώσσους ἐκδόσεις[4].

Ἐντεῦθεν ὅλαι αἱ νεώτεραι κριτικαὶ ἐκδόσεις, ἡ τοῦ Nestle, ἡ Revised Version, ἡ Revised Standard Version καί ἄλλαι, ἀπήλειψαν τό χωρίον ἀπὸ τὸ κείμενον ὡς μὴ δυνάμενον νὰ ἀξιώσῃ Ἰωάννειον τὴν καταγωγήν[5].

II. Ἀνάγκη περαιτέρω διερευνήσεως τοῦ προβλήματος

Παρὰ ταῦτα, αἱ μὲν ἐπίσημοι ἐκδόσεις τῆς Κ. Δ., ἰδίᾳ τῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας καὶ τῆς Ρωμαιοκαθολικῆς τοιαύτης, ἐξακολουθοῦν διατηροῦσαι τὸ χωρίον, εἰ καὶ ἱκανοὶ καὶ σπουδαῖοι Ὀρθόδοξοι καὶ Καθολικοί θεολόγοι ἔχονται τῆς γνώμης ὅτι τοῦτο εἶναι παρένθετον. Οὕτως ἡ μέν Ἱερά Σύνοδος τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου, παρὰ τὴν γνώμην τῆς Ἐπιτροπείας, ἐπιμελείᾳ τῆς ὁποίας ἐγένετο ἡ τελευταία ἔκδοσις τῆς Καινῆς Διαθήκης, ὅτι τὸ χωρίον ὀφείλει νὰ μὴ περιληφθῇ εἰς αὐτὴν „ὡς ὅλως ἀμάρτυρον", δὲν συνήνεσεν εἰς τὴν ἀπάλειψιν αὐτοῦ καὶ οὕτω διετηρήθη τοῦτο „κυρτοῖς γράμμασι", τὸ δὲ ἐπίσημον ὄργανον τοῦ Δυτικοευρωπαϊκοῦ Ρωσικοῦ Ἐξαρχάτου „Messager" ἀμφισβητεῖ τὴν ὀρθότητα τῶν πορισμάτων τῶν κριτικῶν τῆς Δύσεως καὶ εἰσηγεῖται τὴν γνώμην, καθ' ἥν „οἱ ὀρθόδοξοι θεολόγοι ἔχουν ὑποχρέωσιν νὰ δώσουν ὀρθόδοξον κριτικὴν ἔκδοσιν τῆς, Καινῆς Διαθήκης, ἀναδεχόμενοζ ὡς τὸ πρῶτον καθῆκον τῆς Ὀρθοδόξου Βιβλικῆς Ἐπιστήμης ..... τὸν κριτικὸν ἔλεγχον τῆς μεθοδολογίας τῆς Δυτικῆς Βιβλικῆς Κριτικῆς". Τά ἀνωτέρω δεδομένα ἀποτελοῦν, κατ' ἐμὴν γνώμην, σοβαρά ἐρείσματα τῆς πεποιθήσεως πολλῶν ὀρθοδόξων μελετητῶν ὅτι τὸ πρόβλημα τῆς γνησιότητος πολλῶν χωρίων τῆς Καινῆς Διαθήκης, ἐν οἷς καὶ τὸ περιλάλητον χωρίον 1 Ἰωάν. 5. 7β-8α, περὶ ὧν οἱ κριτικοὶ τοῦ κειμένου ἀποφαίνονται ὅτι εἶναι παρέμβλητα καὶ ἀπορρίπτουν αὐτά ὡς ξένα πρὸς τὸ ἀρχέτυπον κείμενον, ὑφίσταται εἰσέτι, δεόμενον περαιτέρω διερευνήσεως καὶ ἐκ μέρους ὀρθοδόξων θεολόγων. Τοιαῦταί τινες σκέψεις παρώτρυναν εἰς τὴν μικρὰν ταύτην ἔρευναν ἐπὶ τῇ βεβαίᾳ ἐλπίδι ὅτι αὕτη, παρὰ τὰς πιθανὰς ἀτελείας αὐτῆς, θέλει προσθέσει τι χρήσιμον εἰς τὴν λύσιν τοῦ προβλήματος τῆς γνησιότητος τοῦ ἐν ἐπικεφαλίδι χωρίου, ὅπερ ἐπολιτογραφήθη εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς κριτικῆς τοῦ κειμένου τῆς Καινῆς Διαθήκης μὲ τὸν τίτλον „Κόμμα Ἰωάννου".

[4] *B. S. Easton, W. H. Benett*, Π. Τρεμπέλα, μν. ἔργ.

[5] *B. S. Easton*, ἔνθ' ἀν.

Πρὶν ἤ προβῶμεν εἰς τὴν ἀνάκρισιν τῶν κατὰ τῆς γνησιότητος τοῦ „Κόμματος Ἰωάννου" ἐπιχειρημάτων, ὀφείλομεν νὰ ὁμολογήσωμεν τὴν μεγίστην ὀφειλὴν ἡμῶν πρὸς τὴν κριτικὴν ἐπιστήμην διὰ τὴν οὐσιαστικὴν αὐτῆς συμβολὴν εἰς τὴν ὅσον τό δυνατόν ἀρτιωτέραν ἀποκατάστασιν τοῦ ἀρχετύπου κειμένου τῆς Ἁγίας Γραφῆς. Ἡ ὀφειλή ὅμως ἡμῶν αὕτη οὐδαμῶς, νομίζομεν, κωλύει ἡμᾶς νὰ ἔχωμεν καὶ ἰδίας γνώμας, ἀντικειμένας εἰς τὰ πορίσματα τῶν κριτικῶν ἐπί τινων τοὐλάχιστον θεμάτων. Ἑπόμενοι τῇ ἀρχῇ ταύτῃ οὐδόλως διστάζομεν νὰ εἴπωμεν ὅτι ἐν τῇ προόδῳ τῆς ἐρεύνης ἡμῶν περὶ τῆς γνησιότητος τοῦ ἐν ὄψει ἡμῶν χωρίου, παραλλήλως πρὸς τὰ ἐπὶ τοῦ προκειμένου πορίσματα τῶν κριτικῶν ἐδώσαμεν προσοχήν καὶ εἰς ὡρισμένους σοβαροὺς λόγους, οἵτινες προέβαλον εἰς τὴν σκέψιν ἡμῶν εἰσηγούμενοι ἐπιτακτικῶς τὴν καὶ ἀπό τινων ἄλλων πλευρῶν ἔρευναν τοῦ προβλήματος πρὶν ἤ ἀποδεχθῶμεν τὰ ἐπ' αὐτοῦ πορίσματα τῶν εἰδικῶν.

Καὶ ἐν πρώτοις τὸ γεγονός ὅτι τὸ χωρίον λείπει ἀπὸ ὅλα τὰ ἀρχαῖα ἑλληνικὰ χειρόγραφα δὲν σημαίνει ἀναγκαίως ὅτι τοῦτο ἔλειπε καὶ ἀπὸ τὸ ἀρχικόν κείμενον. Οὔτε πάλιν τὸ γεγονός ὅτι ἀγνοοῦν αὐτὸ πάντες οἱ ἀρχαῖοι Ἕλληνες Πατέρες καὶ συγγραφεῖς πείθει ἀναντιρρήτως ὅτι ἡ ἄγνοια αὕτη σημαίνει πράγματι ὅτι τὸ χωρίον δὲν ὑπῆρξέ ποτε εἰς τὸ κείμενον. Θά ἠδυνάμεθα ὄντως νὰ συμφωνήσωμεν πρὸς τὴν γνώμην τῶν κριτικῶν, ἐὰν εἴχομεν πρὸ ἡμῶν χειρόγραφα ἀρχαιότατα, τοὐλάχιστον τοῦ 2ου αἰ., μὴ περιέχοντα τὸ χωρίον, ἤ ἐὰν εἴμεθα βέβαιοι ὅτι ἅπαντα τὰ συγγράμματα τῶν Ἑλλήνων Πατέρων ἦσαν μόνον ὅσα διεσώθησαν μέχρις ἡμῶν. Ἀλλά μήν, οὐδέν τῶν χειρογράφων, ὧν ἐφείσθησαν ὁ χρόνος καί ἡ φθορά, εἶναι παλαιότερον τοῦ 4ου αἰ. πλεῖστα δὲ συγγράμματα τῶν ἀρχαιοτέρων Πατέρων ἀπωλέσθησαν καὶ μόνον τοὺς τίτλους τινῶν ἐξ αὐτῶν γνωρίζομεν ἐξ ἄλλων πηγῶν. Ἑπομένως κατ' οὐδένα λόγον δυνάμεθα νά εἴμεθα ἀπολύτως βέβαιοι ὅτι τὸ χωρίον, ἐπειδὴ ἀπουσιάζει ἀπὸ τὰ μέχρις ἡμῶν διασωθέντα χειρόγραφα τῆς Καινῆς Διαθήκης καὶ τὰ συγγράμματα τῶν Πατέρων, ἔλειπεν ὄντως καί ἀπὸ τὸ ἀρχέτυπον κείμενον. Ἐξ ἄλλου εἶναι γνωστόν ὅτι τὰ ἁγιογραφικὰ κείμενα ἐπολλαπλασιάζοντο τότε δι' ἀντιγραφῆς, οἱ δὲ ἑκάστοτε ἀντιγραφεῖς ἦσαν ποικίλης μορφώσεως καὶ εὐσυνειδησίας, τούτου δ' ἕνεκα καὶ πολλαὶ παραποιήσεις καί παραλείψεις λέξεων καί φράσεων καὶ ἐνίοτε ὁλοκλήρων χωρίων ἐγένοντο. Ἐντεῦθεν καὶ αἱ ποικίλαι γραφαὶ καὶ αἱ παραλλαγαὶ τῶν χειρογράφων, αἵτινες ἀποφαίνονται ἀναγκαίαν τὴν κριτικὴν τοῦ κειμένου πρὸς ἀποκατάστασιν τοῦ ἀρχετύπου. Προκειμένου δὲ περὶ τοῦ περιμαχήτου χωρίου ἡμῶν, φαίνεταί μοι βέβαιον ὅτι δέν ἐξητάσθη ἐπαρκῶς ὑπὸ τῶν κριτικῶν ἡ ἐκδοχὴ τῆς παραλείψεως αὐτοῦ λόγῳ ἀντιγραφικοῦ σφάλματος, ἤ ἐξ ἄλλου τινὸς λόγου, εἰς χρόνον ἐγγύτατα εὑρισκόμενον πρὸς τόν χρόνον τῆς συγγραφῆς τῆς 1ης Ἐπιστολῆς Ἰωάννου.

III. Ἐξωτερικαί ὑπέρ τῆς γνησιότητος τοῦ χωρίου μαρτυρίαι.

Ἡ ἐκδοχὴ αὕτη εἶναι λίαν πιθανή καί δι' ἄλλους μέν λόγους, οὕς θά ἐξετάσωμεν ἐν συνεχείᾳ, ἀλλὰ καὶ διότι ἐν τῇ Δύσει τὸ χωρίον δὲν παρουσιάζεται ἐντελῶς ἄγνωστον, ὡς ἐν τῇ Ἀνατολῇ. Ἡμεῖς τοὐλάχιστον εὑρίσκομεν ὅτι πρῶτος ὁ Τερτυλλιανὸς (155—240) χρησιμοποιεῖ αὐτὸ ἐναντίον τοῦ Πραξέα, γράφων: De meo sumet (Joan. XVI, 14), inquit: sicut ipse de Patris in Filio, et Filii in Paracleto, tres efficit cohaerentes, alterum ex altero,

qui tres unum sint, non unus. Quomodo dictum est: Ego et Pater unum sumus; ad substantiae unitatem, non ad numeri singularitatem[6]. Ἐκ τῆς μνείας τῶν τριῶν προσώπων, τοῦ Πατρός, τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ Παρακλήτου, ἰδίᾳ δὲ ἐκ τῆς φράσεως „qui tres unum, sint, non unus", δείκνυται λίαν σαφῶς ὅτι ὁ Τερτυλλιανός γνωρίζει καὶ ἐπικαλεῖται τὸ χωρίον πρὸς ἀντιμετώπισιν τοῦ Πραξέα, γνωστοῦ ὄντος ὅτι οὐδαμοῦ ἀλλαχοῦ τῆς Ἰωαννείου γραμματείας ἀναφέρεται ρητῶς ἡ φράσις „οὗτοι οἱ τρεῖς ἕν εἰσιν", ὅθεν θά ἠδύνατο ὁ Τερτυλλιανός νὰ λάβῃ αὐτήν. Ἐάν οὗτος ἠγνόει τό χωρίον, ὡς ὑπολαμβάνει ἡ κριτική, θὰ ἤρκει εἰς αὐτὸν νά εἴπῃ. „Ego et Pater unum sumus (Ἰω. 10.30), non unus", ὡς πράττει ἀλλαχοῦ[7], δεδομένου μάλιστα ὅτι ὁ Πραξέας οὐδόλως ἀνεμείγνυε τὸν Παράκλητον εἰς τήν διδασκαλίαν του, διδάσκων ἁπλῶς ὅτι „ἐν Χριστῷ αὐτός ὁ Πατήρ ἐνηνθρώπησε καί ἔπαθε σταυρωθείς". Κατ' ἀκολουθίαν, ἡ μνεία τῶν τριῶν προσώπων τῆς Ἁγίας Τριάδος, μεθ' ὧν συνάπτεται ἡ φράσις „qui tres unum sint", ὡς αὕτη αὐταῖς λέξεσιν ἀπαντᾷ ἐν 1 Ἰω. 5. 7, εἶναι σαφὴς ἔνδειξις, ἐλάχιστα ἀπέχουσα τῆς ἀποδείξεως, ὅτι ὁ Τερτυλλιανός γνωρίζει τὸ χωρίον ἐκ κώδικος προγενεστέρου τῆς ἐποχῆς αὐτοῦ καὶ ἑπομένως ἐγγύτατα εὑρισκομένου πρὸς τὸν χρόνον συγγραφῆς τοῦ ἀρχετύπου.

2. Μετὰ τὸν Τερτυλλιανόν, ὁ Κυπριανός, ἐπίσκοπος Καρχηδόνος (248—258), οὕτω μνημονεύει τὸ χωρίον ἐν συναφείᾳ πρός τό Ἰωάν. 10.30: „Ego et Pater unum sumus. Et iterum de Patre et Filio et Spiritu sancto scriptum est: Et hi tres unum sunt[8], προφανῶς ἐκ κώδικος ἀντιπροσωπεύοντος κείμενον πολύ ἀρχαιότερον τῆς ἐποχῆς του.

Ἔχομεν λοιπὸν δύο σπουδαίους Λατίνους συγγραφεῖς τοῦ 2ου καὶ τοῦ 3ου αἰ., οἱ ὁποῖοι ὁμιλοῦν περί τοῦ χωρίου ὡς μέρους τῆς Γραφῆς, ἀμφότεροι δέ, ὁ δεύτερος σαφέστερον ἤ ὁ πρῶτος, μαρτυροῦν ὅτι τοῦτο ἀνήκει εἰς τὸν Ἰωάννην. Ὅθεν ἀμφότεροι οὗτοι ἐσφαλμένως καταλέγονται ὑπὸ τῶν κριτικῶν εἰς τοὺς ἀγνοοῦντας τὸ „Κόμμα Ἰωάννου" Λατίνους Πατέρας.

3. Ἐπίσης ὁ Πρισκιλλιανός, αἱρετικὸς ἐπίσκοπος Ἀβήδης, ἐν Ἱσπανίᾳ, κατὰ τὸ 380 ἤ 384, παραθέτει τὸ χωρίον ὡς ἀκολούθως: Sicut Johannes ait: tria sunt quae testimonium dicunt in terra: aqua, caro et sanguis et haec tria in unum sunt, et tria sunt quae testimonium dicunt in coelo: Pater, Verbun et Spiritus, et haec tria unum sunt in Christo Jesu.[9]

Ἀκολούθως τὸ χωρίον ἀπαντᾷ ὑπό τινας παραλλαγάς φραστικάς μόνον, οὐχὶ δὲ καὶ νοήματος, καί παρ' ἄλλοις Λατίνοις Πατράσιν, ἐξ ὧν μνημονεύομεν τούς ἀρχαιοτέρους, οἵτινες πάντες ρητῶς βεβαιοῦν ὅτι τοῦτο ἀνήκει εἰς τὸν Ἰωάννην. Οὕτω:

4. Ὁ Vigilius Taspensis (+389) γράφει ρητῶς. Joannes evangelista ait: In principio erat Verbum.... et Deus erat Verbum. Item ipso ad Parthos[10]. Tres sunt, inquit, qui testimonium perhibent in terra, aqua,

[6] Adv. Praxeam, xxv. MPL. 2,211C.

[7] Μν. ἔργ., MPL, 2,207 B: „Ego et Pater ... „unum sumus", non Unus sumus".

[8] De unitate Ecclesiae, vi, MPL, 4,519 B.

[9] Corpus Scriptor. Ecclesiae latinae, τομ. 18, σ. 6, παρά *A. Lemonnyer*, Comma Johannique, ἐν *Louis Pirot*, Dictinonaire de la Bible.... 1934, τόμ. 2ος, σελ. 69 ἑξ.

[10] Ἡ πληροφορία καθ' ἥ ἡ 1 Ἐπιστολή Ἰωάννου ἀπηυθύνετο πρὸς Πάρθους ἀπαντᾷ κατὰ πρῶτον ἐνταῦθα καὶ πιθανῶς ἀποτελεῖ μαρτυρίαν ὅτι αὕτη ἔφερε τὸν τίτλον τοῦτον καὶ παλαιότερον. Τὸ θέμα συνιστᾷ ἰδιαίτερον πρόβλημα καὶ πρὸς λύσιν αὐτοῦ

sanguis et caro, et tres in nobis sunt. Et tres sunt qui testimonium perhibent in coelo, Pater, Verbum et Spiritus, et ii tres unum sunt[11].

5. Ἐν ἔτει 484 οἱ Vigilius Taspensis, Fulgentius Ruspensis καὶ Εὐγένιος ὁ Καρθαγένης μετὰ τῶν σύν αὐτοῖς τεσσαράκοντα Ἀφρικανῶν Ἐπισκόπων, ἤτοι ὁλόκληρος ἡ ἐν Ἀφρικῇ Ἐκκλησίᾳ, εἰς τὴν πρὸς Οὐνέρικον, τὸν βασιλέα τῶν Βανδάλων, δοθεῖσαν ὁμολογίαν πίστεως περιέλαβε καί ταῦτα κατὰ λέξιν· Joannes evangelista testimonio comprobatur (unitas in Trinitate) ait namque: Tres sunt qui testimonium perhibent in coelo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus. Et hi tres unum sunt.[12]

6. Ὁ ἀνωτέρω μνημονευθεὶς Fulgentius Ruspensis (533) παραθέτει τρὶς τὸ χωρίον, ὡς ἑξῆς: α) Beatus enim *Joannes apostolus* testatur dicens: Tres sunt qui testimonium perhibent in coelo, Pater, Verbum et Spiritus, et tres unum sunt[13]. β) Ὀλίγον δὲ κατωτέρω, ἐπικαλούμενος καὶ τὴν μαρτυρίαν τοῦ Κυπριανοῦ, γράφει ἐπὶ λέξει: Quod etiam beatissimus martyr Cyprianus, in epistola de Unitate Ecclesiae confitetur dicens... Atque ut unam Ecclesiam unius Dei esse monstratet, haec confestim testimonia de Scripturis inseruit. Dicit Dominus: Ego et Pater unum sumus. Et iterum: De Patre et Filio et Spiritu Sancto scriptum est: Et hi tres unum sunt[14]. Καί γ) Tres sunt, inquit, qui testimonium dicunt in coelo, Pater, Verbum et Spiritus, et hi tres unum sunt[15].

7. Ὁ Κασσιόδωρος (475—570) παραθέτει ἐπίσης τὸ „Κόμμα Ἰωάννου" ἐν παραφράσει οὕτω: Qui rei testificantur in terra tria mysteria: aqua, sanguis et spiritus, quae in passione Domini leguntur impleta; in coelo autem Pater et Filius et Spiritus sanctus; et hi tres unus est Deus[16]. Εἰ καὶ ταῦτα δὲν εἶναι ἀκριβής παράθεσις τοῦ χωρίου, ὁ Reggenbach εἰκάζει, κατά πᾶσαν πιθανότητα λίαν ὀρθῶς, ὅτι ὁ Κασσιόδωρος εἶχε πρὸ ὀφθαλμῶν προ- Ἱερωνυμικόν κείμενον[17].

8. Τό χωρίον γνωρίζει καί παραθέτει ὡσαύτως καί Ἰσίδωρος ὁ Σεβίλλης (560—636) οὕτω: Quoniam tres sunt qui testimonium dant in terra: spiritus, aqua et sanguis, et tres unum sunt in Christo Jesu; et tres sunt

διάφοροι διετυπώθησαν εἰκασίαι, μὴ ἐνδιαφέρουσαι εἰδικῶς τὴν παροῦσαν ἔρευναν. Δεύτερον, καὶ οὐχὶ κατὰ πρῶτον, ὡς ἀσφαλμένως πιστεύεται, ἀπαντᾷ ἡ πληροφορία αὕτη παρ' Αὐγουστίνῳ, εἰς τό ἔργον αὐτοῦ Quaest. Evang., II 39. I, ἔνθα ρητῶς ἀναφέρεται „in epistola ad Parthos". Ἐπίσης, κατὰ Βέδαν (Prologus super septem epistolas canonicas), πολλοὶ Ἐκκλησιαστικοὶ συγγραφεῖς, ἐν οἷς καὶ ὁ Μέγας Ἀθανάσιος, γνωρίζουν τὴν ἐπιστολὴν ὡς ἀπευθυνομένην Πρός Πάρθους (ὅρα Π. Τρεμπέλα, μν. ἔργ., σελ. 448).

[11] Contra Varimadum, Lib. I, v. MPL, 62, 359 AB.

[12] Παρ' Εὐγενείῳ Βουλγάρει, Ἐπιστολὴ πρὸς *F. Matthaei*, ἐν Ἑρμ. Ἐπιστ. Παύλου κλπ. Εὐθ. Ζιγαβηνοῦ, ἔκδ. Ν. Καλογερᾶ, τομ. 2ος, 1887. ὑποσ. εἰς τὸ Ι Ἰω. 5.8 (σελ. 632).

[13] Responsio contra Arianos, MPL, 65, 224 A.

[14] Ἔνθ' ἀν., MPL, 65, 224 B. Πρβλ. καὶ Facundus Herm. MPL, 67, 536, ἔνθα παρατίθεται ἐπίσης ἡ μαρτυρία τοῦ Κυπριανοῦ ἡ εἰς τὸ χωρίον 1 Ἰωάν. 5.8 ἀναφερομένη.

[15] De trinitate, Lib. I, iv. MPL, 65,500 C.

[16] MPL, 70,1373 A.

[17] Παρά *A. Lemonnyer*, μν. ἔργ., σελ. 70

qui testimonium dicunt in coelo: Pater, Verbum et Spiritus, et tres unum sunt[18].

9. Τέλος, διὰ νὰ περιορισθῶμεν εἰς τὰς μέχρι τοῦ 7ου αἰῶνος μαρτυρίας, εἰς πάπυρον χρονολογούμενον περὶ τὸ τέλος τοῦ 7ου αἰ. καὶ ἀντιπροσωπεύοντα προφανῶς παλαιότερον κείμενον, ὅν ἐδημοσίευσεν ὁ De Bruyne, τὸ χωρίον, ὅπως οὗτος ἀποκατέστησεν αὐτό, ἀπαντᾷ οὕτως: Qui tr(es sunt qui testificantur) in terra, sps et aqua et sa(nguis, et tres sunt qui tes)tificantur in coelo; P(a)ter et verbum e(t sps scs et hi) tres unum sunt[19].

IV. Ἀξία τῶν ἐξωτερικῶν μαρτυριῶν

Καὶ ἤδη ἄς ἀνακρίνωμεν τὰ δεδομένα, ἅτινα παρέχουν εἰς ἡμᾶς αἱ ἀνωτέρω παραθέσεις.

α) Ὑπάρχουν λίαν ἀξιοπρόσεκτοι διαφοραί ἐκφράσεως εἰς αὐτὰς ἐν συγκρίσει πρὸς ἀλλήλας καὶ πρὸς τὸ κείμενον τῆς Βουλγάτας. Καὶ τὰς μὰν διαφοράς, ἅς παρουσιάζουν αἱ παραθέσεις εἰς τὸ ἐδάφιον 8 παρατρέχομεν ὡς ἐντελῶς ἀδιαφόρους διὰ τὸ θέμα ἡμῶν. Αἱ διαφοραί ὅμως εἰς τὸ ἐδάφιον 7 περί τῶν τριῶν ἐν τῷ οὐρανῷ μαρτύρων κέκτηνται σπουδαιοτάτην σημασίαν, εἰ καὶ εἶναι μόνον φραστικαὶ διαφοραί οὐδόλως μεταβάλλουσαι τὴν ἔννοιαν τοῦ κειμένου. Οὕτως ἡ φράσις „οἱ μαρτυροῦντες“ εἰς μέν τήν Βουλγάταν ἀποδίδοται qui testimonium dant“, εἰς δὲ τὰς ὑπ’ ὄψιν ἡμῶν παραθέσεις ἀποδίδοται ὁτὲ μὲν „quae testimonium dicunt“ (περιπτ. 3 καί 6γ), ὁτὲ δὲ „qui testimonium perhibent“ (περ. 4, 5 καί 6α), καὶ ἄλλοτε „qui testificantur“ (περ. 9). Αἱ διαφοραὶ αὗται ἐκφράσεως ἐξηγοῦνται ἀπολύτως μόνον ἐὰν δεχθῶμεν ἕν ἐκ τῶν δύο: ἤ ὅτι οἱ συγγραφεῖς οὗτοι ἔχουν ἐνώπιον αὐτῶν τὸ ἑλληνικόν κείμενον καί μεταφράζουν ἕκαστος ἐλευθέρως, ποιοῦντες χρῆσιν τῶν κατὰ τὴν γνώμην αὐτῶν καταλληλοτέρων λατινικῶν λέξεων πρός ἀκριβεστέραν ἀπόδοσιν τοῦ νοήματος τοῦ χωρίου, ἤ ὅτι παραθέτουν τό χωρίον ἐκ μεταφράσεων γενομένων ὑπὸ διαφόρων μεταφραστῶν εἰς παλαιότερον χρόνον, ὅπερ καὶ τὸ πιθανώτερον. Οὕτως εἴμεθα ὑποχρεωμένοι νὰ δεχθῶμεν ὅτι ἐνῷ εἰς τὴν Ἀνατολὴν τὸ ἐδάφιον τοῦτο εἶχεν ἐκπέσει τοῦ κειμένου ἤδη πρὸ τοῦ τέλους τοῦ 2ου αἰ., εἰ μὴ καί παλαιότερον, εἰς τὴν Δύσιν, ἔνθα εἶχον κομισθῆ ἐξ Ἀνατολῆς χειρόγραφα καταγόμενα κατ’ εὐθεῖαν ἐκ τοῦ ἀρχετύπου κειμένου, τὸ χωρίον διετηρήθη εἰς τοὺς ἐξ αὐτῶν καταγομένους κώδικας, οὕς εἶχον πρὸ ὀφθαλμῶν οἱ ἀνωτέρω Λατῖνοι συγγραφεῖς, εἴτε εἰς τὸ ἑλληνικόν κείμενον εἴτε ἐν λατινικῇ μεταφράσει, καί ἐντεῦθεν δικαιολογοῦνται ἱκανοποιητικῶς πᾶσαι αἱ παρατηρούμεναι φραστικαί αὗται διαφοραί.

β) Αἱ διαφοραί αὗται ἐμφαίνουν ἐντελῶς ἀπαραδέκτους καὶ ἀμφοτέρας τὰς ὑποθέσεις, καθ’ ἅς τὸ „Κόμμα Ἰωάννου“ ὀφείλει τὴν ὕπαρξιν αὐτοῦ εἴτε εἰς παρεμβολὴν ἐκ πατερικῶν λατινικῶν συγγραμμάτων εἰς τὸ ἁγιογραφικὸν κείμενον, εἴτε εἰς ἐπινόησιν Χριστιανοῦ τινός ἐν Ἱσπανίᾳ κατὰ τόν τρίτον ἤ τέταρτον αἰ., περὶ ὧν ἐγένετο ἐν τοῖς ἔμπροσθεν λόγος. Διότι ἐκτὸς τοῦ ὅτι αἱ ἐκδοχαὶ αὗται εἶναι καθ’ ἑαυτάς ἀπίθανοι, οὐδεμία δὲ ὑπάρχει ὑπὲρ αὐτῶν μαρτυρία, ἐὰν ὄντως οὕτως εἶχεν ἡ ἱστορία τῆς γενέσεως τοῦ „Κόμματος Ἰωάννου“ καὶ τῆς εἰσόδου αὐτοῦ εἰς τὸ ἁγιογραφικὸν κείμενον, εἶναι ἀπίθανον

[18] MPL, 83, 1203

[19] Παρά *A. Lemonnyer*, ἔνθ’ ἀν.

νὰ ἔλαβεν αὕτη χώραν χωρὶς νὰ προκαλέσῃ διαμαρτυρίαν τινά, ἀφ’ ἑνός, οἱ δὲ μετά ταῦτα παραθέτοντες εἰς τάς συγγραφάς των αὐτὸ συγγραφεῖς δὲν θά παρουσίαζον τοιαύτας διαφοράς, ἀφ’ ἑτέρου, ἔστω καὶ ἄν παρέθετον αὐτὸ ἀπὸ μνήμης, διὰ τὸ εὐμνημόνευτον αὐτοῦ, ἀλλὰ καὶ διὰ τὴν πιστότητα τοῦ νοήματος καὶ ἐκ σεβασμοῦ πρὸς τὴν ἱερότητα τοῦ κειμένου, θὰ ἠγνόουν δ’ αὐτὸ καὶ οἱ Τερτυλλιανὸς καί Κυπριανός, οἵτινες ἤκμασαν πρὸ τῆς οὕτω πιθανολογουμένης εἰσόδου τοῦ χωρίου εἰς τὸ ἁγιογραφικόν κείμενον.

γ) Πάντες οἱ συγγραφεῖς, ὧν ἐπεκαλέσθημεν τὴν μαρτυρίαν ὑπὲρ τῆς γνησιότητος τοῦ „Κόμματος“, δέχονται καὶ σέβονται αὐτὸ ὡς ἁγιογραφικόν χωρίον, ὅπερ πάντες, μηδενὸς ἐξαιρουμένου, ἀποδίδουν εἰς τὸν Ἰωάννην, ὡς δείκνυται ἐκ τῶν ἰδίων αὐτῶν λόγων: „. . . inquit: sicut ipse de Patris. Ita . . . qui tres unum sunt“ (Tertul.), „et iterum . . . scriptum est: Et hi tres unum sunt“ (Cyprianus), „sicut Johannes ait . . .“ (Priscil), „Item ipso. . . inquit“ (Vigilius), διὰ νὰ περιορισθῶμεν εἰς τοὺς ἀρχαιοτέρους, ὧν, ὁμοῦ λαμβανομένων, ἡ ἀξιοπιστία καὶ τὸ κῦρος δυσκόλως δύνανται νὰ ἀμφισβητηθοῦν.

δ) Οὕτως αὐθεντικόν θεωροῦντες τό χωρίον, ἐχρησιμοποίησαν αὐτὸ ὁ Τερτυλλιανός κατὰ τοῦ Πραξέα καὶ οἱ Vigilius καί Fulgentius κατὰ τῶν Ἀρειανῶν καί Σαβελλιανῶν. Ἐὰν τό χωρίον ἦτο νόθον, διατί οὐδεὶς τῶν αἱρετικῶν τούτων ἤλεγξεν αὐτούς δημοσίᾳ ὡς ψευδομένους; Τὸ γεγονὸς ὅτι οὐδεμία μαρτυρία ὑπάρχει ὅτι οἱ αἱρετικοὶ οὗτοι ἠμφεσβήτησαν τὴν γνησιότητα τοῦ χωρίου, οἱ ὁποῖοι εἶχον συμφέρον νὰ ὑπερασπισθῶσιν ἑαυτοὺς κατὰ τῶν ἀνωτέρω φανερῶς τῷ ἐδαφίῳ τούτῳ χρωμένων ἐναντίον αὐτῶν, ἀποτελεῖ ἀμάχητον τεκμήριον ὅτι καὶ αὐτοὶ ἀκόμη οἱ αἱρετικοὶ ἐναντίον τῶν ὁποίων ἐστρέφετο τὸ χωρίον παρεδέχοντο τήν αὐθεντικότητα αὐτοῦ. Ἡ σιωπή αὕτη τῶν αἱρετικῶν καθιστᾷ ἔτι μᾶλλον βεβαιοτέραν τήν γνησιότητα τοῦ χωρίου.

ε) Ὑπάρχει ἀκόμη καί ἑτέρα, ἔτι μᾶλλον ἀξιοσημείωτος, διαφορὰ εἰς τὰ κείμενα τῶν ὡς ἄνω παραθέσεων ἐν συγκρίσει πρὸς τὸ παραδεδεγμένον ἑλληνικὸν κείμενον καὶ τὸ κείμενον τῆς Βουλγάτας, ἥτις ἐφείλκυσε τὴν προσοχὴν ἡμῶν. Εἰς ἁπάσας τάς παραθέσεις ταύτας, ἐν αἷς συμπαρατίθενται ἀμφότεροι οἱ στίχοι 7. καί 8 τοῦ κεφ. 5, ὁ στίχος 8 προηγεῖται τοῦ στίχου 7. Ἡ αὐτὴ σειρὰ παρατηρεῖται καὶ εἰς τους λατινικούς κώδικας C (IX αἰ.) καὶ Vrec (IX αἰ.), ἐνῷ εἰς τάς μεταγενεστέρας ἐκδόσεις Sixtinam καί Clementinam οἱ στίχοι κατέλαβον τήν σημερινήν εἰς τὸ ἑλληνικὸν κείμενον ἀριθμητικήν θέσιν αὐτῶν ἕκαστος, κατ’ ἐπίδρασιν φαίνεται τοῦ παραδεδεγμένου ἑλληνικοῦ κειμένου. Τό γεγονός τοῦτο ἐμφαίνει σαφῶς ὅτι τὰ χειρόγραφα ἤ οἱ κώδικες, ἐξ ὧν οἱ ἱεροὶ οὗτοι συγγραφεῖς παρέθετον εἰς τὰ ἔργα των τό „Κόμμα“, ἐξεπροσώπουν, ὡς ἡμεῖς σταθερῶς πιστεύομεν, τὸ ἀρχέτυπον κείμενον, εἰς τὸ ὁποῖον τὸ ὅλον χωρίον εἶχεν οὕτω: „Τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες ἐν τῇ γῇ, τὸ Πνεῦμα, καὶ τό ὕδωρ καὶ τὸ αἷμα, καὶ οἱ τρεῖς εἰς τὸ ἕν εἰσι· καὶ τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες ἐν τῷ οὐρανῷ, ὁ Πατήρ καί ὁ Λόγος καὶ τὸ ἅγιον Πνεῦμα· καί οὗτοι οἱ τρεῖς ἕν εἰσιν“.

Ἀλλ’ ἤδη προβάλλει τό ἐρώτημα· Ἐὰν ἡ ὑπόθεσις αὕτη εἶναι ὀρθή, πῶς ἐξηγητέα ἡ παντελής ἔλλειψις ἐν Ἀνατολῇ μαρτυριῶν ἀπὸ τῶν σωζομένων ἀρχαίων κωδίκων καὶ τῶν Πατέρων, ὡς καί ἡ ἀπουσία τοῦ χωρίου ἐξ ὅλων τῶν ἀρχαίων μεταφράσεων, μηδὲ τῆς Βουλγάτας ἐξαιρουμένης;

Εἰς τὸ ἐρώτημα τοῦτο μία μόνον ἀπάντησις εἶναι δυνατή, ἡ ἑξῆς: Τό περὶ τῶν τριῶν ἐν τῷ οὐρανῷ μαρτύρων ἐδάφιον τοῦ χωρίου τούτου ἐξέπεσε τοῦ ἀρχικοῦ κειμένου λίαν ἐνωρίς, εἰς χρόνον ἐγγύτατα εὑρισκόμενον πρὸς τὸν χρόνον τῆς συγγραφῆς αὐτοῦ, ἀπὸ ἕν ἤ καὶ περισσότερα χειρόγραφα, ἀπὸ τὰ ὁποῖα

σύν τῷ χρόνῳ παρήχθησαν πλεῖστα ἄλλα χειρόγραφα τεθέντα εἰς κυκλοφορίαν
καὶ κοινὴν χρῆσιν, ἐνῷ ἐν τῷ μεταξὺ τὸ ἀρχέτυπον καὶ τὰ ὀλίγα πρῶτα ἀντί-
γραφα, τὰ περιέχοντα πλῆρες τὸ χωρίον ἀπωλέσθησαν ἢ κατεστράφησαν κατὰ
τούς ἀλλεπαλλήλους διωγμούς καί μάλιστα κατά τόν ἐπί Διοκλητιανοῦ μέγαν
διωγμόν[20]. Εὐτυχῶς, πρὶν ἢ συμβῇ τοῦτο, εἶχον μεταφερθῇ εἰς τὴν Δύσιν
χειρόγραφα ἐν οἷς περιείχετο πλῆρες τὸ χωρίον καὶ ἐντεῦθεν εὐεξήγητος τυγ-
χάνει ἡ παρουσία μὲν αὐτοῦ εἰς τὴν Δύσιν ἤδη ἀπὸ τοῦ 2ου αἱ., ἡ πλήρης
δ' ἀπουσία αὐτοῦ εἰς τήν 'Ανατολήν. Εἰς τοὺς αὐτούς λόγους ἀποδοτέα καί ἡ
ἀπουσία τοῦ χωρίου ἐκ τῶν ἀρχαίων μεταφράσεων καὶ ἐξ αὐτῆς ἔτι τῆς Βουλ-
γάτας, ἥτις προφανῶς ἐβασίσθη εἰς τό σημεῖον τοῦτο ἐπί μεταγενεστέρου ἑλλη-
νικοῦ κειμένου, ὅπερ ὁ ποιήσας τήν ἀναθεώρησιν αὐτῆς Ἱερώνυμος ἔφερε μεθ'
ἑαυτοῦ ἐξ 'Ανατολῆς κατὰ τὴν εἰς Ρώμην ἐπάνοδον αὐτοῦ τῷ 382, προσκληθείς
ὑπὸ τοῦ Πάπα Δαμάσου, ἐντολῇ τοῦ ὁποίου προέβη εἰς τήν ἀναθεώρησιν αὐτῆς.

Ἡ ἔκπτωσις αὕτη τοῦ χωρίου ἐκ τοῦ ἀρχικοῦ κειμένου ὀφείλεται εἴτε εἰς
ὑποβολιμαίαν ἐνέργειαν αἱρετικῶν, ὡς ἦσαν ἐν 'Ανατολῇ οἱ Γνωστικοί, οἱ Ἄλογοι
καί οἱ μοναρχιανοί ἢ ἀντιτριαδικοί[21], εἴτε εἰς ὀπτικὸν ἅλμα ἀντιγραφέως τινός,
ὅπερ καὶ τὸ πιθανώτερον. Τό ἅλμα τοῦτο ἦτο ἀπολύτως δυνατὸν εἰς τὴν
εἰδικὴν ταύτην περίπτωσιν. Ὁ ἀντιγραφεύς δηλαδή οὗτος, ἀφοῦ ἀντέγραψε τὸ
κείμενον μέχρι τοῦ τέλους τοῦ κατὰ τὸ σημερινὸν κείμενον 8ου ἐδαφίου,
ὅπερ τότε προὐτάσσετο τοῦ 7ου τοιούτου, ὡς ἐσημειώσαμεν ἀνωτέρω, καὶ οὗτινος
τὸ τέλος ἦτο ἡ φράσις „οἱ τρεῖς εἰς τό ἕν εἰσι", προκειμένου νὰ συνεχίσῃ
τὸ ἔργον του, τὸ βλέμμα αὐτοῦ προσείλκυσεν ἡ ὁμοία φράσις „οἱ τρεῖς
ἕν εἰσι" τοῦ μὴ εἰσέτι ἀντιγεγραμμένου ὑπ' αὐτοῦ ἑπομένου ἐδαφίου καὶ ἐκ
πλάνης νομίσας ὅτι ἕως ἐκεῖ εἶχεν ἀντιγράψει τὸ κείμενον, προὐχώρησεν εἰς τὴν
ἀντιγραφὴν τοῦ 9ου στίχου καὶ ἑξῆς καὶ οὕτω παρέλειψεν ὁλόκληρον τὸ περὶ
τῶν τριῶν ἐντ ῷ οὐρανῷ μαρτύρων ἐδάφιον. Ὅτι ἀντιγραφικά σφάλματα τοιούτου
εἴδους κατὰ τὴν ἀντιγραφήν κειμένων εἶναι συνηθέστατα μαρτυρεῖ ἡ προσωπικὴ
πεῖρα ὅλων ἡμῶν, γνωρίζουν δὲ κάλλιον παντός ἄλλου οἱ εἰς τὴν κριτικήν τοῦ
κειμένου εἰδικοί. Ἅπαξ ἡ παράλειψις αὕτη ἔλαβε χώραν, βραδύτερον ἀπηλείφθη
ὑπὸ λογίου τινός καὶ ἡ φράσις „ἐν τῇ γῇ", ὡς ἐντελῶς περιττὴ καὶ ἕνεκα
τούτου θεωρηθεῖσα ὡς ἐκ σφάλματος παρεμβληθεῖσα εἰς τὸ κείμενον.

VI. 'Εσωτερικαί μαρτυρίαι.

Τέλος ἐπιθυμοῦμεν νὰ δώσωμεν ἰδιαιτέραν ἔμφασιν εἰς τὰς ὑπὸ τοῦ κει-
μένου μαρτυρίας ὑπὲρ τῆς γνησιότητος τοῦ χωρίου, εἰς ἐξέτασιν τῶν ὁποίων
ἤδη προβαίνομεν. Καὶ ἐν πρώτοις τὸ κείμενον τῆς κριτικῆς ἐκδόσεως Nestle
καί Aland, ἀπηλλαγμένον τοῦ „Κόμματος 'Ιωάννου", εἶναι λίαν ἀνώμαλον συν-
τακτικῶς. Ἤδη ὁ πολὺς Εὐγένειος Βούλγαρις (17ος αἰ.) παρετήρησεν ὅτι ὑπάρχει
ἀσυνήθης ἀνωμαλία εἰς τὴν σύνταξιν τοῦ στίχου 7 τοῦ ἑλληνικοῦ κειμένου, ἥτις
ἄνευ τῆς προσθήκης τοῦ 8ου στίχου ἀποβαίνει ἀπαράδεκτος σολοικισμός[22].

---

[20] Ὅρα *Ad. v. Harnack*, Über den privaten Gebrauch der Heil. Schriften 1912² σελ. 56. Πρβλ. καὶ Εὐσεβίου, Βίος Κωνσταντίνου IV, 36 καί 37, MPG. 20, 1185 A καὶ 1185 C.

[21] 'Εμμέσως μαρτυρεῖ περὶ τούτου ὁ 'Ωριγένης, γραφων· „Νυνὶ δὲ πολλὴ γέγονεν ἡ τῶν ἀντιγράφων διαφθορά, εἴτε ἀπὸ ραθυμίας τινῶν γραφέων, εἴτε ἀπὸ τόλμης τινῶν μοχθηρᾶς τῆς διορθώσεως τῶν γραφομένων, εἴτε καὶ ἀπὸ τῶν τὰ ἑαυτοῖς δοκοῦντα ἐν τῇ διορθώσει προστιθέντων ἢ ἀφαιρούντων" (MPG 13, 1293A).

[22] Μν. ἔργ., σελ. 633.

Διότι, ὡς ὀρθότατα ὁ λογιώτατος ἐκεῖνος ἀνὴρ λέγει, ἐνῷ τὸ Πνεῦμα, τὸ ὕδωρ καὶ τὸ αἷμα εἶναι ὀνόματα οὐδετέρου γένους, „κατὰ τίνα λόγον συμφωνήσει αὐτοῖς συντακτικῶς τὸ ἀμέσως προηγούμενον „τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες" καὶ τὸ τούτοις ἀμέσως ἐχόμενον „καί οἱ τρεῖς εἰς τὸ ἕν εἰσιν"[23]; Τοιαύτη τις σύνταξις βεβαίως εἶναι δυνατή ἐν τῇ ἡμετέρᾳ γλώσσῃ, πλὴν μόνον „κατὰ τὸ νοούμενον" ἢ „κατὰ σύνεσιν", ἀλλ' οὐδετέρα τούτων εἶναι ἐνταῦθα παραδεκτή. 'Εντεῦθεν ἡ συντακτική αὕτη ἀνωμαλία, μοναδική ὄντως εἰς τό εἶδος αὐτῆς ἐν τῇ Καινῇ Διαθήκῃ, δέν φαίνεται ἄνευ λογου ὑπάρχουσα ἢ ὀφειλομένη εἰς ἄγνοιαν τῶν κανόνων συντάξεως ὑπὸ τοῦ συγγραφέως. Διὰ νὰ ὑπάρχῃ ἐκεῖ σημαίνει ὅτι ὑφίστατο ἐξ ἀρχῆς πρὸ τοῦ 8ου στίχου, ἢ μετ' αὐτόν, πρότασις, ἐκπεσοῦσα μεταγενεστέρως, ἐπιτρέπουσα τὴν „κατὰ τὸ νοούμενον" ἢ τὴν „κατὰ σύνεσιν" σύνταξιν, τοιαύτη δὲ πρότασις εἶναι μόνον ἡ ἀποτελοῦσα τὸ περὶ οὗ ὁ λόγος ἐδάφιον περὶ τῶν τριῶν ἐν τῷ οὐρανῷ μαρτύρων καὶ οὐδεμία ἄλλη, ἥτις τὴν συντακτικήν ταύτην αἴρει ἀνωμαλίαν καὶ πρὸς τὸ ὅλον κείμενον ἐναρμονίζεται.

Ὄντως δὲ τὴν ὕπαρξιν τοῦ χωρίου εἰς τὸ ἀρχικόν κείμενον καὶ μάλιστα οὐχὶ πρό, ἀλλὰ μετὰ τὸ 8ον ἐδάφιον, ὅπως παρετέθησαν ὁμοῦ ἀνωτέρω τά δύο ταῦτα ἐδάφια 8 καὶ 7, ἀπαιτοῦν καὶ ἕτεροι φιλολογικοί λόγοι, οὕς, ἐξ ὅσων γνωρίζομεν, οὐδεὶς μέχρι τοῦδε ἐπεσήμανε. Καὶ δὴ αὐτὸ τοῦτο τὸ κείμενον ἐν συνεχείᾳ παρέχει τὴν βεβαιότητα ὅτι ἀναφέρεται εἰς μαρτυρίαν τοῦ Θεοῦ, περὶ ἧς μόλις εἶχε γίνει ἀνωτέρω λόγος, ὡσεὶ εἶχε λεχθῇ· „ὁ Θεός ἐστιν ὁ μαρτυρῶν περὶ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ" καὶ εἶτα ἀμέσως προσθέτει· „εἰ τὴν μαρτυρίαν τῶν ἀνθώπων λαμβάνομεν, ἡ μαρτυρία τοῦ Θεοῦ μείζων ἐστίν· ὅτι αὕτη ἐστίν ἡ μαρτυρία τοῦ Θεοῦ ἥν μεμαρτύρηκε περὶ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ" (στίχ. 9—10), ἥτις εἶναι καὶ ἡ μόνη δυνατή ἀπάντησις εἰς τὴν εὔλογον ἀπορίαν· „περὶ τίνος ἆρά γε μαρτυροῦν ὁ Πατήρ, ὁ Λόγος καί τὸ ἅγιον Πνεῦμα;" 'Εξ ἄλλου ὁ λόγος ἐνταῦθα περὶ μαρτυρίας τοῦ Θεοῦ' δηλαδή τοῦ Πατρὸς, περὶ τοῦ Υἱοῦ θά ἦτο πάντῃ ἀσυμβίβαστος πρὸς τὴν διήκουσαν ἔννοιαν τῶν συμφραζομένων πρό τοῦ στίχου 9 καὶ θὰ διέσπα τὴν συνοχὴν τοῦ κειμένου ἐὰν ἔλλειπεν ὁ στίχος „τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες ἐν τῷ οὐρανῷ ... καὶ οὗτοι οἱ τρεῖς ἕν εἰσιν", διότι οὐδαμοῦ ἀλλαχοῦ ἀνωτέρω γίνεται λόγος περί μαρτυρίας τοῦ Πατρός εἰ μὴ μόνον εἰς τόν ἐπίμαχον τοῦτον στίχον.

Ἕτερος λόγος, ὁ καὶ σπουδαιότερος πάντων, ὅστις ἐμφαίνει ἐντελῶς ἀσύστατον τὴν ἐν ἀρχῇ σημειωθεῖσαν γνώμην σχολιαστῶν τινων τοῦ κειμένου, ὅτι δῆθεν τὰ ἐν τῷ χωρίῳ τούτῳ λεγόμενα δὲν δύνανται νὰ ἀξιώσωσιν ὅτι εἶναι λόγοι τοῦ 'Ιωάννου, τοῦ 'Αποστόλου, εἶναι καὶ ὁ ἀκόλουθος. Ὁ ἴδιος ὁ 'Ιωάννης ποιεῖται ἡμῖν λόγον περὶ μαρτυρίας τοῦ Πατρός καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος περὶ τοῦ 'Ιησοῦ Χριστοῦ ὡς τοῦ ἐνανθρωπήσαντος Υἱοῦ τοῦ Θεοῦ, ἥν ὁ ἴδιος ἤκουσεν ἰδίοις ὠσὶν ὑπὸ τοῦ 'Ιησοῦ Χριστοῦ βεβαιουμένην διὰ τῶν ἑξῆς: „Μαρτυρεῖ περί ἐμοῦ ὁ πέμψας με Πατήρ" ('Ιω. 8.18) καὶ „ὁ πέμψας με Πατήρ, ἐκεῖνος μεμαρτύρηκε περὶ ἐμοῦ" (Ιω. 5.37). Περὶ δέ τῆς μαρτυρίας τοῦ Λόγου, ἤτοι περὶ τῆς μαρτυρίας ἑαυτοῦ, λέγει ἐπίσης· „κἄν ἐγὼ μαρτυρῶ περί ἐμαυτοῦ, ἀληθής ἐστιν ἡ μαρτυρία μου, ὅτι οἶδα πόθεν ἦλθον καὶ ποῦ ὑπάγω" ('Ιω. 8.14) καὶ „ἐγώ εἰμι ὁ μαρτυρῶν περὶ ἐμαυτοῦ" ('Ιω. 8.18). Καὶ περὶ τῆς μαρτυρίας τοῦ ἁγίου Πνεύματος ὁμιλεῖ ὡσαύτως λέγων· „Ὅταν ἔλθῃ ὁ Παράκλητος ... τὸ Πνεῦμα τῆς ἀληθείας, ὅ παρὰ τοῦ Πατρός ἐκπορεύεται, ἐκεῖνος μαρτυρήσει περὶ ἐμοῦ" ('Ιω. 15.26).

---

[23] Ὅρα τήν ἐν συνεχείᾳ ἐπιχειρηματολογίαν, ἔνθ' ἀν.

Εἶναι λοιπὸν σαφὲς καὶ ἐπέκεινα πάσης ἀμφιβολίας βέβαιον ὅτι ὁ Ἰωάννης ὁμιλεῖ ρητῶς περὶ μαρτυρίας τῶν τριῶν προσώπων, τοῦ Πατρός, τοῦ Λόγου καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος περὶ τοῦ Υἱοῦ τοῦ Θεοῦ. Θὰ ἦτο μάλιστα ὅλως ἀδιανόητον νὰ δεχθῶμεν ὅτι, γράφων οὗτος κυρίως πρὸς καταπολέμησιν τῶν μὴ ὁμολογούντων „Ἰησοῦν Χριστὸν ἐν σαρκὶ ἐληλυθότα" (1 Ἰω. 4.3), ἐπεκαλέσθη πρὸς ἀπόδειξιν τῆς πραγματικῆς ἐν σαρκὶ ἐλεύσεως τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ μόνον τὴν ἀσαφῆ πως καὶ ἀτελῆ μαρτυρίαν τῶν τριῶν ἐν τῇ γῇ μαρτύρων καὶ παρέλειψε νὰ ἐπικαλεσθῇ τὴν μαρτυρίαν τοῦ Πατρὸς τοῦ Λόγου καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος, ἤτοι τὴν „μείζονα μαρτυρίαν τοῦ Θεοῦ" πρὸς ἀπόδειξιν ὅτι ὁ Ἰησοῦς Χριστὸς εἶναι ὁ ἐν σαρκὶ ἐλθὼν Υἱὸς τοῦ Θεοῦ, ἣν μάλιστα μαρτυρίαν αὐτὸς ὁ Ἰησοῦς προέβαλεν, ὡς εἰς τὰ ἀνωτέρω χωρία λέγει, ἵνα ἀποδείξῃ τοῖς ἀντιλέγουσιν αὐτὸ τοῦτο, ὅπερ καὶ ὁ ἴδιος ἐσκόπει νὰ ἀποδείξει γράφων τὴν ἐπιστολήν του.

VII. Συμπέρασμα

Ἐν συμπεράσματι τολμῶ νὰ εἴπω ὅτι ἡ Ὀρθόδοξος Κριτικὴ τοῦ κειμένου τῆς Βίβλου, τοσαύτας μαρτυρίας ἀξιοπίστων Λατίνων Πατέρων καὶ δὴ καὶ ἀρχαιοτάτας, ὑπ' αὐτῆς ταύτης τῆς ἐν τῇ Δύσει Ἐκκλησίας κυρουμένας, ὑπὲρ τῆς γνησιότητος τοῦ χωρίου 1 Ἰω. 5.7β-8α ἔχουσα πρὸ ὀφθαλμῶν καὶ οὐδεμίαν ἐναντίον αὐτῆς, πλὴν τῆς σιωπῆς τῶν σῳζομένων ἀρχαίων ἑλληνικῶν κωδίκων, ὧν μάλιστα οὐδεὶς εἶναι παλαιότερος τοῦ 4ου αἰ., καὶ τῆς τῶν Ἑλλήνων Πατέρων, ἥτις οὐσιαστικῶς ἀπόλλυσιν ἐντελῶς τὴν ἰσχὺν καὶ τὸ κῦρος αὐτῆς πρὸ τῶν ἐν τῇ Δύσει μαρτυριῶν, ὅτι τὸ χωρίον ἤδη ἐνωρίτερον τοῦ τέλους τοῦ 2ου αἰ., καὶ ἐν συνεχείᾳ μετὰ ταῦτα ἦτο γνωστὸν ὡς ἀποτελοῦν ἄνευ ἀντιρρήσεώς τινος μέρος τοῦ ἁγιογραφικοῦ κειμένου, δὲν δύναται νὰ ἀποδεχθῇ τα πορίσματα τῶν κριτικῶν περὶ μὴ γνησιότητος αὐτοῦ. Τοὐναντίον, ἀντικειμενικῶς ἀξιολογοῦσα τοὺς ὑπὲρ καὶ τοὺς κατὰ τῆς γνησιότητος αὐτοῦ λόγους, ὀφείλει νὰ ὑπογραμμίσῃ τὸ γεγονὸς ὅτι οἱ ὑπὲρ τῆς γνησιότητος τοῦ χωρίου λόγοι εἶναι ἀπὸ πάσης ἀπόψεως ἰσχυρότεροι τῶν ἐναντίον αὐτῆς τοιούτων, ἀρκούντως ἀποδεικνύοντες αὐτήν, καὶ νὰ εἰσηγηθῇ τὴν ἀναθεώρησιν τῶν ἀρνητικῶν πορισμάτων τῶν εἰδικῶν ἐπὶ τῷ τέλει τῆς διατηρήσεως αὐτοῦ εἰς τὸ κείμενον. Τὸ μόνον εἰς τὸ ὁποῖον θὰ ἠδύνατο, κατὰ τὴν ταπεινήν μου γνώμην, ἀσμένως νὰ συγκατατεθῇ εἶναι ἡ ἀμοιβαία ἀλλαγὴ θέσεως εἰς τὸ κείμενον τῶν στίχων 7 καὶ 8 τοῦ χωρίου, οὕτως ὥστε τὸ ὅλον χωρίον νὰ ἔχῃ ἐφεξῆς οὕτω: „Τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες ἐν τῇ γῇ, τὸ Πνεῦμα· καὶ τὸ ὕδωρ καὶ τὸ αἷμα, καὶ οἱ τρεῖς εἰς τὸ ἕν εἰσιν· καὶ τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες ἐν τῷ οὐρανῷ, ὁ Πατήρ· καὶ ὁ Λόγος καὶ τὸ ἅγιον Πνεῦμα, καὶ οὗτοι οἱ τρεῖς ἕν εἰσιν"; Ἡ τοιαύτη μάλιστα ἀντιμετάθεσις ἐπιβάλλεται ἐφ' ὅσον δι' αὐτῆς, ἀφ' ἑνὸς μέν, ἐναρμονίζεται καλλίτερον γλωσσικῶς τὸ χωρίον πρὸς τὴν ὅλην σύνθεσιν τοῦ κειμένου, ἀφ' ἑτέρου δέ, συμφώνως πρὸς τὰς ὑπαρχούσας μαρτυρίας ἐκ κειμένων ἀρχαιοτάτων Λατίνων Πατέρων καὶ ἐκ λίαν παλαιῶν λατινικῶν κωδίκων, ἀποκαθίσταται τοῦτο εἰς τὴν ἀρχικὴν αὐτοῦ ἐντὸς τοῦ ἁγιογραφικοῦ κειμένου μορφήν, ὡς ἀκριβῶς ἐξῆλθεν ἀπὸ τὴν γραφίδα τοῦ ἱεροῦ συγγραφέως.

JEAN GOUILLARD, Paris

LE DECRET DU SYNODE DE 843

Le synode de Constantinople qui marqua le retour des partisans des images au gouvernement de l'Eglise en 843 est l'un des plus obscurs qui soient. On lui a rapporté divers documents qui en seraient les épaves: le synodicon primitif de l'Orthodoxie, une profession de foi du patriarche Méthode, un décret[1]. C'est ce dernier qui retiendra notre attention[2].

Th. Uspenskij, qui abaissait à la première moitié du XIe siècle la fixation définitive du texte du synodicon des images, inclinait à voir dans le décret une recension plus ancienne et moins achevée du dit synodicon.[3] Le P. V. Grumel, qui rejette justement cette théorie d'une refonte tardive, estime que »le décret... représente indubitablement l'acte solennel de 843«[4]. L'étude des manuscrits du synodicon en vue d'une édition critique m'a amené à reprendre la question et à examiner la tradition et l'autorité du texte en cause.

Encore inédit dans sa majeure partie[5], le décret n'est pas un inconnu. Uspenskij[6] et, plus récemment, V. Grumel[7] en ont proposé une analyse d'après une copie conservée dans le *Matrit. gr. 4592* (anc. 0 2), fol. 157v—159r. du XVIe siècle[8], et qui porte cette suscription curieuse autant que barbare: ἕτερος ὅρος τῆς ἁγίας καὶ οἰκουμενικῆς ἑβδόμης συνόδου τῆς ὑπὲρ Μιχαὴλ καὶ Θεοδώρας τῆς αὐτοῦ μητρὸς γεναμένου, c'est-à-dire, dans la mesure où elle est traduisible: »Deuxième décret du saint et oecuménique septième concile tenu sous Michel et Théodora sa mère«.

[1] *H. G. Beck*, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, München, 1959, p. 56 avec la bibliographie conjointe.

[2] Nous réservons la question du synodicon, auquel il arrive de porter aussi le nom de „décret" à un stade ancien de la tradition, pour une étude d'ensemble. Quant à la profession de foi, elle nous paraît (pour préciser notre remarque in Byz. Zeitschrift, 51, 1958, p. 404) antérieure à 787 et à la naissance de Méthode.

[3] *Th. Uspenskij*, Očerki po istorii vizantijskoj obrazovannosti, S. Peterburg, 1891, pp. 106—107.

[4] *V. Grumel*, Regestes, n° 416; cf. n° 425, Critique.

[5] Cf. plus bas, p. 444 et note 11.

[6] *Th. Uspenskij*, Očerki, pp. 106—107.

[7] *V. Grumel*, Regestes, n° 416.

[8] Il n'y a rien à tirer, pour l'étude du codex, de la seule description imprimée existante, celle d'*E. Miller*, Bibliothèque royale de Madrid. Catalogue des manuscrits grecs in Notices et Extraits des mss. de la Bibliothèque Nationale 31, 2 (1886) pp. 56—57.

Pour la commodité, rappelons la teneur du document. Après une introduction sur l'oeuvre du Christ, les membres de l'assemblée exposent qu'à la suite du synode d'évêques impies qui a proscrit les images, Michel et Théodora ont réuni dans la capitale le présent concile oecuménique; ils déclarent légitimes la confection et le culte des icônes; après quoi ils prononcent quatre anathèmes nominatifs contre les hérésiarques des sept premiers siècles, neuf anathèmes impersonnels contre les tenants des thèses iconoclastes, un anathème personnel contre les trois animateurs du concile de Hiereia (754) et contre les patriarches Constantin (754—766) et Jean (837—843). Suivent des acclamations d'éternelle mémoire aux confesseurs des images, puis aux patriarches et empereurs postérieurs à Méthode et à Michel III, enfin une prière de conclusion. Si cette analyse s'écarte de l'analyse reçue, c'est que le *Matritensis* est un détestable témoin.

Tradition

Les copies du décret sont en effet plus nombreuses qu'on ne l'a cru jusqu'ici. A celle, récente et négligée, de Madrid, il faut en ajouter trois au moins, anciennes et intéressantes. Une première, la seule entièrement conservée, s'intitule: ὅρος τῆς συνόδου τῆς ὑπὸ Μιχαὴλ καὶ Θεοδώρας τῆς αὐτοῦ μητρός et se trouve dans le *Barberinianus gr. 323*, fol. 73v—77r, daté du XIe—XIIe siècle par V. Beneševič.[9] Elle n'a jamais été utilisée. Une deuxième copie, mutilée, allant du premier anathème impersonnel à la prière finale inclue, figure dans le *Vatic. gr. 1607*, fol. 151 r-v, de la fin du Xe siècle ou du début du XIe.[10] Elle a été publiée, voici quelques mois, sous une fausse identité, comme un fragment de la plus ancienne recension connue du synodicon de l'Orthodoxie.[11] La troisième copie, mutilée aussi presqu'au même point, commence peu avant les anathèmes aux anciens hérésiarques; la prière finale a été grattée; elle s'est conservée dans un feuillet rapporté du *Cryptensis Γ — β-XXXVII*, fol. 3r-v (anc. 154r-v) de la fin du Xe siècle.[12] Elle n'a jamais été exploitée non plus.

La tradition indirecte est illustrée par le *Vatic. gr. 1554*, du XIIe siècle, qui présente, aux fol. 189v—198r[13], une recension du synodicon de l'Orthodoxie désarticulée et truffée d'emprunts au

[9] *V. Beneševič*, Kanoničeskij Sbornik XIV Titulov so vtoroj četverti VII věka do 883 g., S. Peterburg, 1905, p. 269,note 3.

[10] *C. Giannelli*, Codices Vaticani graeci. Codices 1485—1683, Città del Vaticano, 1950, p. 265.

[11] *V. A. Mošin*, Serbskaja redakcija sinodika v nedelju pravoslavija. Analiz tekstov, Viz. Vrem., 16 (1959), pp. 336 ss. (commentaire); et Tekstov (édition), *ibid*, 17 (1960), pp. 350—353. Nous citerons désormais cette importante étude sous la forme: *Mošin*, I, II.

[12] Datation de Jos. Cozza-Luzi apud *A. Rocchi*, Codices cryptenses.., Grottaferrata, 1883, p. 282, n° V. J'ai une particulière gratitude au R. P. Marco Petta qui bien voulu compléter pour moi la description succincte du catalogue.

[13] *C. Giannelli*, op. cit., p. 142.

décret. Editée dernièrement comme le plus ancien état connu du synodicon[14], c'est, à notre avis, un amalgame mal inspiré et aberrant des deux textes.

Les copies énumérées posent au moins trois problèmes: 1° l'établissement du texte, abstraction faite provisoirement des acclamations à la succession impériale et patriarcale, éventuellement aussi épiscopale, qui précèdent la conclusion; 2° la détermination du recueil auquel elles ont pu appartenir; 3° la chronologie de la circulation du texte, à la lumière des acclamations finales.

1° Etablissement du texte. — Le *Cryptensis (C)* et le *Vaticanus 1607 (V)* attestent un état plus ancien que le *Barberinianus (B)*. En effet, leur prière finale, qui adapte un texte de Tarasios[15] auquel nous reviendrons, présente dans les deux premiers manuscrits une forme longue[16], dans la troisième une forme courte[17], sans que la partie commune diffère en rien. Comme le copiste de *B* a éliminé les allusions à l'empereur et au sénat, c'est qu'il écrivait dans une région qui avait échappé entretemps à la domination byzantine. Il aura pour la même raison renoncé à la forme: τῆς βασιλίδος πόλεως de *CV* pour désigner les patriarches de Constantinople.

C et *V* sont quasi identiques. Quand il leur en reste la place, ils ajoutent à la fin de l'anathème la rubrique: ὁ λαός· ἀνάθεμα; ils emploient la formule τῆς βασιλίδος πόλεως; ils omettent, à la fin de la série des anathèmes, la conclusion: ἡ Τριὰς κτλ. (»la Trinité les a renversés«). *C* marque cependant une certaine antériorité, confirmée d'ailleurs par ses listes impériales et patriarcales (voir plus bas, § 3); son neuvième anathème impersonnel garde la leçon μεθοδείας de sa source[18], alors que *V* a la variante ἐνεργείας qui est aussi celle de *B*.

Le *Barber.*, plus proche de *V* que de *C*, comme on vient de la voir, paraît corriger *CV* sur d'autres points que les deux signalés tout à l'heure. S'il continue de faire un évêque du moine Théodore Graptos, il ne lui attribue plus le siège de Sardes; il place Nicéphore de Médikion avant Nicétas, conformément à la chronologie, alors que *CV* adopte l'ordre inverse, qui est celui de la notoriété. Enfin *B* couronne la section des anathèmes par ἡ Τριὰς τούτους καθέλει.

Le synodicon aberrant, par sa leçon μεθοδείας, semble dans la ligne de *C*.

Enfin, le *Matritensis* est en tous points médiocre. Il bouleverse l'ordre des anathèmes impersonnels et omet le troisième et le neuvième; il lui manque les deux dernières acclamations aux con-

[14] *V. A. Mošin*, I, pp. 336 ss.; II, pp. 349—353 (édition).

[15] *J. D. Mansi*, Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio, XIII, col. 408 C. Voir plus bas, pp. 449 ss.

[16] La place et l'importance du grattage (huit lignes) en C, la similitude quasi absolue de CV sur les autres points,permettent d'inférer sans hésitation que C avait aussi la forme longue.

[17] Cette forme consiste dans les cinq premières lignes de la conclusion longue telle que l'a éditée *Mošin*, II, p. 353, première colonne, soit de ὁ δὲ πάντων jusqu'à πάντας ἡμᾶς.

[18] *Mansi*, XII, 1011 A; voir plus bas, p. 451.

fesseurs des images, l'appendice historique et la prière finale. Il est pour le reste une contamination de *CV* (τῆς βασιλίδος πόλεως, Théodore évêque de Sardes) et de *B* (adaptation grossière de la suscription; formule: ἡ ἁγία Τριὰς τοὺς τρεῖς καθεῖλεν)[19].

Quant à l'origine, le *Vatic. 1607* est certainement italiote;[20] le *Barberinianus* doit l'être, si l'on en juge par ses corrections d'opportunité qui cadrent avec les vicissitudes de l'Italie du Sud aux Xe—Xe siècles.[21] Reste le *Cryptensis* dont la leçon μεθοδείας paraît avoir influencé le *Vatic. 1554* et qui est probablement italiote comme hui.[22]

2⁰ Le décret et les recueils d'horoi. — Il est malaisé de déterminer à quel type de recueil, mélanges ou collection homogène, ont appartenu les feuillets hors-contexte de *C* et *V*.[23] Dans *B* et *M*, en revanche, le décret fait partie d'un recueil de synodica liturgiques, c'est-à-dire, d'un recueil chronologique d'extraits ou de décrets conciliaires adaptés pour être lus à la fête annuelle du concile correspondant.[24] Ces recueils, qui circulent certainement vers le milieu du XIe siècle, pouvaient se présenter sous la forme de codex indépendant; c'est le cas du *Bold. Holkham gr. 6*, du XIIIe siècle, qui reproduit un exemplaire datable d'environ 1050.[25] On les trouve aussi et plus souvent, semble-t-il, insérés dans de grandes collections canoniques; je citerai le *Laurent. gr. pl. IX* 8 du XIe s., *le Coisl. 34* du XIIe s., le *Monac. gr. 380*, du XIIe s., le *Scorial gr. X-III-2* du XIVe siècle, etc.[26] Ces recueils, lorsqu'ils sont complets[27], comportent six pièces, du concile de Chalcédoine à l'Union de 920, »le dernier de tous les synodes« comme s'exprime Michel Cérulaire dans sa *Panoplie*.[28] Le synode de l'orthodoxie y vient généralement au cin-

[19] A verser au dossier des relations entre le Matritensis et B: le Matrit. présente dans sa copie du synodicon de l'orthodoxie, fol. 157v, une liste épiscopale en tout semblable à celle que l'on trouve dans l'horos liturgique (voir plus bas, § 2) du concile de 787 de B, fol. 73v.

[20] *C. Giannelli*, op. cit., p. 265; *R. Devreesse*, Les manuscrits grecs de l'Italie méridionale (Studi e Testi, 183), Città del Vaticano, 1955, p. 19.

[21] Au jugement de l'abbé P. Canart, qui a bien voulu examiner pour moi le codex, celui-ci n'offre aucun indice paléographique décisif pour ou contre une attribution à l'Italie du Sud.

[22] *R. Devreesse*, op. cit., p. 59, note 2.

[23] Le feuillet de C est égaré parmi des feuillets disparates. En V le décret est immédiatement suivi d'extraits ascétiques. S'il est tombé d'un recueil d'horoi, il y constituait la pièce finale.

[24] Remarques utiles sur les horoi liturgiques chez *Mošin*, I, pp. 319 ss. Toutefois l'explication des origines du recueil (pp. 327 ss.) repose sur une base fragile.

[25] *Ruth Barbour*, Summary description of the Greek manuscripts from the Library at Holkham Hall, Bodleian Library Record, VI, n° 5, 1960, p. 593. Miss Barbour date le texte de 1050—1055. En fait, recopié au XIIIe siècle, il remonte à une copie établie entre le 24 septembre 1042 et le printemps de 1052, comme il sera montré ailleurs.

[26] Quelques éléments dispersés sur cette insertion anormale chez *Beneševič*, Kanoničeskij Sbornik, p. 101 et passim.

[27] Un cas de recueil avec lacunes: Barber. gr. 578 du XIe — XIIe s., au jugement de P. Canart; cf. *Beneševič*, op. cit., p. 177 note 1.

[28] *A. Michel*, Humbert und Kerullarios II, Paderborn, 1930, p. 242.

quième rang, entre l'horos de 787 et le tome d'Union.[29] Ce choix est également celui de la tradition serbe et bulgare, maintenant mieux connue grâce à l'étude et à l'édition récentes de Mr Mošin.[30]

Le *Barberinianus*, qui comprend, lui, neuf pièces, numérotées de α' à θ', s'écarte de l'usage grec et slave en ajoutant, en tête, trois notices relatives aux trois premiers conciles oecuméniques[31] et en substituant comme lecture du »dimanche de l'Orthodoxie et premier des Jeûnes«[32] le décret de 843 (n⁰ η') au synodicon de l'Orthodoxie. Le *Barberinianus* est certainement tributaire de la collection décrite plus haut, sinon il aurait introduit un horos du Ve concile (553) au lieu d'adopter comme tel un texte du concile de 536 comme ladite collection.[33] Par contre, il n'a pas pu trouver dans son modèle le décret de 843: en effet, l'appendice historique du décret (acclamations concernant la période postérieure) s'arrête beaucoup plus haut dans le temps que les appendices historiques de l'horos de 787 et du tome de 920 qui l'encadrent dans le codex: le premier s'arrête au milieu du Xe siècle (voir plus bas); les autres au milieu du XIe s.[24]

En conclusion, le décret n'est connu que par des copies d'origine périphérique et, lorsqu'il se rencontre dans une collection d'horoi, il occupe une place usurpée.

3⁰ Chronologie de la circulation de l'horos. — A quel moment usurpe-t-il cette place? Nous l'ignorons. Du moins pouvons-nous, à l'aide de l'appendice historique de *BCV*, tenter de dater la circulation du texte. Comme les trois derniers horoi liturgiques du recueil normal[35] le décret offre, juste avant la prière terminale, une suite d'»éternelle mémoire« à la succession impériale et patriarcale, éventuellement à la succession épiscopale, à partir de la dynastie macédonienne et du patriarcat d'Ignace. Pour la clarté nous disposerons synoptiquement cet appendice.

[29] Le tome d'Union vient en tête dans le Bodl. Holkham gr. 6 et le Scor. X—III—2; Cette place pourrait indiquer une addition à un recueil déjà arrêté.

[30] *V. A. Mošin*, I, pp. 319—329; II, 278—353.

[31] Le caractère postérieur de ces notices est bien illustré par le fait liturgique qui est à l'origine des recueils d'horoi, à savoir l'institution, première en date, de la commémoraison du concile de Chalcédoine. Voir là-dessus S. Salaville, La fête du concile de Chalcédoine dans le rite byzantin, Das Konzil von Chalkedon. Geschichte und Gegenwart, II, Würzburg, pp. 677—695, surtout 681 ss.

[32] C'est l'indication portée en tête de l'horos dans le Barber. fol. 73v.

[33] *S. Salaville*, La fête du concile de Chalcédoine, pp. 687 ss.

[34] Aux fol. 73r et 81v.

[35] Dans le Scor. X—III—2, fol. 77v, l'horos du VIe concile a été, par imitation, complété par un appendice „macédonien" allant de Basile Ier à Romain Ier et d'Ignace à Tryphon. Mais c'est une singularité.

	B	C	V
I. MORTS			
1. Patriarches			
liste a	Ignace Photius Etienne (+893)	Ignace Photius Etienne	Ignace Photius Etienne
liste b	absente	Antoine Nicolas Etienne II Tryphon(+après août 921)	Antoine Nicolas Etienne II Tryphon
2. Evêques? („proèdres“)	Léon Nicéphore	néant	néant
3. Empereurs	Basile Ier Léon VI Alexandre Christophore Romain Ier (+948)	néant Constantin VII Romain II (+963)	néant
II. VIVANTS			
1. Empereurs	néant	*Constantin IX* (+1055)[36] *Zoé* (+1050)	Basile II (976—1025) Constantin VIII (976—1028)
2. Patriarches	néant	*Michel* Ier (+1059)	Antoine III (974—979)
3. Evêques?		*Etienne* *Georges*	

Il ressort du tableau précédent que le décret, contrairement à l'usage des documents analogues, mentionne les morts avant les vivants et pour ce qui est des premiers, les patriarches et les évêques avant les empereurs. Ce trait suggère une origine non officielle de la liste, une origine monastique ou en tout cas périphérique. Il ressort, en outre, que les listes de souverains et de patriarches ne couvrent pas exactement la même période *(B)* ou que les premières peuvent manquer *(CV)*.

Malgré ces discordances il est possible de proposer certaines conclusions:

1⁰ L'existence d'une liste commune arrêtée entre 893 et 901 (limites du patriarcat d'Antoine II) paraît indiquer une recension établie à cette époque. L'identification des »proèdres« Léon et Nicéphore devrait permettre d'être plus affirmatif. Mais elle est très hasardeuse.[37]

2⁰ Les trois copies dénotent une mise à jour sous le patriarche Théophylacte (933—956). Le dernier empereur de *B* est Romain Ier, mort en 948, donc sous ce patriarche. D'autre part, les listes patriarcales de *CV* s'arrêtent à Tryphon, déposé vers la fin du mois d'août 931 et mort peu après; elles ne mentionnent pas Euthyme (907—912), réintégré dans les diptyques sous le successeur de

[36] Les noms en italiques sont une addition nettement postérieure. Le *R. P. Petta* date avec beaucoup d'hésitation l'écriture du XIIIe s. C'est dire qu'elle peut être plus ancienne, si tant est que l'acclamation πολλὰ τὰ ἔτη, réservée aux vivants, ait ici un sens.

[37] On connaît à cette époque un Léon de Calabre (Reggio) qui ferait l'affaire: il est attesté en 879—880 et 885—886 (cf. *V. Grumel*, Regestes, n° 531 et Chronologie).

Théophylacte, Polyeucte (956—970): on a là une double indication que la liste fut compilée sous le successeur de Tryphon et prédécesseur de Polyeucte, savoir sous Théophylacte. On objectera peut-être que Théophylacte devrait figurer en *C* et *V* que leurs listes d'empereurs datent respectivement de 963 (mort de Romain II)—969 (avènement de Nicéphore Phocas) et de 976—979 (années communes d'activité de Basile II et d'Antoine III). A cette objection il y a une réponse simple: *C* est l'apographe d'un codex où Constantin VII et Romain II étaient acclamés comme coempereurs vivants, autrement dit d'une recension des années 948ca—959, plus précisément 948ca—956 (mort de Théophylacte). Le copiste aura simplement remplacé le polychronisme par une »éternelle mémoire, en négligeant de compléter sa liste patriarcale. Pourquoi, en effet, la copie dont est issu *C* aurait-elle acclamé seulement Constantin VII et Romain II alors qu'elle passait sous silence la succession de Basile Ier à Romain Ier? Enfin *V*, utilisant une copie analogue au modèle de *C*, a remplacé Constantin VII et Romain II par les empereurs en fonction de son temps, tout en négligeant lui aussi de compléter la liste patriarcale.

En résumé, le texte circule au milieu du Xe siècle, peut-être dès le règne de Léon VI. Il est probablement en vigueur dans certaines églises d'Italie méridionale au dernier quart du Xe siècle, peut-être au milieu du XIe encore, si l'addition de Constantin IX et Michel Cérulaire en C n'est pas une addition érudite sans portée pratique. Toutefois un double fait prouve que le décret ne réussit pas à s'imposer en Italie du Sud: les typica liturgiques de cette région s'accordent pour prescrire, au le premier dimanche de Carême, la déclamation du Synodicon de l'Orthodoxie après l'épître de la liturgie;[38] les recueils de lectures locaux prescrivent pour l'orthros du même jour la lecture de textes du pseudo-Damascène ou du pseudo-Athanase, jamais à notre connaissance, du décret de 843.[39]

Autorité du décret

L'examen du texte justifie pleinement la disgrâce du décret tant dans les collections d'horoi que dans l'usage liturgique.

Uspenskij observait déjà: »le document... s'accorde parfaitement, pour la teneur, avec certains passages des Actes du VIIe concile oecuménique; il abrège la lettre d'Irène et Constantin aux Pères du concile ainsi que la section où sont énoncés le décret du concile et les anathèmes aux anciens hérétiques et aux adversaires

[38] *A. Dmitrievskij*, Opisanie liturgičeskich rukopisej..., tom I, Τυπικά, čast pervaja, Kiev, 1895, p. 827 (typicon de Casole). Même usage attesté dans le typicon de Grottaferrata et dans celui de San Salvatore de Messine (communication du R. P. Petta).

[39] Ainsi qu'il apparaît au vaste dépouillement pratiqué par *A. Ehrhard* dans son Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche.

des images«.[40] L'identification des sources est erronée, mais c'est tout de même du côté des actes de Nicée qu'il faut chercher et Uspenskij est resté très en deçà de la réalité.

Si l'on néglige l'introduction, qui rappelle un peu le préambule de la Synodique, fort suspecte, des trois patriarches orientaux à Théophile[41], le décret est, à cinq ou six lignes près, une mosaïque d'extraits puisés aux documents suivants: d'abord et surtout la lettre de Tarasios et des Pères de Nicée à Constantin VI et Irène[42], la profession de foi de Basile, métropolite d'Ancyre[43], celle de Théodore d'Amorium[44] lues l'une et l'autre à la première session de l'assemblée; enfin le Synodicon de l'Orthodoxie et peut-être, mais pour une part minime, le décret du concile.[45]

Le rédacteur a pillé la lettre de Tarasios dont il reproduit le tiers au moins: il n'a omis que les développements épistolaires du début et de la fin[46] ainsi que la dissertation technique sur la »proskynèsis«.[47] Le reste est reproduit dans l'ordre, soit de ἐπειδὴ ἀνέστησαν à πατέρων ἡμῶν (Mansi, XIII, 401B—404E), de ὁμολογουμένως à ἀπὸ τοῦ Θεοῦ (408A) avec, dans le cours du paragraphe, une interpolation empruntée à Théodore d'Amorium (XII, 1014C: ὁμοίως ... ἐκβάλλειν).[48] L'énumération des anciens hérétiques (XIII,404BC) est traitée plus librement, rejetée à la fin du décret proprement dit et mise en anathèmes. Mais, sauf le premier anathème, à Simon et Manès, le choix des personnages et les termes employés sont les mêmes; le troisième anathème reprend même le texte de la lettre sans modification.[49] Le prière finale s'écarte un peu plus du modèle (XIII, 408 C), mais l'emprunt reste évident.

A qui douterait encore de la dépendance servile du rédacteur, voici un supplément de preuves. Le décret conserve pour le synode de 843 la qualification d'»oecuménique« appliquée au VIIe concile par Tarasios. Dans un document émané du synode lui-même une

[40] *Th. Uspenskij*, Očerki, p. 108 qui renvoie à l'édition de Labbe, VII, 50, 550—552. La première référence, exacte dans la forme, est erronée au fond; la seconde est à corriger en 552 ss. et elle est également erronée au fond. *Mošin*, I, p. 319, n'a pas rectifié.

[41] Bibl. Hag. Gr., ed. 3a, 1386; ed. *L. Duchesne* in Roma e l'Oriente 5 (1912. 1913), pp. 226 ss.

[42] *V. Grumel*, Regestes, n° 358; *Mansi*, XIII, 400—408.

[43] *Mansi*, XII, 1010 D — 1011 B.

[44] *Mansi*, XII, 1014 C.

[45] *Mansi*, XIII, 400 A.

[46] *Mansi*, XIII, 400 E — 401 B; 408 B.

[47] *Mansi*, XIII, 404 E — 405 E.

[48] La maladresse de construction du début de l'interpolation est une autre preuve de l'emprunt. Il suffit de comparer la construction de Théodore d'Amorium: ὁμοίως καὶ τὰ λείψανα τῶν ἁγίων προσκυνῶ καὶ τιμῶ καὶ ἀσπάζομαι et celle du décret: καὶ τὰ τίμια. . . λείψανα, ὁμοίως καὶ αὐτὰ προσκυνεῖν καὶ ἀσπάζεσθαι.

[49] Le décret est beaucoup plus proche du passage de la lettre que du passage analogue de la définition du concile de 787 (*Mansi*, XIII, 376 E—377 B). L'anathème à Simon et Manès a pu être emprunté à un formulaire d'abjuration.

telle prétention est invraisemblable.[50] Mieux: là où Tarasios se contentait, pour désigner Irène d'une flatterie éponymique (εἰρηνικῶς, XIII, 401E), le décret glisse les noms de Michel et de Théodora, mais néglige d'adapter l'éponymie, alors que la substitution d'un θεοδωρήτως eût été l'enfance de l'art. Uspenskij avait remarqué l'anomalie et il en avait déduit que nous avions ici un document de l'époque de Théodora maladroitement adapté d'un document de l'époque d'Irène.[51] C'est peu dire.

Extraordinaire horos vraîment. Emis pour mettre fin à une crise de trente ans née du synode de 815, il n'a pas un mot sur cette renaissance de l'iconoclasme, et il s'étend au contraire sur le lointain concile de 754. Emis pour remettre en vigueur les décisions du VIIe concile, il ne mentionne même pas celui-ci. C'est le plus anachronique des décrets conciliaires.

Si nous passons aux anathèmes impersonnels, nous constatons que, si la plupart se retrouvent effectivement en différents points des actes de Nicée[52] et dans le Synodicon de l'Orthodoxie[53], ils ne figurent littéralement, dans l'ordre et au complet que dans le libelle de Basile d'Ancyre.[54] C'est de celui-ci que le codex Cryptensis tient sa leçon μεθοδείας. Le plagiaire y a même puisé la formule par laquelle il introduit les anathèmes aux anciens hérétiques: διὸ καὶ τοὺς ὑποκειμένους ἀναθεματισμοὺς πεποιήκαμεν ἐνταῦθα (Mansi, XIII, 408 A). Quant à l'anathème aux animateurs du concile de Hiereia, il provient soit du décret de 787 (Mansi, XIII, 400A), soit du libelle de Basile (XII, 1010D). La malédiction à Constantin (754—766) et Jean (837—843), érigés en symboles respectifs des deux phases de l'iconoclasme, est le seul trait d'»originalité« du passage.

Restent les acclamations aux défenseurs des images. Elles rappellent étrangement le synodicon, et il apparaît même que, lorsqu'elles s'en écartent le plus, c'est pour mieux le démarquer. Soit l'acclamation aux évêques confesseurs. Le synodicon en choisit dix qu'il répartit en trois groupes, à l'intérieur desquels il observe l'ordre de préséance des sièges, sauf pour Euthyme, placé en tête en raison de son martyre sanglant.[55] Le libellé est sobre, les sièges ne sont pas nommés. Le décret, lui, conserve cinq évêques, les énu-

[50] Si certains textes dénomment parfois oecuménique le synode de 843 (v. g. la Vie de Michel le Syncelle, BHG³ 1296, p. 250 et la vie de Théodora de Thessalonique, BHG³ 1738, p. 11, § 17), les textes plus rigoureux parlent simplement de ἅπαν τὸ ἐκκλησιαστικὸν σύστημα (ainsi le récit de l'exil et la translation de Nicéphore, BHG³ 1336, p. 123) ou de „local" (ainsi le Synodicum vetus, ed. *Fabricius-Harles*, Bibliotheca graeca, XII, Hamburg, 1809, p. 416).

[51] *Th. Uspenskij*, Očerki, p. 107 note 1.

[52] Aux sessions IV, VII et VIII; cf. Mansi, XIII, 128 DE; 397 DE; 416 AB.

[53] *Th. Uspenskij*, Sinodik v nedělju pravoslavija, Odessa, 1893, p. 39.

[54] *Mansi*, XII, 1010 E — 1111 B. Nous suivons l'ordre de la traduction latne. d'Anastase. A noter toutefois que dans le libelle le septième anathème est dédouiébl

[55] *Th. Uspenskij*, Sinodik, p. 10.

mère en désordre dans une seule acclamation, accompagne chaque nom de celui du siège. Peut-être n'omet-il les cinq autres que parce qu'il ignore leur siège. En tout cas lorsqu'il ajoute les frères Graptoi, ignorés des anciennes recensions du Synodicon, confond l'évêque de Nicée Théophane avec le moine Théodore et attribue à celui-ci le siège de Sardes, il se montre bien mal informé pour un document émanant d'un synode contemporain.

Les patriarches sont acclamés dans l'ordre fantaisiste: Nicéphore, Tarasios et Méthode. Le libellé de l'acclamation à Théodore Stoudite; Θεοδώρου μοναχοῦ καὶ ὁμολογητοῦ ἡγουμένου κτλ. trahit une surcharge; le Synodicon porte plus naturellement: Θεοδώρου τοῦ πανοσιωτάτου ἡγουμένου κτλ.[56] De même pour l'acclamation aux deux higoumènes de Médikion: μοναχῶν ἡγουμένων κτλ. On peut faire une remarque analogue pour le τῆς βασιλίδος πόλεως accolé aux noms des patriarches.

Enfin, alors que le Synodicon acclamait Isaac et Joannice, Hilarion et Syméon, le décret acclame les trois martyrs de l'époque isaurienne, Etienne le Jeune, André et Pierre, et deux autres confesseurs du IXe s., Nicétas et Nicéphore.

Cet ensemble de particularités définit excellemment les titres respectifs des deux documents. Le synodicon est un document solennel: d'où sa composition équilibrée, sa sobriété d'expression, la rigueur de ses énumérations. C'est un document local, constantinopolitain: il omet les étrangers, tels les deux frères tatoués, Théophane et Théodore, qui étaient de Palestine. C'est le chant de victoire d'une génération, comme il apparaît bien à son prologue: μικροῦ μετὰ τριακονταετηρίδα κακώσεως[57]: il ne s'intéresse pas aux martyrs du siècle précédent, même pas à Etienne le Jeune qui n'entrera au Synodicon que plus tard. C'est un document intransigeant: si Nicétas n'y figure pas, c'est sans doute qu'il a été, encore que très peu de temps, en communion avec le patriarche hérétique. En un mot, le Synodicon est tout le contraire du décret dit de 843, qui est dépourvu d'originalité, est négligé, éclectique et déparé par des bévues. Ce qu'on a dit de sa tradition aberrante, périphérique et probablement monastique le confirme et suppose une origine privée.

Ce jugement sur le décret dit de 843 laisse ouvertes plusieurs questions: si le décret est un faux, où devons-nous chercher la définition authentique du synode? pourquoi, où et à quel moment a-t-il été forgé? Laissons de côté le premier problème, üui sera traité ailleurs.

Quant au pourquoi, voici l'hypothèse qui me paraît la plus près de la réalité. Le décret a été compilé pour combler une lacune supposée des recueils d'horoi, où le synodicon n'était accompagné d'aucune référence nette au synode correspondant (contrairement aux horoi voisins, tous munis de la mention de leur origine) et,

[56] *Th. Uspenskij*, Sinodik, p. 10. Cf. *Mošin*, II, p. 353, première colonne.

[57] *Th. Uspenskij*, Sinodik, p. 4.

de plus, s'écartait du schéma traditionnel de ces sortes de documents. La substitution soulevait d'autant moins d'objections que le synodicon de l'orthodoxie, en usage dans les cathédrales, était beaucoup moins répandu dans les églises monastiques et autres.

L'hypothèse d'un décret, conçu pour concurrencer le synodicon et faire justice aux oubliés, tels que les frères Graptoi ou Nicétas, est moins vraisemblable. Elle n'aurait de sens qu'en prêtant au décret une origine contemporaine des événements de 843. Or les bévues relevées plus haut empêchent de le faire.

La substitution n'a pu être opérée enfin que dans un secteur provincial, dans un milieu mal éclairé et peu averti des usages canoniques, peut-être en Italie du Sud. Elle remonte cependant à une date assez haute, au plus tard au début du Xe siècle.

Corrigendum: A la page 443, le titre du *Matritensis* est à entendre comme suit: „autrehoros, à savoir, du saint, etc."

La communication fut suivie des remarques de Mme *H. Glykatzi-Ahrweiler*, MM. M. *A. Guillou*, *P. Speck*, *P. Canart*, *P. Lemerle*, *M. Richard*.

VENANCE GRUMEL, Paris

LES ORIGINES DU VICARIAT APOSTOLIQUE DE THESSALONIQUE

Lenain de Tillement, suivi longtemps par l'ensemble des érudits, plaçait à l'avènement même de Théodose Ier en 379, la réunion définitive de l'Illyricum Oriental à l'empire d'Orient. Il faisait remonter à la même date, par voie de conséquence, en l'attribuant au pape Damase, l'érection du Vicariat romain de Thessalonique.[1] La première affirmation se fondait sur le témoignage de Sozomène[2], la seconde, sur celui de plusieurs papes successifs.

La critique moderne, opérant une mise au point, a restreint la valeur du témoignage de Sozomène en montrant qu'il y eut, sous le règne même de Théodose, retour de l'Illyricum Oriental à l'empire d'Occident pendant bon nombre d'années, la date de son rattachement définitif à l'empire d'Orient ne pouvant se placer qu'après la mort de cet empereur.[3]

Pour ce qui est d'une délégation de pouvoirs du pape Damase sur l'Illyricum Oriental à l'évêque de Thessalonique, il ne s'en trouve absolument aucune trace. L'on constate, certes, des rapports entre saint Damase et celui qui occupait alors le siège de la capitale macédonienne, saint Acholius (+383). On voit Paulin d'Antioche, soutenu par Damase, faire un séjour à Thessalonique auprès d'Acholius et y recevoir cette fameuse lettre dogmatique qui nous a été conservée par Théodoret.[4] On voit le pape exhorter Acholius à user de son influence pour obtenir qu'au concile de Constantinople en 381 soit élu comme évêque de la capitale impériale un candidat qui soit absolument irréprochable, ainsi qu'à s'opposer à tout transfert d'évêque d'un siège à un autre.[5] Mais rien de cela, qui concerne le bien général et la paix de l'Eglise, n'a de rap-

---

[1] *Lenain de Tillemont,* Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles, t. VIII, 415—416.

[2] Sozomène, VII, 4; P. G., 67, 1422.

[3] *V. Grumel,* „L'Illyricum de la mort de Valentinien Ier (375) à la mort de Stilicon (408)", Revue des Etudes byzantines, IX, 1951, 5—34.

[4] Théodoret, Historia ecclesiastica, V, 11; ed. *Parmentier,* 297—302.

[5] Collectio Thessalonicensis, recensuit *S. Silva-Tarucca,* Romae 1937, 17—18.

port, c'est évident, avec une délégation de pouvoirs administratifs sur une portion quelconque du territoire illyrien.

L'existence d'une telle délégation de Damase à Acholius n'est attestée en tout et pour tout que par l'affirmation de plusieurs papes à partir d'Innocent Ier. En fait ne sont à considérer que les papes les plus proches, Innocent que nous venons de nommer, Boniface et Xyste III, et il est fort probable que ces deux derniers dépendent d'Innocent. Voici le témoignage de celui-ci dans sa lettre à Anysius de Thessalonique: »*Cui* (= Anysius) *etiam anteriores tanti ac tales praedecessores mei episcopi, id est sanctae memoriae Damasus, Siricius atque supra memoratus vir* (= Ansastase, prédécesseur d'Innocent) *ita detulerunt, ut omnia quae in his partibus gererentur, sanctitati tuae quae plena justiciae est, traderent cognoscenda. Meam quoque parvitatem hoc tenere judicium eandemque habere voluntatem te decet recognoscere.*[6]

Il est assez remarquable que saint Léon, qui ne pouvait ignorer ce témoignage et encore moins ceux des papes Boniface Ier et Sixte III (ses deux proches prédécesseurs) ne mentionne aucunement pour le vicariat de Thessalonique le précédent de Damase, mais fait commencer l'institution avec saint Sirice. Comment concilier cela avec l'affirmation de ses prédécesseurs plus proches que lui de saint Damase? Faut-il supposer l'existence d'une délégation première dont saint Léon, plus tardif, n'aurait pas eu connaissance? Ce n'est pas croyable. Nous voyons saint Sirice lui-même, le premier successeur de saint Damase, n'en faire aucune mention, mais agir de sa propre et pleine initiative, sans se référer à aucun précédent que ce soit. Et voilà pourquoi sans doute saint Léon, qui ne connaît de Damase aucun instrument de délégation, mais seulement les affirmations des papes Innocent, Boniface et Xyste, et qui, par contre, connaît un document de Sirice, ne fait cas pour l'origine de la délégation vicariale que de l'action de ce pape et dit de lui qu'il a confié les églises d'Illyrie à Anysius d'une manière définie pour la première, fois, *certatum primum ratione commisit*, c'est-à-dire qu'il est le premier à avoir donné à l'évêque de Thessalonique une délégation en termes arrêtés, une délégation proprement dite.[7] Ce témoignage de saint Léon donne à entendre qu'il y avait bien quelque chose avant Sirice, mais quelque chose d'imprécis. Ce devait être quelque chose comme un mandat d'ordre moral, au dit évêque, d'user de son influence pour le bien de l'Eglise dans toute cette partie de l'empire et plus particulièrement, on peut du moins le présumer, de renseigner le pape sur les faits qui pouvaient nécessiter son intervention, ainsi que de servir de lien ou d'intermédiaire entre les Eglises illyriennes et le Saint-Siège. Tout cela peut se faire sans délégation de pouvoirs. C'est un mandat de ce genre que supposent justement les relations connues de Damase

[6] Ibid., 20.
[7] Ibid., 34.

avec Acholius et qui ont dû continuer avec Anysius, mandat qu'Innocent aura, sans souci de distinction, mis sur le même rang que ceux confiés ensuite à Anysius par Sirice. Ainsi peut-on tenir pour assuré que saint Damase n'est pour rien dans l'institution du vicariat de Thessalonique.

Au pape Sirice (384—399) donc revient, selon le témoignage de saint Léon, l'initiative d'une délégation de pouvoirs à l'évêque de Thessalonique. De ce pape nous avons une lettre adressée à Anysius (383 — 406 ou 407), successeur d'Acholius sur le siège de Thessalonique. Elle commence par mentionner une précédente lettre, relativement ancienne, *dudum*, dont Sirice dit qu'il n'a pas pu savoir, le porteur étant mort, si elle était parvenue à l'évêque. Elle contenait une disposition que le pape répète et renouvelle ici, savoir, que dans l'Illyricum on ne devait point consacrer d'évêques sans le consentement d'Anysius, *ut nulli licencia esset sine consensu tuo in Illyrico episcopos ordinare praesumere.*[8]

Il semble n'être ici question que d'autorisation préalable, laissant sauf le droit des métropolitains d'ordonner les suffragants et celui des suffragants d'ordonner leur métropolitain respectif. Le pape donne lui-même la raison de cette mesure. »C'est que bien des choses se sont produites par esprit de contention de la part des évêques à propos des ordinations à faire. Et c'est pourquoi tu dois employer ta sollicitude à empêcher que dans une seule Eglise on voie créer jusqu'à trois prétendus évêques, par l'effet d'une rivalité qui ne recule pas devant l'ordination d'évêques indignes«.[9] Et le pape de préciser ce qu'il faut faire dans ce but. Nous citons ici le texte latin, assez embrouillé et même de structure incorrecte, difficile à traduire et d'interprétation malaisée: *Ad omnem huiusmodi audaciam comprimendam vigilare debet instantia tua, Spiritu Sancto in te fervente — ut vel ipse si potes, vel quos indicaveris episcopos idoneos dirigas cum litteris dato consensu, qui possint in eius locum qui defunctus vel depositus fuerit — catholicum episcopum et vita et moribus probatum, secundum Nicaenae sinodi statuta vel ecclesiae Romanae, clericum de clero meritum ordinare«.*[10] Nous essayons la traduction suivante, qui évite d'interpréter: »Pour réprimer une telle audace, ton zèle doit s'appliquer, par la ferveur de l'Esprit Saint qui t'anime, à aller toi-même en personne, si tu le peux, ou du moins à envoyer des évêques que tu juges capables, munis de lettres contenant ton consentement, qui puissent, à la place de celui que la mort ou la déposition aura frappé, ordonner comme évêque catholique un clerc issu régulièrement du clergé (sans doute de l'Eglise à pourvoir) qui soit de vie et de moeurs éprouvées, comme le demandent les canons du concile de Nicée ou de l'Eglise romaine«. Comme on le voit, il ne s'agit

[8] Ibid., 19.
[9] Ibid., 19, 1. 10—12.
[10] Ibid., 19, 1. 12—19.

pas seulement ici d'un contrôle et d'un agrément préalable à la désignation de l'évêque à ordonner; c'est l'ordination elle-même qui est dévolue à l'archevêque de Thessalonique, qui pourra, du reste, l'effectuer par ses envoyés.

Il est à remarquer que ce premier instrument de délégation ne concerne certes qu'un seul point, celui du pourvoi des évêchés, mais sur ce point, d'importance capitale, il accorde au mandataire, dans tout le ressort de l'Illyricum, l'ingérence la plus rigoureuse qui soit, en l'investissant pratiquement du droit du métropolitain dans chacune des provinces, savoir le droit de confirmer l'élection et d'effectuer l'ordination. On conçoit combien cela devait être irritant pour les métropolitains, qui ne pouvaient manquer de s'en estimer lésés.

Une autre remarque à faire, c'est que rien n'apparaît dans le document qui puisse faire soupçonner que la délégation réponde à un plan ou à un programme d'ensemble visant au maintien de l'autorité romaine dans les régions illyriennes: elle n'y semble aucunement en péril. Ce qui est en péril, c'est l'ordre canonique, c'est la paix religieuse, à cause de désordres comme il peut s'en produire partout. Il s'agit de les réprimer, il s'agit de les prévenir. C'est cette nécessité qui pousse le pontife à intervenir; et qui, à elle seule, suffit à expliquer la mission confiée à Anysius. Cette procédure supprimait les longs retards qui auraient alourdi et rendu précaire une action menée directement de Rome. C'est ce qui fait qu'il est vain de vouloir lier cette première ébauche de Vicariat à la question du rattachement de l'Illyricum Oriental à l'empire d'Orient. Quelle que soit l'appartenance politique de cette contrée, la mesure pontificale trouve dans les circonstances concrètes qui l'ont provoquée sa raison d'être suffisante. Le document, du reste, ne porte aucune date et celle que le premier éditeur, don Coustant, lui a assignée, 386, n'est aucunement garantie.[11]

Il reste donc que l'initiative de Sirice procède de vues uniquement pastorales. Appelée par des faits qui auraient pu ne pas se produire, elle est, pour ainsi dire, occasionnelle. Par suite, on ne peut dire que la délégation conférée par lui à l'évêque de Thessalonique soit une délégation proprement dite. Sirice ne voit que la situation présente et le titulaire actuel. Mais des circonstances ultérieures, comme nous l'expliquerons plus loin, l'amèneront à donner une délégation générale que renouvelleront ou modifieront ses proches successeurs. En trois ou quatre pontificats, une tradition sera créée assez ferme pour qu'on puisse parler d'institution.

Du premier successeur de Sirice, Anastase (399—401) aucun document ne nous est parvenu concernant l'Illyricum Oriental, mais il n'y a pas lieu de douter, grâce au témoignage d'Innocent Ier, qu'il continua à Anysius, sans doute en lui notifiant son avènement,

[11] P. L., 13, 1149, note d.

le mandat illyrien que lui avait confié Sirice. Il est même très probable qu'il lui donna une ampleur générale. C'est du moins ce que l'on peut dégager du texte d'Innocent. Voici comment celui-ci s'exprime quand, s'appuyant sur l'exemple de ses prédécesseurs, il confirme à son tour les pouvoirs d'Anysius: »... Puisque les évêques de si grand mérite mes prédécesseurs, c'est-à-dire Damase, Sirice et le susdit (= Anastase) ont eu pour toi tant d'estime qu'ils ont confié à ta sainteté, qui est pleine de justice, le soin de contrôler toute l'administration de cette région *(ut omnia quae in illis partibus gererentur sanctitati tuae... traderent cognoscenda)*, il convient que tu reconnaisses que je garde le même jugement et que j'aie la même volonté«.[12] Nous avons cité en latin le passage capital. Quoi que l'on pense du mot *cognoscenda*, qui indique tout au moins *examen* et *contrôle*, ce qui est à souligner, c'est que le mandat ici exprimé ne se borne pas à la question, quoique importante, des successions épiscopales, mais est une délégation pour l'universailté des causes. Voilà ce qu'Innocent affirme avoir été donné à Anysius par Damase, Sirice et Anastase. Pour le premier de ces trois papes, nous savons déjà qu'il n'en est rien. Pour le troisième, nous sommes bien obligés de l'admettre, puisque Innocent nous dit que cette délégation plénière, il la renouvelle. Quant au second, Sirice, comme le document que nous avons de lui ne peut fonder l'affirmation d'Innocent, c'est à un autre document, non conservé, qu'il faut penser pour cela. Mais il est nécessaire alors de marquer les circonstances qui lui ont donné lieu. Nous voyons qu'elles existent à la fin du pontificat de Sirice (automne 397—398). La situation politique s'est alors soudainement aggravée et la tension est extrême entre les deux moitiés de l'empire. Sans entrer dans le détail des événements, rappelons qu'en 397, au plus tard en automne, Stilicon, tout puissant ministre de l'Occident, était déclaré ennemi public en Orient au moment où il était sur le point de remporter une victoire éclatante sur le Goth Alaric dont les forces étaient encerclées; tandis qu'en même temps, ce dernier, pris sous la protection d'Arcadius, recevait de cet empereur la charge de maître des milices pour l'Illyricum, y compris assurément la partie cédée précédemment à l'Occident et qu'on reprenait de cette manière. Entre les deux cours, c'est donc l'inimitié, la rupture, la suspicion.[13] Comment est-il possible, pour Rome, d'assurer, dans ces conditions, des communications régulières avec l'Illyricum Oriental? N'y a-t-il pas danger que, dans le but d'empêcher tout moyen d'immixtion politique dans cette contrée par le biais des affaires ecclésiastiques, elle ne soit retranchée de la juridiction de Rome et rattachée à celle de Constantinople? Il importait donc au Saint-Siège, pour prévenir tout prétexte, de réduire au minimum, c'est-à-dire aux cas vraiment extraordinaires, ses interventions directes

[12] Collectio Thessal., 20, 1. 16—20.
[13] Pour l'exposé des événements, cf. *V. Grumel*, art. cité, p. 34 et suiv.

dans cette partie de l'empire. De là, par suite, la nécessité de confier à l'évêque de Thessalonique, déjà muni de pouvoirs particuliers, sinon l'administration, du moins le contrôle ordinaire, à titre de vicaire du pape, de toutes les affaires ecclésiastiques, *omnia... cognoscenda*, de l'Illyricum Oriental. Puisque la crise politique dont nous parlons a commencé sous Sirice et a rempli toute la dernière année de son pontificat, il est normal de penser que c'est ce pape qui, complétant aussi son premier mandat, aura généralisé la délégation illyrienne. Grâce à l'affirmation d'Innocent Ier qui, de son côté, trouve son appui dans les circonstances, nous pouvons sans crainte la lui attribuer. L'état d'hostilité entre les deux cours ne prit fin qu'avec la mort de Stilicon (408). Il embrassa donc, après la mort de Sirice, tout le pontificat d'Anastase et les premières années de celui d'Innocent Ier. Anastase dut donc, lui aussi, confier le même mandat général sur l'Illyricum à Anysius et nous savons positivement par le témoignage d'Innocent son successeur, qu'il le fit.

Quant à Innocent lui-même (401—417), nous avons déjà de lui le document, c'est celui que nous avons ci-dessus cité et commenté, où il continue à Anysius la délégation que celui-ci avait reçue d'Anastase. Anysius mourut bientôt, après un épiscopat de plus de vingt ans, vers la fin de 406 ou au début de 407. Il eut pour successeur Rufus (406 ou 407—434). Le pape Innocent lui marqua la même conficance qu'à Anysius, comme le témoigne sa correspondance. La première lettre envoyée à ce prélat n'a malheureusement pas été conservée. Elle est mentionnée dans une autre lettre, datée de 412, dont nous parlerons plus loin. Sans nul doute, il y faisait allusion aux mérites de l'archevêque défunt et confirmait Rufus dans la délégation qu'avait reçue son prédécesseur. Peu après, ou peut-être en même temps, le pape envoyait une circulaire à Rufus et à tous les évêques de Macédoine sur la conduite à tenir relativement aux clercs ordonnés par Bonose et qui revenaient à l'orthodoxie. Cette lettre, qui n'est pas conservée non plus, est rappelée dans une autre qu'il adressa de Ravenne en 409 à Marcien de Naïssus; cette dernière concernait des clercs bonosiens qui s'étaient plaints au pape des exigences de leur évêque pour les admettre dans son clergé et elle donnait des directives pour leur cas.[14]

La lettre suivante, adressée à Rufus, est la plus importante de la correspondance d'Innocent touchant l'Illyricum.[15] Nous discuterons plus loin de la date à lui fixer. Voici l'analyse du document:

Le pontife commence d'abord par rappeler avec solennité comment dans l'Ancien Testament Moïse établit les juges en Israël à cause du nombre des procès, auquel il ne pouvait suffire, et comment, dans le Nouveau, saint Paul confiait à des disciples des Eglises qu'il avait fondées. A leur exemple et en raison des longues distances, il confie à la prudence de son correspondant le soin des affaires et les causes qui peuvent survenir dans les provinces d'Achaïe, de Thessalie, d'Epire ancienne, d'Epire nouvelle, de Crète, de Dacie méditerranéenne, de Dacie ripuaire, de Mésie et de Prévalitaine (ces dix provinces constituent, avec la Macédoine, où est Thessalonique, tout l'Illyricum Oriental). Il le fait, non pas en innovant, mais en suivant l'exemple de ses prédécesseurs qui en ont agi ainsi avec Acholius et Anysius à cause de leurs mérites, étant juste que les bons soient récompensés et les moins bons corrigés. »Prends donc, à notre place, le soin des Eglises susdites, en sauvegardant le droit du primat, tout en étant le premier entre les primats. Quoi que ce soit qu'il leur est nécessaire de nous communiquer, qu'ils ne fassent point de requête sans ta volonté. De la sorte, ou bien ton expérience terminera l'affaire quelle qu'elle soit, ou bien nous ordonnons que par ton conseil elle vienne jusqu'à nous. Mais sache qu'il t'est licite et permis par faveur apostolique de faire venir des diverses Eglises les évêques que tu voudras et de te les associer, afin qu'aidé de leur foi et de leur maturité, tu puisses prendre en excellent arbitre les dispositions que la nécessité ou l'affaire en question réclame et porter le jugement définitif à titre de principal médiateur, puisque désigné par nous.«[16]

Voilà donc énoncés les pouvoirs vicariaux reçus d'Innocent par Rufus de Thessalonique: toute correspondance avec Rome doit passer par lui, et il est juge s'il doit l'arrêter et donner lui-même la réponse convenable ou s'il doit lui faire suivre son cours. Faculté lui est donnée d'appeler à son synode pour traiter les affaires les évêques qu'il veut de toutes les provinces. En tout cela, il devra respecter les droits des primats. Il n'est pas malaisé de comprendre ce que recouvre cette recommandation si nous observons que dans cette lettre d'Innocent, la plus détaillée que nous ayons de lui sur la délégation vicariale, on ne voit aucune mention des successions épiscopales qui avaient fait l'objet du premier mandat de Sirice. Ce mandat, l'on s'en souvient, dérogeait aux droits des primats concernant l'ordination de leurs suffragants. L'incise d'Innocent, *salvo earum primatu*, en implique la suppression. Sans doute, les désordres qui y avaient donné lieu avaient cessé, et les métropolitains avaient dû se plaindre de leurs droits lésés. Il est à remarquer également que la correspondance avec Rome que l'évêque de Thessalonique a mandat de contrôler, ne parle que des primats. Cela paraît signifier que l'autorité du vicaire ne s'exerce que sur les métropolitains, et non point sur les simples évêques, dont il leur laisse la direction; il a toutefois le droit d'appeler à son synode qui il veut des uns et des autres, le terme d'»évêques« employé ici n'étant pas limitatif de soi et ne l'étant pas non plus dans le contexte.

[14] P. L., 20, 519—521.
[15] Coll. Thessal., 21—22.
[16] Ibid., 22, l. 29—41.

Le document s'achève par une conclusion que nous traduisons ainsi: »Pour ce qui est des archives, nous avons fait dresser avec l'aide de Senecio, homme d'une grande maturité, un dossier des documents. Ainsi, grâce à notre précédente lettre *(ex priore nostra epistola)* et à ces documents diligemment relevés, reconnais quelle doit être ta conduite. Nous avons, en effet, fait connaître notre présente volonté d'une manière bien suffisante, comme il convient, en chaque province«.[17] Il s'agit sans doute ici, soit d'actes issus précédemment du Saint-Siège sur des affaires concernant les Eglises illyriennes et dont Rufus pouvait avoir besoin pour s'y référer en cas de contestation, soit des notifications — dont il est question tout à la fin de la lettre — envoyées dans les diverses provinces, et dont Rufus voulait avoir un double authentifié pour l'opposer aux récalcitrants qui prétendraient n'avoir pas été informés par le Saint-Siège, soit enfin, et plus probablement, de tout cela à la fois.

Quant à la lettre précédente *(prior epistola)* que mentionne la conclusion, on l'identifie généralement ave celle d'Innocent à Anysius. Cette identification procède uniquement de l'existence d'une telle lettre à Anysius concernant l'Illyricum, mais n'est aucunement justifiée par son contenu. Bien au contraire. Nous ne voyons pas en effet comment dans un texte aussi général et aussi vague, Rufus pouvait chercher des instructions pour l'exercice de son mandat, comme le lui recommandait Innocent. Et trouvera-t-on normal ce rappel d'une lettre à un autre que le présent destinataire, sans que cet autre soit désigné? Nous devons donc admettre que la lettre à laquelle le pape renvoie est une lettre à Rufus lui-même; et elle ne peut être que celle où il renouvela à celui-ci, après son élection, les pouvoirs, qu'il dut alors préciser et peut-être étendre, accordés précédemment à Anysius.

De cette question est inséparable celle de la date de notre document. Il est nécessaire d'en traiter parce que son importance dépasse l'ordre purement chronologique et que sa solution nous permettra de tracer une courbe d'évolution ou de fluctuation dans l'institution vicariale.

Le document porte la date: 17 juin de l'année 412, année obtenue par les consulats IXe d'Honorius et Ve de Théodose. Tillemont, trouvant invraisemblable qu'Innocent ait tardé plusieurs années avant d'investir Rufus des pouvoirs vicariaux, proposait de changer le chiffre des consulats impériaux, respectivement en VIIe et IIe, ce qui donne l'année 407.[18] Le savant historien n'a pas pris garde à la mention *»ex priore nostra epistola«*, dont il a été question ci-dessus, ou bien l'aura entendue, lui aussi, de la lettre à Anysius. En la comprenant comme nous avons fait, il n'aurait eu aucun motif de correction.

[17] Ibid., 22, 1. 44—46.
[18] *Lenain de Tillemont*, Mémoires..., t. X, 643.

Par ailleurs, et c'est où j'en veux venir, le changement de date et le report du document au début de l'épiscopat laisseraient plusieurs choses inexpliquées qui trouvent au contraire leur explication en conservant la date marquée. Il y a d'abord le fait qu'on ne trouve dans la lettre, comme on devrait s'y attendre si elle était la première, aucune allusion à la mort, en ce cas récente, d'Anysius; au lieu de cela, on voit mentionné cet évêque pas autrement qu'Acholius; *»praecessores meos apostolicos imitati, qui beatissimis Acholio et Anysio iniungere pro eorum meritis ista voluerunt*[19], manière de parler qui suppose que le décès d'Anysius remonte à plusieurs années. Mais surtout, il est facile de repérer des indices assez nets d'une résistance à l'autorité vicariale dans l'épiscopat illyrien. C'est à quoi répond cette indication à la fin de la lettre: *Nam voluntatem nostram per unamquamque provinciam satis, ut decebat, litteris manifestavimus*[20], ce qui dut être fait, sans doute, à la demande de Rufus; et l'endroit où le pape se défend d'innover, *non primitus haec ita statuentes, sed praecessores imitati*[21]; et cet autre, où il recommande de respecter les droits des métropolitains, *salvo earum* (= Ecclesiarum) *primatu;* nous avons dit plus haut comment était abrogé le mandat de Sirice sur les successions épiscopales); et enfin cette énumération complète des provinces où doit s'exercer le droit vicarial; énumération qu'on voit ici pour la première fois et qui ne serait pas nécessaire si certaines métropoles, soit pour raison d'éloignement, soit à cause de leur dignité (je pense ici à Corinthe, d'où viendront plus tard des difficultés) n'avaient prétendu faire exception. Tout cela suggère que les premières instructions d'Innocent à Rufus (la *prior epistola)* n'ont pas été bien accueillies par les primats des provinces qui, mécontents de la diminution de leurs droits, avaient peut-être espéré que cette situation cesserait avec la mort d'Anysius. Rufus aura fait part à Rome des résistances rencontrées, et Rome aura jugé nécessaire de promulguer une nouvelle lettre, une sorte de charte, d'où le ton solennel du début, pour exposer l'étendue et les limites du pouvoir vicarial qu'elle accordait à l'évêque de Thessalonique, en précisant les territoires où il devait s'exercer: elle y faisait droit aux plus graves réclamations des métropolitains.

Sans doute, tout n'est pas dit dans cette lettre et la *prior epistola* contenait des choses qui, puisque le pape y renvoie, ne sont point reprises ni abrogées, par exemple, peut-être, la question de l'ordination des métropolitains par le Vicaire, mais tel qu'il est, ce document marque une forme nouvelle de la délégation vicariale, bien différente, on le voit, du premier mandat de Sirice, qui n'accordait qu'un seul droit, de première importance il est vrai, qui est ici supprimé.

[19] Coll. Thessal., 22, 1. 24—26.
[20] Ibid., 22, 1. 44—46.
[21] Ibid., 22, 1. 23—24.

La correspondance d'Innocent contient aussi deux autres lettres concernant l'Illyricum Oriental. Le peu de temps dont nous disposons ne nous permet pas d'en traiter ici; elles ne concernent du reste que des affaires particulières et n'ajoutent aucun trait au statut vicarial.

Et pour en finir avec le pontificat d'Innocent, nous relèverons ce point caractéristique, qu'avant lui et avec lui, la délégation vicariale donnée à l'évêque de Thessalonique apparaît toujours comme une charge ou une mission personnelle. Ce n'est jamais la dignité du siège, mais le mérite de la personne qui sont donnés comme les motifs de la délégation. Assurément, il eût été difficile de choisir un évêque d'un autre siège sans amener des complications et des embarras qui auraient rendu la délégation plus nuisible qu'utile. Et l'on peut dire, à cause de cela, que l'importance du siège est sous-jacente au choix du vicaire. Il n'en est pas moins vrai qu'à ce stade, le vicariat n'est donné qu'à titre personnel, et c'est sans doute pour cette raison qu'à chaque décès, soit du pontife romain, soit de l'évêque de Thessalonique, il est fait un renouvellement des pouvoirs vicariaux. C'est ce qui fait qu'on ne peut encore parler du Vicariat de Thessalonique comme d'une institution au sens strict du mot. C'est seulement avec le pape Boniface, le second successeur d'Innocent Ier, qu'on relèvera ce caractère.

Du pape intermédiaire, Zosime (18 mars 417-décembre 418) nous n'avons aucun document concernant l'Illyricum, en dehors de la célèbre *Tractoria* condamnant Pélage et Célestius, envoyée *ad Orientales Ecclesias, Egypti Dioecesim, Constantinopolim, Thessalonicam, Hierosolymam*[22], où l'on voit Thessalonique comptée parmi les grands centres ecclésiastiques de l'empire d'Orient.

Nous tenons pour probable que Rufus, à la mort d'Innocent, vu la solennité du mandat reçu de ce pape, ne sentit pas la nécessité de le faire renouveler et se considéra comme toujours en possession. Il y avait du reste impossibilité morale à le lui retirer, car il répondait aux mêmes besoins, et le bénéficiaire, désigné pour ses mérites, aurait ressenti ce retrait comme un blâme ou tout au moins comme une diminution de confiance. Il est à croire que le mandat fut reconduit tacitement par le simple exercice qui en était fait, d'abord sous Zosime, puis sous Boniface Ier. Ce dernier même s'exprime comme s'il considérait que la délégation dont jouissait Rufus n'avait jamais été interrompue. Dans la première lettre qu'il lui adresse, il lui dit: »Puisque à ta prudence incombe le poids des charges confiées et des pouvoirs délégués, c'est toi que regardent les suppliques, soit en raison de ta diligence depuis longtemps distinguée, soit en raison du voisinage«[23]. Le pape rappelle cela, parce que des suppliques lui étaient parvenues qui n'étaient point passées par

[22] *E. Schwartz*, Acta Conc. Oecumenicorum, I, V, 1, p. 67, 1. 1—4.

[23] Coll. Thessal., 64, 1. 18—20.

l'évêque de Thessalonique, ce qui était une infraction au statut vicarial établi par Innocent.

Le pontificat de Boniface Ier fut marqué par une crise grave qui faillit emporter avec le Vicariat thessalonicien, la juridiction elle-même de l'Eglise romaine sur l'Illyricum Oriental. Nous avons relaté dans un travail antérieur comment des métropolitains de l'Illyricum, mécontents de leur situation dans le statut vicarial, s'étaient adressés à la cour byzantine justement alors en hostilité avec l'Occident et avaient provoqué cette fameuse loi de Théodose II *Cessante omni innovatione* (14 juillet 421), qui rattachait l'Illyricum oriental au siège de Constantinople, les libérant par là de l'autorité vicariale. Nous renvoyons à cet exposé.[24] Nous nous contentons de relever ici ce qui a trait à l'institution vicariale. Dans une des lettres de Boniface concernant ces démêlés, la lettre *Manet beatum*[25], adressée à Rufus et aux évêques établis en Macédoine, Achaïe, Epire ancienne, Epire nouvelle, Prévalitaine et Dacie, il dit avoir appris avec stupéfaction qu'un synode allait se tenir à Corinthe pour statuer sur le sort de Périgène déjà jugé par lui (ce concile était convoqué en application de la loi de Théodose). Il déclare avoir confié l'exécution de ce que lui-même a décidé à l'évêque de Thessalonique, à l'exemple de ses prédécesseurs qui ont toujourd honoré cette Eglise: *retro maiores secutus, qui ecclesiam Thessalonicensem sibi semper familiarem et in collegii caritate famulantem dignam sicut fides adserit scriniorum, hoc honore duxerunt*[26]. Et dans une lettre spéciale envoyée à Rufus par le même courrier, il dit encore plus catégoriquement: »La charge confiée à tes prédécesseurs par le Siège Apostolique touchant les provinces de l'Illyricum doit être accomplie diligemment par ta charité. Car les causes des Eglises de ces provinces doivent faire l'objet d'une attention vigilante. C'est qu'en effet *le bienheureux apôtre Pierre a, par délégation, tout confié à l'Eglise de Thessalonique*, de sorte qu'elle comprenne qu'une foule d'affaires attendent sa sollicitude«[27]. Nous voyons par ces citations d'une manière très claire que la délégation vicariale est considérée ici, sans qu'on voie qu'il y ait eu un acte exprès pour cela, *comme un privilège non pas seulement de la personne, mais du siège lui-même de Thessalonique.* A ce stade, auquel il est arrivé pour ainsi dire insensiblement et par un long exercice, mais qui est maintenant officiellement reconnu et avalisé, le Vicariat apostolique de Thessalonique, détaché des contingences personnelles, revêt un caractère de stabilité qui en fait une institution au plein sens du mot.

[24] *V. Grumel*, „Le Vicariat de Thessalonique et le premier rattachement de l' Illyricum Oriental au patriarcat de Constantinople“, dans Annuaire de l'Ecole des Législations Religieuses, 1950—1951, Paris, 1952, 49—63.

[25] Manet beatum, Coll. Thessal., 27—32.

[26] Ibid., 28, 1. 44— 47.

[27] Ibid., 32, 1. 5—9.

FRANÇOIS HALKIN, Bruxelles

UN ERMITE DES BALKANS AU XIVe SIÈCLE

La Vie grecque de saint Romylos, mort à Babenitza (Ravanica) peu après 1381.

Il y a près d'un siècle, en 1863, Jean Martinov, jésuite russe, résumait, dans son *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*[1], une Vie serbe de saint Romylos, dont Georges Daničić venait de publier les passages principaux.[2] En 1900, P. Syrku éditait, à Saint-Pétersbourg, une autre rédaction serbo-bulgare de la même Vie[3]; il estimait que l'auteur, un moine Grégoire de Constantinople, était plutôt Grec que Slave et devait savoir le grec. Enfin, Ivan Dujčev découvrit, en 1937, le commencement d'une Vie grecque de saint Romylos conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane[4]. Ce court fragment s'écartait sur plusieurs points des textes slaves, seuls connus jusque là. Le problème de la langue originale du récit se posait donc à nouveau; mais on ne pouvait, d'après E. Turdeanu, un spécialiste des plus compétents, en espérer la solution, tant qu'on n'aurait pas retrouvé une version grecque intégrale[5].

Or, le manuscrit 73 du monastère de Dochiariou, au mont Athos[6], contient une Vie complète de saint Romylos[7], qui corres-

---

[1] In-folio de près de 400 pages, illustré de 12 grandes planches. Paru à Bruxelles en 1863, il fut placé, l'année suivante, en tête du tome 11 des Acta Sanctorum Octobris (Bruxelles, 1864) et republié ensuite dans l'édition Palmé de ce tome 11 d'Octobre (Paris, 1870). La notice de saint Romylos (Romulus) y figure au 11 janvier, p. 37—38.

[2] Dans le Glasnik društva srbske slovesnosti, t. 9 (1857), p. 252—255.

[3] № 136 de la collection des Pamjatniki drevnej pismennosti i iskusstva.

[4] Manuscrit Vatic. Urbin. gr. 134, fol. 258v (cf. BHG[3] 2384). L'article de *Dujčev*, intitulé Un fragment grec de la vie de St. Romile, a paru dans la revue tchèque Byzantinoslavica, t. 7 (1937/38), p. 124—127.

[5] La littérature bulgare du XIVe siècle et sa diffusion dans les pays roumains (Paris, 1947), p. 47—49.

[6] *Sp. Lambros*, Catalogue of the Greek MSS. on Mount Athos, t. 1 (1895), p. 240, n° 2747; et *A. Ehrhard*, Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche, t. 2 (1938), p. 442, note 3.

[7] Les folios 1—23, où se lit la Vie de saint Romylos, semblent avoir été écrits au XVe ou au XVIe siècle.

pond assez exactement au fragment grec de Dujčev et aux recensions slaves de Daničić et de Syrku.[8] Ayant obtenu, grâce à l'obligeance de M. l'abbé Marcel Richard, une photocopie de ce document nouveau et attendu, il m'a paru opportun, à l'occasion du congrès international d'Ohrid, d'en offrir le texte, sobrement annoté, aux slavisants et aux byzantinistes, afin qu'ils puissent sans retard entreprendre l'étude critique de tout le dossier.

Le biographe de saint Romylos n'est pas désigné par son nom dans le titre de la Vie grecque publiée maintenant[9]. Mais il s'appelle lui-même ὁ εὐτελὴς Γρηγόριος, à la fin du § 12, et son maître l'interpelle Γρηγόριε, au vocatif (§ 15). Il déclare être venu de Constantinople au désert des Paroria (§ 10), pour se mettre comme ermite sous la dépendance du moine Hilarion, ancien compagnon et actuel supérieur de Romylos. A partir de ce moment, Grégoire fut le témoin des vertus de son héros, d'abord aux Paroria, puis à Zagora. Après quelques années de séparation[10], il le rejoignit à l'Athos (fin du § 12) et y resta avec lui jusqu'à la mort d'Uglješa en 1371 et au départ de Romylos pour Valona (§ 22). Ce qu'il n'a pas vu lui-même, il le tient, soit de la bouche du saint (§ 4[13], 12[9]), soit de témoins autorisés (§ 24[14]). Le souci d'édification, qui est le but avoué de son travail (§ 1[19], 10[7], 15[3] et fin, 20 fin, 24[13]), ne l'empêche pas de raconter un épisode où la conduite de Romylos lui paraît répréhensible (§ 8b — 9a). Son récit inspire d'autant plus de confiance qu'il doit avoir été écrit peu de temps après les événements (§ 3[21-22]) et sans doute dès avant la fin du XIVe siècle, voire avant 1391[11].

La Vie de saint Romylos ne manque pas d'intérêt pour l'historien des Balkans vers la fin de la période byzantine. On n'y relève pas la moindre trace de lutte entre les nationalités chrétiennes; au contraire, on les voit cohabiter pacifiquement en Bulgarie, à l'Athos, en Albanie et en Serbie. Les parents du saint sont l'un Grec, l'autre Bulgare. A l'instar de son illustre maître, Grégoire le Sinaïte, il se déplace fréquemment d'un pays à l'autre, comme si le monde orthodoxe tout entier ne formait qu'une seule patrie.

Les événements politiques exercent parfois leurs répercussions jusque sur la vie des ermites cachés dans l'épaisseur des forêts aux flancs de montagnes presque inaccessibles. Les incursions des envahisseurs turcs menacent à différentes reprises leur tranquillité et les forcent à s'enfuir (§ 11 et 12b). L'intervention énergique du tsar Ivan Alexandre de Bulgarie leur rend un peu de

[8] Voir, dans Byzantion, t. 31 (1961), p. 149—187, l'article du P. Paul Devos qui met en relief les divergences entre la Vie grecque de Dochiariou et la version slave publiée par Syrku.

[9] Le manuscrit de Leningrad publié par Syrku porte, au contraire, un titre circonstancié qui mentionne l'auteur, Grégoire, disciple de Romylos, et affirme qu'il composa son récit à Mélana, sur l'Athos. Cf. *P. Devos,* t. cit., p. 160.

[10] Au moins 5 ans, d'après le début du § 12.

[11] Les pieux empereurs pour la paix et la stabilité desquels le saint est invoqué au § 25 sont sans doute Jean V et son fils Manuel II. Or, Jean V mourut en 1391.

sécurité (§ 9b), tandis que le désastre de la Maritza, en 1371, plonge les Athonites dans la consternation et l'effroi (§ 22).

Les historiens de la vie monastique et surtout ceux de l'érémitisme glaneront dans la Vie de Romylos maints détails concrets et topiques sur l'existence austère des anachorètes, sur leurs usages quotidiens, leurs observances en carême, leurs relations avec les monastères, etc. Si la doctrine hésychaste n'y est pas exposée-elle ne l'est pas non plus dans les Vies des saints Maxime le Causocalybe[12] et Niphon[13] (pour ne citer que ces deux exemples) —, le document qu'on peut lire désormais[14] n'en est pas moins révélateur de l'esprit qui animait l'élite des moines à la veille de l'invasion ottomane[15].

[12] Publiées par *E. Kourilas* et *F. Halkin* dans Anal. Boll., 1936, p. 38—112. Cf. BHG³ 1236z et 1237.

[13] Éditée en 1940 dans Anal. Boll., t. 58, p. 5—27. Cf. BHG³ 1371.

[14] Dans Byzantion, t. 31 (1961), p. 114—145.

[15] Je n'ai malheureusement pas eu connaissance à temps d'un second article du prof. *I. Dujčev*, publié en 1940 au t. 2 des Studia historico-philologica Serdicensia, p. 88—92. Le savant bulgare y signale un autre manuscrit de la Vie grecque de saint Romylos: le n° 132 du monastère de Dionysiou au mont Athos, copié au XVIIe siècle. L' édition complète projetée par M. Dujčev n'ayant pu paraître, on souhaite vivement qu'il publie du moins une collation de ce nouveau codex.

BERTRAND HEMMERDINGER, Paris

ḤUNAIN IBN ISḤĀQ ET L'ICONOCLASME BYZANTIN

Ḥunain Ibn Isḥāq est le prince des traducteurs de la littérature grecque antique en syriaque et en arabe. Il est né en 808, mort le mardi Ier décembre 873 (*G. Graf*, Geschichte der christlichen arabischen Literatur, II, 1947, Studi e Testi 133, pp. 122—123). Ḥunain ayant été bien étudié en tant qu'humaniste, c'est en tant qu'iconoclaste qu'il est présenté ici. Ce point de vue méritait d'être souligné, d'autant plus que Graf classe Ḥunain parmi les nestoriens.

Il y a sur la question un passage essentiel dans l'autobiographie de Ḥunain. Cette autobiographie est perdue, mais il y en a de larges extraits dans les Classes des Médecins d'Ibn Abī Uṣaibiʿa (1242). Le passage en question m'a été accessible grâce à une analyse en français (*L. Leclerc*, Histoire de la Médecine Arabe, I, Paris, 1876, pp. 142—143) et une analyse en italien (*G. Gabrieli*, Isis, VI, 1924, p. 285). On remarquera que Leclerc et Gabrieli ne comprennent pas ce passage d'une façon identique. Ḥunain nous y raconte qu'il fut dénoncé comme hérétique au calife al-Mutawakkil par le médecin nestorien Baḫtīšūʿ Ibn Ǧibrīl. Le calife fit venir Ḥunain, et, lui montrant une icone, lui tint, à l'instigation de Baḫtīšū, les propos suivants: «Tu vois cette icone: elle représente votre Seigneur et Sa Mère. — Dieu me garde, répond Ḥunain, de croire qu'Il puisse être représenté! — Ce n'est donc pas une chose sainte? — Comme l'a dit le Commandeur des Croyants. — Alors, crache dessus, dit le calife.» Et c'est ce que fit Ḥunain. Le calife fit venir le catholicos Théodose, et, lui ayant demandé, sans nommer Ḥunain, ce que méritait le coupable, fit donner à Ḥunain cent coups de bâton, lui confisqua tous ses biens, et le fit jeter en prison.

Cet événement peut être daté avec une certaine précision. D'une part, Ḥunain y fait allusion dans sa bibliographie de Galien, qui est datée de 856 (*Meyerhof*, Isis, VIII, 1926, p. 689). D'autre part, Théodose devient catholicos en 853 (E. Tisserant, Dictionnaire de Théologie Catholique, XI, 262). Cet événement est donc postérieur à 853 et antérieur à 856. En 853, la querelle des images est

officiellement terminée dans l'empire byzantin, l'orthodoxie ayant triomphé en 843.

L'attitude d'al-Mutawakkil est surprenante à première vue, car, d'une part, étant un musulman fervent, il devait être hostile au culte des images; d'autre part, en 849, il avait fait un édit qui, entre autres mesures hostiles aux chrétiens, organisait leur ségrégation (A. Mingana, aux pages VIII—IX de son Introduction au Book of Religion and Empire d' ʿAli Ṭabari, London, 1922). Mais, comme nous le savons par une charte de protection accordée en 1138 à l'église nestorienne par le calife Muktafi II (*Mingana*, Bulletin of the John Rylands Library, X, 1926, p. 132), le calife se considérait comme le »bras séculier« du catholicos, et c'est bied là le rôle qu'a joué al-Mutawakkil aux dépens de Ḥunain. Le Commandeur des Croyants a agi, non en musulman, mais en souverain.

Quant à Baḫtīšūʿ, qui, en l'occurence, a joué un rôle de délateur et de provocateur, il voulait simplement éliminer un rival, car Ḥunain était comme lui le médecin d'al-Mutawakkil. D'autre part, c'est à Baḫtīšūʿ, dont l'arrière-grand-père, le grand-père et le père avaient été avant lui médecins des califes, que le catholicos Théodose devait son élection. Mais cette considération n'est pas nécessaire pour expliquer l'attitude de Théodose devant ce qu'il considérait comme un sacrilège.

Dans le même passage de l'autobiographie de Ḥunain, Baḫtīšūʿ dit au calife que Ḥunain est le seul iconoclaste parmi ses sujets. Comment, dans ces conditions, Ḥunain a-t-il pu devenir iconoclaste? La réponse à cette question se trouve dans deux passages parallèles de Bar-Hebraeus (1226—1286). L'un est en syriaque dans sa Chronographie, l'autre en arabe dans son Histoire des Dynasties. Le syriaque m'a été accessible dans la traduction anglaise d'E. A. Wallis Budge (Oxford, 1932, pp. 147—148), l'arabe dans la traduction latine d'E. Pocock (Oxford, 1663, p. 172) et la traduction allemande de G. L. Bauer (II, Leipzig, 1785, p. 5). On remarquera que, bien que l'arabe soit censé être l'abrégé syriaque, chacun des deux textes contient des éléments qui sont absents de l'autre. En d'autres termes, ils se complètent et sont également indispensables. Le syriaque et l'arabe nous apprennent que Ḥunain était allé à l'étranger, où il avait appris le grec. Le syriaque nous dit que Ḥunain était allé chez les Romains, l'arabe qu'il était allé chez les Grecs. Il n'y a pas là contradiction: ce sont simplement deux manières de dire que Ḥunain avait été dans l'empire byzantin. Il serait naïf de se demander si Ḥunain a été en Grèce ou à Rome. Cela n'empêche pas Leclerc d'écrire que Ḥunain a été en Grèce! L'arabe nous apprend que le séjour de Ḥunain dans l'empire byzantin avait duré deux ans, et que, pendant ces deux ans, tout en apprenant le grec, il avait collectionné les manuscrits des philosophes. Ḥunain était de retour à Bagdad en 825, puisque, dans sa bibliographie de Galien, il nous apprend qu'il avait dix-sept ans quand il commença à le traduire à

l'intention de Ğibrīl Ibn Baḫtīšuʿ, médecin du calife (*Meyerhof*, Isis, VIII, 1926, pp. 687—688). Par conséquent, le séjour de Ḥunain dans l'empire byzantin va de 823 à 825, et tombe pendant le second iconoclasme (815—843). En revanche, il ne tombe pas, comme le supposait Hartwig Derenbourg (Mélanges Henri Weil, Paris, 1898, p. 118), sous le règne de Théophile, car ce dernier ne monte sur le trône qu'en 829. Etant donné que, pendant ce séjour, Ḥunain collectionne les manuscrits des philosophes, c'est à Constantinople qu'il convient de le localiser. En effet, nous savons que c'est à Constantinople que, à partir du 20 mai 814, Jean le Grammairien avait réuni tous les manuscrits anciens qui se trouvaient dans l'empire. Il me suffira sur ce point de renvoyer à mon Essai sur l'histoire du texte de Thucydide (Paris, 1955, p. 34). A Constantinople, Ḥunain a dû se mettre à l'école des grands humanistes byzantins, Jean le Grammairien et Léon le Philosophe. Or ces grands humanistes étaient justement des iconoclastes (mon Essai, pp. 35—39). Ebloui par la science et la philosophie de ses maîtres, le jeune homme se sera converti à leurs idées religieuses. Le syriaque nous apprend un détail pittoresque et significatif: quand Ḥunain revint à Bagdad, il était habillé en Byzantin. Je reprends donc en la précisant la vieille hypothèse de Leclerc, pour qui Ḥunain avait été contaminé par l'iconoclasme byzantin.

La communication fut suivie des remarques de M. *Th. Eckhardt* et de Mme *H. Schaeder*.

EURIDICE LAPPA-ZIZICAS, Paris

A PROPOS DE QUELQUES PRIERES DE SYMEON DE THESSALONIQUE

Le manuscrit 2065 de la Bibliothèque nationale d'Athènes est un euchologe acéphale. Au folio 207v, nous lisons la notice suivante: »Ce tacticon et euchologe contient les offices de la grande église célébrés par l'archevêque. Il a été écrit par les soins et aux frais de l'humble archevêque de Thessalonique, qui l'a dédié à la grande église de Thessalonique. Qu'il lui appartienne à jamais en sa mémoire, exhorte-t-il, au nom du Saint-Esprit et que nul ne s'en empare«.

Syméon fut archevêque de Thessalonique après Gabriel, vers 1410 (ou 1418) et jusqu'à sa mort, survenue en septembre 1429, six mois avant la prise de Thessalonique par les Turcs. Jean Anagnostès fait l'éloge du »bon pasteur« qui »par ses prières obtenait notre salut«[1], dit-il, qui n'a pas voulu entendre parler d'une reddition de la ville et menaçait de la colère divine ceux qui étaient prêts à trahir[2]. Ces prières, εὐχαί dont parle Jean Anagnostès, Syméon les a fait insérer dans l'euchologe d'Athènes à côté de quelques autres prières des patriarches de Constantinople, Philothée (1353—1354, 1364—1376) et Nil (1379—1387).

Tous ces textes qui paraissent inédits, tranchent dans l'ensemble des prières auxquelles la liturgie byzantine nous avait habitués. L'Euchologe de Goar, les euchologes en usage dans l'église orthodoxe grecque contiennent des prières récitées »en temps de sécheresse, en temps d'épidémie, en temps d'incursion des peuples, etc....«. Ce sont des textes spécifiquement liturgiques, presque identiques, pleins de lieux communs, dont les modèles remontent jusqu'à la Bible.

Les prières de Syméon, de l'euchologe d'Athènes, sont au nombre de quinze, précédées du nom de l'auteur et de l'index, et occupent les folios 115—196. Il faut sûrement y ajouter celles qui se trouvent, sans mention d'auteur, aux folios suivants (folios 196—212).

---

[1] Ioannis Anagnostae, De Thessalonicensi excidio narratio, éd. *I. Bekker* Georgius Phrantzes, Ioannes Cananus, Ioannes Anagnostes, Bonn, 1838, p. 487—488.

[2] Ibid., p. 496—497.

Parmi ces prières, certaines pourraient être qualifiées d'homélies, aussi bien pour leur contenu, que pour leur longueur. La prière n⁰ 7[3] »Pour les empereurs« contient un passage émouvant où Syméon en personne supplie Dieu en faveur des empereurs: »Veuille agréer ma présence devant toi«, dit-il, »alors que je prie de toute mon âme pour nos fidèles... souverains... leurs enfants...«[4] et plus loin »et ce pieux despote-ci, à qui a incombé la tâche de gouverner la ville, orne-le des vertus royales[5]«. Le despote de Thessalonique présent à la messe n'est autre qu'Andronic Paléologue, qui en 1423 céda la ville aux Vénitiens. C'est un terminus ante quem pour la rédaction de cette prière. Ce même fait est un terminus post quem pour les prières qui suivent. La prière n⁰ 13[6], prière à la Sainte Vierge, récitée en temps de procession, mentionne brièvement les souverains[7]. Aucune allusion au despote Andronic. Aucune allusion non plus aux Vénitiens dans les oeuvres de Syméon, ni de critique contre ceux-ci. Syméon paraît avoir accepté cet essai de sauvetage, comme le moindre mal. Un document vénitien confirme par ces mots cette attitude favorable de Syméon, tout en l'exagérant: »l'archevêque de Thessalonique qui nous est très fidèle«[8]. Les prières n⁰ 8[9] »récitée en temps de sécheresse« et n⁰ 9[10] »prière de la confession et de supplication récitée en temps de tremblement de terre, de sécheresse, d'incursion des peuples et en toute autre nécessité« contiennent un grand nombre de renseignements sur la situation d'alors; les autres prières, aussi, mais d'une façon plus sporadique. Il faut en outre mentionner une lettre de Syméon adressée »aux saintes églises de toute la Thessalie, aux évêques, aux prêtres, aux diacres, au clergé en général, aux moines et à ses ouailles...« contenue dans le codex Dionysiou 190[11].

Les renseignements fournis par ces textes — qui paraissent inédits — et ceux tirés des oeuvres éditées de Syméon donnent une image assez concrète de la situation désespérée de Thessalonique. Dire que ces textes n'apportent que du nouveau serait exagéré, mais ce qui étonne agréablement, c'est que dans un genre figé, les prières, un prélat a su consacrer de longs passages à l'actualité poignante de son temps. Nous essaierons de retracer la tableau de ce premier quart du XVe siècle d'après les sources ci-dessus.

Syméon insiste sur l'indifférence de ses contemporains dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Il leur reproche de ne

---

[3] Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 146—150v°.
[4] Ibid., fol. 147v°—148.
[5] Ibid., fol. 149.
[6] Ibid., fol. 181v°—187.
[7] Ibid., fol. 186.
[8] *C. Mertzios*, Μνημεῖα Μακεδονικῆς Ἱστορίας, Thessalonique, 1947, p. 87.
[9] Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 150v°—160.
[10] Ibid., fol. 160—166v°.
[11] Athos (Mont—), Dionysiou 190, fol. 461v°—480.

plus suivre la messe et de fuir les églises, même le dimanche; à ceux qui assistent aux offices, il reproche encore de se comporter comme dans un divertissement[12]. Il essaie de ramener ses ouailles à la religion, à la piété et leur recommande entre autres d'offrir à Dieu les »prémices« de leur vin et de leurs fruits et de célébrer régulièrement les offices des morts[13]. Clergé, moines et laïcs mettent la main sur les biens de l'église et se les approprient, écrit-il[14]. Les archontes s'en emparent aussi et tous s'en servent à des fins étrangères à l'église[15]. Les ecclésiastiques négligent leurs devoirs religieux et vivent dans le péché.[16]

La ville de Thessalonique, florissante et populeuse, s'est dépeuplée.[17] Les ennemis attaquent, assiègent, occupent les villes, font des prisonniers[18]. Ils commettent des rapts d'enfants en bas âge et les arrachent à leurs parents misérables[19]. Ils massacrent adultes et nourrissons ou les vendent comme du bétail[20]. Ils font subir des tortures aux adultes qui succombent souvent et renient leur foi.[21] Ils élèvent les enfants dans la religion de l'Islam. Envers ceux-là, écrit Syméon, l'église se montrera indulgente, quand elle les recevra de nouveau dans son sein[22].

Mais il y a des Byzantins qui trahissent leurs compatriotes pour de l'argent, il en est qui envient aux infidèles l'opulence et la force, et qui par amour du gain et du pouvoir passent au camp ennemi et renient leur foi[23]. Pour eux le pardon sera plus difficile.

Que trouvent-ils chez les Turcs, ces renégats? Les richesses et les dignités. Ils y vont »pour avoir qui un vêtement, qui un cheval à monter, tel autre la gamelle pleine ou la licence de la chair qui équivaut à l'esclavage de l'âme, ou bien le pouvoir temporel, le commandement ou la puissance, l'argent enfin cause de tous les maux«[24]. Ils y trouvent un peuple pieux, qui ne néglige pas ses devoirs religieux, qui est hospitalier et pratique la justice — en apparence, explique Syméon, en réalité c'est l'oeuvre du diable[25].

---

[12] Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 157v°.
[13] Athos (Mont—), Dionysiou 190, fol. 479.
[14] *Migne*, *P. G.* t. 155, 485, 856; Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 211.
[15] *Migne*, *P. G.* t. 155, 221; Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 156v°—157 „πρὸς τὸ τὰ θεῖα κοινοποιῆσαι καὶ ἴδια κατεργάσασθαι".
[16] *Migne*, *P. G.* t. 155, 105; Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 211.
[17] Ibid., fol. 164v° „πολυάνθρωπον οὖσαν, νῦν ὀλιγωθεῖσαν..."; Ibid., fol. 211 „καὶ στενούμεθα καὶ ὀλιγοστοὶ γεγόναμεν..."
[18] Ibid., fol. 149, 154v°, 193v°, 199v° etc; Dionysiou 190, fol. 465.
[19] Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 200.
[20] Ibid., fol. 149, 154v°, 193v°, 199v° etc, 200; Dionysiou 190, fol. 465.
[21] *Migne*, *P.G.* 155, 857.
[22] Ibid., 857.
[23] Dionysiou 190, fol. 466—466v°; *Migne*, *P. G.* 155, 857.
[24] Dionysiou 190, fol. 466v° „ἵνα ἱμάτιον λάβωσιν ἢ ἐπικαθίσωσιν ἵππῳ ἢ σιτηρέσιον εὕρωσιν ἢ ἐλευθερίαν σαρκός, μᾶλλον δὲ δουλείαν ψυχῆς ἢ κοσμικὴν ἐξουσίαν ἢ στρατηγίαν καὶ δυναστείαν ἢ τὰ πάσης κακίας αἴτια χρήματα".
[25] Dionysiou 190, fol. 471v°.

Les Thessaloniciens et les habitants des évêchés suffragants se dressent les uns contre les autres, se montrent cruels ou indifférents envers les indigents[26] et ne se soucient point de payer la rançon des prisonniers[27]. Ils ont totalement oublié la justice et l'hospitalité[28]. Le manque d'hospitalité revient souvent sous la plume de Syméon[29]. En ces temps désolés, les citadins fermaient-ils leurs portes aux réfugiés, qui accouraient des régions occupées?

Syméon donne quelques détails précis sur la cruauté et l'avidité de ses contemporains, sur l'anarchie qui régnait alors[30]. Les Thessaloniciens qui possédaient des entrepôts pleins de vivres, les fermaient à double tour et vendaient le blé à prix élevé, s'enrichissant dans le malheur d'autrui.[31] Ils empiètent sur les terrains de leurs voisins et agrandissent les leurs. Les patrons privent les ouvriers de leur salaire et les propriétaires des vignobles se montrent avides de gain[32]. Tous se dépensent en bavardages vains, s'adonnent aux jeux, à l'ivresse, aux excès[33]. Hommes et femmes rivalisent de luxe et prennent un soin excessif de leur beauté charnelle.[34] Et tout cela alors que »les loups ne sont pas attendus dans un avenir plus ou moins lointain, mais quand ils sont déjà là«[35]. »Seigneur«, s'écrie Syméon, »sauve cette ville et la cité-reine et toute ville de tes fidèles de la famine, de la maladie, du tremblement de terre, de la sécheresse... de la conquête ennemie et de tout autre fléau«.[36]

Ces renseignements ajoutent peu de choses à ce que nous savons par ailleurs. Mais il est curieux de rencontrer autant de données historiques dans des prières. Prières et lettre mériteraient bien l'édition.

La communication fut suivie des remarques de M. *M. Richard.*

[26] Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 157—157v°.
[27] Dionysiou 190, fol. 470v°, 472, 476.
[28] Athenes, ibid., fol. 210v°, 211.
[29] Dionysiou 190, fol. 472, 476.
[30] Athenes, ibid., fol. 156.
[31] Ibid., fol. 156.
[32] Ibid., fol. 156—157.
[33] Athenes, ibid., fol. 162; Dionysiou 190, fol. 469v°, 471.
[34] Athenes, ibid., fol. 158.
[35] *Migne, P. G.* 155, 476 „οὐ μελλόντων ἐλθεῖν τῶν λύκων, ἀλλ' ἤδη παρόντων."
[36] Athenes, Bibl. nat. 2065, fol. 176.

BROOKS OTIS, Stanford, USA

NICENE ORTHODOXY AND FOURTH CENTURY MYSTICISM

In the late fourth century a new type of mysticism began to affect the world of Eastern Cristendom. Its later influence was enormous in both East and West. Here I shall be concerned only with its origin.

We can very provisionally define this mysticism as the attempt not to know but to approach God, as the finding of religious bliss or ecstasy not in static communion with, but in infinite movement toward an ever mysterious deity. Historically speaking this conception of the mystical life or quest could not become the ideal of Eastern or Greek speaking Christians until the great Arian crisis of the fourth century. It was the conjunction of Athanasian orthodoxy and Origenist spirituality that made it possible and it was the task of the three great Cappadocians to realize this possibility. In this paper I want to describe — though with extreme brevity — how this came about.[1]

I can best illustrate the development by following the influence of Philo's exegesis of a passage in *Exodus (XX 21):* »Moses entered the darkness or cloud (γνόφος in the Septuagint) where God was«. Philo in the *De Posteritate Caini* (14 V) and the *De Mutatione Nominum* (7II) explains the *darkness* (γνόφος in the text) as the knowable things — both material and immaterial — that lie *behind* true being (μετὰ τὸ ὄν *De M. N.* 9); man cannot know being itself. It alone is by nature unknowable (μόνον δ'ἐκείνου μὴ πεφυκότος ὁρᾶσθαι). »When then the god-loving soul seeks for the essential nature of existence (τὸ τί ἐστι τὸ ὄν κατὰ τὴν οὐσίαν), he enters on a quest that is formless and invisible (ἀειδῆ καὶ ἀόρατον ζήτησιν), from which there comes the greatest of blessings, — the apprehension that the real God (ὁ κατὰ τὸ εἶναι Θεός) is altogether unapprehensible (ἀκατάληπτος) and the perception that he is unperceivable« (De P.

[1] A bibliography of previous work on this question would be relatively long. But *H. CH. Puech* (La Tenébre mystique chez le Pseudo-Denys (Études Carmélitaines 23 (1938) pp. 33—53.), *Daniélou,* Platonism et Théologie Mystique (2nd ed. 1953) should be mentioned. My own article, Cappadocian Thought as a Coberent System (Dumbarton Oaks Papers, 12) deals obliquely with the same topic.

C. 15). God reaches us by his *powers* (δυνάμεις): no creature can reach His essence (τῆς κατὰ τὸ εἶναι φύσεως αὐτοῦ). Yet even the quest — the goalless quest — is happiness in itself (ἱκανὴ γὰρ ἐξ ἑαυτῆς προευφραίνειν . . ἡ τοῦ καλοῦ ζήτησις 21).

Here Philo seems plainly to have gone beyond all Platonism. The goal of the Platonic philosopher is to see, to know the ultimate Being and cause of all things: ἐν τῷ γνώστῳ τελευταία ἡ τοῦ ἀγαθοῦ ἰδέα καὶ μόγις ὁρᾶσθαι, ὀφθεῖσα δὲ συλλογιστέα εἶναι ὡς ἄρα πᾶσι πάντων αὕτη ὀρθῶν τε καὶ καλῶν αἰτία (*Republic* 517 b-c). But Philo's God cannot be known. Philo's religion is more than knowledge.

The Christian father who first used Philo's exegesis was Clement of Alexandria. (*Stromateis* II 6.1 and V 78 and 71.5). The γνόφος or darkness means also for Clement the fundamental mystery of God! He is beyond place or time or any attribute of created things (τῆς τῶν γεγονότων ἰδιότητος II 6.1). God is beyond teaching or telling known by his power alone (μόνῃ τῇ παρ αὐτοῦ δυνάμει γνωστόν. V. 71.5). But this inexplicable and unknowable Gon is in some sense *known* by his power or son or *logos* who is wisdom and knowledge and explanation (σοφία, ἐπιστήμη, ἀπόδειξις S. IV 156. 1—2). This »knowledge« of God through tfe Son is not detailed knowledge — knowledge of the Son's powers in their singularity and variety (περὶ ἑκάστης) — but of his unity as the supreme monad (ὡς πάντα ἕν). Clement, quoting Philo's words, speaks of the formless and invisable quest (ζήτησις ἀειδὴς καὶ ἀόρατος S. V. 71.) but adds: The grace of knowledge comes from him through the Son (ἡ Χάρις δὲ τῆς γνώσεως παρ' αὐτοῦ διὰ τοῦ υἱοῦ).

Two things are here very plain. God's nature is for Clement, as for Philo, essentially beyond knowledge: when we cast ourselves on the greatness of Christ, we can go from thence into the great void of deity κἀκεῖθεν εἰς τὸ ἀχανὲς ἁγιότητι προΐοιμεν (V 71.3) but even then we will know not *what* God is but what he is *not* (οὐχ ὅ ἐστιν, ὃ δὲ μὴ ἐστι γνωρίσαντες). And Christ, is in some sense at least, *knowable* as the Father is not.

It is thus evident that what for Philo was the mere *dynamis* or power of God was for Clement the Son himself. While the quest for God — the mysterious goal — was indeterminate — formless and invisible —, it was curiously mediated by a much more determinate and knowable divinity who for this very reason was *not* God or the mystical goal. There is thus really a contradicttion between Clement's ultimate mysticism and his Christology. Or more exactly: the strictly *Christian* aspect of his teaching — his conception of πίστις, ἀγαπή and Χάρις — is subtly opposed to the absolute transcendence of a God who is *not* Christ. Christ acts for God and to a degree is God's power and will but he is not God, not the real and final goal of the mystic.

Two great currents of Christian Theology flowed between Clement and the Cappadocians. One was the vague tradition that

can be traced back to Irenaeus and even to Theophilus of Antioch and Ignatius. This was not primarily mystical or directly concerned with *gnosis*. It was in fact rather physicalist in its general orientation and was far more concerned with the resurrection of the body — immortality and salvation in a quite tangible sense — than with the mystical knowledge of God. Athansius may be said to have later represented the orthodox center of this tradition, Marcellus of Ancyra and Apollinarius its heretical offshots. Buit it was clearly Christological in its emphasis on Christ's essential divinity: only through the full participation of God in the incarnate Christ could man-man as a body-soul — be saved.[2]

The other tradition is much less vague or indeterminate and, since it was so largely the product of one very clear thinker, Origen, we can quite fairly speak of it as Origenist. And though it in a sense continued and emphasized the gnostic and mystical ideas of Clement, is also diverged from them in a quite radical way.

We can see this in Origen's exegesis of the Exodus passage used by Plato and Clement.[3] In speaking of this passage — God in the σκότος or darkness — as well as of the similar passage in Psalm 17 (18), Origen curiously poses two alternatives: we can apply the darkness to God's incomprehensibility (he is perhaps incomprehensible to all save Christ and the Holy spirit), to an ignorance of his proper *logos* or being or of his unapproachable characteristics; *or*, if we object to such interpretation, we can rely rather on the dark or hidden treasures communicated by Christ. Origen quotes Proverbs (1.6) and Luke (12.31) to the effect that the holy man can grasp dark reasons, that the disciples will say in the light what they have heard in the darkness. The mystery of God will thus be revealed. Origen even interprets the darkness with deliberate boldness (παραδοξότερον) as something going after the light and catching it: the christian disciple can be darkened by his ignorance but he can change this to the light of knowledge (ὥστε τὸν μεμαθηκότα ἀποφαίνεσθαι φῶς τὸ γνωσθὲν πότε ὑπάρχον αὐτῷ σκότος).

Does Origen thus reject the Clementine doctrine of God's infiniteness and unapprehensible nature? The problem has been much debated: of recent critics, Balthazar and Danielou[4], for example, put Origen among the partisans of divine incomprehensibility and have even ascribed to him an almost Cappadocian conception of *gnosis* as the finite's endles poursuit of the infinite. Such a view seems to be sustained by an eloquent passage in the 17th. Homily on *Numbers* (IIIf.) and by others in the Commentary on the *Canticles* (2,3 = *GCS* 8, 188—9; 186). But it is most explicitly

[2] On this cf. my article (cited in note 1) pp. 99 f.

[3] Comm. in Joan. II (ch. 27—28). The whole passage is an exegesis of John 1.5.

[4] Cf. *Balthazar*, Parole et Mystère Chez Origène (1957) pp. 23—24; *Daniélou*, Origène, pp. 296—7.

denied elsewhere: in the Commentary on *Romans* (Migne 14, 1042) and in that on *Luke* (M. 13, 1906 D) the final stability of the blessed state is strongly affirmed, and even in the Homilies on *Numbers*, there is quite as much emphasis on the *end* of the wandering in the desert as on the tents of the way (cf. 23 passim and 27).

I do not think the matter can be decided solely by homiletic texts. But the total doctrine of Origen does not seem to present anything like the Cappadocian or even the Clementine view. In a crucial passage in the *De principiis* (II 9.1. the Greek is taken by Koetschau from Justinian's letter to Menas) Origen expressly affirms that the power of God is finite (πεπαρασμένην) for otherwise, he adds, it could not be understood. The ἄπειρον is ἀπερίληπτον. And on this notion seems indeed to depend Origen's theory of the cyclically lapsing and returning spirits or intellects (logikoi). He envisages the intellects as unstable from creation (they lack the perfection of the *agenetos* or God) and hence as oscillating between two extremes or limits, — good and evil. The intellect can and does reach a point of satiation (κόρος) with God since even God is not infinite and hence proof. against κόρος. To be sure the soul returns to God, both because evil also is limited and because the soul is by nature *logikos* or spiritual. The *apokatastasis* or total return of the logikoi is envisaged by Origen as a great unity. All will then know the Father as only the Son now does and will become one as indeed Father and Son now are (γένωνται ἕν ὡς ὁ υἱὸς καὶ ὁ πατὴρ ἕν εἰσιν Comm. in Joan. I 16).

It seems clear that, if we try to reconstruct Origen's doctrine on the basis of such texts as the *Peri Archon* the *Contra Celsum* and the Commentaries on *John* and *Matthew*, he holds some such doctrine as just indicated. While there is only one absolutely clear text affirming the finiteness of God, this is at least implied by other texts. And in any event Origen clearly holds a quasi-gnostic theory of the soul or intellect as naturally divine: it is not of course agenetic as the Father is but it is also part of an aborginal divine unity to which it will and must return; all — including the devil himself — will be saved.

Clearly Origen, the logical thinker, does not put primary emphasis on the infinity and incomprehensibility of God. His mysticism is not that of an endless quest, the finite's pursuit of the infinite. The distinction between creature and creator is, in his system, overlaid and mitigated by the partial but fundamental *identity* of creature and creator. That the identity can be lost and thus has to be regained, is indeed a function of the soul's genetic or creaturely nature and of its essential freedom. But both what we may call the logic of dispersion (the genetic characteristics which make man lapse) and the logic of permanence (the divine characteristics which make him return) put strict limits on both the soul's finitude and God's infinity.

Gnosis is, after all, paramount. Man can get to know God and in a real sense unite with God: ἐν τῇ γνώσει τοῦ πατρὸς μορφωθέντες πάντες ἀκριβῶς υἱός (*Com. in John.* I 16). The eternally begotten Son or Word is the economical agent in the process: indeed he is separated from the Father — is eternally begotten — only because of his role as restorer of the lapsed souls. In the last analysis Origen's *darkness* is not divine mystery but ignorance and movement: opposed to them are light, knowledge and eternal stability: Nec tamen putandum est quod sine fine ambulare dicatur, sed venire aliquando ad eum locum eos qui in his profectibus ambulent, ubi standum sit. (*Comm. in Rom.* V 8 = Migne 14, 1042 C).

This is the real key to Origen's mysticism. He often speaks of the gap between man and God and even between Father and Logos, but he is not at all concerned with this gap except in so far as it is the result of sin on the part of the souls or *logikoi*. Essentially the great effort of the souls is to 'know itself' — that is to realize and guard against its native instability and to recover its original unity with God, that unity which is, as it were, its fundamental birthright. (Cf. *Comm. in Cant.* II 5). It is from this standpoint, not that of God's infinity and incomprehensibility, that the great mystical homiles — the *Soug of Songs* and *Humbers* (esp. the 27th) — are to be understood. There is the eternal danger of lapse (*Hom. in Sant.* I 7) and the eternal possibility of temptation even for the spiritually most advanced (*Hom. in Num.* XXVII. 12 = Migne 12. 799 B). Despite such passages as *Hom. in Sant.* XVII 4, there is no true doctrine of the mystic's infinite quest: a time will come when the desert tents will be struck and the eternal feast will begin (Hom. in Num XXIII 11) and the marriage of Christ and the soul will be consummated.

It was only through the collapse of Origen's system (I refer here to the main Christian tradition, not to the continuing Origenism of people like Synesius and Evagrius) and the Arianism which was its practical consequence, that a quite new kind of mysticism and, in a sense, a return to Clement's active conception of the divine infinity and inscrutability could come about.

Origen was clearly subordinationist in his theology: the Son was *genetos* and thus quite distinct from as well as inferior to the Father. But this subordinationism was masked by his mystical conceptions of the original and ultimate unity of all things: Christ was God's true image or likeness eternally begotten; the relation between God, Christ and the *logikoi* was one of unity and knowledge, both in ideal and in ultimate reality. Once, however, the eternity of the *logikoi* had been denied along with the universal necessity of *apokatastasis*, the role of Christ became very different. In so far as he was *genetos*, it made no sense to speak of him as the eternal *genetos:* the great fact was that he was not *agenetos*

and hence not God. He was in fact a mere creation or creature (κτίσις), — whether a creation *in time* or prior to the beginning of time made relatively little difference.

It seems clear, however, that Arius' original doctrine did not shock the Origenists (however far they had strayed from Origen's strict doctrine) anywhere near as much as it shocked those who on the whole followed Irenaeus und put their main stress on man's physical transformation, — his salvation from death and temporal instability. For them, the denial of Christ's divine power and attributes was particularly crucial as this put in question his whole efficacy as Savior and conqueror of death. On the other hand, the Origenists and Arians or Semi-Arians were themselves concerned with Marcellus of Ancyra's crude economism and Apollinarius' crudely physicalist conception of the incarnate Christ. For these doctrines threatened all the spiritualist and platonist aspects of their theology and seemed only to leave an empty physical miracle.

It was the emergence of a new extreme form of Arianism in the 350's which awakened the non-Athanasian party — the so-called 'homoiousians' — to a sense of danger. What Aetius and Eunomius did was in effect to proclaim not only the absolute inferiority of the Son, quâ *genetos* or begotten, but the complete knowability of the Father himself. But this *gnosis* was no longer, as in Origen, the result of a tremendous educative process and mystical ascent but rather a simple logical deduction from the meaning of *agenetos*. Thus Aetius and Eunomius destroyed at one stroke, so to speak, both salvation and *gnosis* as heretofore understood, in short the very bases of Christian faith and mystical practise.

God to both of them is *agenetic* or ἀγένετος not merely by possession of a quality (hexis) but in his essence (ousia). He is not *agenetos* by deprivation (στέρησις) of anything, but essentially. Nor can he be *partially agenetos*, since He is indivisible, simple (ἁπλοῦς) asynthetic. (Aetius, *Syntagmation*, see Epiphanius, *Panarion* (Holl ed.) III 343—357; Eunomius, Migne 30, 844 B). Nor does it mean anything to say He *is agenetos* in name and not in reality or essence (Eunomius, Migne 30, 841D-844A). When we say he is *agenetos*, we are saying what He is and indeed *all that* He is. We are also saying that neither we nor Christ as *genetoi* can ever be like Him (on this ground Aetius especially criticised his fellow Arian, Asterius) even though we can ultimately and completely *know* His full essence or οὐσία.

The logic of Aetius and Eunomius seems to us now almost puerile in its verbalism, yet it had the effect of awakening the Greek Christian world to the whole problem of the knowledge of God and the nature of God. It was the task of Basil of Ancyra and his homoiousian associates to point out that the word *agenetos* could not exhaust the nature or meaning of God; of the great Cap-

padocians — Basil and the two Gregorys — to put this discovery to work in a new Theology and a new mysticism.

We need not here rehearse Basil's long refutation of Eunomius. Fasil says that we cannot exhaustively or really know anything actual, let alone God. To define God by a negative is absurd (Migne 29, 535c). We can never know God's essence or design, never *what he is* (τί ἐστι) but only *that* he is (ὅτι ἐστιν). What we perceive is in fact His incomprehensibility (ἡ αἴσθησις τῆς ἀκαταληψίας). But it was Gregory of Nazianzus, not Basil, who first showed the true mystical significance of this doctrine, and in doing so took up once more the Clementine and Philonic exegesis of Moses and the cloud. This, as we shall see, was one of the crucial moments in the history of mysticism.

Gregory's knowledge of Clement (S. V 78) is clear both from his exegesis of Moses in the cloud (*Or.* XXVIII — Theological Oration II: Migne 36. 29 A—C) and from his reproduction of Clement's quotation of Plato (*Timaeus* 28: τὸν μὲν οὖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦδε τοῦ πάντος εὑρεῖν τε ἔργον καὶ εὑρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν). (Cf. S. V 12. Sec. 78 and Ch. 4 of Gregory's Oration). No matter how far man may go, says Nazianzen, God remains hidden (in the cloud) and he is farther from even angelic beings that they are from man.

I have tried elsewhere[5] to show this sense of man's intellectual inadequacy to grasp the nature of God — which Nazianzen likens to Moses' seeing of God's back on the mountain — in the whole course of Nazianzen's life. In a wonderful passage (Oration 45. 3 repeated verbatim in Oration 38.7) Nazianzen ascribes this unapprehensibility of God to the workings of saving Grace itself: God drives man on by the Apprehensible in order to amaze him by the Unapprehensible: hence that longing for God, by which man is finally cleansed and made god-like, becomes (here Nazianzus uses deliberately bold language) united and known to God as god to God (Θεὸς θεοῖς ἑνούμενος τε καὶ γνωριζόμενος). But even this ultimate *gnosis* does not begin to exhaust the divine nature. Man will then know God as well as God now knows man. But there is infinitely more of God to know. Here Nazianzen deliberately reverses the language of Origen. Origen, as we have seen, held that God's nature could not be ἄπειρον because in that case, it could not be understood. But to Nazianzen it is merely the infinity that is *comprehensible* (Ἄπειρον οὖν τὸ θεῖον καὶ δυσθεώρητον καὶ τοῦτο πάντη καταληπτὸν αὐτοῦ μόνον, ἡ ἀπειρία.) Yet there is nonetheless a certain ambiguity in Nazianzen's conception of *theiosis:* the full role of God's infinity and incomprehensibility in the beatific life is not spelled out as in Nyssa. But it is quite plain that Nazianzen had sketched or adumbrated the mysticsm of Nyssa and had made the crucial point that the incom-

[5] 'The throne and the Mountain', *Classical Journal*, 56, 1961, pp. 146—165.

prensibility is not a barrier so much as an enticement, a part of the strategy of grace.

We can now see the difference which trinitarian orthodoxy made in mystical doctrine. It is clear, as Karl Holl once pointed out, that the three Cappadocians got into much logical paradox in their attempt to prove the unity of the *hypostaseis* of the Trinity. But it is also clear that they had quite overcome the Clementine and Origenist conception of Christ as a go-between, a mediator who by his own limitation — the fact that he was not God but God's image or power — could lead man toward God, the Father, as the Father *per se* could not. To Clement, as we have seen, the Father is beyond knowledge (οὐκ εστιν ἐπιστημονικός) but the Son *is* knowledge (ὁ δὲ υἱὸς σοφία... καὶ ἐπιστήμη). This distinction is done away with in Basil, Nazianzen and Nyssa. So of course also is the Origenist notion of Christ as the *restorer* of a lost divine unity. Eunomius' interpretation of God as mere *agennesia* and Christ as mere *genetos* or creature had as it were aroused some Christians to a sense of both divine and Christian reality: Grace, they now saw, could no longer be conceived as *mere* mediation between two finite and intellectually limited entities, but as the very drawing near of the transcendent, the active love of a God who was not any the less infinite and incomprehensible because of his love. They thus converted the new Athanasian orthodoxy — the essential notion that Christ could not save if he were not also full God — into the very basis of Christian *gnosis* (something quite beyond the relatively earthy and physicalist outlook of the Athanasians and certainly of the Apollinarians).

Thus it is quite understandable that Nyssa in his greatest mystical work *(The Life of Moses)* should have returned to the great image of Nazianzen and Clement, —Moses' entrance of the cloud or shadow where God was. This work is relatively late (circa 390) but it presupposes the argument set forth in Nyssa's *Contra Eunomium* which is itself a development and continuation of Basil's *Contra Eunomium.* Here Nyssa shows that the divine infinity (ἀπειρία) implies the possibility and the actuality of infinite spiritual progress (Cf. esp. *C. Eunomium,* Jaeger I 290 = Migne 45. 340). The progress must continue because there is no boundary in the divine nature to stop it (τῷ μὴ εὑρίσκειν τὸ πέρας, οὗ δραξάμενον στήσεται τῆς ἀνόδου). Then in the *Life of Moses* he develops the full anti-Origenist consequences of the original Clementine exegesis of Moses' cloud. The darkness signifies the infinite incomprehensibility of the *sought* — God — because He surpasses all knowledge (ὅτι ὑπέρκειται πάσης εἰδήσεως τὸ ζητούμενον, οἷόν τινι γνόφῳ τῇ ἀκαταληψίᾳ πανταχόθεν διειλημμένον Migne. 44.37 A = Daniélon p. 81). It is this which at once eliminates all Origenist *kóros* or satiety: there can be no satiation with the Unlimited. *This* — the infinite pursuit — is thus the real vision of God: καὶ τοῦτο ἐστιν ὄντως τὸ ἰδεῖν τὸν Θεὸν τὸ μηδέποτε τῆς ἐπιθυμίας κόρον εὑρεῖν (404D = Daniélou p. 109). The same idea (and the same use of the

Mosaic text) dominates also the eleventh *Homily on Canticles* (Cf. Jaeger ed. VI, p. 323f.: Migne 44. 1000 D — 1001 A).

We need not develop further the consequences of this tremendous idea to which Balthazar, Daniélou and others have devoted many fine pages.[6] The whole theory of mysticism as an infinite progress proceeds from here. What has *not* been so clearly realized is the all important role played by Eunomius and the later Arians in its development. The tendency of many — e.g. of Balthazar and Daniélou and Völker — has been rather to blur the distinctions and thus lose the true development. What Aetius and Eunomius did was to present the theory of subordinationism in such a guise as to show at once its anti-Christian character and its incompatability with even pagan or platonic spirituality. They thus excited not merely a repudiation of Arianism — this was the least part of it — but a repudiation of the whole Gnostic — neoplatonic content of Clementine and Origenist doctrine and of the mysticism which went with it.

We must not think of this development as simply a repudiation of the concepts of a knowable or finite God and of a subordinate Christ. In a sense both Gnostic and Neoplatonic doctrine held to the unknowability of the Supreme One or *Bythos.* Nor is Origen himself wholly consistent on this point, while Clement is the man directly responsible for the Christianization of Philo's exegesis of Exodus 20.21. But heretofore — i.e. before Eunomius — there had been no real understandig of the unknowability idea or rather its force had been obscured by its separation from the whole scheme of salvation. What Christ did in Clement was to lead man to the divine abyss and leave him. What Christ did in Origen's scheme was not so much to lead finite man toward an infinite God as to restore a previous condition, to restore in other words, *man's deepest knowledge of himself.* More generally, any scheme of mediation by an inferior deity, a subordinate Christ — inevitably drove a wedge between God's transcendence and Christ's grace or love. There was a gap — the gap between man and god — to be *overcome:* man's creatureliness and finitude (esp. his bodily nature) was at bottom something bad or evil, — in Origen a principle of instability or a penal necessity. The idea that the creaturely gap — man's lack of divine subsance, mans' finiteness, man's ignorance — was itself the source of an infinite progress which was *itself* true *gnosis* and blessendess, was conspicuously lacking. So too was the notion that divine love — Christ's action — was but the other side of divine transcendence, not merely an intermediate term between two external opposites (God and man).

Eunomius' logical deductions from the meaning of *agenetos* were but the end result of a long process by which the Plotinian or

[6] Esp. *E. Ivánka,* Hellenisches und Christliches im frühbyzantinischen Geistesleben (1948) esp. pp. 43 f.

Gnostic element in Origen had been repudiated. But the post-Origenist denial of the aboriginal Unity of Man and God — the inherent divinity and eternity of man — left Origen's Son or Logos in a quite isolated position: there was now no reason for his *eternal* begetting, no basis for differentating him from the other non — eternal creatures. But even this development would not perhaps have sufficed to raise the true problem at issue, had not Eunomius also raised in an especially acute form the question of the Father's knowability and finitude. It was in meeting this argument, that the characteristic Cappadocian mysticism really became articulate, that a truly trinitarian mysticism could de defined.

MARCEL RICHARD, Paris

LES »PARALLELA« DE SAINT JEAN DAMASCENE

Il est maintenant admis qu'à l'origine des grands florilèges alphabétiques biblico-patristiques connus sous le titre »Sacra Parallela«, qu'une tradition presque unanime attribue à saint Jean Damascène[1], a existé un important florilège intitulé, Ἱερά, en trois livres, dont le premier était consacré à Dieu, le second à l'homme, le troisième aux vertus et aux vices. Les titres des deux premiers étaient classés par *Stoicheia*, selon l'ordre des lettres de l'alphabet. En revanche, ceux du troisième étaient disposés par paires ou parallèles, dont le premier chapitre était consacré à une vertu, le second au vice opposé.

Ce florilège original est perdu, mais il a donné naissance à des éditions réduites des trois livres et aussi à des florilèges qui rassemblent en une seule série alphabétique des chapitres empruntés à ces trois livres. Tels sont le *Florilegium Vaticanum*, seul édité[2], le *Florilegium Rupefucaldinum*, le *Florilegium PMLb*, le *Florilegium La*, bien étudiés par Karl Holl[3], le *Florilegium Thessalonicense*[4] et le *Florilegium Hierosolymitanum.*[5]

---

[1] L'attribution de ce florilège à S. Jean Damascène a été contestée. Voir en dernier lieu *J. M. Hoeck*, Stand und Aufgaben der Damaskenos-Forschung (Orientalia Christiana periodica 17, 1—2), Rome, 1951, p. 29, note 6. Sans prétendre résoudre ce problème, nous remarquerons que, si l'on tient compte du caractère impersonnel de cet ouvrage, les arguments présentés par l'éminent Bénédictin ne suffisent pas pour emporter la conviction.

[2] P. G. 95, 1040—1588 ; 96, 9—442, reproduit l'édition de *M. Lequien*, Paris, 1712 (2e édit., Venise, 1748), t. II, pp. 278—790. Le manuscrit utilisé (Vat. gr. 1236) est incomplet, au moins aux Stoicheia Τ, Υ, Φ, Ω.

[3] *K. Holl*, Die Sacra Parallela des Iohannes Damascenus (TU 16,1), Leipzig, 1897. Holl n'a pas connu le Florilegium Thessalonicense et n'a pu utiliser qu'une copie partielle du Florilegium Hierosolymitanum.

[4] Le seul témoin, cod. Thessalonique, Monast. des Vlatées 9 (Xe s.), très mutilé, nous a été inaccessible. L'index des chapitres a été publié par *S. Eustratiades*, Κατάλογος τῶν ἐν τῇ μονῇ Βλατέων (Τσαοὺς — Μοναστήρι) ἀποκειμένων κωδίκων, Thessalonique, 1918, pp. 24—34.

[5] Deux témoins: Jérusalem, S. Sépulcre 15 (X^{e}—XIe s.) et Athènes, Métochion du S. Sépulcre 274 (XIVe s.). Seul le premier nous a été accessible. Analyse partielle dans *K. Holl*, op. cit., p. 114—132.

Quelques éléments des éditions abrégées en trois livres sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont:

1°) Un exemplaire du Ier livre, le cod. Paris, Coislin 276, qui provient d'une édition tripartite dans laquelle le IIIe livre comptait 60 parallèles, donc 120 chapitres, et commençait par les parallèles sur la foi, la charité, l'espérance. Ce premier livre contient, en effet, des renvois (παραπομπαί) qui nous renseignent un peu sur les deux autres livres de la Trilogie.[6]

2°) Un exemplaire du IIe livre, le cod. Vatican grec 1553, qui provient d'une édition dont le IIIe livre contenait 70 parallèles. L'index de cet ouvrage contient, à la fin de chaque *Stoicheion*, des σχόλια qui renvoient au IIIe livre et qui nous ont conservé plus ou moins exactement les titres de ces 70 parallèles.[7] Nous appellerons ces renvois, très précieux pour notre travail, les »Scolies Vaticanes«.[8]

3°) Un extrait du IIIe livre, le cod. Athos, Iviron 382, ff. 171—197, en 68 chapitres, soit 33 parallèles et deux demi-parallèles.

Cet extrait, très incomplet, est aussi très abrégé. Nous sommes donc, apparemment, beaucoup moins bien renseignés sur le IIIe livre des *Hiéra*, les Parallèles, que sur les deux premiers. Heureusement, des recensions de ce IIIe livre ont été utilisées par deux florilèges sacro-profanes, le *Florilegium Atheniense* en 101 chapitres, inédit (Athènes, Bibl. nat. 1070; Athos, Vatopedi 35; Athos, Karakallou 255)[9], et le Pseudo-Antoine Melissa.[10]

Le *Florilegium Atheniense* a utilisé une recension des Parallèles très voisine de l'extrait du manuscrit d'Iviron, mais plus complète. Il cite, en effet, un parallèle inconnu de cet extrait et permet de compléter les deux demi-parallèles de celui-ci.

Le Pseudo-Antoine Melissa a mélangé une recension interpolée et abrégée du Pseudo-Maxime, *Loci communes*, avec une recension du IIIe livre en 60 parallèles. Cette recension était apparemment très voisine de celle dont nous trouvons la mention dans le cod. Coislin 276 (Ier livre), mais pas absolument identique à celle-ci. Les renvois du Coislin 276 nous signalent notamment dans le IIIe livre un parallèle sur les châtiments divins inconnu du Pseudo-Antoine.

---

[6] Voir *K. Holl*, op. cit., pp. 204—206.

[7] L'index et quelques extraits de ce florilège ont été médiocrement édités par *A. Mai*, Script. Vet. Nova Coll., t. VII, Rome, 1833, p. 74—109 = P. G. 86, 2017—2100.

[8] Une seconde recension du IIe livre, fort différente de la précédente, ne s'est pas conservée isolément. Mais elle a été utilisée indépendamment par le Florilegium Rupefucaldinum, par le Florilegium PML^b et par le Florilegium Thessalonicense. Elle pourrait être reconstruite presque intégralement.

[9] L'index des chapitres du manuscrit d'Athènes (qui omet le ch. 78) a été édité par *J. Sakkelion*, Δελτίον τῆς Ἱστορ. καὶ Ἐθνολ. Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, t. II, 1885—1889, pp. 682—685. D'un quatrième témoin, Turin, Bibl. nat. 274 (B. VII. 26), il ne reste plus que quelques débris.

[10] P. G. 136, 764—1244. Cette édition ne mérite pas une entière confiance.

Ce Pseudo-Antoine d'une part, les Scolies Vaticanes d'autre part, nous ont donc conservé les titres de deux recensions du IIIe livre, l'une en 60 parallèles, l'autre en 70. Les 60 parallèles de la recension courte se retrouvent tous dans la recension longue. Les 35 parallèles de l'extrait d'Iviron et du *Florilegium Atheniense* se retrouvent tous dans la recension courte. Mais ces sources nous permettent-elles de retrouver l'ordre dans lequel ces parallèles se succédaient dans ces deux recensions?

Karl Holl ne l'a pas pensé et il ne semble pas qu'il ait fait un sérieux effort pour retrouver cet ordre.[11] Cependant, nous croyons pouvoir assurer qu'il est possible de reconstituer les index de ces deux recensions, sinon tout à fait exactement, du moins presque exactement. D'autre part, une telle reconstitution, même si elle devait rester largement approximative, ce qui n'est pas le cas, serait absolument nécessaire pour l'étude comparative et l'utilisation pratique des différents florilèges Damascéniens.

Dans les Scolies Vaticanes, la plupart des parallèles sont cités plusieurs fois sous différents *Stoicheia*. Nous avons remarqué que les séries de parallèles qui figuraient dans plusieurs *Stoicheia* s'y présentaient, au moins très habituellement, dans le même ordre. Par exemple, Π 7, 8, 9, 10, 12, 15, 16, 18 = Σ 2, 5, 6, 7, 11, 12, 14, 15. Ceci suppose que l'auteur des Scolies Vaticanes citait normalement les titres des parallèles dans l'ordre où il les trouvait dans son exemplaire du IIIe livre. Au terme de nos recherches, nous pouvons dire qu'au début du *Stoicheion* A il a hésité sur la méthode à suivre. Ce *Stoicheion* cite les parallèles dans l'ordre 69, 50, 49, 52, 53, 54, 59, 1, 4, 7, 22, 24, 28, 31, 32, 35, 36, 40, 42, 44, 47, 48, 70. Dans la suite nous n'avons trouvé que trois anomalies certaines, toutes les trois facilement explicables. Par exemple, Π 1. Περὶ παίδων τιμώντων γονεῖς καὶ περὶ πατραλοίων. — 2. Περὶ πατέρων ἀγαθῶν καὶ κακῶν. Pour différentes raisons il faut absolument inverser ces parallèles. On le fera sans scrupule, si l'on observe que le véritable titre du second est περὶ γονέων ... et est régulièrement cité au *Stoicheion* Γ. Il est évident que c'est le parallèle περὶ παίδων qui a donné à l'auteur des Scolies Vaticanes l'idée d'ajouter le titre περὶ πατέρων.

Par conséquent les Scolies Vaticanes nous permettent de mettre en ordre une partie notable des parallèles, les autres restant en fourchettes plus ou moins larges.

Prenons maintenant le Pseudo-Antoine Melissa, florilège en deux livres. Du premier, où dominent les emprunts au Pseudo-Maxime, il y a peu de chose à tirer pour notre propos. Mais au IIe livre, ch. 1—52, 55—68, nous trouvons 33 parallèles dont, à une exception près, l'ordre s'accorde avec celui que nous révèle l'étude des Scolies Vaticanes. Prenons, par exemple, les scolies du *Stoicheion* A.

---

[11] Voir op. cit., pp. 319 sq.

Ant. II, 5— 6 = A 10.
— — 31—32 = A 12.
— — 37—38 = A 13.
— — 39—40 = A 14.
— — 43—44 = A 15.
— — 47—48 = A 16.
— — 55—56 = A 19.
— — 57—58 = A 20.
— — 61—62 = A 21—22.
— — 67—78 = A 3 : ici l'anomalie n'est pas dans le Pseudo-Antoine, mais dans le *Stoicheion* A des Scolies Vaticanes, comme nous l'avons dit plus haut.

Cette constatation nous a permis d'utiliser les Scolies Vaticanes pour insérer dans cette série de 33 parallèles, déjà en ordre, les 27 autres dispersés dans le Ier livre et à la fin du IIe livre du Pseudo-Antoine. Nous avons donc supposé que, là où la vérification n'était pas possible, les deux recensions étaient toujours d'accord et nous croyons que cette hypothèse de travail est celle qui permet de serrer au plus près la réalité. Cependant, en utilisant concurremment les renvois du Coislin 276 et l'extrait du manuscrit d'Iviron[12], nous avons constaté que 4 de ces 27 parallèles (contre un seul des 33 précédents) étaient placés différemment dans les deux recensions. Nous reviendrons plus loin sur ces différences.

La reconstruction de l'index de la recension des 70 parallèles est plus délicate en raison des 10 parallèles absents de la recension courte. En effet, pour retrouver la place de ceux-ci, nous n'avons pas d'autre témoignage que celui des Scolies Vaticanes. Dans plusieurs cas nous avons dû procéder par conjecture. Cependant, nous avons été aidé dans ce travail par deux constatations. La première, c'est que l'auteur des Parallèles avait suivi un plan qui se retrouve, avec quelques différences, dans nos deux recensions. La seconde, c'est que cet auteur aimait grouper ses parallèles deux par deux. Grâce à cela les possibilités d'erreur sont finalement très réduites.

La recension en 70 parallèles donnait d'abord, en manière d'introduction, le parallèle sur la vertu et le vice. Ensuite venaient 1) les fonctions sociales (parallèles 2—6) : rois, évêques, archontes, juges, médecins. — 2) la morale familiale (parallèles 7—16) : fraternité, amitié, parents, enfants, etc. — 3) la morale sociale (parallèles 17—35) : riches, pauvres, prêteurs, débiteurs, etc. — 4) les devoirs envers le prochain (parallèles 36—50) : attitudes envers le prochain, sobriété et incontinence verbales, discrétion et indiscrétion, etc. — 5) les vertus personnelles (parallèles 51—61): pénitence et confession, humilité et orgueil, douceur et impétuosité, etc. — 6) les commandements de Dieu et la vie chrétienne (parallèles 62—65) : obéissance et désobéissance aux commandements, soumission et insoumission, vie louable et vie blâmable, bonnes et mauvaises moeurs. — 7) les vertus théologales (parallèles 66—69) : charité, espérance, éducation par les châtiments divins, foi. En conclusion, le parallèle 70 sur la récompense des bons et la punition des méchants.

Comme celle signalée par le cod. Coislin 276, la recension en 60 parallèles du pseudo-Antoine commençait certainement par les parallèles sur les vertus théologales, foi, charité, espérance (Ant. I, 1—6). Elle déplaçait deux autres parallèles. Dans la recension longue le parallèle sur la femme honnête et la femme impudique suit celui sur la virginité et la prostitution, c'est-à-dire la parallèle 57. Le Pseudo-Antoine le place après celui sur les hommes bons et mauvais, parallèle 22 de la recension longue. Il déplace aussi légèrement le parallèle sur la patience et l'impatience (parallèle 55 de la recension longue) et ce déplacement est confirmé par le manuscrit d'Iviron. Dans tous les cas l'ordre de la recension longue paraît plus ancien que celui de la recension courte.

[12] L'extrait d'Iviron a brouillé l'ordre des chapitres. Cependant il a quelques séquences communes avec le Pseudo-Antoine (ch. 15—21, 27—46, 55—64). Le Florilegium Atheniense, encore plus brouillé, est sans intérêt pour le problème qui nous occupe.

ANNE-MARIE MALINGREY, Paris

LE COMMENTAIRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR LES PSAUMES 101 ET 106

Parmi les oeuvres de Jean Chrysostome, il existe un commentaire du psautier Mais dans l'état actuel des éditions, ce commentaire est incomplet, puisqu'on ne trouve dans la Patrologie que cinquante-huit psaumes commentés[1] sur cent-cinquante et, en particulier, une lacune pour les psaumes 101 à 108. A vrai dire, ces psaumes ont bien un commentaire, mais il a été rejeté dans les *Spuria* par les éditeurs qui ont prouvé, textes à l'appui, que ces homélies sont formées de fragments d'Eusèbe, d'Athanase et de Théodoret.

Or, ce que les éditeurs n'ont point vu et ce dont M. Richard s'est aperçu, c'est que le Parisinus 139, qui reproduit une chaîne de commentaires sur les Psaumes[2], contient des fragments de commentaire sur les psaumes 103 à 106 sous le nom de Jean, évêque de Constantinople. Chose piquante, quelques phrases empruntées à ces fragments se retrouvent dans les *Spuria*, si bien que, dans ce faux Chrysostome, il se pourrait qu'il y en eût du vrai.

Il s'agissait donc d'étudier en détail les fragments du Parisinus 139, pour voir si cette attribution est exacte ou, du moins, si elle est vraisemblable. En partant des caractéristiques les plus extérieures, nous arriverons à l'examen des thèmes et du vocabulaire qui sert à les exprimer. Nous verrons ainsi qu'un rapprochement s'impose entre ces textes et d'autres, authentiques ceux-là, de Jean Chrysostome.

1er *Partie.*

On sait que Jean est avant tout soucieux d'efficacité. Il parle *pour convertir*. Il lui faut donc saisir son auditoire, l'ébranler,

---

[1] Il semble bien qu'on doive rejeter dans les Spuria le commentaire du psaume 3 et que le commentaire du psaume 41 n'appartienne pas à l'ensemble des commentaires sur les psaumes.

[2] Sur la valeur de cette chaîne, voir M. Richard, Quelques manuscrits peu connus des chaînes exégétiques et des commentaires grecs sur le psautier, dans *Bulletin d'information de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*, n° 3, 1954.

l'entraîner grâce à des procédés qui lui sont familiers et parmi lesquels on relèvera:

1. L'emploi de la 2e personne du singulier, même quand le discours s'adresse à une collectivité. Ainsi, chaque auditeur a l'impression d'être appelé à prendre part personnellement, au débat. Or, dans les commentaires qui nous occupent, je trouve, au psaume 103, Σκόπει δὲ (94)[3] Ὅρα (76, 88, 100) Ὁρᾷς (183) Εἶδες πῶς (138, 166) Ἀκούεις πάλιν (118) Ἐννόησον (196, 210, 211; au psaume 104, Εἶδες (93, 124, 129, 132,145, 151) Ὅρα πάλιν (129, 132); au psaume 105, Ὅρα πῶς (73—75); Ὅρα πάλιν (92—95) Εἶδες (128); au psaume 106, Ἄκουσον (7) Ὅρα πάλιν (20) Ὅρα (45) Ὁρᾷς ὅτι (140).

2. L'emploi de formules interrogatives, qui tiennent l'auditoire en haleine, selon les habitudes de la diatribe. Or, dans le commentaire du psaume 103, je trouve Τί φῄς (16) Τί φησιν (210) Τί ἐστιν ... (210); dans celui du psaume 104, Τί λέγεις (138) dans celui du psaume 105 Τί εστιν ὅτι (4, 5).

3. Des définitions de mots qui servent à préciser la pensée, selon la méthode stoïcienne reprise par l'exégèse chrétienne. Or, dans le commentaire du psaume 103, je trouve: «Que signifie ouvrant la main?» (169); dans celui du psaume 104, «Qu'est-ce que chercher?» (15) «Qu'est-ce que la voie?» (26); dans celui du psaume 105, «Que signifie: il fera entendre?» (8).

4. Des remarques sur l'emploi de tel ou tel mot introduites par la formule: il n'a pas dit cela, mais ceci ... Or, dans le commentaire du psaume 103, je trouve: Οὐκ εἶπεν ... ἀλλὰ (96, 108, 168); dans celui du psaume 104, Οὐ ... φησιν ... ἀλλὰ (162); dans celui du psaume 105 Οὐκ εἶπεν ... ἀλλὰ (22, 120); dans celui du psaume 106 Οὐ λέγει ... ἀλλὰ (7, 38).

5. Des remarques sur les raisons de l'emploi de tel ou tel mot, introduites par la formule: il a dit cela, non pas pour ... mais pour ... Or, dans le commentaire du psaume 103, je trouve: Τοῦ ὁ λέγει οὐκ ἵνα... ἀλλ' ἵνα... (175); dans celui du psaume 104, τοῦτο λέγει ἵνα... (158); dans celui du psaume 105, Τοῦτ' ἔστιν ἵνα (18) Οὐχ ἵνα ... ἀλλ' ἵνα ... (4, 43); dans celui du psaume 106, Τοῦτό φησιν ἵνα ... (66).

Tout ceci témoigne un souci constant d'expliquer le texte dans ses moindres détails, ce qui est conforme aux habitudes de l'école d'Antioche et de rendre les explications vivantes et claires, ce qui est conforme aux habitudes de Jean Chrysostome.

2e *Partie.*

On pourrait dire qu'après tout, ces apostrophes au singulier, ces questions, ces définitions de mots sont monnaie courante chez tous les orateurs grecs formés par la rhétorique. Il faut donc entrer plus avant dans les textes en étudiant les principaux thèmes et le vocabulaire employés pour les traiter. Parmi les thèmes qui reviennent le plus souvent, j'en retiendrai trois: celui de la Providence, celui de la prière, celui du mal et de la souffrance et j'essaierai de montrer que la manière dont ils sont développés les rapproche des textes authentiques de Jean Chrysostome.

[3] Les chiffres que nous donnons entre parenthèses correspondent au rang occupé par le commentaire dans la chaine.

A. *Thème de la Providence.*

Sans doute le sujet même des psaumes 103 et 104 l'imposait-il. Ce sont deux hymnes à la bonté de Dieu pour l'homme, perçue à travers sa miséricorde et à travers la création. Mais on sent que l'auteur du commentaire s'y attarde avec complaisance, en utilisant les mots κηδεμονία, 105 psaume (117, 120, 129), φιλανθρωπία, psaume 106 (12) et les alliances de mots πρόνοια καὶ δύναμις, psaume 104 (58), psaume 105 (6), psaume 106 (50, 116), πρόνοια καὶ φιλανθρωπία, psaume 106 (140).

Or, ce thème est celui que Jean a développé avec le plus d'insistance pendant toute sa vie, dès le début de son apostolat, puisque les trois livres à Stagire ont pour sous-titre Περὶ προνοίας, jusqu'aux années de son exil où il a écrit un Περὶ τῆς τοῦ θεοῦ προνοίας[4].

Pour illustrer ce thème l'auteur du commentaire qu'on trouve dans le Parisinus 139 utilise un certain nombre d'arguments qui se retrouvent chez Jean:

1. La création tout entière est l'objet de la sollicitude de Dieu, bêtes sauvages, oiseaux, quadrupèdes. Ps. 103 (76) = Ps. 144, 4 et 5 = *De Providentia Dei* II, 4. Mais elle est subordonnée à l'homme pour qui elle est faite. Ps. 103 (95 et 130) = Ps. 135, 1; 146, 2; 148, 4 = *De Prov.* VII, 2.
2. La création est utile dans toutes ses parties. Utilité de la nuit. Ps. 103 (106) = Ps. IX, 2 = *De Prov.* VII, 26, 29. Utilité du vin. Ps. 103 (96) = *Ad pop. antioch. hom.* I, 2 et 3.
3. La création prouve la puissance de Dieu. Ps. 103 (183) = Ps. 134, 2; 137, 1; 144, 2.
4. La création prouve la bonté de Dieu et sa sagesse. Ps. 103 (141) = Ps. 135, 2; 144, 1 et 3.

B. *Thème de la prière.*

1. La prière est un entretien avec Dieu. Elle délivre l'âme des liens du corps. Ps. 103 (210) = Ps. 4, 2 et 3.
2. La prière est orientée vers un double but: rendre grâces, Ps. 105 (129) = Ps. 110, 1; Ps. 117, 6 et rendre gloire, Ps. 105 (187) = Ps. 143, 4.
3. La prière n'a de valeur que si elle monte d'un coeur pur. Ps. 103 (211) =Ps. 4, 1; 6, 6; 7, 4; 9, 6; 133, 1.
4. La prière doit s'insérer dans la trame de la vie. Ps. 103 (202) = Ps. 5, 3 = In Annam 4, 6.
5. Les paroles sont vaines, si elles n'aboutissent pas à des actes, Ps. 103 (211) = Ps. 4, 6; 5, 3;46, 5; 146, 1; 148, 1; 150, fin.

[4] Voir *Sur la Providence de Dieu,* Introduction, texte critique, traduction et notes par A.-M. Malingrey *y* (coll. Sources chrétiennes n° 79) Paris, 1961.

C. *Thème du mal et de la souffrance.*

1. Dieu n'est pas cause du mal; il le permet. Ps. 104 (104) = In Act. Apost. hom. 23, 3.

2. Celui qui fait le mal cause sa propre perte. Ps. 103 (4) = Ps. 7, 14; IX, 5 = *De prov.* XVI et tout l'opuscule *Quod nemo laeditur.*[5]

3. La souffrance est nécessaire. Ps. 106 (26) = Ps. 119, 1; 120, 1. *De Prov.* XXII.

4. La souffrance est un gain. Ps. 104 (93) = Ps. 141, 1 = *De prov.* XVIII. Exemple de Joseph. X, 19—40.

Conclusion.

Je ne m'étendrai pas sur d'autres analogies du Commentaire du Parisinus 139 avec celui de Jean, sur les termes apophatiques pour qualifier Dieu qui se retrouvent à chaque page des homélies *Sur l'Incompréhensibilité de Dieu*[6], sur les comparaisons aimées de Jean telles que l'amour de Dieu comparé à celui d'un époux, d'un père, d'un maître, d'un médecin; sur les allusions aux Manichéens que Jean combat avec tant d'acharnement, parce qu'ils mettent en cause la notion d'un Dieu unique et bon, sur l'habitude de faire des rapprochements entre plusieurs variantes du texte.

Peut-être dira-t-on que ces traits se retrouvent chez d'autres commentateurs. Là est, en effet, la difficulté. Chacune de ces caractéristiques peut se rencontrer chez un auteur ou être considérée comme un thème tellement banal qu'il n'a pas de valeur probante pour authentifier ces textes. Mais l'ensemble des traits que j'ai relevés dans les fragments du Parisinus 139 et dont tous se retrouvent *à la fois* chez Jean forment un faisceau de probabilités qui permettent de lui attribuer ces textes. Mêmes thèmes, même vocabulaire, même abondance dans l'énumeration, même rythme.[7] S'il s'agit de l'oeuvre d'un faussaire, c'est un «à la manière de» très réussi. Je crois, pour ma part, que nous avons ici des fragments importants et, en grande partie, inédits de saint Jean Chrysostome sur les psaumes 103 à 106.

---

[5] Voir *Lettre d'exil (Quod nemo laeditur)*, Introduction, texte critique, traduction et notes par A.-M. Malingrey (Coll. Sources chrétiennes), Paris 1954.

[6] Voir *Sur l'incompréhensibilité de Dieu*, coll. Sources chrétiennes № 28.

[7] Nous espérons donner une édition de ces fragments qui permettrait des rapprochements plus détaillés avec l'oeuvre de Jean.

Titres des communications présentées à la section d'HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET THÉOLOGIE qui ont été publiées ailleurs ou dont les manuscrits n'ont pas été remis à la rédaction

Kenneth Clark, Durham N. C.

The text of the Gospel of John in the Third-century Egypt
La communication fut suivie des remarques de M. F. Halkin.

Thorvi Eckhardt, Wien

»Heilige Bilder«. Zur Problematik der Ikonenverehrung
Le communication fut suivie des remarques de Mme H. Schaeder, M. M. S. Kyriakidis, K. Rose, M. Lacko et Mme N. Brodsky.

Paul Gautier, Paris

Essai sur la date d'intronisation de Théophylacte d'Ochrida (1089—1090)
La communication fut suivie des remarques de M. M. P. Lemerle, M. Richard et Mme D. Hemmerdinger.

Constantin Hadjipsaltis, Nicosia

Philoxenos, archevêque inconnu de Chypre (VIe siècle), d'après une inscription
Résumé publié dans Byzantion 31 (Bruxelles 1961) 215—216
La communication fut suivie des remarques de M. S. Kyriakidis, Mme H. Schaeder et M. M. Lacko.

Gerassimos Konidaris, Athènes

Ἡ σπουδαιότης τῶν τομηῶν ἐκκλ. ἱστοριῶν δία τήν Βυζαντινήν ἱστορίαν.

Jean Meyendorff, Washington

Χιόνες : Chrétiens, Musulmans et Juifs en Asie Mineure au XIVe siècle.
La communication fut suivie des remarques de M. M. A. Ammann et I. Ševčenko.

Karl Rose, Berlin

Krisis des russischen Byzantismus
La communication fut suivie des remarques de Mme H. Schaeder et M. H. F. Schmid.

Hildegard Schaeder, Frankfurt

Die Christianisierung der Aristotelischen Logik in der byzantinischen Theologie, repräsentiert durch Johannes von Damaskus und Gregor Palamas
Publié dans Theologia I (Athen 1962) 1—21 et dans Kerygma und Dogma IV (Stuttgart 1962) 293—309
La communication fut suivie des remarques de M. A. Ammann.

Nicolas Zernov, Oxford

Who was the first Bishop of Kiev
La communication fut suivie des remarques de M. M. A. Ammann, D. Obolensky, V. Mošin et M. Lacko.

QUATRIÈME PARTIE

DROIT ET SCIENCES SPÉCIALES

BORISLAV BLAGOEV, Skopje

PRIMAUTE DE LA LOI DANS LE CODE DU TSAR DOUCHAN

(ORIGINES BYZANTINES ET SIGNIFICATION)

1) La proclamation de la primauté de la loi dans le Code du tsar Douchan (1349 et 1354) et les effets de cette proclamation ont été l'objet de vastes discussions. Vu l'importance de ce problème, dans le cadre d'un code du Moyen-Age et dans les conditions du système féodal, il a été très important d'établir si l'introduction de ce principe juridique a un caractère purement formel qui représenterait une nécessite décorative indispensable ou bien si l'introduction de ce principe juridique est d'une nature substantielle qui aurait été determinée par le degré du développement social atteint dans l'Etat de Douchan. En étroite connexion avec ce problème est apparue la question du modèle éventuel de ces principes. C'est avec raison que l'attention s'est portée vers le droit byzantin qui, à cette époque, exercait une grande influence sur l'activité juridique et législative des pays slaves dans les Balkans. Cependant, même après qu'il ait été établi que la source de ces prescriptions se trouvait dans le droit byzantin,-on a continué à discuter pour savoir si cet emprunt avait été fait principalement dans le but de présenter »le tsar des Serbes et des Grecs« comme le protagoniste et continuateur des traditions des empereurs byzantins, ou bien, si ce fait provenait de conditions et de besoins concrets dans les rapports sociaux eux-mêmes.

2) Il faut considérer le problème de la primauté de la loi dans le Code du tsar Douchan à travers deux aspects: 1) l'introduction et le respect du principe de la légitimité et 2), la proclamation de la façon de régler les conflits entre le Code et les chartes de l'empereur. Cec deux aspects, d'ailleurs, ont paru dans le Code lui-même.

3) Le principe de la légitimité a été appliqué dans le Code du tsar Douchan dans differents cas de trafic juridique interieur (art. 63, sur les taxes que les dirigeants des villes doivent encaisser; art. 101, sur l'interdiction de la violence; art. 171, sur la négation de l'illégalité de la charte de l'empereur etc.). Cependant, la disposi-

tion de l'art. 139 est d'une importance toute particulière: d'après cette disposition, les paysans dépendants (meropes) sont protégés contre une exploitation féodale plus grande que celle prévue par les prescriptions légales et par d'autres prescriptions encore. Quand l'on sait que le Code du tsar Douchan a le caractère d'une loi de classe d'une société féodale, la dite restriction de l'exploitation féodale illimitée représente, sans doute, une mesure progressive qui a été avantageuse pour la classe soumise.

Si pour les articles 63,101 et 171 l'on peut affirmer avec raison qu'ils ont été empruntés au droit byzantin, — ce qui a donné lieu à de vastes études —, par contre, il faut considerer l'art. 139, par lequel l'application du principe de la légitimité 'est étendu également aux meropes, comme une création originale du législateur serbe. Le fait, que le Code ait été donné dans une période où l'autorité centrale était renforcée et où la classe régnante se disloquait interieurement, nous a conduit à cette conclusion. Dans les prescriptions sur la protection des meropes contre l'arbitraire des seigneurs féodaux il existe certainement une tendance à limiter le pouvoir politique de ces seigneurs feodaux, de façon à ce que les sources de leur puissance matérielle soient limitées. Ces sources consistaient en une exploitation féodale libre et illimitée sous de nombreuses formes, car, le passage de l'exploitation féodale en nature à l'exploitation sous forme monétaire était déjà, depuis longtemps, un fait accompli.

4) La façon dont est prescrit le reglement des conflits et des désaccords entre les dispositions du Code et celles des chartes de l'empereur fait ressortir un aspect d'un genre particulier de l'aplication de la primauté de la loi dans le Code du tsar Douchan. Ces prescriptions sont contenues dans les articles 105 et 171. Cependant, ces deux articles comportent, en apparence, des dispositions et solutions contradictoires, ce qui mettait souvent en doute leur véritable importance et leur contenu.

L'art. 105 du Code du tsar Douchan prescrit que le juge doit s'adresser à l'empereur dans le cas d'un désaccord entre le contenu de la charte de l'empereur et les prescriptions du Code. L'art. 171, cependant, ordonne l'application intégrale des prescriptions de la loi par le tribunal, sans tenir compte de la charte et sans s'adresser à l'empereur.

En presence de ces deux dispositions contradictoires dans un même Code, se pose la question de leur vrai sens et de leur vraie signification. Dans la littérature existent différentes opinions à ce sujet: 1°, que l'art. 171 est une dérogation à l'art. 105 (Stojan Novaković), 2°, que les deux articles ont une validité juridique, mais seulement que l'art. 171 a, d'une facon prépondérante, une importance déclarative en vue de donner à l'Etat de Douchan les caractéristiques d'un gouvernement légal (Taranovski); 3°, que, par l'art. 171, l'on a désiré, entre autres, limiter la possibilité pour les juges de s'adresser a l'empereur et de souligner leur competence (Nikola Radojčić). Radojčić a émis cette dernière hypothèse en se basant sur l'analogie du droit byzantin et du droit russe, où l'on ordonne aux juges de s'adresser le moins possible à l'empereur et où on leur donne le droit de règler eux-mêmes les conflits en cas de desaccords entre le Code et les chartes de l'empereur, bien entendu, dans l'esprit des prescriptions légales. A ce propos, Radojčić a établi que l'origine des articles 105 et 171 du Code du tsar Douchan se trouve dans le droit byzantin, à savoir dans le deuxième livre de Basilikes (sixième titre), auquel ces articles ont été empruntés. Cette affirmation au sujet de la source de ces articles est acceptée egalement par Taranovski, qui est d'accord avec le byzantologue anglais Bury et les constatations de Radojčić sur la limitation des droits de l'empereur à Byzance et, par consequent, sur le mal-fondé du pretendu despotisme des empereurs byzantins.

5) Sans vouloir nier l'affirmation que les articles 105 et 171 ont été empruntés au droit byzantin, nous avons tout à fait une autre opinion sur le sens et la signification veritable de ces deux articles dans le contexte du Code du tsar Douchan. C'est à dire, nous considérons que ces articles ont une grande validité et un grand champ d'application parce qu'ils concernent deux situations juridiques tout à fait différentes. Ainsi, l'art. 105 est valable en ce qui concerne le désaccord et le conflit entre le Code et les chartes de l'empereur édictées *anterieurement* à l'édiction du Code; tandis que, l'art. 171, concerne le conflit du Code et des chartes édictées *après* l'édiction du Code. Donc, ces deux articles représentent dans le système du Code du tsar Douchan une partie indivisible; ils ne se contredisent pas l'un l'autre, mais, au contraire, ils ont la fonction de se compléter.

Il existe de très serieux arguments pour avancer une pareille affirmation et un tel raisonnement; ces arguments decoulent de la stylisation-même de ces articles ainsi que des circonstances existantes au moment de l'édiction du Code.

La stylisation des articles 105 et 171 trahit, d'une façon plus directe, le bien-fondé de notre affirmation. Si l'article 105 parle *du Code en conflit avec les chartes de l'empereur*, l'art. 171 est stipulé d'une facon opposée, c'est à dire: *des chartes de l'empereur qui demolissent le Code*. De la première stylisation ressort qu'il est question de chartes qui sont, d'après leur origine chronologique, *anterieures* au Code. Dans ce cas l'on ordonne de s'adresser à l'empereur. Cependant, la stylisation de l'art. 171 indique des chartes *posterieures*, émises après l'édiction du Code; dans ce cas sont proclamées la competence exclusive des juges et la validité du Code. Cela résulte également des expressions employées pour motiver l'édiction de pareilles chartes illégales et sans validité (»édictées dans un moment de mauvaise humeur ou d'amour«).

L'art. 105 a été apporté à l'Assemblée (Sabor) de Skopje, en 1349, l'article 171 a été apporté cinq ans plus tard, à l'Assemblée de

Seres, quand le Code a été complété par de nouvelles prescriptions. Dans cette intervalle de cinq ans, entre les deux réunions du Sabor, la pratique a montré l'apparition de nouvelles chartes qui ont été en contradiction avec les prescriptions du Code, à la suite de la stabilisation insuffisante du nouveau système juridique, incarné dans le Code. Pour cette raison, le Code a dû être complété, à la réunion suivante du Sabor, par des prescriptions concernant le règlement du conflit entre le Code et de pareilles chartes, ce qui est tout à fait régulier cette fois-ci, en faveur du Code.

Donc, même sans considerer les sources byzantines des articles 105 et 171, leur introduction dans le Code du tsar Douchan n'a pas seulement représenté une imitation de la législation byzantine, ni un souci de motiver cette introduction par des égards envers les regions byzantines conquises et envers leurs seigneurs byzantins. Il faut chercher, sur le sol-même où le Code est né, c'est à dire au sein de rapports sociaux déjà développés et ayant le besoin de se développer davantage, exigeant, avant tout, une sécurité et une stabilité juridiques plus grandes, — la raison principale de l'introduction de ces articles dans le Code, avec toutes les garanties de légalité qu'ils comportaient.

La communication fut suivie des remarques de M. M. *S. Jantolek*, *M. Kostrenčić.*

ALPHONSE DAIN, Paris

L'EDITION DES »GLOSES NOMIQUES«

Entre les années 1927 et 1931, nous avons, Pierre Noailles et moi, préparé une édition de l'ensemble connu de nous des *Gloses nomiques*. Le matériel de cette édition avait été recueilli par Pierre Noailles, notamment pendant son séjour à l'Ecole de Rome (1923—1924).

On désigne sous le nom de *Gloses nomiques* une série de lexiques d'étendue variable donnant la définition en grec de divers termes juridiques empruntés à la langue latine. Le traditionalisme des Byzantins, qui avaient maintenu dans la législature en langue grecque les termes techniques du droit romain, donne la raison d'être de ces lexiques. On trouve, mêlés à ces gloses, quelques extraits ou scholies d'ouvrages juridiques, qui ne sont plus de simples définitions.

L'origine de ces répertoires remonte à des relevés faits dans les textes les plus anciens du droit romain en langue grecque, dans lesquels les mots latins figuraient soit en caractères latins proprement dits, soit sous une forme plus ou moins hellénisée. Ainsi dans les écrits de Théophile, etc.

Les lexiques en cause présentent d'ordinaire une simple définition, parfois réduite à un mot, du terme latin donné comme lemme. Mais il y a parfois des développements plus longs. La grande variété de ces lexiques tient non seulement à la nature et à la longueur des définitions et des explications proposées, mais surtout à la manière dont le lemme latin est, dans chaque élément, transcrit en grec. Voici les procédés les plus habituellement rencontrés:

a) l'écriture latine est maintenue, plus ou moins déformée, avec mélange de petite onciale et de cursive. Ainsi cohonus, *colonus*.

b) les lettres latines sont transcrites en lettres grecques, suivant des procédés qui ne vont pas sans erreur (H oncial du latin transformé en N grec, ces deux lettres ayant un tracé presque semblable dans l'écriture courante). Ainsi HEREDES aboutit dans la minuscule à νερέδες, νερεδίτας, νερεδιτάτεμ, etc.

c) la simple transcription phonétique des sons latins en lettres grecques se rencontre plus rarement, mais elle est singulièrement expressive. Par exemple, αὐσήθ, *absit*, ἀβούστουμ, *haustum.*

d) l'évolution ultime amène la transformation du mot latin en mot grec. Ainsi, *privatum* devient πριβάτον. Le terme grec est, suivant l'usage, recréé sur le supin du verbe latin: *transfero* donne τρανσλατεύω (sur *translatum); novavit* donne ἐνοβάτευσεν, etc.

Du reste, ces différents procédés se combinent. Ainsi DE ACTIONIBUS passe à δεαστιονήβους en un seul mot. Outre le blocage des deux termes, on constate la confusion du C capital latin en sigma grec de forme lunaire (Ϲ=C), l'hètacisme (I latin écrit η), la transcription phonétique de l'U latin en ου grec, qui est fort correcte.

De tout cela, j'en rendu compte longuement dans un article paru en 1930: *Transcription des mots latins en grec dans les Gloses nomiques* (Revue des Études Latines, t. VII, p. 100—122).

Il va sans dire que les causes d'altération de semblables textes sont particulièrement nombreuses. Aux occasions d'erreurs ordinaires s'ajoutent celles qui remontent à l'état même d'altération du texte ancien original. *Abire* est couramment confondu avec *adire.* L'initiale rubriquée vient à manquer: *sanguinis* donne ἀγγουϊνις (ἀγουϊνης) et passe à la lettre A. Non moins fréquente est l'altération due au blocage d'un lemme avec la définition du mot suivant. Par exemple:

Πάκτου · τῆς διαθήκης
Πάκις · τῆς εἰρήνης

devient: Πάκτου · τῆς εἰρήνης. On n'en finirait pas si l'on devait relever toutes les particularités de ce genre.

*
* *

Ces difficultés, jointes à celles que l'on trouve d'ordinaire, sont sans doute la cause pour laquelle ces textes sont demeurés inédits.

A dire vrai, un lexique factice, tiré de quelques uns des manuscrits parisiens, avait vu le jour en 1606. Cette liste factice, présentée sans indication d'origine ni apparat critique, mélangeant les différentes sources en une seule série alphabétique, a été procurée par Charles Labbé, avocat au Parlement de Paris, sous le titre *Veteres glossae verborum iuris,* Parisiis, apud Adrianum Beys, CI). I). C. VI. Ce texte a été, dans la suite, repris dans divers recueils.

L'édition que nous avons préparée, Pierre Noailles et moi, en revenant aux sources manuscrites, et en rendant son individualité à chaque répertoire, comprend vingt-deux lexiques d'étendue très inégale, et quatre fragments. Certains de ces lexiques ont des parties communes.

Cette édition n'a pas vu le jour et il y a peut-être lieu d'épiloguer sur les raisons de cet échec.

Les frais énormes qu'entraîne une publication aussi importante en sont sans doute la raison suffisante. La mort du principal collaborateur, survenue en 1943, a enlevé tout courage au survivant. Mais les difficultés rencontrées pour arriver à un concept exact du type d'édition souhaitable entrent aussi en ligne de compte. Il fallut d'abord abandonner le projet, longtemps retenu, de donner une traduction française: on ne traduit pas un dictionnaire. Deux types d'édition furent dans la suite tentés et réalisés, sans donner ni l'un ni l'autre entière satisfaction. Qu'on en juge.

Le premier type d'édition était de nature éminemment critique. Il tendait à reproduire les lexiques sous leur forme idéale. On rétablissait notamment les parties présumées perdues. Pour ce qui est de l'exemple cité plus haut, on reconstituait les mots disparus dans le blocage de deux élements en un seul. On écrivait: Πάκτου· <τῆς διαθήκης. Πάκις· >τῆς εἰρήνης. On avait décidé de combiner en un seul deux lexiques ayant de nombreuses parties communes et dérivant inconstablement d'une même source par emprunts distincts: le lexique ἀκουίλιος (qui ne contient pas moins de 1250 notices) et un des lexiques ἀννάλιος (plusieurs recueils débutent par ce mot). L'orthographe était évidemment restituée: on écrivait ἀδεξιβενδο<υ>μ **et** non ἀδεξιβένδομ, comme le porte la source à l'endroit invoqué.

La formule opposée a consisté à reproduire la forme même du manuscrit, quand il n'y avait qu'une seule source, ou la forme présumée, quand il y avait plusieurs témoins. Pour reprendre encore une fois l'exemple déjà cité, notre édition porte: Πάκτου·τῆς εἰρήνης, ce qui, à dire vrai, n'a aucun sens. Les mots sont maintenus sous leur forme altérée: on écrit Ἀβδένης (du reste justifié par l'ordre alphabétique) et non Ἀδβένης *(advena).* On garde ἀκεσι, forme altérée correspondant au mot latin *accessio,* ἄστωρ pour *actor.* On écrit tantôt βέρβη tantôt βέρβις *(in verbis).* Tout cela est au fond peu satisfaisant.

Nous comptions atténuer ces difficultés et ces contradictions en restituant un lemme latin avant le lemme grec. Nous écrivions: VITIUM HABET. — Βιτονάδε· μέμψιν ἔχει. C'est cette disposition que présente le manuscrit que nous avons rédigé en commun, Pierre Noailles et moi. Le premier état de notre édition portait: Βιτ<ι>-ονάδετ· μέμψιν ἔχει. Il faut savoir que ἄδετ est la forme de transcription courante pour *habet* (cf. la glose ἄδετ · ἔχει); l'écriture ἄβετ correspondrait au verbe *aveo* et non au verbe *habeo.* Autant de problèmes pratiquement insolubles.

Trente ans après, et à la suite de mûres reflexions, je suis amené à faire les constatations suivantes, qui risquent de modifier assez profondément l'un et l'autre de nos anciens projets:

1) Il faut tenir compte des différences intrinsèques présentées par les divers lexiques, qui ont des origines variées. Il n'est pas sûr

que la même solution vaille pour tous les répertoires, ni même pour toutes les parties d'un même répertoire. Il est certain, par exemple, que le lexique κουέστορ *(quaestor)*, heureusement assez court, doit être publié avec la photographie parallèle du manuscrit. Dans ce lexique, en effet, la moitié des lemmes est présentée en lettres prétendues latines, mal relevées dans la source, auxquelles on ne peut superposer des lettres grecques sans commettre de bévues.

2) Ce qu'il faut atteindre, c'est non la forme altérée par les copistes successifs, mais la forme, authentique ou non, qui fut celle de l'*auteur* du lexique. Il y a dans cette reconstitution des risques à courir, mais la philologie n'est pas un jeu pour débutants.

3) Il faut faire l'édition aux moindres frais. Avant tout, il faut la débarrasser du vain appareil d'érudition, qui ne cache souvent qu'une fausse science... On ne gagne rien à relever que tel de nos manuscrits présente προπριἐτάριος avec un esprit doux: c'est là affaire de copiste. Je suis d'avis de supprimer complètement tout apparat critique. *Deliciae eruditorum perdues*, dira-t-on! Mais qu' importe? Ce qu'il nous faut, c'est un texte utilisable de ces gloses.

4) Aux bas de page de l'édition, on remplacera l'apparat par la transcription en latin du lemme grec de chaque article, avec le minimum d'explication quand cela sera nécessaire. Je propose donc d'écrire dans le texte: Βίτ<ι>ον ἅδε<τ>, et dans la note du bas, **VITIUM HABET**. Tant pis pour Βιτονάδε!

La communication fut suivie des remarques de M. M. *J. Triantaphyllopoulos*, *H. J. Scheltema*, *D. Seremetis*, *S. Antoniadis*, *G. Cassimatis*.

DÉMÈTRE SÉRÉMETIS, Thessalonique

UN PROCÈS DE DIVORCE DE L'AN 1592.

Depuis peu de temps à Venise fonctionne une Institution Grecque; l'Institut Grec des Etudes Byzantines et Postbyzantines, qui se propose, entre autres, la concentration et la mise en valeur des souvenirs historiques précieux, provenants de l'ancienne Confrérie Grecque de Venise et en même temps la propulsion de la recherche scientifique, surtout du cercle de la période byzantine et de celle d'aprés.[1]

L'Institut en question est sous l'égide de l'Academie d'Athènes.

C'est en fouillant recemment les vieux dossiers des archives de l'Institut[2] que je trouvai, entre autres pièces, inédites dans la plupart et à mon avis d'une grande importance historique, juridique et sociologique, une procédure concernant le procès de divorce de l'an 1592.

Il s'agit d'un fascicule de six (VI) feuillets de papier ordinaire, cousus ensemble de petites cordes. De ces feuillets le Ier et Ve sont entièrement blancs et le VIe à la dernière page, de sorte qu'on puisse dire que le Ier et le VIe feuillets servirai ent en réalité de couverture.[3]

Le fascicule contient la demande de divorce en date 20 Août 1592 d'un certain Manouïl (Μανουήλ) de Léros, adressée à l'Ortho-

[1] Cet Institut fut fondé en 1949, mais il commença à fonctionner depuis l'été 1955, où fut nommé son directeur.

[2] Les archives de l'Institut furent organisés pour la première fois l'an 1691 d'aprés *J. Veloudos*, Colonie des Crecs Orthodoxes à Venise („'Αποικία Ἑλλήνων 'Ορθοδόξων ἐν Βενετίᾳ"), 2ème edition (1891), p. 122. Dépuis lors ils furent précieusement conservès chaque fois par les Surveillants de la Confrérie, étant sauvés dans la plupart, malgré la catastrophe de la bibliothéque à cause des pillages et rapines faits entretemps.

On doit particulièrement relever pour la conservation des archives le travail systématique, conscienceux et penible du Surveillant de la Confrérie C. Kavvacos, qui fit l'enventaire de tous les documents, les ayant mis dans les dossiers (1822), comme ils sont conservés aujourd'hui, aves des répertoires méthodiques.

[3] Voir archives de la Confrérie Grecque de Venise, déjà Institut des Etudes Byzantines, armadio D, busta 24, no 339: „Monsig. Gabriele Seviro, Arcivescovo di Filadelfia, atti della sua cancellaria, supliche e decreti".

doxe archevêque Gabriel Seviros[4], ayant son siège à Venise et exerçant sa juridiction sur les questions de droit de famille et surtout sur les différends de mariages en général (divorces etc). En suite c'est la déposition des témoins assignés et à la fin est inserée la sentence, rompant le mariage.

Ce ressort des Ecclésiastiques sur les différends du droit privé ne se prèsente pas certes pour la première fois à cette époque là. On sait bien que le clergé exerçait de tout temps une juridiction sur de pareils différends et l'institution formée avec le temps »auctoritas episcopalis« rémonte à l'èpoque de Constantin le Grand; sinon avant encore, à l'époque du fondateur même de la religion Chrétienne.[5]

C'est pour cette raison, car l'institution en question continua à être appliquée dans les différends entre les grecs orthodoxes de Venise, que je fus incité à procéder à la communication présente, concernant pourtant de forme une question de la première période postbyzantine.

Même si auparavent les sources concernaient indirectement l'institution[6], à l'exception, peut être, de l'»Expérience« (Πεῖρα) de l'Evêque Eustache et des Ouvrages de l'Archevêque d'Ochride Dèmètrius Chomatianus[7], la procédure présente de divorce se rapporte

---

[4] Gabriel Seviros fut une physionomie excellente de l'Eglise Orthodoxe honoré en 1578 par le titre de l'„Archevêque de Philadelphie" ayant son siège à Venise ou il remplit ses fonctions comme Evêque, jusqu' à sa mort (1616), n' acceptant pas l'évêché de Philadelphie, ville qui était située à 130 Kil. à l'est de Smyrni. V. des détails sur son activité: *J. Veloudos*, op. cit. p. 65 — *C. Sathas*, Litteratture Neohéllenique, p. 218.

[5] Comp. Apôtre Paul, Première Epître à Corinthiens, chap VI, 1-5. V. aussi *N. Milas*, Le droit ecclésiastique de l'Eglise Orthodoxe Orientale, traduit en grecque par *M. Apostolopoulos*, t. 1-2 Athènes (1906), p. 656 sv., 675, not. 1 — *M. Sakellaropoulos*, Droit Ecclésiastique de l'Eglise Orthodoxe Orientale, Athènes (1898), p. 381 sv. — *A. Christophilopoulos*, La procédure des tribunaux Ecclésiastiques, concernant les différends privés pendant la periode byzantine, Annuaire de la Societé des Etudes Byzantines, t. XVIII, Athènes (1948), p. 692 sv., etc.

[6] Ainsi, car il y a des dispositions rélatives législatives (p. e. Constantin le Grand, Justinien, Héraclite) et nomocanons (à XIV — „ΙΔ'" titres etc.).

[7] L'„Expérience ou l'enseignement des actes de Kyrou le grand, Eustache Romain" („Πεῖρα ἤ ἡ διδασκαλία ἐκ τῶν πράξεων τοῦ Μεγ. Κυροῦ Εὐσταθίου τοῦ Ρωμαίου") (milieu du XIème siècle) contient en particulier les sentences de susdit Eustache, qui fit membre du tribunal supérieur à l'hippodrome de Constantinople. Il s' agit d'un manuel de jurisprudence pratique (comp. *C. Triantaphyllopoulos*, Droit Byzantin, extrait de la „Grande Encyclopèdie Grecque, t. VII, Athènes (1929), p. 29. — *N. Pantazopoulos*, C. Harménopoulos, nomophylax et juge de Thessaloniki, extrait du tome „Constantin Harménopoulos", Thessaloniki, publié par la Faculté de Droit de Thessaloniki, (1952), p. 517).

L' Archevêque „πρώτης Ἰουστινιανῆς καί πάσης Βουλγαρίας" Démètrius Chomatianos (XIIIéme siècle) présidait un tribunal épiscopal, composé de la synode pontifical auprés de lui. Il formula beaucoup de consultations, de sentences et de „réponces„ („ἀποκρίσεις"), que plus tard publia du code Monac. Gr. 62. *J. Pitra*, Analecta sacra et classica spicilegio solesmensi parata (1891), t. VI. Comp. aussi *H. G. Beck*, Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich (1959), p. 708 sv. — *L. Stiernon*, Démètrius Chomatianos, en Dictionnaire d'Histoire et de Geographie Ecclésiastique, t. XIV, p. 199 sv.

directement à celle et surtout à son application au point de vue du droit essentiel et de procédure.

La Confrérie Gréque de Venise est très ancienne. Sa fondation rémonte à l'an 1498, quand par un acte officiel de l'Aristocratie de Venise fut reconnue la constitution de ses membres en personne morale. Dés lors elle s'est developpée en multipliant ses membres dans le sein de Venitiens, parceque les populations grecques[8], échappant aux persécutions des Ottomans, s'y réfugiaient incessamment.

Ces gens là y amenérent la civilisation de leur patrie, leurs moeurs et coutumes, la langue, le droit, leur religion, en s'installant à Venise et à d'autres villes de l'Italie (Gènes, Livorne, Rome, Padoue, etc.).

D'ailleurs il est bien connu-et pour cette raison il échappe au cadre de la présente communication-tout ce qui concerne la contribution des Grecs au développement de la civilisation Européenne, et à la conservation des précieux souvenirs historiques de l'Antiquité, vu que ceux-ci devant le danger de leur anéantissement par les Ottomans peu avant la chute de la Byzance et surtout pendant la période après (1453 et après) se dispersérent dans l'Europe en important avec eux tout ce qu'ils pouvaient.

Toutefois on doit souligner ici que les Grecs installés à Venise, bien qu'ils proviennent de différentes regions de l'ancienne Empire Byzantine, organisèrent soigneusement leur nouvelle communauté dans l'Etat hospitalier, lequel ils considerèrent comme leur deuxième Patrie et en s'adaptant rapidement à sa civilisation ils réussirent à conserver intactes leurs parenté et nationalité.

Les liens des Grecs avec la Démocratie Venitienne se developpèrent dès le debut au plus haut dégré parceque, sauf d'autres motifs, ils y avait des intérêts communs. Le principal resultat en fut le droit des Grecs, mentionné déjà, de fonder une Confrérie (1498) et une église ortodoxe (1526)[9], de travailler et de faire du commerce librement et de participer à toute manifestation aussi librement.

A l'Evêque Orthodoxe de Venise fut decerné par le Patriarche de Constantinople le titre de l'Archevêque de Philadelphie. Cet honneur fut survenu à la personne du curé Gabriel Seviros, qui fut ordonné Evêque et exerça une juridiction essentielle (1578—1616). L'activité de Seviros pour l'avancement et le progrès de la communauté grecque fut grande, portant ainsi dignement le titre susdit, lequel portaient avec honneur ses successeurs aussi.[10]

Les tâches de Seviros n'étaient pas limitées dans les cadres purement réligieux. Celui-ci avec l'intégrité de son caractère, la

---

[8] Comp. *J. Veloudos*, op. cit, p. 23 sv.

[9] La fondation de l'Eglise Orthodoxe à Venise fut étape pour les Grecs orthodoxes, qui se placèrent sous sa protection. Sa reconstruction dura 34 ans (1539-1573) et on depensa de sommes considérables (*Veloudos*, op. cit., p. 101 sv.).

[10] Sur Gabriel Seviros en général v. *J. Veloudos*, op. cit., p. 65 sv.

clarté de son ésprit et la puissance de sa volonté, concentra autour de lui tous les Grecs qui venaient avec allegresse exposer leurs peines et leurs désirs, afin qu'ils soient consolés et renforcés. C'est ainsi qu'il fut en realité le chef de tous les Ortodoxes et le défenseur de leurs intérêts contre tout arbitraire éventuel de Venitiens concernant la vie et leurs affaires en général.

Rien que par ces motifs objectifs que l'on peut expliquer l'impositions et la domination completes de l'église sur les orthodoxes qui s'étendaient incessamment à tous les secteurs de l'existance sociale.

Rien que par ces motifs objectifs que l'ont peut expliquer l'imposition et la domination complète de l'église sur les orthodoxes qui s'étendaient incessamment à tous les secteurs de l'existance sociale.

Aussi l'acquisition par l'Evêque d'une juridiction officielle judiciaire fut la suite physiologique d'une situation developpée dans le passé à l'époque de l'Empire Byzantine, où pendant ses derniers siècles la puissance du clergé est trop grande.

Or le recours des orthodoxes à l'Archevêque de Philadelphie à fin de résourde leurs différends de droit privé, comme ce fut auparavant en Byzance démontre la continuation des conditions objectives et surtout de la force qui conservait l'Eglise sur la masse populaire.

Les éléments rélatifs en général, provenant des archives de l'Institut Grec, aussi bien que ceux de la communication concernant le procès en question, sont complets et nous donnent une immage frappante de la procédure à suivre et du droit essentiel appliqué, car les procès-verbaux de la déposition des témoins furent entiérement conservés, aussi bien que la demande-action soumise pour protection judiciaire et la sentence rendue sur elle.[11]

En particulier les éléments relatifs au procès de divorce de l'an 1592 sont les suivants:

Le demandeur par sa demande écrite au 20 Août 1592, adressée à l'Archevêque de Philadelphie Gabriel exposa que son epouse Aghélo ('Αγκέλω) avec qui il avait contracté mariage[12], avant deux ans presque, abandonna le foyer conjugal[13], sans cause, la nuit du 19 Juillet 1591 suivant son amant et demeurant depuis dans sa maison, ayant en entre temps un enfant de ses rapports illicites avec lui. Il exigea en suite, s'appuyant sur les faits susdits que son épouse soit obligée de lui rendre tous les objets qu'avait emportés

[11] V. des photocopies de ces textes en appendice.

[12] Evidemment selon les régles de l'Eglise Orthodoxe Orientale, puis qu'elle fut adressée à l'Archevêque Orthodoxe.

[13] Au manuscrit est écrit ainsi (f. 2a): „.... 'Εσηκώθηκε ἀπού τό πλάϊ μου μίαν νύκτα καί ἔφυγε δίχως καμίαν ἀφορμή ..." (c. à. d. „Une nuit se leva de mon côté et s'en fuit sans aucune raison ....").

avec elle en abandonnant sa maison.[14] Il demanda en outre »l'exclusion« de son épouse de l'Eglise.[15]

A la fin de la demande il y a une liste de témoins proposés pour démontrer la base de son action et on fait mention que le demandeur presenta son action au secrétariat de l'Archevêque le 20 Août 1592.[16]

A la suite de la susdite demande tout le mécanisme des preuves se mit rapidement en mouvement.

Ainsi après deux jours (22 Août 1592), commencèrents à deposer les témoins proposés sur les faits de l'abandon par l'épouse du foyer coujugal.

En d'autres termes ce fut la procédure, aujourd'hui connue de l'administration des preuves.

Selon les procés-verbaux-car à proprement parler il s'agit de leur témoignage-sept (7) témoins en total vinrent pour déposer, bien qu'ils eussent été cités deux ou trois encore[17] d'une façon vague.

Les témoins déposèrent presque d'une manière tout à fait semblable sur les questions posées, qui avaient eu aussi le même contenu.

On note d'abord la date de l'interrogatoire et les élèments personels du témoin, en faisant mention qu'il »fut interrogé avec serment« (ἠρωτήθη μεθ' ὅρκου).

Ensuite on formule sur le manuscrit les sujets des interrogations en écrivant formellement »il fut interrogé« avant toute insertion de l'interrogation.

Après l'épuisement des questions, qui ne sont pas d'ailleurs nombréuses, le témoin est interrogé, s'il est lié par parenté avec les parties plaidantes ou s'il doit eventuellement une certaine somme à une d'elles.[18]

[14] Le document est ainsi conçu (f. 2a): „... τώρα προσδράμω εἰς τήν πανιερότητά σου καί ζητῶ νὰ μοῦ δώσῃς τήν χώρησίν μου καί νά μοῦ δώσει καί τὰ ροῦχα, ἀποῦ μοῦ ἐπῆρεν ....." (c. a. d. je recours maintenant à ta Grandeur et je demande de me donner mon divorce et qu'elle me rende mes habits aussi, qu'elle avait emportés ...").

[15] „... καί νά εἶναι καστιγάδα ἀπό τήν ἐκκλησὶα ..." („... et qu'elle soit exclue de l' Eglise ....").

[16] U. la demande en question datée de 20 Aoùt 1592 (f. 2a) photocopiée (sub á) et en appendice aussi.

[17] Au manuscrit (f. 2a) il y a la formule suivante: „.... et par tout ça témoins les suivants; ...+ms Nicolas Kalogheras et kyrakoulaina avec ses filles ..." („...+ μ(ι)ς (ἐῤ) Νικόλ(αος) Καλογερᾶς καί ἡ κυρακούλαινα μέ ταῖς θυγατέραις της ...", sans citer le nome et le nombre.

[18] Cette interrogation de forme est formulée au manuscrit d'une des façons suivantes (f. 3a): „... ἐρωτή(θη), ἄν ἔχουν συγγένεια ἤ ἄν χρεωστεῖ τίπ(ο)τας καί εἶπεν οὐχί ...", ἤ „... ἐρωτή (θη) διά συγγενικόν ἤ διά χρέ(η) καί εἶπεν οὐχί ...", ἤ ἀκόμη „ἐρωτή(θη) διά συγγενείαν ἤ διά χρέη καί εἶπεν οὐχί ..." (c. à. d.: ... il fut interrogé s'ils sont parents ou s'il doit quelque chose et il dit non ...", ou bien „... il fut interrogé pour le lien de famille ou pour les dettes et il dit non", ou bien „... il fut interrogé pour la parenté ou pour une dette et il dit non ...").

Une telle question tend à assurer et confirmer l'independance et l'impartialité de chaque témoin.

Par conséquence, s'il y avait un lien de parenté du témoin avec l'une des parties plaidantes ou bien une dette due à une d'elles, son interrogatoire était exclu en raison de l'empêchement.

Certes, on ne doit pas, à cause de l'indétermination de la question, conclure en hâte que les empêchements de témoignage sont fixés d'une manière limitative comme ci-dessus; au contraire-suis-je d'avis-une telle question, bien qu'elle soit incompléte, avait un caractère indicatif, caoncernant les empêchements les plus communs.

Il aurait été plus correct si la question s'était rapportée à l'âge du témoin, à une eventuelle condamnation, de sorte que l'on puisse contrôler, si des raisons de l'exclusion du témoignage suivant la loi civile[19], concouraient aussi.

L'interrogatoire des témoins fut rapidement épuisé, s'étant fait dans quatre jours, savoir du 22 jusqu'au 26 Août 1592.[20]

L'interrogatoire, comme il est mentionné à la fin des procès-verbaux, effectua par ordre de l'Archevêque de Philadelphie, le curé de l'église orthodoxe du Saint Georges de Venise, Georges Vlastos.[21-22]

L'interrogatoire de l'épouse défenderesse »Aghélo«, fait le lendemain (27 Août 1592), est intéressant, sa déposition tout à fait contre le régime de procédure, étant en vigueur aujourd'hui dans tous les pays, peut se comparer seulement à la déposition de »conclusions« par le défendeur.

La défenderesse interrogée par le Métropolite lui même avoua les faits constituant la base de l'action, savoir qu'elle abandonna son époux, qu'on lui imposa malgré sa volonté[23], s'étant liée avec une autre personne, mais elle contesta vaguement qu'elle avait emporté avec elle des objets, prétendant que nombre d'eux lui appartenaient.

Enfin interrogée si elle a de l'»inimitié« (ὄχθρητα) à l'égard des témoins, donnant lecture de leur dépositions, elle répondit,

[19] Comp. Basiliques XXI. I. 6, 8, 14, et surtout 19. — Héxabible d' *Harménopoulos*, A', ST', 9-53, surtout 36.

[20] Plus concrétement: le 22 Août 1592 il fut interrogé un témoin, le 23 un autre, le 24 le troisième et le 26 quatres autres, savoir 7 en total (f. 3a-b).

[21] Ce prêtre était cultivé et il se distingua pour son assistance à l'egard des membres souffrants de la Confrérie.

[22] U. extrait du texte de déposition de témoin (f. 3b-4a) en photocopie (sub. b'.) et en appendice aussi.

[23] Au manuscrit est ainsi conçu (f. 4a): „.... καί εἶπεν πώς ἀπὸ τήν ἀρχὴ μοῦ τὸν ἐδώκασι (μὲ) στανιό μου καὶ δέν τὸν ἤθελα καὶ διὰ τοῦτο τὸν ἥφηκα ...“, (c. â. d. „..... et elle a dit qu'on me l'a donné malgré moi et je ne le voulais pas et pour cela je l'ai abandonné ...“.

qu'elle s'était querellée dans le passé avec le témoin »kyrakoulaina« (c. à. d. une femme).[24]

A la fin il est affirmé par le même curé Georges Vlastos que ce fut lui qui effectua l'interrogatoire, mais en présence de l'Archevêque de Philadelphie Gabriel.[25]

Le 30 Août 1592 le susdit Archevêque rendit sa sentence rompant le mariage, en la formulant de sa propre main, dans un langage à la manière antique.[26]

Dans sa sentence, de motifs généraux, sinon indéterminés, il admet que la base de l'action fut démontrée, savoir, l'adultére et l'abandon et déclare la dissolution du mariage par culpabilité de l'épouse.

Il est caracteristique qu'il y est mentionné, d'une façon indéterminée que le divorce survient »conformement aux régles divines et aux decrets des Rois orthodoxes«.

Il est déclaré c. à. d., que l'on prit en consideration du droit canonique et civil.

En ce qui concerne le droit canonique on doit incontestablement admettre que l'on veut dire celui contenu avec le temps dans le Nomokakon à XIV (ΙΔ') titres (883 ap. Chr.)[27]

En ce qui concerne le droit civil, savoir les decrets des Rois orthodoxes, que l'on veut dire en principe celui de la Novelle CXVII (ριζ)' de Justinien et des Basiliques[28], bien que leur application dans la pratique fut limitée, mais surtout de l'Héxabible d'Harménopoulos[29], qui plus commode et plus sommaire, était semble-t-il, plus en usage même par le Clergé à Venise[30], puisqu' il rendait un

[24] Au manuscrit (f. 4a) est ainsi conçu „..... καὶ εἶπε πὼς ἐμάλωσ(ε) μέ τήν κυρακούλαινα, μά ὁ θε(ὸ)ς (συ)γχωρέση της ...“ (c. à. d. „.. et elle à dit qu'elle s'était querellée avec Kurakoulena, mais que Dieu lui pardonne ...“.

[25] U. la déposition de l'épouse défenderesse (f. 4a) en photocopie sub. b', et en appendice aussi.

[26] U. la sentence de l'Archevêque (f. 4b) en photocopie sub. c', et à la fin de l'appendice.

[27] Ce Nomocanon, connu comme Nomocanon de Photius, contient les canons des Apôtres des synodes oecuméniques et regionales etc. La reconnaissance de ce recueil comme principal fut faite par la Synode réunie à Constantinople (920 ap. Chr.) Comp. *G. Rhallis-M. Potlis*, Constitution de canons divins et sacrés, t. II, p. 8-t. IV, p. 123 (et commentaire de *Valsamon*) -t. VI, p. 434 -*N. Milas - M. Apostolopoulos*, op. cit., p. 107 sv., 250 sv.

[28] Novelle „ρι ζ'“, chap. 8 et 9 — Basiliques XXVIII. 7, 8.

[29] Héxabible, IV, XV. 13 et 14. L'héxabible d'Harménopoulos était, peût être, connu et appliqué par le clergé orthodoxe depuis la moitié encore du XVI ème siècle à Venise par son édition pour la première fois par la presse par *Theodoricus Suallembergius* (1540) ou par la publication d'un éxtrait du texte par le „protonotaire“ patriarcal Théodore Zygomalas (1575) ou éventuellement par une autre édition contemporaine. Comp. relativement *N. Pantazopoulos*, Depuis la tradition „savante“ au code civil, Athénes (1947), p. 95, not. 23 et p. 97.

[30] Pour la période immediatement après, savoir 17ème et 18ème siècles, l'application de l'Héxabible est incotestable, concernant les différends entre les orthodoxes à Venise et son influence aboutit même à une édition speciale (Venise 1744) aux dépens du Métropolite d'„Héraclias“ Gérassime, laquelle traduisit à la langue parlée *Alexios Spanos*. Comp. aussi *N. Pantazopoulos*, op. cit., p. 95-103.

droit[31] antérieur, mais qui s'était modernisé d'une certaine manière.

En tout cas la sentence avec une simple formule déclare la dissolution du mariage par culpabilité de l'épouse adultère et autorise le demandeur à contracter à volonté un nouveau mariage.

Sur la demande concernant la restitution des objets enlevés elle ne se prononce pas du tout.

La sentence signa l'Archevêque de Philadelphie lui même.

§ — En conclusion on dirait ce qui suit:

1) Les Grecs de Venice incorporés dans une Confrérie et conservant la parenté nationale, la réligion, la langue etc., accouraient pour leur différends provenant du mariage et d'autres raisons au jugement de l'Archevêque orthodoxe de Philadelphie, évitant de demander la protection judiciaire des tribunaux de Venise.

2) L'Archevêque de Philadelphie, savoir le chef suprême des orthodoxes à Venise, concentra une très grande puissance exercant une influence sur eux de sorte qu'il pût étendre sa première juridiction réligieuse sur les différends aussi du droit de famille et surtout sur ceux du mariage.

3) En rendant justice l'Archevêque prenait en consideration du droit canonique de concert du droit byzantin et surtout celui de l'Héxabible d'Harménopoulos.

4) Pendant cette procédure on faisait des efforts á fin de rendre une justice essentielle. Les parties plaidantes se présentaient en personne et leurs demandes étaient formulées par écrit.

Sur les depositions des témoins proposés on dressait des procès-verbaux, dont le défendeur prenait connaissance seulement durant son interrogatoire, fait en suite.

L'Archevêque n'étant pas empêché d'aucune formalité et visant rien qu'à l'essentiel, savoir à la possibilité de sauver ou non l'autorité du mariage, se prononçait, aprés avoir estimé tous les éléments, en première et dernière instance sur la dissolution ou non du mariage.

5) La procédure en question fut formée avec le temps par coutume, en suivant et améliorant la tradition des tribunaux byzantins, selon laquelle la justice était rendue par des »juges généraux«, dont l'un, au moins, appartenait au clergé.[32]

Au fait la justice était rendue, au moins sur les différends en question, seulement par l'Archevêque.

[31] Pour Harménopoulos, comp. entre autres, *N. Pantazopoulos*, C. Harménopoulos, nomophylax et juge de Thessaloniki, éxtrait du tome „Constantin Harménopoulos" publié par la faculté de Droit de Thessaloniki à propos de la 600ème anniversaire d'Harménopoulos, Thessaloniki (1952), p. 477 sv. etc.

[32] Comp. en général *P. Lemerle*, Le juge général des Grecs et la réforme judiciaire d'Andronic III, memorial L. Petit, Bucarest (1948), p. 292-318. — *du même*, Recherches sur les institutions judiciaires à l'epoque des Paléologues, Παγκάρπεια, Mélanges Henri Grégoire, Bruxelles (1949) p. 369 sv.

6) L'Archevêque de Philadelphie exerçait la susdite juridiction judiciaire sur des différends de mariage et ceux y joints, en se prononçant tout seul et même en première et dernière instance.

Il n'y avait pas, c. à. d., comme à Constantinople pendant la période postbyzantine un tribunal ecclésiastique à plusieurs membres, composé d'evêques, lequel présidait le Patriarche, ou bien par-devant celui étaient jugés lès appels contre les sentences de tribunaux inférieurs (provinciaux) d'evêques.

En voici maintenant le manuscrit, dont je restituai la ponctuation et l'orthographe à fin de faciliter la lecture.

En ce qui concerne les signes critiques je gardai les règles de l'emploi des signes critiques (1938) conformement à tout ce qui fut admis par le VIII Congrès International Byzantinologique, réuni à Palerme.[33]

La communication fut suivie des remarques de M. *G. Cassimatis*.

f 2α „αφστβ' Αὐγούστου κ', ἐν Βενε(τίᾳ) δέσποτα (καί) πανιερώ(τατε) // ἐγώ ὁ Μανόλ(ης) ἀπ'τήν Λέ(ρο), ἔστοντας καί νά πάρω // εἰς ἀγυναῖκα μου [.. γητικήν] τήν 'Αγκέρω, θυγατέρα τοῦ μ(ισέρ) Γεωργίου τοῦ Χιώ(τη) // ἀπ(ό) σήμερον χρό(νους) 2, ἐν τζίρκᾳ, τήν ὁποίαν ἐκράτουν γουβερνά(δα) // εἰς ἐσπί(τι) κατά τήν δύναμίν μου, καί αὐτή ὡς ἔτυχε, ἐσηκώθη(κε) ἀπού // τό πλάϊ μου μίαν νύκτα καί ἔφυγε δίχως καμίαν ἀφορ(μή) καί δίχως νά // τήν [μανκάρη] [τη / γαλιώ . . . .] τίποτας, καί ἐπεῖγεν μέ τόν Κέκον ἀπού εἶναι Γραμματι // κός, μέ τό [τη / γαλιώ . . . .] τόν Κλαρίση Μέμω·ἡ ὁποία λείπει ἀπ'ταῖς 19 τοῦ 'Ιουλί(ου) // [τό σπερνῶ τοῦ / + ... +] 'Ιουλί(ου) εἰς τούς 1591 καί ἀπ(ό) τότε εὑρίσκε(ται) εἰς τό σπί(τι) τοῦ // εἰρημένου Κέκο(υ), μέ τόν ὁποῖον ἔκαμ(ε) καί παιδ(ί). Τώρα προσδράμω // εἰς τήν πανεριώτη(τ)ά (σου) καί ζητῶ νά μοῦ δώσης τήν χώρησίν μου καί νά μοῦ // δώσει καί τά ροῦχα, ἀπού μοῦ ἐπῆρεν, καθώς καί ἄν τῆς εἶχα καί ἐγώ // τίποτας τό ἤθελεν γυρέψει· καί νά εἶναι καί καστιγάδα ἀπ'τήν ἐκ // κλησί(α)· καί εἰς αὐτά ὅλα μάρτυραις οἱ κάτωθεν.

+ μ(ισέρ) Βασίλειος Καβαλιέρος καί ἡ γυναῖκα του·
καί ἡ θυγατέρα του.
+ μ(ισέρ) Τζουάνε Καραβοκύρης
μ(ισέρ) Μανόλης Καλογερᾶς
μ(ισέρ) Νικόλαος Καλογερᾶς
καί ἡ κυρακούλαινα μέ ταῖς θυγατέραις της.

('Απρεζε / . . . .) ντάρη(σε) ταύτην εἰς τας 20 τοῦ Αὐγού(στου) 1592.

[33] *Fr. Dölger*, Richtlinien für die Herausgabe byzantinischer Urkunden, en Atti delo VIII Congresso Internationale di Studi Bizantini e Neoellenici, VII (Roma, 1953), p. 55-6. Comp. aussi „Revue des Etudes Byzantines", X (1952), p. 124-8.

---

f 3α αφστβ'Αὐγούστου, κβ'. Ἐν Βενε(τίᾳ). Τήν σήμε(ρον) ἐρωτή(θη) μεθ'ὅρκ(ου), ὁ μ(ι)σ(έρ) Βασί(λειος) Καβα // λιέρος εἰμ(έν) καί γνωρίζει τήν Ἀγκέρω, τήν γυναῖκα τοῦ Μ(ανόλη) καί εἶπεν ναί. Ἐρωτή(θη) ἄν κατέχει πῶς ἐμίσεψεν ἀπό τόν ἄνδρα της καί // εἶπεν αὐτή ἡ γυναῖκα ἔιτοναι γουβερνα-(ρισμένη) ἀπό τόν ἄνδρα της πλάϊ κα // λύτερα παρά ἑνός καλοπήχτρου ἀνδρός γυναῖκα. Καί ἐκείνη ὡς ἔτυχε // μίαν ἡμέραν ἦλθεν ὁ ἄνδρας της καί λέγει της ἔλα νὰ δειπνήσωμ(ε), ἡ ὁποί(α) τοῦ εἶπε πώς δέν θέ(λει) καί ἔφαγεν ἐκεῖνος καί ἐπῆγαν καί [ἔπεσ(αν)]. Εἰς // ταῖς (4) ὥραις τῆς νυκτός, κοιμῶντας ὁ ἄνδρας, ἔφυγεν ἀπ(ό) τό σπίτι του // καί ἐπῆρεν ὅ, τι καί ἄν εἶχε. Καί ἐπῆγεν μὲ τόν Κέκο, τόν Γραμματικόν, ἡ // ὁποία ἀκό(μα) (εὑ)ρίσκε(ται) στό σπίτι του καί ἔκαμ(ε) καί παι(δί) μέ κεῖνον, τό ὁποῖ(ον), τό ἐβάπτισ(αν) ταῖς περαζόμ(εν)αις ἡμέραις ὡς ἤκουσ(α). Ἐρωτή(θη), πόσον καιρ(όν) // λείπει καί εἶπεν(2) χρόνοι πᾶσι. Ἐρωτή(θη) ἄν ἔχουν συγγένεια, ἤ ἄν χρεωστεῖ // τίπ(ο)τας καί εἶπεν οὐχί: —

Αὐγούστ(ου) κγ'. Ἐρωτή(θη) μεθ' ὅρκ(ου) ὁ μ(ι)ς(έρ) Μανόλ(ης) Καλογερᾶς εἰμή καί γνωρίζει τήν ἄνω(θεν) // Ἀγκέρω, και εἶπεν ναί. Ἐρωτή(θη) ἄν κατέχει πώς ἐμίσεψεν ἀπ(ό) τόν ἄνδρα της // καί εἶπεν κατέχει, πώς μίαν νύκτα ἐση-κώθη ἀπ(ό) τό πλάγι του καί ἔφυγεν // μέ τόν Γραμματικόν τόν Κέκο. Καί ἀκό(μα) μ'ἐκεῖνον (εὑ)ρίσκε(ται) εἰς τό σπίτι του. Ἐρωτή(θη) // ἄν κατέχει καί ἐπῆρεν τίπ(ο)τας ἀπ(ό) τό σπί(τι) καί λέγ(ει) ἤκουσάτο, μά δέν τό κατέχω. // Ἐρωτή(θη) π(ό)σον καιρ(ό) λείπ(ει) καί εἶπεν π(ο)λύ, μά δέν κατέχω π(ό)σον, μά εἶπανέ το 2 χρόν(οι) // Ἐρωτή(θη) διά συγγενικόν ἤ διά χρέ(η) καί εἶπεν οὐχί. —

Αὐγούστ(ου), κδ'. Ἐρωτή(θη) μεθ'ὅρκ(ου) ὁ μ(ι)ς(έρ) Νικόλ(αος) Καλο-γερᾶς εἰμέν καί γνωρίζει τήν ἄνω(θεν) Ἀγκέ // ρω, καί εἶπεν, ναί. Ἐρωτή(θη) ἄν κατέχει πώς ἐμίσεψεν ἀπ(ό) τόν ἄνδρα της καί εἶ // πε, κατέχει πώς μίαν νύκταν ἐσηκώθηκ(ε) ἀπ(ό) τό πλάη του καί ἔφυγεν μέ τόν // γραμματικόν τόν Κέκο, καί ὡς ἤκου(σα) ἐκεῖνος τήν ἐξέβγαλ(ε) καί τήν σήμερ(ον) // εὑρίσκε(ται) εἰς τό σπίτι του μέ τήν μάναν του. Ἐρωτή(θη), ἄν κατέχει πῶς ἐπῆρεν τί // π(ό)τας ἀπ(ό) τό σπίτι καί λέγ(ει), ὡς ἤκουσα ἐπῆρεν λίγον τίπ(ο)τας.' Ερωτή(θη) πόσον καιρ(όν) // λείπει και εἶπεν περνᾶ ὁ χρό(νος), μὰ δέν κατέχω πόσον. Ἐρω-τή(θὰ) διά συγγενικόν ἤ // διά χρέη καί εἶπεν οὐχί.

Αὐγούστ(ου), κστ'. Ἐυρωτή(θη) ἡ μεθ'ὅρκ(ου) ἡ Ζάμπε ἡ Κόλενα εἰμ(έν)καί γνωρίζει τήν ἄνω(θεν) Ἀγκέρω // καί εἶπεν, ναί. Ἐρωτή(θη) ἄν κατέχει πῶς ἐμίσεψεν ἀπ(ό) τόν ἄνδρα της καί εἶπ(εν), // κατέχει πώς μίαν ἡμέραν, ἦλθεν ὁ εἰρημέ(νος) μ(ι)ς(έρ) Μανόλ(ης), ὁ ἄνδρας της καί ἤφερεν // τά σολδ(ία) ἀποῦ ἐδούλεψε εἰς τό καράβι τοῦ μ(ι)ς(έρ) Κωνστ(αντίνου) Κουλούρ(η), καί ἤριξεν στήν [π(ο)διάν της] // καί τήν νύκταν ἐκείνην ἐσηκώθη ἀπ(ό) τ(ό) πλάη του καί ἔφυγεν καί ἐπῆγεν // μέ τόν Κέκο, τόν Γραμματι(κόν), (ὁ) ὁποῖος τήν εἶχε καί

f 3β πρωτύτερα, καί εἴκαμ(ε) καί παιδ(ί) μ' ἐκεῖνον καί τώρα στέκει στό σπίτι του μέ τήν μάναν του. Ἐρωτή(θη) ἄν // κατέ(χει) νά ἐπῆρεν τίπ(ο)τας ἀπ(ό) τ(ό) σπίτι καί λέγει, ὅ, τι, καί ἄν εἶχε ἐπῆρεν· ἀπ(ό) // τά ὁποῖα ἄλλα ἐπούλησ(εν) ἡ μάνα της, ἄλλα ἤβα(λεν) [αμα .. ..] Ἐρωτή(θη) πόσον καιρ(όν) νά εἶναι καί εἶπεν περνᾶ ὁ χρόν(ος). Ἐρωτή(θη) διά συγγενικόν ἤ διά χρέ(η) καί εἶπ(εν) οὐχί.

Τήν αὐτή. Ἐρωτή(θη) μεθ' ὅρκ(ου) ἡ Ε(ὐ)δοκί(α), ἡ ἀδελφή τῆς ἄνω(θεν) Κόλαι(νας), εἰμ(έν) καί γνωρίζει // τήν ἄνω(θεν) Ἀγκέρω, ἡ ὁποία εἶπεν, ναί. Ἐρωτή(θη), ἄν κατέχει πῶς ἐμίσεψε ἀ // π(ό) τόν ἄνδρα της καί εἶπεν μίαν νύκταν ἐσηκώθη ἀπ(ό) τό πλάγι του καί / ἔφυγεν μέ τόν Γραμματικ(όν) τόν Κέκο, μέ τόν ὁποῖον ἔκαμε καί παιδ(ί) καί τ(ήν) σήμερον εὑρίσκε(ται) στό σπίτι του μέ τήν μάναν του, (ὁ) ὁποῖος τήν εἶχεν καί προτύτ(ερα) // Ἐρωτή(θη) ἄν κατέ(χει) νά ἐπῆρεν τίπ(ο)τας ἀπ(ό) τό σπίτι· καί εἶπεν πώς ἐπῆρεν ὅ, τι // καί ἄν εἶχε ἀπ(ό) τά ὁποῖα ἐπούλησ(εν) ἡ μάνα της, καί ἔχει καί σημάδ(ι). Ἐρωτή(θη), // πόσος καιρός εἶναι καί εἶπε πλέ(ον) παρά χρόνος. Ἐρωτή(θη) διά συγγενείαν ἤ διά χρέος καί εἶπεν οὐχί:

Τήν αὐτή. Ἐρωτή(θη) μεθ' ὅρκ(ου) ἡ Εὐφ(ρ)οσύνη, ἡ θυγατέρ(α) τῆς ἄνω(θεν) Κόλενας, εἰμήν καί γνω // ρίζει τήν ἄνω(θεν) Ἀγκέρω, ἡ ὁποία εἶπεν ναί. Ἐρωτή(θη), ἄν κατέχει πῶς ἐμίσεψ(εν) // ἀπ(ό) τόν ἄνδρα της· καί εἶπεν μίαν νύκτα ἐσηκώθηκ(εν) ἀπ (ό) τό πλε(υρό) τοῦ ἀν // δρός (της) καί ἔφυγεν μέ τόν γραμματικόν, τόν Κέκον, μέ τόν ὁποῖον ἔκαμ(εν) καί παιδ(ί) // . καί ἀκόμ(α) καί τήν σήμερ(ον) εὑρίσκε(ται) στό σπίτι του, στό γουβέρνον του, (ὁ) ὁποῖος τήν // εἶχεν καί πρωτύτερ(α). Ἐρωτή(θη) ἄν κατέ(χει) νά ἐπῆρεν τίπ(ο)τας ἀπ(ό) τό σπίτ(ι) καί εἶπεν // πώς ἐπῆρεν ὅ, τι καί ἄν τῆς εἶχε καμωμέν(ο), ἀπ(ό) τά ὁποῖα ἐπούλησ(εν) ἡ μάνα της // καί ἔχει καί σημάδ(ι). Εἶναι καιρός πλέ(ον) παρά χρόν(ος). Ἐρωτή(θη) διά συγγενικόν // ἤ διά χρέ(ος) καί εἶπεν οὐχί,

Τήν αὐτή. Ἐρωτή(θη) μεθ' ὅρκ(ου) ὁ μ(ι)ς(έρ) Ντζουά(νε) Καραβοκύρης: εἰμ(ήν) καί γνωρίζει τήν ἄνω(θεν) // Ἀγκέρω, (ὁ) ὁποῖος εἶπεν, ναί. Ἐρωτή(θη) ἄν κατέχει πῶς ἐμίσεψεν ἀπ(ό) τόν ἄν // δραν της καί εἶπεν κατέχω πώς ἐδού-λευε εἰς τό καράβι τοῦ μ(ι)ς/(σέρ) Κωνστ(αντίνου) Κουλού(ρη) //, εἰς τόν ὁποῖον ἤτοναι ναύκληρ(ος)· καί ἀργά τοῦ ἐδώκα(σι) τή πληρωμήν καί ἐπῆγεν // εἰς τό σπίτι του καί ἔδωκέντης τά [σολδία ....] ἀπού ἐβάστα. Καί τήν νύκτα ἔφυγεν // μέ τόν Γραμματικόν τόν Κέκο, (ὁ) ὁποῖος τήν εἶχε καί πρωτύτερα καί ἀκό(μα) σπί // τι του εὑρίςκε(ται) καί εἴκαμ(ε) καί παιδ(ί) μ' ἐκεῖνον. Ἐρωτή(θη), ἄν κατέχει ἄν ἐ // πῆρεν τίπ(ο)τας ἀπ(ό) τό σπί(τι) ὅταν ἐμίσεψε καί εἶπεν δέν κατέ(χει), ἤκουσεν, // μά δέν κατέχει. Ἐρωτή(θη) πόσος καιρός νά εἶναι καί εἶπεν πλέ(ον) παρά χρό(νος) //. Ἐρωτή(θη) διά συγγενία(ν) ἤ διά χρέ(η) κ(αί) εἶπεν οὐχί: Ἐγώ πα(πά) Γεώρ(γιος) Βλαστός, ἐφημέρ(ιος) τοῦ Ἀγί(ου) Γεωρ(-γίου) τῆς Βενε(τίας) τῶν Γραι(κῶν) ἐξημηνά(ρισα) τούς ἄνω(θεν) μάρτυρας μέ θέλημα τοῦ πανεριωτά(του) μ(ητ)ροπ(ο)λί(του) καί ἡμῶν δεσπότου.

---

f 4α „αφστβ'. Αὐγούσ(του) κζ'. ἐν Βενε(τίᾳ) τήν σήμε(ρον) ἐρωτή(θη) ὑπ(ό) τοῦ πανεριωτ(άτου) μητροπ(ο)λί(του) // Φιλαδελφεί(ας) καί ἡμῶ(ν) δε-σπό(του) ἡ Ἀγγέλω ἡ θυγάτηρ τοῦ μι(σέρ) Γεωρ(γίου) τοῦ Χιώ(τη) // καί γυνή τοῦ μ(ι)ς(έρ) Μανό(λη) τό τί ἤτοναι ἡ ἀφορμή καί ἡ αἰτία ἀποῦ ἐμίσε(ψε) // ἀπ(ό) τόν ἄνδρα της καί ἐπῆγε μέ τόν μ(ι)ς(έρ) Φ(ρ)αντζέσ(κον) τόν γραμμα-τικόν, καί // εἶπεν πῶς ἀπό τήν ἀρχήν μοῦ τόνεδώκασι (μέ) στανιό μου καί δέν τόν ἤθελα // καί διά τοῦτο τόν ἤφηκα· Ἐρωτή(θη) καί πόσον καιρόν τόν εἶχες καί εἴσουν // μ ἐκεῖνον, καί εἶπεν δέν θυμοῦμαι· Ἐρωτή(θη) ἔλειπέ [σου .....] τίπ(ο)τας, // δέν σέ γουβερνάριζε καί εἶπεν ὄχι ἤμουν [ικὴ αναπ .....] καί γου-

βερνα // ρισμέ(νη) ὡσάν θέ(λει) ὁ θε(ός). Ἐρωτή(θη) ἔκαμεν [ἀπ ρα / ....] [..πόνες ..], λέ(γει) ὄχι· Ἐρω // τή(θη) ὅταν ἔφυγες ἐσύ ἐπῆγες καί εὑρῆκες τόν εἰρημέ(νον) μ(ι)σ(έρ) Φ(ρ)αντζέσ(κον) ἤ ἐκεῖνος // ἦλθεν καί ἐπῆρε σε· λέγει σασ(τισ)μένοι εἴμασταν καί οἱ δυό καί ἦλθεν καί ἐ // πήγαμ(ε). Ἐρωτή(θη) καί τίς ἤτοναι εἰς τό μέσον καί εἶπεν ἡ Ἀρχοντοῦ ἀποῦ // ἐπῆγεν στούς Κορφούς· ἐρωτή(θη) καί ἀνίσως καί θέ(λει) ὁ εἰρημένος σ(ου) ἄνδρα(ς) // νά σοῦ συγχωρέ(ση), πάγεις μὲ κεῖνον; λέ(γει) ὄχι, ἅ(ς) μέ κάμνει ὁλόχρυση δέν πά(γω). // Ἐρωτή(θη) ποῦ ἔχεις τά πράγματα, ἀποῦ ἐπῆρες ἀπ(ό) τό σπίτι ὅταν ἐμίσεψες, // καθώς τά ἔχεις γραμμένα [[μέ]] εἰς θύμησι(ν) τά ὁποῖα τῆς τά διαβάσαμ(ε) καί μερτικόν εἶπεν πώς ἔχει, ἄλλα [ἠρνήθη / ......] καί ἄλλα πώς ἔχει [ἀμα......]. Ἐρωτή(θη) // ἄν ἔχει τίπ(ο)τας ὄχθρητα μέ τούς μάρ(τυρας) ἀποῦ ἐξαμηναρίστηκα(ν) τούς ὁποίους τῆς ἐδιαβάσαμ(ε) καί εἶπεν πῶς ἐμάλωσ(ε) μέ τήν κυρά κούλενα, μά ὁ θε(ός) (συ) // χωρέση της· εἰδέ μέ τούς ἐπίλιπους τίπ(ο)τας δέν ἔχει νά κά(μει).

Ἐγώ πα(πᾶ) Γεώρ(γιος) Βλαστός, ἐφημέ(ριος) τοῦ Ἁγίου Γεωργίου τῆς Βενετί(ας) τῶν Γραικ(ῶν) ἐκοστιτου // ἥρισ(α) τήν ἄνω(θεν) Ἀγγέρω, ἐνέμπροσθεν τοῦ πανιερω(τά)(του) μ(η)τροπ(ο)λί(του) καί ἡμῶ(ν) δεσπότου".

---

f 4β „Ἐπει(δή) δῆλα γέγονε δι' ἀξιοπίστων μαρτύρων, ἅπαντα // τά κατά τῆς μοιχαλί(δος) Ἀγ(γ)εροῦς θυγατρός τοῦ Γεωργ(ίου) τοῦ // Χίουδτι ἀληθ(ῶς) ἐμοιχεύ(θη), καί ἐγκατέλειπε τόν νόμιμ(ον) // αὐτῆς ἄνδρα Μανουήλ, τ(ό)ν ἀπό τήν Λέρ(ον) νυκτός καί πρό τόν // παράνομον Φρ(α)γ(γ)ίσκον τόν γραμματικ(όν) [['Αγκαρα]] [...ντώς τον] // [ἔχοντος μαμ / .....] παρεγένετο, [ὡς] ἐμεῖς ταπεινῶ(ς) κατά τοῦ θείους // κανόνας, καί τόν ὀρθοδόξων βασιλέ(ων) θεσπίσμ(ατα) διαζευ // γνύ(ειν) ταύτην τήν μοιχαλί(δα), καί διασπᾶν τοῦ εἰρημ(έ)ν(ου) // αὐτῆς Μανουήλου, [.μ.αν]. δκαί ἄν [χρεῖν / ....] [ἄδειαν / παρέ // χει .....] νομίμως [μιγεῖναι] γυναικί. Εἰς δέ τήν ποτέ δούλην δῆλα ἦν· // ἐγένετο καί τό παρ(όν) ἡμῶν γράμμ(α), [ὅ καί / ......] ἐδόθη τῷ εἰρημέν(ῳ) // κατά τό αφστβ'. κατά μῆν(α) Αὔγου(στ)(ον) λ'. ἀπό τή(ν) Βενετί(α)

Ὁ μητροπολίτης Φιλαδελφίας Σεβῆρος".

JEAN TRIANTAPHYLLOPOULOS, Athènes

LE MANUSCRIT DE GLOSES NOMIQUES ΜΑΓΚΙΠΙΟΥΝ DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE BÂLE (G² I 37 n. 7)*

Le manuscrit, que j'ai l'honneur de présenter et que je nomme μαγκίπιουν d'après la glose initiale, appartient à la Bibliothèque Universitaire de Bâle sous cote G² I 37 n. 7. Je le tiens du Professeur Robert Abbondanza, Directeur de l'Archive d'État à Perugia et maître incontesté des études sur Alciat, qui a eu l'extrême gentillesse de me le confier et de me communiquer les origines pour ainsi dire prosopographiques du manuscrit.

Le manuscrit contient des gloses nomiques. Par gloses nomiques on entend les glossaires de termes de droit romain transcrits en lettres grecques et traduits en grec. Elles ont été publiées en partie à Paris en 1606 par Charles Labbé sous le titre »Veteres glossae verborum iuris quae passim in Basilicis reperiuntur« avec les notes de Joseph Scaliger et de François Pithou. Elles ont été republiées avec les additions manuscrites de Labbé et les émendations d'autres savants par Antoine Schulting. Elles sont facilement accessibles dans la seconde édition, Utrecht 1733, du Thesaurus iuris Romani III 1697—1820 d'Evrard Otto.

Comme dans les gloses nomiques de Labbé notre manuscrit ne contient pas exclusivement des gloses juridiques. Des sujets d'histoire y sont traités et leurs sources données, comme par exemple le développement sur Palmatius (3, 8 ss.), tiré d'Hésychios de Milet (FHG IV 143—145), ou le développement sur les tribus romaines (5,29 ss.), puisé dans le premier livre perdu de la Ῥωμαϊκὴ ἱστορία de Cassius Dion frg. 5, 8. 9 (Boissevin, Weidmann = 4,9. 10 Melber, Teubner), qui est précisément connu par les gloses nomiques. Il y a aussi des développements juridiques qui dépassent la mesure d'une glose, comme par exemple celui de la »ne-

---

* Communication présentée le mardi 12 septembre 1961 à la Section de Droit du XII[e] Congrès International des Études Byzantines, (Ohrid 10—16 septembre 1961). Je publierai et commenterai le manuscrit avec une notice de R. Abbondanza sur la provenance du manuscrit.

gotiorum gestio« (1, 26 ss.) et avec raison Cujas considérait les gloses nomiques comme des scholies. D'autre part de simples vocabulaires latino-grecs y sont contenus, comme μάτερ = μήτηρ.

D'après Alphonse Dain, il y aurait 22 lexiques et quatre fragments de gloses nomiques, disséminés par toute l'Europe. Pierre Noailles devait, en collaboration avec Alphonse Dain, procéder à une édition critique, se basant sur tous les manuscrits disponibles, de toutes ces gloses, le chiffre desquelles s'élève à plus de 5.000, c'est-à-dire plus que le double des gloses enregistrées par Labbé, pressé »pro brevitate temporis cuius necessitatem proximae Francofurtenses nundinae imponunt«.

Notre manuscrit est composé de huit pages d'une grandeur environ de cm 30×21. Le nombre des lignes de chaque page varie de 43 à 47.

Le manuscrit doit être partie d'un original majeur en piteux état, probablement à cause des injures du temps, rédigé en volume, comme nous pouvons en inférer du passage (4,33 s.), où le copiste écrit: »Hic multa de decoctoribus sequuntur ita tamen tam propter voluminis cariem tam propter / linearum iniurias difficilia lectu, ut Oedipo atque etiam Sibylla, quae divinet, opus sit«. En revanche, notre manuscrit est en bon état. Seulement vers la marge droite des lettres manquent, qu'on peut facilement suppléer avec l'aide de Labbé ou d'Otto. Le manuscrit ne provient pas seulement d'un manuscrit majeur, mais lui-même est fragmentaire, puisqu'il débute avec la lettre M et fait un choix des lettres suivantes.

L'original de notre manuscrit a appartenu à André Alciat. Notre manuscrit a été copié par son élève, l'illustre jurisconsulte de Bâle Boniface Amerbach, en 1522, »postridie nativitatis D. Virginis«, c'est-à-dire le lendemain de la nativité de la Sainte Vierge ou le 9 septembre. Amerbach écrit: »Ex Anonymo Alciati legum Graeco interprete a me exscripta«. Or, en ce-temps-là Alciat enseignait à Avignon et avait près de lui Boniface Amerbach, séjournant pour la seconde fois à Avignon (mai 1522—avril 1524). Précisément en 1522 eut la dernière entrevue d'Alciat avec Amerbach. L'original, qui probablement est perdu, est parvenu aux mains d'Alciat avant 1514, date de composition de ses »Annotationes in tres posteriores libros Codicis Iustiniani«, où c. 18 r on peut lire: »Nam cum haec scripsissem, pervenit ad manus Graecus legum interpres, quem ex Creta in Italiam advexit Stephanus Niger, vir doctissimus: et, ut non parum amicitiae tribueret, dono eum mihi dedit...«. Cette oeuvre d'Alciat a été imprimée pour la première fois en 1515 à Strasbourg. Le »vir doctissimus« Étienne Negri est l'helléniste célèbre de Milan. Notre manuscrit a donc un passé glorieux, et ceci n'est pas sa moindre valeur.

L'intérêt que portait Alciat aux études de droit sémantiques est bien attesté par son chef-d'oeuvre »De verborum significatione«, Lyon 1530. Plus spécialement, les textes grecs de droit

romain l'occupèrent dans son »Opusculum quo Graecae dictiones fere ubique in Digestis restituuntur«. Il est intéressant de noter que l'original a été apporté de Crète, chose qui ne saurait étonner, puisque la Crète était un centre de »scriptoria« et en général un centre de culture et de belles lettres. En tout cas, l'original ne peut être de très haute époque, puisque presque tous les manuscrits juridiques grecs appartiennent aux XVe et XVIe siècles et rarement remontent au-delà du XIVe siècle. C'est dire que notre manuscrit ne s'éloigne pas de l'âge présumé de son original.

Les gloses de notre manuscrit sont, bien entendu, moins nombreuses que celles données par Labbé. En vérité, nos gloses s'étendent aux lettres M, N, O, Π, P, de nouveau Π, Τ, Φ, de nouveau P, Σ, de nouveau T. Il y a parfois des gloses solitaires intercalées qui n'ont pas de rapport avec l'ordre alphabétique. Celui-ci, pas même dans chaque lettre, n'est rigoureux, et souffre de récurrences. En revanche, il y a des leçons plus correctes que celles de Labbé ou Otto ou des gloses qui ne se rencontrent pas chez Labbé ou Otto. Un échantillon tiré de la lettre M donne en plus neuf nouvelles gloses.

Les fautes communes aux gloses nomiques se rencontrent également dans notre manuscrit. Sur ces fautes tout l'essentiel a été dit par Alphonse Dain. Notre manuscrit néanmoins présente une originalité: nous savons qu'il n'a pas été copié par un Grec, mais par un juriste latinophone, Amerbach. Aussi ne doit-on pas exclure que quelques fautes, surtout d'accentuation, ne soient redevables à la plume d'Amerbach. Par exemple, celui-ci accentue partout οἰὸν au lieu d'οἶον. C'est une faute difficile à commetre à un scribe grec, mais pour un scribe étranger, elle est explicable. L'écriture d'Amerbach, difficile à déchiffrer, est l'écriture habituelle des érudits grecs et des humanistes du XVIe siècle. Les abréviations nous ont maintes fois exaspéré. Le manuscrit a été collationné sur l'édition de Labbé et d'Otto, qui nous ont servi à suppléer les lettres manquantes et aidé au déchiffrement.

On a largement discuté sur la date des gloses nomiques. Autrefois était accréditée l'opinion, selon laquelle elles seraient postérieures aux Basiliques. Labbé même les avait intitulées »Veteres glossae verborum iuris quae passim in Basilicis reperiuntur«. Mais déjà Mortreuil les faisait »remonter à cette époque de transition de la jurisprudence purement romaine à la jurisprudence byzantine«. Si les manuscrits contenant les gloses nomiques sont postérieurs aux Basiliques, pourtant les gloses mêmes remonteraient à l'âge de Justinien, sinon plus haut. Ceci est peut-être vrai pour les gloses nomiques proprement dites, mais il ne peut être vrai pour toutes les gloses contenues dans ces glossaires et touchant à divers sujets.

Pour dater ces gloses — non les glossaires — on doit procéder d'une manière intrinsèque et »inductive«. Je voudrais dire, qu'on

doit rechercher l'histoire du terme glosé et procéder du »spécial« au »général« ou de la »periphérie« vers le »centre«. Jamais on ne pourra arriver à une fin satisfaisante, si on entreprend d'emblée la tâche de dater chaque glose. Ceci représenterait un labeur colossal, qui serait difficilement mené à bout. On devra, au contraire, choisir quelques gloses représentatives, dont on devrait retracer l'histoire. Les références actuelles au Corpus iuris civilis ou aux Basiliques ne sont pas toujours correctes ou rationnelles et un éditeur futur assumera le long et patient travail de s'y retrouver. Seulement après de tels travaux partiels, qui ouvriront le chemin et serviront de guide, on pourra procéder à une synthèse de grande envergure. Pour illustrer la méthode préconisée je prends à titre d'exemple la glose Πρεϊουδίκιουμ.

Notre manuscrit donne deux gloses sur le préjudice. L'une (4,44) est la traduction littérale de πρεϊουδίκιουμ, c'est-à-dire πρόκριμα et rien de plus. L'autre (5,3 s.) donne la définition et l'essence du préjudice. Cette dernière glose, qui en deux points donne des leçons plus correctes que Labbé, n'est pas puisée dans la Paraphrase 4, 6, 13 de Théophile, comme le croit Schulting, mais dans la scholie (8) Πραεϊουδίκιον de Stéphane à Ulp. l. 9 ad ed. D. 3,3,35,2 = = B. 8,2,35,2 (Scor. R. II 13, Scheltema B. I. p. IX, 107 s.). Il est vrai que Stéphane suit la Paraphrase de Théophile et en général l'Index de celui-ci. Dans notre glose, comme d'ailleurs dans la scholie de Stéphane, il s'agit du préjudice prétorien » an filius sit«, autrement dit »praeiudicium edicto perpetuo propositum« et connu par la constitution Diocl. Maxim. a. 294 C. 8, 46 (47), 9. Notre glose diffère de la scholie de Stéphane en ce sens qu'elle parle d'action, au lieu que Stéphane déclare qu'en matière de préjudice on parle abusivement d'action. A remarquer que Theoph. paraphr. 4,6,13 évite d'employer le terme action en matière de préjudice, et emploie le terme δικαστήριον = »iudicium«. Ceci est étrange puisque Justinien dans ses Institutes 4,6,13 venait d'élever les préjudices en actions (préjudicielles). Mais la doctrine dominante en droit classique ne considérait pas les préjudices comme actions, pour lesquelles elle exigeait la condamnation comme partie intégrante de la formule. C'était, paraît-il, l'opinion des Sabiniens, comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs.

La référence de notre glose au livre 2 δὲ ἰουδίκης par rapport à un préjudice sur les enfants sous puissance paternelle est le deuxième livre de la partie du Digeste »de iudiciis«, qui, d'après le programme d'enseignement de droit de la c. Omnem 3, va du livre 5 au livre 11 du Digeste. Donc, le deuxième livre »de iudiciis« de notre glose n'est autre que le livre 6 du Digeste. Or, précisément, dans le livre 6 du Digeste, il y a un texte d'Ulp. l. 16 ad ed. D. 6,1,1,2 sur un préjudice des »liberi in potestate« = ὑπεξούσιοι.

Mais cette glose nomique possède un intérêt immense, à savoir elle nous révèle le »iussum iudicandi« des formules préjudicielles. On

le supposait, mais on ne l'avait pas observé dans les textes. Or, les gloses nomiques résolvent le problème. Dans les formules préjudicielles était inséré l'ordre au juge d'examiner: σκέπτησον, ὦ δικαστά, d'où dépendait la question préjudicielle à être tranchée, posée en question indirecte dans l' »intentio«.

Ce qui est curieux, pas tant pour nos gloses nomiques, qui seraient redevables aux maîtres du Ve ou VIe siècles, mais plutôt pour les contemporains de Justinien, Théophile et Stéphane, c'est que ceux-ci se tiennent à des doctrines d'un droit périmé, comme l'était le droit classique avec sa procédure formulaire. J'ai expliqué ailleurs cette antiquaille comme le résultat de l'enseignement des écoles de droit orientales, surtout de Béryte, où la tradition classique était maintenue en grande estime. Il faut d'ailleurs tenir compte que la formule se prêtait d'une manière parfaite à l'enseignement du droit, et encore aujourd'hui on pourrait employer dans l'enseignement universitaire ce chef-d'oeuvre juridique, qu'est la formule, qui contient toute la doctrine de la présupposition et du jugement hypothétique de la règle de droit. Ces vues ont amené Paul Collinet à dater une partie du moins des gloses nomiques (par exemple »decoctor«, »defraudator«, actio rei uxoriae«) de l'époque antéjustinienne.

Voilà les résultats de la méthode employée.

Et pour conclure et marquer l'importance de tels travaux je ferais une remarque plus générale et qui dépasse le cadre juridique. La nature de ces glossaires juridiques met en relief d'une part la carence de la lexicographie grecque en général et d'autre part l'absence de vocabulaires grecs des textes byzantins plus spécialement. Notre travail se serait de beaucoup facilité, si nous disposions d'un vocabulaire ou d'un index complet des sources byzantines. Malgré un début prometteur, il tardera encore beaucoup jusqu'à ce que la langue grecque possède enfin son trésor, qui fasse pendant au Thesaurus linguae Latinae et qui embrasse toute la grécité, depuis le linéaire B jusqu'à nos jours.

La communication fut suivie des remarques de MM. *H. J. Scheltema, G. Kasimatis* et de Mlle. *S. Antoniadès.*

СЕРГИЈЕ ТРОИЦКИ, Београд

ЗАКОН СУДНЫЙ ЛЮДЕМ, КАК ПАМЯТНИК ВИЗАНТИЙСКОГО ПРАВА

Относительно происхождения Закона судного людем существуют две теории: болгарская, доказывающая, что он составлен в Болгарии и для Болгарии при князе Борисе или при царе Симеоне, и моравская, доказывающая, что он составлен славянским просветителем св. Мефодием для Моравии во время его моравской миссии. Между тем изученье деталей этого памятника, в связи с Паннонскими житиями солунских братьев и другими источниками, приводит к выводу, что на самом деле, хотя этот памятник действительно составлен Мефодием, но не в Моравии, а в македонской клисуре Стримон, где Мефодий был 10 лет князем, назначенным византийским императором Феофилом и составлен для подчиненного ему славянского войска с целью борьбы с преступностью в составе этого войска и укрепления его верности Византии.

Что ЗС составлен именно для войска — это видно уже из самого его заглавия — Закон судный людем. Само собою разумеется, что законы издаются не для животных, а для людей и если бы слово „люди" здесь было бы употреблено в широком смысле primates erecti рода homo sapiens, оно было бы совершенно излишне, что́ трудно допустить в кратком юридическом памятнике и притом в самом его заглавии. Следовательно слово „людем" здесь имеет узкий, специальный смысл и именно тот, который оно имеет в самом памятнике. А здесь оно встречается только три раза в третьей главе и само по себе означает всех воинов, кроме князя, с адъективом „простой" — редовых воинов, а как адъектив к слову „оброк", т. е. жалованье, означает жалованье воинов.

О назначении ЗС для войска говорит и все его содержанье, и если такое его назначенье не бросается в глаза, то только потому, что подчиненное Мефодию войско не было регулярным, а имело характер ополчения, собираемого ad hoc для защиты от неприятеля или для нападения на него, почему составителю ЗС приходилось считаться с его бытом и в мирное время.

Главное свое содержание ЗС, mutatis mutandis, берет из XVII титула Эклоги, говорящего об уголовном праве — о преступлениях и

наказаниях, но из 52 глав этого титула он берет только 25 глав, карающих преступления, в которых могут быть виновными преимущественно воины. Прежде всего нужно обратить внимание на то, что он имеет в виду только мужчин, а о женщинах упоминает, так сказать, только по необходимости, только тогда, когда говорит о браке и разводе или о преступлениях полового характера, в которых женщины являются или необходимыми соучастницами или жертвами таких преступлений, но и упоминая о женщинах, ЗС, за исключением одного только случая, не назначает им никакого наказания. Отсюда ясно, что ЗС составлен для коллектива, состоящего из одних мужчин, каковым обычно и является войско.

Наконец о назначении ЗС для войска говорит и характер тех преступлений, о которых упоминают этот судебник. Из 52 преступлений, упомянутых в Эклоге, ЗС карает только такие преступления, в которых могут быть виновны преимущественно воины, как молодые люди, склонные к соблазнам полового характера и к злоупотреблениям своим оружием и физическою силою. На первом месте ЗС ставит 13 преступлений полового характера (гл. 4—14), а в дальнейших главах (15—18, 23—31) говорит о 13 видах нарушения права собственности, личной неприкосновенности и свободы и о вероотступничестве военнопленного, которые так или иначе связаны с войной.

Назначение ЗС для славянского войска позволяет определить, как время, так и место составления этого памятника. Тогда как жизнь младщего брата Мефодия-Константина безраздельно была посвящена служению науке и церкви, жизнь Мефодия резко распадается на два периода — период его военной службы, сначала в Солуни, затем в Константинополе и, наконец, в македанской клисуре Стримон в должности назначенного царем Феофилом славянского князя, где он защищал границы Византии от болгарской агрессии, и другой период, когда он, разочаровавшись в военной службе, „омрзе на све, отбаци оружие", и стал служить церкви сначала в качестве монаха, а позднее архиепископа и главы моравской миссии.

Уже этот беглый обзор жизнедеятельности Мефодия показывает, что только в первый период Мефодий имел и мотивы и право издать свой воинский судебник в качестве славянского князя в Стримоне, непосредственно подчиненного и близкого императору, а временем его княжения нужно считать царствование Феофила (829—842), который и поставил на княжество Мефодия и при котором он и отказался от княжения.

Византийские источники единогласно свидетельствуют о высоких личных военных качествах нахлынувших на Византию славян — об их высоком росте, необыкновенной силе, выносливости и изобретательности, но в то же время констатируют недостаток у них способности к организации, склонность к хищничеству, к раздорам и насилиям, а вместе с тем жалуются и на неустойчивость их отношений к Византии, при которой не раз подчиненные ей и соседние с ней славянские племена превращались в ее опасных врагов. И вот ЗС

борится с преступностью в составе славянского войска и стремится укрепить его верност Византии.

О том, что главною целью ЗС является борьба с преступностью в войске, говорит уже самое его заглавие: „Закон судный", т. е. судебник, „людем", т. е. воинам. А его содержание соответствует заглавию. Из 32 глав ЗС 27 глав говорят о преступлениях и наказаниях воинов (1, 4—18, 22—32), три главы (2, 19, 21) говорят о суде, который должен судить за эти преступления и только две главы (3 и 20) говорят о разделе военной добычи и о положении выкупленного военнопленного.

Военная история Византии показывает, какие опасные последствия для государства не раз имело пренебрежение материальными интересами войска, вызывавшее его бунт, отказ сражаться и даже переход на сторону неприятеля. И вот многие детали ЗС показывают, с какою предупредительностью к материальным интересам воинов относился его составитель. Особенно показательна в этом отношении третья глава ЗС.

Тогда как Эклога упоминает о жалованье только „τῶν ἀρχόντων", только начальствующих в войске, ЗС говорит об „оброке людском", т. е. о жалованье всем воинам. Иначе делит ЗС и военную добычу. Тогда как Эклога шестую часть ее отдает τῷ δημοσίῳ - фиску, давая стратегу право награждать из нее только начальствующих, отличившихся храбростью, ЗС ничего не уделяет фиску, а эту шестую часть отдает князю, предоставляя ему право награждать из нее не только жупанов и кметов, но и всех воинов.

Вследствии приверженности славян к своим народным вождям — жупанам captatio их benevolentiae имела большую важность для византийцев. И вот по ЗС жупаны получают: 1) „людской оброк", т.е. жалованье от государства, 2) „прибыток", т. е. прибавку к этому жалованью, 3) часть добычи, равную с остальными воинами, 4) „часть княжу", т. е. шестую часть военной добычи, разделенную между ними, без выделенья из нее наград отличившимся во время сражения. Кроме того отличившиеся храбростью жупаны получают от князя или воеводы особую награду.

Заботливость о материальных интересах славянского населения проявляется и в других деталях ЗС. По Эклоге деньги от продажи преступников в рабство идут фиску, по ЗС — местным беднякам (гл. 1 и 4). Эклога предоставляет оценку работы выкупленного военнопленного произволу выкупившего его лица (VIII, 9), а ЗС (гл. 20) определяет минимальную цену такой работы в полтора раза дороже, чем сотая новелла Льва Мудрого.

И не только с материальными интересами славян считается ЗС, но и с их национальною чувствительностью, с их обычным правом и со всем их бытом. Ограничивая действие византийского законодательства сферой, необходимой для государственной безопасности — в личном отношении войском а в предметном — уголовным правом, составитель ЗС предоставляет всю остальную широкую правовую

область юрисдикции славянских народных вождей — жупанов, руководящихся обычным славянским правом, с которым считается и ЗС. Карая даже такие незначительные преступления, как неосторожное обращение с огнем (гл. 16) или случайное повреждение чужого коня (гл. 23), ЗС даже не упоминает о таком тяжелом преступлении, как убийство, так как наказание за убийство — месть очиталось по обычному древне-славянскому праву долгом ближайших родственников убитого.

Для укрепления верности славянского войска Византии нужно было и внушение ему византийской церковно-политической идеологии, по которой византийский царь есть свыше поставленный глава всего христианского мира, почему все христиане должны подчиняться ему и бороться за его интересы. Так как многие детали ЗС показывают, что население Мефодиева княжества не только было христианским, но и имело известную церковную организацию, то Мефодий уже имел в своем княжестве служителей церкви, самым саном своим призванных внушать своим насомым эту идеологию, и потому он в своем судебнике стремится лишь поднять авторитет веры и церкви и престиж императора. Начинается ЗС провозглашением превосходства „Божией правды" пред всякой другой и ссылкой на сигилий с в я т о г о императора, как автора ЗС, продолжается ссылками на „Закон Божий" (гл. 2, 4 и 32), „Закон церковный" (гл. 4, 6, 7, 16 и 17) и „Божия заповеди" (гл. 32), как непререкаемый авторитет, и заканчивается патетическим напоминанием о „великом суде Божием", который осудит „вся бещиньницы людския", а „рабам вѣрным" даст „радость вѣчную" (гл. 32). С целью укрепления авторитета церкви ей предоставляются широкие права в отношении облегчения наказаний путем замены их продолжительной епитимией, в течении которой преступники ставятся в положение церковных париков (гл. 4—9, 11, 14, 16 и 23), и в отношении защиты незаконно преследуемых (гл. 17), а вопреки общей гуманной тенденции ЗС, для нарушителей прав церкви устанавливаются особо строгие наказания. Тогда как Эклога карает нарушителя церковного права убежища 12 ударами (XVII, 1), ЗС говорит, что такой нарушитель, кто бы он ни был, „приимить 140 ранъ" (гл. 17). Кража из алтаря карается рабством, а вне алтаря — кумулятивно бичеванием, острижением и изгнанием (гл. 29).

Из датировки составленья ЗС четвертым десятилетием IX века следует важное заключение, что этот памятник является первенцем славянской письменности. Но против такой датировки говорит тот факт, что все рукописи этого памятника писаны кириллицей, а кириллица тогда еще не существовала. Между тем в одиннадцатой и пятнадцатой главах ЗС есть ошибки, указывающие, что протограф памятника был написан не кириллицей, а тем алфавитом, которым славяне на территории Византии обычно писали до изобретения кириллицы - греческим. В 11 главе половая зрелость девицы ошибочно означена цифрой к̃ вместе г̃і - 13. Такая ошибка легко могла произойти при переписке кириллицей написанного греческими буквами оригинала вследствии сходства греческой цифры 13 со славянской 20. В греческих рукописях цифры первого десятка ставились на втором месте, а второго на первом, а в славянских рукописях наоборот, при чем в букве к правая половина буквы обычно писалась отдельно от левого столбика и естественно славянский переписчик принял греческую цифру і̃г за цифру к̃.

16 глава ЗС допускает замену смертной казни за поджог сожжением или мечем двенадцатилетней епитимией. Между тем за более легкие преступления — брак на куме (гл. 7) или крестнице (гл. 8), за блуд с монахиней (гл. 6) или с замужней (гл. 8) назначен более продолжительный — пятнадцатилетний срок епитимии. Срок епитимии за поджог мотивируется словами: „яко вражебник іесть", но термин „вражебник" на древне-славянском языке означал убийцу, как объект „вражды" — мести за убийство. А по канонам Василия Великого, которым следует ЗС, срок епитимии за убийство был определен не 12, а 20 лет. Таким образом и здесь греческая цифра к — 20 была ошибочно прочитана славянским переписчиком как славянская цифра ів — 12.

Все это доказывает, что как моравскую, так и болгарскую теорию происхождения ЗС следует заменить новой — македонской.

La communication fut suivie des remarques de M. M. *S. Jantolek, H. F Schmid, V. Mošin, P. Đordjić.*

Titres des communications présentées à la section de DROIT ET SCIENCES SPÉCIALES qui ont été publiées ailleurs ou dont les manuscrits n'ont pas été remis à la rédaction

Carolos Alexandridis, Thessalonique

Über die Krankheiten des Kaisers Alexios I. Komnenos
Publié dans Byzantinische Zeitschrift 55 (1962) 68—75.

Grégoire Cassimatis, Athènes

Byzance, État moderne
Publié dans Mnemosynon Bizoukidès (Thessalonique 1962) 535—543
La communication fut suivie des remarques de M. H. F. Schmid

Mario de Dominicis, Perugia

Aspetti della legislazione bisantine sul colonato nelle regione africane

Dieter Nörr, Münster

Römische Elemente im byzantinischen Kaufrecht
La communication fut suivie des remarques de M. M. S. Jantolek, H. F. Schmid et H. J. Scheltema.

Arthur Schiller, New York

Arbitration and Adjudication in Late Byzantine and Early Arabic Egypt
La communication fut suivie des remarques de M. D. Nörr.

CINQUIÈME PARTIE

SCIENCES AUXILIAIRES

JACQUES BOMPAIRE, Rennes

ETUDE SUR DES ACTES D'ARCHIVES INÉDITS DU XVIe SIÈCLE (ATHOS)

Certaines séries de la Diplomatique byzantine subsistent sans grand changement à l'époque turque: c'est le cas des actes ecclésiastiques. Nous examinerons les documents de ce type que contiennent les archives d'un couvent athonite, pour la période immédiatement postérieure à 1453. Il s'agit du couvent de Xéropotamou, dont nous étudions les archives depuis plusieurs années.

A notre connaissance elles ne contiennent pas d'acte de la seconde moitié du XVe siècle, mais elles sont riches en actes grecs du XVIe. Que cette époque soit encore physiquement imprégnée par Byzance, je n'en veux qu'un exemple: un acte du Conseil de l'Athos de 1528 (No 77 du *Catalogue* des archives, dressé par Eudokimos) expose le témoignage d'un vieillard de 90 ans, Léontios de Dionysiou, ancien prôtos d'après le texte (?), dont les souvenirs peuvent remonter jusqu'au règne de Jean VIII. C'est un de ces μακρόβιοι athonites dont parle le Pseudo-Lucien.

Trois séries de documents grecs sont bien représentées, tous ces documents étant inédits: les actes patriarcaux, les actes d'évêques, les actes des autorités athonites.

*
*   *

Que nous apprennent ces pièces sur l'histoire du couvent? Nous y glanons quelques noms d'higoumène ou de dikaios, comme Germanos en 1539, qui signe en slave (No 177), Léontios en 1594 (No 78). Information beaucoup plus importante: alors que le couvent était relativement prospère, à la fin du XVe siècle, si l'on en croit la relation d'Isaïe de Chilandar qui le visita en 1489, un texte de 1565 nous apprend que le couvent a été complètement ruiné (No 112): ταῖς καιρικαῖς συγχύσεσι καὶ μεταβολαῖς τῶν πραγμάτων ἀμεληθέντος τοῦ δηλωθέντος μοναστηρίου αὐτῶν καὶ τέλεον ἀφανισθέντος (1.3—4); puis qu'il s'est relevé et a trouvé ses nombreux moines et ses richesses d'antan (1.9). On situera cette ruine dans la première moitié du XVIe siècle. D'après un acte turc de 1517, le fameux hatti-chérif de Sélim Ier, plusieurs fois

édité (Nos 326—327), on sait que Xéropotamou a été incendié: cette indication recoupe les données précédentes et permet de situer la destruction du couvent au début du XVIe siècle, exactement en 1507, si l'on en croit le Père Eudokimos dans son ouvrage sur Xéropotamou (p. 33, 43). On sera donc moins sévère que St. Binon *(Xéropotamou et St Paul,* p. 153) pour le hatti-chérif si bien confirmé sur ce point: il reste que sur d'autres points le document est suspect, ainsi lorsqu'il affirme que le sultan a restauré le couvent. Ce n'est pas la première fois qu'un faux contient des données justes.

On constate que les actes sont plus nombreux après 1550 qu'avant: sur un total approximatif de 40 actes grecs et turcs du XVIe siècle, plus des deux tiers sont de la seconde moitié du siècle. Après la période de ruine et le marasme consécutif, on a un net réveil qui paraît dû au premier chef à la munificence des princes moldo-valaques, surtout après 1550: les actes en langue moldo-valaque sont nombreux dans les archives, mais non catalogués, et il est difficile pour l'instant de dire s'il y en a du XVIe siècle.

Enfin les pièces grecques des archives renseignent à satiété sur les biens de Xéropotamou et sur les interminables querelles de propriété auxquelles le couvent est mêlé, avec Simon-Pétra, à propos de Daphné et du kellion de Donta (Nos 77—78); avec Kutlumus, à propos d'Anapausa (No 51); avec l'évêque d'Hiérissos et divers particuliers à propos de l'église St Nicolas (Nos 111, 112, 113).

*
* *

Examinons à présent les diverses séries d'actes en essayant de les caractériser du point de vue diplomatique. Pour l'époque byzantine, deux actes patriarcaux seulement avaient été adressés au couvent, et un seul figure encore dans ses archives: une décision synodale d'Athanase Ier, en forme d'extrait des registres patriarcaux; c'est le second original connu de ce type diplomatique, avec celui qu'a édité F. Dölger dans *Schatzkammern* (No 100). L'autre acte est une catéchèse du même patriarche, connue indirectement par un manuscrit du Vatican. Au XVIe siècle le couvent a reçu quatre actes patriarcaux. Si on les classe selon les critères proposés par F. Dölger *(ibid.* p. 215), on a:

— un acte avec signature du nom et trois actes avec ménologe. —
— trois actes de Jérémie Ier, un acte de Métrophane III. —
— un acte sur parchemin, trois actes sur papier (actes à ménologe). —
— une συνοδικὴ πρᾶξις, trois γράμματα (actes à ménologe). —
— deux fois seulement l'indication de l'an du monde, mais partout l'indiction et le mois. —
— une fois seulement un prologue rhétorique (acte à signature). —

— trois fois la mention du synode, comme participant à l'élaboration de l'acte. —
— partout la ligne d'intitulation en écriture simple. —
— nulle part les signatures du synode, l'initiale ornée, le sceau.

Les actes de Xéropotamou correspondent donc aux normes de la diplomatique patriarcale, dont on sait qu'elle est beaucoup moins formaliste que la diplomatique impériale. On note par exemple un flottement dans la définition et la datation; il n'y a pas de règle pour le format, sauf pour les pièces qui ont un ménologe (environ 400/310 mm, cf. *Schatzk.* No 98 de 1548); par contre on comparera l'acte à signature de Jérémie Ier (610/430 mm) aux actes contemporains, *Schatzk.* Nos 86 et 87 (520/370 et 450/345 mm).

L'acte de Jérémie Ier de 1544 (No 178) est une décision nommant le métropolite de Naupacte et Arta, hypertime et exarque d'Etolie, à savoir le protosyncelle Grégoire; la décision est prise après vote (ψήφων κανονικῶς γεγενημένων) de cinq prélats du synode. On a tout le formulaire de nomination (χειροτονία), l'énumération des droits et devoirs du nouveau métropolite. Il est dit que Grégoire est un homme pieux, cultivé et vertueux, voué dès sa prime jeunesse à la vie monastique. Le P. Eudokimos (l. c., p. 40) précise qu'il est ancien Xéropotamite: c'est vraisemblable et cela explique la présence de l'acte dans les archives, mais cela n'est nullement dit par l'acte.

Au même patriarche Jérémie Ier nous croyons pouvoir attribuer, après mûre réflexion, deux actes avec ménologe, l'un de 1535, l'autre de 1524 ou 1539 (ind. 12). On sait que les relations de Jérémie Ier avec l'Athos ont été étroites, comme en témoignent de nombreuses pièces, dont deux concernent Kutlumus *(A. Kutl.,* Nos 54, 55). L'acte de 1535 (No 86), adressé au prôtos et à la Synaxis a une portée générale, et propose dans son préambule une vision quelque peu idéalisée de la Sainte Montagne: »attendu que depuis des temps immémoriaux les limites de vos couvents vénérables et divins... étaient toujours bien fixées, et que pendant tout ce temps les moines ont été pacifiques et ennemis du scandale, chacun se contentant de ses biens propres ...«. Suit une condamnation énergique de certains moines qui, eux, ont surpris par de faux témoignages la bonne foi du patriarche, et obtenu l'année précédente un γράμμα favorable à leurs prétentions: ce γράμμα est déclaré nul et non avenu, et, par le présent γράμμα le patriarche rétablit les limites conformes aux chrysobulles et documents antérieurs. Xéropotamou semble être particulièrement intéressé à l'affaire, puisque l'acte se trouve dans ses archives, au dossier »Simon-Pétra«. Est-ce comme victime ou comme agresseur, nous nous garderons de trancher.

Le dernier acte de Jérémie Ier (No 111) est une semonce sévère adressée à l'évêque d'Hiérissos et de la Sainte Montagne, qui méconnaît le statut stavropégiaque de l'église St Nicolas à Hiérissos et les dispositions d'actes patriarcaux antérieurs. C'est ainsi qu'il

fait invoquer son nom dans les offices au lieu de celui du patriarche et qu'il confisque les revenus de l'église. L'évêque est menacé de graves sanctions. Il est dit incidemment, en quelques mots (1.4), que ce kellion appartient depuis longtemps à Xéropotamou (exactement depuis le XIe siècle, antérieurement à un acte de l'évêque Nicolas d'Hiérissos, de 1032), mais l'acte vise uniquement à défendre le statut stavropégiaque; signalons que vers le même moment, en 1537, Jérémie Ier confirme avec force les droits de stavropégie de Pantocrator (acte XIV).

L'acte de Métrophane III (No 112), de Février 1565, c'est-à-dire de l'extrême début de son premier patriarcat, vise au contraire à préciser les droits de Xéropotamou sur l'église St Nicolas, sise dans la métropole d'Hiérissos *(sic)*. Nous apprenons que l'église ruinée en même temps que le couvent (au début du siècle) a été achetée (cf. No 113) et restaurée par Abrabey et est devenue stavropégiaque à la demande de celui-ci : ces données complètent celles de l'acte précédent. Xéropotamou, qui a retrouvé son ancienne prospérité, pourra faire valoir ses droits originels sur St Nicolas et l'administrer.

*

* *

La série des actes épiscopaux, dont on sait que la diplomatique est mal connue, fournit deux actes. D'abord un συνοδικὸν γράμμα de Joasaph, archevêque hypertime de Thessalonique et exarque de Thessalie et tenant lieu d'évêque de Césarée de Cappadoce, daté de 1577 (No 187); il est édité sommairement par Eudokimos. Il est du type à ménologe, avec six signatures d'évêques suffragants (Ardamérion, Campanéia, Hiérissos et Athos) et de clercs constituant le synode de l'archevêque. Par l'aspect extérieur, le document est très proche des actes des patriarches à ménologe: ligne d'intitulation, ménologe visiblement copié sur celui des patriarches contemporains, format (un peu plus petit); l'année du monde est notée. On comparera un σιγιλλιῶδες φράμμα de Théonas, de 1538, de Saint-Paul (Binon, *l. c.*, p. 303), du type à ménologe; cependant son format est double, le parchemin est employé au lieu du papier, il y a un prologue et par contre aucune signature synodale. On voit que les normes diplomatiques sont imprécises dans cette série d'actes. Pour le contenu, l'acte de Joasaph traite d'un monydrion déserté à cause des événements, sis dans l'évêche de Lité et Rendiné, suffragant de Thessalonique; l'archevêque ne voulant pas le laisser à l'abandon l'attribue à Xéropotamou, pour qu'il y installe des moines; il songe surtout à la culture et aux revenus de la terre, point de vue économique qui mérite d'être souligné.

Un γράμμα de l'évêque d'Hiérissos et de l'Athos, Hilarion, date de 1596 (No 113); c'est une copie. Il reproduit les signatures de l'évêque et de clercs et notables de l'évêché, selon le type normal, mais il ne porte que l'année du monde et le quantième du mois, sans l'indiction (absence qui est rare jusqu'à cette époque). Au contraire un acte de l'évêque d'Hiérissos Macaire, de 1528 *(A. Esphigm.*, XXVI), porte l'année du monde, le quantième du mois et l'indiction, sans la signature: flottement caractéristique de la diplomatique ecclésiastique. L'évêque Hilarion est distinct de celui qui apparaît quarante ans plus tôt dans un acte de Kutlumus (No 57); entre eux, en 1577, se place l'évêque Jacob, cosignataire de Joasaph dans l'acte précédent. Notre acte traite de St Nicolas d'Hiérissos, que la famille Abrabey continue à gérer malgré l'acte patriarcal de 1565; les moines de Xéropotamou ayant réclamé la restitution du kellion, l'évêque intervient à cette fin. C'est apparemment l'épilogue de cette longue affaire qui opposa le patriarche à l'évêque d'Hiérissos, puis la famille Abrabey à Xéropotamou.

*

* *

Passons rapidement sur les actes des autorités athonites, au nombre de quatre, qui semblent tous être des copies (deux d'entre eux étant peut-être originaux avec des signatures non autographes). Un γράμμα de 1528 (No 77) du prôtos Callistratos est contresigné par le métropolite de Tirnovo, Théophile, et l'évêque d'Hiérissos, Macaire; les signatures sont très incomplètes, il manque celle du prôtos. L'acte contient un périhorismos de Donta. De la même année, on connaît un acte du prôtos, signé par les mêmes autorités, dans les archives de Kutlumus (No 53, cf. No 60). On sait que le rôle de l'archevêque de Tirnovo, comme de celui d'Ochrida est bien attesté à l'Athos à cette époque (cf. *A. Esphigm.* et *A. Pantocrator)*. — Un γράμμα de 1539 (No 177) du prôtos Gabriel fait état de subsides de Moldo-Valachie, apportés par l'ancien prôtos Eustratios (d'ailleurs inconnu), et autorise Xéropotamou à installer un konaki à Karyès. Il porte la signature du prôtos (c'est un troisième Gabriel, inconnu et distinct des deux Gabriel attestés en 1516/18 et 1526/27; on aura un quatrième Gabriel vers 1560), et les signatures de 19 représentants des couvents, dont huit en slave. Mention est faite de l'évêque Macaire (d'Hiérissos?). — Un γράμμα de 1569 (No 51) traite d'Anapausa; il porte la signature du prôtos Philothée, inconnu, et de 12 représentants des couvents. Pour ses deux derniers actes, un grand nombre de noms d'higoumènes sont nouveaux. — Enfin un acte de 1594 (No 78) ne porte naturellement plus de nom de prôtos; il concerne encore le kellion de Donta, avec un périhorismos; les signatures de la synaxis ne sont pas reproduites.

*

* *

Ajoutons que les archives contiennent deux actes privés, l'un de 1512, non catalogué (désignation d'un épitrope pour administrer un bien à Naxos), l'autre de 1596 (No 259), qui est une vente à

Thasos. Par ailleurs nous n'étudierons pas les nombreux actes turcs du XVIe siècle (au moins 25): outre le célèbre hatti-chérif de Sélim Ier (1517), on compte des firmans et des vakoufnamés de Soliman II, de Sélim II, Mourad III, Mahomet III, ainsi que des actes de la justice ottomane (de Thessalonique par exemple) ou des actes privés visés par les autorités turques (échelonnés de 1517 à 1587). Le P. Eudokimos les a catalogués avec certaines erreurs de date et d'attribution.

Bref, pour l'époque immédiatement postérieure à Byzance, les archives de Xéropotamou contiennent de nombreuses pièces qu'il faudra éditer. Elles retiendront l'attention des chercheurs dans plusieurs domaines: celle de l'historien de l'Athos; celle du diplomatiste qui étudie les survivances de la diplomatique byzantine, en particulier dans les actes ecclésiastiques, et essaie de dégager leurs caractéristiques; celle du spécialiste de diplomatique ou de philologie turque et aussi moldo-valaque. Et l'on peut dire que dans ces deux derniers domaines presque tout reste à faire, pour la plupart des couvents athonites.

La communication fut suivie des remarques de M. M. *A. Guillou, P. Lemerle, N. Svoronos, A. Dain.*

FRANZ DÖLGER, München

ZUR BIBLIOGRAPHIE DER BYZANTINISCHEN ZEITSCHRIFT

Wiederum ist laut Beschluss des internationalen Byzantinistenkongresses in Thessalonike vom 18. IV. 1943 (Pepragmena I, 83, Punkt 4) ein Bericht über die Bibliographie der Byzantinischen Zeitschrift fällig, welche nach demselben Beschluss die Bibliographie des Faches ist. Dabei sollen Beobachtungen und kritische Bemerkungen vorgebracht und Anregungen gegeben werden. Den letzten Bericht dieser Art habe ich auf dem XI. Internationalen Byzantinistenkongress in München Sept. 1958 erstattet (Akten des Kongresses, S. 122—124).

Es wurde damals die Anregung gegeben, es möchte der Bibliographie jeweils eine Übersicht des Systems vorausgeschickt werden, damit der Benutzer sogleich sehen kann, auf welcher Seite der ihn interessierende Abschnitt der Bibliographie beginnt. Wir sind dieser Anregung nachgekommen, obgleich wir fürchten, dass von dieser Bequemlichkeit nur selten Gebrauch gemacht wird. Denn die systematische Einteilung der Bibliographie ist auch an den Kolumnentiteln leicht zu übersehen, anderseits ist es für die Redaktion lästig mit dem Imprimatur des Bogens, mit welchem die Bibliographie beginnt, warten zu müssen, bis das letzte Kapitel ausgedruckt ist, um die richtigen Seitenzahlen anzubringen. Ich bitte deshalb auf diese Übersicht in Zukunt wieder verzichten zu dürfen.

Wie in der Gesamtredaktion der Byzantinischen Zeitschrift eine Änderung eingetreten ist, indem in der Person des Herrn Kollegen Hans-Georg Beck und in der Person des Herrn Kollegen Friedrich Wilhelm Deichmann zwei Mitredakteure für die Spezialgebiete Geistliche Literatur bzw. Byzantinische Kunst dem Gesamtredakteuer zur Seite getreten sind, so hat auch der Mitarbeiterstab der Bibliographie eine Erweiterung erfahren müssen. Dieser hat durch den Tod zwei Mitarbeiter verloren, deren wir hier in Dankbarkeit für ihre treue und uneigennützige Mitarbeit gedenken: es sind die Herrn Ciro Giannelli und Erik Gren. Zur Erganzung dieser überaus schmerzlichen Lücken konnten wir Fräulein Enrica Follieri und Herrn Gustav Karlsson gewinnen. Dazu ist inzwischen Herr

Staatsbibliotheksrat Dr. Otto Volk getreten; im Jahre 1962 wird ferner Herr Professor Dr. Johannes Karayannopulos an unserer Bibliographie mitarbeiten.

Leider ist es auch nicht möglich gewesen dem Beschluss des XI. Byzantinistenkongresses entsprechend einen Fünfjahresbericht ähnlich dem 1952 erschienenen herauszubringen und auch der an dessen Stelle geplante Sachindex für *mehrere* Bände der B. Z. konnte wegen starker beruflicher Beanspruchung des Bearbeiters leider nicht fertiggestellt werden. Doch ist vorgesehen, dass in Zukunft jeder einzelne Band der Byzantinischen Zeitschrift von einem knappen Sachindex der Bibliographie begleitet sein soll.

Damit bitte ich meinen Bericht beschliessen zu dürfen.

HANS GERSTINGER, Graz

BERICHT ÜBER DIE TÄTIGKEIT DER KOMMISSION FÜR BYZANTINISTIK IN DER ÖSTERREICHISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

Die Österreichische Akademie der Wissenschaften hat im Jahre 1948 auch eine eigene ständige Kommission für Byzantinistik errichtet, die z. Z. aus dem Berichterstatter als Obmann und den Herrn O. Demus, H. Hunger, J. Keil, A. Lesky, R. Meister und K. Mras besteht. Diese Kommission hat im Jahre 1957 auf meinen Antrag hin beschlossen, ein Archiv von Photokopien aller bisher bekannt gewordenen datierten griechischen Papyrus-, Pergamenturkunden und Handschriften-letztere natürlich nur in einem oder mehreren charakteristischen Seiten-anzulegen, wodurch eine breite Grundlage geschaffen werden soll für eine in Aussicht genommene neue und ausführliche Darstellung der Entwicklung der griechischen Schrift in diesen Dokumenten, einer »griechischen Paläographie«. Zu diesem Zwecke wurden zunächst nicht nur alle in Österreich selbst vorhandenen einschlägigen Objekte photographiert und gesammelt, wir wandten uns auch an die in Betracht kommenden ausländischen Institute und Sammlungen mit der Bitte um Photos ihrer bezüglichen Bestände. Die Aufnahmen werden zum Teil in Mikrofilmen hergestellt und im Photographischen Atelier der Österreichischen Nationalbibliothek auf Papier im Format Dina 4 übertragen. Soweit von den betreffenden Objekten bereits gute Faksimiles vorhanden sind, werden die Aufnahmen nach diesen gemacht. Bisher haben wir dank dem freundlichen Entgegenkommen der Besitzer und Verwalter dieser Objekte rund 4000 solcher Photos zusammengebracht und zwar von 531 Papyri und 1416 Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek (194 Pap. u. 175 Hss.), der Bibliothèque Nationale in Paris (193 Hss.), der Bibliotheca Vaticana (276 Hss.), der Münchener Staatsbibliothek (60 Hss.), der Athosbibliotheken (469 Hss.), des British Museum in London (35 Pap.), der Bibliotheca Laurentiana und anderer Florentiner Sammlungen (176 Pap.), der John Rylands Bibliothek in Manchester (93 Pap.), der Bibliotheca Bodleiana in Oxford (22 Pap.), der Sammlungen in Cambridge (21 Pap.) und Dublin (10

Pap.) sowie aus den Faksimilewerken von Lake (150 Hss.) und Omont (123 Hss.). Diese Aufnahmen werden in der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek gesammelt und in Pappkartons, alphabetisch geordnet, verwahrt. Hiezu wurde zunächst ein doppelter Zettelkatalog angefertigt: einer in chronologischer Anordnung und ein zweiter nach Bibliotheken (Sammlungen). Auf den Katalogzetteln sind Datierung, Provenienz und ev. Literatur über jedes einzelne Objekt vermerkt. Ein dritter Katalog, der Schreiber, ist in Arbeit.

Die nicht unerheblichen Kosten für die Anschaffung der Photos, ihre Inventarisierung und Katalogisierung trägt die Österreichische Akademie der Wissenschaften. Bisher wurden hiefür bereits 30,400 S (1200 US-Dollar) verausgabt. Die Auswahl der Blätter, den anfallenden Schriftverkehr mit den auswärtigen Instituten, Überwachung der Einordnung und Katalogisierung besorgt im Einvernehmen mit der Kommission der Direktor der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek, Kolleg *H. Hunger*, dem ich auch hier im Namen der Kommission für seine entsagungs- und mühevolle ausgezeichnete bezügliche Tätigkeit wärmstens danke. Ebenso möchte ich auch allen jenen Bibliotheks- und Sammlungsvorständen, die unsere Arbeit durch prompte Lieferung von Photos ihrer Bestände gefördert haben, verbindlichst danken und sie bitten uns auch in Zukunft ihre wertvolle Unterstützung nicht zu versagen. Denn wenn wir unsere Arbeit weiterhin in dem gleichen Rhythmus wie bisher werden fortsetzen können, hoffen wir in absehbarer Zeit alle zur Zeit bekannten datierten Papyri und Handschriften in Photos vorliegen zu haben und damit die eingangs erwähnte breite Basis für die Abfassung einer neuen, dem heutigen Stand der Wissenschaft entsprechenden Geschichte der Entwicklung der griechischen Bücher- und Urkundenschrift, die u. E. schon ein wirkliches Bedürfnis ist, geschaffen zu haben.

La communication fut suivie des remarques de M. *H. G. Beck*.

ЕВГЕНИЯ ГРАНСТРЕМ, Ленинград

ПАЛИМПСЕСТЫ В ГРЕЧЕСКИХ РУКОПИСЯХ ГОСУДАРСТВЕННОЙ ПУБЛИЧНОЙ БИБЛИОТЕКИ ИМ. М. Е. САЛТЫКОВА-ЩЕДРИНА В ЛЕНИНГРАДЕ

В рукописных собраниях некоторых городов Советского Союза хранятся палимпсесты на греческом, грузинском, армянском и славянских языках. Наибольшее число палимпсестов находится в Ленинграде и Москве, отдельные кодексы-палимпсесты имеются также в Тбилиси, Ереване, Киеве, Одессе. Ниже пойдет речь о палимпсестах, хранящихся в Отделе рукописей Государственной Публичной библиотеки в Ленинграде, где имеется немногим более двух с половиной тысяч листов, содержащих смытые греческие тексты. Эти рукописи поступили в Публичную библиотеку главным образом в составе собрания Константина Тишендорфа в середине прошлого века, а также среди собраний Порфирия Успенского, архимандрита Антонина Капустина и Пападопуло-Керамевса[1].

Несмотря на то, что о существовании большого числа палимпсестов в собраниях Публичной библиотеки было известно давно и сведения о многих из них встречаются в научной литературе, систематически изучать их было невозможно до того, как для выявления смытых текстов стала применяться фотография. Применение химических веществ, как известно, нередко губило и древний и позднейший тексты, так как листы, обработанные этими веществами, обычно покрываются темными пятнами. Во многих крупных книгохранилищах имеются кодексы, испорченные таким образом. Последнее десятилетие работа по выявлению смытых греческих текстов систематически ведется сотрудником Лаборатории Консервации и Реставрации Документов Академии наук СССР Д. П. Эрастовым, который выявил смытые тексты немногим более чем на ста листах из хранящихся в Государственной Публичной библиотеке двух с половиной тысяч листов[2].

[1] См. мою статью: Палимпсесты в Гос. Публичной Библиотеке. — Византийский Временник. Т. XVII, 1960, стр. 78—84.

[2] См. *Д. П. Эрастов*, Основные методы фотографического выявления угасших текстов, М.-Л. 1958.

Но и это, сравнительно, небольшое число, дало возможность установить, из каких фрагментов более древних рукописей были составлены отдельные кодексы, а также прочитать и определить некоторые, заслуживающие внимания, тексты. Предлагаемое сообщение имеет целью описать наиболее примечательные кодексы-палимпсесты из числа хранящихся в Государственной Публичной библиотеке.

I. Псалтирь XIV в. (Гос. Публичная библиотека греч. № 115). Поступила в библиотеку в собрании М. П. Погодина в 1852 г. В XVI в. принадлежала духовнику Ивана Грозного Сильвестру, о чем на одном из листов этой рукописи имеется помета полууставом XVI в. Весь кодекс написан по смытым текстам, содержавшим, как предполагалось ранее, евангелие. В настоящее время смытые тексты выявлены на 15 листах из всех 224-х листов этой рукописи. Первые шесть листов, покрытые текстом XIV в. лишь частично, содержат отрывки из 16-ой книги медицинского трактата врача VI в. Аэция из Амиды, в списке конца X в. или начала XI в. Эти листки представляют собой отрывки из тетради, в которой слушателем высшей школы был записан текст вслед за лектором, читавшим этот трактат в аудитории и снабдившим его некоторыми добавлениями, касающимися преимущественно рецептуры.[3]

На нескольких листах кодекса под текстом XIV в. выявлены отрывки из евангелия от Матфея, в списке X в. На десяти листах кодекса смытый текст, также X в., содержит отрывки богословского трактата, отожествить который пока не удалось, так как читаются лишь отдельные слова, например, слова „τῶν Ἀθηναίων σχολή (лл. 116 об. - 117).

Наконец, на последнем листе этой псалтири (л. 224) выявлена следующая запись бывшего владельца этого кодекса: „Ψαλτήριον τοῦ ταπεινοῦ καὶ ἁμαρτωλοῦ Μαλαχίου ἱερομονάχου καὶ ναμεστνίκου τοῦ Βολοδιμίρ(ου) τῆς ἀπάνω Ῥωσίας τοῦ Μοσκοβίου. Καὶ οἱ ἀναγιγνώσκοντες εὔχεσθέ μοι διὰ τὸν κ(ύριο)ν, ὅπως εὕρω ἔλεος ἐν τῇ φοβερᾷ ἡμέρᾳ τῆς κρίσεως“, т. е. „Псалтирь ничтожного и грешного Малахии иеромонаха и наместника Владимира Верхней России Московской. И вы, читающие, молитесь за меня ради господа, чтобы обрел милость в страшный день суда“.

Эта запись датируется довольно точно. В 1382 г., согласно Воскресенской летописи, „чернец Малахия философ“ был отправлен из Константинополя на Русь с двумя иконами Одигитрии: эти иконы были поставлены в соборных церквах Нижнего Новгорода и Суздаля. Позднее тот же Малахия был игуменом Благовещенского монастыря в Нижнем Новгороде и Владимирского Царевоконстантиновского монастыря, где упоминается в документах до 1446 г[4] Благодаря вновь выявленной записи восстанавливается следующая история рассматриваемой рукописи: чернец Малахия Философ, отправляясь из Царьграда на Русь, взял с собою не только святые иконы, как сказано в летописи, но и свои книги. Он прожил в Нижнем Новгороде приблизительно 60 лет, следовательно прибыл туда совсем молодым человеком. После его смерти, его книги хранились в Благовещенском монастыре до середины или второй половины XVI в., когда часть из них перешла в руки попа Сильвестра, собиравшего греческие рукописи. Кем была вытерта запись Малахии — установить нельзя. Но, скорей всего, эта запись была вытерта в то время, когда она еще не приобрела характер исторического документа, а могла служить поводом для каких-либо претензий на право владения данной рукописью.

[3] См. мою статью: Отрывок медицинского трактата Аэция из Амиды в списке X—XI вв. — Византийский Временник, IX, 1956, стр. 150—160.

[4] Полное собрание русских летописей. Т. VIII. Продолжение летописи по Воскресенскому списку. Санкт-Петербург, 1859, стр. 42, под 6889 ч. (1380—82). См. так же *М. Д. Приселков*, Троицкая летопись. М.-Л., 1950, стр. 421—422.

II. Один из древнейших памятников болгарского языка, известный под названием „Слепченского апостола“ XII в., написан по смытому греческому минускульному тексту X-го века[5]. Наибольшая часть этого кодекса (130 листов) хранится в Государственной Публичной библиотеке под шифром F. п. I. № 101 и № 101-а. Угасние тексты выявлены на восьми листах. В них содержатся жития Иоанна Златоуста и жития св. Евстратия и дружины в Метафрастовой редакции. Насколько можно судить по имеющимся снимкам, этот список житий не представляет заметных отличий от напечатанного Минем (Patrologia Graeca, t. 116, col. 470 след.) текста. На некоторых листах имеются схолии к житию св. Евстратия и дружины, представляющие собой выписки из корпуса Свиды (или схолии, вошедшие в корпус Свиды), схолии к Василикам (определено по указанию Дюканжа), а также некоторые схолии, видимо, принадлежащие владельцу этого кодекса. Такова схолия на л. 58 об. к слову σκηνή, представляющая в первой своей части выписку из Свиды, а во второй части — толкование слова σκηνή как маска, τὸ προσωπεῖον, причем автор схолии говорит о том, что и в его время (в X веке) можно видеть тех, кто, „надев маски и держа в руках чаши, пляшут постыдно с гетерами“.[6]

III. Канонический сборник XIII—XIV вв. из собрания Пападопуло-Керамевса (Гос. Публичная библиотека греч. № 566) написан по смытым текстам не менее чем из трех более древних кодексов. В этом сборнике всего 103 листа, смытые тексты выявлены на 12-ти листах. Обнаружены фрагменты следующих рукописей: а) лист из Евангелия от Иоанна VIII в.; в) листы из жития Николая Мирликийского в списке XI в. Насколько удалось установить при сличении отрывков с текстами жития по изданию Anrich[7], этот список содержит некоторые отличия, не учтенные в указанном издании; с) менологий XI в. Некоторые листы этого менология в свою очередь написаны по смытому унциальному тексту VII в., содержащему гимны, например,

[5] Об этой рукописи, как памятнике болгарского языка см. *Г. А. Ильинский*, Слепченский апостол XII в. М., 1912.

[6] См. мою статью, указанную выше, примечание 1.

[7] *G. Anrich*, Hagios Nikolaos. Der heilige Nikolaos in der griechische Kirche Bd. I. Die Texte. Leipzig, 1913 (второй том этой работы мне недоступен).

л. 12, где находятся следующие слова ἐν τῇ ὀγδοάδῃ ὡς παιδίον περιτέμνεται. Это должен быть гимн на I-ое января, на обрезание господне. Таким образом, в этой рукописи имеются листы пергамена, использованые трижды — в VII в., в XI веке и в XIII веке. Такие палимпсесты встречаются сравнительно редко.

IV. Рукопись 1424 г., содержащая сочинение Мануила Мосхопула (Гос. Публичная библиотека греч. № 58) Περὶ σχεδῶν также сплошь написана по смытым текстам. Этот кодекс ранее принадлежал герцогу Куаленю и был описан Монфоконом в Bibliotheca Coisliniana под № 350.[8] В описании Монфокона сказано, что среди смытых текстов имеются отрывки из Геродота и Фукидида. В описании этого фонда, напечатанном Робертом Деврэессом в 1945 г., это указание Монфокона повторено.[9] В настоящее время имеются снимки смытых текстов на восьми листах (всего в кодексе 127 листов). Кроме того, вся рукопись просмотрена мною при свете ртутно-кварцевой лампы; отрывков из сочинений двух указанных авторов обнаружить не удалось. Уже Муральт, описывая эту рукопись для своего каталога 1864 года, не обнаружил иных текстов, кроме богословских.[10] Мне удалось найти отрывки из бесед Иоанна Златоуста и Аввы Талассия, написанные минускулом X века. Неясно, на чем основывается Монфокон, предполагая среди смытых текстов этой рукописи сочинения двух античных историков; произошло ли здесь недоразумение и Монфокон имел в виду какую-то другую рукопись, удалось ли ему прочитать больше, чем удалось это сделать мне или, наконец, он был введен в заблуждение какой-либо устной традицией — этого установить мне не удалось.

V. Не удалось также обнаружить текст Еврипида, предполагавшийся в одном из фрагментов, привезенных Порфирием Успенским из Иерусалима. Это отрывок из Малых Пророков, в списке XIV в., принадлежавший к рукописи Патриаршей Библиотеки в Иерусалиме № 36, а ныне хранящийся в Государственной Публичной библиотеке под шифром греч. № 261. В своем описании кодекса (Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, I, σελ. 108—112) Пападопуло-Керамевс указывает, что текст XIV в. написан по смытым текстам Еврипида и Григория Богослова. Фрагмент Публичной библиотеки содержит отрывок беседы, вероятно, Григория Богослова.

VI. В заключение следует указать на так называемый „Синайский палимпсест" XIII в. (Гос. Публичная библиотека греч. № 70), неоднократно упоминавшийся в литературе. Это — сборник, состоящий из 119 листов, причем позднейший текст — славянский, болгарского и русского изводов, содержит беседы и апокрифы. Славянские тексты, как считали ранее, были написаны по смытым греческим текстам XI в. В

[8] *B. de Montfaucon.* Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana. Paris, 1715.

[9] *R. Devreesse,* Bibliothèque nationale. Département des manuscrits. Catalogues des manuscrits grecs. II. Le fonds Coislin, Paris, 1945, p. 334.

[10] *E. de Muralt.* Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Imp. Publique. St. Pétersbourg, 1864, pp. 32—33, 68.

настоящее время выявлены тексты на 17 листах; часть этих текстов — греческие, содержит отрывки из Минеи. На восьми листах обнаружены смытые славянские тексты XI или XII веков, представляющие собой отрывки из двух рукописей. Одна из этих рукописей содержала Триодь, а содержание другой определить невозможно, так как читаются лишь отдельные славянские буквы. Можно предполагать, что эта рукопись также была богослужебного содержания.

Сверх вышеперечисленных текстов, в палимпсестах удалось обнаружить фрагменты Ветхого и Нового Завета, произведений Иоанна Златоуста, Василия Великого, Льва Мудрого и других авторов, агиографические отрывки, немало богослужебных текстов. Некоторые тексты не удалось еще отожествить. Так, в одной из рукописей, написанной минускулом X в., содержатся отрывки из какого-то сочинения против монофизитов, с упоминанием Халкидонского собора.

Датируются смытые тексты V—XII веками. Как видно, по содержению смытые греческие тексты в общем не отличаются от содержания прочих памятников средневековой греческой письменности. Это вполне понятно, так как лишь нехватка писчего материала заставляла средневековых писцов использовать пергамен ветхих кодексов во второй, а иногда даже в третий раз. Лишь в редких случаях (таковых пока обнаружить не удалось) текст смывали намеренно, с целью уничтожения какого-либо еретического сочинения. Обычно, текст смывался за ненадобностью. Но изучение палимпсестов расширяет наши сведения о производстве писчего материала и самой книги в Византийской империи, а также, что весьма важно, увеличивает число известных нам памятников византийской письменности, так как в отдельных кодексах-палимпсестах может быть обнаружено пять — шесть фрагментов из более древних рукописей, сохранившихся фрагментарно.

В собрании Государственной Публичной библиотеки в Ленинграде, таким образом, выявлено не менее пятидесяти фрагментов ранее неизвестных или почти неизвестных греческих рукописей.

La communication fut suivie des remarques de *M. A. Dain.*

JOHANNES IRMSCHER, Berlin

BERICHT ÜBER DIE NACHDRUCKE GRIECHISCHER HANDSCHRIFTENKATALOGE

Die Diskussion, die sich an den wahrhaft grundlegenden »Rapport sur la codicologie byzantine« anschloss, den A. Dain dem XI. Internationalen Byzantinistenkongress in München erstattete[1], machte neben anderen ein Desiderat deutlich[2], dessen Erfüllung in erster Reihe gewiss von dem leistungsfähigen Verlag abhängt, der solchem Wunsch jedoch nicht Rechnung zu tragen vermag ohne die tätige Mitwirkung eines gelehrten Gremiums: ich meine den Nachdruck griechischer Handschriftenkataloge, den die Sektion für Kodikologie bei dem Plenum des Kongresses beantragte, welches diesen Antrag einstimmig annahm.[3]

Nachdem andere Bemühungen, diesen Beschluss zu verwirklichen, sich als ergebnislos erwiesen, gewann der Berichterstatter das Zentralantiquariat der Deutschen Demokratischen Republik in Leipzig dafür, die buchhändlerische Betreuung des Projekts zu übernehmen. Jene Firma steht in der Nachfolge des bekannten Antiquariats Köhler & Volckmar und pflegt bereits seit mehreren Jahren wieder den antiquarischen Nachdruck gelehrter Standardwerke; an einschlägigen Titeln nenne ich Adolf Harnack, Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius, 2. Auflage, zwei Teile in vier Bänden, Leipzig 1958, sowie F. K. Ginzel, Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie, drei Bände, Nachdruck Leipzig 1958. Die wissenschaftliche Leitung des Katalogunternehmens liegt bei einem internationalen Komitee, dessen Vorsitz A. Dain (Paris) führt. Mitglieder des Komitees sind zur Zeit die folgenden Gelehrten: Milton Anastos (Washington), Aubrey

---

[1] Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß, München 1958, VI, München 1958.

[2] Vgl. *C. Gianelli* in den Berichten zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß, München 1958, VII, München 1958, 52 f. sowie *Franz Dölger* und *Hans-Georg Beck*, Diskussionsbeiträge zum XI. Internationalen Byzantinistenkongreß, München 1958, München 1961, 103 und 105.

[3] *Franz Dölger* und *Hans-Georg Beck*, Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses, München 1960, XLVI.

Diller (Bloomington), I. Dujčev (Sofija), A. Elian (Bucureşti), F. Halkin (Bruxelles), Carsten Høeg (København), W. Hörmann (München), Herbert Hunger (Wien), Joh. Irmscher (Berlin), K. Kumaniecki (Warszawa), Elpidio Mioni (Padova), G. Moravcsik (Budapest), T. D. Moschonas (Alexandrie), Linos Politis (Thessaloniki), Marcel Richard (Paris), Stig Y. Rudberg (Uppsala), Ihor Ševčenko (New York), A. Turyn (Urbana). Um eine möglichst allseitige Vertretung zu gewährleisten, wäre die Mitarbeit von Repräsentanten weiterer Staaten erwünscht. Für die Erledigung der technisch-organisatorischen Fragen wurde ein Arbeitskreis aus sachverständigen Mitgliedern des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften gebildet, dem zur Zeit neben dem Berichterstatter Fridolf Kudlien, Franz Paschke, Eberhard Rechenberg, Christa Samberger und Kurt Treu angehören. Die neue Serie, die — möglichst in einheitlichem Format (DIN A 4) — unter dem Titel »Catalogi codicum Graecorum lucis ope reimpressi« erscheinen soll, wird sich nicht darauf beschränken, im anastatischen Verfahren den originalen Text zu reproduzieren, sondern durch Beigabe von Addenda et Corrigenda, auf welche zuständigen Orts, soweit möglich, durch ein Marginale aufmerksam gemacht wird, die Kataloge auf den heutigen Stand bringen. Es ist vorgesehen, sowohl in Buchform erschienene Handschriftenkataloge neu vorzulegen als auch Verzeichnisse von Manuskripten, die in Zeitschriften publiziert wurden, durch Zusammendruck leichter zugänglich zu machen. Das Tempo, in welchem die einzelnen Bände erscheinen können, hängt nicht nur ab von der Möglichkeit, Bearbeiter für die Nachträge zu gewinnen, sondern auch von der Aufnahmefähigkeit des Marktes; denn infolge der naturgemäss nur geringen Auflage ergeben sich verhältnismässig hohe Preise.

Begonnen wurde die Reihe mit dem dreibändigen Katalog der Bibliotheca Laurentiana zu Florenz, den Angelo Maria Bandini in den Jahren 1764 bis 1770 erscheinen liess; der Neudruck wird dem XII. Internationalen Byzantinistenkongress vorgelegt. Seinem Schlussband sind die Nachträge beigefügt, die Enrico Rostagno und Nicola Festa gegen Ende des vergangenen Jahrhunderts in den »Studi italiani di filologia classica« veröffentlichten.[4] Die seitherigen Bestandsveränderungen verzeichnet eine Liste, welche die Direktorin der Laurenziana, Merolle Irma Tondi, liebenswürdigerweise überliess. Zum Druck besorgte den Katalog Fridolf Kudlien.

Das weitere Programm sieht den Nachdruck der Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη von Papadopoulos-Kerameus vor, ein Unterfangen, das bezüglich der Addenda aus verständlichen Gründen auf einige Schwierigkeiten stösst und noch mancher Beratung bedürfen wird. Die redaktionelle Federführung hat Kurt Treu übernommen.

[4] Vgl. die Angaben bei *Marcel Richard*, Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs, 2. Auflage Paris 1958, 95.

Dank der tatkräftigen Unterstützung durch Elpidio Mioni ist ein drittes Projekt, die Zusammenfassung der Handschriftenverzeichnisse kleinerer italienischer Bibliotheken, schon weit gediehen. Über Einzelheiten zu berichten, wäre jedoch noch verfrüht. Diese Ausgabe wird redaktionell durch Christa Samberger betreut.

La communication fut suivie de remarques de M. M. *H. G. Beck*, *A. Dain*, *P. Canart*.

MARCELL RESTLE, München

ZUR ENTSTEHUNGSFRAGE DES KAMELAUKIONS

Vor elf Jahren hat Josef Deér unter allgemeiner Zustimmung die These aufgestellt, dass das Kamelaukion einmal schon längst vor den Komnenen im Gebrauch war und zum andern aus der Vereinigung von Kaiserhelm und Diadem hervorgegangen sei.[1] Dem widersprach neulich ganz allgemein Klaus Wessel unter Hinweis auf eine noch nicht gedruckte Arbeit von mir.[2] Dagegen wandte sich ebenso allgemein Deér in seinem neun Aufsatestz.[3] Ohne mich in die Diskussion um den Porphyrsarkophag Friedrichs II. in Palermo einmischen zu wollen, für die ich wenig kompetent bin[4], glaube ich doch meine von Deér abweichende Ansicht über die Entstehung des Kamelaukions hier kurz vortragen zu müssen, da ein Viderspruch mit Hinweis auf eine erscheinende oder auch nicht erscheinende Arbeit — wer weiss das im Vorhinein? — dem Widersprochenen kaum eine Möglichkeit zur Verteidigung lässt.[4a]

Von zweierlei Art sind die Fragen um das Kamelaukion:

Seit wann tragen byzantinische Kaiser ein Kamelaukion? und: Wie ist dieses Kamelaukion abzuleiten?

Die erste Frage — sie scheint Deér in der Auseinandersetzung mit Wessel vor allem am Herzen zu liegen — ist auf Grund der Schrift- und Bildzeugnisse wohl klar im Sinne von Deér zu entscheiden: Es gab längst vor Joannes II. Komnenos eine Kaiserkrone, die Kamelaukion hiess und auch ein Kamelaukion war. Dies nocheinmal begründen zu wollen heisst, wie Deér zu Recht betont, offene Türen einrennen.[5]

---

[1] *J. Deér,* Der Ursprung der Kaiserkrone, Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte 8 (1950) 51—87.

[2] anläßlich der Besprechung von *Deér,* The Dynastic Porphyry Tombs of the Norman Period in Sicily, BZ 53 (1960) 156.

[3] *J. Deér,* Der Globus des spätrömischen und des byzantinischen Kaisers. Symbol oder Insigne, BZ 54 (1961) 76 Anm. 66.

[4] Im übrigen glaube ich nicht, daß meine nachstehend dargelegte und von Deér abweichende Ansicht über das Kamelaukion irgend eine entscheidende Rolle im Streit um die Datierung des erwähnten Porphyrsarkophags spielt.

[4a] Kunst und Byzantinische Münzprägung von Justinian I. bis zum Bilderstreit, Athen 1964.

[5] Anders jedoch steht es um die Kontinuität. Dazu schon Deér selbst op. cit. 83 f.

Schwieriger ist dem Ursprung und der Entstehung des Kamelaukions nachzugehen.

Da wäre das Wort selbst, von dem Deér sagt, es lasse »in seiner Bedeutung nur auf die geschlossene Form schliessen«.[6] Es ist nicht klar, ob er dabei an eine Ableitung von λόφος denkt. Inzwischen ist jedoch Altheim eine befriedigende ethymologische Deutung des Wortes gelungen: Er leitet das Wort ab vom »awest. kamereda — Kopf (bei daēvischen Wesen), mittelpersisch kamāl, vermehrt um das adjektivische (und diminutive) Suffix -ōk«.[7]

Ist das Wort iranisch, könnte man daran denken, dass auch die durch das Wort bezeichnete Krone mehr oder weniger vom sasanidischen Iran her in ihrer Form beeinflusst wäre. Oder sollte der Name schon so alt sein, dass bereits der stark orientalisch beeinflusste Kaiserhelm Konstantins[8] im griechischen Sprachbereich Kamelaukion hiess? Dies würde Deérs These, nämlich dass das Kamelaukion nichts anderes als der spätkonstantinische Kaiserhelm mit dem Diadem sei, entscheidend stützen. Der Beleg ist wohl kaum zu erbringen. Umso genauer sind die bildlichen Belege zu prüfen.

Sie aber scheinen auszuschliessen, dass sich »das spätbyzantinische Kamelaukion... ohne wesentliche Änderungen aus dem nachkonstantinischen Kaiserhelm und mit der damit zusammenhängenden Bügelkrone des 6. bis 12. Jahrhunderts entwickelt«[9] hätte.

Richtig ist, dass der diademierte Kaiserhelm des Konstantius nach Justinian I. noch auf den Solidi Justins II., des Maurikios und Konstantins IV. vorkommt. Änderungen an ihm sind nicht zu bemerken. Was aber sollen die 582/3 geprägten Solidi des Maurikios mit einer — sagen wir einmal — Haubenkrone?[10] Maurikios trug nach Ausweis der Münzprägung drei verschiedene Kronenformen: den bereits bekannten Kaiserhelm mit dem Diadem, ein offenes Stemma auf den Konsulatsprägungen und die erwähnte Haubenkrone. Somit dürfte es schwierig sein, diese geschlossene Haubenkrone, auf deren Kuppe das Kreuz steht, mit dem diademierten Kaiserhelm in eine Entwicklungslinie zu bringen. Sie als ungenaue Wiedergabe durch provinzielle Stempelschneider zu erklären, ist schwer möglich, da selbst die in Karthago ausgeprägten Stempel wohl von hauptstädtischen Stempelschneidern geschaffen wurden, also offiziellster Natur sind, genauso wie die Kronenform der

[6] *Deér*, op. cit. 78.

[7] *F. Altheim - R. Stiehl*, Finanzgeschichte der Spätantike, Frankfurt 1957, 322 Anm. 166. Dem stimmte auch F. Dölger zu BZ 52 (1959) 120.

[8] *Deér*, op. cit. 54 Anm. 10a.

[9] *Deér*, 81 f.

[10] *Tolstoi* Nr. 5 S. 510; *Grierson*, Dated Solidi of Maurice, Phocas and Heraclius, Num. Chron. VI, 10 (1950) 61 Nr. 1a und 2a und 2b; *Wroth* Nr. 267 und 268, Berlin, Staatliche Museen, Münzkabinett Inv. Nr. 21233 und ein weiteres Stück ebendort aus der Sammlung Friedlaender.

restlichen Prägung.[11] Da sie auch zeitlich vor dieser mit dem Diademhelm liegt, wird eine Abänderungshypothese kaum Glauben finden. Der Kaiserhelm mit dem Diadem kennt bis zu seinem letzten Vorkommen unter Konstantin IV. keinerlei Änderung gegenüber der spätkonstantinischen Form. Die Tatsache, dass unter Maurikios offiziell die Haubenkrone und der diademierte Kaiserhelm gebraucht wurden, ist schwerlich zu bestreiten. Damit aber sind die Prägungen des Maurikios mit der Haubenkrone keine Belege für die Änderung oder das Weiterleben des kaiserlichen Diademhelms.

Phokas trägt sowohl auf den Münzbildern der Normal- wie der Konsularserie ein offenes Stemma. Diesem Brauch ist weitgehend auch Herakleios gefolgt.

Was Deér unter Herakleios als Beleg für das Fortleben des diademierten Helmes anführt, ist eine vielumstrittene alexandrinische Bronzeprägung.[12] Sie zeigt den Persersieger mit einer der sasanidischen nachgebildeten Krone mit Kreuz und Sichel als Emblemen, umgeben von den Astragalzeichen.[13] Auch diese Krone gehört wohl in die Ahnenreihe des komnenischen Kamelaukions, nicht aber in die Reihe des Kaiserhelms mit dem Diadem.

Ausser dem offenen Stemma, das von jetzt ab die beliebteste Kronenform der folgenden Kaiser wird — Konstantin IV. sei ausgenommen — finden wir bei Herakleios und seinem Enkel Konstans noch eine weitere Kronenform, die über dem Diadem eine wohl von Federn bekrönte Haube textiler Beschaffenheit trägt. Eine solche Textilhaube ist von der Sasanidenkrone her ebenfalls wohlbekannt.[14] Auch diese Herakleioskrone wird man nicht mit dem kaiserlichen Diademhelm in Zusammenhang bringen können.

Man wird somit den von Deér schon mit gelindem Zweifel eingefügten Satz, »dass in der bildlichen Überlieferung dieser Kronenform (gemeint ist der diademierte Kaiserhelm und seine Nachfolger) bedeutende Lücken bestehen« und »Von Herakleios bis Leon VI... keine einwandfreien Münzbild-Belege erhalten geblieben«[15] sind, abändern müssen: Von Tiberios bis Leon VI. sind mit Ausnahme Konstantins IV. keine Münzbild-Belege für den Gebrauch des Kaiserhelms mit dem Diadem oder gar für seine Weiterentwicklung zum eigentlichen Kamelaukion vorhanden.

Die Reihe der Kamelaukia beginnt bei der geschlossenen Haubenkrone des Maurikios und führt über die Stoffhaubenkronen der beiden ersten Herakleiden zu den Kamelaukia der Makedonen

[11] *Grierson*, op. cit. 61.

[12] *Wroth* Nr. 276 (pl. 26, 7), 278 und *Tolstoi* Nr. 108—111.

[13] Diese Krone ist so auffallend sasanidisch, daß R. Göbl (Aufbau der Münzprägung in: *Altheim - Stiehl*, Ein asiatischer Staat, Wiesbaden 1954, 122 Anm. 3) diese Prägungen - zweifellos zu Unrecht - für iranisch hielt.

[14] Der Kern der persischen Krone bestand aus einer textilen Frisurumhüllung, die unter dem Kronreif nach unten durchreichte. cf. *Göbl*, Aufbau der Münzprägung 59.

[15] *Deér*, op. cit. 83.

und Komnenen. Starke sasanidische Einflüsse sind am Beginn der Entwicklung auch formal zu erkennen, nachdem solche schon durch den iranischen Namen wahrscheinlich gemacht wurden. Man denke an die textile Beschaffenheit oder die iranischen Embleme. Schon Kronembleme allein sind persischer Brauch.

Danach wird auch deutlich, warum der Thronbaldachin im Konsistorium und in der kaiserlichen Loge des Hippodroms Kamelaukion hiess: die Krone der Sasaniden wurde, durch immer reichere Ausstattung zu schwer geworden, über dem Thron aufgehängt und hat dem Baldachin seinen Namen gegeben.[16]

[16] *K. Erdmann,* Die Entwicklung der sasanidischen Krone. Excurs über die hängende Krone. Ars Islamica 15/16; 951) und *Göbl,* Aufbau der Münzprägung 61. Weiterhin *K. Erdmann,* Der Islam 1957, 374.

Titres des communications présentées à la section de SCIENCES AUXILIAIRES qui ont été publiées ailleurs ou dont les manuscrits n'ont pas été remis à la rédaction

Rudolph Hiestand, Roma

L'»Oriens Ponitficius«. Plan, but et premiers résultats
La communication fut suivie des remarques de M. P. Leskovec.

Claude Mondésert, Lyon

Projets et problèmes d'édition de textes grecs.

SIXIÈME PARTIE

MUSICOLOGIE

CONSTANTIN FLOROS, Hamburg

FRAGEN ZUM MUSIKALISCHEN UND METRISCHEN AUFBAU DER KONTAKIEN

Von all den Fragen zum musikalischen und metrischen Aufbau der Kontakien sollen im Rahmen dieses Referats nur jene behandelt werden, an denen sich die Bedeutung des Studiums der Melodien für die metrische und sprachliche Konstitution der Texte aufzeigen lässt.

Grundsätzlich ist die Frage nach der Textgliederung. Wie sind die Kontakienstrophen aufgebaut; nach welchen Kriterien sollen die Texte in Kurz- und Langzeilen, Absätze und Abschnitte gegliedert werden; auf welche Weise ist das metrische Schema der Strophen herauszuarbeiten? Darauf versuchte bereits die ältere Forschung zu antworten. W. Christ[1] hatte bei der Gliederung der Texte insbesondere die Langzeile berücksichtigt. Dagegen gliedert J. B. Pitra[2] den Text meist in Kurzzeilen, wobei er sich weitgehend auf die in den Handschriften überlieferten Punkte stützt. Er hat jedoch übersehen, dass die Strophen aus höheren Einheiten zusammengesetzt sind. Erst acht Jahre später deckte W. Meyer[3] die wahre Gliederung des Strophenbaues, insbesondere der Prooimien, auf, indem er gerade zeigte, wie sich einerseits die Kurzzeilen in Langzeilen vereinigen, und wie sich andererseits unter Beachtung der stärkeren und schwächeren Sinnespausen die Strophen in Absätze und die Absätze in Langzeilen zerlegen lassen. Meyer wies ferner darauf hin, dass für den Aufbau der Prooimien in erster Linie das Prinzip der Wiederholung der Langzeilen verbindlich ist. Da mehrere Zeilen oder Zeilenpaare jeweils metrisch gleichgebaut sind, die Strophen also in kleinformaler Hinsicht weitgehend symmetrischen Aufbau aufweisen, ist es gelungen, eine Anzahl metrischer Grundschemata herauszuarbeiten. In seinen mustergültigen kritischen Editionen einzelner Kontakien des Romanos hat dann

---

[1] Anthologia graeca carminum christianorum, Leipzig 1871.

[2] Analecta sacra spicilegio Solesmensi parata, Bd. I, Paris 1876.

[3] Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtung, Abhandl. d. k. bayer. Akad. d. Wiss., I. Cl., Bd. XVII, Abteil. II, München 1884, S. 267—450.

K. Krumbacher[4] versucht, sogar durch typographische Mittel die metrische Struktur der Strophen deutlich und übersichtlich hervorzuheben.

Das Aufdecken des Metrums ist nicht allein für die Konstitution des Textes wichtig, sondern auch für die Gliederung der Melodien, zumal da musikalischer und metrischer Aufbau der Kontakienstrophen nur selten divergieren. Der Herausgeber der Melodien kann jedoch die Gliederung und Zeilenzählung der Textausgaben nicht ohne weiteres übernehmen. Hält man sich zunächst an Pitras Edition, so zeigt die Analyse der Melodien, dass seine Textgliederung oft der melodischen Gliederung widerspricht. In diesen Fällen muss selbstverständlich eine neue, der Musik adäquate Zeilenzählung eingeführt werden. Dies erschien auch dem Referenten notwendig, als er an einer kritischen Edition des mittelbyzantinischen Kontakienrepertoires arbeitete.[5] Es mussten häufig zwei oder sogar drei Kurzzeilen, die in Pitras Gliederung getrennt sind, zu einer Langzeile zusammengefasst werden, weil der Einschnitt aus musikalischen Gründen nicht gerechtfertigt erschien. Ebenfalls mussten des öfteren einige der Pitraschen Zeilen aus denselben Gründen verlängert oder verkürzt werden. Vor allem aber wurde während dieser Arbeit deutlich, dass die metrische Struktur der Strophen erst durch das Studium der Melodien geklärt werden kann. Dies hat seinen Grund darin, dass Text und Musik der Hymnen eine untrennbare Einheit bilden, ja, dass musikalische Gründe, nämlich die Wiederholung gleicher melodischer Perioden, den symmetrischen Aufbau der Dichtung herbeiführen. Dessen waren sich die älteren Herausgeber der Texte völlig bewusst. Indes mussten sie ohne Kenntnis der Melodien ans Werk gehen, da die im Mittelalter gesungenen Kontakienmelodien noch nicht erschlossen vorlagen. So ist es nicht verwunderlich, dass dem Kardinal Pitra, der ja ebenso wie die übrigen Herausgeber der Texte die Melodien nicht kannte, mehrfach bedeutende metrische Zusammenhänge entgangen sind. Als Beispiel dafür mag die symmetrisch gebaute Strophe Τρεῖς σταυρούς aus dem Kontakion des Romanos »Triumph des Kreuzes« dienen.

Die Strophe besteht aus 21 Versen (Pitra S. 54) und lässt sich in fünf Abschnitte zerlegen. Hier das musikalische Aufbauschema:

I)	Zeile 1—2 = A		Zeile 3—4 = A'
II)	Zeile 5 = B		Zeile 6 = B
III)	Zeile 7—8 = C		Zeile 9—10 = C (leicht variiert)
IV)	Zeile 11—12 = D		
V)	Zeile 13—16 = E		Zeile 17—20 = E variiert
	Zeile 21 = Refrain		

[4] Studien zu Romanos, in: Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften zu München 1898, Bd. II, S. 92 f.

[5] *C. Floros*, Das mittelbyzantinische Kontakienrepertoire. Untersuchungen und kritische Edition, 3 Bände, Hamburg 1961.

Dabei bestehen die Glieder E und »E variiert« grösstenteils aus den gleichen bzw. weitgehend ähnlichen melodischen Phrasen. So entspricht Zeile 17 der Zeile 13, Zeile 18 und 14 sind identisch, die Zeilen 15 und 19 weitgehend ähnlich.

Zwar wurde in diesem Falle die Zeilenzählung Pitras beibehalten, jedoch musste der Text mit Rücksicht auf den melodischen Aufbau in einigen Zeilen neu gegliedert werden. Hier teilen wir den Text der Strophe in der neuen Gliederung mit und besprechen anschliessend die Abweichungen von der Textgliederung Pitras.

(Metrisch singuläre Zeilen sind mit X gekennzeichnet).

1	Τρεῖς σταυροὺς ἐπήξατο	– ⏑ –́ ⏑ –́ ⏑ –	A + B
2	ἐν Γολγοθᾷ ὁ Πιλᾶτος	⏑ – ⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ –	
3	δύο τοῖς ληστεύσασι	– ⏑ –́ ⏑ –́ ⏑ –	A + B
4	καὶ ἕνα τοῦ ζωοδότου·	⏑ – ⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ –	
5	ὃν εἶδεν ὁ Ἅιδης	⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ –	C
6	καὶ εἶπεν τοῖς κάτω·	⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ –	C
7	ὦ λειτουργοί μου	–́ ⏑ ⏑ –́ –	D + E
8	καὶ δυνάμεις μου,	⏑ ⏑ –́ ⏑ –	
9	τίς ὁ ἐμπήξας ἧλον	–́ ⏑ ⏑ –́ – –	D – – + E
10	τῇ καρδίᾳ μου;	⏑ ⏑ –́ ⏑ –	
11	ξυλίνῃ με λόγχῃ ἐκέντησεν ἄφνω	⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ –	X
12	καὶ διαῤῥήσομαι	– ⏑ ⏑ –́ ⏑ –	
13	τὰ ἔνδον μου πονῶ,	⏑ –́ ⏑ – ⏑ –́	X
14	τὴν κοιλίαν μου ἀλγῶ,	⏑ ⏑ –́ ⏑ – ⏑ –́	F
15	τὰ αἰσθητήριά μου μαιμάσσει	– ⏑ ⏑ –́ ⏑ ⏑ – ⏑ –́ –	G
16	τὸ πνεῦμα μου,	⏑ –́ ⏑ –	X
17	καὶ ἀναγκάζομαι ἐξερεύξασθαι	⏑ ⏑ ⏑ –́ ⏑ – ⏑ ⏑ –́ ⏑ –	X
18	τὸν Ἀδὰμ καὶ τοῖς Ἀδάμ	⏑ ⏑ –́ ⏑ – ⏑ –́	F
19	ξύλῳ δοθέντας μοι ξύλον τούτους	– ⏑ ⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ ⏑ –́ –	G
20	εἰσάγει	⏑ –́ –	X
21	πάλιν εἰς τὸν παράδεισον.	–́ ⏑ ⏑ – ⏑ –́ ⏑ –	X

Das Wort ἧλον (Zeile 9) steht in Pitras Ausgabe zu Beginn der Zeile 10 vor den Worten τῇ καρδίᾳ μου. Dagegen macht die untersuchung der den Zeilen 9—10 entsprechenden melodischen Phrasen deutlich, dass es zur Zeile 9 gehört, da sich der melodische Einschnitt zwischen den beiden Phrasen nach ἧλον findet. Ferner wird durch unsere Textgliederung klar, dass sich die Zeilen 8 (καὶ δυνάμεις μου) und 10 (τῇ καρδίᾳ μου) sowohl metrisch als auch melodisch entsprechen.

Der Vers 18 lautet bei Pitra, der der Version des Codex Corsinianus 366 (11. Jhdt) folgt: ἐξερεύξασθαι τὸν Ἀδὰμ καὶ τοὺς ἐξ Ἀδάμ. Demnach bestünde der Vers aus 13 Silben; doch hat bereits Krumbacher[6]

[6] a. a. O., S. 111 ff.

darauf hingewiesen, dass die Texthandschriften Patmiacus 213 (11. Jhdt), Mosquensis Synod. 437 (12. Jhdt) und Taurinensis B. IV. 34 (11. Jhdt) statt τοὺς ἐξ Ἀδάμ die offensichtlich bessere Lesart τοὺς bzw. τοῖς Ἀδάμ überliefern, so dass die reguläre Form des Verses der 12- silbler ist. Auch die Musikhandschriften bestätigen die Lesart τοῖς Ἀδάμ. Ein Vergleich der melodischen Phrase zu den Worten τὸν Ἀδὰμ καὶ τοῖς Ἀδάμ mit der zu τὴν κοιλίαν μου ἀλγῶ (Zeile 14) lehrt ferner, das die beiden Phrasen melodisch und auch metrisch gleichgebaut sind. Es erscheint deshalb zweckmässig, das Wort ἐξερεύξασθαι der Zeile 17 hinzuzufügen und die Zeile 18 nur aus den Worten τὸν Ἀδὰμ καὶ τοῖς Ἀδάμ bestehen zu lassen.

Ebenso musste in den Zeilen 15—16 und 19—20 die Textgliederung Pitras (τὰ αἰσθητήριά μου / καὶ μαιμάσσει τὸ πνεῦμά μου und ξύλῳ δοθέντας μοι / ξύλον τούτους εἰσάγει) geändert werden, weil die Worte τὰ αἰσθητήριά μου μαιμάσσει (Zeile 15)und ξύλῳ δοθέντας μοι ξύλον τούτους (Zeile 19) Zeilen bzw. melodische Phrasen bilden, die sich nicht teilen lassen und, von unbedeutenden Varianten abgesehen, sowohl melodisch als auch metrisch gleichgebaut sind.

Eine weitere Frage ist, in welchem Masse die Gesetze der Isosyllabie und Homotonie in der Kontakiendichtung wirksam sind. Sind die zahlreichen metrischen Unregelmässigkeiten im Aufbau der Strophen von den Dichtern beabsichtigt, oder handelt es sich dabei lediglich um paläographische und redaktionelle Textverderbnisse? Schon Pitra und Meyer fielen die Verletzungen der beiden Gesetze durch Akzentverschiebungen oder Hinzufügen resp. Auslassen einer, zweier oder sogar mehrerer Silben auf. Da sie aber an die strenge Gesetzmässigkeit des Metrums fest glaubten, erklärten sie diese in erster Linie durch die Annahme von Textkorrupteln. Deshalb meinte Pitra in seiner grossen Ausgabe mit Hilfe von willkürlichen Emendationen und sonstigen Mitteln die metrische Regelmässigkeit der Strophen wiederherzustellen. Dagegen hatte sich bereits Krumbacher gewandt. In seinen »Studien zu Romanos«[7] brachte er auf Grund ausführlicher Untersuchungen den Nachweis, dass »auch innerhalb desselben Gedichtes gewisse Verse hinsichtlich der Silbenzahl und des Baues in verschiedenen Formen vorkommen dürfen«. Die Dichter erlaubten sich, wahrscheinlich um der Gefahr der Monotonie zu entgehen, einen kleinen Spielraum. Texteingriffe sind daher nur sehr behutsam vorzunehmen, besonders dann, wenn die gesamte Überlieferung für eine Lesart bürgt, die die Isosyllabie oder Homotonie zu verletzen scheint.

Welchen Einfluss üben nun diese metrischen Freiheiten auf die Struktur der Melodien aus? Kommen sie innerhalb der Oikoi eines und desselben Kontakions vor, so können die Musikhandschriften zur Klärung der auftauchenden Fragen nicht herangezogen werden, da sie bekanntlich, von wenigen Ausnahmen abgese-

[7] a. a. O., S. 83.

hen, den neumierten Text nur des Prooimions und des ersten Oikos überliefern. Dafür aber ist ein Vergleich der musikalischen und metrischen Struktur der zahlreichen Proshomoia mit der des ihnen zugrundeliegenden Modells möglich. Wir wollen die daraus sich ergebenden Fragen anhand der 8 Proshomoia des Prooimions Ἡ παρθένος σήμερον untersuchen. Im folgenden seien zunächst die Texte des Modells und der 8 Proshomoia untereinander mitgeteilt. Der Textwiedergabe liegen die Handschriften unserer Ausgabe zugrunde; beim Untereinandersetzen der Texte wurde auch die Gliederung der Melodien berücksichtigt. Die in den Proshomoia fehlenden Silben sind durch ○ gekennzeichnet, die hinzugefügten sind in eckige Klammern gesetzt.

Z. 1		Ἡ	παρ	θέ	νος	σή	με	ρον	
	I	Ἐν	τοῖς	μύ	ροις	ἅ	γι	ε	
	II	Θε	ο	λό	γῳ	γλώ	ττη	σου	
	III	Τῆς	πα	τρῴ	ας	δό	ξης	σου	
	IV	Τὴν	ψυ	χήν	μου	Κύ	ρι	ε	
	V	Κων	σταν	τῖ	νος	σή	με	ρον	
	VI	Ἡ	○	στεῖ	ρα	σή	με	ρον	
	VII	Φα	ει	νὸς	ὡς	ἥ	λι	ος	
	VIII	Ἐ	ξα	νέ	στης	σή	με	ρον	
Z. 2		τὸν	ὑ	πε	ρού	σι	ον	τί	κτει
	I	ἱ	ε	ρουρ	γὸς	ἀ	νε	δεί	χθης
	II	τὰς	συμ	πλο	κὰς	τῶν	ῥη	τό	ρων
	III	ἀ	πο	σκιρ	τή	σας	ἀ	φρό	νως
	IV	ἐν	ἀ	μαρ	τί	αις	παν	τί	αις
	V	σὺν	τῇ	μη	τρὶ	τῇ	Ἑ	λέ	νῃ
	VI	Χρι	στοῦ	τὸν	πρό	δρο	μον	τί	κτει
	VII	ἐν	ἐκ	λο	γῇ	θε	ο	κρί	τῳ
	VIII	ἀ	πὸ	τοῦ	τά	φου	οἰ	κτῖρ	μον
Z. 3		καὶ	ἡ	γῆ	τὸ	σπή	λαι	ον	
	I	τοῦ	Χρι	στοῦ	γὰρ	σή	με	ρον	
	II	δι	α	λύ	σας	ἔν	δο	ξε	
	III	ἐν	κα	κοῖς	ἐ	σκόρ	πι	σα	
	IV	καὶ	ἀ	τό	ποις	πά	θε	σι	
	V	τὸν	σταυ	ρὸν	ἐμ	φαί	νου	σι	
	VI	καὶ	αὐ	τὸς	τὸ	πλή	ρω	μα	
	VII	ποι	με	νάρ	χης	γέ	γο	νας	
	VIII	καὶ	ἡ	μᾶς	ἐ	ξή.	γα	γες	
Z. 4		τῷ	ἀ	προ	σί	τῳ	προ	σά	γει
	I	τὸ	εὐ	αγ	γέ	λι [ον]	πλη	ρώ	σας
	II	ὀρ	θο	δο	ξί	ας	χι	τῶ	να
	III	ὅν	μοι	πα	ρέ	δω	κας	πλοῦ	τον
	IV	δει	νῶς	πα	ρα	λε	λυ	μέ	νην
	V	τὸ	παν	σε	βά	σμι	ον	ξύ	λον

	VI	πά	σης	τῆς	προ	φη	○	τεί	ας
	VII	θε	ο	συλ	λέ	κτου	ποι	μνί	ου
	VIII	ἐκ	τῶν	πυ	λῶν	τοῦ	θα	νά	του
Z. 5		ἄγ	γε	λοι	με	τὰ	ποι	μέ	νων
	I	ἔ	θη	κας	τὴν	○	ψυ	χήν	σου
	II	ἄ	νω	θεν	ἐ	ξυ	φαν	θέν	τα
	III	ὅ	θεν	σοι	τὴν	τοῦ	ἀ	σώ	του
	IV	ἔ	γει	ρον	τῇ	θε	ϊ	κῇ	σου
	V	ἅ	παν	τας	τοὺς	'Ι	ου	δαί	ους
	VI	ὃν	○	γὰρ	οἱ	○	προ	φῆ	ται
	VII	ἵ	θυ	νας	τὴν	ἐκ	νο	μά	δα
	VIII	σή	με	ρον	'Α	δὰμ	χο	ρεύ	ει
Z. 6		δο	ξο	λο	γοῦ	σι			
	I	ὑ	πὲρ	λα	οῦ	σου			
	II	τὴν	ἐκ	κλη	σί	αν			
	III	φω	νὴν	προσ	φέ	ρω			
	IV	δι	δα	σκα	λί	ᾳ			
	V	συν	α	γα	γοῦ	σα			
	VI	○	προ	ε	κή	ρυ [ξαν]			
	VII	τῶν	σῶν	προ	βά	των			
	VIII	καὶ	γη	θεῖ	Εὔ	α			
Z. 7		μά	γοι	δὲ	με	τὰ	ἀ	στέ	ρος
	I	ἔ	σω	σας	τοὺς	○	ἀ	θώ	ους
	II [ἐ]	στό	λι	σας	ὃν	καὶ	φο	ροῦ	σα
	III	ἥ	μαρ	τον	ἐ	νώ	πι	όν	σου
	IV	ὥσ	περ	γὰρ	καὶ	τὸν	πα	ρά [λυ]	τον
	V	ὅ	πλον	γὰρ	ἐν	τοῖς	πο	λέ	μοις
	VI	τοῦ	○	τον	ἐν	'Ι	ορ	δά	νῃ
	VII	πρὸς	νο	μὰς	τρο	○	○	φί	μους
	VIII	ἅ	μᾳ	δὲ	καὶ	οἱ	προ	φῆ	ται
Z. 8		ὁ	δοι	πο	ροῦ	σι			
	I	ἐκ	τοῦ	θα	νά	του			
	II	σὺν	ἠ	μῖν	κρά	ζει			
	III	πά	τερ	οἰ	κτῖρ	μον			
	IV	ἤ	γει	ρας	πά	λαι			
	V	τῶν	βα	σι	λέ	ων			
	VI	χει	ρο	θε	τή	σας			
	VII	καὶ	ἀ	θα	νά	τους			
	VIII	σὺν	πα	τρι	άρ	χαις			
Z. 9		δι'	ἡ	μᾶς	γὰρ	ἐ	γεν	νή	θη
	I	δι	ἀ	τοῦ	το	ἡ	γι	ά	σθης
	II	τοις	σοῖς	τέ	κνοις	χαί	ροις	πά	τερ
	III	○	○	δέ	ξαι [με]	τα	νο	οῦν	τα
	IV	ἴ	να	κρά	ζω	σε	σωσ	μέ	νος

	V	δι'	ἡ	μᾶς	γὰρ	ἀ	νε	δεί	χθη
	VI	ἀ	νε	δεί	χθης	θεί	ου	λό	γου
	VII	καὶ	πη	γὰς	ζω	ο	πα	ρό	χους
	VIII [ὅ]	τι	ἀ	νέ	στης	ζω	ο	δό	τα
Z. 10		παι	δί	ον	νέ	ον			
	I	ὁ	μέ	γας	μύ	στης			
	II [Θεο]	λο	γί	ας	νοῦς	○			
	III	καὶ	ποί [η]	σόν[με ὡς]ἕ		να			
	IV	οἱ	κτῖρ	μον	δό	ξα			
	V	ση	μεῖ	ον	μέ	γα			
	VI	προ	φή	της	κῆ	ρυξ			
	VII	τῶν [διδα]	χῶν	σου	[Βαρθολο] μαῖ	ε			
	VIII	ἡ	μᾶς	○	[ἐκ] τά	φου			
		ὁ	πρὸ	αἰ	ώ	νων	Θε	ός.	
	I	Θε	οῦ	τῆς	χά	ρι	○	τος.	
	II	○	ὁ	ἀ	κρό	τα	○	τος.	
	III	○	τῶν	μι	σθί	○	ων	σου.	
	IV	τῇ	ἀ	να	στά	σει	○	σου.	
	V	τὸ	πρὸ	αἰ	ώ	νων	φρι	κτόν.	
	VI	ὁ	μοῦ	καὶ	πρό	δρο	○	μος.	
	VII	○	σο	○	φέ.	○	○	○	
	VIII	συν	α	να	στή	σας	Χρι	στέ.	

Aus diesem Beispiel wird klar ersichtlich, dass das Gesetz der Isosyllabie weitaus häufiger verletzt wird als das der Homotonie. Akzentverschiebungen liegen nur in den Zeilen 4 und 6 des Proshomoions Nr. VI 'Η στεῖρα σήμερον vor.

Verletzungen der Isosyllabie durch Hinzufügen oder Auslassen einer, zweier oder mehrerer Silben sind für die melodische Struktur der Proshomoia bedeutungslos. Die byzantinischen Dichter bzw. die Melurgoi haben nämlich in solchen Fällen, wenn nötig, entweder einen Ton wiederholt oder eine melodische Phrase, die im Modell über einer einzigen Silbe gesungen wurde, auf mehrere Silben verteilt. Wird dagegen durch Akzentverschiebungen das Gesetz der Homotonie verletzt, so ist entweder eine Veränderung der Melodie oder eine Anpassung des Textes an die Melodie notwendig.

KENNETH LEVY, Cambridge Mass., USA

THE BYZANTINE COMMUNION-CYCLE AND ITS SLAVIC COUNTERPART

As long ago as 1953 Carsten Høeg compared the music of the Slavic Kontakia, preserved in several medieval »Kondakars,« with the music of the well-known Greek recension, preserved in a number of sources of the twelfth through fourteenth centuries.[1] He concluded that the chants were not related in any direct way. Now, with the publication of one of the Slavic manuscripts, the Uspensky Kondakar of 1207, we can all make extensive comparisons and confirm Høeg's view. The Kontakion recensions are very close in textual and liturgical respects but their music, while agreeing in the selection of modes, is evidently not related, and we are left to ponder the origin of these Slavic melodies, and to suspect that they may be independent Slavic creations.

Since Høeg's revealing comparisons there have been no attempts to settle this question. A way does exist, but it lies through parts of the Uspensky manuscript other than the Kontakia themselves. For the first three quarters of its length the Uspensky Kondakar is actually a Kontakarion, and it is appropriate for literary and historical reasons that attention has been focussed on this section of the manuscript. Appended to it, however, are three other sections, either loosely related in content to the Kontakion poetry, or wholly unrelated, and these sections do tell us some things about the music that we can not learn from the Kontakarion itself. The last (fourth) section of the manuscript contains two cycles of Communions, those of the Oktoechos, and those of the liturgical year. In its arrangement the cycle of two dozen Koinonika of the calendar begins with the Indiction on the first day of September and continues through the year, combining the fixed and movable calendars in a single order. In nearly every respect this agrees with the Communion cycle found in the Byzantine Asmatikon, or book of melismatic choral chants, which is preserved in several copies in the Round notation from South Italy and Byzantium. In one illuminating res-

[1] *C. Høeg*, „The Oldest Slavonic Tradition of Byzantine Music," in Proceedings of the British Academy, XXXIX (1953), 37—66.

pect, however, it differs, for the Slavic source places the Communion for the Dedication in an appendix to the calendar, while the Greek manuscripts, which surely represent the original usage, place it between the feast of the Presentation of the Virgin and the Vigil of Christmas. By doing this they tell us that the organization of this cycle, and probably the compilation of its original music, go back to Constantinople and the Great Church, whose dedication is commemorated on the twenty-third of December. In one other respect liturgical considerations are enlightening, for the origin of this state of the Slavic cycle can be tentatively set at about 1100 by a comparison with the developing states of the cycle in Greek manuscripts.

We have, then, a Slavic Communion cycle apparently borrowed, so far as text and liturgy are concerned, from the Constantinopolitan usage of about 1100. What can be determined about its music? Where the Kontakia were disappointing, the Communions provide the musical link with Greek models that one might almost expect in these circumstances. The parallels are not limited to the mode or overall form, but extend to the fabric of the melodies. In this moderately ornate style the formulas tend to stand out, and when it appears that corresponding formulas are more or less systematically applied to corresponding words and phrases it seems clear enough that these Slavic Communions descend from a Greek Asmatikon archetype. It also seems likely that this state of the musical borrowing was made along with the presumed liturgical borrowing, around the year 1100. That there were still earlier Slavic states of the Communion cycle is probable, but there are no documents to support this view.

With these melodic parallels at hand we have at least a partial key to the enigmatic »Kontakarion notation,« although the two musical traditions, separated from one another by perhaps a century, or by the distance from Constantinople to Kiev, have drifted too far apart to permit substantial progress. For a few common Greek formulas the Slavic notational counterparts are fairly stable (by this I mean that agreement exists in at most thirty percent of the cases), while for some formulas the correspondence extends to similar appearance of the Slavic greater sign and the stenographic sign of the Chartres notation.[2] At best, however, such parallels are

[2] For the thematismos the commonest Slavic counterpart consists of A 12, A 47, A 5 (references are to the table of signs given in Monumenta Musicae Byzantinae, Principal Series, Vol. VI [Copenhagen, 1960], page XXI); for the seisma, or some other descending melismas of its type, A 34, A 30, A 66 (or A 20 as an alternate for A 66); for the common ascending figure, g-c-b-c (eighth-note, accented eighth, eighth, quarter; this also reads from the low and high c), A 12 (preparatory), A 46, A 7, A 3 (or A 8 as an alternate for A 7 and A 3). Less certain than these are counterparts for the kolaphismos, B 13, and ouranisma, A 12, A 55 (cf. the Coislin katabasma), A 30, followed by the counterpart of the thematismos. The greater signs for the thematismos (minuscule theta) and kolaphismos in the Chartres notation show some resemblance to the suggested Slavic counterparts. It is also worth

tentative, and while they may indicate notational correlatives, they probably do not indicate melodic equivalents. Yet even if this notation remains insoluble, it can still tell us something about the authority of our Greek recension, for where the Slavic version supplies a common formula while the Greek offers free melismas it seems likely that the derivative Slavic tradition lags behind and preserves the superior reading.

I have confined these remarks to the Communions which make up the final section of the Uspensky Kondakar. But if one turns to the second and third sections of this manuscript, to the cycle of Responds and Great Troparia, and to the selection of Ordinary chants that precedes the Communions, it becomes apparent that the same kinds of musical parallels exist between many of these other Slavic chants and their Greek counterparts in the thirteenth-century Asmatika. It is also evident that the general melodic style and the repertory of ornamental melismas is to a great extent common to all of these Asmatikon-derived chants. With this in mind we can turn back to the Kontakia of the first part of the manuscript and perhaps see their musical origin in a new light. For once it is observed that these Slavic Kontakia are, by and large, the stylistic fellows of the other chants in this collection, it may follow that this Slavic tradition descends from an Asmatic recension of the Kontakion melodies, whose Greek original is not preserved, while the widely-copied Greek recension is, as we know, that of the more florid Psaltikon, or soloist's book.[3]

To the arguments for this view based on position and stylistic analogy I can add two others:

1) The enigmatic syllables or letters, χ and γ inserted in the texts of Greek and Slavic melismatic chants have occasioned some comment, yet it has never been stated clearly that among our oldest Greek books these particular letters appear within the choral melismas of the Asmatikon, but not within the solo melismas of the Psaltikon.[4] When one finds an exceptional source in which solo verses and their choral refrains appear together this rule is confirmed. It seems reasonable, therefore, to suppose that when these letters do appear (even in cadences of the Psaltikon), whatever else they may mean in terms of performance practice or as guides

noting that in some stages of this notation the simple apostrophos may stand for a repeated note; this seems to be the case in some chants of the Asmatikon, but it can be seen best in the syllabic verses of the Polyeleos preserved by the Leningrad Kondakar (*Metallov*, Russkaia Simiografiia [Moscow, 1912], pl. XXI, and Akten des XI. Intern. Byzantinisten - Kongresses [München, 1960], Taf. LXXXVII).

[3] The distinction between Psaltikon and Asmatikon was outlined by *Oliver Strunk*, „S. Salvatore di Messina and the Musical Tradition of Magna Graecia," in Πεπραγμένα τοῦ Θ′ διεθνοῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου, (Salonika, 1953), II (Athens, 1956), 275.

[4] The Greek Asmatika add to these two letters the use of conjunct gammas, which tend to occur at the termination of figures. These are not used in the Uspensky manuscript.

for the singers, that they are indications of Asmatic origin — *i.e.* chants designed, in all probability, for the small choir of *psaltai* of the Great Church — and to suggest for them some name like »Asmatic« (or perhaps »Choral«) letters. The Uspensky manuscript transmits these letters, not only among the chants that we now know are derived from the Asmatikon, but among its Kontakia as well, while it is substantially free of them only within the solo verses of the Great Troparia, which on the Greek side are preserved by the tradition of the Psaltikon.

2) Although it is usually supposed that only the Psaltikon versions of the Kontakia are preserved in Greek sources, there are in fact three relics of an Asmatic recension of the Kontakia among the thirteenth-century Greek Asmatika, which preserve music for the Kontakion of the Dedication, and for the Responds (Hypakoai) for Sunday of Orthodoxy and Palm Sunday. All three of these belong to the poetic tradition of the Kontakion, all three are in the musical style of the Asmatikon, and all three exhibit at least some musical relationship with their counterparts among the Kontakia of the Uspensky cycle.

If these conjectures are admissible it follows that the Uspensky manuscript, and others of its general class, are not strictly »Kontakaria« but are rather Slavic Asmatika, and that the so-called »Kontakarion notation,« insofar as it describes the prevailing musical style of this collection, should perhaps be renamed »Asmatikon notation,« although some more neutral name would probably be still better. It also follows, more clearly than before, that the poetry of the Kontakia was not restricted to the florid musical idiom of the Psaltikon during the ninth or tenth century and beyond, but was subject to treatment in one or another of several current styles, and methods of performance: the florid, soloist's style of the Psaltikon; the moderately florid style of the Asmatikon; and some others as well, including the simple syllabic style in which it is first supposed to have been sung. For if the fragments of syllabic Kontakia preserved as quotations within the Sticherarion are at best relics of an earlier age, the cycle of Kontakia preserved in the thirteenth century by the opening folios of Leningrad 674 reminds us that at least one syllabic tradition for these chants was even then a part of living tradition.[5]

La communication fut suvie des remarques de M. M. *E. Wellesz, Ch. Thodberg, O. Strunk, D. Stefanović, J. Raasted.*

[5] Early syllabic traditions for the Kontakia are discussed in my remarks, „An Early Chant for Romanus' Contacium Trium Puerorum?," in a forthcoming issue of Classica et Mediaevalia.

GIOVANNI MARZI, Reggio Emilia
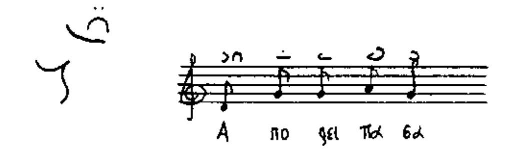
MARTYRIA E INCIPIT NELLA TRADIZIONE NOMICA

Studi recenti hanno delineato aspetti nuovi nel vasto quadro della musica bizantina: mentre da una parte si cerca di definire nella storia della cultura un profilo di un certo particolare carattere, dalla altra si esaminano i rapporti e gli apporti eterocliti nello ambito dell'oriente greco o grecizzato. Ma non sarà privo di interesse l'indagare più a fondo di quanto non è stato fatto finora nel repertorio popolare di talune colonie greche le quali avrebbero conservata intera nella sostanza, secondo la visione di alcuni studiosi, la trama melodica dei canti trasmessi κατὰ παράδοσιν. Proprio seguendo tale via è auspicabile che si proceda, nei centri dell'Italia Meridionale e in talune località del Peloponneso, a un esame approfondito del materiale melodico oggi in uso per vedere quali rapporti esistano con le formule nomiche ricavate dai manoscritti medioevali. Sì, perchè a Bisanzio il νόμος fu davvero la cellula da cui doveva germinare la sua coscienza musicale, in combinazione con direttive filosofiche della ortodossia orientale. Stando così le cose si potranno facilmente determinare gli influssi nomici anche nel repertorio vivente.
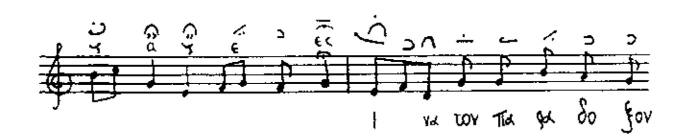
E' indubbio comunque che la cultura di Bisanzio affondava le radici in antichissimo humus: e non ci mancano esempi proprio nel periodo in cui si elaborava la coscienza musicale bizantina: Aussenzio e Romano, originari della Siria, soltanto a Bisanzio furono poeti. Quel che là fu materia qui si trasformò in poesia. I τροπάρια dell'uno e i κοντάκια dell'altro segnarono tracce profonde nella cultura di Bisanzio. Ed anche la musica offre ad uno studio accurato la possibilità di definire un aspetto del tutto singolare. Infatti, anche se non riusciamo a cogliere il riflesso etico dei diversi »modi« come delle antiche »armonie« classiche, possiamo agevolmente notare che la musica bizantina si esprime per formule, caratteristiche di ogni ἦχος. Ma le formule impiegate non sono sempre le stesse e variano, ovviamente, i passaggi di transizione dall'una all'altra, lasciati alla libertà del compositore. Un solo punto invece si dimostra fisso, assolutamente inalterato nella copiosa produzione manoscritta: il rapporto tra μαρτυρία neumatica e incipit.

Il carattere puramente vocale della musica bizantina avrebbe dovuto segnare poco a poco l'atrofizzarsi di quei simboli iniziali spesso complessi; invece essi rimasero a dimostrare, intatta attraverso i secoli, la voce sempre viva e presente di una tradizione. Ossequio completo quindi alla divina legge della trasmissione della musica dalle celesti sfere agli uomini: il νόμος. Il musicista bizantino, per questo, non si accostò mai alla composizione con la baldanza dell'improvvisatore, ma con la precisa coscienza di aderire ad un principio etico di impostazione nomica, pur con tutte le limitazioni del caso. Fu in certo senso la sua opera, opera di filologia musicale. Basti qualche esempio a darne la misura. Trascuro qui, per ovvie ragioni, il primo modo autentico: a tutti è noto infatti l'ambiente formulare e nomico.

Il più significativo gruppo da cui iniziarono le mie ricerche è quello che si legge a f. 34 r. nel Cod. Crypt. E γ II. Dalla base di SOL della martyrìa si articolano gli intervalli di terza discendente e seconda ascendente da cui prende moto poi il testo musicato.
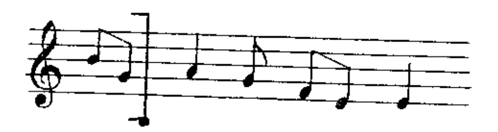


L'importanza della cosa è posta in luce da un secondo esempio, dove i neumi ἐλαφρόν-κεντήματα risultano incorporati nell'incipit del canto, ma determinanti sempre il flusso melodico già notato.
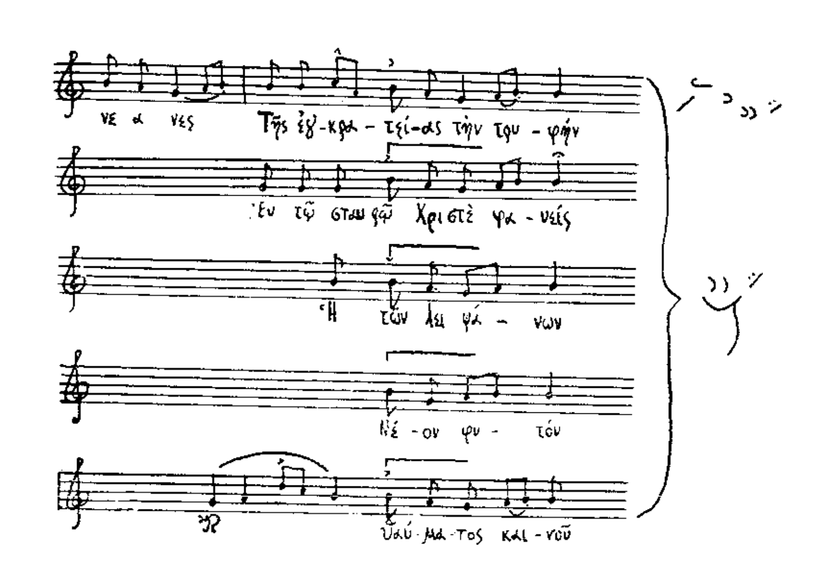


Il legame risulta ancora più stretto ove si consideri la particolare posizione della βαρεῖα che determina un saldo vincolo tra martyrìa e incipit.

E' interessante ora notare come si comporti la melodia di inizio nei canti espressi con la formula più comune: i neumi aggiunti all'indicazione del modo non sono che un relitto di più ampio modulo, quale possiamo vedere nell' ἀπήχημα . Il vincolo nomico è forse più sensibile qui che altrove: infatti, mentre la

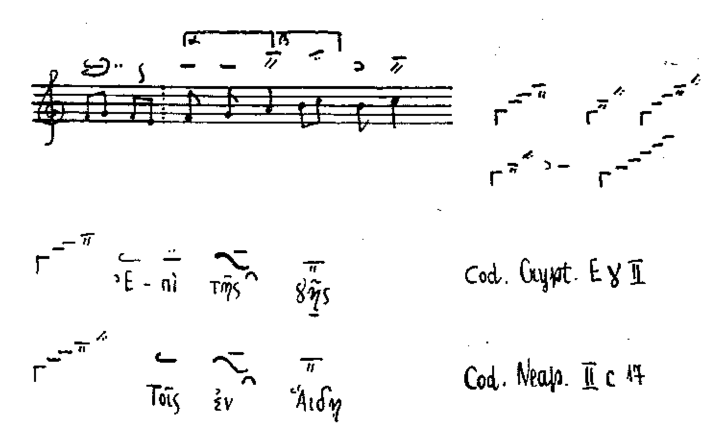
formula dell'intonazione viene impiegata nelle sue tre sezioni a determinare l'avvio del canto, la melodia dell'inizio non trascura di riprendere, quasi ad avallare se stessa, il motivo melico dell' ἀπήχημα. Inoltre, quale che sia la nota d'inizio (SI o SOL), la cadenza conclusiva è sempre la medesima.



Ed è significativa l'insistenza dell'accentuazione sulla sillaba iniziale anche se poi, nel fluire dei secoli, può essersi affievolita la δύναμις intensiva dell' ὀξεῖα.
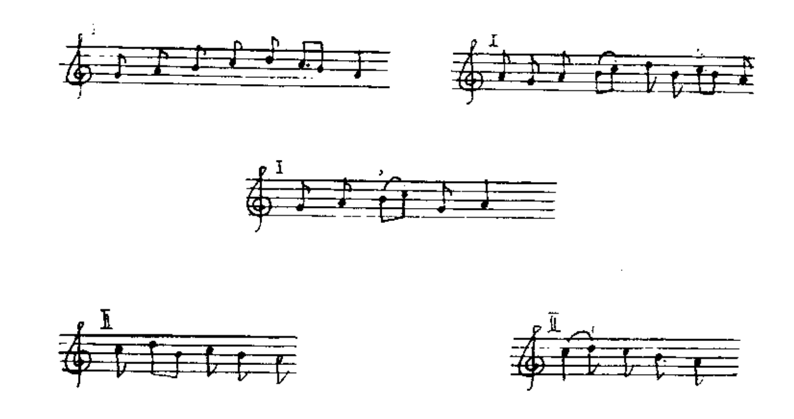


L'impostazione nomica del terzo modo autentico è altrettanto palese, ma vi sono posti in luce anche aspetti tonali. Si veda qui sotto la formula. L'elemento ϰ accompagna la martyrìa Γ nella più frequente espressione del modo: di qui poi si articolano le altre flessioni melodiche peculiari dell' ἦχος, nelle quali il gruppo ὀξεῖα - κεντήματα indica sempre SI-DO. Si vedano gli inni Ἐπὶ τῆς γῆς del Cod.



E γ II e Τοῖς ἐν Ἅιδῃ del ms. II c 17 della Biblioteca Nazionale di Napoli, per i quali di più chiara luce si illumina la prospettiva della trasmissione formulare e nomica nello incipit melodico.

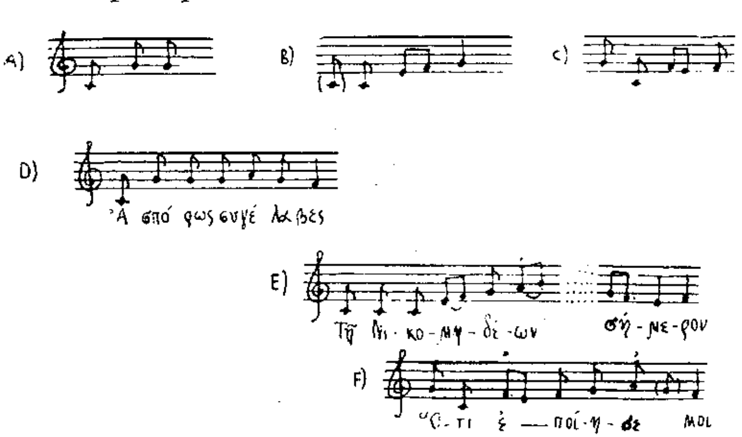
Possiamo inoltre distinguere due tipici andamenti, il primo con sviluppo ascendente, il secondo discendente.
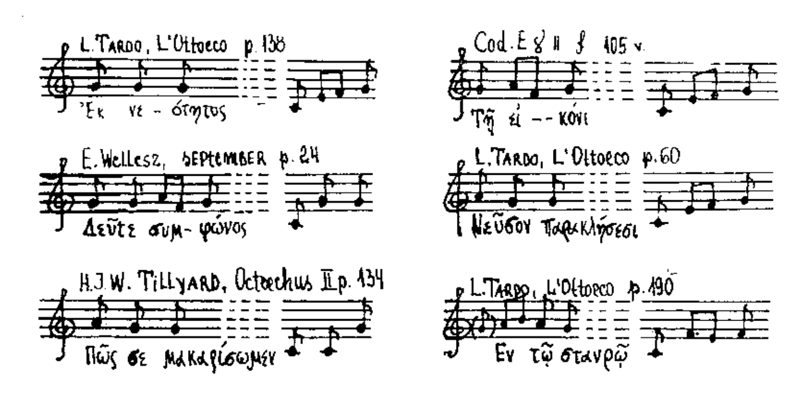


Ma il secondo tipo di incipit non è, in fondo, che la ripresa della parte terminale del primo. In questo modo risulta chiara la fisionomia del terzo autentico per quel che si riferisce al suggestivo dominio del νόμος.

L'incipit melodico dei canti espressi secondo la martyrìa del quarto autentico pur non mostrando particolari aggiunzioni neumatiche, ove si eccettuino oxía e ipsilí, dimostra una organizzazione nomica di notevole interesse. Di qui infatti, come dalla semplice martyrìa del primo modo autentico, si può giungere a stabilire per tutta l'arte musicale bizantina l'insistenza di determinati modelli,

caratteristici di ogni ἦχος anche quando non intervengano particolari neumi in appoggio all'indicazione del modo. L'antichità di tali modelli sembra indiscutibile: pur prescindendo da tutta una facile documentazione nell'ambito puramente bizantino attraverso le varie semiografie, non si riesce a resistere ad una ipotesi seducente; che cioè si affondino le radici nel modo greco classico, almeno come intuizione, se non si vuole addirittura rimandarvi il fluire stesso del μέλος. Ma veniamo al quarto autentico organizzato nella melodia di inizio su triplice piano.

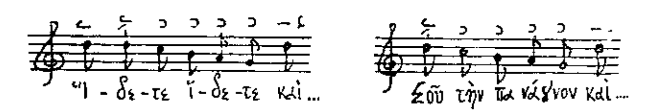


A e B non sono che varianti. A sè stante C che trova però conforto nello sviluppo melodico, per cui la risoluzione a FA ritorna comunque, o alla fine del primo inciso oppure in una cadenza intermedia (D — E — F). Unica eccezione è data dalla melodia che insiste sulla fondamentale SOL: non compare così il salto iniziale di quinta, ma sono subito dopo posti in luce i tre motivi notati.

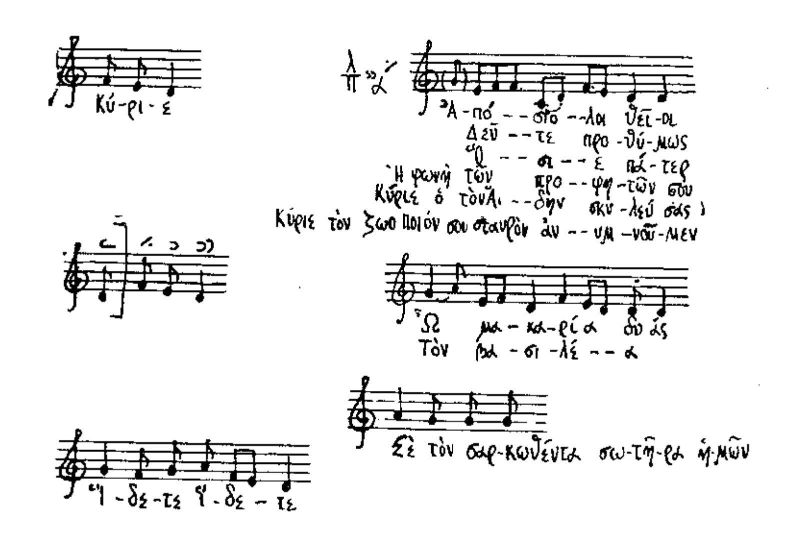


Naturalmente, sulla base di quanto si è notato già per i primi tre modi autentici anche qui può intervenire l' ἀπήχημα a determinare

ex abrupto l'incipit melodico del canto. Bisogna però rilevare che tale via fu seguita raramente forse per il fatto che l' ἀπήχημα stesso era poco distintivo, dimostrando una identità neumatica assoluta con la formula di intonazione del primo autentico. Due soli esempi nel Cod. Crypt. E γII; a f. 114r. e 119v.



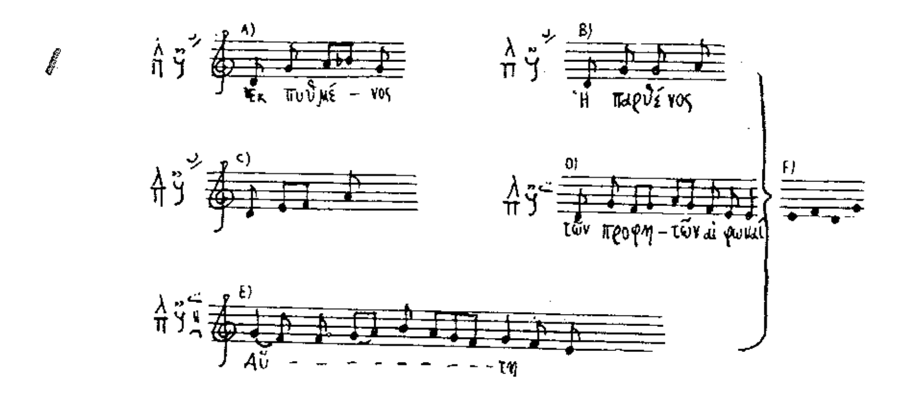
Nel primo modo plagale è prevalente il ritorno delle note FA — MI — RE, le quali costituiscono elemento fondamentale dell' ἀπήχημα: su dette note insiste l'invocazione Κύριε, e vi si adegua ogni altro inciso.



Interessantissimo il secondo modo plagale: qui il linguaggio nomico risulta chiarissimo: la martyrìa semplice assume funzione melodica giungendo a determinare, con i neumi che l'accompagnano e l'incipit del canto, un modello canonistico di vastissima applicazione (F). L'esempio C è una variante melodica che interviene in assenza della forma A—B.

E' comunque singolare assai quanto si legge nel ms. 56 del Museo di Ohrid a f. 92: π ÿ dove i κεντήματα si trovano aggiunti alla semplice martyrìa. Questo, per quanto io sappia, è un unicum.

Sarebbe utile vedere se in altri manoscritti, provenienti dal medesimo centro monastico, si possono trovare nuovi appigli all'ipotesi che si tratti di consuetudine di scuola e non già di puro errore del γραπτός.



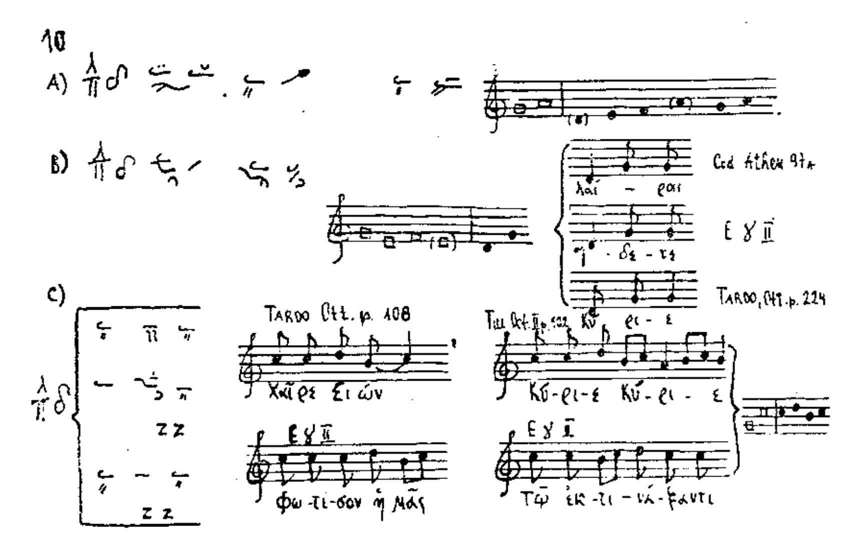
Il terzo modo plagale, per proseguire nel breve excursus, si dimostra saldamente avvinto alla nota di base FA, come dimostrano i seguenti esempi:

Ma non muta nella sostanza l'incipit quando interviene la martyrìa , poichè la lieve flessione tonale si esaurisce subito nell'ossequio completo all'impostazione cardine.

L'ultimo sguardo è volto ora al quarto modo plagale, il più complesso forse di tutto l'ottoecho: le aggiunte neumatiche alla martyrìa sono molteplici, ma tuttavia determinanti tre fondamentali motivi melici.

Il primo e il secondo (A e B) richiamano elementi propri del secondo modo plagale (di cui v. esempi C e A); la cosa poi non deve tanto stupire ove si consideri il rapporto, più stretto qui che altro-

ve, del μέσον o modo di mezzo inteso come soluzione modulante (riflesso della μέση dell'antica musica greca). E' inoltre tipico di questo modo il μέλος che si impenna sul DO' elaborandosi poi su un tessuto tradizionale: e si dimostra ancora la validità della legge,



informulata ma attiva. Qui sta il germe di tutta la musica bizantina che si tradusse talvolta in commossa espressione, in poesia sincera.

In genere non c'è violazione alla legge; ma non si attenda lo studioso rapporti matematici e perfetta identità, poichè la materia, quando prende veste d'arte variamente si colora. Animata dall'impulso creativo la teoria può esser portata fuori dai suoi pur definiti confini. Il musicista di Bisanzio era orientato a trascurare l'elemento particolare per inserirsi in un linguaggio che traeva il suo essere da più ampia coscienza e quindi impersonale. E' il passato che attraverso esperienze nuove ritorna a vivere: e la melodia si elabora e si rinnova sulle trame del νόμος. Ciò, lungi dal togliere merito alla musica bizantina, l'avvalora e la pone nella sua giusta luce: è l'espressione di una cristianità tormentata che il compositore, quasi sempre anonimo, ha reso spesso con senso d'arte e sensibilità squisita.

La communication fut suivie des remarques de M. *J. Raasted.*

JELENA MILOJKOVIĆ-DJURIĆ, Beograd

ON THE SERBIAN CHANT IN THE EIGHTEENTH CENTURY AFTER THE NEUMATIC MANUSCRIPTS FROM CHILANDAR

The problem of the sources of the Serbian Chant was apparently a very often discussed theme among many Serbian historians, musicologists and melographers[1], [2], [3], [4]. Towards the beginning of the present century the remarkable scientist, humanist and polititian Stojan Novaković gave a strong impuls to the investigation of this question by his article »The old Serbian Chant«[5]. Novaković wrote this article in Constantinople on 13 March 1900. At the end of February of the same year there was in that ancient city a conference of the Russian Archeological Institute. Novaković was present on that cultural manifestation and specially attracted by the exposition of Joan Thibaut. Novaković wrote in his paper: »On 27 February Mr. Thibaut was talking about the old Byzantine and Slavonic Chants. After the notices of the old manuscripts, performed by two skilful singers, Thibaut showed the manner of singing from the old times ... While we were listening to them it seemed to us very similar to the general character of our folk church melodies — as far as we remember them«. Further in his article Novaković does not suggest the transcription of neumatic manuscripts, similar to the work presented by Thibaut. He proposes another way: recording of the old church melodies still sung on specialoccasions among the folk. »Melodies have obviously conserved the old Serbian and Byzantine tradition. This tradition has to be noted, observed and studied before it vanishes. All this can represent a precious material for the study of our and Byzantine Chants«.

The suggestions of Novaković, one of the most outstanding personalities of his time, showed the importance of that cultural

[1] *Богдановић Л.*, Српски Сион 1893, с. 231.
[2] *Живковић* Ј., Богословски гласник 1903, бр. 5, с. 317.
[3] *Руварац Д.*, Мојсије Петровић, митрополит београдски, Споменик Срп. краљ. акад. XXXIV (1905), с. 123.
[4] *Kuhač F.*, Prilog za povijest jugoslavenske glazbe. Rad Jugosl. akad., book 41, p. 15, 1840.
[5] *Новаковић С.*, Старинско црквено певање, Караџић бр. 4 (1900), 57—58.

tradition. A very elaborated study on this subject followed, written by Živojin Stanković entitled »Serbian Chant«[6]. Stanković considers that the old Serbian Chant, sung after the church books called »Srbulje«, up to the seventeenth century was different from the one introduced by Bishop Mojsije on the beginning of the eighteenth century. Due to the interventions of that bishop, new church books were imported from Russia. At that time a Greek school was fonded in Belgrade (1723). Stanković quotes the following words, taken from the History of Katihism by Rajić: »Bishop Mojsije has brought Anatolije, a learned psalt, from Mount Athos. He introduced the Greek Chant. The Serbian Chant in use up till that time vanished, and now it is hard to hear it somewhere«. In order to prove this statement, Stanković mentions the reports written after the visitation of the Serbian monasteries in the vicinity of Belgrade around 1735. Writing about the churches and priests on duty, this statement is found: »To sing 'samoglasno' (the type of slightly ornamented Chant, note by J. M.-Dj.) he knows, not only after the rules of the monasteries, but also after the old manner«. In another report quoted also in Stanković's paper, it is stated: »Some priests sing in Greek, but some in Serbian«.

In order to accomplish his study, Stanković has attached several folk melodies noted by himself. Among them an Hirmos still sung at that time on Easter in a village near Sokobanja was different from the one sung in the church.

The traces of the old layer of the Serbian Chant were still alive in the beginning of this century, connected sometimes with the folk tales about Sveti Sava. In 1910 Pera Ž. Ilić has noted in small villages round Skoplje some parts of the Liturgy sung by the Serbs of Moslem religion[7]. These Serbian families were obliged to take the new Moslem rite, but preserved the old church melodies from their ancestors. They discovered to Ilić the old chant called »Inak pojanje« (the Other Chant). It was believed that this beautiful Chant was introduced by the son of the first Serbian king Nemanja, Sveti Sava. In several villages old people have sung fragments of this old Chant, called also »The Chant of Sava« or »The Old Serbian Chant«.

The neumatic manuscripts from Chilandar and the necessity of their transcription in order to explore the origin of the Serbian Chant were for the first time mentioned by Nićifor Dučić in 1884.[8] But it was only in 1952 when Prof. Dj. Sp. Radojičić photographed about 20 neumatic manuscripts, partially or completely, from the

[6] *Станковић Ж.*, Српско црквено појање, Весник Српске цркве 1908, 690—701.

[7] *Илић П. Ж.*, Народно предање о св. Сави и његовом појању. Unpublished manuscript.

[8] *Дучић Н.*, Старине хилендарске, Гласник Српског ученог друштва LVI (1884), с. 106.

monastery Chilandar. The majority of these manuscripts originates from the eighteenth and nineteenth century. The transcription and a careful study of some of these manuscripts remember to the mentioned reports written after the visitation of the Serbian churches and monasteries in the first half of the eighteenth century (6). In these documents it was stated that the priests were singing »after the rules of monasteries and in the old manner« or »Greek and Serbian«. The stichera contained in the manuscripts nr. 309, 311 and 312 may prove that two different Chants existed simultaneously at that time. The musical notation in these manuscripts belongs to the late phase, with the little ison. The text is written almost in italics with Roman elements and accents. The description of these manuscripts is given in my article in Byzantinoslavica, vol. XXIII, nr. 1.[9]

It is mostly interesting that the manuscript 309 contains two variants of the stichera entitled »vozvatelne«: »Gospodi vozvah« and »Da ispravitsja«. On the pages 4v—7v the first version of these stichera is found. The transcribed melodies of both stichera on these pages are very similar to the Greek analogues from the Codex Chrysander.[10] The melodic periods dependent on the Slavonic translation of the text are sometimes shorter or longer in accord-

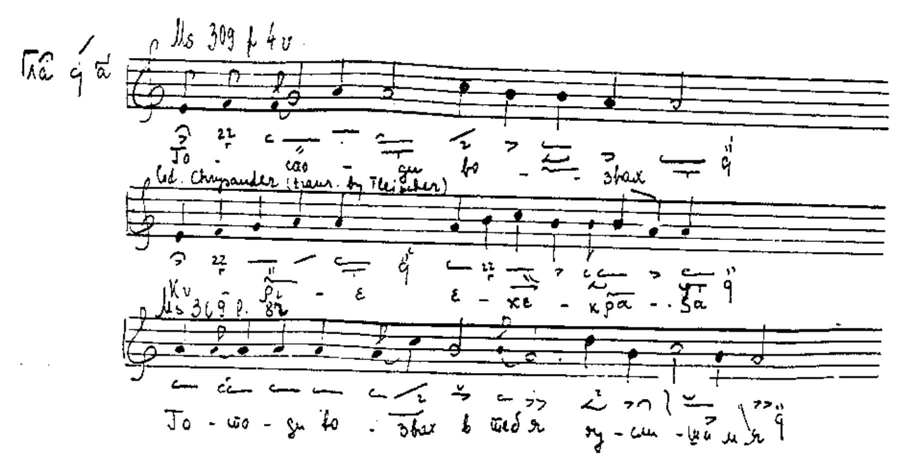


Fig. 1. The comparison of initial periods from the sticheron „Gospodi vozvah" from the Codex Chrysander and from both variants in the manuscript 309.

ance with the different numbers of syllables. On the pages 7v—10 of the same manuscript a second version of the stichera »Gospodi vozvah« and »Da ispravitsja« is presented. The analysis of these
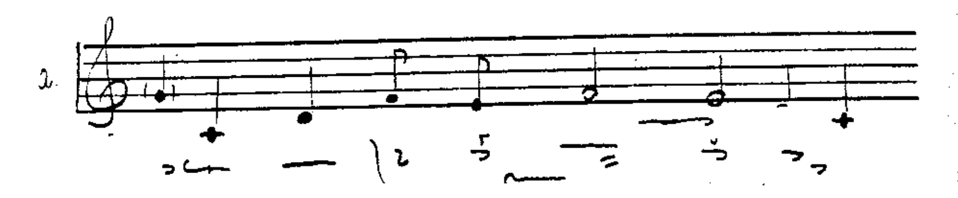
[9] *Milojković-Djurić J.*, Some aspects of the byzantine origin of the Serbian Chant after the neumatic manuscripts from the 18-th century. Byzantinoslavica XXIII/1, 45—51.

[10] *Fleischer O.*, Die spätgriechische Tonschrift, Neumen-Studien III. Berlin 1904.

transcribed stichera shows different melodic inflectiones. In the Fig. 1 the first period of the sticheron »Gospodi vozvah« from the Codex Chrysander is given, further the same periods from the first and second versions of the manuscript 309.

The manuscript 311 contains also two types of Chant, two kinds of formulas characteristic of the mode of which the melody of the stichera is made up. This manuscript includes in its first part a theoretical treatize on the signs of the musical art — neumes. On the page 9 a modestly elaborated ornament embelishes the title »Načalo voskresenija...« indicating the beginning of the resurection stichera from the Octoechos. The transcribed melodies of the stichera from this part of the manuscript 311 show a retained Greek melody with some deviation due to the Slavonic translation. Further stichera dedicated to saints Arsenije, Jovan Rilski, Stevan Dečanski, Milutin, Sava and Jovan Chrysostom follow. The transcription of these stichera show different types characteristic of the mode in comparison with the resurection stichera from the same manuscript.

The sticheron dedicated to Stevan Dečanski, written in the eight mode, may be taken as an example. Its characteristic melodic pattern (*a* in Fig. 2) is found as the cadential formula in the stichera dedicated to other Serbian saints, but also in the second
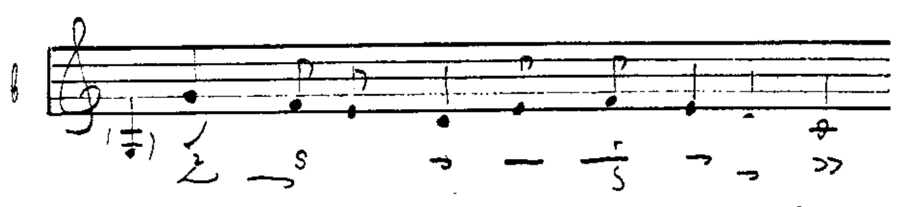




Fig. 2. Two melodic patterns found in the stichera of the eight mode.

variant of the stichera »Gospodi vozvah« from the manuscript 309. The second melodic pattern appears also very often in these stichera.

All these stichera dedicated to Serbian kings and saints from the manuscript 311 are also found in the manuscript 312. Occasionally more florid passages in the manuscript 312 are the only

difference between these two sources containing the same melodic tradition.

The analysed stichera from the manuscripts 309, 311 and 312 still bear the impress of an older, almost syllabic Chant. Very possible these stichera derive from the time when those poetically inspired texts were written for a festive occasion in a monastery built by a certain king. Those stichera were set to music after the pattern of the resurection stichera from the Octoechos found in the second version of the corresponding stichera in the manuscript 309, thus consisting a part of the old Serbian Chant.

La communication fut suivie des remarques de M. M. *E. Wellesz, O. Strunk.*

ROKSANDA PEJOVIĆ, Beograd

INSTRUMENTS DE MUSIQUE DANS L'ART SERBO-MACÉDONIEN ET BYZANTIN

En illustrant les différents épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament sur les fresques, les miniatures ainsi que dans l'art plastique et travaillant sous l'influence des thémes de l'antiquité, les artistes représentaient quelquefois des instruments de musique. Les représentations de ces instruments ainsi que les sources écrites et les exemplaires d'instruments de musique existants peuvent servir comme illustration de l'expansion de certaines espèces de ces instruments à des époques différentes et dans certains pays. La plus grande difficulté lors de l'identification de ces instruments réside en ce que leurs formes, dans un grand nombre de cas, ne sont pas toujours fidèlement reproduites. Aussi, l'établissement de leur origine, qui peut être multiple, présente des difficultés: ils peuvent être la copie d'un modèle déjà peint ou bien le travail fait d'après un texte littéraire ou bien influencé par l'entourage immédiat etc. Si notre recherche se limitera seulement aux scènes représentant les instruments de musique les plus fréquents et les plus typiques dans l'art médiéval byzantin, nous pourrions obtenir l'image des instruments les plus répandus. Parmi ceux-ci, certaines ont été préservés et transmis, plus ou moins inchangés depuis la plus grande antiquité, c'est à dire depuis la societé première. Cependant, on peut observer aussi d'innombrables variantes de mêmes formes.

Dans l'antiquité, la musique jouait un rôle des plus important dans la société et la religion. Ainsi de nombreuses déités possédaient des instruments de musique particuliers comme attributs personnels. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que certaines espèces de ces instruments se soient maintenues dans certaines réminiscences médiévales des thèmes mithologiques quoique accompagnés, ce qui est logique, par de nouveaux instruments de musique du Moyen Âge. Ceux-ci cependant, il faut le souligner tout de suite, n'ont pas gardé dans la religion chrétienne d'Orient la place qu'ils y occupaient dans la religion païenne.

Dans les scènes mythologiques représentées sur des coffrets byzantins en ivoire (probablement du Xe s.) nous voyons des flûtes traversières dont jouent des centaures ou d'autres personnages, puis des cors, des instruments à cordes et aussi même des instruments à archet du type rebec à archet long; sur les coffrets à sujets profanes on a représenté aussi, avec la flûte traversière dont joue un centaure ailé, une espèce de harpe des cymbales et des sirinks.[1] Sur ces reliefs en ivoire apparaissent aussi Héraclès et Hyppolite avec une sorte de harpe.[2] Il n'est pas rare non plus de voir Apollon représenté avec une lyre comme dans la composition Apollon et Daphné.[3]

Sur les miniatures byzantines du IXe—XIe siècles illustrant la naissance de Zeus on remarque des cymbales, des tambours, des flûtes traversières, des hochets, le crotale et des instruments à archet.[4]

À ces instruments, on peut ajouter des cymbales, des tambours et des trompettes illustrés sur quelques objets de la même période, dans les scènes représentant le culte de Rhéa.[5] Dans l'art paléochretien, Orphée qui représentait symboliquement le Christ est un sujet souvent peint ou sculpté avec son attribut — la lyre. — On l'avait peint dans la catacombe de Calixte[6], puis il est représenté sur un bas-relief du Musée d'Athènes du IXe—XIe s[7], ou sur une miniature du XIe—XIVe s. dans les Homélies de Gregoire de Nazyanze.[8] On aimait le représenter entouré d'animaux, ou bien avec Homère, et cela presque toujours avec son attribut déjà mentioné.[9]

Dans qeulques monuments de l'art médiéval de la Serbie et de la Macédoine on peut voir des instruments de musique dans les mains des centaures — comme sur la porte de l'iconostase de L'église de St. Nicolas à Ohrid où on remarque la flûte traversière, attribut habituel des centaures (c'est un des rares monuments en bois prèservès qui nous représente un instrument de musique). Sur les archivoltes du portail occidental et septentrional de Dečani on a sculpté des cors dans les mains des centaures[10], (fig. 1) tandis que parmi d'autres éléments de la décoration en pierre sur l'archivolte

[1] Early christian and byzantine art, London, 1949, T. 13. *L. Bréhier*, La sculpture et les arts mineurs byzantins, Paris, 1936. T. XXXVI, etc.
[2] *K. Weitzmann*, Greek mythology in byzantine art, Princeton, 1951, T. 50—55.
[3] Frühmittelalterliche Kunst. Akten zum III. internationalen Kongress für Frühmittelalterforschung, Olten und Lausanne, 1954, p. 102.
[4] *K. Weitzmann*, op. cit. T. 12—13.
[5] *Ibid*, T. 14, 15.
[6] *O. Wulff*, Die altchristliche Kunst, Berlin, 1913, p. 72.
[7] *Ibid*, p. 149
[8] *H. Omont*, Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale du IVe au XIVe siècles, Paris, 1929, T. 118.
[9] *K. Weitzmann*, op. cit. T. 28.
[10] *Ђ. Бошковић — В. Пешковић*, Дечани, Београд, 1941, T. XXIX, XXXIV

de la fenêtre à Kalenić on a représenté le centaure avec le rebec (fig. 2). C'est une variation des instruments à cordes orientals témoignant de l'influence orientale.[11]

Pourtant les bas-reliefs et les miniatures représentant des thèmes mythologiques sont plus fréquents dans l'époque paléochretienne qu'au Moyen Âge. Les espèces d'instruments qu'on trouve sur les monuments avec de telles sujets correspondent, en général, à ceux de l'Antiquité, à l'exception des instruments à archet qui demontrent plutôt l'influence médiévale orientale ou byzantine.

Les scènes bibliques de l'Ancien Testament offrent aussi, dans l'art médiéval tout entier, les possibilités pour la représentation de différents instruments. Ce sont, avant tout, la lyre et la harpe comme attribut de David, ensuite les trompettes et autres. Les scènes de la vie de David se trouvent représentées sur les plats d'argent du VIe s. avec le sujet du mariage de David (une sorte de hautbois)[12] ou »David reçoit le message de Samuel« (la lyre)[13], comme sur les reliefs du coffret de mariage du IXe—XIIe s. (la harpe)[14] ou sur les murs de L'église du Linceul de la Vièrge à Nerla —»David parmi les fauves« (la lyre).[15] Il est certain que la miniature la plus souvent représentée est celle du Psautier parisien No. 139. du Xe s. sous le titre de »David jouant de la harpe«[16], »David jouant de la lyre«[17] ou »David gardant le troupeau«.[18] Sur la miniature ou David terrasse un lion est représenté une lyre[19], tandis que nous voyons la flûte traversière sur une autre miniature avec le sujet du récit de David.[20] Les scènes illustrant la vie de David ne sont pas rares dans les monastères grecs du XVIe—XIXe s.[21]

Dans les miniatures de Psautier de Munich on trouve aussi des représentations des scènes de la vie de David. Ce sont des exploits de jeunesse de David où il est représenté avec un instrument qu'on peut a peine identifier — probablement un citérium.[22] La scène la plus riche en instruments dans le Psautier de Munich porte le titre de »David écrivant le psautier«.[23] Dans l'exemplaire

[11] *М. Кашанин*, Уметност и уметници, Београд, 1943, с. 115.
[12] *O. M. Dalton*, Byzantine art and archeology, Oxford, 1911, p. 573.
[13] *Ibid*, p. 105.
[14] *L. Bréhier*, op. cit. T. 38.
[15] *В. Н. Лазарев*, История русского искусства, Москва, 1953, p. 405.
[16] *H. Omont*, op. cit. T. 1.
[17] *В. Н. Лазарев*, История византийской живописи, Москва, 1948, T. 140 a.
[18] *Ch. Diehl*, La peinture byzantine, Paris, 1933, T. 76.
[19] *H. Omont*, op. cit. T. II.
[20] *O. Dalton*, op. cit. p. 249.
[21] Parmi les monastères grecs, le Monastère de Varlaam (1548) se distingue par de représentations nombreuses d'instruments, notamment dans la scène où David transporte le coffre biblique, où sont peintes une sorte de vielle, de luth, de sirinx, de citérium, de tambour basque, de zurle et de cornemuse. À Lavra (1719) on trouve aussi un instrument à archet, une sorte d'hautbois, de harpe, de vielle et de trompette courbe dans l'illustration du même thème.
[22] *J. Strzygowski*, Die Miniaturen des serbischen Psalters, Wien, 1906, T. 46.
[23] *Ibid.* T. 4, p. 17.

de Munich (et celui de Beograd), David est debout au milieu, tandis qu'à sa droite et à sa gauche deux jeunes hommes de chaque côté font de la musique. L'exemplaire de Munich est assez endommagé, mais on remarque que le premier jeune homme à gauche joue du cor, que David joue du luth, tandis que les deux autres musiciens à sa droite tiennent un tout petit tambour et une harpe. La copie de Beograd représente les memes instruments, mais dans les mains du premier personnage à gauche de David on remarque le luth.

Sur la scène de l'Onction de David Samuel tient un cor au dessus de la tête de David.[24] Les représentations de la »Prière de David«[25] et du »Renouvellement du temple«[26] montrent David jouant du luth. Bien que nommé »David jouant de la cythare« la miniature commentant le 96e psaume est illustrée par David jouant de luth.[27]

Le 150e psaume, dans le même manuscrit, est illustré par deux tableaux.[28] Le tableau supérieur présente le choeur des martyres avec les luths et de longues trompettes, tandis que l'inférieur représente une danse, c'est à dire une ronde (kolo) où les danseurs se possent les mains sur les épaules. Dans la copie de Beograd, à droite de la ronde on distingue clairement la danseuse tenant un mouchoir à la main. La même scène peinte à Monastère de Lesnovo a, comme motif central, la ronde avec des danseurs dont les mains sont entrelacées. Ils dansent accompagnés de la grosse caisse et du psaltérion.[29] Au paraclisse de la tour de Hrelj dans le Monastère de Rilski l'illustration de ce psaume du XIVe s. s'est maintenue avec la ronde et les musiciens.[30]

Dans la scène représentant la Nativité sur quelques fresques du VIe—XIe s. le berger joue de la flûte droite ou traversière, ou bien il tient l'instrument auprès de sa bouche. La représentation du musicien, avec quelques rares exceptions, disparait au cour du XIe et XIIe s, mais puis est reprise par les écoles de peinture du XIVe et XVe s. grâce a l'influence de la Syrie et de la Cappadoce.[31]

[24] *Ibid.* p. 15.
[25] *Ibid.* T. 8.
[26] *Ibid.* T. 31.
[27] *Св. Радојчић*, Старе српске минијатуре, Београд, 1950, T. 17.
[28] *J. Strzygowski*, op. cit. T. 44, p. 66.
[29] *M. Kašanin*, L'art yougoslave des origines à nos jours, Beograd, 1939, fig. 65.
[30] En suivant cette scène au cours de son développement à partir du XVIII s. on voit que la ronde traditionnelle avec le tambour et la trompette est représentée dans la grande église du Monastère de Rilski. Pourtant dans le Monastère grec de Phaneroméni (1735) dans l'île de Salamis il n'y a pas de ronde mais deux groupes de musiciens dont les uns jouent de la trompette et les autres du luth et encore d'un autre instrument qui est difficile à identifier. Par contre, à Lavra (1719) les danseuses se tiennent par les mains qu'elles ont élevées au-dessus de leurs têtes, tout en étant accompagnées par la musique de tambour et de la trompette courbe.
[31] *G. Millet*, Recherches sur l'iconographie de l'évangile aux XIVe, XVe et XVIe siècles, Paris, 1916.

Sur les fresques du XIIe—XIVe s. on voit de nouveaux instruments représentés à côté des anciens: des trompettes et des cornemuses. À Mistra et au Mont-Athos on voit le plus souvent des flûtes droites, des hautbois et des trompettes, tandis que sur les icônes russes et italo-crétoises on voit aussi des cors et des trompettes.

A cette époque, dans l'art serbo-macédonien, les peintres ont aimé représentter dans une scène même les différents instruments à vent, dont ils prenaient l'exemple très probablement dans des manuscrits enluminés du VIe—XIIe s. Ces instruments sont le hautbois a Sopoćani[32] et aussi dans le Psautier de Munich[33], la diaule au Monastère de Gradac[34] (fig. 3) la flûte droite-fifre a L'eglise du Roi à Studenica[35], à St. Georges à Nagoričano[36], à L'église de Constantin et Hélène à Ohrid etc.[37]

En étudiant l'iconographie de la scène de la Nativité et son developpement dans l'art chrétien, nous remarquons que depuis l'origine jusqu'au XIVe s. les instruments qu'on y représentait sont presque toujours la flûte droite ou traversière et que seulement plus tard le nombre de leurs espèces a brusquement augmenté. Il se pourrait que ceci soit dû à l'influence des instruments qui étaient en usage à ce moment-là.

Il est très intéressant d'observer les instruments de musique sur la scène de la »Dérision du Christ«, non seulement à cause de leur nombre assez considérable et de leur diversité, mais aussi parce que nous avons sur les fresques et les miniatures serbes et macédoniennes de nombreux exemplaires du même sujet. De cette façon un instrument modifié sur une des scènes aurait pu être le produit de l'influence d'un autre modèle d'un instrument en usage courant. Le sujet de la dérision du Christ est illustré avec de petites variantes, régulièrement de façon suivante: le Christe est représenté au milieu de la composition avec une couronne d'épine sur la tête, tandis qu'au-dessus de lui, à gauche et à droite, on voit deux hérauts avec les instruments de musique. Marmi la foule et les soldats autour du Christ on distingue aussi des musiciens. Au premier plan on peut voir souvent les enfants dansant les mains cachées dans leurs manches. Si l'origine de cette danse dans la scène semble provenir des représentations mimiques du théâtre antique

[32] *Ђ. Мано-Зиси*, Божић у српском средњевековном сликарству, Уметнички преглед, 4, 1938, с. 114.
[33] *J. Strzygowski*, op. cit. T. 55.
[34] *G. Millet*, La peinture du moyen âge en Yougoslavie, fas. II, Paris, 1957, T. 53.
[35] Изложба средњевековних фресака, Београд, 1958, с. 37, сл. 183.
[36] *Ђ. Мано-Зиси*, н. д. 114.
[37] Les autres exemplaires dans l'art serbo-macédonien sont: sur l'icone de Deisis a Sarajevo (XVIe s.), sur la couverture en metal de L'évangile de Béchénovo du XVII s, puis la cornemuse de Nikolje près de Bijelo Polje, la trompette longue sur ine icone des Rafajlovići, ensuite les flûtes droites sur les icones des églises à Orevec et à Slepča etc.

qui auraient pu être transmises au drame religieux byzantin[38], l'apparition des instruments de musique peut être expliquée de la meme façon.

En considérant cette composition à St. Clement d'Ohrid, à L'église de St. Nagoričano[39], à L'église de Lesnovo[40], à Dečani[41], aux Saints Apôtres à Peć[42], au Monastère de Marko[43] et à Matejča[44], ainsi que sur les miniatures du Psautier de Munich[45], ensuite sur les fresques du XVIe s. dans L'église Notre-Dame a Studenica[46], à Hopovo, sur les fresques grecques, moldaves et bulgares, et enfin sur l'icône russe de la fin du XVe s.[47] on aboutit à des observations interessantes. Les mêmes instruments sont representés dans les mains des mêmes presonnages sur la plupart des monuments peints. Mais au contraire, il existe des instruments de musique qu'on ne rencontre que sur un seul monument ou dans un petit nombre de scènes. Les hérauts jouent du cor ou de la trompette (qui ont parfois des anneaux).[48] Les autres musiciens jouent regulièrement de la cymbale et battent la grosse caisse. Les représentations d'un instrument à vent-d'un type de fifre (Nagoričano), ensuite d'un cor bref (Dečani), d'un hautbois (le Psautier de Munich) et d'un hautbois-zurla (Hilandar) sont fréquentes. Les représentations des autres instruments ne sont pas habituelles. C'est dans les illustrations détaillées des fresques de Dečani qu'ils sont le plus nombreux — ce sont le psaltérion trapèze, le tambour basque, ensuite des timbales et le rebec.

Le répertoire de l'iconographie byzantine nous montre, fréquemment, quoique moins que dans la période de la Renaissance de l'Occident, des anges qui jouent des trompettes et des cors dans les scènes du Jugement dernier. Des exemples nous sont offerts dans le domaine de la culture slave dans la Cathédrale de Dimitri à Vladimir[49], sur les miniatures datant de 1262. de la Bible de Val-

[38] *Sv. Radojčić*, Ruganje Hristu na fresci u Starom Nagoričinu, Narodna starina, Zagreb, sv. 35.

[39] *N. Okunev*, Monumenta artis serbicae, I, Praha, 1928, T. 9.

[40] *V. Petković*, La peinture serbe du moyen âge, II, Beograd, 1930, T. 159, 162.

[41] *Ђ. Бошковић — В. Петковић*, н. д. Т. 211, 212.

[42] *В. Петковић*, н. д. Т. 82.

[43] *Л. Мирковић — Ж. Татић*, Марков манастир, Београд, 1925, с. 55, сл. 62.

[44] *G. Millet*, Recherches sur l'iconographie de l'évangile au XIVe, XVe et XVIe siècles, Paris, 1916, p. 639, fig. 638.

[45] *J. Strzygowski*, op. cit. T. 6.

[46] *В. Петковић*, Студеница, Београд, 1924, с. 39.

[47] *В. Н. Лазарев*, Истор ıя русского искусства, Москва, 1954, с. 260.

[48] À partir de la „période turque" les trompettes s'allongent et sont représentées sans l'élargissement du bout (Studenica). Au XVe et au XVIe s. à Poganovo, à Homor et à Hopovo les hérauts jouent d'un autre instrument qui a commencé de pénétrer dans les régions de la culture serbo-macédonienne — c'est le précurseur du trombone (saquebutte).

[49] *F. Halle*, Die Bauplastik von Wladimir Susdal, Berlin-Bi-Zürich, 1929, fig. 29.

ter[50], etc.[51] Dans les églises médiévales serbes et macédoniennes, le Jugement dernier est représenté avec des anges qui jouent des trompettes droites à Dečani[52] et aux autres monastères ou icones de la période plus récente.[53]

Les anges de l'Apocalypse sont presque toujours représentés avec des trompettes[54], ou bien jouant de la harpe[55] ou du cor.[56]

Dans les autres scènes représentant les thèmes religieux les instruments de musique les plus nombreux sont peints dans l'Ascension de la Vierge dans le porche de L'église de Notre Dame de Ljeviška (cymbales, psaltérion, harpe, tambour, luth) (fig. 4). Ensuite ils sont nombreux sur la fresque du Chemin de Croix à Dečani[57], dans les Miracles des Archanges du Monastère de Lesnovo (luth).[58] Dans la scène représentant la Descente aux Limbes dans le Psautier de Munich nous voyons le cor.[59] Nous avons cité seulement quelques scènes avec des instruments de musique, mais on peut les rencontrer dans un nombre beaucoup plus grand.[60]

La mosaïque de l'arc de triomphe de S. Michel à Africisco, où on voyait des anges, tenant des cors, est un exemplaire rare de mosaïque avec des instruments de musique.[61]

Nous rencontrons aussi des instruments de musique dans les illustrations profanes comme dans les scènes nuptiales[62] ou dans les scènes de batailles où sont représentées des trompettes.[63] Les des-

[50] *S. Der Nercessian*, Armenia and the Byzantine Empire, Harvard, 1947, T. 28.

[51] De même que sur les fresques bulgares et roumaines du XVe et du XVIe s. (Dragačevci, Homor), sur quelques icones russes de Sinaï etc. Les fresques grecques sur le Jugement dernier qui sont le plus souvent reproduites sont celles de Lavra, du réféctoire du Monastère de Dyonisos etc. À Homor en Roumanie, un saint tient dans ses mains un instrument qu'on rencontre moins souvent — un luth. Sur une fresque du Monastère des Albanais en Bulgarie, dans le groupe des justes qui s'en vont au paradis, se trouvent représentés des musiciens avec des luths, des psaltérions et des rebecs.

[52] *Ђ. Бошковић — В. Петковић*, н. д. Т. 272.

[53] À Notre Dame de l'Hôpital et à St. Nicolas à Ohrid avec les trompettes droites ou courbées; nous le retrouvons aussi sur l'icone de Georgie Margacius de 1647. avec les anges tenant des trompettes longues et étroites, mais n'en jouant pas, ou jouant d'un instrument — précurseur du trombone. Il est peint aussi dans le narthex du Clement d'Ohrid avec des cors, à Veluće et sur la façade occidentale de St. Jean Bigorski, toujours avec des trompettes.

[54] La Cathédrale à Kremlj, à Moscou; le Monstère Spaskiv à Jaroslav.

[55] Le réféctoire du Monastère de Dyonisos.

[56] L'icone à Morača.

[57] *Ђ. Бошковић — В. Петковић*, н. д. Т. CCXIII.

[58] *V. Petković*, La peinture serbe du moyen âge, I, Beograd, 1930, T. 128 a.

[59] *J. Strzygowski*, op. cit. T. 23.

[60] Nous les voyons dans le Mariage à Cana de Hopovo et sur une icone de Morača (flûte, luth, psaltérion; hautbois-zurla, tambour-tapan). Ensuite ils sont nombreux sur une icone de L'église Brvnara dans le village Radijevići près de N. Varoš — les musiciens sont représentés sur le balcon avec des hautbois-zurla et des tambours-tapans. Les scènes de la vie de St. Luc sur l'icone d'Avesalom Vujičić représentent le gusle.

[61] Felix Ravenna, 1956, fas. 11, p. 26.

[62] *K. Wetizmann*, op. cit. T. 33.

[63] *Ibid.* T. 38.

criptions du réveil de la nature d'après Gregoire de Nazianze sont illustrées le plus souvent par un berger qui joue de la flûte traversière.[64]

Au répertoire de l'art profane appartiennent surtout des compositions illustrant la vie palatiale où les musiciens sont assez souvent représentés jouant d'instruments pour distraire leurs souverains. Ainsi, à Constantinople, sur l'obélisque de Theodose ils sont représentés avec des orgues, des diaules et avec d'autres instruments, donc, avec des instruments hérités de l'Antiquite;[65] dans L'église de St. Sophie à Kiev avec des flûtes traversières, des trompettes, des cymbales, de la luth, harpe[66] et rebec[67] (probablement une des premières formes de ce type). Sur les miniatures d'Alexandride de Beograd on voit des trompettes, des espèces de psaltérions, de harpe et de luths, parmi lesquels le luth que tient le dernier musicien à droite se rencontre aussi en Extrème Orient[68] (fig. 5). Les joueurs de trompettes sur les miniatures du XIV[e] s. des chroniques de Skylitzès jouent devant Michel Rangabé et Léon l'Arménien.[69] Si nous ne rencontrons point dans la peinture serbe du Moyen Âge des instruments de musique représentés dans les scènes avec les souverains, nous pouvons les voir sur les icones[70] et sur les miniatures.[71]

Les initiales des manuscrits illuminés ont été décorés souvent avec des instruments de musique, comme dans l'Évangile de Miroslav — l'homme avec un cor bref[72] (fig. 6) ou la trompette dans l'Évangile polonais de Lawryszew[73], ainsi que sur les en-tête des manuscrits.[74] Plus tard nous les trouvons aussi dans les livres imprimés[75], sur les monuments en bois[76], sur les icônes[77] etc.

[64] *G. Millet*, op. cit. fig. 58.

[65] *E. Dyggve*, History of salonitan christianity, Oslo, 1951, T. IV, 40.

[66] *В. Н. Лазарев*, История русского искусства, Москва, 1953, с. 171.

[67] *В. Н. Лазарев*, История византийской живописи, Москва, 1948, Т. 121 в.

[68] Atti del V congresso internationale di studi bizantini, II, Roma, 1940-XVIII, T. XCVIII.

[69] *Ch. Diehl*, op. cit. T. XCI.

[70] Sur l'icone de St. Arsène et de St. Nicolas de Musée de Sarajevo représentés avec le modèle de la patriarchie de Peć, on voit deux anges qui soufflent dans d'étranges instruments qui ressemblent à des cors.

[71] La miniature de L'évangile Lawryszew, p. 1, p. 1 nous montre un éveque qui instruit le roi Abénar.

[72] *Л. Мирковић*, Мирослављево јеванђеље, Београд, 1950, Т. 54.

[73] *Th. Uspenskij*, L'art byzantin chez les Slaves, Paris, 1932, p 435.

[74] Le luth dans le canon de L'évangiliaire de Van dans le Musée d'état de Grusie, à Tbilisi (A. 1392, p. 4); le même instrument dans la Marciana de Venise (gr. Z. 540, p. 11 v.).

[75] Le Psautier de Cetinje, l'initial de la lettre K a un ange avec un cor; une gravure dans un abécedaire de K. Istomin montre une fidula, citerium et un luth (*А. А. Сидоров*, История оформления русской книги, Москва—Ленинград, 1946, с. 107).

[76] Sur l'iconostasse à St. Jean Bigorski un joueur de hautbois-zurla est sculpté, tandis que sur la porte de Slepča un luthier et un joueur de kemendže.

[77] Un guslar aveugle orne le cadre d'une icone du XVI[e] s. à Morača.

Les instruments de musique se rencontrent aussi aux mains de figures allegoriques, comme dans celle de la personification du vent[78] ou dans les scènes de sujets differents.

Les données pour cet inventaire des instruments de musique dans la peinture et dans l'art plastique médievale contiennent surtout des témoignages de la période du IX[e]—XII[e] s puis du XIV[e] et du XVI[e] s. En observant l'évolution des instruments, nous remarquons l'influence antique (surtout dans la période paleochrétienne) puis celle de l'Orient (ce qui provient principalement de la copie des manuscrits enluminés), tandis que l'influence locale des pays où ces instruments se trouvent représentés existait probablement mais se réalise indubitablement plus tard, surtout dans les compositions qui marquent la rupture avec les formes schématiques en usage jusqu'à ce temps là: ceci débute avec la »periode turque«. Le plus grand nombre d'instruments ne sont pas seulement ceux des espèces courantes répandus aussi bien en Orient que dans les pays occidentaux, mais sont aussi ceux dont le développement et le perfectionnement a été très lent.

Parmi les instruments qui apparaissent jusqu'aux environs de l'an 1000. on remarque différentes formes de lyre — a côté des lyres antiques et de quelques espèces de lyres assymétriques orientales on voit apparaître des lyres européennes du Moyen Âge, exécutées d'une seule pièce ainsi que des lyres au cadre quadrangulaire sans résonateur apparent, que nous retrouvons également dans l'art byzantin et oriental de cette époque-là. La plus proche analogie de cet instrument qui s'est beaucoup éloigné de sa forme originale, peut être trouvée dans la cithare.

Un autre instrument, qui ressemble beaucoup à la lyre mentionnée plus haut et que nous voyons le plus souvent représenté dans les mains de David, est designé dans la littérature tantôt du nom de lyre tantôt de celui de harpe; il semble que cet instrument ait représenté l'étape transitoire de la lyre à la harpe. Ces deux instruments apparaissent surtout sur les miniatures de l'époque paléochrétienne.

Il est interessant de noter au XI[e] et XII[e] s. les xylofons, puis les différentes espèces de luths (luths longs au manche plus long que le corps de l'instrument, ou ceux du type de l'ud arabe avec le manche à coude), et enfin le type transitoire de harpe — de la harpe à arc à la harpe angulaire (comme dans la St. Sophie de Kiev).

Les données provenant de la peinture des églises serbes et macédoniennes médiévales sont précieuses car elles comblent le vide qu'on ressent dans l'art byzantin à cause des monuments detruits, et elles nous révellent en même temps les influences locales. Les tambours sont de différentes tailles: petits comme dans le Psautier de

[78] Les cors et les trompettes dans Pseudo Oppian (Cod. gr. 479); les scènes avec Apamée et Héraclès (Venise, Marciana, Cod. gr. 479, Fol. 23 v., 24 r.)

Munich ou grands comme à Nagoričano et Lesnovo: généralement ils sont suspendus au cou du musicien qui frappe avec une baguette ou avec la main, ou bien avec une baguette dans chaque main ou bien, si le tambour est petit il est tenu par une main pendant que le joueur frappe avec l'autre. À Studenica, sur une fresque du XVI[e] s. on voit le tambour suspendu au cou du joueur pendant qu'une autre personne frappe avec une baguette. À Dečani, une fresque montre deux timbales posés sur le sol ce qui est une influence orientale évidente, parce qu'ils existent de nos jours dans la musique nationale persane.

A côté des timbales, des cymbales et des castagnettes nous rencontrons aussi les baguettes et les tambours basques.

Quant aux trompettes il y en a de longues et d'étroites, de plus larges et de plus petites, se terminant en forme de cloche (influence arabe), parfois composées de plusieurs pièces. Les cors de grandeurs différentes ont évolué des olifants qui se sont répandus au X[e] s. de Byzance vers l'Occident. Parmi le reste des instruments à vent les précurseurs du hautbois sont ceux qui sont reproduits le plus souvent en peinture — les petits, qui ressemblent au fifre et les plus grands comme zurla; puis la flûte droite et traversière ainsi que la diaule.

Il existe plusieurs espèces de luth du type de l'ud ou celles qui sont plus proches de l'influence de l'Extrème Orient. On rencontre le plus souvent la harpe romane triangulaire que la harpe angulaire verticale, de même qu'on voit plus souvent le psaltérion en forme de trapèze que le psaltérion rectangulaire. La forme de l'instrument à cordes de Dečani et la manière dont il est tenu fait penser a la manière dont on joue de nos instruments nationaux yougoslaves ljerica et gusle.

Les instruments de musique sur les monuments serbes et macédoniens démontrent pour la plupart les espèces les plus fréquentes et les plus typiques du Moyen Âge byzantin, tout en témoignant de leur propagation. Dans un certain nombre de cas, avec les caractéristiques du style des fresques, miniatures et de la décoration plastique, ils démontrent aussi l'influence sous laquelle se développait notre art médiéval. Comme preuve de l'influence antique nous avons sur la fresque de Gradac la représentation de l'aulos. L'influence antique sur la décoration plastique de Dečani est demontrée aussi par le centaure à la corne qui y est représenté. Il existe des opinions différentes concernant l'influence sur les miniatures d'Alexandride de Beograd. Quant aux instruments, ils montrent l'influence orientale.

De même que l'art byzantin différait de l'art occidental par le style il en différait aussi par les espèces d'instruments de musique et ceci particulièrement a partir de la période de la Renaissance occidentale. En Orient, les vieilles traditions sont maintenues tandis que dans la peinture de la Renaissance apparaissent de nouveaux

instruments alors en usage. Dans l'art serbe et macédonien qui était la survivance de l'art byzantin et qui se développait après la conquête turque d'où dérive son nom »l'art de la période turque«, il y avait de moins en moins de peintres instruits et cultivés dans des traditions ultérieures et de plus en plus d'artistes plus proches de l'art du peuple; c'est pourquoi les instruments du peuple pénètrent de plus en plus dans la peinture et que les analogies avec les instruments nationaux, toujours en usage, deviennent de plus en plus évidentes.

Parmi les instruments qui continuent à être peints et reproduits dans l'iconographie byzantine et orientale apparaissent les anciennes espèces de luths aux manches longs et petits de corps, de la viole ou des psaltérions en forme de trapèze. Les nouveaux instruments que nous remarquons aussi à cette même époque on Occident sont les précurseurs du trombone puis dans l'art folklorique le gusle, l'ud, les sortes de zurla plus courtes à la cloche plus large qu'en Byzance, ensuite de courts hautbois de la grandeur de fifre, des tapans et autres.

Un aperçu des instruments en usage depuis les temps les plus recules dans l'art byzantin et dans l'art médiéval de la Serbie et de la Macédoine ne serait complet si nous le formions seulement d'après les sources des beaux arts. Les documents écrits et non pas seulement les données des biographies et des récits de voyages, mais surtout celles que nous offrent les chants et les poèmes populaires représentent un matériel des plus importants pour l'étude de ce sujet.

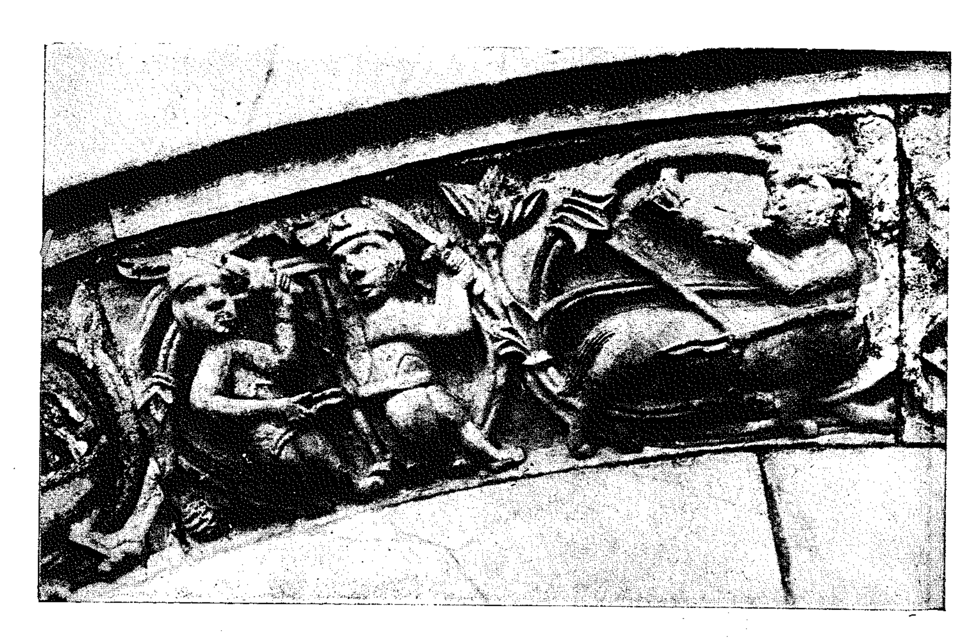


Fig. 1.— Dečani, L'archivolte du portail occidental, détail



Fig. 2. — Kalenić, Le musicien jouant le rebec



Fig. 3. — Gradac, La Nativité, détail



Fig. 4. — Notre Dame de Ljeviška, Ascension de la Vierge, détail



Fig. 5. — Alexandride de Beograd, Miniature représentant les musiciens



Fig. 6. — L'Évangile de Miroslav, L'homme avec un cor bref

JØRGEN RAASTED, Copenhague

THE PRODUCTION OF BYZANTINE MUSICAL MANUSCRIPTS

In the Introduction to his facsimile edition of the so-called Contacarium Ashburnhamense (MMB IV, 1956) Carsten Høeg has a most interesting paragraph on the working habits and techniques of the two scribes who wrote this MS in Grottaferrata towards the end of the 13th century. I had the opportunity to follow Høeg's work on this complicated manuscript in its various phases — and on this and later occasions we have discussed problems of Byzantine musical codicology on a larger scale.

As you perhaps remember, Høeg's health prevented him from taking part in the Munich Congress in 1958 — and I can tell you that he was looking forward to seeing again his Byzantine colleagues and friends here in Yugoslavia. So, when I learned that I was to replace him as one of the delegates of the University of Copenhagen, it seemed to me to be quite natural to put before you some observations which are inspired by this great scholar whose loss we so deeply deplore.

The scribes who in the Middle Ages copied the various collections of Byzantine Chant had certainly a more difficult task than the scribes of MSS that did not contain music. Even in an »ordinary« non-musical MS the lay-out of the text requires some training: it is part of a traditional craft. To illustrate this point, I need only mention the use of red and black ink or the way in which different styles of writing have been exploited as a means to make the structure of the text more easily grasped — for instance the traditional use of small capital letters for the writing of skholia. But in the execution of a musical MS the scribe faced one serious extra difficulty: the neumes (which are located over the line of text) must be written so that the connection between syllables and neumes is clear.

As Høeg points out, a scribe of a musical MS would normally start by writing the text of the hymns, and then — as a special operation — insert the neumes over the lines. This order of execution, if I am not mistaken, must have been the only one possible in the oldest manuscripts. I base this general assumption on the nature of

the Palaeobyzantine notations which in their earliest forms were only an aide-mémoire for singers who had already learned the melodies by heart, and on the parallel between notation and accents — and, of course, on actual observations.

After the invention of the so-called Round Notation, which enabled a singing directly ἀπὸ διφθέρας, a shift in interest can be seen: the notation takes more and more place, and is often written with a special pen — broader than the pen used in the same MS for the writing of the hymn texts. But still, the text was usually written before the neumes. In late MSS (and it must be born in mind that the production of Byzantine musical MSS went on until well into the 19th century!) we can frequently observe a different order of execution: the neumes are now written first, whereafter the syllables of text are placed under the neumes to which they belong. By this means it becomes easier to avoid crowding the neumes in a way which makes it difficult to attribute them to their proper text.

Fig. 1. — From Sinai 1231, fol. 28. Fig. 2. — From Saba 361, fol. 30 bis.

A special difficulty lies in the treatment of melismata. On fig. 1—2 I show two characteristic examples. The Round Notation example (from Sinai 1231) shows *that* repetition of vowels which was the favourite means of extending the text of a syllable on which several notes should be sung. In the Palaeobyzantine example (from Saba 361) we see that the notation is so simple and takes up so little space, that vowel repetition is mostly unnecessary — or at least not developed to the same extent as became necessary later on.

These repetitions of vowels were of course no difficulty at all for a scribe who followed the more recent technique of writing the neumes before the text — but a scribe who used the older order of execution had to count the number of repeated letters in his model, and if the notation of this model was less bulky than his own he had to guess how many ehtra repetitions he needed. I have found a most curious illustration of this difficulty in a Paris MS. This MS (PG 262) cannot be earlier than the 14th century, and the notation is of the late, bulky species. But his *model* was certainly not later than the 12th century — and was written in a Round Notation which must have used far less space than that of *our* scribe. So, he has miscalculated the length of a good many melismata — and the last neumes of these had therefore to be written in the margin, afterwards to be provided with repeated vowels by the rubricator.

I have already said that the new order of execution disposed of such difficulties. So, perhaps, it is no mere chance that I have found the earliest example of this new working technique in a MS of melismatic music — namely the said Ashburnham MS from A.D. 1289. As shown by Høeg, the main scribe of this MS (Simeon) copied text before music. But his anonymous assistant (the Amanuensis) certainly started with the lines of notation.

Høeg's analysis of the working habits of the scribes of the Ashburnham Kontakarion included a description of some elements of their working rhythm. In a forthcoming book I shall treat such problems at some length; so, at present, I would like to concentrate upon one special point: the working rhythm of several scribes collaborating on the production of one MS.

According to Høeg's analysis of the Ashburnham MS, the Amanuensis at two periods took over the entire job of Simeon, writing text, neumes, and rubrication as well.[1] But more often, if several scribes collaborated on one MS, their collaboration was organized in some other way. In a Stikherarion preserved in the Ambrosiana (Ambr. n. 44, from A. D. 1342) the subscription tells that the text was written by a certain Leon, priest and tabullarios whereas the hieromonakhos Athanasios wrote the neumes and »restored the melodies« (whatever that may mean). In this case the neumes were obviously committed to a specialist, while Leon did the rest of the work. Another normal pattern of organization would be the one, where specialists were put on the writing of neumes and on the drawing of initial letters. Describing a complete team of scribes, Høeg mentions 4 persons: the text-scribe, the neumator, the rubricator, and the »initialist«. These four functions can, of course, be combined in various ways.

Few scribes have been so helpful to posterity as the two scribes of the Ambrosianus which I just mentioned. As a rule the precise nature of the collaboration has to be found out through a time-consuming scrutiny of the smallest details.

As an example I should like to put before you another Paris MS (PG 270). It is fairly simple to establish that black and pur-

[1] In a review of Høeg's edition of the Ashburnham MS, Father Bartolomeo Di Salvo tried to show that Høeg's ideas about the „amanuensis" could not possibly be correct; according to Father Bartolomeo, the portions of the MS which Høeg ascribed to the „amanuensis" were additions to Simeon's MS, inserted at some later date. When Father Bartolomeo's review appeared (in Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata 1960: 14: 55 ff), Høeg and I discussed his arguments, which we found not altogether convincing. Shortly before his death, however, Høeg asked me to have another look at the MS when passing Firenze, in order to check Father Bartolomeo's observations on the MS itself. I have now (November 1962) seen the original in Firenze. Father Bartolomeo's hypothesis involved that the first lines on fol. 124r were written in rasura (by the „amanuensis"), Simeon's original text having been erased. Very faint traces of three medial signatures (corresponding to the first three medial intonations on 117r) in Simeon's bluish red ink show that Father Bartolomeo's hypothesis is certainly correct; and, furthermore, the first group of neumes on the page (ante rasuram) can be dimly seen — a Kratema + Kentema, that is just what it ought to be according to Father Bartolomeo's explanation. So Høeg's „amanuensis" must be exorcised, and his deductions annulled or modified.

ple letters in this MS were written by one man (the »text-scribe«) and that black and purple neumes were written by one man (the »neumator«). I need not bother you with a demonstration of that. Some half-finished pages show with certainty that the MS was written in 4 tempi:

1. black letters of text
2. purple letters of headlines and of modal signatures
3. black neumes of melody
4. purple neumes of signatures.

The next step is to look for evidence as to identity or non-identity of text-scribe and neumator. It is always difficult to compare the ductus of letters and of neumes; so one has to look for cases where the neumator (with his broad neume-pen) has inserted missing syllables, or where the text-scribe (with his thin text-pen) has written some neumes, for instance if he inadvertently copied both letter-numerals and neumes of some signature. Our MS is extremely meagre in clues of that kind — but on one folio the text-scribe did not write the signature-letters, and the neumator wrote the whole of these signatures in one tempo, with his broad neume-pen. So we can compare the abbreviations for the word ἦχος. On the blackboard you will see the difference: the neumator writes ἦχ with an oversized circumflex and a Khi which is only slightly curved — whereas the corresponding form of the text-scribe's is ἦχ with a small circumflex and his usual hooked Khi. This detail points towards non-identity of textscribe and neumator. At two places in the MS (80r—81r and 87v) the text-scribe has used, for rubrication purposes, a bright red ink instead of the faded purple ink which both he and the neumator used in the rest of the MS. One of these places is the one which I have already mentioned, where the text-scribe forgot to write the letter-numerals of 4 signatures. Now I ask: Wouldn't it be a queer coincidence if the text-scribe got more negligent or oblivious when using red ink instead of purple? In the other place (first line on the picture) he wrote the syllables of the Tetartos Intonation (ααγια) where we would expect a Tetartos Signature consisting of a Delta plus the Signature neumes. The neumator, however, did not follow this up by writing the whole Intonation melody (d' c' b a g- d'); as usually he put only the neumes of the corresponding Signature (g- d'). Again we must ask: Can it be a mere coincidence that the text-scribe deviated from his usual practice and wrote a whole Intonation precisely here where he, for a short time, used rubrication ink of a different colour? (I hasten to add, that the palaeographical evidence speaks definitely against the idea that the rubrication with red ink was done by a scribe other than our usual text-scribe). No, as far as I can see, the explanation lies in the working rhythm of the two scribes. The two men normally worked at different times of the day, both using the same model MS and the same purple ink for rubrication. The

red ink of our text-scribe is under these circumstances an indication that he, for some reason or other, could not use their usual rubrication ink — and the abnormalities in his writing of modal indications when using this red ink shows that he, for some reason or other, did not use the usual model MS. You see, everything becomes clear, the moment we let the text-scribe come in a little too early, while the neumator is still working at their common writing desk, using their common model MS. According to this explanation, the text-scribe must have taken *his* unfinished gathering to a free writing desk — where he found freshly made *red* ink, so that he did not have to prepare his own. From the shelves he took another Stikherarion which contained the Oktoekhic parts he was just copying. As soon as the neumator had left, the text-scribe moved back to his usual desk, ink, and model.

The investigation into the production of PG 270 has led to my final point. Does team-work of scribes indicate that the MSS in question were executed in a real Scriptorium — or is it too rash to draw such conclusions from MSS that do not explicitly reveal such an origin? My hypothetical explanation of this Paris MS involved the existence of two model MSS and of two writing desks (or at least: ink stands). Now, as far as I know, red ink was made afresh at short intervals. So, in the present case still another scribe must have been working — on some other MS — at the other writing desk shortly before our text-scribe for a moment used the *already prepared* red ink which he found there. This »already prepared« ink is thus the clue needed, and certainly points towards a real Scriptorium.

I know of several MSS which are of value to investigations on these lines. The Vienna Stikherarion, edited as vol. I of Monumenta Musicae Byzantinae, is signed by Johannes Dalassenos. He *had*, surely, the final responsibility; but a detailed analysis of colours of red ink, of ductus, and of working habits, shows that he had two helpers for the rubrication work. Now, at least at one place there is no doubt that all 3 rubricators worked at the same time — I repeat: literally *at the same time* — dividing the job between them in a most ingenious way. This observation — plus a great many others, which I shall put forward in details in a near future — again points towards a collaboration in a Scriptorium.

At times the data are more dubious. In an old Menaion in Madrid (Matritensis 4550) the neumator is not identical with the textscribe. Now, the text-scribe at times wrote some lines of neumes, too — or only the first neume of some hymns. The interesting thing is that the neumes which the text-scribe wrote are decidedly more old-fashioned than the neumes of the usual neumator (textscribe used an extra »Teleia« at end of hymns, neumator never, and many other similar features). That implies that the text-scribe got his musical training some years earlier than the neumator. In

other words, the neumator was the younger of the team. If we get cases enough of this type — collaboration between an old and a young scribe — we have to ask whether this pattern of Master-Amanuensis is an indication of Scriptorium work or not?

I have reserved for the end of my paper the most interesting of all these MSS: a Paris MS which I inspected hastily some years ago. In this MS (PSG 33) there are at least 5 different text-hands and 5 different neume-hands, making a total of between 5 and 10 scribes. The shifts of hand — whether of text-scribe or neumator — usually, but not always, take place at the beginning of new gatherings. On the top of the first recto of one gathering we find the name βαβηλά — in all likelihood the name of the text-scribe of this part of the MS. Again we are probably dealing with a MS which was executed in a real Scriptorium, where several monks divided the gatherings between them and worked simultaneously, each from his own model (perhaps from the loose gatherings of *one* model MS).

It is my hope that the observations which I have just put before you will be of some use to scholars studying the written tradition of Byzantine Chant — and also, I must add, of some use for those whose main concern is not the contents of the MSS but the MSS themselves, the students of Byzantine codicology.

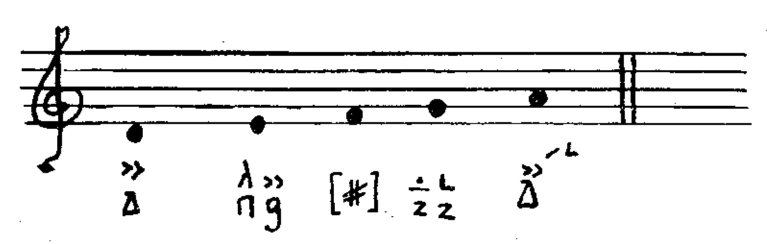
La communication fut suivie des remarques de *K. Levy*.

CHRISTIAN THODBERG, Copenhagen

CHROMATIC ALTERATIONS IN THE STICHERARIUM

A series of »wrong« signatures is found in the Psaltikon, viz. signatures occuring at a pitch where they from a theoretical point of view are not expected:

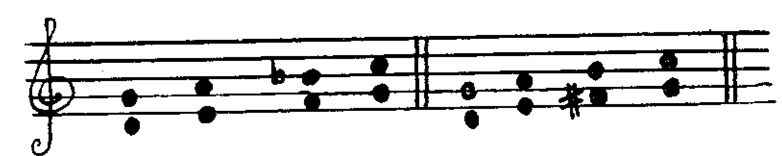
Ex. 1:



The signatures are placed either one step too high or a fourth too low. If the »wrong« signatures do give any meaning, they indicate *f-sharp* instead of *f* (Ex. 1), that is to say: On condition that the medial signatures, or more correctly, the intonations, had the same interval relations at the new pitch as at the original one.

That the »wrong« signatures have this intention is sanctioned by the fact that many of the formulas of the Psaltikon occur at a distance of a fourth from one another, so that formulas on *c'* are found again on *g* and formulas on *g* again on *d*. Presupposing that the same formula has the same interval, relations at different pitches that may indicate that the tetrachords *g—c'* and *d—g* have the same interval relations. If we consider the tetrachord *g—c'* to be a transposition of the tetrachord *d—g* it involves *b-flat* instead of *b-sharp* (Ex. 2a); conversely, the tetrachord *d—g* gets *f-sharp* instead of *f* considered as a transposition of the tetrachord *g—c'* (Ex. 2b).
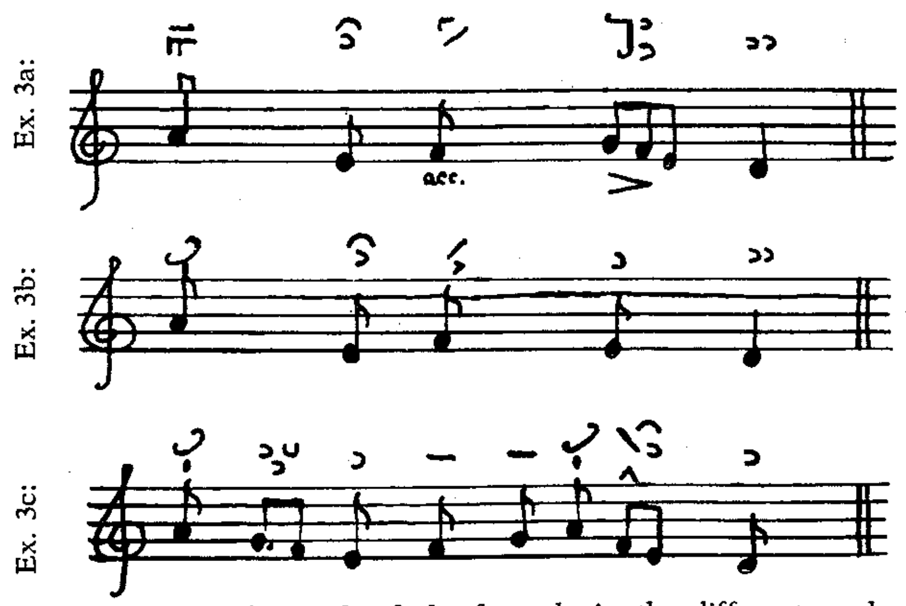
Ex. 2a: Ex. 2b:



The last solution (Ex. 2b) has to be prefered as it corresponds closely to the above interpretation of the »wrong« signatures which have consequences only as to the tetrachord *d—g*. Moreover, the »wrong« signatures are found just at formulas occuring at a distance of a fourth from one another, in other words: at formulas which may be regarded as transpositions.

Among the formulas with this quality is the special Psaltikon forming of Anastama (Ex. 3a). On a previous occasion[1] I have dealt with this phenomenon, but the problem remains whether the Anastama formula has similar consequences in the Sticherarium (and the Hirmologium).

In the Sticherarium the Anastama formula is found in its theoretically established shape (Ex. 3b) together with a deviating form with the same tonal function (Ex. 3c).



Inspecting the pitch of the formula in the different modes of the Sticherarium, precisely spoken, the ending tone of the formula, we get the following result:

1st Authentic Mode: *d*
1st Plagal Mode: *d* and seldom *c*
2nd Authentic Mode: *d*
2nd Plagal Mode: *d*
3rd Authentic Mode: *f*
Barys Mode: *f* and seldom *d*

[1] The Tonal System of the Kontakarium. Studies in Byzantine Psalticon Style. Copenhagen 1960 [Hist. Filos. Medd. Dan. Vid. Selsk. 37, no. 7 (1960)].

4th Authentic Mode: *g* and *a*
4th Plagal Mode: *g* and *d*

In using modern terms we come across a *minor* form and a *major* form of Anastama. The minor form is found on *d* in most modes, on *a* in the 4th Authentic Mode, and the major form on *g* and *f* and more seldom on *c*.

These conclusions are correct presupposing that the ordinary principles of transcription are correct. But are they correct? At any rate, in connection with the Anastama formula on *d* in the 2nd Authentic and Plagal Mode and in the 4th Plagal Mode we are entitled to be doubtful. In the modes mentioned the Anastama formula practically represents the only medial cadence on the low *d*, and formulas confirming the half tone step *e—f* are seldom met with in the musical context. The Anastama formula itself does not prove anything, as the minor form and the major form as shown above are identical.

The medial signatures, or correctly spoken, the medial signatures after the Anastama formula on *d* and before the continuation of the melody on *d*, *g* or *a*, are left as the only source of information concerning this important problem.

As to the 2nd Authentic and Plagal Mode this examination does not give any result; practically no medial signatures are found at the place in question, but we know that the »wrong« signatures in the *Psaltikon* often are found exactly at the corresponding places in the melodies of these modes[2], a fact which may tell something about the corresponding relations in the Sticherarium in spite of its own silence. As far as I know we meet with the »wrong« signatures in the Sticherarium only in connection with the Anastama formula on *d* in the 4th Plagal Mode.

The foundation of the following investigation is this: On the basis of the correct and clearly written Sticherarium, Sinai 1227 (Early 13th century), I have gone through the melodies of the 4th Plagal Mode and found 181 occurences of the Anastama formula on *d*. Then I have examined these occurences in eight other Sticheraria[3] in noting the medial signatures after the Anastama on *d*. I have, of course, concentrated on MSS with many medial signatures. The result of the investigation may be seen in Ex. 4 (the survey of medial signatures has been arranged according to frequency). Ex. 4: A survey of the medial signatures after the Anastama formula on *d* in the 4th Plagal Mode.

[2] Op. cit., p. 16.

[3] The Grottaferrata MS, E. α. V. (13th century), the Vienna MS, Th. Gr. 181 = M. M. B., vol. I (early 13th century), Ochrid 65 (14th—15th century), Ambr. Gr. 733 (13th—14th century), the Grottaferrata MS, E. α. II (13th—14th century), Patmos 223 (14th century; the month of September is lacking on my microfilm which as a whole is faded so that I have not been able to read certain signatures [marked by signs of interrogation in the survey)], Sinai 1585 (14th century) and Sinai 1218 (1177?).

		Sinai 1227	E. α. V.	Th. gr. 181	Ochrid 65	Ambr. Gr. 733	E. α. II.	Patmos 223	Sinai 1585	Sinai 1218
1)	= d							1	9	11
2)	= a		1		2		7	25	32	7
3)	= g		1	3	13		17		33	82
4)	= b		1					1		2
5)	= d	1					2			
6)	= a	4			5	4			1	
7)	= d′						2		3	
8)	= d				1			9		3
9)	= g							53		2
10)	= d′					1				
11)	= a									17
12)	= g		1	1			1	1	4	4
13)	= g	1	10	7	4	26	17	7	27	
14)	= a			6		3				
15)	= a		3							
16)				1		1		6		4
Total:		6	17	18	25	35	46	103	109	132

The signatures in Sinai 1227 points all of them in the same direction: = *d*, = *a* and = *g* mean *f-sharp*. The signatures consider the Anastama formula on *d* as a transposition of the same formula normally found on *g*. The signatures are

looking backwards as they confirm a tonal change in the preceding part of the melody.

The Grottaferrata MS, *E. α. V.*, offers the same impression. Only = *a* involving *f* is in conflict with the »wrong« signatures meaning *f-sharp*. The signatures = *g*, = *b* and = *g* are neutral, as they look forward in refering to the following initial motive. Furthermore, they are neutral, as the intonation melodies do not touch the essential intervals of the Anastama formula on *d*. The Nana signature on *a* is obscure.[4]

Th. Gr. 181 has 4 neutral signatures and one doubtful; the rest is in favour of *f-sharp*, among them = *a*, a signature which also occurs in the Sticherarium on *d'*. Here as in the Psaltikon[5] it seems to be equivalent to = *a*.

In *Ochrid 65* = *a* and = *d* involve *f;* = *g* is neutral, while = *a* and = *g* involve *f-sharp*.

In *Ambr. gr. 733* all the relevant signatures are in favour of *f-sharp*.

In the second Grottaferrata MS, *E. α. II.*, we meet with a conflict between = *a* involving *f* on the one hand and the »wrong« signatures meaning *f-sharp* on the other. In addition we have some neutral signatures.

In *Patmos 223* we are faced by a majority of signatures involving *f*. Especially = *g*, a backwards looking signature well-known from Barys, underlines this fact. Only 7 occurences of = *g* speak in favour of *f-sharp*. A detailed comparison of

[4] It is found in the Psaltikon, too, cf. op. cit., p. 14 and 21.

[5] Op cit., p. 14 — 15.

the different traditions shows that the signatures meaning *g* ( ) are interchangeable inside the same melodical context.

Sinai 1585 represents a mixture of signatures apparently self-contradictory. 27 occurences of = *g* demand *f-sharp*, while = *d* and = *a* involve *f*.

Sinai 1218 has normal signatures only.

So we arrive at the conclusion that the »wrong« signatures in Sticherarium are too many to be regarded as simple mistakes.[6] If it was a matter of simple mistakes, we should have been able to find them everywhere. Now, they are found only in connection with a formula which may be regarded as a transposition. We have to pay special attention to them, as they compared to the musical theory represents a *lectio difficilior* which may tell something about the original state of the melodies against the theory. From the basic work on these problems in Gregorian Chant, Gustav von Jacobsthal's book about the chromatic alterations, we know that MSS strongly influenced by theorists may suppress chromatic tendencies or at least transpose the melodies into a pitch where the chromatic tones are permitted.[7]

Thus we conclude that the Anastama formula on *d* in the 4th Plagal in the Sticheraria of the 13th—14th century cannot be interpreted one-sided as a *minor* form. The so-called »wrong« signatures show that *f-sharp* has a very strong position in this mode.

La communication fut suivie des remarques de M. M. *J. Raasted, O. Strunk, C. Floros, E. Wellesz, D. Stefanović.*

---

[6] Hitherto they have been regarded as mistakes, e. g. =a: „D (=Th. Gr. 181) has an obscure but seemingly wrong signature. The neumes are right" [M. M. B., Transcripta, vol. VII: The Hymns of the Pentecostarium transcribed by *H. J. W. Tillyard* (Copenhagen 1960), p. 128] and = g : „D has a wrong signature, since the next note is g not c'" [M. M. B., vol. V: The Hymns of the Octoechus, Part II, transcribed by *H. J. W. Tillyard* (Copenhagen 1949), p. 20].

[7] See also *Willi Apel*: Gregorian Chant (1958), p. 157—73. — Returning to the examples already mentioned we may find a suppression of that kind in the 53 occurences of = g in Patmos 223. The transposition used in order to omit chromatic tones may be studied in the Sticheron of the 15th August, Πιστούμενος.

Titres des communications présentées à la section de MUSICOLOGIE qui ont été publiées ailleurs ou dont les manuscrits n'ont pas été remis à la rédaction

Lukas Richter, Berlin

Pythagoreische und aristoxenische Traditionen in der spät-hellenistisch-byzantinischen Musiktheorie.
Publié dans Deutsches Jahrbuch der Musikwissenschaft 6 (Leipzig 1961) 75—115.

TABLES DES MATIÈRES

HISTOIRE

Pages

Pages

PHILOLOGIE ET HISTOIRE DE LA LITÉRATURE

HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET THÉOLOGIE

DROIT ET SCIENCES SPÉCIALES

Pages

SCIENCES AUXILIAIRES

MUSICOLOGIE